Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis2324vr

REVUE

DE PARIS.

XXIII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME VINGT-TROISIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1835.

LA

SAMARITAINE.

Seconde Partie (1).

Un an s'était écoulé depuis le mariage de Liona, et Manzi, aussi intéressé qu'elle à étouffer une affaire où son rôle n'avait pas été des plus canoniques, avait, à force de prières, obtenu le silence de ses complices. Un bruit sourd avait bien transpiré, et l'on savait confusément dans Bologne que Tonino devait être à peu près marié avec le modèle de son oncle. Mais, comme on ne rencontrait plus Liona nulle part, après s'en être occupé huit jours, on avait fini par ne pas plus songer à elle que si elle n'avait jamais existé. Quant à Tonino, uniquement occupé de son art, où il avait fait d'étonnans progrès, et renfermé dans une villa qu'il avait louée à quelques milles dans les Apennins, il ne paraissait à la ville que quand il y était rappelé par ses travaux; il avait même, en homme qui veut *faire une fin*, à peu près rompu avec tous ses anciens compagnons d'atelier et de débauche. Son oncle, ravi de ses progrès, lui gardait bien un peu rancune de lui avoir enlevé le plus beau de ses modèles; mais, à cela près, le bon Annibal ne trouvait, dans sa morale d'oncle et d'artiste, pas grand'chose à redire à une liaison qui avait fait de son neveu un peintre et un homme

(1) Voyez la livraison précédente, du 25 octobre.

rangé, rare assemblage dont Bologne n'offrait pas peut-être un second exemple.

Depuis deux mois pourtant, ce train de vie si exemplaire avait un peu changé : les observateurs avaient remarqué que les visites de messer Tonino à la ville devenaient beaucoup plus fréquentes, et qu'il ne passait plus si raide auprès de ses anciens camarades quand il les rencontrait dans la rue. On croyait même l'avoir vu se glisser le soir, en pécheur honteux, comme un homme marié qui se dérange, dans la *trattoria* qui retentissait tous les soirs des bruyans ébats de ses amis. D'un autre côté, on avait remarqué de fréquentes conférences entre Manzi, Tonino et le vieil Annibal, et les mieux informés allaient même jusqu'à murmurer quelques mots de négociations matrimoniales ouvertes par le complaisant abbé entre l'héritier du nom de Caracci et la jolie Monna Guidotti, la fille du riche orfèvre de la place du Marché. Il est inutile d'ajouter que ce bruit, longuement commenté dans toutes les *botteghe* de la ville, avait fait tout-à-fait tomber celui du mariage de Tonino avec Liona, auquel les fortes têtes de l'endroit prétendaient même n'avoir jamais cru.

Tel était l'état des choses, lorsqu'un an environ après la cérémonie où le pieux abbé avait joué un double rôle, Manzi, pendant l'absence de Tonino, se présenta à la villa qu'il habitait. Manzi n'avait pas vu Liona depuis son mariage, et, en la rencontrant à l'improviste au détour d'une allée, il fut frappé du changement qu'il aperçut dans ses traits. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à genoux devant lui, au pied de l'autel, resplendissante de vie et de bonheur, et cachant avec peine la joie orgueilleuse qui débordait de son sein à l'idée de se sentir la femme de Tonino. Il eut peine à la reconnaître dans cette femme aux joues pâles et creusées, qui se présentait devant lui comme l'ombre de celle qu'il avait connue naguère. Son œil perçant lut tout de suite la longue histoire de souffrances que racontaient ce front abattu, ces yeux éteints, et jusqu'à cette taille élégante, inclinée sous le poids de la douleur. Malgré la sécheresse de son ame, Manzi fut ému, et, entre le mal qu'il avait déjà fait à Liona et celui qu'il venait lui faire, il se trouva place pour un moment de pitié.

A la vue de cet homme, qui, par une étrange fatalité, se trouvait lié à toute sa destinée, Liona n'avait pu réprimer un geste facile à interpréter, même pour un œil moins clairvoyant que celui de Manzi. — Je vous fais peur, Liona, dit-il en saisissant une main qu'elle ne lui tendait pas, et pourtant c'est à moi que vous devez votre bonheur; car vous êtes heureuse, n'est-ce pas?... Et il s'arrêta malgré lui. Il y avait dans ce mot de bonheur prononcé devant cette pâle figure une si amère ironie, que Manzi n'eut pas le courage de continuer ce triste persifflage.

Cette question, à laquelle un regard jeté sur elle suffisait pour répondre, teignit d'une vive rougeur les joues pâles de Liona. — Oh! sans doute, sans doute, je suis heureuse, reprit-elle vivement; Tonino a beaucoup de bontés pour moi. Il est fort occupé d'un tableau qu'il fait à Bologne, je crois : mais je le vois encore assez souvent, aussi souvent que cela lui est possible. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire où perçait l'amertume, vous savez bien, Manzi, que, graces à vous, Tonino m'appartient; et si par hasard il m'échappe, il faudra bien qu'il me revienne tôt ou tard.

— Ah ça! voyons, Liona, répliqua l'abbé en attachant sur elle son regard inquisiteur, c'est assez feindre avec un ancien ami; appelons maintenant les choses par leur nom. Tonino te néglige, n'est-ce pas? Eh bien! il n'y a pas là de quoi te désespérer; il t'a été fidèle près d'un an; c'est beaucoup, c'est plus même que je n'aurais attendu de lui. Mais il ne faut pas lui laisser l'honneur de te quitter le premier. Ecoute, ma bonne Liona, tu le sais, j'ai toujours eu un faible pour toi. Quand je t'ai vue éprise, je ne sais trop pourquoi, de ce petit freluquet de Tonino, j'ai attendu patiemment, bien sûr que sa folie ou la tienne finirait avant l'année. J'ai borné mes prétentions à être un jour son successeur, et à m'inscrire auprès de toi pour la survivance. Mon tour est venu, je pense; mais j'attendrai encore si tu le désires. Seulement, il ne faut pas prendre ainsi les choses au sérieux, ma pauvre Liona, ni user ainsi ces beaux yeux à verser des pleurs qui, depuis Didon jusqu'à nous, n'ont pas plus que les *coltellate* ramené jamais un infidèle. Que t'importe, après tout, que Tonino, puisqu'il a cessé de t'aimer, veuille faire une fin pour obéir à son oncle et épouser cette petite sotte de Monna?

A ces mots, Liona, qui jusqu'à ce moment avait à peine écouté le caquetage de l'abbé, et n'avait répondu à sa singulière morale que par quelques gestes de tête dédaigneux, bondit comme le chevreuil frappé au cœur. — Tonino se marier! s'écria-t-elle en saisissant par un geste impérieux la main de l'abbé; qu'as-tu dit là, Manzi? cela ne se peut pas; il est marié avec moi, il m'appartient, il est à moi. Répète encore!...

— Quoi! vous l'ignoriez? reprit Manzi, feignant de vouloir ressaisir les indiscrètes paroles qu'il avait laissé échapper à dessein. Mais c'est la fable de la ville, que le prochain mariage de Tonino avec Monna Guidotti, la fille du riche orfèvre. Il faut lui rendre justice cependant, à ce pauvre Tonino, ce n'est pas lui qui y a songé; c'est son oncle qui le persécute depuis six mois pour qu'il rompe avec vous.

— Homme, je te dis qu'il ne peut pas se marier, à peine d'être deux fois sacrilége, s'écria Liona, s'abandonnant à la fougue longtemps contenue de son caractère. Voyons, réponds-moi, Manzi, si tu as encore quelques entrailles d'homme sous ta robe de prêtre: L'hostie était-elle consacrée? les saintes paroles ont-elles été dites? le mariage est-il valide enfin?

— Aussi valide que peut le faire la bénédiction d'un prêtre indigne comme moi, répondit Manzi. Tu es bien et duement la femme légitime de ce mauvais sujet de Tonino; ce qui, comme tu le vois, ma pauvre enfant, ne t'avance pas à grand'chose.

— Je suis sa femme, sa femme légitime! s'écria Liona en relevant sa tête, belle d'orgueil et de colère. Tu l'as dit, Manzi, et tu ne t'en dédiras pas, je l'espère, quand devant Bologne assemblée, je réclamerai l'époux qui m'appartient?.....

— Malheureuse! que veux-tu faire? s'écria l'abbé, dont les traits exprimaient cette fois une terreur qui n'était pas jouée. Mais, ma chère Liona, as-tu donc perdu la tête? La petite comédie sacro-sainte que nous avons jouée entre nous et à huis-clos n'est pas, grace au ciel, du ressort des tribunaux ecclésiastiques; et sans parler du tort grave que tu pourrais me faire, à moi, penses-tu que le saint tribunal n'a pas autre chose à faire que de se mêler de pareils enfantillages?

— Enfantillages! s'écria Liona exaltée; mais c'est un sacrilége,

un odieux sacrilége, qu'il s'agit d'empêcher. Voyons, Manzi, s'il y a en toi quelque chose du prêtre, ne fût-ce que le respect humain, ne fût-ce que l'hyposrisie, peux-tu tranquillement laisser commettre devant toi une pareille profanation?

— Allons, calme-toi, mon enfant, et raisonnons de sang-froid. Voyons : dis-moi, quand tu auras fait un éclat qui peut te perdre et moi aussi, et nous faire enfermer tous deux dans un couvent pour le reste de nos jours, en seras-tu plus avancée? Supposons que tu parviennes à empêcher ce damné Tonino de se marier deux fois, le feras-tu condamner, par arrêt du tribunal, à n'aimer que toi, et à rester toute sa vie pendu, comme un trousseau de clés, au giron de sa digne ménagère?

— N'importe, mon parti est pris, je veux me venger, murmura Liona d'une voix sourde.

— Te venger! eh! parbleu, je t'en donne un moyen. Quitte à l'instant même cet ingrat qui n'a pas su t'apprécier, et viens avec moi à Bologne. Je veux t'établir de manière à faire sécher de dépit tous les cardinaux-légats et tous les Tonino du monde; car au fond, vois-tu, il n'y a que moi qui t'aie aimée comme tu mérites de l'être, que moi qui t'aie appréciée à ta juste valeur. Foi de Manzi, je n'ai jamais aimé d'autre femme que toi, et si, grace à cette maudite robe, je ne peux pas t'épouser, je veux du moins que ce petit Tonino, avant de se remarier, ait le crève-cœur de voir...

— Tonino se remarier! s'écria Liona, sortant tout d'un coup de la profonde rêverie où elle était plongée. Non, comme il y a un Dieu au ciel, je ne souffrirai pas un pareil sacrilége. Je vais de ce pas lui dire tout; qu'il sache qu'il m'appartient corps et ame, et qu'avant qu'il se remarie, il faut que de moi-même, et par ma libre volonté, j'aie cédé à ma rivale ma place dans le cœur, ma place dans le lit de Tonino.

— Pour l'amour du ciel! puisque tu y crois, ma chère Liona, ne vas pas faire une pareille sottise. Parler à Tonino! mais c'est le moyen de tout perdre! Écoute, nous sommes seuls : ton mariage est un secret entre toi et moi, et nous sommes sûrs l'un de l'autre. A quoi bon en parler? Quelle étrange vertu, après tout, attribues-tu donc à ces quelques paroles insignifiantes que j'ai balbutiées

sur vos têtes, sans m'occuper plus que vous de ce qu'elles voulaient dire? Eh! mon Dieu! laisse le monde aller et le Reno couler; laisse ce cerveau fêlé de Tonino aller conter à une autre femme tout ce qu'il t'a conté, et la tromper comme il t'a trompée; laisse-le même l'épouser, si la fantaisie lui en prend. Tu es la première en date, après tout, et si les mariages, comme disent les ames pieuses, s'écrivent dans le ciel, l'ange qui y a consigné le tien y effacera du coin de son aile l'adultère légal de ce bon Tonino.

— Manzi, tu prêches bien, répliqua Liona avec un amer sourire; mais mon cœur me parle plus haut que toi, et c'est lui que j'écouterai. Je vais tout dire à Tonino.

— Tu vas me perdre sans te sauver, répondit Manzi en pâlissant malgré lui à l'idée du danger qu'il allait courir.

— N'aie pas peur, reprit-elle dédaigneusement, je prendrai tout sur moi. Et quant à Tonino, s'il est bien décidé à ce mariage, je connais un moyen de rompre le lien qui l'enchaîne à moi. C'est la dot que je lui garde pour le contrat de mariage. Adieu, Manzi.

En finissant ces mots, la fière Liona, échappant aux vains efforts que l'abbé faisait pour la retenir, se dirigea vers la villa. Manzi, plus occupé d'elle, chose rare, que de lui-même, la suivit long-temps des yeux avec une expression de pitié bien sincère. « Pauvre femme! dit-il enfin, elle va se perdre, et pour un roué qui ne la mérite pas plus que moi. N'importe, il faut qu'elle soit à moi, après Tonino. C'est charité, d'ailleurs, pure charité; car elle serait femme à faire un coup de tête. Mais passé le premier moment, il n'y a plus rien à redouter. Allons dresser nos batteries; car, de par Dieu! je dirai d'elle ce que j'ai dit du chapeau rouge : « Il faut qu'elle soit à moi! » Et le digne abbé reprit le chemin de la ville.

Le lendemain de grand matin, Tonino frappait à la porte de Manzi. Les domestiques, un peu surpris de le voir à cette heure, eurent beau lui refuser la porte, en lui représentant que leur maître dormait, et que pour rien au monde ils ne se décideraient à le réveiller à une heure si indue, Tonino n'écouta rien, et se char-

geant lui-même du soin d'éveiller Manzi, il força la consigne, en ancien habitué de la maison, et entra sans plus de façon dans la chambre à coucher de Manzi. En voyant la résistance désespérée de la *servitù*, Tonino avait soupçonné du scandale; mais, à sa grande surprise, il trouva l'abbé seul dans le vaste et magnifique lit à baldaquin, qu'un cardinal aurait trouvé assez mou et assez somptueux pour lui. A quelque heure que se fût couché Manzi, quelques excès qu'il eût à réparer par une matinée de sommeil, il ne dormait jamais que d'un œil, et le trot léger d'une souris sur son tapis de Dalmatie, eût suffi pour le réveiller. Aussi, au premier pas de Tonino dans sa chambre, il était déjà sur son séant; mais en voyant un visage connu, il se laissa mollement retomber sur ses coussins, et refermant à demi ses yeux, où avait brillé un instant l'éclair de la défiance :

— Ah! c'est toi, Tonino! dit-il d'une voix nonchalante, avant que celui-ci eût eu le temps de prendre la parole; sois le bienvenu, mon garçon. Mais que diable viens-tu faire ici de si bonne heure? Comment! tu restes un an sans venir chez tes amis, et tu leur joues ensuite le mauvais tour de les visiter à six heures du matin, acheva l'abbé avec effort, pour donner carrière à l'aise à un long et ample bâillement.

La bile, sourdement amassée depuis la veille dans l'ame de Tonino, préparait son explosion pendant ce monologue, qu'il eut grand'peine à laisser finir.

— Trève de lieux communs, Manzi, dit-il enfin d'une voix étouffée par la colère. Je viens solder un compte avec toi; car je sais tout : Liona m'a tout dit.

— Elle t'a tout dit! s'écria Manzi sans se déconcerter le moins du monde et en riant d'aussi bon cœur qu'il avait bâillé tout à l'heure. Ah! je la reconnais bien là, la singulière créature. Comment! elle t'a tout dit; mais tout, absolument tout? Ah! laisse-moi rire encore une fois, Tonino, et tu me diras après cela ce que tu penses de te trouver marié.

— Oui, elle m'a informé de la comédie que tu as montée avec elle, infame histrion qui fais comédie de tout, même du ministère sacré que tu exerces. Aussi n'est-ce pas à elle que j'en veux de-

mander compte, mais à toi. Pour elle, je lui pardonne, car elle n'a été que ce que nous sommes tous dans tes mains : un instrument dont tu te sers, pour le briser après!

— Comment! en vérité, tu as pardonné à cette pauvre Liona! Ma foi, j'en suis bien aise pour elle, car je ne l'eusse pas attendu de toi, foi de Manzi! Tonino joué par sa maîtresse et par son ami, marié sans le savoir, et se résignant au mariage, comme le renard à se passer de queue après l'avoir laissée au piége! Ah! en vérité, c'est à en mourir!

Et l'effronté personnage, renversé sur ses coussins, continuait ses impudens éclats de rire.

Tonino n'y tint plus, et le prenant à la gorge : Mais, misérable, si j'ai pardonné à Liona, qui t'a dit que je t'aie pardonné à toi ta lâche mascarade et le tour infâme que tu m'as joué? Ainsi, pour passer gaiement une heure avec tes amis, il te plaît de prendre au sérieux ta pasquinade de mariage, et de profaner de saintes paroles en les faisant passer par ta bouche, et me voilà marié malgré moi, enchaîné pour toute ma vie, et, qui pis est, exposé aux risées de mes camarades, auxquels tu ne manqueras pas de me vendre à la première orgie. En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne t'étrangle.

— Prends garde, Tonino, tu vas déchirer une de mes plus fines chemises de Hollande, reprit froidement l'abbé, en écartant d'une main ferme la main convulsive de Tonino. Eh bien! qu'ai-je donc fait là, mon vieil ami, dont tu n'aies à me remercier? Tu voulais Liona à tout prix, je l'ai mise dans tes bras, au prix d'un bel et bon sacrement, sans lequel elle n'eût pas consenti; tu voulais un faux contrat de mariage, je t'en ai donné un vrai, pour ne pas te faire d'affaires avec la justice; tu voulais le secret, je te l'ai gardé; enfin, tu veux ta liberté et tu as assez de Liona, à ce que je crois, par-dessus le marché; eh bien! je suis prêt à te rendre l'une et à te débarrasser de l'autre.

— Me débarrasser de Liona! et qui t'a dit que je le désirais? Je l'aime toujours, entends-tu, mais je l'aime comme ma maîtresse, et non comme ma femme.

— Au contraire, mon brave Tonino, je crois précisément que

c'est comme ta femme que tu commences à l'aimer. Crois-tu qu'on trompe un œil comme le mien? N'ai-je pas tâté le pouls à ton amour, et ne l'ai-je pas trouvé malade, fort malade, à notre dernier souper, où tu as reparu, renégat que tu es? allons, un peu de franchise, Tonino, ne mets pas cette réserve avec un vieil ami : avoue-moi franchement que tu commences à te lasser de ta tendre Liona, et que toute ta colère contre moi vient surtout de la peur d'être rivé pour la vie à la lourde chaîne de l'hymen.

— Eh bien! oui, je ne m'en cache pas, je veux ma liberté; rends-la-moi, toi qui me l'as prise. Réponds, misérable, de quel droit as-tu disposé de moi? As-tu mis ta griffe sur moi, comme Satan, en me liant pour la vie, par un pacte que je ne peux plus rompre? Tu m'en rendras raison, entends-tu, Manzi, si tu n'es pas un lâche, ou je te ferai mourir sous le bâton.

Une légère rougeur teignit les joues pâles de l'abbé, et un éclair bientôt réprimé brilla dans ses yeux. L'homme du monde, l'homme de cœur lutta un instant en lui contre le prêtre et l'ambitieux; mais ce dernier l'emporta, et ce fut avec un calme parfait, et d'une voix qui ne trahissait pas la plus légère émotion, qu'il répondit à Tonino. — Hélas! mon excellent ami, je ne suis pas un lâche, mais un prêtre, et le glaive nous est défendu, tu le sais bien, à nous autres ministres de paix; il n'y a donc pas beaucoup de courage à nous provoquer, et je t'engage à garder le tien pour une meilleure occasion; je t'assure que c'est avec le plus vif regret que je me vois obligé de me refuser ainsi qu'à toi cette petite satisfaction. Quant à l'autre proposition que tu m'as faite, il y a long-temps que je n'ai essayé mes forces au pugilat, *more antiquo*; mais si tu veux attendre que je sois levé, et te mettre dans le même costume que moi, nous nous ferons frotter d'huile, et nous pourrons nous mesurer ensemble. Si j'ai bonne mémoire, la dernière fois que nous l'avons fait en nous jouant chez ton oncle, il me semble que ce n'est pas à toi qu'est resté l'avantage.

Tonino rougit de colère encore plus que de honte; car le jour dont il s'agit, Manzi, qui, malgré sa maigreur, était doué d'une force musculaire prodigieuse, l'avait jeté si rudement sur le carreau, qu'il était resté sans connaissance pendant un grand quart d'heure,

puis il pâlit au sentiment de son impuissance à se venger, et portant machinalement la main sur la garde de son épée : — Mais alors, maudit hypocrite, dit-il d'une voix presque étouffée par la rage, si ta robe de prêtre t'assure l'impunité, que me reste-t-il à faire, sinon à te tuer comme un chien enragé que tu es.

A cette menace-là, Manzi s'émut beaucoup moins qu'à l'autre.

— Ce qu'il te reste à faire, mon bon Tonino, répondit-il avec la plus parfaite aisance, veux-tu que je te le dise? c'est de ne pas prendre ainsi au sérieux les choses de cette vie, de la regarder comme moi par son côté plaisant et de te dépêcher d'en rire pour n'avoir jamais le temps d'en pleurer. Après tout d'ailleurs, je ne vois pas que tu sois si à plaindre. Tu croyais, pieux personnage, avoir à t'accuser à confesse du péché de fornication, et il se trouve que tu as consciencieusement vécu en légitime mariage, comme un honnête boutiquier de la place Saint-Luc. Enfin, aujourd'hui que tu es las de ta femme comme cela devait arriver infailliblement après un an ou deux, eh bien! elle redevient pour toi ce qu'elle était, Liona la courtisane, Liona le modèle; tu la mets tranquillement à la porte comme une maîtresse qui a fini son bail; et quelqu'un, peut-être, qui sait? ton ami Manzi, sera bien aise encore de se contenter des rebuts de messer Tonino.

— Jamais, jamais je n'aurai le cœur de la traiter ainsi, s'écria Tonino, vivement blessé qu'on allât au-devant d'une pensée qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même. Eh! quand je le voudrais d'ailleurs, comment le pourrais-je?

— Ah! ah! tu capitules déjà, mon brave Tonino, reprit Manzi à qui rien n'échappait; ton mariage, eh! mais quelle nécessité y a-t-il d'en parler? tâche seulement que personne au monde ne se doute de l'innocente supercherie que je t'ai faite. Vis encore sur ton amour pour Liona, aussi long-temps qu'il voudra bien durer; tu peux même, si tu veux y mettre des procédés avec elle, le faire traîner un mois de plus qu'il n'aurait fait sans cela; et puis quitte-la sans éclat, mais sans dureté, en galant homme enfin, et je me charge de lui persuader de te garder le secret.

— Ton ame est si sèche, Manzi, que tu ne comprendras jamais rien à ces sortes de choses-là, mais moi, entends-tu, je ne veux pas

briser le cœur de Liona ; car je la connais, elle est trop fière pour se plaindre, mais elle en mourra, et c'est moi qui l'aurai tuée.

— Mon cher enfant, au temps de l'Aminta et du Pastor fido, j'ignore si l'on mourait d'amour, mais on n'en meurt pas aujourd'hui ; quand tu auras quitté Liona, elle s'arrachera peut-être ses beaux cheveux blonds ; puis elle se consolera et en prendra un autre, c'est la règle ; il n'y a que toi au monde, mon cher Tonino, qui es une exception.

— Et à quoi servirait de rompre avec elle? pourrais-je me marier après cela? ne le suis-je pas déjà? veux-tu que j'aille commettre un sacrilége?

— Enfant, laisse donc là tes grands mots : parce qu'il m'a pris fantaisie de murmurer sur votre tête quelques paroles vides de sens, et de faire passer un anneau du doigt d'un mauvais sujet à celui d'une rusée courtisane, s'ensuit-il pas, comme on dit en style séraphique, que le ciel ait béni cette union ; ou, comme on dit dans la langue du bon sens, que vos deux natures soient changées, et que, d'inconstantes et de lascives qu'elles étaient, elles soient devenues chastes et timorées comme celles de deux anges. Mariage! mariage! comment Tonino, toi à qui j'ai connu quelque bon sens autrefois, peux-tu prendre au sérieux le plus pompeusement vide de tous les mots creux et sonores que les sages ont inventés ici-bas pour étourdir les sots. Va, crois-moi, débarrasse-toi tout doucement du plus lourd de tous les fardeaux, c'est-à-dire d'une femme qu'on n'aime plus, épouse la Guidotti pour sa dot, si ce n'est pour sa jolie figure, et tu me remercieras doublement un jour, d'abord d'avoir mis dans tes bras la femme que tu désirais, et ensuite de t'avoir débarrassé d'elle ; à présent bonsoir, Tonino!

— Manzi, un mot encore avant de te quitter! à quoi crois-tu ici-bas?

— A mon intérêt d'abord, et puis ensuite au plaisir. Bonsoir encore un coup ; laisse-moi me rendormir, et surtout n'oublie pas mon avis, ne jase pas, moi je me tairai ; c'est mon état. Et ce disant, le digne abbé se retourna vers sa ruelle, et s'endormit de ce facile sommeil que goûte un honnête chanoine, après avoir prononcé son sermon du matin.

Quelques semaines s'écoulèrent sans amener d'évènement nouveau. Tonino, vivement tenté par momens de suivre les conseils de Manzi, et de céder aux instances toujours plus pressantes de son oncle, n'en continuait pas moins de vivre avec Liona, cédant sans le vouloir à ce joug de l'habitude qu'il est si difficile de rompre. Mais le charme était détruit; il n'était plus au pouvoir d'aucun des deux de tromper l'autre, ni de se tromper lui-même. Tonino n'essayait plus de se cacher qu'il avait cessé d'aimer, et Liona avait pressenti cette triste vérité long-temps avant qu'il ne se l'avouât à lui-même. Il se sentait près d'elle dans cet état déplaisant d'un homme qui sait une mauvaise nouvelle, et aime mieux la laisser deviner que de la dire. Chaque jour Liona croyait voir sur ses lèvres ce mot fatal: je me marie demain! et chaque jour Tonino, avec une pitié maladroite, retardait l'arrêt de mort de la pauvre Liona. Il se croyait, du reste, le plus généreux des hommes de prolonger ainsi son agonie, et s'applaudissait de sa délicatesse chaque fois que, le mensonge sur les lèvres, il lui parlait d'un amour qui n'était plus, hélas! qu'un procédé de sa part. Pâle, froide, et presque dédaigneuse, Liona avait peine à contenir un sourire amer devant cette triste et longue comédie qui se jouait tête à tête entre deux acteurs dont chacun savait le secret de l'autre. Aussi quand parfois la main hésitante de Tonino cherchait à saisir celle de Liona, et à suppléer, comme autrefois, aux paroles qui lui manquaient, par une caresse muette, plus éloquente que toutes les paroles, Liona retirait doucement sa main froide, et se détournait pour cacher une grosse larme qui roulait dans son œil à ce souvenir de jours meilleurs; elle fuyait les caresses de Tonino comme une insulte, comme une prostitution; elle se serait crue plus courtisane à les accepter qu'à se vendre.

Il y avait des momens où elle était prête à se jeter aux genoux de Tonino pour le supplier d'en finir, d'épouser Monna Guidotti, et de lui dire à elle: Va-t-en! comme on le dit au mendiant qui vous importune encore après que vous lui avez jeté son aumône;

il y en avait d'autres où elle voulait se tuer ; mais, folle qu'elle était, elle se reprenait à vouloir vivre encore ; non pas qu'elle s'abusât jusqu'à rien espérer, mais elle voulait pousser sa souffrance à bout, et savoir ce qu'une ame de faible femme peut supporter de douleur ; elle voulait voir Tonino se marier, le suivre jusqu'au pied de l'autel, épier sur son front le bonheur qu'une autre lui donnerait, et puis se tuer devant lui, en pleine église, à côté de sa fiancée, pour tacher de sang le voile nuptial, et jeter du malheur sur leur union détestée. Mais plus souvent encore, Liona ne voulait rien du tout, ni vivre ni mourir. Plongée dans une stupeur morne, les heures s'écoulaient pour elle, sans qu'elle les comptât, en femme qui n'attend plus rien d'elles. Pendant les longues absences de Tonino, sa vie était comme suspendue ; elle n'avait plus à aimer, plus à haïr, plus à souffrir même ; elle l'attendait pour recommencer tout cela, et dormait sur ses tortures, comme l'Indien au poteau, jusqu'à ce qu'il vînt la réveiller, pour lui rappeler qu'elle avait à souffrir encore.

Un jour pourtant, pendant l'absence de Tonino, elle fut tirée de sa stupeur en voyant entrer dans sa chambre les deux hommes dont la vue lui faisait le plus de mal, après celle de Tonino, Manzi et Annibal Carrache ; elle tressaillit, elle qui se croyait prête à tous les assauts, et comprit que quelque malheur nouveau allait fondre sur elle ; son cœur se serra douloureusement, comme s'il y avait ici-bas quelques souffrances qu'elle ne connût pas, et que ces deux hommes fussent venus lui apporter ; à peine put-elle faire un geste pour les inviter à s'asseoir ; mais la parole expira sur ses lèvres, et son œil ranimé s'agrandit et se fixa sur eux avec une expression de frayeur muette si éloquente qu'elle leur fit peur à la fois et pitié.

Mais, à son grand étonnement, aucune parole dure ni menaçante ne sortit des lèvres de Carrache. Le rude vieillard, en voyant ce teint flétri, ces yeux creusés, cette taille voûtée par la douleur, avait eu compassion d'elle ; il avait reculé devant l'office de bourreau, qu'un autre avait accepté avant lui. Le coup était porté ; il l'avait compris tout d'abord en voyant Liona, et s'était réjoui au fond de l'ame de le voir porté par un autre que lui.

— Ne crains rien, mon enfant, dit-il d'une voix presque bienveillante, et en échangeant avec Manzi un long regard de commisération, je ne viens pas ici pour te faire des reproches. Tu as aimé de bonne foi ce mauvais sujet de Tonino, et lui-même s'est chargé de t'en punir; mais à présent que tu es détrompée, à présent que le plus pénible est fait, je viens te demander un dernier sacrifice....

— Lequel? parle, demanda courageusement Liona, émue de se voir presque suppliée par un homme dont elle n'attendait que des menaces et des outrages; lequel? répéta-t-elle avec moins de fermeté, car elle commençait à deviner.

— De t'éloigner de Bologne, de renoncer tout-à-fait à Tonino qui, d'ailleurs..... a cessé..... de t'aimer, reprit Carrache en hésitant, comme un bourreau novice qui ne sait pas que c'est de la pitié de tuer son patient d'un seul coup. Écoute, ajouta-t-il en lui prenant sa main glacée, qu'elle essaya vainement de retirer, écoute, ma bonne Liona; aie pitié d'un pauvre vieillard qui voit l'âge venir, qui n'a pas d'enfans, pas de femme, rien à aimer ici-bas que son vaurien de neveu, et qui voudrait ne pas voir s'éteindre avec lui la noble souche des Carrache. Tonino, tu le sais, est moins pour moi un neveu qu'un fils adoptif. Toute ma fortune lui appartiendra un jour, et le drôle le sait si bien qu'il l'a déjà écornée d'avance; mais n'importe! Tonino n'est pas méchant au fond; il t'aime, il t'a aimée du moins, et je crois entrer dans ses intentions en t'assurant d'avance, par l'acte que voici, le tiers de cette fortune, à condition que tu quitteras....

— N'achevez pas, s'écria vivement Liona; je puis donner mon consentement, mais je ne le vends pas

— Mais, folle que tu es! il faut bien vivre, et tu ne comptes pas, je l'espère, rester ici pour voir Tonino épouser la Guidotti?

— Il ne l'épousera pas, reprit étourdiment Liona en jetant sur Manzi un regard qui le fit pâlir; demandez plutôt au signor abbé.

— Comment? que voulez-vous dire, signora? demanda Carrache qui commençait un peu à s'échauffer; prétendriez-vous, par hasard, épouser mon neveu, vous?... Il s'arrêta pourtant, en homme qui craint d'en trop dire.

— Non, je ne prétends pas épouser votre neveu, dit Liona avec un sourire convulsif, et en pesant sur chacune de ses paroles; mais je vous dis qu'il n'épousera pas la Guidotti!

— Ah! corps du Christ! c'est ce que nous verrons, s'écria Annibal en se laissant enfin aller à la fougue de son caractère; il ne sera pas dit que le vieux Carrache se laissera mâter, comme ce niais de Tonino, par une effrontée courtisane.

Le mot était à peine lâché qu'Annibal s'en repentit; mais il n'était plus temps. Liona pâlit, et porta la main sur son cœur, comme si une atroce douleur l'eût déchiré; mais elle tint bon, et d'une voix lente, mais ferme, elle répondit à Carrache: — Eh bien! cette *effrontée courtisane* est cependant la femme de votre neveu.

— Sa femme! s'écria Annibal terrifié.

— Oui, sa femme, sa femme légitime, répéta Liona, sourde à tous les signes que lui faisait Manzi; le *signor abbate* pourra vous le dire, puisque c'est lui qui.....

— A voulu vous éviter cette folie, c'est vrai, interrompit brusquement Manzi; mais il m'a été impossible de faire entendre raison à cet écervelé de Tonino. Ne voulait-il pas afficher son mariage aux yeux de tout Boulogne, et présenter partout la signora comme sa femme. C'est elle seule qui a obtenu, et à grand'peine encore, de ne passer que pour sa maîtresse.

Elle la femme de mon neveu! s'écria enfin, quand il put parler, comme un enfant que la colère étouffe, le vieux Carrache dans un paroxisme de rage. Elle, Liona le modèle, Liona la courtisane! elle entrer par la porte de l'église dans le lit de mon neveu, quand les vieux débauchés de Bologne n'en veulent plus dans le leur! Et quel est le misérable qui a pu bénir cet indigne mariage? Où est-il? que je le fasse périr sous le bâton.....

—Il ne s'agit pas de savoir qui a fait le mal, interrompit encore Manzi, il s'agit de le réparer. Si la signora avait voulu écouter mes conseils, elle n'aurait pas dit un mot de cette mauvaise plaisanterie à ame qui vive, pas même à vous, mon digne signor. Et puisque le beau Tonino n'est pas si disposé que vous à prendre la chose au sérieux, et consent à convoler en secondes noces.....

—Je ne le souffrirai jamais, s'écria Liona plus froissée de ce seul

mot que de toutes les insultes d'Annibal. Je suis sa femme après tout, sa femme légitime, et je ne le laisserai pas commettre un sacrilége, quand même un prêtre le lui conseillerait.

— Oui-dà, vous le prenez sur ce ton, belle dame, reprit Carrache, de plus en plus exaspéré. Eh bien! nous y mettrons bon ordre, entendez-vous. Nous ferons casser par le tribunal ecclésiastique ce mariage qui n'a pu être conclu que par une surprise infâme. Nous verrons si une coureuse de ruelles et d'ateliers comme vous a le droit de débaucher un fils de famille, et de lui faire contracter mariage, sans qu'il y ait des lois en Romagne pour la mettre à la raison, et un bon couvent pour nous débarrasser d'elle.

—Qui parle-t-on d'envoyer au couvent? demande tout d'un coup un nouvel interlocuteur survenu brusquement. C'était Tonino qui, au ton de son oncle seulement, avait compris de quoi il s'agissait, et qui, décidé au fond de l'ame à renoncer à Liona, l'était également à ne la laisser maltraiter par qui que ce fût au monde, pas même par son oncle.

— Ah! c'est vous, signor neveu, reprit Carrache, enchanté de trouver une nouvelle victime sur qui faire tomber sa colère. Arrivez ici, vaurien que vous êtes; j'apprends de belles choses de vous, vraiment. Répondez et répondez franchement? Est-il vrai que vous ayez prostitué le beau nom de Carrache jusqu'à ramasser dans la rue, pour l'épouser, une pareille aventurière?

Tonino tressaillit : il lui sembla que ces insultes à la femme qu'il avait tant aimée lui rendaient tout l'amour qu'il avait eu pour elle. Il regarda les trois acteurs de cette scène : à l'air embarrassé de l'abbé, à l'œil étincelant, au regard fier et méprisant de Liona, à la colère de son oncle, il comprit qu'elle avait parlé et ne se sentit pas le courage de lui en vouloir. Elle était sa femme après tout; c'était lui qu'on offensait en offensant Liona, et Tonino n'avait jamais patiemment supporté une insulte.

—Écoutez, messer Carrache, dit-il froidement à son oncle : le ciel m'est témoin que je vous ai toujours aimé et respecté, non pas comme un homme dont j'attends l'héritage, mais comme le digne oncle qui m'a toujours tenu lieu de père. Mais de par Dieu!

je ne souffrirai jamais que personne, non, pas même vous, insulte devant moi celle que j'ai choisie pour ma femme.

—Ta femme! ta femme! s'écria Annibal écumant de colère. Salir le nom de Carrache pour en affubler une créature pareille! Qu'il ferait beau, n'est-ce pas ? à vous voir entrer tous les deux dans un salon, et les laquais annoncer la signora Caracci, tandis que toutes les honnêtes femmes se cacheraient le visage, et que les galans viendraient lui rappeler les nuits de débauche, les bonnes nuits qu'ils ont passées avec elle, avant qu'elle ne fût *ta femme!* Dérision et honte, honte sur moi, le chef de ta famille, avant que j'y consente!

—Mon oncle, cria Tonino, mon oncle, ne me poussez pas à bout; car, par l'ame de mon père, si vous le prenez sur ce ton avec moi, je vous prouverai que j'ai aussi du sang des Carrache qui me bout dans les veines. Si vous parlez de faire rompre mon mariage avec Liona, eh bien! je le proclamerai, moi, à la face de Bologne. Je dirai que je l'ai épousée librement, volontairement, et nous verrons si votre tribunal de pieux athées, comme Manzi, osera toucher à un mariage qu'aucune puissance sur terre n'a le droit de délier.

—Infâme! je te déshériterai, balbutia Annibal d'une voix étouffée par la rage.

—Mon pinceau me reste, reprit froidement Tonino, et grace à vos leçons, mon oncle, je ne peux plus mourir de faim. Cet héritage-là, vous ne pouvez pas me l'ôter.

—Ah ça! voyons, il faut en finir, interrompit Manzi, resté jusque-là spectateur muet et assez embarrassé de toute cette scène. Résumons : vous, signora Liona, vous savez, je vous en demande bien pardon, mais vous savez que Tonino a cessé de vous aimer; voulez-vous renoncer à lui et suivre les conseils que je vous ai donnés?

Liona, pendant tout ce temps, était restée muette, la tête courbée sous tous les affronts qui tombaient sur elle, et comme écrassée sous le sentiment de sa dégradation. Mais à ces mots elle leva la tête, regarda Tonino, crut y lire un reste d'amour qui se ranimait, et sentit le courage lui rentrer au cœur. —Non, dit-elle

fermement, je ne le veux pas; pour quitter Tonino, j'attendrai qu'il me chasse.

— Et vous, messer, demanda l'abbé en se retournant vers Tonino; il ne s'agit pas ici d'engager tout votre avenir dans un mouvement d'enthousiasme, fort beau sans doute, mais que le repentir suivra demain. Voulez-vous céder de bonne grace aux désirs de votre oncle et épouser la Guidotti, que vous n'êtes pas d'ailleurs obligé d'aimer? Eh bien! dussiez-vous même renouer plus tard avec cette pauvre Liona, il ne s'agit que de la quitter quelques mois, et surtout de ne pas faire d'éclat. Tout s'arrange dans le monde : la seule chose à laquelle il ne faut pas manquer, c'est le décorum. Laissez-moi me charger de votre affaire; je prends tout sur moi, même le sacrilége... Voyons, consentez-vous?

Ce fut le tour de Tonino d'hésiter. Les mauvais penchans de sa nature furent en lutte un instant avec les bons; il regarda le démon tentateur, prêt à céder peut être; mais un regard de Liona lui rendit tout son courage. Il eut honte de lui-même et du rôle qu'on voulait lui faire jouer; il eut dégoût de cet homme qui se jouait ainsi de son saint ministère, et quêtait un sacrilége comme un autre une aumône. — Non, dit-il avec fermeté, Liona est ma femme, et ma femme elle restera. Je ne veux pas épouser la Guidotti.

—Eh bien! que la malédiction du vieux Carrache soit sur vous, en attendant celle de l'église! s'écria Annibal en tournant le dos au couple aventureux; jouissez bien de votre bonheur, ma digne paire d'épousés, car vous n'en avez pas pour long-temps. Viens, l'abbé! viens avec moi, j'ai besoin de toi dans cette affaire. Laissons la chaste vierge dans les bras de son époux : l'église ni les parens n'ont plus rien à faire ici. Je vais leur envoyer la vieille Beppa, l'entremetteuse du coin; c'est le seul assistant dont ils aient besoin dans la cérémonie. Et ce disant, le colérique vieillard, entraînant avec lui Manzi, qui n'eut que le temps d'adresser à Liona un regard et un geste de pitié plus encore que de blâme, sortit en refermant sur lui la porte, de manière à faire trembler la maison.

En traitant ainsi la pauvre Liona, le bon Annibal ne se doutait

guère qu'il venait de lui rendre celui de tous les services qu'elle appréciait le plus, un service au prix duquel elle eût accepté à genoux toutes les insultes, béni la bouche qui la maudissait et baisé la main qui la frappait. En traînant Liona dans la boue, il l'avait relevée aux yeux de Tonino; en voulant le séparer de force de cette femme, qu'hier il voulait quitter, il avait resserré, certes, bien sans le vouloir, ces nœuds tout près de se dissoudre. La contradiction, en venant se jeter en travers de cet amour vieilli qui s'attiédissait faute d'obstacles, lui avait donné l'assaisonnement nécessaire pour réveiller les appétits blasés de Tonino. Du moment où le bonheur et la liberté de Liona furent sérieusement menacés, il se surprit à l'aimer encore comme par le passé, et se promit de la défendre, fût-ce contre le monde entier; et dans ce cœur d'homme si étrangement fait, où la vanité se mêlait même aux meilleurs sentimens, l'orgueil de lutter contre tous les obstacles, et d'être heureux envers et contre tous, lui tint lieu d'abord de l'amour qu'il ne ressentait plus, et finit par le lui rendre.

A dater de ce jour où le danger pour Liona ne fut plus que dans les menaces de Carrache, et non dans le cœur de Tonino, Liona compta encore des jours de bonheur. Comme le condamné auquel on permet de revoir, avant de les quitter, tous ceux qui lui sont chers ici-bas, elle s'enivra à longs traits de ces affections qui allaient finir; elle voulut dire au bonheur un long, un délirant adieu, en femme qui va le perdre, mais qui sent qu'elle le possède encore. Chaque matin, en s'éveillant, elle se disait : Ce soir, peut-être, je ne serai plus sa femme; mais je le suis encore, s'écriait-elle, en se replongeant dans ses bras avec une volupté frénétique que Tonino, avide d'émotions nouvelles, finissait par partager.

Pendant que tous les deux cherchaient ainsi à s'étourdir et se tromper l'un l'autre, le vieux Carrache n'avait oublié ni ses menaces, ni sa colère; et son crédit, tout puissant à Rome comme à Bologne, n'eut pas de peine à obtenir contre Liona une citation devant le tribunal ecclésiastique. Tonino, au premier moment, voulait quitter avec elle la Romagne, assuré de retrouver partout, grace à son pinceau, les ressources qu'il perdrait à Bologne. Mais

Liona ne le voulut pas, et persista à se présenter devant ses juges, se fiant peut-être, par un reste de coquetterie féminine, à l'effet qu'elle produirait sur eux et à l'intérêt qu'elle saurait leur inspirer.

Le jour venu, Liona, à qui le danger qu'elle courait répondait cette fois de l'amour de Tonino, se présenta devant ses juges avec un courage dont elle s'étonnait elle-même. Sans s'aveugler sur les dangers de sa position, elle comptait, femme encore jusque dans cet affreux moment, sur son amour, sur sa beauté, sur ce langage de l'ame qui vient aux femmes en face du danger. Elle se flattait de toucher ses juges, de les attendrir, et d'arracher leur pardon pour un mensonge que Tonino le premier avait pardonné, lui qui en était victime. D'ailleurs un avis secret, venu de la part de Manzi, qui n'osait se présenter sous son toit, gardé à vue par les sbires du tribunal, l'avait engagée à prendre courage, à tout avouer, et à se fier, du reste, aux secrètes influences qu'il tâcherait de faire agir sur ses juges. Toutefois, en entrant dans cette salle immense du palais du légat, où tout Bologne lui semblait rassemblé, en paraissant devant ce tribunal imposant, sinon par la sainteté de ses membres, au moins par le luxe austère et l'immense autorité dont il était entouré, elle se sentit émue. Cependant, forte et reposée sur son amour, elle aurait surmonté facilement sa première émotion, si une remarque qu'elle fit en entrant, avec cette perception si nette et si rapide que donne le sentiment du danger, n'eût un peu diminué sa confiance. Manzi, dont elle chercha tout d'abord les yeux comme pour trouver au sein de cette foule immense un regard qui la soutînt, Manzi détourna les yeux et parut vouloir éviter son regard, peut-être pour ne pas la flatter d'un inutile espoir. Ainsi, le seul appui sur lequel elle eût compté lui faisait faute; Tonino surtout, qu'on avait séparé d'elle à l'entrée du tribunal, Tonino lui manquait; il lui manquait un cœur où appuyer le sien, un regard où puiser son courage, une voix amie pour résonner à son oreille. A ce sentiment si profond, si amer de son isolement, un froid glacial courut dans ses veines; les vives couleurs que la honte avait amenées sur son front, en butte à tous les regards, firent place à une pâleur profonde, et elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur le banc qu'on avait préparé pour elle. Mais

cet instant de faiblesse ne dura pas: l'œil de Tonino qu'elle rencontra enfin, et où elle lut tout l'amour qu'il ne pouvait lui exprimer, amour ardent, impétueux et irrité par la contradiction qu'il fallait à sa mobile nature, lui rendit la force dont elle avait besoin. Elle se releva avec effort, comme l'arbre qui a plié, mais qui n'a pas rompu, et attendit, calme et résignée, les questions de ses juges.

Le greffier lut l'acte d'accusation, dressé sur les dépositions d'Annibal et empreint de cette exagération fougueuse qui faisait le fonds de son caractère. On y reprochait à Liona d'avoir usé de son ascendant sur un fils de famille pour l'entraîner d'abord à la débauche, dissiper sa fortune, puis enfin consommer sa ruine par un mariage frauduleux et qui devait être sans valeur aux yeux de l'église et du ciel, puisque l'un des deux contractans en avait ignoré le secret, et avait cru ne se prêter qu'à un coupable travestissement d'un des sacremens les plus vénérés de l'église.

Interpellée sur la vérité de ces accusations, Liona y répondit avec une netteté et une sincérité parfaites, également éloignées de la timidité et de l'effronterie. Elle parla de son amour pour Tonino avec une simplicité calme et sentie, propre à convaincre les plus incrédules. Plus occupée de disculper son époux, que d'accuser personne, elle rappela la profane mascarade qu'on avait préparée pour la tromper elle-même et la forcer de se donner à lui; elle s'avoua coupable d'avoir voulu le tromper à son tour et lui cacher ce fatal secret, que dans un moment d'épanchement elle avait fini par lui confier. « Du reste, ajouta-t-elle avec une émotion que partagea tout l'auditoire, c'est alors, au moment où mon époux m'a pardonné de lui avoir enlevé par surprise le bonheur d'être sa femme légitime, que j'ai senti combien j'étais coupable. Et dans ce moment même où la justice humaine me mande devant elle pour me punir quand ce n'est pas elle, à coup sûr, qui est la plus offensée, juges, je le déclare devant vous, comme je le déclarerais devant Dieu, si je suis coupable, ce n'est pas envers vous, mais envers toi, mon bien-aimé, ajouta-t-elle en se retournant brusquement vers Tonino et en s'agenouillant devant lui avec une transition de geste et de voix impossible à décrire, envers

toi que je n'ose appeler mon époux ; car je t'ai trompé ! je t'ai dérobé lâchement ce nom dont je serais plus fier qu'une reine ne l'est du sien, s'il m'était permis de le porter. Pardon, toi que j'ai offensé ; pardon encore une fois avant de nous quitter peut-être pour jamais, et que les dernières paroles que j'entendrai de ta bouche soient des paroles de pardon et de paix ! »

Tout l'auditoire était ému ; un religieux silence régnait dans l'assemblée, et une émotion douloureuse et douce à la fois y serrait tous les cœurs. Quant à Tonino, dont le visage avait trahi la profonde compassion, à ses dernières paroles, il ne se contint plus, et fendant d'un bras vigoureux cette foule qui semblait peser sur sa poitrine, en un instant il fut auprès de Liona, et la serrant sur son sein, à demi morte qu'elle était, avec une affection délirante et qui semblait défier le monde entier de le séparer. — « Moi, te pardonner, ma bien-aimée, mon épouse, ma femme légitime, s'écria-t-il d'une voix qui semblait prendre tout Bologne à témoin de son amour ; moi, te pardonner ! eh quoi ? de m'avoir rendu pendant plus d'un an le plus heureux de tous les hommes ! de m'avoir fait commencer une vie nouvelle, de m'avoir appris ces pures et saintes joies domestiques que j'ignorais ; car c'est là son crime, entendez-vous, vous qui prétendez la juger, vous qui, parmi toutes les vierges qui viennent se confesser devant vous, n'avez pas rencontré un cœur aussi vierge, aussi chaste que le sien ! Elle ne nie pas son crime, entendez-vous ? elle m'a épousé malgré moi ; elle m'a trompé pour me rendre heureux. Punissez-la si vous l'osez ; mais, quelle que soit sa peine, faites-la-moi partager avec elle, car je suis coupable aussi, cent fois plus coupable qu'elle, moi qui ai voulu jouer avec les choses sacrées, tandis qu'elle ne l'a pas voulu, elle ! elle n'a pas profané comme moi la majesté du mariage : et, devant l'autel que je venais profaner par une mascarade impie, elle a vu Dieu descendre et bénir notre union ! »

En finissant ces mots, Tonino, ramenant sur Liona son regard qui l'avait quittée un instant, ne s'occupa plus que d'elle, et parut oublier l'univers entier. Manzi, qui avait observé froidement toute cette scène, étonné qu'il était de se sentir ému au fond du cœur, et uniquement occupé d'en tirer le meilleur parti possible pour la cause

de Liona, jugea le moment favorable pour venir à son secours et exploiter l'impression qu'elle avait produite sur l'assemblée et sur ses juges. Le digne abbé, qui, comme on sait, n'était pas, dans toute cette affaire, sans quelques légères peccadilles à se reprocher, sentait d'autant plus la nécessité de se justifier que personne ne l'avait accusé, et de mettre ainsi d'accord son propre intérêt avec la charité. D'ailleurs, au fond du cœur, nous l'avons dit, il se sentait un faible pour Liona; c'était la seule impression, de toute sa vie, qui n'eût pas eu son *moi* pour objet, et il eût peut-être été capable, pour la sauver, de quelque chose qui ressemblât à du dévouement. Il prit donc la parole, et, associant dans un même plaidoyer sa cause et celle de Liona, en rejetant tous les torts sur la tête de Tonino qui l'en remercia tout bas, il fit une magnifique homélie dont personne ne crut un mot, et lui encore moins que personne, sur la sainteté des devoirs du mariage, sur les efforts qu'il avait faits pour empêcher un jeune étourdi de les profaner: il ajouta que, ne voyant aucun autre moyen de l'en détourner, il n'avait pas cru devoir reculer devant une fraude pieuse, qu'il n'eût pas inventée peut-être, mais qui arrachait deux ames à l'enfer, et faisait tourner au profit de la religion et de la morale l'indécente mascarade dont on voulait le rendre l'instrument et le complice. Il conclut en disant que, si on lui permettait de donner son avis dans cette affaire délicate, où il était à la fois juge et partie, il proposait d'imposer aux deux époux une sévère pénitence qu'il était prêt à partager avec eux, comme il avait partagé les fautes: mais que, selon lui, leur union légitimement contractée était indissoluble, suivant cette maxime de l'Évangile: que ce que Dieu a lié, Dieu seul peut le délier.

Un murmure favorable de l'auditoire accueillit la péroraison de l'abbé, qui, du reste, fut parfait en la prononçant: yeux baissés, et par intervalles pieusement relevés vers le ciel, ton de voix saintement insinuant, mielleuse hypocrisie de l'œil et de la lèvre, rien n'y manqua, et Tonino, qui, de sa vie, n'avait au fond du cœur jamais beaucoup aimé ce scélérat d'abbé, aurait voulu pouvoir fendre la foule pour l'aller serrer dans ses bras.

A l'abbé succéda Annibal, qui, voyant l'affaire prendre pour lui

une mauvaise tournure, crut devoir prendre à son tour la parole; mais son discours, plus emporté qu'habile, produisit peu d'effet sur son auditoire prévenu contre lui, et les juges durent plus d'une fois faire taire un murmure de défaveur qui grondait dans la salle comme la sourde menace d'un orage qui se prépare. Ensuite les juges se retirèrent dans une salle voisine pour délibérer, et ce silence d'attente et d'anxiété qui règne en pareille circonstance pesa sur l'auditoire avec une lugubre solennité.

Enfin les portes s'ouvrirent, et il n'y eut pas dans l'assemblée un cœur, si ferme qu'il fût, qui ne tressaillît en voyant s'avancer les juges d'un pas lent et solennel, et avec des visages impassibles et froids qui semblaient morts à toute émotion humaine. Ils s'assirent, et un profond silence, ce silence majestueux et vivant d'un millier d'hommes réunis par une même pensée, régna dans l'assemblée. Tous les cœurs étaient serrés, tous les regards fixes, toutes les poitrines haletantes, et pourtant le silence était si profond qu'on entendit le léger frottement que firent les robes de soie des juges, lorsqu'ils se rassirent sur leurs siéges. Tandis que la pensée de tous était pour Liona, la sienne fut pour Tonino qu'on avait de nouveau séparé d'elle; elle le chercha des yeux: il était pâle, et tous les muscles de son visage, tendus par un violent effort, annonçaient l'affreuse lutte qui se passait en lui. Au milieu de toutes ses propres souffrances, la malheureuse eut une pensée de pitié à donner à celles de Tonino, et, toute femme qu'elle était, elle se sentit assez de courage pour en donner encore à celui qu'elle aimait. L'œil de Tonino rencontra le sien, et il y aperçut tant d'amour, tant de résignation, qu'il se sentit honteux, lui homme, d'être plus faible qu'une faible femme. De ce moment, sa résolution sembla prise; il se dressa de toute sa hauteur, attacha sur les juges le regard de dédain et de pitié d'un homme déterminé à braver l'arrêt dont on va le frapper, et attendit en silence la lecture de la sentence.

Elle ne se fit pas long-temps attendre; le tribunal, après avoir insisté sur la sainteté du nœud du mariage, et blâmé hautement la scandaleuse profanation que quelques étourdis, et notamment Antonio Caracci, avaient voulu en faire, ne croyoit pas devoir les

punir, vu l'absence notoire de mauvaises intentions de leur part; il approuvait ensuite pleinement et sans restriction la conduite de l'abbé Manzi, qui, pénétré de la sainteté de son ministère, n'avait pas cru devoir se prêter à ce profane travestissement, et avait fait une sainte et pieuse cérémonie de ce qui ne devait être qu'un indigne scandale. Il déclarait donc, d'après les canons de l'église et le rituel ordinaire du sacrement de mariage, qui avait été exactement suivi, le mariage bon et valide, et ne pouvant être dissous ni dans le ciel, ni sur la terre.... Ici, un éclat de joie que Tonino ne put réprimer, interrompit la lecture; Liona elle-même s'abandonna à un mouvement d'espoir. Elle jeta les yeux sur Manzi; mais la figure impassible de l'abbé n'exprimait aucun sentiment, pas même l'orgueil d'avoir été loué lorsqu'il pouvait au moins s'attendre à une sévère mercuriale; au lieu de répondre au regard de Liona qui cherchait le sien, il détourna les yeux, et Liona sentit un froid mortel courir dans toutes ses veines.

— Mais, poursuivit le greffier, et ce fatal *mais* serra le cœur de tous les assistans, considérant que ladite Liona a abusé de l'inexpérience d'un jeune fils de famille, et de son empire sur lui, pour lui faire contracter un mariage frauduleux contre l'intention de ses parens et tuteurs, et contre la sienne propre, le tribunal condamnait ladite Liona a être détenue pour sa vie dans le couvent de ****, afin d'y faire pénitence.

A ce coup qui la frappait, Liona, comme la brebis qui tend le cou au couteau, ne proféra pas une plainte, pas une parole; elle chercha de l'œil Tonino, effrayée plus encore pour lui que pour elle de cette terrible sentence. Tonino n'était plus là; à peine avait-il entendu l'arrêt, que, sans proférer une parole, il avait fendu la foule qui se pressait autour de lui, et était sorti précipitamment, entraînant la partie la plus remuante de l'auditoire, c'est-à-dire les peintres et les étudians qui fourmillaient alors à Boulogne.

Du moment où Liona se vit seule, où le regard, la présence de Tonino ne la soutenaient plus, son courage l'abandonna, son cœur lui faillit, et elle se mit à pleurer, comme une pauvre et faible femme qu'elle était. Un murmure d'intérêt pour elle, et de mécon-

tentement contre les juges, circula dans l'auditoire; mais quand les sbires du tribunal s'approchèrent pour l'emmener, et mettre à exécution la sentence, nul ne songea à s'y opposer. Elle avait baissé la tête pour cacher à tous les yeux sa honte et sa douleur; la main rude d'un sbire, en se posant sur son bras froid et blanc comme le marbre, la tira de sa léthargie; elle se leva brusquemont avec l'effroi naïf d'un enfant, et promena autour d'elle son grand œil hagard et suppliant, pour voir si quelqu'un viendrait à son secours; elle était seule dans le monde; Tonino l'avait quittée, Tonino l'ingrat ne venait pas recevoir son dernier regard, et échanger avec elle ce dernier adieu qu'on ne lui eût pas défendu. Ainsi donc elle ne le verra plus, ainsi les portes d'une prison allaient se refermer pour jamais sur elle, elle allait descendre vivante au tombeau, et lui, Tonino, continuerait à vivre insouciant et joyeux, sans donner même un regret à celle qui aurait fait plus que de mourir, à celle qui aurait vécu pour lui, après avoir cessé d'être à lui. Toutes ces affreuses idées, plus affligeantes, plus atroces cent fois que la mort ou la question, passèrent en un instant devant son esprit; et quand le sbire qui l'avait saisie par le bras, lui dit de sa voix rude qu'il fallait marcher, elle obéit comme un enfant qu'on intimide, sans savoir ce qu'elle faisait, où elle allait et qui lui parlait. On l'emmena par une petite porte derrière le tribunal, tandis que la foule silencieuse s'écoulait en lui donnant quelques faibles et dernières marques d'intérêt qu'elle allait bientôt oublier; et après avoir suivi quelque temps ses guides avec l'obéissance passive d'un condamné à mort, Liona se trouva enfin seule dans une petite chambre basse et obscure, où on lui dit d'attendre la voiture qui devait la transporter à son couvent.

Elle resta quelques minutes plongée dans une léthargie absolue dont elle avait besoin peut-être, pour se remettre de tant d'émotions pénibles. Cette stupeur muette, où le sentiment de ses peines était presque suspendu, aurait sans doute duré long-temps, si un murmure sourd et toujours croissant ne fût venu rompre le silence monotone de sa prison, et la rappeler, par une crainte, par une souffrance de plus, au sentiment de son existence. Elle écouta

d'abord sans comprendre, sans prêter son ame engourdie à la sensation qui la frappait; puis ce bruit, qui s'était d'abord mêlé à sa rêverie sans l'interrompre, comme une musique lointaine qui se fond dans nos rêves, grossit et éclata tout d'un coup en cris confus, en coups retentissans comme ceux d'un marteau sur l'enclume. Elle se releva sur le siége où elle s'était accroupie, dressa l'oreille comme le daim craintif auquel les vents apportent le bruit du danger; puis soudain une voix frappa son oreille, une voix aiguë, retentissante, et qui dominait toutes les autres, comme le sifflet du contre-maître au milieu de l'orage. Cette voix, elle la connaissait, c'était celle de Tonino; une pointe de flèche ne fût pas entrée plus perçante dans son cœur; elle bondit sous cette voix puissante, se dressa de sa hauteur, et, tressaillant de tous ses membres, elle jeta les yeux autour d'elle, comme cherchant à se ressaisir elle-même, à retrouver l'histoire de son passé, depuis la dernière étreinte de Tonino jusqu'à sa solitude dans ce cachot. Puis le passé lui apparut; elle se ressouvint, elle se connut; la mémoire, la vie, le sentiment du danger, l'espoir de la délivrance, tout jaillit, tout afflua à la fois dans cette ame vide de sensations et de pensées; en un instant, plus rapide que l'éclair, elle s'élança sur la haute et étroite croisée où d'épais barreaux de fer obstruaient presque tout le jour, et de là, son œil plongeant sur la large place qui s'étend au pied du palais de justice, la vit noire d'étudians et de peuple qui, en poussant de formidables cris où elle crut entendre son nom, semblaient donner l'assaut aux larges portes de bronze du palais; mais, au milieu de toute cette foule, il n'y avait qu'un homme qui existât pour elle, et cet homme ne la voyait pas! Penchant alors sa belle tête blonde entre l'étroite ouverture des barreaux, elle l'aperçut enfin le premier, le plus ardent de tous. Ivre d'une joie forcenée, elle l'appela à son tour, mais d'une voix si nerveuse, si puissante, qu'elle domina un instant le tumulte de l'émeute. Tonino l'entendit; il reconnut ces cheveux blonds qui flottaient sur les noirs barreaux de fer; il échangea avec elle un cri de joie où leurs ames s'entendirent, un regard où il sentit ses forces se doubler, et la montrant du doigt à ses compagnons ralliés autour de lui: Courage, amis,

s'écria-t-il, elle est à nous, la voici! Et il continua l'assaut de la grande porte avec une énergie qui promettait une prompte et certaine victoire.

A ce moment, la porte de la prison s'ouvrit. Liona, jetant en arrière un regard de terreur, s'attendait à voir entrer ses bourreaux; mais à sa grande surprise elle reconnut un homme qui lui avait fait plus de mal que le bourreau ne pouvait lui en faire. Cet homme était Annibal. A sa vue Liona tressaillit et sentit son cœur se serrer sous un pressentiment sinistre. En effet Annibal n'était pas seul : derrière lui se pressaient quelques-uns des familiers du tribunal; elle vit des cordes dans leurs mains, des armes, des épées; elle crut la mort venue, et faut-il le dire, dans cet instant solennel, où la délivrance était là, où l'amour lui tendait les bras, elle eut peur, elle eut regret surtout de se voir mourir. — Oh! par pitié, ne me tuez pas, dit-elle en se jetant aux genoux d'Annibal, avec un son de voix qui eût attendri des tigres. Laissez-moi vivre encore un quart d'heure seulement, que je le voie, et je suis à vous, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Grace! messer Annibal, grace pour une pauvre femme qui n'a d'autre crime que d'avoir aimé. Ne me tuez pas au moins sans que je l'aie revu!

— Folle que tu es! répondit Annibal, tout ému et honteux de l'être. Personne ici ne songe à te tuer; seulement, comme il est probable que mon coquin de neveu aura bientôt raison de cette porte, le seul obstacle qui le sépare de toi, je veux y mettre bon ordre, en t'enlevant d'un autre côté et en te conduisant à ton couvent. Allons, voyons! je veux la repentance du pécheur et ne veux pas sa mort. L'abbesse est de mes amies, et je lui commanderai qu'elle ait grand soin de toi. Dans quelques années même, si tu es sage, Tonino guéri, je pourrai bien te faire rendre ta liberté; mais il faut que tu viennes avec moi, entends-tu?

— Je ne veux pas, je ne veux pas! s'écria la malheureuse avec une terreur plus profonde que celle que l'aspect de la mort n'avait pu lui inspirer. Tuez-moi plutôt! j'aime mieux mourir!

— Non, de par Dieu, tu ne mourras pas! j'ai là une bonne litière

où nous allons te mettre et t'emmener; et, ma foi! que Tonino brise la cage après, s'il le veut, il trouvera l'oiseau déniché.

— Vous ne voulez donc pas que je sois à lui? reprit-elle d'une voix ferme et comme quelqu'un qui vient de prendre une détermination soudaine.

— Tu peux me demander tout ce que tu voudras au monde, excepté cela, mon enfant; mais le vieil Annibal est entêté, et ne cédera pas, je t'en préviens,

— Eh bien! je veux le voir encore une fois, dit-elle en s'élançant à la fenêtre.

— Fais vite, car les momens pressent, dit Annibal en donnant ordre de faire approcher la litière.

Liona s'était penchée, elle avait encore une fois aperçu Tonino, elle l'avait appelé; mais sa voix s'était perdue dans le bruit étourdissant de l'émeute. Elle demeura immobile, le front collé contre les barreaux, muette, inanimée, perdue dans une contemplation profonde. Annibal, impatient de partir, s'approcha d'elle, et la saisit par le bras en l'appelant. Elle ne répondit pas, et ce bras, qu'Annibal lâcha, retomba de lui-même comme s'il n'obéissait plus à cette volonté vivante qui règne sur nos organes. — Eh bien! qu'attends-tu, folle? dit Annibal; il faut partir. Et saisissant impérieusement son bras, il voulut l'entraîner. Elle ne résista pas; mais son corps, perdant l'appui que les barreaux de la fenêtre lui avient prêté, pesa de tout son poids sur l'épaule d'Annibal. Il la crut évanouie, et un mouvement de pitié entra dans cette ame que la colère ne fermait jamais pour long-temps aux émotions douces et bienveillantes. Il la prit dans ses bras musculeux, comme on pourrait le faire d'un enfant, et l'assit sur un siége; puis, il la regarda au front : ce front était pâle et déjà froid; ses yeux, tout grands ouverts, avaient perdu leur rayon d'intelligence et de vie. Il voulut mettre sa main sur son cœur pour en interroger les battemens. Quelque chose heurta cette main; mais qui pourrait dire l'horreur dont il fut saisi, quand il aperçut profondément fichée dans sa poitrine, juste à l'endroit du cœur, une de ces longues aiguilles de tête en argent que les femmes de Padoue portent comme un diadème au sommet de leurs cheveux. Il regarda

ceux de Liona. Une de ses aiguilles manquait en effet. La malheureuse, en se voyant à jamais séparée de celui qu'elle aimait, avait eu l'affreux courage de se frapper, sans proférer un cri, une plainte, une parole. Tournant le dos à Annibal, elle avait, sans être vue, détaché de sa coiffure cette arme sûre et terrible dans la main qui ose la manier, et se l'était enfoncée si profondément dans le cœur, qu'elle était morte sur le coup : les grilles de la croisée avaient empêché sa chute, et pas une goutte de sang épanché au dehors n'avait trahi sa blessure.

Un poignant remords s'empara d'Annibal. Que lui avait fait cette femme, après tout, pour la poursuivre ainsi comme un mauvais génie, et lui prendre sa liberté d'abord et puis sa vie? Car c'était lui qui l'avait tuée; il ne pouvait pas le nier, et le sang de cette femme retomberait sur lui au jour du jugement. Et Tonino, quel compte terrible n'aurait-il pas à lui rendre? que lui répondre quand, franchissant les portes brisées du sanctuaire de la justice qu'il n'avait pas craint de violer pour arriver jusqu'à elle, il redemanderait sa femme et qu'on lui montrerait un cadavre?

Certes Annibal n'était pas lâche, et pourtant à cette seule pensée de rencontrer le regard de Tonino, et de répondre à cette question : Qu'avez-vous fait de Liona? son sang se glaça dans ses veines. A ce moment un cri de joie plus éclatant que tous les autres retentit sur la place, comme la voix de toute cette foule confuse; en même temps un fracas étourdissant comme celui de la foudre annonça la chute de la grande porte : c'étaient les étudians et les peintres, qui oubliant leurs longues querelles dans une haine égale de l'ennemi commun, les sbires, s'étaient unis pour attaquer ensemble le palais de justice, et venaient de remporter enfin la victoire. Puis, un murmure confus de toute cette foule immense s'engouffrant dans les longs corridors du palais, vint ôter à Annibal tout espoir d'échapper au regard de Tonino. Il se résigna donc à l'attendre de pied ferme. Cette attente ne fut pas longue. Le flot de la foule, mugissant toujours plus rapproché, atteignit enfin l'issue qui conduisait à cette salle. Tonino, le premier, franchit le seuil et s'élança vers le siége où Liona paraissait l'attendre. Il semblait qu'un noir pressentiment lui eût ré-

vélé l'affreuse vérité, car il la devina en un instant. — « Qui l'a tuée! » dit-il en se retournant vers Annibal et son escorte de sbires, non moins tremblante que lui, et levant une hache qu'il tenait à la main.

— Elle-même, reprit Annibal d'une voix embarrassée et timide comme celle d'un enfant.

— Elle-même, est-ce bien vrai? demanda Tonino en attachant sur Annibal un œil flamboyant de haine et de colère.

Annibal ne répondit rien, mais lui montra l'aiguille encore fichée dans sa poitrine.

— Amis, dit Tonino en se retournant vers ses compagnons, sans daigner écraser plus long-temps de son regard ce fier Annibal, humble et rapetissé devant lui. Voulez-vous m'aider à la reporter sous mon toit? J'ai juré qu'elle y rentrerait morte ou vivante. Procurez-moi une litière, et moi seul je l'y porterai, moi seul, entendez-vous. Je ne veux pas que personne la touche. Émus d'une sympathie profonde, ses compagnons s'empressèrent de se rendre à ses désirs, et Annibal, grandement embarrassé de sa position, profita de ce moment pour s'esquiver avec ses sbires, assez inquiets eux-mêmes de se sentir en présence de ces damnés d'étudians, qui avaient cette fois la force et le bon droit de leur côté. La litière vint enfin, et sans proférer une parole, une plainte, sans accepter de secours de personne, Tonino, jetant un voile sur le front pâle, mais beau encore, de sa maîtresse, la prit dans ses bras, et la porta d'un pas ferme jusqu'à la litière. Il y monta avec elle, et adressant à ses amis un adieu affectueux, et répondant l'œil sec et le front calme à leurs regards baignés de pleurs, il se mit en route avec son triste compagnon de voyage.

Ce que Tonino souffrit pendant ce long trajet, au pas lent et mesuré de deux mules, et l'œil constamment fixé sur cet œil ouvert encore, mais qui ne le voyait plus, Dieu seul le saura jamais, Dieu, témoin invisible de toutes les secrètes angoisses de ces cœurs qui se brisent sourdement, sans qu'une plainte, sans qu'une torture ait percé au dehors. Arrivé enfin à son logis, Tonino descendit avec non moins de soin son triste fardeau, et porta sa Liona à travers les escaliers que son pied ne devait plus fouler

jusqu'au sanctuaire le plus secret de leurs amours, jusqu'à ce boudoir, témoin tant de fois des tendres épanchemens de leur passion, où chaque meuble était empreint de sa présence, chaque mur imprégné de son souffle, où tout parlait d'elle, où il n'y avait qu'elle de morte au milieu de tous ces objets qui vivaient encore de la vie qu'elle leur avait prêtée.

Après avoir défendu qu'on le suivît, Tonino, avec le tendre et religieux respect d'un dévôt pour sa plus sainte relique, déposa la sienne sur l'ottomane où elle avait reposé tant de fois. Otant le voile qui recouvrait ses traits que la mort avait empreints de son sceau d'inaltérable pureté, il arrangea ses cheveux un peu en désordre, comme pour parer avec un soin coquet celle qu'il voulait contempler, belle encore, toujours belle, même au sein de la mort; puis il essaya de lui donner sa pose ordinaire, et frissonna d'horreur en rencontrant déjà, dans ces membres naguère si souples, cette raideur inerte que le souffle de vie, en se retirant, laisse à notre périssable argile. Après bien des efforts cependant, il parvint à lui donner à peu près l'attitude qu'il désirait, et à disputer à la mort une de ces illusions qu'elle est toujours si pressée de détruire. Fermant à demi les yeux, dans ce boudoir à peine éclairé de la clarté pâle de quelques bougies, il crut voir, il vit sa Liona, perdue dans une de ces muettes rêveries où les heures s'écoulaient pour eux si pleines et si rapides, attacher encore sur lui un de ces regards lents, profonds, vivans, pour ainsi dire, qui prennent la place des paroles, et commencent leur langage là où l'autre s'arrête; de temps en temps un pli du voile, une boucle de cheveux qu'agitait la brise du soir à travers les stores entr'ouverts, venait compléter l'illusion, et jeter comme un souffle de vie sur ce cadavre que l'amour ne voulait pas laisser mourir. Perdu dans cette muette et extatique contemplation, Tonino ignora lui-même sans doute le temps qu'il y donnait; les heures et les lieux, le temps et l'espace, avaient cessé d'exister pour lui; car, lorsque le lendemain au soir Annibal, poussé à la fois par ses remords et par son inquiétude pour la vie de Tonino, s'aventura à entrer chez lui et à demander de ses nouvelles, on lui dit qu'il y avait vingt-quatre heures que durait cet horrible tête à tête; que, du reste,

on ne savait rien de Tonino, pas même s'il existait ; qu'il n'avait pris, depuis ce temps, aucune nourriture, et qu'il avait défendu que, sous quelque prétexte que ce fût, on le dérangeât dans sa solitude. De plus en plus tourmenté d'un noir pressentiment, Annibal n'osa pas prendre sur lui de rompre la consigne ; mais s'approchant sans bruit de la porte du boudoir, il regarda avec un affreux serrement de cœur à travers les fentes de la porte. Il fut long-temps avant de rien découvrir ; enfin, dans un coin de la salle, il aperçut Liona dans l'attitude que nous avons décrite, ayant l'air de dormir, et belle de cette beauté sereine et reposée qu'une mort violente, mais prompte et sans convulsions, communique quelquefois à nos traits. Devant elle était Tonino vivant et fort vivant, car un chevalet dressé devant lui, et la palette à la main, il s'occupait avec une incroyable ardeur à transporter sur la toile les traits de sa Liona, et à éterniser le dernier adieu qu'elle allait lui laisser. A cette vue, un poids affreux fut ôté de la poitrine d'Annibal, et s'éloignant sans bruit comme il était venu : Ne craignez rien, dit-il en s'en allant aux domestiques qui s'empressaient de l'interroger, il ne se tuera pas.....

Un peu plus d'un an après, Tonino était marié à la fille du riche Guidotti. Liona avait, dans le cimetière de la ville, un magnifique tombeau ; mais la femme de Tonino lui défendait de le visiter.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LE NEZ ROUGE.

Dryden a défini l'ame, « une petite flamme bleue qui va et vient en nous. » — Je ne sais pas de meilleure explication de ce souffle divin qui nous anime. Ce qui rend cette pensée plus belle, c'est qu'on lui peut donner un double emploi et l'appliquer également à l'amour! Si l'amour n'est pas en effet une petite flamme bleue qui va et vient en nous, qu'est-ce, je vous prie, que l'amour?

Mais ne creusons pas ces définitions subtiles. A quoi bon analyser le sentiment? Peu d'entre ceux qui l'ont éprouvé ont découvert ses causes. Tous ont ressenti ses effets. Le biographe, le critique, le mathématicien, le géologue, l'historien et le naturaliste, accoutumés qu'ils sont à disséquer les faits et les choses et à pénétrer leurs secrets, ont docilement subi le joug de la passion sans lui demander compte de son autorité. Le monarque aux pieds de sa maîtresse ne va point songer qu'en s'agenouillant, il abaisse sa majesté, ni chercher pourquoi il prosterne ainsi sa grandeur. Le ministre qui fuit la cour et court aux champs cacher ses soupirs, n'interroge point le pouvoir invisible qui lui fait négliger le soin de son ambition. Il n'y a pas jusqu'à la rubiconde marchande de poissons, qui toute au souvenir de son amant le matelot, quand elle s'enivre de l'ambroisie du gin, et boit verre sur verre, ne reconnaisse elle-même à son insu la souveraineté de l'aveugle dieu; se doute-t-elle seulement alors que c'est sa fièvre amoureuse qui lui donne cette soif inextinguible qu'elle ne comprend pas?

Maria Hargrave était l'une des filles du vicaire de la paroisse de Kensington près de Londres. Elle avait des dents d'ivoire et des

lèvres de corail. Il n'y avait pas de fleur dans les serres de Chelsea qui eût le parfum plus doux que son haleine! Son sein, admirablement formé, soulevait avec une voluptueuse cadence le taffetas gris de sa robe décolletée. Ses épaules, oh! ses épaules rondes, toujours à l'air, hiver comme été, étaient si blanches qu'on les eût dites couvertes d'une neige éternelle. Son œil noir lançait de rapides éclairs à travers ses longs cils. Sa taille élégante et souple était plus fine que celle d'une guêpe; son pied, qui eût paru fort honnête sur le continent, était une miniature en Angleterre. Chacun de ses gestes ravissait; chacun de ses mouvemens était une grace. Puis son esprit était vif et orné. On ne savait qu'admirer le plus de ses fines saillies, de ses promptes et heureuses reparties, ou bien de son jugement parfait, de sa charmante modestie et de l'exquise bonté de son ame. Au résumé, Maria était d'autant de milliers de piques au-dessus des Sophias, des Clarissas, des Emilias, des Stellas, des Narcissas et des Sacharissas, qu'Eclipse fut jamais au-dessus de Rossinante.

Mais hélas! il n'est rien au monde qui soit sans défaut. La perfection n'est qu'un mot. — Au milieu de cette adorable visage de Maria, se dressait un nez que les mauvaises fées avaient pris plaisir à élever. Dieu de miséricorde! c'était un nez qui surpassait en grandeur ce nez immortel décrit par Slawkenbergint. Et quant à sa couleur, puissances du ciel, une ravaudeuse irlandaise, qui boit régulièrement par jour ses six pintes de whisky, n'a eu de sa vie un nez de cette couleur!

Cependant notre héroïne n'était point de ces filles glorieuses qui ne voient en elles-mêmes que leurs mérites et sont aveugles quand elles regardent leurs imperfections. Certes, elle possedait assez de qualités du corps et du cœur, pour en être vaine. La fierté à certains égards lui eût été fort légitimement permise. Mais cette précieuse enfant avait fait les pas essentiels vers la suprême sagesse. — Elle se connaissait et se rendait justice. Elle comprenait qu'elle avait un gros nez rouge; elle le savait et elle était humble! Ah! que le créateur n'a-t-il doué de nez rouges toutes les beautés de l'univers!

Avec tant d'inappréciables avantages, Maria descendait mélan-

coliquement les derniers échelons de sa dix-huitième année, sans qu'aucun amant se présentât, qui lui offrît la main pour lui faire monter l'escalier du mariage. De loin à loin elle attrapait bien quelque fugitif admirateur; mais du moment que, près d'elle, apparaissait Charlotte, sa sœur cadette, la pauvre aînée avait tort; tout loisir lui était laissé de penser à son nez rouge dans la solitude. C'était une cruelle et incessante tribulation. Eût-elle pu raisonnablement espérer que les larmes éteindraient la flamme de ce nez funeste et amoindriraient ses dimensions en le fondant, la triste Maria eût pleuré volontiers toutes ses larmes. Mais elle avait trop de bon sens pour avoir tant de faiblesse. Elle n'attendait point de miracles en sa faveur. Des innombrables panacées dont elle avait ouï parler, il n'y en avait aucune qui promît d'argenter les nez de cuivre.

Nous avons dit que Maria était l'aînée des deux sœurs. Lorsqu'il s'agirait d'établissement dans la famille, elle avait le droit imprescriptible de préséance. Un parti fut offert, mais non pas à elle. Maria n'éleva aucune objection. Elle se départit sans hésiter de son privilége. Elle laissa généreusement Charlotte se marier. — Maintenant, se dit alors la noble fille, si mon nez n'est point un obstacle insurmontable, la route conjugale est libre pour moi de tout obstacle. Ma sœur est pourvue; elle n'est plus là pour me couper l'herbe sous les pieds.

Et dès le lendemain, M. Conway, teneur de livres fort distingué, fut introduit et présenté au logis. M. Conway était un beau grand jeune homme, blond, en frac vert-pomme à boutons d'argent. A peine Maria aperçut-elle seulement le collet de ce séduisant habit couleur d'espérance, qu'elle couvrit artistement avec son mouchoir la portion de la figure que vous devinez. Passons-lui cette innocente coquetterie : c'est qu'il ne faut pas réellement moins de courage pour montrer au grand jour un nez rouge que pour en cacher un grec sous le masque.

Conway fut frappé de l'exacte et harmonieuse symétrie des formes de la jeune miss. Il admira son air élégant et gracieux. — Un homme est toujours aussi prêt à devenir amoureux qu'à cesser de l'être. — Quelques momens de conversation avec l'aimable

folle commencèrent de tourner la tête du sensible teneur de livres. — Elle sentait tout si finement et si vivement! Son esprit était si juste et si animé! son imagination si délicate! Elle n'applaudissait jamais avant d'avoir compris. Elle ne remerciait pas niaisement d'une flatterie qu'avait dictée la seule politesse. Elle évitait et déclinait les complimens au lieu de les solliciter. Oh! c'était une femme sans pareille. Au bout d'une heure Conway demeura convaincu qu'il avait découvert en Maria un véritable phénix.—Hélas! il n'avait pas même vu le bout du nez de la chère enfant.

Je vous l'affirme, l'homme est une créature fantasque et inexplicable. C'est le fils du caprice. L'inconstance est sa mère. C'est une girouette vivante. Conway avait continué ses visites chez le digne vicaire. La physionomie discrètement voilée de Maria avait presque achevé d'émouvoir ce cœur facile à ébranler. Il était subjugué. Les charmes tout puissans de cette causerie spirituelle, ces manières ingénues et ouvertes avaient triomphé : il s'avouait vaincu. Il allait s'agenouiller et déclarer ses prétentions! — En un instant tout changea.— Maria fut soudainement sotte, commune, odieuse: — le rideau s'était levé. — Il avait découvert le nez de la misérable fille.

Conway se mordit les lèvres. Il tira sa révérence et partit.

Maria ne se dissimula point la subite et évidente révolution qui s'était opérée dans les sentimens de son mobile adorateur. Elle apprécia aussi correctement le motif qui l'avait causée. — Mais la faute en était à elle seule! Pourquoi le mouchoir était-il tombé? Ç'avait été une chute bien imprudente et plus désastreuse! Aussi, elle n'en doutait plus, ce serait ce nez fatal qui la perdrait éternellement. — Elle ne put contenir ses pleurs! Ce n'est pas qu'elle fût passionnément éprise au fond du très inflammable et blond jeune homme! Mais enfin il eût fait un mari comme un autre! Et puis cette retraite précipitée était si injurieuse! elle était si désespérante! Il ne fallait plus s'abuser; ce serait désormais l'inévitable chemin que suivraient tous les soupirans? Autant valait renoncer de bonne grace au mariage et se vouer ainsi qu'une nonne à une perpétuelle virginité. — Quelle destinée pourtant! Quoi! une

fidèle protestante, la fille d'un ministre anglican se condamner presque à une vie de couvent catholique! — Ah! ma mère, mon excellente mère, quelle fantaisie cruelle vous est venue, quand vous étiez grosse, de vouloir manger des framboises! — C'était là une apostrophe indiscrète et peu filiale, peu concevable surtout chez une enfant si pleine de modération. Qu'eût-elle dit, bon Dieu! bon Dieu! si mistress Hargrave avant ses couches eût désiré goûter de la queue d'un hippopotame? Mais à quels égaremens n'est pas capable d'entraîner la douleur de rester fille!

Cependant M. Conway n'était point d'une nature obstinée et colère. Ses répugnances n'avaient rien d'emporté ni d'invincible. Dînait-il à la taverne, il ne damnait pas d'emblée le cuisinier, si le bœuf était trop rôti, quoique le mal fût sans remède. Il n'y avait personne qui aimât mieux que lui la croûte de pain frais. Eh bien! c'eût été fort rare de le voir sortir de ses gonds et maudire cordialement la fille de salle, quand elle lui servait quelque tranche de mie de la veille.

Toutefois en cette occurrence il fut long-temps à rentrer dans son assiette naturelle; son exaspération était au comble. Tout le long de Piccadily, comme il retournait à Londres, il criait encore véhémentement : — L'effroyable nez! le nez d'épouvantail! Quel malheureux mortel s'est trouvé jamais vis-à-vis d'un pareil nez! le vieux vilain nez rouge! le nez d'ivrognesse! L'intolérable nez! Certes Maria est une intéressante fille! elle a toutes les graces et toute l'intelligence imaginable! ce serait presque une femme parfaite, la femme jusqu'à ce moment introuvée! Mais, par le Christ! où a-t-elle été prendre ce nez féroce, cet envieux nez qui obscurcit tout l'éclat dont elle brille? Parmi les innombrables variétés de nez susceptibles de gâter un visage, il n'y en avait pas un plus extravagant, plus effronté, plus écorché, plus inconciliable, et c'est celui-là justement que vous avez choisi! Non, Maria, vous avez beau faire et beau dire, j'abhorre cet exécrable nez! Je n'admirerai de ma vie un nez semblable!

En conscience, ces exclamations et ces raisonnemens étaient bien d'un homme jeté hors des limites de la raison. Tranchons le mot : c'était là le pur langage d'un fou. Nous sommes donc plei-

nement autorisés à croire que M. Conway n'était pas absolument guéri de son amour.

Je ne connais qu'une seule bonne excuse d'être amoureux, c'est l'impossibilité de s'en défendre. Cette pensée m'appartient. Je le déclare, et, toute fausse modestie à part, je l'estime si profonde et si vraie, que, ne fût-elle point sortie de mon propre cerveau, je ne balancerais pas à attribuer à la vénérable antiquité l'honneur de son invention.

Donnez-moi d'ailleurs la clé des contradictions infinies de cet inconsistant et incompréhensible sentiment que vous nommez l'amour; donnez-la-moi, si vous l'avez; car je ne l'ai vue jamais, ni tenue.

Je ne sais comment le fait advint; ce fut purement pour raison d'affaires, je suppose; mais Conway fut poussé à retourner chez M. Hargrave. A cette occasion, la porte de la maison lui fut ouverte plus large. Il fut invité à revenir souvent et tant qu'il lui plairait, et en ami, en vrai commensal, aux heures des repas, lorsque le cœur lui en dirait; et le merveilleux de l'histoire, c'est qu'il revint, et revint fréquemment. Quel démon le ramenait de cette sorte et comme de force là où il semblait que nul attrait ne devait plus l'attirer? De fait, ces visites involontaires lui étaient, à lui-même, une énigme indéchiffrable. Il avait besoin de venir; il venait. Était-il arrivé, et en présence de Maria, une invincible froideur le glaçait. Combien il avait changé! Il parlait sans timidité; il écoutait sans intérêt; il s'alongeait et prenait ses aises sur le sopha. Servait-on le thé, dans ses distractions il mangeait à lui seul toute la pyramide des tartines beurrées. — Helas! il ne m'aime plus, se disait la désolée jeune fille.

Or, c'était là à peu près ce que se disait en même temps M. Conway. — Le diable m'étrangle, pensait-il, si j'entends un mot à ce qui se passe en moi. J'imagine, à mes fréquentes agitations, que je suis toujours amoureux; mais je ne me sens troublé qu'à Londres. A Kensington, je suis aussi calme que les flots de la Serpentine. Assurément, si j'aime encore, ce n'est plus Maria. Non pas que sa causerie ait pour moi moins de charme qu'autrefois; non pas qu'elle me semble moins judicieuse et moins estimable; mais c'est l'impertinence de ce maudit nez rouge qui me crève les yeux in-

cessamment, tout emballé qu'elle le garde maintenant dans son mouchoir. C'est ce furieux nez qui me repousse et me tient en respect et à distance. Quel homme abandonné de Dieu et des femmes s'attachera jamais à une jeune fille qui respire par une telle trompe? Non, je ne songerai plus à cette pauvre Maria!

Et tout en se répétant ces réflexions remplies de sens, tandis qu'il reprenait le chemin de son logis, il songeait uniquement à Maria, depuis *Hyde-Park* jusqu'à *Temple-Bar*. Il songeait à elle dans sa chambre; il songeait à elle en se déshabillant; il songeait à elle en son lit, éveillé ou endormi. — Infortuné jeune homme, son cœur ne connaissait point ces orages, quand il ne songeait qu'à tenir exactement et paisiblement ses livres!

A cette époque lui fut offerte, par une grosse maison de banque, une place de premier commis qui exigeait une résidence constante et rigoureuse. — Voilà qui me sauvera de mes perplexités! s'écria-t-il; voilà la porte de mon salut! Gravissons le sommet de la fortune, plutôt que de nous précipiter dans l'abîme d'un mariage ridicule. C'est un idiot que celui qui sacrifie un emploi du revenu de mille guinées à un cauchemar d'amour monstrueux et insensé. Décidément, je me cloue aujourd'hui au fauteuil de ma caisse, et je ne remets plus les pieds chez M. Hargrave. Et avec ces projets d'or sur les lèvres, il tournait déjà le dos à la Cité, et il s'en allait, bon gré mal gré, à Kensington.

Comme il cheminait vers ce village, où l'attirait à présent un aimant irrésistible, il s'arrêta tout d'un coup, et se saisit le menton de la main droite d'un air profondément méditatif, au risque d'être pris par les passans pour un poète en travail, ou pour un membre de la chambre des communes ruminant son improvisation du lendemain.

— Que vais-je faire? s'écria-t-il. Si j'épouse cet interminable nez drapé de pourpre, que dira la Cité? que dira Fleet-Street? que diront miss Pin, miss Needle et mistress Knife? que diront ces langues d'acier, pointues et acérées? En quel état laisseront-elles ce pitoyable nez qui s'appellera mistress Conway?

Tel était le délectable avenir qu'entrevoyait l'imagination intimidée de M. Conway. Si le vent enflammé qui le poussait ne l'eût

entraîné et remis en route, il faisait certainement volte-face, et la délibération aboutissait au vœu d'un salutaire et perpétuel célibat. — Ce fut le démon matrimonial qui prévalut.

L'amitié qui avait lié Conway à la famille de M. Hargrave s'était peu à peu transformée en une familiarité intime, où l'on distinguait une odeur de gendre futur très prononcée. Il était devenu de la maison; il avait ses coudées parfaitement franches; ses préoccupations étaient toutes les bienvenues, ainsi que sa personne. Le soir de cette dernière visite, le blond jeune homme fut plus scandaleusement distrait qu'à l'ordinaire. Il écrasa la queue du chat en entrant. Lorsqu'il se leva du canapé, où il avait dormi environ une heure, il trouva sous lui le chapeau neuf de M. Hargrave aussi radicalement aplati que le plus mince gâteau des rois. Il voulut absolument faire le thé lui-même; mais il mit la bouilloire sur la table, et la théière sur le feu. Il jeta le beurre dans le bowl plein d'eau chaude. Il sucra trois tasses avec du sel. — Cependant le cœur de Maria bondissait d'allégresse. — Je crois en vérité, se disait-elle, que cet excellent jeune homme ne se souvient plus des irrégularités de ma figure.

Mais la confiante jeune fille se trompait extrêmement dans cette supposition. Je vous certifie que le cerveau du triste teneur de livres se fêlait notoirement de jour en jour. Le lendemain il courait toutes les boutiques des dégraisseurs de la Cité, cherchant une recette souveraine pour enlever les taches les plus opiniâtres. — Mais de quelles taches s'agit-il? demandaient gravement les imperturbables dégraisseurs. Est-ce des taches à votre linge? — Non. — A vos manteaux? — Non. — A la douillette de madame votre épouse? — Pas davantage. C'est justement parce que je ne suis point marié, et que j'ai besoin de l'être, qu'il me faut recourir aux ressources de votre art. N'avez-vous point d'essence qui ait la vertu de déteindre un nez rouge de jeune fille de dix-huit ans? — Et comme les teinturiers-dégraisseurs de Londres sont des hommes sérieux et peu susceptibles de comprendre les aberrations du sentiment, il n'en est pas un qui n'eût charitablement voulu faire conduire à Bedlam le pauvre Conway, si, tandis qu'il leur soumettait sa requête, quelque constable fût venu à passer.

— Mes irrésolutions feront ma ruine; j'achèverai de perdre l'esprit par elles, s'écria Conway sortant à grands pas de la Cité, et descendant le Strand les mains croisées derrière le dos; non, je ne suis point né pour le bonheur, autrement me laisserais-je détourner du chemin qui y mène, au moindre caillou que je rencontre? Puissances célestes! la coupe des bénédictions est pleine jusqu'aux bords! Vous l'avez mise en mes mains; je n'aurais qu'à boire, et je n'ose approcher de mes lèvres le délicieux breuvage! Et pourquoi! parce qu'il y a un bout de nez rouge qui perce à la surface! Imbécille que tu es! Imagines-tu donc que ce nez est un volcan? as-tu peur que ce soit un Vésuve gros d'une éruption prochaine?

Et il s'armait brusquement d'un courage désespéré. — Oui, j'en prendrai mon parti, exclama-t-il, enfonçant ses poings fermés dans les poches de derrière de son frac vert-pomme. J'ai beau résister, je suis décidément amoureux. Il me faut obeir à la fatalité. J'épouserai Maria, dût toute la Cité se cotiser pour me gratifier d'un assourdissant charivari, le soir de mes noces; dussent miss Pin, miss Needle et mistress Knife en rire ensemble de concert d'un rire inextinguible!

Mais le brouillard avait redoublé les plis du crêpe funèbre qui enveloppait la ville. Le mélancolique jeune homme se sentit soudain en proie à une attaque de spleen des plus furieuses. Il n'était pas à *Charing-Cross* que le nez de Maria lui apparut à travers les ténèbres de l'atmosphère, rouge comme du feu, large comme le bouclier de Scipion. — Amant infortuné! — C'était le soleil plus infortuné de Londres, luttant contre les doubles vapeurs de la Tamise et du charbon de terre, et montrant sa face toute ensanglantée du combat. — A cette effroyable vision, Conway recula épouvanté. Ses dispositions conjugales furent ajournées de nouveau; il n'alla pas même ce jour-là à Kensington; il s'en fut dans la Cité remettre au courant ses livres de commerce en arrière.

A force de rouler en notre esprit une pensée, nous émoussons ses aspérités, nous l'arrondissons, ainsi que fait l'Océan d'une pierre qu'il promène incessamment sur les grèves. Elle n'a plus rien bientôt de ses formes premières ni des pointes saillantes

qui blessaient. — Le même travail intellectuel s'opéra chez M. Conway. Il avait tant et si longuement agité en son imagination l'image de la douce Marie, qu'il avait fini par en amoindrir toutes les saillies, y compris la plus aiguë. Il lui restait bien le souvenir vague de quelque imperfection qui avait autrefois déparé les beautés de sa bien-aimée; mais il lui semblait ne plus savoir précisément quel avait été ce défaut. Comme il n'avait nulle envie au fond de se le rappeler, il n'est pas surprenant que sa mémoire lui en gardât le secret. Et puis Marie l'aidait de son mieux à oublier. Elle était prudente maintenant et bien sur ses gardes. Le mouchoir ne tombait plus. Il était constamment à son poste et en sentinelle.

Quoi qu'il en soit, les visites de M. Conway à Kensington s'allongeaient démesurément de jour en jour. Il arrivait à présent au logis de M. Hargrave pour le déjeuner, et ne s'en retournait plus qu'après souper.

— C'est presque un mari que je tiens, en vérité, se disait Maria dans les innocentes joies de son ame; mais il manque encore une cérémonie essentielle.

Et l'heureux soupirant, qui se trouvait aussi presque époux, s'étonnait pourtant de ne point être encore marié et d'être contraint d'aller chercher chaque nuit son lit solitaire de la Cité.

Or, lorsqu'un amoureux s'étonne de ne pas être marié, il a cessé bientôt d'être garçon. — Un beau matin le fatal et insoluble nœud fut enfin serré.

Comme le tendre couple sortait de l'église, un enfant mal élevé qui priait sous le portail, ayant effrontément dévisagé la mariée, se prit tout d'un coup à crier : — Oh! la belle dame et le beau nez rouge! — Mais aussitôt la timide figure de Maria, qui, sûre désormais de la légitimité de ses droits, s'était émancipée jusqu'à prendre l'air un instant, fut hermétiquement recloîtrée dans le mouchoir.

— Un nez rouge! chère amie, répéta M. Conway regardant avec inquiétude autour de lui; un nez rouge! que veut dire ce polisson?

LORD FEELING.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE,

PAR M. VICTOR HUGO (1).

Je voudrais expliquer d'une façon respectueuse et précise la position de la critique contemporaine vis-à-vis de M. Victor Hugo; position nouvelle et difficile, mais qui doit être reconnue avec franchise, appréciée avec calme et dignité. Les jours sont loin de nous où M. Hugo, jeune et ardent novateur, luttait pied à pied contre une critique hostile, contre une littérature maîtresse du terrain. Dieu sait ce qu'il a fallu d'audace pour commencer l'attaque, de talent pour achever la victoire! Dans cette lutte laborieuse, M. Hugo puisa cette ténacité et cet indomptable orgueil qui le fait aujourd'hui se raidir contre les avis les plus bienveillans, s'emporter contre les observations les plus timides. La première partie de la carrière littéraire de M. Hugo explique la seconde moitié de sa vie. Cette grande ame fut violemment froissée, et il ne négligea dèslors aucune occasion d'exhaler son ressentiment en plaintes amères. Sur la tombe à peine fermée de Dovalle, il laissa échapper ces paroles un peu égoïstes: « Dans ce moment de mêlée et de tourmente, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons, hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale, hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté

(1) 1 vol. in-8°, chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

à de viles machinations de censure et de police, en butte, de l'autre, trop souvent à l'ingratitude de ceux même pour lesquels ils travaillent.» Cependant le poète ne douta pas un seul instant; il signa les billets rouges d'Hernani de ce mot significatif *hierro!* il annonça fièrement à la critique qu'il ne lui reconnaissait point le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il avait choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. Ce langage était ferme et beau : c'est Galilée qui sent tourner la terre jusque dans les cachots de l'inquisition; c'est Colomb qui aperçoit l'Amérique au-delà des mers; c'est le cri de Mirabeau : « Va dire à ton maître, etc. ; » c'était l'homme de cœur et de génie qui se ramenait en soi, n'ayant plus où se prendre, et disait : Me voilà! qui se frappait la tête comme André Chénier, non plus au moment de mourir, mais de triompher. C'était le conquérant, le révélateur, Napoléon et Mahomet tout à la fois; c'était Victor Hugo, comme nous l'appelions alors, l'auteur d'*Hernani*, le poète des *Orientales*. Ceci est de l'histoire.

Aujourd'hui, M. Hugo est tout puissant; son incontestable talent ne peut plus être mis en question; son nom grandit tous les jours. Il commande, et l'on obéit; il parle, et l'on écoute. Les comédiens auxquels on donne deux cent mille francs par an pour jouer Molière, Racine et Corneille, envoient une députation lui demander *Angelo*. Qu'il accouple deux rimes ensemble, et tous les échos de la presse parisienne et départementale se les renvoient d'un bout à l'autre de la France. Il ne faut pas moins de huit éditions pour apaiser la première faim du public; et nous avons rencontré, descendant la Tamise, une cargaison de gravures sur acier, qui feront pénétrer la gigantesque épopée de *Notre-Dame de Paris* jusque dans la plus humble bibliothèque. Enfin, ce qui est, selon nous, le signe le plus caractéristique d'une nature et d'une intelligence en dehors des proportions ordinaires, M. Hugo a ses fanatiques, ses adorateurs, ses défenseurs envers et contre tous : il est le dieu visible, mortel, et pécheur, de cette foule généreuse et naïve dont nous respectons l'enthousiasme sans pouvoir le partager.

Nous appartenons à cette armée de travailleurs qui admire profondément M. Hugo sans subir aucunement son influence, pour qui le génie et la réputation de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* sont des faits incontestés; et qui, en partant de ce fait, parlent de cet homme, notre contemporain, avec autant de sang-froid et d'impartialité que s'il appartenait à un des siècles précédens. Cette génération, dis-je, suit avec un étonnement religieux la marche du grand poète; quelquefois

une larme coule de ses yeux, quelquefois un sourire ironique erre sur sa lèvre; mais, dans ses éloges comme dans ses blâmes, elle s'efforce de conserver la même gravité; elle sait quel langage on doit tenir aux puissans de la terre, que leur couronne soit d'or ou de laurier.

Or, ce qui frappe au premier abord dans le nouveau volume de poésies de M. Victor Hugo, c'est cette perpétuité d'idées, cette identité de forme, qui le rattache aux autres ouvrages du même auteur. Quoi! tout se transforme en nous et autour de nous; nous avons renoncé en littérature, en politique, aux émeutes et aux utopies! Seul, cet homme est resté le même. Le frottement du siècle, le contact des hommes, n'a arrondi aucune des aspérités de ce talent anguleux, n'a modifié aucun des instincts de sa nature âpre et destructive; je dirai plus, il y a évidemment retour vers les premières inspirations de sa jeunesse. *Les Chants du Crépuscule* se rapprochent, par l'inspiration, des *Odes*, par la forme, des *Orientales*. Le volume des *Feuilles d'Automne* reste comme un tableau sans pendant dans la galerie des œuvres du poète. Pour notre part, nous sommes heureux que les choses aient tourné de cette façon. *Les Feuilles d'Automne*, en poésie, et le drame d'*Angelo*, c'est-à-dire les deux plus grands succès de M. Hugo, le drame et le livre qui aient été le mieux accueillis de la critique et du public bourgeois, sont des concessions que l'on ne fait pas deux fois; je dirai presque qu'elles sont indignes de M. Hugo. Dans ces deux essais, il a perdu en originalité ce qu'il a pu gagner en correction. Le vers des *Feuilles d'Automne*, plus raisonnable, plus symétrique, ne vaut pas, selon nous, le vers luxuriant, inégal, épanoui, des *Orientales* et des *Chants du Crépuscule*. Il s'agit ici d'art pur et de définir bien nettement la nature et le caractère de la poésie de M. Hugo. Nous prendrons pour exemple quelques-uns des plus beaux vers des *Feuilles d'Automne*.

O rois! veillez, veillez, tâchez d'avoir régné;
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné,
Ne faites pas du poids d'une bride rebelle
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle.
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grand, car le peuple grandit.

Veut-on, au contraire, une preuve du retour de M. Hugo à la période immense, aux mille reflets, aux détours infinis de la pensée, nous ouvrirons au hasard *les Chants du Crépuscule*.

Oui, ce qui sortira par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir et puis jaillir encore
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout,
Tout! les soupirs du cœur, les élans de la foule,
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule,
Le discours de chaque homme à chaque passion,
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion,
L'espoir éteint, la barque attachée à la grève,
La femme qui regrette et la vierge qui rêve.....
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles,
Les mères retenant leurs enfans auprès d'elles,
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers...
Les couchans flamboyans, les aubes étoilées,
Les heures de soleil et de lune mêlées,
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de toute voix!

Quel luxe d'images! quelle exubérance de sève! quelle fécondité inépuisable!

Nous avons principalement insisté sur cette continuité de forme, parce qu'elle seule a besoin d'être rappelée au lecteur; quant aux sujets que le poète a noyés dans des fleuves de diamans et de rubis, il n'est pas moins facile de déduire leur filiation. Ainsi deux de ces pièces sont adressées à Canaris! Le poète lui-même semble s'excuser de cette évocation inattendue d'une époque déjà loin de nous.

D'où vient que ma pensée encor revole à toi,
Grec illustre, à qui nul ne songe, excepté moi.

Les Chants du Crépuscule sont le fruit de trois inspirations bien distinctes : l'une politique, l'autre d'amour, la troisième philosophique.

Si nous nous en rapportons à la préface des *Feuilles d'Automne* (novembre 1831), époque à laquelle une partie des pièces politiques insérées dans ce volume étaient déjà connues du public, M. Hugo « tenait en réserve un recueil de poésies politiques, attendant pour le publier un moment plus littéraire. » Ce sont ses propres expressions. Or le nombre des pièces politiques insérées parmi *les Chants du Crépuscule*

est de dix seulement; quatre ont déjà paru dans les journaux; les six autres sont postérieures à août 1832. Ou M. Hugo a retenu dans son portefeuille les autres pièces politiques, ou il a abandonné son premier projet d'en composer un recueil dont l'unité n'eût pas été le moindre mérite. Contentons-nous donc de ce qu'on a bien voulu nous octroyer. Une de ces pièces qui a pour titre *Noces et festins*, rappelle involontairement les grands tableaux de Martin, et en particulier *le Festin de Balthasar;* tout y est mêlé et infini; cette confusion a du grandiose; l'idée qui termine est celle de toutes les compositions d'un autre grand peintre religieux, Holbein; c'est la mort, la mort au *pied pesant* qui entre dans la salle du banquet, qui choisit un convive, *le plus ivre souvent*,

L'arrache du milieu de la table effrayée,
Et l'emporte la bouche encor mal essuyée.

Et puisque nous sommes dans les comparaisons de la poésie à la peinture, nous citerons ces six vers, pieux hommage rendu à la mémoire de Léopold Robert, qui *voilait sous un regard serein l'orage de son ame*:

Il te reste, ô mon Grec! la douceur d'entrevoir
Une femme de Thèbe ou bien de Salamine,
Paysanne à l'œil fier, qui va vendre ses blés,
Et pique gravement deux grands bœufs accouplés,
Assise sur un char d'homérique origine,
Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Egine.

L'imprécation lancée *à l'homme qui a livré une femme*, est coulée d'un seul jet dans le moule de Juvénal. On sent que la plume a été plus lente à tracer les vers sur le papier que les mots eux-mêmes à sortir du cerveau du poète. Ceci n'est point une affaire de parti, *n'étant plus reine, elle était encor femme;* c'est la moralité, c'est la pudeur publique qui a été outragée, foulée aux pieds. C'est une femme qui a été deshonorée brutalement à la face d'un pays civilisé. Il est remarquable que les deux hommes qui se sont fait dans cette occasion les organes de l'indignation publique, soient précisément ceux que l'on a accusés de prêcher l'immoralité et l'anarchie: Victor Hugo et l'abbé de La Mennais.

Ces poésies véhémentes et passionnées que M. Hugo voudrait que l'on appelât historiques, ont-elles en effet la gravité, la véracité, la puissance nécessaire pour marcher de front aux yeux de la postérité

avec les témoignages les plus dignes de foi, et tenir lieu, par exemple, de ces grandes chroniques rhythmées qui conservaient pour les patriciens de Rome l'histoire des premières années de la ville éternelle? Nous ne le croyons pas. Il faut bien distinguer cependant les tentatives de M. Hugo et de M. Barbier, des *Messéniennes*, qui jadis..... des poèmes de Barthélemy, qui depuis.... La poésie politique ne doit jamais raconter un fait particulier, une crise passagère; il lui faut résumer, autant que possible, l'esprit d'une époque, agrandir les évènemens. C'est à ce titre que la *Curée* et l'*Ode à la colonne* resteront, tandis que les ombres de l'oubli et de l'indifférence s'épaississent de tous côtés autour de la *Messénienne* sur l'enlèvement des statues, et du poème sur le Fils de l'homme.

A côté de la corde d'airain que le poète avait ajoutée à sa lyre, s'en trouve une autre détrempée dans les pleurs, dans des pleurs de joie et d'amour. Quatorze fois sa lyre a vibré sous un souvenir tout personnel, tout intime : à qui sont adressés ces vers d'amour? A quelle période de la vie de M. Hugo appartiennent-ils? Je l'ignore. Eux seuls, parmi toutes les autres compositions du même auteur, n'ont point de date. Il est des voiles qu'il ne faut point soulever, des secrets qu'il ne faut point approfondir, par respect pour cette même pudeur publique que M. Hugo a si noblement vengée dans la personne de Madame. M. Hugo nous a appris que celle qui seule pouvait punir, seule avait pardonné; mais peut-il se pardonner à lui-même?

Nous ne nous sentons guère le courage de remuer ce qui aurait dû rester enseveli dans les abîmes du cœur, et nous ne pouvons concevoir l'aveuglement qui a pu pousser M. Hugo à éterniser le souvenir d'un moment d'erreur, autrement que comme une de ces expiations dont on est souvent l'instrument involontaire. Un seul des chapitres de cet étrange roman offre quelque étendue, c'est celui qui a pour titre *au bord de la mer;* toutes les autres pièces sont des feuilles légères, volantes, mais qui, hélas! dureront plus long-temps que le marbre et l'airain; des chansons, mais si douces, que les rossignols des bois en mourraient de jalousie.

Talent, esprit, renommée, êtes-vous donc aussi bien au service des passions coupables que des passions honnêtes? Oh! le cœur de l'homme, abîme sans fond, mystère inexplicable! Dieu seul est notre juge à tous!

Nous arrivons à la troisième partie de ce volume, à celle qui lui a donné son nom, à la partie philosophique. Le critique le plus distingué

que nous possédions aujourd'hui, l'écrivain qui sait le mieux démêler tous les secrets du cœur humain, analyser les émotions les plus cachées, M. Sainte-Beuve, a le premier insisté sur les doutes, d'abord vagues et instinctifs, puis qui, grossissant avec les années, se nourrissant de déceptions, se sont peu à peu glissés dans le cœur des poètes dont la foi semblait la plus robuste; le doute, cette maladie du siècle; le doute, qui se déchire de ses propres mains et vit de sa propre substance; le doute, qui trouve sa punition en lui-même; car, si l'on peut représenter Dieu sous l'image du calme parfait, de la force immobile, il faudrait peindre le doute sous les traits du mouvement perpétuel, de la faiblesse toujours inquiète. Le doute s'empare des plus hautes et plus sereines intelligences. Hier, M. de Lamartine, qui n'a gagné à son voyage d'Orient que l'indifférence religieuse; demain M. de Vigny, soldat aux belles manières, écrivain au style brillant et ciselé comme le pommeau d'une épée, qui en appelle à l'honneur comme à la seule vertu encore debout, la seule religion sans symbole et sans image, au milieu de tant de croyances tombées; aujourd'hui enfin, M. Hugo lui-même, l'homme de la forme par excellence, le peintre de la nature extérieure, *de la réalité sombre, éternelle, immobile*, le poète plastique dont le vers saillit en ronde bosse, M. Hugo le novateur, l'apôtre, le prophète, il doute à son tour.

> Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
> Un instinct qui bégaie, en mes sens prisonnier,
> Près du besoin de croire, un désir de nier,
> Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.

Tout cela est triste et douloureux. Chaque jour une étoile disparaît du firmament; chaque jour un des pasteurs des hommes, comme dirait le vieil Homère, renonce à les guider désormais. Qu'il se tue avec le fer, comme Léopold Robert, ou par le doute, qu'importe? chacun est libre de choisir son genre de suicide. Usez donc votre jeunesse à creuser les profondeurs de la science; quittez les distractions de votre âge, pour les veilles de l'étude; prodiguez à tout ce qui est beau et grand un culte respectueux; entourez de votre admiration les hommes que Dieu a faits rois par le génie!... et tout cela pour trouver un jour, au fond de la science, de la religion, de l'enthousiasme... le doute! O misères de la nature humaine! ô exécrable dérision!

Oui, la philosophie de M. Hugo, c'est que nous avons le doute en nous, c'est qu'il se prépare un accomplissement.

Esprit de l'homme, attends quelques instans encore,
Ou l'Ombre va descendre, ou l'Astre va surgir.

Quoi! le poète ne se confie pas à cette verte jeunesse qui l'entoure, lui, vieil arbre sillonné par la foudre; il ne sait si elle est emportée vers un abîme; ou si elle vogue, enseignes déployées, sur une mer, houleuse, il est vrai, mais qui doit le conduire au port! Ne sommes-nous plus les aînés d'une race de braves? Ne sommes-nous plus les fils des géans, ceux dont Napoléon aimanta le front d'un regard? Ne savons-nous plus faire, pour l'exemple du monde, tenir un siècle dans un jour? Comment sommes-nous dégénérés tout à coup? N'est-ce pas, ô poète! qu'alors un lien sympathique nous unissait à vous, la Foi, et qu'aujourd'hui un abîme nous sépare, le Doute?

Mais non, je ne puis le croire, le doute n'est point le dernier mot de M. Hugo; toujours ces puissantes ames échappent par quelque côté à nos critiques d'enfant; toujours elles dépassent par quelque grande action notre moralité étroite et bourgeoise; et la pauvre critique, ne comprenant plus rien à cette marche hardie, irrégulière, fulgurante de l'artiste, s'enferme dans une mélancolique contemplation de tant de vertu et de talent accouplés à tant d'erreurs et de bizarrerie. Ainsi a fait M. Hugo dans ses chansons d'amour d'où s'exhale un tel parfum de poésie, que, pour pouvoir le juger, il faudrait ne pas le lire; ainsi échappe-t-il aux reproches de scepticisme dans ce chant magnifique qui commence par ces mots: *Ami, le voyageur que vous avez connu.* M. Hugo aura dû à *Notre-Dame de Paris* l'enseignement terrible de la nécessité Αναγκη et ce sublime épanchement que provoquent l'aspect des hauts lieux, l'éloignement des choses de la terre, le rapprochement du ciel.

. . . . . .

Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre, et leur dise: Chantez;
Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé, rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux.

Voilà ce qui élevera éternellement les poètes au-dessus des moralistes; Gœthe, Byron, Shelley, Victor Hugo, au-dessus de Labruyère,

de Massillon, du grand Rousseau lui-même ! c'est que les passions, mêlant ensemble erreurs, injures, blasphèmes, peuvent rayer leur ame en tous sens, effacer sur le vierge métal le verbe qui y était inscrit; mais qu'un jour ils se trouvent en face de la nature, du monde, de leur pensée, qu'ils gravissent la colline, qu'ils se promènent aux bords de la mer, et le psaume éclatant et l'hymne aux chants vainqueurs, l'hymne de la nature et de l'humanité, s'échappe de leur sein, se répand sur la foule éblouie, inondant d'une égale lumière leurs ennemis et leurs admirateurs.

Oh ! c'est un beau triomphe à votre loi sublime,
Seigneur, pour vos regards dont le feu nous ranime....
Qu'une chose en passant par l'impie avilie
Qui, dès que votre esprit la touche, se délie,
Et, sans même songer à son indigne affront,
Chante, l'amour au cœur et le blasphème au front.

Nous avons parcouru les trois phases poétiques qui se déroulent dans *les Chants du crépuscule.* L'une aboutit à la glorification à peu près impartiale des partis politiques envisagés sous leur plus beau côté : Juillet, Napoléon II, Madame, le jeune duc d'Orléans; la seconde, à un amour violent et passionné que nous ne comprenons pas plus que nous ne voulons nous y arrêter; le troisième, au doute ! Ce sont les trois rayons qui ont tour à tour brillé dans les *Odes, les Orientales, les Feuilles d'automne,* réunis, confondus, agrandis.

Nous avons dit que la forme des *Chants du crépuscule* se rapprochait singulièrement de la coupe de vers des *Orientales;* ceci nous amène naturellement à examiner en elle-même la poésie de M. Hugo. « L'insouciance et la profusion qui donnent une allure si particulière aux larges périodes de notre poète, dit Joseph Delorme, cette foule de participes présens quittés et repris, ces phrases incidentes jetées adverbialement, ces énumérations sans fin qui passent flot à flot, ces *si*, ces *quand* éternellement reproduits rouvrent coup sur coup des sources imprévues, ces comparaisons jaillissantes qu'on voit à chaque instant éclore et se briser, comme un rayon aux cimes des vagues; tout cela n'est-il donc rien pour caractériser une manière? » Ajoutez les enjambemens et la richesse de la rime. Il serait difficile de mieux résumer toute l'économie du style de l'école romantique, et la poésie de M. Hugo en particulier. Tous ces défauts, toutes ces qualités, se retrouvent au plus haut degré dans le volume des *Chants du crépuscule.* Nous insisterons

principalement sur l'habile artifice des phrases incidentes jetées adverbialement, qui font le meilleur effet en poésie et dont M. Hugo se sert avec profusion; des exemples nous feront mieux comprendre; nous les prendrons ailleurs que chez M. Hugo, où ils se rencontrent en foule :

Les champs n'étaient bornés, et la terre commune
Sans semer ni planter, — bonne mère, — apportait
Le fruit qui de soi-même heureusement sortait.

RONSARD.

Muses, vous savez tout, — vous déesses, — et nous,
— Mortels, — ne savons rien qui ne vienne de vous.

ANDRÉ CHÉNIER.

L'un a la harpe et l'orgue et l'austère harmonie,
L'autre en pleurs, — comme un cygne, — exhale son génie.

SAINTE-BEUVE.

La poésie, comme la musique et la peinture, a ses ruses innocentes et qui constituent souvent de véritables beautés, et nous ne croyons pas que l'inspiration individuelle puisse jamais perdre à la lecture attentive des modèles, à l'examen de toutes les ressources du style. Ce volume de M. Hugo contient aussi quelques pièces d'un rhythme que nous ne pouvons admettre autrement que comme un tour de force où la pensée ne gagne ni en éclat ni en netteté.

Livre salutaire
Où le cœur s'emplit,
Où tout sage austère
Travaille et pâlit;
Dont le sens rebelle
Parfois se révèle :
Pythagore épèle
Et Moïse lit.

C'est employer la sainte langue des vers à des offices indignes d'elle; nous ne pouvons excuser cette mutilation barbare.

Nous avons raconté ce livre, à peine échappé des bras humides de la presse, plutôt que nous ne l'avons jugé; nous ne nous poserons pas cette grave question : Les *Chants du crépuscule* sont-ils un progrès? Y a-t-il progrès dans les idées, progrès dans la forme? Nous craindrions d'en dire trop ou pas assez.

Au moment où nous traçons ces lignes rapides, où nous profitons d'une éternité de huit jours, pour témoigner solennellement de notre admiration pour le talent de M. Hugo, et des dissentimens profonds qui nous séparent; ce livre est dans toutes les mains, sur le bureau de tous les feuilletonistes. Nous demanderons aux graves politiques : Avez vous reconnu à travers ce miroir transparent, les drames où vous avez joué un rôle? Nous demanderons aux femmes, aux chastes épouses, aux candides jeunes filles : Cet amour est-il dans le vrai, dans le naturel, dans le convenable? Nous demanderons aux jeunes gens, aux ames ardentes et naïves: Ce doute est-il de votre goût? Est-ce en doutant que vous supporterez les misères d'une vie laborieuse et que vous menerez à bout les grandes destinées qui vous sont réservées? Les hommes politiques, les femmes, les jeunes gens répondront : Malheur à qui aura trompé une attente, foulé aux pieds une vertu, détruit une illusion.... mais avant tout respect au poète, toujours au-dessus de nos éloges et de nos blâmes.

A. R. Bouzenot.

TRAITÉ DE MATÉRIAUX MANUSCRITS DE DIVERS GENRES D'HISTOIRE, PAR AMANS-ALEXIS MONTEIL (1).

Nous possédons beaucoup d'histoires de France : j'en ai vu sous beaucoup de formes, mais pas une ne ressemble à celle-ci. En effet, figurez-vous une histoire de France sous la forme d'un traité de conservation de manuscrits; cette histoire, d'un intérêt si nouveau et si piquant, est divisée par états, et se compose d'analyses ou d'extraits des pièces originales des temps historiques, en sorte que magiquement et cependant véridiquement, les vieux siècles semblent revenir vivre avec vous, grace à ce nouveau tour de force de notre savant et modeste historien, Amans-Alexis Monteil.

Allez au premier chapitre de ce livre. L'auteur, qui commence par le commencement, s'occupe d'abord de l'agriculture. C'est le sujet du premier chapitre; ouvrez-le, vous voyez la vieille terre de France labourée par les serfs; vous suivez en détail les travaux, les façons, les semailles, le prix du *fourment*, *des buefs*, *des blanques bestes*..... L'exploitation, l'aménagement et le prix des bois, les conditions successives de cette vieille terre, la condition successive de ses cultivateurs jusqu'à la révolu-

(1) 2 vol. in-8°, avec figure. Prix : 15 fr. à Paris, chez Cotelle, rue Saint-Honoré, n° 123

tion de 89; vous voyez les bâtimens ruraux, la police rurale, les eaux et forêts, la louveterie. C'est une véritable *Maison rustique* des siècles passés. C'est une véritable histoire du laboureur dans le royaume de France; seulement après avoir étudié à fond ce savant chapitre, on n'est pas tenté de s'écrier avec le poète :

> O fortunatos nimium, sua si bona norint
> Agricolas!
> Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Après l'agriculture, cette mère nourrice, viennent les arts mécaniques. Vous savez déjà comment se nourrissaient nos pères; à présent vous allez apprendre comment étaient construites leurs maisons, comment s'élevaient leurs châteaux, et comment étaient faits leurs meubles, et comment étaient faits leurs instrumens habituels, les limes, les scies, les marteaux, les enclumes, les charrues; vous voilà transportés tout à coup dans le conservatoire de la rue Saint-Martin, il y a quelque sept ou huit cents ans, avec tous les perfectionnemens amenés par les âges suivans. Comme aussi, à côté de l'histoire du métier vous retrouvez l'histoire de l'artisan, car l'auteur, élève, à son insu peut-être, de Walter Scott, ne sépare jamais l'homme de son métier, le laboureur de sa charrue, le forgeron de son enclume, le seigneur châtelain de son château.

Le chapitre III est consacré tout entier à l'histoire des beaux-arts au XVe siècle. Cette fois vous passez de l'utile à l'agréable, du métier à l'art, de l'artisan à l'artiste, du nécessaire au luxe. C'est là un charmant chapitre. Les dessins et les couleurs des rubans de nos belles dames se trouvent peints dans les ornemens marginaux des vieux psautiers du temps, ces riches et saintes reliques de la piété des rois et des grands du monde. Nos jeunes dames les plus futiles ne liront pas sans intérêt la lettre que M. Alexis Monteil a écrite au maire de la ville de Saint-Étienne à propos des rubans du XVe siècle. J'ignore comment M. le maire de Saint-Étienne aura répondu à cet insigne honneur; mais à coup sûr il aura été bien embarrassé pour répondre à la lettre. Si M. Monteil avait raconté la même histoire à plus d'un jeune fabricant de rubans de cette honorable ville de soie et de fer, que je pourrais nommer, il eût trouvé sans doute à qui parler. Quoi qu'il en soit, la lettre est pleine de faits, de naïveté et d'esprit. C'est dans ce chapitre III que se trouve la très curieuse division de l'ordre social. L'auteur le partage en *vingt-six parties* tout autant : en ce temps-là nous étions loin de l'égalité.

Au chapitre de la cour se trouvent le prix du menu des tables des princes et des rois, depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle : curieuse his-

toire que n'a pas faite M. Brillat-Savarin lui-même, ce roi des gourmands. Or, pour faire le chapitre gastronomique de M. Alexis Monteil, il ne suffit pas d'être un gourmand, il faut savoir encore passer des nuits sans dormir, manger du pain noir, boire de l'eau claire, être en un mot comme notre savant auteur ce qu'on appelle un savant dans toute la rigueur de l'expression.

On parle beaucoup aujourd'hui des douanes sans trop s'entendre. Au chapitre VIII, vous trouverez à cet égard des documens qui remontent jusqu'au XIVe siècle, et qui étonneront M. Boucher de Perthes lui-même, le savant directeur des douanes qui en a fait l'histoire avec tant d'esprit dans son charmant petit *glossaire* dont je n'ai pas encore parlé.

Grand nombre de temples étaient, du temps de nos anciennes guerres civiles, de vraies forteresses où les sacristains chantaient au dedans, se battaient au dehors. Voyez le chapitre *de l'Église*. C'était vraiment l'église militante, et certes on n'en priait pas avec moins de ferveur *le dieu des armées* pour avoir le haubert sur le corps, l'armet en tête et l'épée à la main.

« Lecteur, je vous prie de donner une attention particulière à ce chapitre : l'histoire de la féodalité est au moins pendant huit ou dix siècles l'histoire nationale de France.... »

Ainsi commence le chapitre XI. C'est tout un livre qu'avait deviné Montesquieu, mais que M. Monteil a eu l'insigne honneur de trouver le premier.

On lit au chapitre XXII que la représentation provinciale *députait à la représentation nationale*, que les états-généraux *étaient presque tous formés de députés envoyés* par les états provinciaux; et au chapitre X que de la *représentation ecclésiastique*, des divers degrés des conciles, est née la représentation nationale, avec ses divers degrés; en un mot, c'est là tout un système historique, d'une nouveauté étrange et hardie. C'est M. Monteil qui le premier a découvert les principes de ce système; c'est lui qui en a lié entre elles toutes les différentes parties; et ainsi il en arrive à écrire le premier chapitre le plus important de l'histoire de France gouvernée par ses représentans.

Vous ne sauriez croire tout l'intérêt de ce livre, qui ressemble au premier abord à un simple catalogue de librairie. L'auteur, arrivé à cette partie de la noble tâche qu'il s'est imposée, et tout en disant adieu aux premiers siècles de cette histoire de France, qu'il a épuisés avec tant de verve et d'ardeur, se repose un instant avant d'entrer dans de nouveaux siècles. Alors il cause familièrement avec son lecteur. Il lui montre du doigt tous les matériaux qu'il a mis en œuvre; il le fait entrer dans les mystères de

tant de travaux incroyables. Bien plus, il met à la disposition des historiens à venir, ces nobles matériaux qu'il a entassés, afin que d'autres viennent glaner aux mêmes lieux où il a moissonné, afin que d'autres viennent recueillir ce qu'il a semé. En même temps, cet homme si modeste dans son livre, arrivé à cette causerie familière, se plaint de l'oubli où il a été laissé par ses contemporains, — de ses travaux méconnus, — de ses veilles négligées : touchantes plaintes d'un excellent homme qui rêve la gloire à ses heures de loisir, une fois chaque année, et quand il a le temps de rêver. Enfin il se rend à lui-même cette justice, — *que le premier il a donné aux Français l'histoire nationale.* Or, c'est là une justice que personne ne contestera à l'illustre auteur (illustre, honoré, respecté et applaudi, quoi qu'il en dise) de l'*Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles.*

Ce livre est rempli à chaque page de faits ignorés, ou, ce qui revient au même, de faits mal connus. C'est ainsi que dans le *chapitre* XVI, où il est question des lois et des magistrats, il est prouvé que l'auteur de l'*Art poétique* était non pas le fils d'un greffier, comme il le dit lui-même, mais le fils d'un commis-greffier. Plus loin vous apprenez dans quel risible livre Molière a trouvé le titre de sa comédie de *George Dandin*. Histoire, poésie, littérature, anecdotes, découvertes de tout genre, *hæc est ferrago libelli.*

Maintenant qu'il est fait et imprimé, et tout rempli qu'il est de recherches et de découvertes infinies, qui viendra en aide à ce livre qui n'est, à tout prendre, que le résumé élégant, concis et complet, de six cents manuscrits précieux cités dans l'*Histoire des Français*, ce noble et patient chef-d'œuvre de science, d'imagination et de style, de M. Alexis Monteil?

Ces manuscrits, l'honneur de cette savante bibliothèque, seront mis en vente le 26 novembre prochain, car c'est la loi commune de tout pauvre savant qui a de beaux livres, il faut qu'il les vende quand il s'en est servi, pour en acheter d'autres dont il a besoin. Il faut qu'il dise adieu aux vieux amis de ses travaux passés, — un adieu éternel.

Le livre de M. de Monteil nous consolera, lui et nous, de la perte de ces manuscrits, car ce livre contient leur pensée, leur esprit, *leur ame*, comme dit l'auteur.

Ce livre précieux sous tant de rapports, comme traité de conservation et de classification, sera avant peu la diplomatique, le manuel des archivistes, des bibliothécaires, des bibliographes, des gens de lettres. — C'est enfin un assemblage unique de précieux matériaux qu'avait réunis la science d'un seul homme, et que l'huissier-priseur aura bientôt divisé

çà et là, entre toutes les bibliothèques, et ce qui est plus triste, entre tous les bibliophiles de l'Europe. J. JANIN.

C'est un misérable métier en vérité que celui d'homme de lettres, soit qu'on l'exerce comme *faiseur*, soit qu'on le fasse comme *jugeur*, ou, si vous voulez, soit qu'on s'appelle romancier ou bien qu'on se nomme critique. Des deux côtés il y a de cruelles tribulations. Le romancier a la critique à subir; la critique a le romancier à endurer. Il y a tant de satires dans certains feuilletons, tant de niaiseries dans certains livres, que c'est à faire reculer les plus braves. Cependant le livre a besoin du feuilleton pour grandir, et le feuilleton a besoin du livre pour exister. Feuilleton et livre ne s'en détestent pas moins; livre et feuilleton ne s'en caressent que plus. Proposez au livre de paraître sans qu'aucun feuilleton s'en occupe, et le livre se désespérera; proposez au feuilleton de fournir ses huit colonnes par semaine sans avoir un livre à dépecer, et le feuilleton se tiendra pour mort.

Souvent nous nous sommes demandé si entre ces deux existences, si nécessaires l'une à l'autre, il ne pourrait pas y avoir autre chose que ces mauvais sentimens; si cette chose ne pourrait pas être un peu moins d'importance de la part de la critique, et de la part du livre un peu moins de révolte contre le plus léger reproche qu'on lui adresse. Peut-être que si la critique ne lorgnait pas insolemment le livre à travers une lunette qui rapetisse, le livre ne passerait pas effrontément sous le nez de la critique, le chapeau sur l'oreille, et sans avoir l'air de la connaître.

Si nous mettons ces réflexions en avant du jugement que nous allons porter, c'est pour que la critique nous pardonne le bien que nous dirons du livre de M. Guy d'Agde, et que le livre de M. Guy d'Agde nous pardonne les reproches que nous pourrons lui faire. Ceci posé, nous allons commencer.

Et d'abord il n'y a dans son livre rien de ces plats réchauffés de la cuisine italique; point de mer Méditerranée qui caresse amoureusement la plage, point de nuits pures étoilées et calmes, et surtout point de ciel bleu. Il n'y a de bleu, dans le livre de M. Guy d'Agde, que les yeux de son héroïne; et je trouve, pour ma part, que c'est déjà une preuve de goût que d'avoir enfermé la passion italienne, cette passion d'ordinaire tannée au soleil, et qui brûle sous des cheveux d'ébène et dans des yeux noirs, de l'avoir enfermée, dis-je, dans une tête blonde, et sous une peau blanche. J'avoue que dès l'abord j'ai aimé sa Julia. Et vous allez voir

comme j'ai raison de l'aimer. C'est que Julia, cette blonde fille frêle et svelte, a pour rivale une véritable Italienne, forte et noire, et que la fille blonde et svelte dépasse de beaucoup en passion la forte et noire amoureuse. Alors ce roman prend pour moi un intérêt qu'il n'aurait pas eu sans cela. C'est celui de la lutte de l'amour par l'ame et de l'amour par les sens. Et voyez ce que c'est qu'un point de départ bien choisi. Julia, c'est la blonde, aime Lorenzo d'un amour chaste et grand, et Paquita, la brune, l'aime d'un amour forcené. Aussi, l'une se dévoue ame et corps au salut de son amant, dût-elle le perdre, et l'autre s'acharne à sa ruine, rien que pour le posséder. Si je ne me trompe, voilà le fonds *moral* du livre; quant à son développement matériel, il m'a semblé conduit avec un véritable talent d'action et une rare tenue de caractères. Hâtons-nous d'expliquer cette phrase.

Julia, la fille du prince Cristinacci, vieillard hautain et rigide, et premier ministre de Ferdinand, Julia aime Lorenzo. Lorenzo est un bourgeois, un avocat, un homme dont le parti libéral attend l'influence et qui se refuse à la lui donner par respect pour sa vieille mère, qui mourrait du moindre danger de son fils. D'un autre côté, Julia est aimée par Fernando, neveu du duc de Chiaramonte, autre ministre disgracié du roi de Naples, et qui voit son influence lui échapper par la tranquillité même qui règne dans le royaume. Pour que Chiaramonte ressaisît son autorité sur le roi fainéant de Naples, il faudrait qu'il eût encore à combattre des conspirations, des émeutes réelles ou imaginaires. Chiaramonte, revenu tout puissant, pourrait servir la passion de son neveu Fernando; il faut donc qu'il revienne tout puissant. Fernando lui en fournit le moyen. Un jour, dans une rue, assisté de plusieurs gentilshommes, il insulte Lorenzo, et après l'outrage il lui en refuse satisfaction. Le jeune avocat, ne pouvant se venger d'homme à homme, veut se venger de classe à classe; il se joint aux partis des carbonari et médite une sanglante révolution. Mais ce n'est pas assez pour ce qu'il a souffert, car non-seulement il a été insulté personnellement, mais sa mère, témoin de l'outrage qu'il a reçu, en est devenue folle. Lorenzo connaît l'amour de Fernando pour Julia, et sans savoir ce qu'il y a d'enivrant dans la voix et le regard de cette jeune fille, il tente de la séduire. Il la séduit, en effet, non parce qu'il l'a voulu, mais parce que, sans s'en apercevoir, il s'est pris à l'aimer, et que la première puissance de l'amour, c'est l'amour lui-même. De son côté, le stratagème de Fernando a réussi. Ferdinand, informé de l'appui redoutable que le parti libéral vient de conquérir, rappelle Chiaramonte, le ministre inévitable des troubles populaires, et le mariage de Fernando

et de Julia devient le gage de réconciliation des deux ministres rivaux. Il ne faut pas oublier que Lorenzo, avant l'horrible évènement qui l'a poussé dans le parti des carbonari, et dans son amour pour Julia, était fiancé à Paquita, une belle bourgeoise napolitaine. Il faut dire aussi que Paquita est la sœur du carbonaro Batisto, qui a fait admettre le jeune avocat dans la vente suprême, et qu'elle connaît ainsi le secret de l'amant qui l'abandonne; un secret avec lequel elle peut le tuer.

Le second volume, particulièrement, fourmille de scènes d'une vigueur peu commune et d'une heureuse nouveauté. Ce qu'il faut louer aussi dans ce livre, c'est la suite rigoureuse des caractères. Chiaramonte, ministre souple et intrigant; Cristinacci, ministre fier et inflexible; Ferdinand, roi sans volonté, entre deux volontés qui le dominent tour à tour; Julia, amour pur et dévoué; Paquita, amour désordonné et personnel; Batisto, ami sans retour de Lorenzo; tous ces personnages ne dévient jamais d'eux-mêmes dans les nombreux évènemens qui se croisent autour d'eux.

Assurément voilà de précieuses qualités, et nous les reconnaissons avec plaisir dans le livre de M. Guy d'Agde.

Mais ce qu'il faut lui dire parce qu'il faut être juste, c'est qu'avec une forte puissance de création et de suite dans les idées, ils ne produit pas toujours l'effet auquel il eût dû arriver, nous le lui dirons d'autant plus sévèrement que ce qui lui manque tient à des procédés de métier qui s'apprennent et qu'il apprendra. En général le style est d'une uniformité d'autant plus fâcheuse que cette uniformité, c'est la tension et par conséquent la fatigue. Trop souvent aussi les plus belles scènes manquent des préparations qui les mettraient en relief; les évènements se suivent et ne s'enchaînent pas. D'autres fois l'expression est au-dessous du sentiment qu'elle exprime; d'autres fois elle va au-delà. Il faut que M. Guy sache que c'est là un de ces défauts qui font quelquefois condamner un livre sans rémission. On le lui a déjà dit et nous le lui répétons, il faut être artiste pour pénétrer dans l'excellence de certaines qualités. Ainsi M. Delacroix, ce grand peintre, voit abandonner ses magnifiques compositions pour les mignardes figures de M. Dubuffe, parce que la masse recule devant la fougue outrée du pinceau de l'artiste en certains endroits et son incorrection en d'autres parties.

Quant à nous, nous pensons avoir été justes; si les critiques nous trouvent indulgens, et si M. Guy d'Agde nous trouve sévère, le public jugera entre nous, et déjà le public a pu juger, car Julia obtient un succès qui, malgré nos reproches, doit encourager son auteur. F. S.

CHRONIQUE.

Le musique est rentrée à Paris le 1er octobre, et la salle Favart est depuis lors possédée par les heureux *dilettanti*, ses admirateurs zélés et fidèles, qui ont eu soin de prendre à temps hypothèque sur les produits merveilleux de Rubini, de Lablache, de Tamburini, de Mlle Grisi, et de leurs dignes compagnons de gloire et de fortune. Cette salle, précieux enclos où sonne la musique du grand maître, où les *Puritains* font tonner leur belliqueux appel, où la belle Giulia fait tour à tour éclater avec énergie les angoisses d'Anne de Boylen ou les brillantes folies du bolero d'Elvira, les trilles, les gammes chromatiques, les arpèges enlevés avec autant d'agilité que de coquetterie dont cette épousée pare son ramage, voile harmonieux bien plus éblouissant que le tissu d'argent qu'elle déploie sur sa coiffure; ce théâtre où la verve si spirituelle et si comique de Lablache, de Santini, excite des transports de gaieté, fait couler des larmes de plaisir des beaux yeux que Rubini, Tamburini, ont fait pleurer d'une autre manière; ce théâtre, car il faut bien que je termine ma période et que j'arrive enfin à la cadence, ce théâtre, dis-je, est paisiblement possédé par une société fashionable et constante. Les virtuoses italiens ne chanteront que pour nous; il n'y a plus de priviléges, ont-ils dit, nous saurons les faire renaître; à nous le monopole de la mélodie par excellence, à nous les roulades brillantes et les touchantes cavatines; et leur projet, en apparence téméraire, aristocratique, et que nos idées de liberté semblaient frapper d'anathème, s'est accompli de la manière la plus simple, la plus naturelle, je pourrais dire la plus niaise. Ces *dilettanti* se sont levés plus matin que les autres, ont payé d'avance toutes les loges, toutes les stalles, à leurs risques et périls, pour la saison entière, et

jouissent de leur fief harmonieux, savourant sans partage les douceurs de la mélodie italienne, comme Metternich savoure les parfums de ce vin blanc fameux dont le clos vaut un petit royaume, et dont il est le bachique despote.

C'est charmant! Oui, sans doute, pour les *dilettanti*; mais pour les journalistes? Comment trouveront-ils des aventures à conter? Diront-ils que la foule assiége le Théâtre-Italien, que deux portiers ont été suffoqués, la garde forcée, la salle envahie? Non, tout se passe dans un ordre désespérant. La salle est tous les jours comble; les corridors, le foyer, donnent asile aux amateurs qui jouissent du droit d'entrée; la foule fashionable est mariée avec le Théâtre-Italien, et cette lune de miel s'écoule sans intrigue, mais non sans plaisir. Les journalistes sont forcés d'accepter la condition de la caméristé d'une très jolie et très honnête femme; point de profits *colla donnetta, col cavaliere.* Que dis-je? ils n'ont pas même la satisfaction de diriger ces annonces suffisamment connues des lecteurs de journaux, dont le refrain obligé ramène ces phrases spirituellement tournées : *Ce spectacle ne peut manquer d'attirer la foule; le public s'est donné rendez-vous pour entendre l'élite des chanteurs italiens; l'affiche est d'une attrayante variété; recette forcée; ce spectacle pique vivement la curiosité*, etc. Toutes ces ruses du métier, ces *réclames* de directeurs sont d'une complète inutilité pour les Italiens. Quelquefois pourtant on remarque des places vides aux plus beaux endroits d'une si belle salle. Ce petit inconvénient n'a d'autre cause que l'honnête liberté dont nous a dotés la charte revue et corrigée. Il est dit dans je ne sais quel chapitre de cette même charte, qu'un amateur ne sera point forcé de venir occuper la place qu'il a payée, qu'il pourra même oublier de fournir un remplaçant sans encourir le blâme des directeurs, ayant délivré quittance des sommes versées à leur caisse. *Viva! viva la libertà!* Ce qui n'empêche pas de dire : *viva l'ilarità!* Sommes-nous libres! Il nous est loisible d'exprimer notre contentement de toutes les manières, et d'adopter la version de deux régimes différens.

Quand je vous aurai dit que Lablache, Tamburini, Rubini, sont des chanteurs merveilleux, des acteurs excellens, que leurs moyens d'exécution ont la même puissance, et que leur talent nous montre chaque soir de nouvelles perfections, je ne vous aurai rien appris. La grande scène d'*Anna Bolena*, le bolero de *i Puritani*, font connaître les progrès que notre *prima donna* a faits depuis six mois. Frédéric Lablache, fils de notre *primo basso cantante, comico, tragico, tonante*, a fait ses premières armes dans *la Sonnambula*; il avait peur; quelqu'un tremblait plus que lui: c'était ce brave Lablache, père tendre autant qu'il est bouffon quand il représente Geronimo. Frédéric Lablache est un fort bel homme de dix-neuf ans, taille de cuirassier; sa voix n'a pas encore la vigueur qu'elle doit acquérir; mais elle est gracieuse et flexible, il sait la conduire avec art, il est à bonne école, et son père peut lui donner beaucoup en avancement d'hoirie. L'indisposition de Rubini a

retardé le second début de Lablache fils, qui désire mériter mieux encore l'accueil flatteur qu'il a reçu du public. Mme Albertazzi, jeune et jolie femme, a débuté de la manière la plus heureuse dans le rôle de Jane Seymour; sa voix de soprano est fort étendue, sonne bien sur tous les points, et tous les soirs elle se fait applaudir après son grand air, morceau de longue haleine, et très important. Iwanoff s'est distingué dans le rôle de Percy; ce jeune ténor attaque maintenant avec plus de hardiesse, et tient sa partie avec plus d'aplomb. Cinq ou six opéras ont défilé dans les premiers mois. *Semiramide*, *Cenerentola*, nous sont promis pour la semaine prochaine, et *Norma*, ce chef-d'œuvre de l'infortuné Bellini, sera offert incessamment aux amateurs. Voilà bien des travaux, beaucoup d'activité pour un théâtre qui tient son public enchaîné; cette activité serait plus grande encore, si l'on n'avait à gouverner que des artistes, musiciens excellens qui apprennent un opéra en trois jours; mais il faut les faire escorter par une armée de choristes, et cette troupe auxiliaire n'est pas aussi facile à endoctriner, leur manœuvre demande plus de temps et surtout plus de soins; il faut de l'ensemble dans les feux de bataillons, les tirailleurs sont bannis de la musique.

Je reçois à l'instant la *Gazzetta Piemontese* qui fait le plus grand éloge d'une cantatrice dont nous avons apprécié la voix superbe et le talent. Depuis lors elle s'est placée au premier rang parmi les virtuoses que possède l'Italie. *La Tadolini, in due parole, è un portento.* Voilà deux mots, le journaliste aurait pu dire trois, qui valent une page, un volume. La Tadolini est un prodige; il ajoute, elle est la Malibran de Turin, comme la Malibran est en ce moment la Tadolini de Milan. Vous voyez que la race des *prime donne* est encore loin de s'éteindre. Nous avons prêté Mme Tadolini à l'Italie,

Elle n'est point tombée en de barbares mains.

CASTIL-BLAZE.

Que dire de cette semaine où la politique tient si peu de place, qu'il faut bien vite en finir avec elle en déclinant rapidement ses principaux actes? Le parquet s'est vu obligé d'intervenir dans l'affaire de M. de Broglie, et a prononcé la condamnation de M. Sarrans, après l'acquittement du *Bon Sens* et de la *Quotidienne*. La réclamation de MM. Vigier et Jacqueminot, membres de la chambre, nous a valu celle de MM. Lepage et Lefaucheux, armuriers. Quelques journaux ont parlé d'une convention arrêtée entre les trois puissances, par laquelle on inviterait la France et l'Angleterre à se joindre à l'Autriche, à la Russie et à la Prusse, pour que, dans le délai de six mois, une solution immédiate fût donnée aux questions européennes. De la sorte, au prin-

temps prochain, chaque puissance pourrait diminuer son état militaire d'un tiers des troupes qui fatiguent ses finances.

Ce qui est plus certain que ce sénatus-consulte, ce sont les duels nombreux du camp de Kalish. Pendant que les puissances ont un orchestre-monstre à Kalish, un orchestre plus gros de trompettes et de trombones que celui de Berlioz aux Tuileries, des officiers de naissance, dignes de figurer par leur belle figure et leurs manières au camp de Compiègne, près la chaise de Mme de Maintenon, s'égorgent pour tuer le temps à Kalish.

Du reste les opérations du camp de Kalish sont toujours un sujet fort beau de charade pour les gazettes. On veut qu'il s'y passe des choses merveilleuses; chaque prince y est suivi d'un chambellan et d'un album. Le chambellan écrit chaque soir sur l'album ce que lui a dicté son prince. L'historiographe du roi est, vous le voyez, remplacé par le chambellan, ce qui est bien plus économique.

La revue que viennent de passer à Fontainebleau le prince royal et M. le duc de Nemours, avait attiré un grand concours d'équipages. Malgré le froid d'automne déjà vif, de fort jolies femmes, en capote et en manchon rose, s'étaient donné rendez-vous sur le terrain de manœuvre. Entre toutes les autres, on remarquait Mme Brack, la femme du colonel. De sept heures et demie à neuf heures, il y a eu exercice sur le terrain ordinaire d'évolutions; à onze heures les princes entraient au quartier que le régiment occupait. La visite des chambrées, de la salle d'armes, de la forge, ont paru intéresser autant leurs altesses que les différentes manœuvres de l'artillerie, de la gymnastique et de la voltige. On a long-temps et très durement contesté à l'armée son aptitude aux sciences, les succès obtenus par le colonel Brack tendraient à prouver que Vegèce et Folard ont été moins calomniés que nos soldats. Voici maintenant que le soldat en pourrait remontrer à un académicien en fait de travaux scientifiques. C'est à M. le colonel Brack qu'est due l'éducation et la belle tenue de ce régiment. Nouveaux bacheliers ès-lettres, les soldats répondent à toutes les questions, ils savent l'arithmétique comme Bezout, et l'hyppiatrique comme le meilleur élève d'Alfort. M. Brack, officier spirituel autant qu'instruit, a établi dans ces études une grande régularité. Voici le cadre figuratif des exercices principaux qu'ont vu leurs altesses le prince royal et le duc de Nemours :

1° Le peloton *modèle*; 2° les écuries; 3° la forge; 4° le cours de mathématiques; 5° le cours de fortifications; 6° le cavalier *modèle*, etc., etc.

Dans les écuries, les chevaux avaient des litières bordées de tresses à l'anglaise. A la forge, vingt-huit maréchaux et hussards répondaient sur toutes les questions vétérinaires. Plusieurs ont opéré devant les princes, avec la plus grande habileté, sur un cheval abattu d'avance. Le système du ferrage est curieux. A l'aide de ce système il n'y a plus d'instrumens de torture à la forge, ni de chevaux rétifs au régiment. Admirable invention! Le cours de mathématiques comprend pour les

soldats l'arithmétique jusqu'aux règles de société. La géométrie, les fortifications, l'attaque des batteries et leur défense, ont subi dans ce plan d'études de grandes modifications. Nous ne dirons qu'un mot de la plus interessante des pièces de M. le colonel Brack, celle qu'il nomme le *cavalier-modèle*. Ce cavalier, habillé de noir, a la tête couverte d'un casque léger, mais qui le protége assez contre les coups de sabre; il pèse moitié moins que le cavalier le plus léger (*réglementaire*). Son cheval mange sans être débridé, bien qu'il puisse être bridé ou débridé sept fois pendant le temps qu'il faut pour brider un autre cheval. Cet homme est armé d'un mousqueton et d'un sabre. Ses armes sont bronzées, son mousqueton peut faire feu neuf fois par minute. Il saute à terre, franchit une barrière, fait feu, saute la barrière de nouveau, court à son cheval, et d'un bond se remet en selle.

Certainement les soldats de *la Juive*, que M. Duponchel fait pourtant manœuvrer avec un fort grand art, ne sont rien près de ceux-là! L'affluence des spectateurs était grande à Fontainebleau, malgré la pluie. La distribution des prix a eu lieu dans la cour d'honneur. Le régiment du colonel Brack avait la grande tenue, les artilleurs étaient à leurs pièces. Le discours du colonel a donné le chiffre exact des résultats obtenus par son mode d'exercice. Il ne manque rien à la révolution introduite dans ce régiment de hussards, pas même l'homéopathie! L'homéopathie a réduit le chiffre des malades; les pharmaciens et les drogues ne sont pas en estime chez les hussards! En somme, cette journée a été une belle journée de succès pour M. le colonel Brack; elle a prouvé l'instruction et les efforts de cet officier. M. Brack, au dîner qui a suivi, avait son couvert à la table du prince royal, à la gauche de son altesse. Entre les célébrités qui assistaient à ce nouveau tournoi de l'ancien art stratégique aux prises avec l'art nouveau, on a remarqué lord Munster.

Après ce bulletin militaire, dont nous devions le récit fidèle à un ancien collaborateur de la *Revue* comme l'a été M. Brack, que dire, bon Dieu, de ces autres régimens plus mignons de l'Opéra? Si M. le colonel Brack discipline sa troupe à merveille, en revanche il y a de singulières désertions dans celle de M. Duponchel. Mme Cinti-Damoreau que les feuilletons appellent depuis six ans leur *rossignol*, a brisé les mailles de sa cage d'or de l'Opéra pour entrer dans la cage en fil d'archal de M. Crosnier. Pauvre rossignol.

En fait de nouvelles de théâtre, *où courir, où ne pas courir?* ainsi que dit Harpagon. Il en pleut de tous les côtés! Si Mme Damoreau quitte la salle Lepelletier, ce soir, Mlle Augusta, jolie personne, débute dans l'*Ile des Pirates*. Les deux sœurs Brambilla sont engagées, et Mme Dorus qui voulait partir, ne part pas. Mlle Falcon est toujours jolie, et l'accouchement de Mlle Duverney n'aura pas les suites fâcheuses du genou de Taglioni. Le genou de Mlle Taglioni! voilà la seule et véritable nouvelle. Mardi soir, il avait grand conseil dans la chambre de Mlle Taglioni. Étaient présens à cette importante consultation, MM. les

docteurs Pariset, Roux, Marjolin, Blache, de Guise, Bousquet, Magendie. M. Andral appelé en mission près des prisonniers de Ham, n'a pu s'y rendre, non plus que M. Pasquier qui accompagne le prince royal en Afrique. La faculté demeure fort empêchée, Paris lui redemande Mlle Taglioni. Le comité a ordonné un repos complet, il s'est ensuite transporté chez M. Duponchel afin de lui rendre compte de la séance. Servons-nous de l'expression de Mme de Sévigné, et disons que le nouveau directeur de l'Opéra a mal au genou de Taglioni.

A ces divers embarras, à ces influences contraires et difficiles à prévoir, l'Opéra nous répond par ses recettes et son monde fashionable. Pendant que les Bouffes montent *la Norma*, cette tragédie secondée de chœurs si beaux que nous avons entendus chez Mme la comtesse Merlin, M. Duponchel presse ses huguenots et ses catholiques l'épée dans les reins, l'armurier du théâtre graisse chaque arquebuse de Charles IX. Ce balcon où posait le roi :

. . . . . Quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot ses sujets hérétiques,

ne figurera pas sans doute dans l'opéra de M. Scribe et Meyerbeer. Tous les commis marchands de la rue Saint-Denis élèvent, en passant, des discussions pitoyables sur ce balcon qu'a flétri le vers classique de M. Delavigne. Il n'y a guère qu'une seule chose à répondre à M. Delavigne et aux commis : c'est que tous deux se trompent, et que Charles IX n'a jamais vu ce balcon. Nous répondrons volontiers aux lettres *affranchies* qui nous seraient envoyées sur cette controverse historique.

Après le genou de Mlle Taglioni, après cette consultation d'hommes noirs qui se sont engagés à remettre sur pied notre danseuse, voici bien une autre nouvelle ; celle-ci vient de Naples : la mort de M. Dumas ! Depuis quelque temps il est de mode de tuer un grand homme par trimestre. La triste réalité de la mort de Bellini, enterré aux Invalides, devait produire l'enterrement de M. Dumas au Vésuve. Fatalité aveugle que celle de ce nom de Juan ! Malheur à qui touche à ce héros ! M. Drouineau, dont messieurs les comédiens ordinaires de S. M. pleurent la mort, meurt pour avoir fait *Don Juan ;* M. Dumas envoie à M. Harel un autre *Don Juan* et il meurt ! Pourtant on ne dit pas encore que M. Delavigne ait pris le lit !

M. Harel, lui, craint bien de mourir, tant la poitrine d'un ex-directeur de l'Odéon est délicate ! *Robert Macaire* le sustente à force de juleps ; *Robert Macaire* va montrer, du reste, sa robe de chambre damas-jaune au théâtre du Vaudeville pour le bénéfice prochain de l'un de ses jeunes-premiers, M. Hyppolite.

Au Palais-Royal, théâtre dévolu entièrement à Mlle Déjazet, Mlle Déjazet consent à recevoir chez elle M. Dormeuil, en mitre et en gants violets. M. Dormeuil est évêque de Lima, et chante comme un abbé

dans la pièce de *la Périchole*. Vous n'ignorez pas, sans doute, que M. Mérimée écrivit en 1829 cette comédie jouée en 1835. M. Mérimée n'avait pas songé alors que l'on pût introduire un jour un évêque dans un vaudeville, sans cela il nous eût donné ces jours-ci une nouvelle appelée *le Nonce du Pape*, afin que M. Dormeuil pût monter en grade, et parût avec la robe rouge de Levasseur, le cardinal de *la Juive*. Aujourd'hui, le séminaire est au théâtre; Saint-Sulpice est mis en vaudeville, et les chappes sont hors de prix!

Espérons que M. Dormeuil nous donnera toujours Mlle Déjazet, vive et sémillante dans tous ses rôles; mais qu'il ne se croira plus obligé de prononcer le *benedicat vos* en couplet final sur le front de cette autre Sophie Arnould. Quoi que puisse faire M. Dormeuil, monseigneur de Châtel sera toujours meilleur comédien que lui!

Au Vaudeville, nous avons eu avant-hier *un Mariage sous l'Empire*; la pièce est tirée d'un roman de Mme Gay. Elle consiste dans un jeune conseiller d'état, auquel sa future reproche de n'être pas militaire, et dans un militaire que sa future voudrait voir conseiller d'état. Ces sortes de comédie à partie double, réussissent rarement, et il faut un grand art de dialogue pour les animer. Les mœurs de l'empire avaient fourni dans le temps à M. Duport, l'un des auteurs de la pièce d'hier, des traits charmans de critique et d'ironie; c'était mieux que du vaudeville, c'était de la bonne et vraie comédie. *La Dame de l'Empire*, sujet traité déjà par M. Duport, homme d'esprit et de goût, nous remettait en mémoire les bons contes dont nos salons du faubourg Saint-Germain ne manquaient pas de se régaler au sujet de la maréchale Lefebvre. La maréchale Lefebvre n'avait eu rien, sa vie durant, de la maréchale de Boufflers; elle avait un mari soldat et bon soldat, ce qui après tout doit être respecté même par le vaudeville. Je ne connais au monde qu'un roman qui ait attaqué et même battu, justement, à plat de couture, le *général de l'empire*. Ce roman, c'est celui d'*Indiana*. Le colonel Delmare vieux et goutteux, espèce de capitoul emporté, de mari fâcheux et morose, tyran domestique de chaque pensée et de chaque goût de sa femme, méritait à coup sûr toute l'inclémence du pinceau de Mme Sand. Mais le colonel du vaudeville de Mrs Duport et Ancelot? Fallait-il donc nous le montrer si injustement méconnu de sa femme, ce jeune et beau colonel qui donne des cachemires aux filles d'Opéra, d'après les nouvelles de M. de Balzac, et des écrins d'après Michel et Christine? Pourquoi ce baron qui parle de son *château* comme un Cassandre, et cette paysannerie de mauvais goût dans la pièce? M. Duport, auteur spirituel et fin, a cherché du moins à corriger ce que ces invraisemblances avaient de fâcheux, par des mots d'esprit et un rôle charmant pour Lafont. Lafont a joué avec verve ce rôle de mari, moitié colonel et moitié conseiller d'état.

Si le parterre du Vaudeville n'a guère inquiété cet hyménée du temps de l'empire, en revanche, les spectateurs des Français ont osé si fier un mariage fait par Molière, celui de l'excellent Georges Dandin!

Je renvoie mes lecteurs au spirituelfeuilleton signé L.V., qui traite de ce singulier scandale. *Georges Dandin* a été joué, du reste, assez médiocrement. Dailly a obtenu un succès fou dans le rôle du Dormeur.

Que vous dire encore après cette inhumation d'ouvrages nouveaux auxquels nous avons régulièrement assisté? M. Thuret a gagné un procès qui a fait du bruit dans le temps, et un fort grand bruit. L'éclatante réparation donnée à M. Thuret, comble de joie les amis de cette honorable famille. M. Vernet n'a reçu qu'un grain de plomb, *inde lacrymæ*. Le peintre de Montmirail n'en reprendra pas moins bien vite le pinceau, ne fût-ce que pour les lauriers qu'il fera pleuvoir sans doute sur l'expédition algérienne de M. le duc d'Orléans. Le charmant tableau de *Rebecca*, exposé par M. Horace au salon, justifie les espérances vieilles ou neuves de ses amis. Elles doivent l'exciter à sortir de son repos.

La saison des bals et des réunions s'annonce, du reste, sous les plus brillans auspices. Au nombre des Mécènes de la valse et du raout figurent les notabilités les plus éclatantes de l'Angleterre; lord Pembrock, qui vient de louer la maison de la duchesse d'Albert, en se proposant d'y donner de fort beaux bals, et lord Posomby qui, de son côté, s'est installé à l'hôtel Crillon. La famille Thorn, riche famille américaine, a loué, à son tour, l'hôtel de Madame Adélaïde. Les salons se décorent, les lustres et les fauteuils du temps de Louis XV resplendissent dans ces nouvelles demeures. On joue la comédie à Paris à l'hôtel Castellane, et chez M. le comte de Belissen, près de Chantilly. Un jeune artiste de mérite, M. Constant, le même qui a décoré la jolie salle du Vaudeville, a peint ce charmant petit théâtre de M. le comte de Belissen, au château duquel les acteurs se rendent en poste.

Enfin, le 3 novembre aura lieu la Saint-Hubert au château du prince de Wagram, ce magnifique château de Grosbois, dont le parc n'a pas moins de dix-neuf cents arpens de clos, et dont les grands halliers, traversés par les habits rouges de nos dandies, ont vu jadis le carrosse dictatorial de Barras.

— Une importante publication, l'*Histoire de la marine française*, par M. Eugène Sue, paraîtra le vendredi 13 novembre chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

LA
MISE EN SCÈNE
DEPUIS
LES MYSTÈRES JUSQU'AU CID.

SECONDE PARTIE.[1]

La division de la représentation des mystères est un des sujets qui ont excité le plus de controverse parmi les écrivains qui traitent de la matière. Des exemples étant beaucoup plus concluans en pareille occurrence que des hypothèses, c'est sur des faits que je m'appuierai pour établir que nos *actes* modernes étaient remplacés par des *pauses*, qui revenaient de temps en temps pour reposer à la fois acteurs et spectateurs. Il y avait de plus une grande pause au milieu du spectacle pour aller dîner. Cette interruption est ordinairement indiquée par ces mots : « Pause pour aller dîner. » Les pauses ménagées pour donner quelque relâche aux acteurs principaux, étaient remplies par des intermèdes comiques. Tantôt ce sont des « argotiers » qui disputent, des aveugles, des niais;

(1) Voyez la livraison du 4 octobre.

souvent aussi ce sont des scènes infernales, des branles dansés par les diables; ces pauses sont ordinairement indiquées ainsi dans les manuscrits : *Hic stultus loquitur.*

L'orchestre était, en général, uniquement composé de quelque orgue portative; mais, dans certains cas, les acteurs exécutaient eux-mêmes sur la scène les morceaux qui faisaient partie du rôle.

Dans le *Mystère de l'Incarnation et Nativité*, le prophète David qui ouvrait la scène en prophétisant la venue du Christ, devait accompagner avec la harpe une partie de son rôle qu'il était obligé de chanter. Lorsqu'on ne pouvait trouver un acteur qui pût chanter et jouer de cet instrument, on supprimait le chant. C'est ce que nous apprend la note marginale.

« Adonc harpe, s'il est harpeur, ou sinon laisse cette dernière clause depuis ce lieu-là, etc.... »

Le *Mystère de la Résurrection* de saint Michel commence par le *Veni, Redemptor gentium*, que chantent les pères des limbes, et lorsque Jésus vient les délivrer, ils chantent : *Conditor alme siderum;* lorsqu'il les conduit au paradis terrestre : *Hæc dies quam fecit Dominus*; lorsqu'il les conduit au ciel : *Rex altissime, Jesus nostra redemptio, Regina cœli lætare, alleluia*; et enfin, lorsqu'il les a conduits au ciel : *Omnis pulchritudo Domini, exalta est super sidera.* Quand les fidèles attendent le Saint-Esprit, ils chantent : *Veni, sancte spiritus*; quand il descend : *Veni, creator spiritus*; quand il est descendu : *Qui Paracletus.*

On ne trouve rien de bien positif sur la durée de la représentation des mystères, et l'on peut dire qu'ils duraient tantôt plus, tantôt moins, selon la volonté ou la commodité des acteurs, qui en jouaient le nombre de portions qu'ils voulaient, et reprenaient la suite le lendemain et les jours suivans. Si ceux de la Passion, de la Vengeance, de la Destruction de Troie, et quelques autres, ont été quelquefois représentés dans l'espace de temps indiqué par le titre, c'est qu'on commençait dès le matin, on faisait une pause sur le midi, et le reste de la *journée* se représentait dans l'après-dinée; c'est ce qui fut particulièrement observé à Metz en 1437, et à Angers en 1486.

Le *Mystère de l'Incarnation et Nativité de Notre-Seigneur* durait

deux jours, comme on peut le voir par la division de ses scènes, et ensuite par ces vers de l'épilogue de la première journée.

Cy finissons pour ceste journée;
Demain sera à fin menée
La matière parfaictement.

En 1534, on joua à Poitiers, avec une grande magnificence, les *Mystères de l'Incarnation, Nativité, Passion, Résurrection, Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Mission du Saint-Esprit*; « et fut ledit jeu commencé le dimanche dix-neuvième jour du mois de juillet, et dura *onze jours continuels et subsécutifs.* » (Bouchet, *Annal. d'Aquit.*)

Lassay, déjà cité, parle comme témoin oculaire d'une célèbre représentation du *Mystère des Actes des apôtres* qui eut lieu à Bourges en 1536, et rapporte que la représentation dura quarante jours. « Des citoyens et bourgeoys de ladite ville s'unirent pour jouer les *Actes des apôtres*, lesquels durèrent *quarante jours.* »

Ces quarante jours employés à la représentation du *Mystère des Apôtres* semblent exorbitamment longs, et nous ne savons s'il y faut ajouter entièrement foi, ou si l'auteur ne veut pas indiquer par là le temps qui fut employé tant aux répétitions, aux préparatifs, qu'à la représentation; au reste, ce *Mystère des actes des apôtres* est le plus long de tous; il se compose de neuf livres, dont chacun contient plusieurs journées, et le tout donne un total d'au moins quatre-vingt mille vers. On demandera peut-être pourquoi l'on ne note point précisément le nombre des journées; c'est que ce nombre n'est pas fixé. Il variait au gré des acteurs, qui ajoutaient ou retranchaient des épisodes comme il leur convenait.

Outre la division des *pauses* qui répondent à nos *actes* modernes, les représentations se subdivisaient encore en *journées* ou jours de représentation.

Le plus célèbre mystère est celui de la *Passion*, que l'on devrait plutôt appeler de la *Rédemption*, puisqu'il embrasse la totalité de la vie du Christ et même les évènemens accessoires qui l'ont précédée et suivie, se divise au moins en six parties ou journées.

1re *journée*. Mystère de la Conception de la vierge Marie; Nativité du Christ, quatre-vingt-quinze personnes, deux chœurs;

2e. Commence au sermon de saint Jean, et finit à sa décollation; quatre-vingt-quatre personnes, trois chœurs;

3e. Mystère de la Chananéenne jusqu'à l'entrée de Jésus à Jérusalem;

4e. Entrée à Jérusalem; Jésus conduit devant Pilate;

5e. Depuis le repentir de Judas jusqu'après la mise au tombeau;

6e. Résurrection, descente du Saint-Esprit.

Cette division était nécessitée non seulement par la longueur de l'action, qui n'aurait pu s'exécuter tout entière dans une seule séance, mais encore par la nécessité de changer les décors et de disposer le théâtre pour la *journée* suivante, qui était, en effet, une pièce tout-à-fait nouvelle. Quelque vaste que l'on suppose la scène entière sur laquelle se jouait un mystère, il était impossible qu'elle offrît à la fois tous les lieux divers par lesquels devait passer cette action; ce nombre n'eût pas été moindre d'une centaine pour le mystère entier de *la Passion*.

Une autre impossibilité aurait résulté du nombre des acteurs; si la première *journée* seule du *Mystère de la Passion* en a offert une centaine, ayant chacun un rôle écrit, sans compter les figurans, et que chaque journée en eût contenu autant, on conçoit qu'il eût été impossible de rassembler une telle armée d'acteurs; mais l'action étant divisée par journée, les acteurs nombreux qui cessaient leur rôle à la fin d'une journée en reprenaient un autre pour la suivante, et ainsi de suite.

Au commencement du spectacle, tous les acteurs prenaient leurs places indiquées, et une symphonie indiquait aux spectateurs que le spectacle commençait. Quant à la fin, elle était indiquée par la retraite de tous les acteurs; on trouve ordinairement à la fin des journées : *Icy ils se retirent tous.*

Il y avait presque toujours quelque chose de peu important à entendre, soit dialogue, soit chant et musique, qui servait à commencer le spectacle jusqu'à ce que le silence s'établît. Le prologue, qui n'était guère que l'annonce de la pièce, et un protocole assez banal remplissaient ordinairement cet objet.

Le *maître du jeu*, dont les fonctions correspondaient à celles de régisseur, remplissait, en outre, l'office de souffleur, et prenait le nom de *protocole* ou *porteroole*; chaque journée du *Mystère de la Vengeance de N. S. J.-C.* est précédée par un discours que fait le *meneur du jeu* sur ce que l'on vient de voir, et ce qui va être représenté. Elle est terminée par un autre, où, après avoir tout récapitulé, il congédie l'assemblée, et la prie de revenir le lendemain. Dans *la Moralité des blasphémateurs de Dieu*, le *protocole* adresse un long discours aux spectateurs pour capter leurs bonnes graces; il leur désigne les acteurs, et leur indique leur nom; puis, s'adressant aux *clercs*, aux gens instruits, il les prie, s'ils s'aperçoivent de quelque faute dans le jeu, de s'en taire.

Le *protocole* est assez ordinairement désigné, dans les exemplaires des mystères, par cette qualification, *l'acteur*. Il paraît qu'outre sa mission de complimenter le public, d'annoncer et de récapituler la pièce, il rendait encore compte aux spectateurs, et dans le moment où ils s'exécutaient, des jeux de théâtre qui paraissaient nécessiter une explication; en outre, il annonçait l'arrivée de personnages qui, n'ayant po nt encore paru, auraient pu être inconnus aux spectateurs.

Payait-on sa place aux représentations des mystères en province?

C'est une question qu'il est fort difficile de résoudre, parce qu'aucun auteur n'a parlé positivement de cet objet. On ne peut donc spéculer ici que conjecturalement. D'abord il est difficile de supposer dans ceux qui montaient ordinairement la représentation en province, et parmi lesquels on voit souvent les premiers magistrats, des membres du haut clergé, l'idée d'en faire une spéculation mercantile. L'on pourrait même dire qu'il y avait impossibilité par l'énormité même des dépenses qu'une semblable représentation devait entraîner. Que devait coûter un théâtre tel que celui élevé à Autun en 1516, et qui pouvait contenir quatre-vingt mille personnes? Le prix perçu à la porte, pour une *seule représentation*, eût-il pu défrayer une entreprise aussi colossale? D'un autre côté, lorsque, comme dans le plus grand nombre des cas, la représentation avait lieu dans une place publique, dans une

rue dont le théâtre occupait l'extrémité, les habitans de cette place, les riverains de cette rue, devaient échapper à la taxe, et diminuer d'autant la recette. On a donc tout lieu de penser que dans un grand nombre de cas, et surtout dans celui des représentations tout-à-fait extraordinaires, les places n'étaient point payées. Les représentations étaient le résultat d'nne simultanéité d'efforts et de sacrifices faits par tous les habitans d'une ville, chacun selon sa bonne volonté ou ses moyens, comme on en a tant d'autres exemples dans les fêtes religieuses ou civiles des mêmes époques. On sollicitait par des quêtes nombreuses, *intra et extra*, avant et pendant la représentation, la générosité des habitans; chacun y coopérait volontairement en considération des avantages qu'il pouvait personnellement en retirer, vente de denrées, loyers aux étrangers, etc.; car l'affluence devait être immense, puisqu'on voit des villes s'inquiéter à l'avance de la possibilité de manquer de vins pour cette époque.

La règle subissait cependant des exceptions, comme on le voit par l'extrait d'une ordonnance relative à la représentation de *la Passion* à Valenciennes en 1547 :

« Item, que nulz ne nulles ne pourront entrer au jeu, sans payer que les superintendans tant seulement, et non leurs femmes, enfants ou famille.

« Item, que tous ceux qui vouloient escouter et veoir ladicte passion leur coustoit aux grants et petits la somme de *six deniers* tournois chascune fois, et ceux qui vouloient monter sur un hourdement (échafaud), lequel on avoit érigé audit lieu, tout propice, payoient derechef six deniers.

La même ordonnance établit presque complétement le budget d'un mystère.

« Tous joueurs députez par les superintendans seront tenus de bailler chascun un écu d'or (1) pour subvenir aux dépens, s'ils veulent estre participant au bon et au mauvais, et aussi pour fournir aux fau-

(1) Il en fallait 71 seizièmes pour un marc; ils valaient 45 sols.

tes qu'ils pourront faire, et en dernier on rendra à chascun ce qu'il aura baillé, si ce n'est que l'on soit à l'arrierré.

« Item, que les joueurs qui ne vouldront bailler l'escu d'or, il faudra qu'ils se contentent de ce que les superintendans leur vouldront donner, pour chascune journée, en fin dudit jeu.

« Item, quant au gaigne et prouffit, s'il y en a, il se partira en deux parties, à savoir la moitié justement à ceux lesquels auront déboursé leurs deniers, soit superintendants, joueurs ou administrateurs, et si aulcun en déboursoit plus que un autre, si n'en profitera point davantage; et l'autre moitié se partira aux joueurs et administrateurs, tant seulement à portion et selon qu'ils l'auront mérité, à l'ordonnance desdits superintendants.

« Quant aux frais et dépens des ouvrages tant de dehors que de dedans, elles se feront à l'ordonnance des superintendants, tant seulement.

« On distribuera à chascun superintendant, originateur, joueur et administrateur, vieux et jeunes, et les filles autant que les hommes, la somme de XVIII deniers tournois pour *réciner* (collationner) et soi recréer ensemble, entre deux chambres (entre deux *demi-journées*) ensemble ou à part; et pourront recouvrer audit lieu, tant les escoutants comme les joueurs, vin, cervoise forte et petite, et tout ce qui est nécessaire pour reciner (goûter), en payans.

« Item, que les petit enfants, lesquels seront anges, et n'auroient point de parchons (rôles), avoient aussi pour reciner chascun VI deniers, chascune fois.

« Item que nulz compaignons joueurs ne pourront faire nuls conventicules, ny assemblées à boire, les jours que l'on jouera, soit devant, au milieu, ou après le jeu; mais ils se devront contenter du reciner que lesdits superintendants leur feront en la place. »

Dans le procès-verbal de la même représentation, on trouve : « Que pour fournir aux despens, tant des hourds (échafauds), spectacles, comme des accoutrements, enrichissements, secrets et autres ouvrages pertinents à la matière, les compagnons eslurent XIII superintendants pour estre leurs maîtres et conducteurs, pour les tenir en paix et union s'il soudoit aulcuns divis ou débats entr'eulx, et même pouvoient lesdits superintendants corriger et mettre amende, et taxer lesdits compagnons joueurs, iceulx défaillant, sans en avertir messieurs de la justice. »

Ceux qui entreprirent l'affaire « s'obligèrent et convinrent à payer la despense, si, par cas fortuit, fust souvenue quelque mortalité, ou la guerre, qu'il n'eust esté possible de parachever ladicte emprinse et jouer jusqu'à la fin. »

Si la représentation des mystères en province était généralement plus ou moins directement gratuite, on ne peut douter qu'à Paris les places ne fussent payées. L'auteur de l'*Histoire de la ville de Paris* fait remonter très haut l'usage de payer aux spectacles. Il dit qu'il commença à l'occasion d'une représentation particulière à laquelle Charles VI devait assister; mais que ne l'ayant pu, les confrères de la passion, qui avaient fait de grands frais pour cette représentation, obtinrent de lui la permission de jouer en public, en exigeant des spectateurs un droit d'entrée.

Quoiqu'on ait parlé plus haut de construction de théâtres dans des villes de province, il ne faut point en induire que l'on éleva généralement des monumens solides et durables pour ces représentations. Ces constructions, au contraire, étaient, pour la plupart, transitoires, elles ressemblaient en cela aux *reposoirs* de la Fête-Dieu. Elles ne servaient ordinairement que pour une représentation, ou tout au plus une saison. D'ailleurs la représentation d'un mystère tel que celui de *la Passion* ou *des Apôtres*, était une chose tellement capitale, que lorsqu'on était parvenu à conduire à bonne fin une représentation, les acteurs avaient besoin de repos. On ne trouve que de rares exceptions à cette règle.

Les mystères étaient un spectacle essentiellement religieux, comme le prouvent, outre leurs sujets, l'intervention du clergé dans les représentations. Ainsi on voit Conrard Bayer, évêque de Metz, faire exécuter les *Mystères de la Passion* en cette ville, en 1437. Un sire Nicolle, curé de Saint-Victor de Metz (le même joua la même année le rôle de Titus, dans le *Mystère de la Vengeance*; c'était, à ce qu'il paraît, le meilleur acteur, puisqu'il remplit ici les deux principaux rôles) jouait le personnage du Christ, et un autre prêtre, messire Jean de Nicey, chapelain de Métranges, le personnage de Judas.

A une représentation qui eut lieu à Angers, en 1486, le premier jour de la représentation on célébra dans le lieu même une grande

messe, et l'on trouve dans les registres de la cathédrale d'Angers, qu'on fut obligé d'avancer la grande messe et de retarder les vêpres, afin que les chanoines et les chantres pussent assister au spectacle.

Dans cette représentation, le doyen de Saint-Martin d'Angers remplit le rôle de Jésus.

Entre autres preuves que l'on pourrait donner de la part que prenaient les prêtres aux représentations dramatiques, nous trouvons, à l'occasion de *la Passion* jouée à Valenciennes, en 1547, que « *les originals furent reveuz par savants docteurs en théologie, commis à ce faire par monseigneur révérendissime Robert de Croy, évesque.* »

Un passage d'un mystère de *saint Nicolas*, composé en vers latins, extrait d'un mystère du XIIIe siècle, de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, et analysé dans une lettre insérée dans *le Mercure de France*, prouve qu'en même temps qu'on jouait des mystères dans les églises, on y élevait également des théâtres pour cet objet.

A la fin du dernier siècle, une foule d'églises de l'ouest et du midi servaient encore de théâtre à de semblables représentations. Il est inutile de dire qu'elles en sont aujourd'hui bannies; mais ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est qu'en 1834 il s'est joué encore en France des mystères.

C'est en Bretagne que les bonnes traditions se sont le plus soigneusement maintenues, du moins pour la partie de cette province qui conserve encore le costume, les mœurs, les usages et le langage des anciens Celtes. L'art dramatique, loin d'éprouver des perfectionnemens, a marché en sens inverse, sous ce rapport, que l'exécution des mystères qu'on y jouait, il y a trois siècles, était certainement de beaucoup supérieure à celle d'aujourd'hui. Au milieu d'une civilisation qui, dit-on, coule à pleins bords, le paysan breton, si avancé sous le rapport mercantile, est encore encroûté de préjugés et d'usages séculaires transmis de génération en génération, sans la moindre altération. Point de doute que ces disparates n'aient valu aux cinq départemens de l'ouest la mezza-

tinta dont l'honorable M. Ch. Dupin les a impitoyablement affublés en manière de bonnet d'âne : véritables déserts dont il n'a vu que les sables, sans jamais s'arrêter aux oasis que l'on y rencontre.

Un observateur, que les évènemens avaient conduit dans cette Thébaïde, assista l'année dernière à l'une de ces représentations, et, certes, il y avait du courage dans sa détermination, car la pièce dura huit jours, et l'on commençait à une heure de l'après-midi pour finir à sept heures du soir; — mais il voulait avoir une idée bien exacte de ces sortes de spectacles, et nous recueillons aujourd'hui le fruit de son patient examen.

Le théâtre, construit de tonneaux vides, de charrettes, de planches, de vieilles tapisseries et de draps d'une blancheur équivoque, s'élevait dans une vaste prairie, Colysée champêtre, dont les anfractuosités naturelles formaient les gradins. Là se trouvaient réunis plusieurs milliers d'individus qui observaient un silence digne du balcon des Italiens, tant que les acteurs tenaient la scène, mais dont les cris auraient étouffé les roulemens du tonnerre dans les entr'actes, et qui ne se faisaient point scrupule de boire et de fumer à la barbe du Père-Éternel, quand il ne quittait pas lui-même la scène pour aller dans les coulisses savourer un verre de cidre et secouer un peu l'inactive gravité qu'il était tenu d'observer, sous peine de passer pour un mauvais acteur.

On donnait *le Commencement et la fin du monde*, pièce en *trente-sept tableaux* : la création, le péché d'Adam, la mort d'Abel, le déluge, le sacrifice d'Abraham, les principales circonstances de l'histoire des Juifs, la passion, la résurrection, le jugement dernier. Ce tableau était ce qu'on appelle le *bouquet*, terme dont on se sert aussi en Bretagne pour désigner le dernier sermon que prononce le prédicateur du carême, sermon qui attire toujours une telle affluence d'auditeurs, que chaque prédicateur a soin de fixer son *bouquet* à un jour différent de la semaine de Pâques; car il se fait des migrations de paroisse à paroisse pour profiter du dernier effort d'éloquence du Massillon cantonnal, qui réserve pour ce jour-là ce qu'il peut inventer de plus pathétique.

Dans le premier tableau, la création, le Père-Éternel, couvert

d'une chape, mitre en tête, et crosse en main, escorté de deux archanges en aubes et en dalmatique, entouré d'anges en robes sales avec des ailes en papier doré, vient relever Adam étendu sur le théâtre en robe de chambre et en bonnet de coton. Adam est vieux dans la pièce comme dans l'esprit des Bretons, qui, l'appelant le père Adam, ne peuvent imaginer, pour le représenter, autre chose qu'un vieillard, et l'habillent comme le Malade imaginaire.

Vient ensuite la création d'Eve. Un rustre sort de dessous le théâtre pendant le sommeil d'Adam, avec le costume de femme du pays, les barbes de la coiffe tombant comme aux jours de deuil, et les épaules recouvertes d'une peau de mouton; puis Adam et Eve se promènent ensemble d'un bout à l'autre du théâtre, en célébrant le bonheur d'habiter le jardin de délices, dans un rhythme barbare, espèce de mélopée aussi sauvage que monotone. Tout cela devant le Père-Éternel, assis gravement au fond du théâtre, toujours en robe de chambre, et entouré d'une escouade d'archanges qui mangent à la dérobée des pommes et des galettes de *sarrasin*.

Dans la tentation du premier homme, le serpent, sous la figure d'un mauvais ange, présentait la funeste pomme à Eve, qui succombant, mangeait la moitié de la pomme, qu'elle partageait proprement avec un couteau eustache. Adam dévorait le reste; puis le Créateur se fâchait tout rouge, chassait les deux pécheurs, qui sortaient de la scène pour courir à la cantine. Alors les démons, en habits d'arlequin, le front armé de cornes de boucs et de béliers, envahissaient le théâtre, dansaient en réjouissance de la conquête qu'ils venaient de faire sur le genre humain, avec les poses les plus grotesques, malgré les menaces du saint des saints, auquel on manquait publiquement de respect, et qui se voyait forcé d'envoyer de sa droite l'archange Michel à la poursuite de ces vauriens. L'archange les précipitait aux enfers à grands coups d'une épée flamboyante, qui n'était autre chose qu'un briquet de la garde nationale.

Ces tableaux suffiront sans doute pour donner une idée du talent des Sophocle, des Talma et des Cicéri des Côtes-du-Nord.

Pourtant il faut dire encore que, pour représenter le bûcher élevé par Abraham, comme celui dressé par Abel, on se servait d'un vase très peu poétique rempli de foin, auquel on mettait le feu pour imiter la fumée montant au nez de l'Éternel.

A la fin de chaque journée, tous les acteurs se réunissaient en procession, les diables en tête, le Père-Éternel à la place d'honneur. Puis, démons, anges, Adam, Eve, Juifs, Romains, Mort et serpent, s'en allaient ensemble au cabaret, chantant *Te Deum*, suivis de tous les spectateurs, chapeau bas; car il est à remarquer que l'on apporte le même respect, la même dévotion, à ces spectacles, qu'à l'office divin ou au sermon; comme en Espagne, chaque fois que le nom de Dieu est prononcé, tous les fronts mâles se découvrent, et toutes les têtes féminines se courbent.

Dans quelques autres parties de la Bretagne, on est un peu plus avancé sous le rapport dramatique; on a traduit *Polyeucte* en bas-breton, et l'on joue dans le même idiome une tragédie intitulée *Louis XVI*; mais les acteurs, les décors et la mise en scène sont partout les mêmes : partout les anges sont affublés d'une robe de calicot garnie de padoue rose; partout le Père-Éternel est la caricature d'un évêque. Cependant il y a des endroits où les ecclésiastiques tolèrent ces représentations, et les encouragent même en devenant souffleurs et répétiteurs, comme au XVe siècle. Ailleurs, ces spectacles sont prohibés, sans doute dans cette idée, qu'on ne craint plus guère le diable quand on l'a vu trinquer au cabaret, habillé en arlequin. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces farces du moyen-âge, c'est la patience de l'impressario bas-breton, qui apprend des rôles de sept et huit cents vers à des rustres qui ne savent pas lire, et leur répète ces rôles jusqu'à ce qu'ils se soient incrustés dans ces cervelles d'acier de manière à pouvoir être rendus sans faute. On ne s'étonnera donc pas que les pièces soient quelquefois un an et plus en répétition, et que souvent le directeur, souffleur, décorateur et machiniste, soit obligé de venir improviser tout à coup Judas, Jésus-Christ, un martyr, ou l'un des chevaliers de la Table-Ronde.

Ce dont on ne trouverait plus de traces aujourd'hui, ce sont les solennités semi-mondaines, semi-religieuses, qui, par le scenario

comme par les détails d'exécution, rentraient tout-à-fait dans la classe des spectacles publics. Nous voulons parler de ces processions bizarres, de ces grotesques mascarades, pieuses saturnales instituées pour faire diversion à la monotonie du cloître, à l'époque de confusion, de désordre et d'abrutissement qui suivit la mort de Charlemagne. Dans ces fêtes, qui n'étaient qu'une dégénération des *saturnales,* des *calendes* et des *lupercales* des anciens, on retrouvait de fréquentes traces des coutumes du paganisme; on s'y montrait demi-nu ou couvert de peaux de cerfs, d'ours et de loups. Comme les Saliens, les diacres dansaient dans l'église le jour de Noël; les enfans de chœur à la Saint-Jean, et les sous-diacres à la Circoncision. Bellet, écrivain du XIIe siècle, fait mention de ces danses, et ajoute qu'il y avait certaines églises où les évêques et les archevêques jouaient aux dés, à la paume, à la boule et autres jeux, et dansaient avec leur clergé dans les monastères et dans les maisons épiscopales. Ce divertissement s'appelait la *liberté de décembre,* à l'imitation des anciennes saturnales. Comme dans cette fête du paganisme, les valets prenaient la place de leurs maîtres et créaient des rois imaginaires; de même, les jeunes clercs, les sous-diacres et les diacres officiaient publiquement et solennellement aux fêtes de Noël. Ils s'emparaient des hautes stalles, et les chanoines devenaient le bas chœur. La veille des Innocens, les jeunes clercs élisaient parmi eux un évêque, l'amenaient en triomphe dans l'église avec la mitre, la chape, les gants, la crosse et les autres ornemens épiscopaux. Il donnait la bénédiction au peuple; après quoi, on le conduisait en procession par toute la ville.

La *Fête de l'Ane* a été l'objet de tant de dissertations et de récits, qu'il serait fastidieux de revenir ici sur des particularités trop connues. Nous nous contenterons de rappeler qu'elle était plus particulièrement célébrée dans les églises de Sens, de Rouen, de Vienne, d'Autun et de Troyes. Mais la *Procession du Renard*, beaucoup moins connue, n'en sera que plus curieuse à décrire. On y voyait figurer un renard couvert d'un surplis agencé à sa taille, ayant la mitre et la tiare sur la tête. On avait le soin de mettre de la volaille à sa portée. Cet animal ne manquait pas de se

jeter sur les poules, qu'il dévorait en présence des assistans, à leur grande satisfaction. On assure que le roi Philippe-le-Bel, prince très gallican, aimait beaucoup cette procession. Il prétendait que les ravages causés par le renard étaient l'emblème des exactions du pape, dont il se plaignait amèrement.

Dans le même temps, l'église de Reims donnait un spectacle à peu près semblable. Le mercredi saint, tout le clergé se rendait à Saint-Remi pour y faire une station. Les chanoines, précédés de la croix, étaient rangés sur deux files, et tous traînaient derrière eux un hareng, qu'ils tenaient attaché par un ruban. Chacun d'eux n'était occupé que du soin de marcher sur le hareng qui le précédait et de sauver le sien des surprises de la personne qui le suivait. On ne parvint à les faire renoncer à ces bouffonneries, qu'en abolissant cette ridicule procession.

Plusieurs ouvrages du XVIe siècle ont conservé les traces de ces cérémonies, que les chroniques ne permettent pas de considérer comme de simples débauches d'imagination de l'artiste. Dans le livre très orthodoxe de la *Généalogie de la fin des humains huguenots,* Lyon, 1572, in-8°, on voit un singe en chaire, prêchant devant ses compagnons. Un autre animal de même espèce, couvert d'une chasuble, emporte un calice qu'il paraît avoir dérobé. Tout près de la chaire est un christ qu'un troisième singe ajuste avec une arquebuse. Le reste du tableau est dans le même genre. On voit encore sur les chapiteaux des grands piliers de la cathédrale de Strasbourg un bas-relief représentant une procession, dans laquelle on distingue un pourceau portant un bénitier, des ânes revêtus d'habits pontificaux, des singes tenant entre leurs griffes divers attributs de la religion, et un renard enfermé dans une châsse. L'église cathédrale du Mans porte aussi de pareils emblèmes qui, dans certains cas, prenaient l'expressiou de véritables caricatures, dirigées par le clergé séculier contre le clergé régulier. On y voit des porcs dressés sur leurs pattes de derrière, tenant un bâton dans celles de devant, et des rats jouant sur des boules. Le même goût avait inspiré la décoration de la chaire des jésuites de Louvain, où était représenté le premier homme avec sa compagne. Près d'Adam figuraient un lion, un aigle et un che-

val; mais Eve paraissait ne prendre conseil que d'un paon, d'un singe et d'un perroquet, dont elle était escortée, et que le sacristain signalait épigrammatiquement aux curieux.

C'est au XVIe siècle que le goût des processions à spectacle se répandit plus particulièrement en France. La Ligue, féconde en crimes de toute espèce, ne le fut pas moins en cérémonies absurdes en ce genre, que les goûts personnels de Henri III avaient d'abord mises en vogue. De Thou nous a conservé la description d'une de ces processions qui, exécutée à Chartres en présence de ce prince, réflète parfaitement la physionomie tout à la fois sombre, bouffonne et mystique de l'époque.

A la tête paraissait un homme à grande barbe sale et crasseuse, couvert d'un cilice, et par-dessus un large baudrier d'où pendait un sabre courbé; d'une vieille trompette rouillée il tirait par intervalles des sons aigres et discordans; après lui marchaient trois autres hommes aussi malpropres, ayant chacun en tête une marmite grasse, au lieu de casque, portant sur leurs cilices des cottes de mailles, avec des brassarts et des gantelets; ils avaient pour armes de vieilles hallebardes rouillées; ces trois personnages roulaient des yeux hagards et furibonds, et se démenaient beaucoup pour écarter la foule accourue à ce spectacle. Après eux venait frère Ange de Joyeuse, ce courtisan qui s'était fait capucin l'année précédente. On lui avait persuadé, pour attendrir Henri, de représenter le Sauveur montant au Calvaire. Il s'était laissé lier et peindre sur le visage des gouttes de sang qui semblaient découler de sa tête couronnée d'épines; il paraissait ne traîner qu'avec peine une longue croix de carton peint, et se laissait tomber par intervalles, poussant des gémissemens lamentables.

A ces côtés marchaient deux jeunes capucins, revêtus d'aubes, représentant l'un la Vierge, l'autre la Madeleine. Ils tournaient dévotement les yeux vers le ciel, faisant couler quelques fausses larmes; et toutes les fois que frère Ange se laissait tomber, ils se prosternaient devant lui en cadence. Quatre satellites fort ressemblans aux trois premiers tenaient la corde dont frère Ange était garotté, et le frappaient à coups de fouet qui s'entendaient de très loin. Une longue suite de pénitens fermaient cette marche singulière.

A Paris, il se faisait en même temps des processions de trente mille personnes, où le clergé ligueur paraissait bizarrement affublé d'équipemens militaires. Les fanatiques du parti mettaient à tout cela beaucoup de ferveur, mais les esprits forts les appréciaient à leur valeur et en faisaient des parties de plaisir. Le chevalier d'Aumale n'y paraissait que pour jeter des dragées aux dames avec une sarbacane, et sa cousine, la dame Sainte-Beuve, « s'y laissait mugueter et attoucher au scandale de plusieurs qui allaient là de bonne foi. » Ces processions, faites souvent de nuit et par des personnes demi-nues, donnaient lieu, comme on pense, à toutes sortes de scandales. « Tout était carême-prenant, dit l'Étoile, c'est assez dire qu'on en vit les fruits. »

A côté des processions religieuses, plus ou moins accompagnées de bouffonneries, il se maintint en France jusqu'à la fin du dernier siècle plusieurs cérémonies exécutées par les laïques qui, tout en empruntant les appellations à l'ordre ecclésiastique, exploitaient exclusivement la satire dans le sens des *moralités* et des *sotties*, avec l'origine desquelles se confond leur origine. Telles étaient la *compagnie de la mère folle*, de Dijon, l'*abbé des cornards*, d'Evreux, l'*évêque fou*, de Vienne, les *prieurs de la malgouverne* de Rhodez, et du *plat d'argent*, du Quesnoy.

L'institution de la *compagnie de la mère folle*, de Dijon, et les particularités de la procession *du Diable d'Aix*, sont trop connues pour qu'on entre ici dans aucun détail à ce sujet.

L'*abbé des cornards*, d'Evreux (abbas cornardorum), faisait encore partie de cette pléiade de princes bouffons, monarques à grelots, dont le règne éphémère s'exerçait par la satire. Quelques savans du dernier siècle se sont fort escrimés pour trouver une étymologie docte et pudique à son titre, mais il n'en est pas moins certain qu'il était emprunté à cette partie de ses prérogatives qui s'exerçait contre les infortunes conjugales. C'est pardevant ce singulier arbitre que l'auteur de l'*Arresta amorum* porte la cause du *Réglement des arrérages requis par les femmes à l'encontre de leurs maris*. Le quatrain suivant vient du reste tout-à-fait à l'appui de cette opinion :

Au jour de saint Arnou,
Patron des coux (c....),

On élit parmi nous
L'abbé des fous.

La dignité d'*abbé des cornards* étant annuellement élective, donnait lieu à beaucoup de brigues, et changeait souvent de titulaire.

Cornards sont les Buzot et non les Rabyllis
O fortuna potens quam variabilis,

dit une espèce de poème macaronique du XVIe siècle, où figurent des noms de familles qu'on connaît encore aujourd'hui dans l'Eure.

Le cérémonial usité pour l'*abbé des cornards* ne différait des autres divertissemens du même genre, que par le *libretto*, qui variait nécessairement en raison des personnalités toutes locales, qu'il était, avant tout, destiné à répandre. Aujourd'hui même il se chante encore à Évreux, parmi le peuple, des espèces de *Noëls* qui ont fait évidemment partie de ce rituel grotesque; et le *Mercure* d'avril 1725 a conservé tout entière une de ces pièces, où il est question d'un certain prieur de Saint-Taurin, don Bucaille, dont les visites à la dame de Venisse, abbesse du couvent de Saint-Sauveur, avaient donné lieu à de malins commentaires.

Vir monachus in mense julio
Egressus est è monasterio
C'est dom de la Bucaille.
Egressus est sine licentia
Pour aller voir dona Venissia
Et faire la ripaille, etc.

Cette coutume, comme toutes celles du même genre, qu'on vient de décrire, doivent certainement choquer, au premier abord, par leur inconvenance et leur grossièreté bizarre; mais ceux qui s'en scandaliseraient, ou prétendraient en faire un texte à imputations contre telle classe ou tel ordre de choses, doivent, avant tout, envisager ces usages dans leurs rapports avec les mœurs et les usages de leur époque. Tel est, en général, le point de vue où il faut se placer pour juger sainement, impartialement les hommes,

les choses et les actes d'un autre âge. Ainsi s'expliquent, non seulement tant de coutumes bizarres, mais tant de péripéties sanglantes dont l'adoucissement de nos mœurs politiques et privées double aujourd'hui l'horreur pour qui les isole des faits contemporains. Privés de ces moyens d'investigation universelle et de communication rapide qui constituent la haute police, avec une administration entravée par l'exercice de tant d'immunités diverses, peu sûrs de tribunaux souvent hostiles, les gouvernemens n'étaient instruits des complots qu'au moment où le cours de la justice eût été impuissant ou opposé à les prévenir. On demandait alors à la violence ce que les lois paralysées par mille entraves eussent refusé ou fait trop attendre : le poignard tranchait tous les nœuds politiques. Les meneurs de chaque parti, princes et sujets, orthodoxes ou dissidens, venaient tomber tour à tour dans des guet-apens effroyables, mais qui semblaient alors chose toute simple aux gens qui étaient de leur temps, et presque tout le monde était du sien. S'élever au-dessus des influences et des idées de son siècle, en effet, c'eût été le génie; et ceux qui imputeraient à crime à des individus de ne pas s'être affranchis de ces influences, s'exposeraient à trouver trop de coupables, même parmi les contemporains.

Les divertissemens, qui ont prêté matière à tant de creuses déclamations, jouissaient encore, ainsi que les mystères, d'une grande vogue, lorsqu'il leur surgit une redoutable concurrence. En possession de représenter certaines pièces à certaines époques, *les clercs de la bazoche* imaginèrent d'étendre leur cadre dramatique; mais arrêtés par le privilége des *confrères de la Passion*, ils durent chercher des routes nouvelles à la scène qu'ils voulaient créer. Les *confrères* exploitant exclusivement les sujets religieux, ils demandèrent des inspirations à la satire, et prêchèrent la morale sous le voile d'une allégorie très diaphane en personnifiant les vices et les vertus; celles-ci finissant toujours par triompher pour la plus grande édification des spectateurs, qui, soit dit en passant, n'en devinrent ni pires, ni meilleurs. Telle fut l'origine des moralités qui diffèrent en cela des *mystères* qu'un grand nombre de leurs sujets implique réellement une « moralité. » C'est

le mauvais riche puni par son avarice, c'est la *Villageoise qui aima mieux avoir la tête coupée par son père que d'être violée par son seigneur*, « faicte à la louange des honnêtes filles ; » c'est un empereur qui, ayant fait décapiter saint Valentin devant lui, pendant qu'il est à table, s'étrangle avec un os et est immédiatement emporté par le diable. Les *clercs* eurent d'abord un grand succès, par la raison toute simple que, des vertus qu'ils préconisaient, la charité n'était pas celle qu'ils se piquaient d'observer le mieux, et parce qu'ils s'arrangeaient de manière que le public attachât des noms propres à leurs personnages allégoriques. Ce qui contribuait encore à leur succès, c'est que, auteurs et acteurs tout à la fois, ils donnaient à leurs représentations une chaleur et un mordant que ne pouvaient offrir les jeux liturgiques des *confrères*. Dans le principe, ils ne jouaient que trois fois par an : 1° le jeudi après les Rois ; 2° à la plantation du *mai* dans la cour du Palais ; 3° à la *montre* ou calvacade, dans laquelle le roi de la bazoche passait ses sujets en revue. Ils représentaient également quelques scènes aux entrées des princes. Mais quand ils eurent inventé les *moralités*, ces représentations devinrent beaucoup plus fréquentes, sans qu'on puisse toutefois leur assigner des époques fixes. Bien qu'ils élevassent plus particulièrement leur théâtre aux halles, qui était le *forum* et le cirque de l'époque, ils n'avaient point d'endroit attitré ; et cet établissement si nomade donne à croire que leur mise en scène n'était ni bien étendue, ni bien compliquée. C'est ce dont ne se sont nullement occupés les Lacroix du Maine, les Duverdier, les Desfontaines, les Levacher de Charmois, les Beauchamp, les d'Aubignac, ni aucun des écrivains qui croyaient avoir écrit l'histoire du Théâtre-Français, quand ils avaient ressassé quelques généralités banales et copié quelques lambeaux des mystères et des moralités, qu'ils ne distinguent souvent pas même les uns des autres. Les frères Parfait eux-mêmes, dont on ne peut nier que l'ouvrage n'offre une critique et des investigations plus éclairées, gardent le même silence sur ces points si importans pour la connaissance de l'histoire dramatique : tombant ainsi par avance dans le malheureux système de ces historiens politiques du XVIIe siècle, qui trouvaient au-

dessous de leur dignité de s'occuper des détails et des individualités, qui font cependant mieux juger une époque que le récit de dix batailles ou les protocoles de vingt congrès. Les écrivains qu'on vient de nommer ne donnent donc pas le moindre renseignement sur la représentation des *moralités*, et l'on n'en peut trouver dès lors que dans le texte même de ces ouvrages, en rapprochant et en comparant l'indication des jeux de scène. Ils se contentent de nous apprendre que les bazochiens causaient des scandales qui ne restaient pas impunis, puisque, à plusieurs reprises, et notamment le 14 août 1442, ils furent mis en prison pour huit jours *au pain et à l'eau*. Tantôt maltraités par des grands, qui ne voulaient pas qu'on les jouât, tantôt encouragés par d'autres puissances qui s'amusaient de leurs critiques, ou les dirigeaient contre leurs ennemis, ils se maintinrent tant bien que mal jusqu'au règne de Louis XII, qui fut leur âge d'or. Loin de réprimer leur verve, ce prince leur donna pleine licence, « se plaignant, dit Bouchet, que personne ne lui vouloit dire la vérité, ce qui étoit cause qu'il ne pourroit savoir comment son royaume étoit gouverné. Il permit les théâtres libres. Il voulut que sur iceux on jouât et vitupérât librement les abus qui se commettoient tant en sa cour comme en son royaume. » Le *bon sire* poussa même a longanimité jusqu'à ne pas exiger qu'on l'épargnât lui-même; et pour donner une preuve positive de sa protection aux bazochiens, il leur permit d'établir, toutes les fois qu'ils le voudraient, leur théâtre dans la salle de la *table de marbre*, au palais de justice, ce qui prouve encore que leur matériel ne devait pas être fort considérable. Quelques-unes de ces *moralités*, comme celle de l'*Homme pécheur*, étaient assez étendues, bien qu'elles le fussent beaucoup moins que les mystères; mais elles ne comprenaient en général que cinq, huit ou dix personnages, et l'action fort simple n'exigeait aucun changement de scène ou de décors. De ce nombre sont *le mauvais Riche et le ladre* (le lépreux), *le Caro, mundus et dœmonia, l'Enfant prodigue, le Dialogue d'un paysan et d'un tavernier*. Plusieurs catalogues classent aussi, parmi ces moralités, un *Sermon de la vie de saint Ognon*; « et comment Nabuzarden, le maître queux (cuisinier), le fit *martyrer*, avec les miracles qu'il fait

chaque jour. » Tout porte cependant à croire que cette pièce, bien que dialoguée comme le célèbre *desbat de la chair et du poisson*, n'était autre qu'un petit poème du genre de *la Vie de saint Hareng, glorieux martyr*; morceau rare où, sous le voile d'une assimilation très hardie pour le xve siècle, on donne des détails culinaires assez curieux sur le parti qu'on tirait alors de ce poisson.

Entre Boulogne et l'Angleterre
Fut pris le corps de *Saint Hareng*
Qui souffrit plus que *Saint Laurent.*
A Dieppe son corps fut porté,
Puis il fut mis en la fumée,
Pendu en guise de larron,
Et depuis mangé *au cresson*,
Au vinaigre, à la moutardée,
Tant est gracieux et courtois
Qu'on le mange avec des pois,
Et les bonnes gens de village
En font souvent de bon potage.
C'est grand péché que Saint Hareng
Soit martyr aussi souvent.

En général, on peut donner comme type de ces compositions, la *Condamnation du banquet*, allégorie gastro-hygiénique, beaucoup mieux conduite que la plupart des pièces du même genre.

La scène s'ouvre par un pique-nique, où figurent *Bonne-Compagnie*, *Je-bois-à-vous*, *Souper*, *Passe-Temps*, *Friandise* et *Gourmandise*. Tous se mettent à table en annonçant les meilleures dispositions. « Moi, dit Gourmandise,

Je quiers le gras bœuf et les ris,
Chapons et poules bien nourris;
Car de la panse
Vient la danse.

Les convives commencent à fonctionner en conséquence : mais dans le moment où ils font le plus d'honneur au repas, des figures

étranges se montrent à une des fenêtres de la salle à manger. Ce sont *Aploplexie*, *Paralysie*, *Epilepsie*, *Pleurésie*, *Colique*, *Esquinancie*, *Jaunisse* et *Gravelle*; ces personnages pathologiques épient les convives, prêts à leur faire porter la peine de leur intempérance. Souper, qui leur sert d'agent provocateur, leur donne le signal, et ils viennent fondre tout à coup sur les convives.

ÉPILEPSIE.

A eux! à eux!

PLEURÉSIE.

A l'assaut! à l'assaut!

BONNE-COMPAGNIE.

Alarme! Quelles gens sont ceci?

ESQUINANCIE.

Vous avez l'estomach trop chaud.

SOUPER.

Vous partirez de ma maison.

PASSE-TEMPS.

Ah! l'hoste, faites-vous ainsi?
Bien vois qu'il y a trahison.

Les maladies terminent ce colloque, en mettant en déroute les convives, qui en sont quittes toutefois pour des blessures, c'est-à-dire des indigestions, ce qui ne les empêche pas de s'exposer bientôt à de nouveaux dangers, en acceptant l'invitation de *Banquet*, qui compte bien les mieux traiter, c'est-à-dire les mieux punir que *Souper*.

Souper, dit-il, est assez décevable,
Mais ne sonnez mot toutefois;
Car je leur serai plus grévable (dangereux)
Qu'il n'a esté cent mille fois.

Banquet fait donc tout disposer; puis il va prier les désastreux convives de *Souper*, qui font d'abord quelques difficultés.

BONNE-COMPAGNIE.

Ah! Banquet, il y a manière;

Car Souper, à tous, sa cohorte
Nous a chassés de sa tannière,
A horions d'estrange sorte.

GOURMANDISE.

Sur ma foy, j'en suis presque morte.

BANQUET.

Vous avez esté trop avant.

FRIANDISE.

Il m'a fallu gagner la porte.

JE-BOIS-A-VOUS.

Et moy après.

PASSE-TEMPS.

Et moy devant.

Ils se remettent tous à table, et vers la fin du repas, *Banquet* appelle les maladies qui, après un *chamaillis*, mettent à mort *Je-Bois-à-vous*, *Friandise* et *Gourmandise*. *Bonne-Compagnie* s'échappe, et vient porter ses plaintes à *dame-Expérience*, qui appelle *Sobriété*, *Clystère*, *Pilule*, *Saignée* et *Diète*, et leur ordonne d'aller arrêter Banquet et Souper. *Banquet* et *Souper* sont conduits en prison. Expérience tient conseil avec Hippocrate, Galien, Avicenne, Averroès. On interroge les accusés, qui avouent leur crime, et Remède leur lit la sentence suivante :

Vu le procez de l'accusation,
Qu'on peut nommer, populaire action,
Faict de pied ça, par *Bonne-Compagnie*,
Car elle touche au peuple, et sa mesgnie,
Vu l'hommice accompli par envie
Ès personnes, premier de *Gourmandise*,
Et d'autres trois, qui ont perdu la vie,
Je-Bois-à-vous, *Je pleige* et *Friandise*.
Consequemment confession ouye,
Qu'a faict *Banquet*, sans quelconque torture,
D'avoir occis, apres chiere esjouie,
Les quatre morts, qui sont en pourriture,
Et du *Souper*, confessant sa bature,

Qu'il perpétra, sans en rien différer.
Partant disons, tout pour difinitive,
Et juste droict, sans repréhension :
Que le *Banquet*, pour sa faulte excessive,
En commettant cruelle occision,
Sera pendu à grant confusion,
Et estranglé, pour punir sa malice.
Nos gens feront ceste exécution.
Quant à Souper, qui n'est pas si coupable,
Nous luy ferons plus gracieusement,
Pour ce qu'il sert de trop de metz sur table,
Il le convient restraindre aulcunement :
Poignetz de plomb, pesans bien largement,
Au long du bas aura son pourpoint,
Et du disner, pris ordinairement,
De six heures il n'approchera point.

Cette pièce, faite « en l'honneur et excellence de Louis XIe, roi de France », se trouve imprimée à la suite de la *Nef de santé* et du *Gouvernail du corps humain*, avec l'indication des lazzis ci-dessus mentionnés, mais sans aucun renseignement sur la disposition ou l'étendue de la scène.

Après la *Moralité de l'Homme pêcheur*, la plus longue qui ait été conservée, est celle de l'*Homme juste et l'Homme mondain;* elle ne contient pas moins de trente-six mille vers, et procède beaucoup des mystères sous ce rapport, comme sous celui de l'action. De même que dans le *Mystère de Sainte Barbe*, la *Terre* s'empare du corps de l'*Homme mondain*, pendant que les diables emportent son ame en enfer, où son bon ange, lui servant de cicérone, explique tous les objets qui s'offrent à elle.

L'ANGE.

En ceste montagne et hault roc,
Pendus au croc
Abbé y a, et moyne au froc,
Empereur, roi, duc, comte et pape
Bouteiller avecque son broc
De joy à poc :

Laboureur aussy ô (a) son soc,
Cardinal, évesque ô sa chappe.
Nul d'eulx jamais de là n'eschappe,
Que ne les happe
Le dyable avec un ardent croc.
Mys ilz sont en obscure trappe
Puis fort les frappe,
Avec sa rappe
Au feu les mettant en un bloc.

Ce voyage infernal, qui se passait en grande partie en récits et en énumérations, est calqué, comme tous ceux de la même époque, sur la vision du moine irlandais, qui prétendait avoir pénétré en enfer, par le fameux *trou de saint Pattrick*.

S'il arriva que les *moralistes* affectèrent souvent la forme ascétique des mystères, les *sotties*, qu'on fait généralement remonter au règne de Charles VI, n'empruntèrent aux premières que leurs intentions satiriques. Exécutées par la société des *Enfans sans souci*, dont le chef, le *prince des sots*, leur avait donné son nom, elles avaient pour but de tourner la sottise en ridicule, en se prenant plus particulièrement à l'évènement du jour : c'était le vaudeville du temps. La haute magistrature et le clergé y étaient souvent attaqués avec une grande violence, comme on le voit dans le jeu du *Prince des Sots* et de *Mère Sotte*, composé à l'instigation de Louis XII, à l'époque de ses démêlés avec Jules II, à l'occasion de la pragmatique. La *Mère Sotte* y paraissait la tiare en tête, vêtue d'habits pontificaux, et déclarait ses projets dans cette tirade, un peu plus hardie, eu égard à l'époque, que le fameux vers de Boileau. C'est l'Église qui parle :

Je *veux* trahir princes et rois,
Voire quelque chose qu'il en couste,
Et tenir somptueux arroys;
Me mirant à faire des rois.
Bref j'appette (désire) qu'on me redoute.
Le temporel veux acquerir
Et faire mon renom florir,
En brief vela mon entreprise.

Je me dis *Mère saincte Eglise,*
Je veux bien qu'un chacun le note,
Je maoldis, anatémise,
Mais sous l'habit pour ma devise
Porte l'habit de Mère Sotte.
Dieu scay qu'on dit que je radotte
Et que suis folle en ma vieillesse,
Mais fais grumeler à ma porte
Mon fils le prince (Louis XII) en telle sorte
Qu'il diminue sa noblesse.

Une pièce qui traite du même sujet, la sottie du *Nouveau-Monde,* où figure *Legat Bénéfice-Grand et Bénéfice-Petit,* fut aussi composé à l'occasion des démêlés de la pragmatique, comme l'indiquent ces quatre vers en forme d'épilogue:

Prince (Louis XII) qui mets, tous faits en excellence,
Cette balance (justice pontificale) est pleine d'insolence,
D'un coup de lance, rends-la donc toute étique,
En remettant surtout la pragmatique.

Une autre pièce de Gringore, également dirigée contre la cour de Rome, porte le nom de la *Chasse du cerf des cerfs,* par allusion au titre de *servus servorum Dei*, que prennent les papes.

Une *sottie*, analysée par les frères Parfait et par tous ceux qui les ont servilement copiés, offre plusieurs indications précieuses sur la mise en scène de ce genre de pièces. *Abus,* le principal personnage, ou plutôt qui remplit le rôle confié aux coryphées des tragédies grecques, a séduit le Vieux-Monde, qui se plaint amèrement de voir chaque jour diminuer son pouvoir; il lui persuade que, pour se concilier les esprits, il n'est que le plaisir. Après l'avoir « endormi », il va frapper successivement à divers arbres, dont les écriteaux indiquent qu'ils servent chacun de demeure à quelque vice. Le premier est l'*arbre de la Dissolution*; il en sort un personnage travesti en homme d'église : c'est *Sot-Dissolu*, qui court tout le théâtre en criant comme un chasseur à l'oiseau :

Vole! vole! vole! vole!

ABUS.

Veezci (voici) gens de mos escolle.

SOT-DISSOLU.

Vole, vole, vole, vole.

ABUS.

Veezci gens de mon escolle;
Mais, ay-je point perdu mon temps.

SOT-DISSOLU.

Ay! ha, ha, toi, toi; vole, vole,
Robeurs (escrocs), chasseurs, joueurs, gourmens,
Et aultres gens pleins de tormens,
Seigneurs dissolutz, appostates,
Ivrognes, *Napleuz* (1), à grand haste,
Venez, car votre prince est né.

ABUS, s'adressant au public.

Mais puis, n'est-il pas guerdonné
En enfant de bonne maison?

SOT-DISSOLU.

Allons des cartes à foison,
Vin cler, et toute gourmandise.

Sot-Dissolu va embrasser Abus.

« Quoi donc, ajoute-t-il en s'adressant à Abus, suis-je seul ici? — Oui, jusqu'à présent, répond ce dernier; mais de peur que tu ne t'ennuies, je vais te donner de la compagnie. » A ces mots, il frappe l'arbre suivant, et le second sot paraît.

SOT-GLORIEUX, habillé en homme de guerre.

A l'assault, à l'assault, à l'assault, à l'assault!
A cheval, sus en point, en armes.

ABUS.

O sang bieu! quel prieur pour les carmes!

SOT-DISSOLU.

Quel huissier pour crier deffault!

SOT-GLORIEUX.

A l'assault, à l'assault, à l'assault!

(1) Attaqués du mal de Naples.

A cheval, sus en point, en armes.
Je feray pleurer maintes larmes
A ces gros villains de village.

ABUS.

Diriez-vous pas à son visage
Qu'il est plaisante damoiselle?

« Maître Abus, dit Sot-Glorieux, resterons-nous en si petit nombre? — Ne vous fâchez point, répond Abus, je vais y pourvoir. » Aussitôt il frappe l'arbre de Corruption, et fait sortir Sot-Corrompu.

SOT-CORROMPU.

Procureurs, advocats! procureurs, advocats!

Abus touche l'arbre de Tromperie, et Sot-Trompeur sort, habillé en marchand; ensuite, ouvrant celui d'Ignorance, il donne la liberté au Sot-Ignorant.

Lorsque Sot-Ignorant aperçoit l'arbre de la Folie, il sent une extrême curiosité de voir ce qui peut y être renfermé; tous les autres sots, pressés d'une pareille envie, prient Abus de l'ouvrir. Abus, pour les satisfaire, frappe cet arbre, et en fait sortir Sotte-Folle, qui, par ses mouvemens furieux, cause une peur horrible aux autres sots, et les fait repentir de leur curiosité.

« Rassurez-vous, leur dit Abus, elle n'est pas si méchante qu'elle vous le paraît, et si vous voulez lui parler avec douceur, vous verrez la personne du monde la plus complaisante. »Les sots suivent ce conseil, et Sotte-Folle, se radoucissant, leur fait mille caresses. Au bout de quelque temps, ils aperçoivent le Monde qui est endormi. « Quel est cet homme-là? demande Sotte-Folle. — C'est le vieux Monde, répond Abus. — Il faut le tondre pour nous amuser, réplique Sotte-Folle. » Les sots ne tardent pas à exécuter ce qu'elle vient de décider; mais lorsqu'ils voient le Monde à nu, ils le trouvent si laid et si repoussant, qu'ils le chassent honteusement.

Ensuite le coryphée supplie l'assemblée de ne pas s'offenser des traits satiriques répandus dans cet ouvrage, qui, n'étant que gé-

néraux, n'ont pour but que de réformer les mœurs, et d'inspirer l'horreur du vice.

Seigneurs et dames de la ronde,
Si en rien nous avons forfaict,
Pardonnez-nous, car nul meffaict
Ne prétendons ne faiz ne diz.
A Dieu qui vous doint paradis
Deo gratias.

Ces arbres qui s'ouvraient, ces piliers élevés sur le théâtre, les jeux de scène indiqués dans cet ouvrage, prouvent que les *sotties* empruntaient quelquefois aux anciens mystères une machination peut-être un peu perfectionnée; mais ce n'était là qu'une exception, l'action de plus en plus simple de ces pièces ne pouvant pas admettre de grands développemens en ce genre. En même temps que cette action se simplifiait et se mondanisait, si l'on peut employer ce terme, elle devenait d'une telle immoralité, que la plupart des morceaux de ce répertoire ne pourraient se citer aujourd'hui sans faire hausser l'éventail aux moins chastes. Telle était la pièce où Doublette traduit devant le prince des sots son vieux mari, Raouellet *Ployart*, dont le nom indique les torts que lui reproche sa femme, pièce calquée sur la fameuse complainte du *Trop tard marié*, dont quelques strophes feront connaître l'incroyable licence de l'époque et du genre.

. . . . . .
Je me repens quand j'ai par tout regard,
Qu'ay consenti me marier si tard;
Par quoi je fais ceste complainte brêve
Tard marié son ame et son corps grêve.

Femmes, filles, laides et belles,
J'entretenois pour mon plaisir;
Les aucunes trouvois rebelles,
Autres faisoient à mon plaisir.
Cupido me venoit saisir;
Venus allumoit mon brandon,
Tel service, tel guerdon (récompense).

. . . . . .
J'ai mis trop long-temps à m'y mettre (en ménage),
Car son plaisir ne puis fournir (à ma femme),
Et suis content de lui promettre
Ce qu'à peine je puis tenir.

Ma femme montre son tettin
Pour au matin son déduit prendre
Et recevoir son piccotin;
Hélas ! je n'y puis rien entendre.

Aucunes fois je me contrains (m'efforce)
De prendre naturel soulas (plaisir),
Mais tout soudain je me restreins,
Car je crains d'être trop tôt las
Ou de m'endormir sur le tas.

De ses yeux plaisans (elle) me regarde
En jettant un ris gracieux,
Puis d'un petit brocard me larde:
Cela me rend un peu joyeux;
Mais quand vient entre les linceux (draps)
Qu'on doit tenir la lance au poing,
Elle ploye ou fault (manque) au besoin.

Dans la pièce qu'on vient de citer, le mari, jaloux sans doute d'entrer en arrangement, emmène sa femme derrière la scène, et une voisine qui les aperçoit résume la pièce par cet édifiant couplet :

Ils s'en sont allés là derrière,
Pensez, cheviller leur accord,
Afin qu'il en tienne plus fort;
C'est ainsi qu'il faut appaiser
Les femmes quand elles veulent noiser.

Dans une autre *sottie*, dont le manuscrit reproduit curieusement les costumes du temps, les enfans de la Folie, ayant chacun leur métier, appellent *la grand'mère Sotte*; celle-ci les conduit au *Monde*, qui les prend à son service; mais qui, en les employant,

ne paraît jamais content de ce qu'ils ont fait. Les souliers que lui présente le *savetier* sont trop larges; le *couturier* lui fait des habits trop étroits; le *prêtre* lui dit des messes trop courtes ou trop longues, etc. D'après cela on juge bien que le *Monde* est malade; on prend de son urine et on la porte à un médecin. Le médecin décide que le *Monde* a le cerveau dérangé, et il vient le visiter. Le *Monde* lui dit que ce qui lui trouble l'esprit, c'est la crainte de mourir dans un déluge de feu. — Comment, lui dit le médecin,

Ah! te troubles-tu pour cela?
Monde, et tu ne te troubles pas
De voir les larrons altrapars
Vendre et acheter bénéfices;
Les enfans, ès bras des nourrices,
Etre abbés, évesques, prieurs,
Chevaucher très bien les deux sœurs,
Tuer les gens pour leur plaisir,
Jouer le leur, l'autrui saisir,
Donner aux flatteurs audience;
Faire la guerre à toute outrance;
Pour un rien, entre chrétiens, etc.

Le médecin est congédié; le Monde se joint à la troupe de la Folie; et sitôt qu'elle en a pris l'habit, elle reprend sa gaieté.

Clément Marot, qui dans sa jeunesse figura parmi les *Enfans sans souci*, a composé pour eux une ballade qui, comme le cry (annonce) d'une *sottie* représentée en 1511, appartient à l'histoire du genre.

LA TENEUR DU CRY.

Sotz lunatiques, sotz estourdis, sotz sages,
Sotz de villes, sotz de chasteaux, de village,
Sotz rassotez, sotz nyais, sotz subtils,
Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,
Sotz vieux, nouveaux, et sotz de toutes âges,
Sotz barbares, estranges et gentilz,
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz rétifz,
Vostre prince, sans nulles intervalles
Le mardy-gras jouera ses jeux aux halles.

Sottes dames et sottes damoiselles,
Sottes vieilles, sottes jeunes et nouvelles,
Toutes sottes aymant le masculin,
Sottes hardies, couardes, laides et belles,
Sottes frisques, sottes doulces et rebelles,
Sottes qui veulent avoir leu picotin,
Sottes trotantes sur pavé, sur chemin,
Sottes rouges, masgres, grosses et palles,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.

Sotz yvrognes, aymant les bons loppins,
Sotz qui ayment jeux, tavernes et esbatz,
Tous sotz jaloux, sotz *gardant les patins*,
Sotz qui faictes aux dames les choux gras,
Admenez-y sotz lavez et sotz salles,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.

Mère Sotte s'emond toutes ses sottes;
N'y fallez pas y venir bigottes,
Car en secret faictes de bonnes chières,
Sottes gayes, délicates, mignottes,
Sottes qui estes aux hommes famillières,
Monstrez-vous moult doulces et cordiales,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.
Faict et donné buvant à pleins potz,
Par le prince des sotz et ses suppotz.

Les *farces*, jouées concurremment avec les *sotties*, par les *Enfans sans souci*, finirent par les exclure, en se rapprochant successivement de nos comédies modernes, sous le rapport du sujet et de la conduite de l'action. On en peut juger par la *farce de Patelin*, à laquelle Brueys et Palaprat n'ont eu, sauf le vieux style, que peu de choses à changer pour la remettre à la scène, où on la voit toujours avec plaisir. La grande réputation de cette farce pénétra jusque chez les étrangers, à l'usage desquels Alexandre Connibert en donna une traduction en vers latins, qui fut imprimée à Paris en 1543, par Simon de Colines, « pour François Étienne, sous le titre suivant : *Patelinus, nova comœdia, alias Veterator, è vulgari in latinam traducta per Alexandrum Connibertum, legum doctorem,*

et nuper quàm diligentissime recognita : ut conferenti cum vetere exemplari planè nova, latinis auribus gratior videatur. »

Ce qui dans les derniers temps distinguait surtout les *farces* des *sotties*, c'est qu'elles n'avaient qu'un acte, les auteurs s'étant enfin conformés aux conseils des critiques de l'époque. « Or, dit Duverdier, dans sa *Bibliothèque française*, n'a farce qu'un acte de comédie, et la plus courte est estimée la meilleure, afin d'éviter l'ennui qu'une prolixité et longueur apporteraient aux spectateurs,

Il y avait des *farces joyeuses*, histrioniques, fabuleuses, enfarinées (1), morales, récréatives, facétieuses, badines, françaises.

Au commencement du XVIIIe siècle, on donnait encore le nom de *farces* à des épilogues qui formaient le dénouement des pièces comiques. Une de ces pièces, le *Riche pauvre*, conservée dans la collection de M. d'Argenson, offre des détails très plaisans, et l'on y trouve entres autres un magistrat de village, M. Abcédarius, dont le caractère a quelque analogie avec le *dominus* Simpson de *Guy Mannering*. Cette pièce (très rare), imprimée à Valenciennes, comportait un grand développement de machines, dans le divertissement. On y voyait le *Temps*, dans un char tiré par deux cerfs *naturels*; les murailles de Thèbes s'y relevaient au son de la lyre d'Amphion. Enfin, neuf pierres précieuses se détachaient des rochers pour former une couronne ducale sur le cercle de l'éternité; c'étaient

DIAMANS

Rubis,	Saphir,
Emeraude,	Topase,
Améthyste,	Chrysalide,
Turquoise,	Agathe.

Lorsqu'en 1548, le parlement eut défendu de mêler les cérémonies du rite catholique aux représentations scéniques, les confrères de la passion, bornés aux sujets profanes, mais jaloux de ne point déroger, cédèrent leurs priviléges à une société qui entreprit de donner exclusivement des *farces*. On construisit, à cet effet, rue Mauconseil, un théâtre dont la disposition et le matériel

(1) Les acteurs qui jouaient les farces se frottaient quelquefois le visage de farine.

suffisaient au peu de développement des sujets du répertoire. La scène, formée comme aujourd'hui, d'un plancher continu, n'avait point de coulisses; trois morceaux de tapisserie, dont deux tendues latéralement et la troisième dans le fond, décoraient et déterminaient l'espace occupé par les acteurs. Les pièces de Jodelle ne furent pas mieux traitées. La mécanique ne fit rien de plus pour le théâtre, jusqu'à Corneille, dont le *Cid* fut d'abord représenté avec ce simple appareil; et le père de la tragédie eut cela de commun avec ce Lopez de Rueda, qui créa en Espagne le théâtre populaire. D'après un prologue de Cervantes, tout l'attirail d'un *maestro de hacer comedias* (maître en fait de comédies) s'enfermait alors dans un sac; c'étaient trois ou quatre vestes de peau blanche garnies de cuir doré, autant de barbes, de perruques et de hauts-de-chausses, le tout pouvant tenir sur le *dos d'une araignée.* « Il n'y avait pas alors de machines et de décorations, ni combats de Mores et chrétiens, à pied ou à cheval. Il n'y avait point de figures qui semblassent sortir de la terre, par le plancher du théâtre, et moins encore des nuages ou des ames. Le théâtre se composait de quatre planches portées par quatre bancs en carré, qui les élevaient à quatre palmes de terre. Tout le décor était une vieille couverture tirée par deux cordes d'un bout à l'autre, pour faire ce qu'on appelle le *vestiaire* et derrière laquelle se tenaient les musiciens, qui chantaient, sans guitare, quelque ancienne *romance.* »

En 1561, la cour d'Espagne, qui avait jusque-là voyagé d'une capitale de province à l'autre, se fixa tout-à-fait à Madrid. Cette circonstance fut favorable à l'art dramatique, en fixant aussi le théâtre. Des documens authentiques attestent qu'un an après la mort de Lopez de Rueda, il y avait à Madrid des salles de spectacles (corrales de comedias). On comptait alors, tant dans la capitale que dans les provinces, plusieurs troupes d'acteurs qui se distinguaient entre elles par des noms bizarres. Peu de temps après, Juan de Malara, célèbre professeur d'humanités, plus connu sous le nom de commentateur grec (commentador griego), fit jouer à Salamanque un drame en vers, intitulé *Locusta*, qu'il avait d'abord écrit en latin. Puis vint un auteur de Tolède, nommé Navarro,

lequel fut appelé l'inventeur des théâtres, pour avoir apporté quelque pompe à la représentation. (Viardot.)

« Il changea, dit Cervantes, le sac des habits en coffres et malles; et mit en avant la musique, jusque-là cachée derrière la couverture; il ôta les barbes postiches aux acteurs dont le rôle ne la requéraient pas; il inventa les machines, les nuages, les tonnerres et les éclairs, les défis et les batailles. » Un certain Cosme d'Oviedo imagina, dans le même temps, les affiches. Cervantes lui-même, qui pressentait combien la pompe théâtrale devait prêter au drame de grandeur et d'éclat, s'était efforcé d'ajouter à son ouvrage toutes les ressources dont la scène disposait de son temps, et les recommandations imprimées avec le texte de la pièce, prouvent en quelle enfance était encore l'art de la scène. « Pour imiter le tonnerre, dit-il quelque part, on roulera des pierres dans un tonneau. »

En France, à cette phase du XVIe siècle, époque essentielle de la transition, on n'en était plus aux solennités mystiques et princières des divertissemens du moyen-âge, et l'on n'en était pas encore à la pompe intelligente et fastueuse des fêtes du grand règne. Ce fut alors seulement que l'art du machiniste décorateur prit un essor prodigieux, et il eut cela de commun avec la poétique dramatique, qu'il sembla tout d'abord atteindre ses limites. On a vu qu'en Espagne, Cervantes avait assisté, dans sa jeunesse, à des essais barbares avant d'applaudir Lopez de Vega. S'il fût mort quelques années plus tard, il eût pu admirer les chefs-d'œuvre de Calderon. En Angleterre, *Roméo et Juliette* suivit presque immédiatement les ébauches de Gurton. En Allemagne, la palme est restée aux dramaturges qui ont ouvert la carrière. En France, enfin, où une révolution presque aussi soudaine transporta l'art, des tréteaux des farces, au théâtre immortalisé par Corneille et Molière, nos machinistes modernes sont restés évidemment en arrière des progrès généraux de la mécanique, et l'on pourrait leur dire encore, comme l'auteur du *Devin de village*, un jour qu'on lui proposait de visiter le matériel de la scène de l'Opéra : « A quoi bon? pour voir de grandes causes qui ne produisent que de petits effets! »

EMILE MORICE.

Au Général Allard[1].

Quand cet homme éternel que toujours on nous cite,
Ce grand mort qui, pour nous, sans cesse ressuscite,
Lorsque Napoléon, par Dieu même applaudi,
Conduisait au Jourdain les soldats de Lodi;
Lorsqu'au pied du Thabor, dans sa gloire première,
Il empruntait au Christ son bandeau de lumière,
Et que sous la faveur du destin souriant,
Détourné de l'Europe, il rêvait l'Orient,
Le grand homme savait combien il était riche
Ce paradis terrestre où tant d'or est en friche,
Et tout ce qu'une main peut tirer de trésors,
De ce fécond pays, ce pays d'où tu sors.
Du pied de Saint-Jean d'Acre, à la tour si fatale,
Il se dressait pour voir la zone orientale;
Le sort du monde est là, disait-il, et sa main
Des nouveaux champs promis désignait le chemin.
Le héros se livrait à ces grandes images;
La nuit il croyait voir l'étoile des trois mages,

(1) Ces vers ont été lus par M. Méry, dans une soirée chez M. le duc de Choiseul, au Louvre. Au nombre des personnes invitées se trouvaient le général Allard, et M. Porphyre Jacquemont, frère du voyageur, mort dans l'Inde.

Qui, se levant pour lui sur le pôle vermeil,
L'invitait à se rendre au berceau du soleil.
Après soixante assauts, la fortune inconstante,
Hélas! lui conseilla de replier sa tente,
Et de s'en revenir par les mêmes déserts,
Abandonnant son rêve envolé dans les airs;
Comme un rayon qu'éteint le crêpe de l'orage,
Ou comme le tableau du magique mirage,
Tout brillant de palmiers, d'eaux-vives, de gazon,
Et qui, le soir venu, s'efface à l'horizon.
Dans ce rêve brûlant qui dévorait sa tête
Il avait bien compris, ce conquérant poète,
Que l'Europe vieillit, tant nous avons creusé
De sillons abondans sur un terrain usé!
Que l'Occident partout se crevasse de rides,
Que nos étés sont froids, et nos landes arides,
Et qu'il nous faut, peut-être, après des jours trop longs
Alterner la semence et changer de sillons:
Alors, il convoitait cette mine féconde,
Ce jardin qui s'étend de Surate à Golconde,
D'Alep à Bassora, ce jardin de palmiers
Où vivaient les pasteurs dans les âges premiers.
Là tout nom prononcé, soit de ville ou d'empire,
En sons mélodieux sur notre lèvre expire;
Là, tout est jeune encor; le sol n'a pas vieilli;
Le fruit semble renaître au jour qu'on l'a cueilli;
La terre offre aux passans, sous une nappe verte,
Sa table de festin, incessamment ouverte.
Oh! sans doute, il voulait le grand homme naissant,
Déposer au désert son glaive teint de sang,
Et Moïse nouveau de la France accourue,
Sillonner l'Orient du soc de sa charrue;
Les hommes l'auraient vu, dans son élan si prompt,
Courir avec ses fils, la double flamme au front,
Vers les jardins promis; puis avec eux descendre
Ces fleuves, où jadis, s'abreuvait Alexandre,

Fécondant tout d'un cri de sa puissante voix,
Réveillant sous ses pieds les choses d'autrefois;
Des peuples de l'Indus recevant les messages,
Fondant d'augustes lois sur le livre des sages,
Et, digne associé du soleil, de ses mains
Semant l'arbre et la fleur sur les poudreux chemins.
Ce ne fut donc qu'un rêve! et pourtant sa pensée
Survit encore aux lieux où son front l'a laissée.
Ainsi, lorsqu'Alexandre, en ces climats ardens,
Expira vieux de gloire, hélas! et jeune d'ans,
Ceux qui l'avaient suivi sur le chemin du monde,
Et qui savaient comment on détruit et l'on fonde,
Reprirent leur épée, et de son nom couverts
S'assignèrent entre eux leur part de l'univers.
Nos soldats de l'Empire, après vingt ans de course
Des feux de la Torride aux glacières de l'Ourse,
Quand Napoléon mort eut brûlé leurs drapeaux,
N'auraient pu, sans mourir, accepter le repos:
Lorsqu'aux pieds du soldat la flamme est allumée,
Lorsqu'il a trop vécu dans le bruit d'une armée,
Peut-il, la paix venue, indolent citadin,
S'asseoir, comme un oisif, sous l'arbre d'un jardin?
Et toi, noble guerrier, qui nous viens de Lahore,
Resplendissant des feux du berceau de l'aurore,
L'instinct qui te guida vers ces lieux séduisans
Te venait du héros que tu servis quinze ans.
Tu fus un des rayons, qu'en s'éteignant sous l'onde,
Le soleil de l'empire avait légués au monde,
Un de ces voyageurs, glorieux pélerins,
Qui, le bâton au poing, et la ceinture aux reins,
S'en allèrent parler des gloires de l'Empire
Jusqu'aux lointains climats où l'univers expire;
Pareils aux douze Hébreux, qui, la croix à la main,
Racontaient le Christ mort à l'univers romain.
Combien de fois, dis-nous, sous le palmier des veilles,
Sous le ciel d'Orient, la zone des merveilles,

Dans un Louvre indien nonchalamment assis,
N'as-tu pas répété d'héroïques récits,
L'histoire fabuleuse, étonnante de gloire,
Sur le Nil commencée et finie à la Loire?
Aussi le sage roi des pays du soleil,
Comme un fils de l'Indus t'admit à son conseil:
Il t'a fait son Emir; il te ceignit l'épée
Que le riche Damas dans ses eaux a trempée.
Lui-même il t'a vêtu de ces pompeux habits
Où l'Inde généreuse a versé les rubis.
Puis, tu nous apparais comme un de ces génies
Qui venaient adoucir les sombres insomnies,
Et dans un palais d'or, séjour des longs ennuis,
D'un sultan ombrageux enchantaient mille nuits.
Il semble, en t'écoutant parler de bayadères,
De longue caravane avec ses dromadaires,
De ces rois indiens qui marchent triomphans,
Assis en palanquin au dos des éléphans;
Il semble que l'on rêve; il semble qu'on traverse
Quelque brûlant désert de l'Inde ou de la Perse,
Et que sous les palmiers aux sonores rameaux
Près du puits où se tend le long cou des chameaux,
Nous, pélerins assis, dans le calme des veilles,
Nous écoutons ta voix qui nous dit des merveilles.
Oh! parle-nous encor, parle jusqu'au matin;
Rien n'est brillant aux yeux comme un pays lointain;
Parle-nous des pays que le soleil admire,
Parle-nous du beau lac qui baigne Cachemire,
De l'Océan de l'Inde où le doux flot dormant
Fait luire le rocher ainsi qu'un diamant,
Où la rive est en fleurs, où le vaisseau déferle
Sur un lit de corail, sur un écueil de perle;
Des jardins où le vent fait trembler, amolli,
L'éventail de palmiers qui flotte sur Delhi,
Et reçois nos adieux! Que le vent te seconde
Sur l'Océan qui mène aux rives de Golconde!

Va, parle encor de nous à ces peuples lointains;
Convive oriental de nos joyeux festins,
Porte au roi qui t'attend nos paroles amies;
Que la mer ait pour toi des vagues endormies.
Oui, c'est toi, qui dans l'Inde a versé de ton sein
Une grande pensée, un glorieux dessein;
Nous le savions déjà: bien avant ta venue
Ta gloire nous fut chère et nous était connue;
Un jeune voyageur, un autre conquérant
Qui parlait de la France à l'Indien errant,
Jacquemont nous a dit combien elle t'honore
L'hospitalière main que lui tendit Lahore;
C'est toi qui lui doras son voyage si beau;
Et ta palme indienne ombrage son tombeau.
Par toi, les trois couleurs, que nous avons reprises,
Ont flotté sur l'Hidaspe, au souffle de ses brises;
Des prodiges encor doivent être accomplis
Sous ce drapeau qui tient le bonheur dans ses plis;
Au souffle de ce roi, qui commande aux cinq fleuves,
S'éteindront les bûchers où se brûlent les veuves,
Et déjà, nous dis-tu, son sceptre paternel
De la peine de mort absout le criminel;
Quel beau triomphe! ainsi crois-en notre espérance,
Le ciel vous donnera, comme il donne à la France,
L'industrie aux cités, l'abondance aux bazars,
Et l'accord fraternel de la paix et des arts.

MÉRY.

LES

VIEILLES LETTRES.

Vous est-il arrivé quelquefois de vous asseoir au coin de votre feu, à la campagne, le grillon criant au loin dans la cheminée, le vent psalmodiant sa cantilène de mort dans les fentes des boiseries, une goutte de pluie battant de sa flaque irrégulière le vitrage de votre chambre, et le ciel gris se couvrant par degrés de nuages sombres, jusqu'à ce que vous regardiez votre montre, tout inquiet de savoir s'il est midi ou minuit, jour ou ténèbres, matin ou crépuscule? Supposez que la chambre soit isolée; que le frère cadet soit à la chasse, suivi de son chien à jambes torses *bas rouge*; que le vieux père s'ennuie du plus profond de son cœur en siégeant, votant, bâillant, jugeant, amendant et pestant à la chambre des députés; enfin, admettez un de ces grands momens de solitude où il se fait autour de nous un silence et un vide profond, où le monde nous permet de nous regarder nous-mêmes et de savoir qui nous sommes, où nous profitons de ce rare et bizarre intervalle de paix pour faire le triste inventaire de notre vie, et descendre en tremblant dans la caverne dont parle Bâcon :

— *L'ame de l'homme.* —

L'heure où je vous place, qui a sonné pour vous, comme pour moi, comme pour tous, est triste et solennelle. Vous n'auriez que joie dans votre famille, dans votre pensée, dans votre avenir; le silence et la solitude sont deux puissances graves; elles mettent en regard l'homme physique et l'homme intellectuel; elles soumettent l'un à l'autre; elles asservissent la force brutale qui nous appartient à la force divine qui est en nous. Elles assiégent l'intelligence sur son trône, d'où elle juge sévèrement et durement son pauvre vassal, le corps. Elles arrachent l'homme à toutes les influences extérieures, le contraignent à se poser arbitre de ses passions, critique de ses sottises et bourreau de ses fautes passées. Il est vrai que plusieurs heureux échappent à ce supplice: les ames qui ne portent rien et les esprits qui oublient de penser. Dieu, dans sa clémence, a fait beaucoup de ces ames choisies et de ces esprits d'élite.

Ces plates et heureuses ames et ces adorables esprits peuvent très bien se dispenser de lire les pages suivantes. Ils seront beaucoup mieux occupés ailleurs. Je leur conseille la fabrication d'un drame ou d'un vaudeville, sur le patron des six cent mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf de l'année dernière.

Le peu que j'ai à dire est d'une si naïve simplicité, que je ne sais vraiment à quel saint de rhétorique ancienne et moderne me vouer pour ne pas être maudit du peu bienveillant lecteur. Je ne sais non plus comment un esprit oxidé et suroxidé par les travers du temps actuel acceptera cette simplicité sans effort?

Mais vous autres, qui estimez peu la rhétorique; vous dont je rétrécis volontairement le cercle, lecteurs, les seuls que je veux, vous qui sentez et pensez à l'unisson de votre ami, dites, ne vous est-il pas arrivé, dans une des heures solitaires, où nous nous parlons à nous-mêmes, où nous nous grondons nous-mêmes, où l'ame fait de sourds reproches à l'esprit, où l'esprit se révolte et plaide à huis-clos contre l'ame; ne vous est-il pas arrivé, dans ce silence et cette solennité presque lugubres, d'avoir la même fantaisie

que moi, d'avoir quelque vieux tiroir oublié, quelque malle privée de la moitié de ses clous, quelque portefeuille de cuir jadis noir et qui aura bruni et rougi dans un coin du secrétaire en marqueterie que vous a légué votre aïeul? Avec quel sentiment de terreur, dites-moi, aurez-vous éparpillé sur la table, en face du feu qui pétillait, pendant que la pluie tombait au dehors, les vieilles lettres contenues dans ce réceptacle de vos antiquités personnelles, de vos péchés antérieurs?

Ce sentiment, doux et funèbre, naturel et étrange, dont je vous parle, l'avez-vous éprouvé en feuilletant vos vieilles lettres?

Les voilà donc, ces pauvres lettres! Combien d'entre elles ont été reçues avec émotion, avec bonheur, avec angoisses! Il y a des larmes sur celle-ci, larmes séchées qui n'ont plus de source dans mon cœur. Quelle est cette écriture? Celle d'un des mille rivaux qui traversent notre sphère et qui nous disent en bourdonnant autour de nous : *Je suis votre ami*; puis ils passent, oublient et bourdonnent toujours. Quand je recevais cette autre lettre, dont la petite écriture est si tremblée, le sang circulait plus vite dans mes veines, et mon front se serrait d'un bandeau de fer, et mes yeux s'obscurcissaient sous les larmes. Il y a maintenant plus que des océans entre moi et celle qui l'a tracée. Elle est vieille et obscure, ainsi que sa jeune et douce fille que j'ai vue si brillante et si adorée, et qui végète, plus morte que vivante, dans un petit village du Languedoc, avec six enfans et un honorable ministre protestant, son mari.

Les vieilles lettres sont les jalons qui marquent toutes les phases, tous les cantonnemens, toutes les stations de notre vie.

Quand je recevais cette vieille lettre, j'aurais voulu être officier, c'était mon ambition; quand je recevais cette autre vieille lettre, je n'aspirais pas à un plus noble sort, à un plus sublime degré de réputation littéraire et de crédit sur la place intellectuelle, que de faire accepter au libraire Ladvocat, alors tout-puissant, ma traduction de *la Fiancée d'Abydos*, poème de Byron, qui venait de paraître à Londres. J'aurais été heureux, en face de la littérature impériale, pendant que la tragédie d'*Omasis* brillait comme la lune dans son plein, pendant que *Misanthropie et Repen-*

tir épuisait la sève lacrymale de tous les yeux bourgeois ; j'aurais été heureux de faire savoir au monde qu'on pouvait écrire énergiquement, puissamment, avec une verve concentrée, et un éclat de diction qui faisait pâlir nos académiciens de tous les ordres. Hélas! je ne trouvai pas d'éditeur. J'avais vingt ans. Les superbes réponses de mes éditeurs espérés, sont là, gisantes parmi mes vieilles lettres, — ainsi que ma traduction de *la Fiancée d'Abydos!*

O vieilles lettres! le bon Pasquier n'avait-il pas raison de dire :

Combien de changemens, depuis que je suis au monde!

Qui n'est qu'ung poinct de tems?

Voilà ce que j'apprends de vous, oh! mes vieilles lettres! mes vieilles lettres! feuilles absurdes, ferrago oublié! comptes et écrits indéchiffrables : l'amour ici, la haine là-bas, souvent la folie, de temps en temps de bonnes pensées, et toujours remords, repentir et douleur pour le vice comme pour la vertu ; car le sort s'amuse à punir le bien quand il a oublié de punir le mal, et il nous châtie de nos qualités éparses comme de nos nombreuses sottises! Oh! mes vieilles lettres! cadavres d'amours et d'amitiés! croyances fragiles, illusions détruites, rayons d'esprit qui se sont évanouis dans le calice de la vie active et réelle!

Les vieilles lettres sont un grand dossier contre le genre humain! Qui pourrait relire les lettres autrefois écrites par lui-même, sans y retrouver les traces désolantes d'une naïveté perdue, d'une bonté effacée, d'une confiance éteinte, d'une bienveillance évanouie, d'une espérance dans les hommes et Dieu, espérance que le temps et le monde ont transformée en amertume!

Qu'il est triste et bizarre de revoir aussi confondues les ruines de sa vie, tous ces cadavres de nos champs de bataille et tous ces informes débris de nos passions les plus chères. Cette année, j'étais fat, et cette autre, érudit; voici trois mois de folie musicale, et six ans de folie amoureuse; un hiver d'ardente passion pour Goethe et Frédéric Richter, autrement dit Jean-Paul, le plus Allemand des Allemands. Voici des douleurs et des joies, des espérances et des déceptions; des romans qui tous commencent si bien, qui tous finissent si mal! hélas!

On voit se développer dans les vieilles lettres, non-seulement les vieux amis et les vieilles amitiés, mais les vieux ennemis et les vieilles inimitiés. On les voit sourdre, poindre, grossir, se cacher, se voiler, se replier, reparaître, attendre le moment favorable, se dérober sous l'*humble serviteur*, se draper sous le *dévouement* de la signature, quelquefois chercher un refuge dans la brusquerie ou l'exigence du texte, dans une querelle d'Allemand ou une taquinerie à propos de bottes. Puis quand l'heure est venue, que l'ennemi de vieille date est embusqué depuis long-temps, vous croit battu du sort, oublié des uns, attaqué par les autres, qu'il aperçoit bien à découvert tous les défauts de votre cuirasse, oh! alors il se montre; sa lettre est insolente; la troisième personne du verbe vous y insulte hautement; la négative et le refus vous battent en brèche. Quelquefois (ce qui est plus habile), l'ennemi prend l'offensive. Vous êtes accablé, étonné, étourdi, de la multitude de ses griefs; vous lui avez fait ceci et cela, et encore cela; vous ne l'avez pas salué, tel jour, au foyer de l'Opéra; vous avez négligé de lui renvoyer ce qu'il désirait; vous êtes un monstre; vous avez payé d'ingratitude cette tendre et profonde amitié; il rompt malgré lui, il vous déclare la guerre : en effet, vous êtes pauvre, il est riche; que faire d'un ami pauvre?

Oh! les vieilles lettres! les vieilles lettres! Je vous le répète, toutes les leçons de la vie sont là!

Quand mon parent le grand seigneur constitutionnel était second clerc d'huissier, il m'écrivait avec une tendresse si délicate, si épanouie, que jamais ses vieilles lettres ne sortiront ni de mon bureau ni de ma pensée.

Mais je le répète, que faire d'un parent pauvre, quand on n'est plus clerc d'huissier? Mon parent le grand seigneur constitutionnel ne m'écrit plus du tout. Il pense à ce sujet comme Charles Lamb :

Écoutez ce que dit Charles Lamb :

« Oh! la triste et la redoutable chose qu'un parent pauvre! avec quelle impertinente sympathie il s'approche de vous! N'avez-vous pas tremblé toutes les fois que vous avez fait la malheureuse découverte d'un nouveau parent pauvre qui n'existait pas encore

pour vous? comme vous maudissez la nature qui s'est cependant mise en frais pour augmenter votre famille!

« Le parent pauvre d'ancienne date vous persécute avec l'acharnement d'une conscience bourrelée; c'est le ver rongeur qui s'attache au fruit de votre propriété; c'est le lierre parasite qui dévore la substance du chêne; c'est une ombre triste et funèbre qui s'étend et se prolonge dans la carrière lumineuse de votre fortune. Un parent pauvre vous rappelle que vous l'avez été ou que vous pouvez le devenir. Mortification permanente! humiliation dont vous ne pouvez vous défaire! tache sur votre écusson! impôt perpétuel sur votre orgueil blessé, souvent sur votre bourse épuisée! j'aurais vainement recours à toutes les similitudes de la rhétorique et de la poésie, elles ne m'offriraient rien qui donnât une idée exacte de l'horreur qu'inspire un parent pauvre. Imaginez une telle demande au milieu d'un festin joyeux et splendide; le pauvre Mordekai à la porte du riche; Lazare à votre porte; un loup affamé qui vous barre le passage; un dîner réchauffé; la grêle au milieu de la moisson; enfin tout ce qui met à l'épreuve l'irritabilité humaine, tout ce qui achève notre éducation par la patience, la plus triste et la plus nécessaire des vertus.

« Écoutez, on frappe à la porte; on sonne: pourquoi frémissez-vous? Vous avez reconnu le coup de sonnette du visiteur... c'est la main du parent pauvre. Votre cœur vous le dit: il frappe à la fois familièrement et respectueusement. Il sent qu'il a des droits à être bien reçu, et qu'il serait absurde et impertinent de les faire valoir. Il a des prétentions rentrées, un orgueil souffrant, un sourire triste et embarrassé. C'est le parent pauvre! fuyez-le comme on fuit la peste! »

Ainsi parle le bon *Lamb*, le roi des écrivains qui pensent, qui pleurent et qui rient.

Charles Lamb aurait dû écrire les pages que je griffonne de mon mieux sur les vieilles lettres; Charles Lamb, le plus original des écrivains de l'Angleterre moderne; qui n'a pas un seul frère, pas un seul cousin-germain en France, dans ce beau pays où tout, vertu et vice, est de parade et de théâtre; Charles Lamb, l'esprit le plus sensible et le cœur le plus subtil qui ait oncques transformé en

articles de journaux et de revues, et en phrases monnayées, les battemens de son cœur et la circulation de ses veines. Il a écrit des pages enchanteresses sur la *Vieille Porcelaine*, et je les ai traduites, sans me soucier des cris de mes amis, qui me trouvaient bien plat et bien impudent d'oser traduire, et m'avilir ainsi, dans un siècle où tout le monde invente.

Salut, génies créateurs!

Vous avez créé la tragédie espagnole, qui existait en 1600, sous Lope de Vega.

Vous avez créé le roman psychologique, lequel existait fort proprement, en la même année 1600, quand votre très humble serviteur, Miguel Cervantes Saavedra écrivait l'histoire de l'*Ame Quixotienne*, et celle de l'*Ane Sanchovien*.

Vous avez créé les mémoires biographiques et esthétiques, lesquels vivaient très vertement sous la plume de messire Hiéronime Cardan, vers le milieu du XVIe siècle.

Et vous avez créé le drame historique, rudement ébauché jadis par ce troubadour du XIIe siècle, qui fit les annales de Jehanne d'Arc, coupées par scènes. *William Shakspeare* et le susdit *Miguel Cervantes* ont assez passablement historié le drame; mais ce sont de pauvres gens sans génie, et vous êtes les inventeurs!

O mes maîtres!

Vous avez créé tout ce que vous avez gâté.

Revenons aux vieilles lettres et à leurs multiples enseignemens. Que je fus vertement tancé, en l'an 1816, lorsque le romantisme, pauvre petit géant, bégayant à peine, levait modestement une faible petite tête innocente et royaliste; que je fus vertement tancé, lorsque, faisant mes premières armes littéraires, et croyant travailler pour un journal éminemment libre, journal d'opposition et d'indépendance, j'osai louer Mme de Staël, et annoncer (dans *la Renommée*) une rénovation littéraire. Personne n'y pensait encore. Je me le rappelle bien. Mon pauvre article commençait par ces paroles emphatiques; on est toujours emphatique à ses débuts :

Le siècle change de peau comme le serpent. La société se renouvelle et la littérature sera renouvelée....

Je le prouvais, ou je croyais le prouver.

Tonnerres et éclairs! foudres et orages! J'aurais mieux fait de nier Dieu que de nier l'immortalité de la littérature alors régnante. Voici la lettre que je reçus le lendemain du jour où mon naïf article avait paru :

MONSIEUR,

« Je regrette d'avoir une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Vous ne pouvez continuer d'être collaborateur de *la Renommée*. Ce journal, dont les opinions politiques sont très en avant du siècle, se doit à lui-même de guider sûrement l'opinion dans les voies littéraires, comme dans les voies d'amélioration sociale. Plusieurs membres de l'Académie française (section de l'Institut) font partie de la collaboration du journal. Ils ont été, je dois vous le dire, blessés du ton de hardiesse néologique et du romantisme qui respiraient dans votre article sur le *Mouvement intellectuel de l'Europe*, et dans votre *Revue critique* des ouvrages de Mme de Staël. Vous annoncez tout simplement une rénovation littéraire, et vous prêchez les doctrines de l'Allemand Schlegel et de sa pupille, deux personnages barbares, qui nous ont fait rire, il y a quelques années, en préférant Shakspeare à Molière. Vous parlez aussi très lestement de la stérilité du génie actuel, et en général de la littérature de l'empire, qui s'honore cependant des noms de Millevoie, Esmenard, Aignan, etc., que vous oubliez si injustement. Les rédacteurs du journal auquel votre talent prêtait son secours sont décidés à maintenir de toutes leurs forces la pureté du goût, et l'inviolable sainteté des doctrines françaises.

« J'ai l'honneur, etc., etc., etc. »

Les mille bévues d'une vie étourdie et artiste se retrouvent dans les vieilles lettres. Ce sont les ornières où notre fragile char a versé : voici encore la marque des roues, et quelques débris de pièces d'or et d'argent qui restent mêlés à la boue du chemin. Ce

brinborion de papier jaune me rappelle le temps où M. V....., *pediculosus dictator*, aujourd'hui millionnaire, m'écrivait :

« Mon cher ami,

« Prêtez-moi votre secours pour mes *pilules* qui se vendent chez ***. Un petit mot de vous dans votre journal me fera un bien infini. »

Précieux petit morceau de papier jaune, va! griffonné de la main de l'homme qui représente le mieux son siècle, de l'homme-annonces, de l'homme-affiches, de l'homme-ventre, de l'homme dont l'écriture est aujourd'hui plus estimée sur la place que celle de Walter Scott et de Lamartine!

Oh! que le Turcaret moderne était doux, humble, poli, à l'époque où ce papier jaune était un peu moins jaune! Que son insolente parole était alors oléagineuse et accommodante! que son excroissance abdominale se courbait, et rentrait honnêtement pour obéir à la révérence intéressée! Quel petit portrait bien caractéristique, quelle ravissante silhouette ne léguerait pas à l'avenir un Labruyère qui voudrait découper ce profil camus, grossier comme l'intérêt et madré comme l'usure? Va, petit papier jaune! ce portrait sera terminé.

Et voici une autre lettre bien terrible, mon Dieu! une lettre signée d'un nom....

****

Je ne peux nullement vous dire ce nom-là, bons bourgeois de Paris. Vous avez lu et dévoré les produits des cabinets de lecture; votre histoire de la révolution vous est connue comme la Bible était connue du bourgeois au XVIe siècle. Vous savez par cœur ce poème épique de terreur folle et de grandeur ignoble.

Vous avez là, dans le cerveau, chers bourgeois, les images distinctes de nos pères conscrits de la république, depuis le noble Desmoulins, jusqu'au monomane Clootz; guenille et drapeaux d'or, tout ce qui a servi de bannière dans ce temps, vous flotte dans l'imagination et vous exalte la pensée. Vous vous attachez à

ces images, quand vous avez achevé votre partie de dominos, acheté un parapluie, commenté le discours de M. Berryer; quand vous sortez de l'élection prosaïque, ou que vous avez marchandé avec votre propriétaire (si vous êtes locataire), avec votre locataire (quand vous êtes propriétaire).

Ce vaste océan lumineux et orageux, cette toile de John Martin, cette révolution qui commence avec les ténèbres de la féodalité d'une part, pour se perdre dans un avenir républicain, de l'autre; c'est votre temps héroïque; vous croyez avoir fait l'orgie avec Danton, et Gorsas, et Barnave, et Mirabeau: voilà vos demi-dieux; c'est votre mythologie; que vous êtes heureux, fils d'un temps peu héroïque, heureux d'avoir ces noms pour vous idéaliser, quand vous avez monté votre garde, ou que, séant au conseil de discipline, comme de petits rois postiches, vous avez infligé l'incarcération au réfractaire.

« Wielding the thunder of Jove. »

Petits Jupiters d'une sphère basse, tout fiers d'abord, et tout honteux ensuite de cette fragile, démocratique, insolente et passagère autorité. Bref, la poésie, pour le bourgeois de 1815 à 1835, c'est la révolution et Bonaparte; il vit là-dessus depuis vingt ans. Il n'ignore aucune des célébrités révolutionnaires. Qu'il choisisse parmi ces figures, la plus tigre, la plus sanglante, la plus maculée, quelque tête entre celle de Robespierre et de Saint-Just, bien pâle, idéale de crime; — je ne nommerai pas; — je la laisserai supposer à mon lecteur; elle est réelle; elle a vécu; je l'ai connue.

Je crois la voir encore, avec ses beaux cheveux blancs tout ondoyans et tout vénérables, et son grand nez d'apôtre, et sa douce physionomie pleine de mansuétude, et son œil d'un bleu pâle et son sourire évangélique.

Le tigre révolutionnaire était fait ainsi.

Voici la lettre de ce tigre :

« Mon jeune ami, je vous donnerai ce soir, si vous venez à neuf heures, pendant que ma femme sera à l'Opéra, l'explication des premiers livres de Swedenborg, que je vous ai promise. N'oubliez

pas de passer chez le vieux Du...., homme fort respectable, et de lui porter les secours nécessaires dans sa situation.

.....

Y a-t-il une plus haute leçon historique que ma vieille lettre? Oui, cet homme a versé du sang. Il l'a répandu par torrens et par système, sans remords et sans crainte. Oui, cet homme était féroce et sublime. Oui, il a fatigué le bourreau; et son ame était la plus douce, la plus suave, la plus chrétienne, la plus féconde en pardon, en pitié, en dévouement, de toutes celles que j'ai pu sonder depuis que j'existe. Jugez, historiens, si vous l'osez!

Un de mes proches fut un des plus imprudens et des plus exaltés de ces hommes qui retrempèrent la société française; un des plus aveugles, mais aussi l'un des plus purs. Si vous n'avez lu la révolution de France que dans les pages des trois ordres, dans les pages blanches des monarchistes, dans les pages rouges des Jacobins, dans les pages noires des philosophes, vous n'avez rien connu. Il fallait voir de près ces caractères, ces figures, ces hommes, ces Pym, ces Hampden, ces Barebone du XVIIIe siècle mourant. Je les ai connus, moi; leurs gestes et leurs allures ont été les premiers sujets de mon observation. La première étude de ma jeunesse, ce n'a pas été Cicéron que j'expliquais, ni Térence que je traduisais. Non, non, il y a d'autres pensées, même dans le jeune âge; et grace à Dieu, l'ablatif absolu n'occupa jamais qu'une place secondaire; je composais ces noms et ces êtres; je tirais des inductions de leurs paroles; je mettais en présence leur renommée et leur réalité, leur ombre historique projetée par eux, et l'ombre qu'ils jetaient sur moi, quand ils marchaient dans le jardin de mon père ou s'asseyaient à son foyer. C'est par eux que je sais plus de la révolution française que ceux qui croient la savoir, commentaires vivans d'une grande époque, dont le souvenir ne s'effacera pas de ma pensée.

J'ai vu un homme pendu pour avoir conservé ses vieilles lettres. Une malle qui le suivait toujours en était remplie : c'étaient les trophées de Frédéric Dalton, il se faisait appeler ainsi. Frédéric

Dalton, escroc de bonne compagnie, avait des femmes à travers toute l'Angleterre. Son plan était simple; il avait de la figure, des manières, de l'audace, il épousait partout où il se présentait, mettait la dot dans sa poche, et disparaissait du canton. Ce polygame systématique était de temps à autre retrouvé par quelque femme abandonnée, qui ne manquait pas d'adresser d'adorables épîtres à son infidèle. Dalton rangeait toutes ces lettres, les enveloppait de papier gris, faisait de chaque paquet un petit dossier séparé, les nouait avec des faveurs de couleurs différentes, et plaçait le trophée dans sa malle. Cette classification devait lui jouer un fort mauvais tour.

Une pauvre jeune fille, grasse et blonde, fraîche et riante, du comté de Northumberland, fut sa dernière victime. Il osa paraître dans le pays, sous le costume et dans l'équipage d'un pair d'Angleterre. Il menait grand train, faisait grand bruit, et toutes ses lettres partaient et arrivaient franches de port, comme c'est le privilége de la caste à laquelle il s'affiliait de son autorité privée. Dites-moi un peu comment Marguerite Bodley aurait pu résister à tant d'espèces de séductions. Elle épousa le prétendu fils du pair d'Angleterre, et la famille de l'honnête forgeron Bodley ouvrait de grands yeux, en contemplant la fortune inattendue de Marguerite, le laquais de son mari, ses gants jaunes, et sa livrée ponceau. Je suis persuadé que ce qui porta malheur à Frédéric Dalton dans cette dernière entreprise polygame, ce fut le choix de l'église dans laquelle le sacrilége fut consommé.

Une église si petite, si pittoresque, si bien située, si solitaire, si ensevelie dans la profondeur des bois qui couvraient la montagne! Oh! quel cœur atroce et quel esprit dépravé il fallait avoir pour oser flétrir ce sanctuaire! tout était pur autour de l'église et dans l'église!

C'était un grand sacrilége que ne méritait pas cette petite chapelle mélancolique et sauvage, dont l'aspect seul aurait dû inspirer de meilleures pensées à Frédéric Dalton; mais notre homme était bronzé, rien ne le retenait, il se maria. Trois semaines s'écoulèrent. Sa jeune femme et lui épuisèrent tous les plaisirs de ce lieu de féerie romantique; on les voyait en bateau, à cheval, en calè-

che, chassant ensemble les perdrix et les outardes, accueillis par la bourgeoisie du canton, fière de donner à dîner à un aristocrate de si haut rang. Mais l'administration de la poste veillait; Dalton, pour assurer à ses lettres la franchise des ports, était obligé de commettre chaque jour un faux matériel; ce fut là ce qui le perdit. On alla aux renseignemens; le masque fut arraché au pauvre fripon, que le *posse comitatus* conduisit à la prison de la ville voisine. On lui portait intérêt; et je ne doute pas que le jury n'eût épargné sa tête, sans la découverte d'une malheureuse malle révélatrice, qui prouva que Dalton en était à sa vingt-sixième femme, ni plus ni moins. Cette malle était remplie de vieilles lettres qui furent lues en plein tribunal. Des gémissemens de femmes, des cris de douleur, de tendresse, si touchans, si déchirans, si cruels!

Dalton fut pendu!

Quand je vous disais que les vieilles lettres sont quelque chose, qu'elles offrent la carte géographique de la vie humaine; tous les écueils contre lesquels nous avons donné; les plages sur lesquelles nous échouâmes; les quelques îles riantes où nous avons fait halte.

Voulez-vous revivre votre vie entière et la comprendre?

Relisez vos vieilles lettres.

. . . . . .

Mais, qui que tu sois, si tu retrouves dans le fatras de tes lettres antiques, les mots tracés jadis par un ami fidèle, les derniers vestiges d'une ame qui t'aimait, baise religieusement les sillons que cette plume a creusés. Va, c'est là ce que le monde renferme de plus sacré, de plus religieux et de plus doux. Prends-les près de toi, et place-les sur ta table, sur ton lit, sur ton cœur, quand tu mourras. Au milieu de ce grand bruit calomnieux qu'on appelle monde, cette ame-là t'a défendu; au milieu des mensonges flatteurs dont toutes les puissances sont caressé, elle t'a blâmé sans crainte. Baise ces lettres; l'étincelle divine y brille et respire; l'amitié, c'est Dieu; l'amour, c'est Dieu; la vérité, c'est Dieu. Brûle (tu le peux) les lettres qui te rappellent tes voluptés âpres et tes spéculations heureuses, et tes ambitions satisfaites; celles qui exhalent encore

l'ambre et le nard ; rejette tous ces grains de poussière soulevés par la roue de ton char, emporté sur une route brûlante de plaisirs, de labeurs ou d'intrigues. Ce pli de vélin et d'or appartient à la femme coquette; ces armes et cette devise à la femme dont tu flattais la vanité; ces pattes de mouche insouciantes te disaient les progrès, la décadence et la mort d'un caprice éphémère; celle-ci cherchait une sympathie (factice ou réelle) comme un antidote à son ennui; celle-là était belle; et les trois lignes que son esprit indolent avait peine à dicter, semblaient t'ouvrir les portes du ciel; — bien; — ne maudis jamais ce que tu as béni; — ne brise point tes idoles; n'insulte pas; ne sois ni ingrat, ni lâche; — mais voici les lettres qu'il te faut garder, celles qu'il te faut bénir; cet accent qui en émane, c'est l'écho de ton propre cœur; c'est l'accent d'une ame fidèle et qui t'aimait.

PHILARÈTE CHASLES.

HISTOIRE

DE LA

MARINE FRANÇAISE.

M. Eugène Sue, après avoir obtenu les plus brillans succès dans le roman maritime, qu'il a le premier naturalisé en France, s'est bientôt retiré de l'arène littéraire pour se consacrer tout entier à un grand ouvrage historique, monument élevé à la gloire de la marine française; il a compris toute l'importance de son sujet, toute la gravité d'une pareille entreprise; aucune recherche, aucun sacrifice ne lui a coûté; les Archives de la Marine de Paris, celles de Versailles, celles des Affaires Etrangères, les bibliothèques de tous nos ports sur l'Océan et la Méditerranée, les documens secrets, les mémoires originaux, les correspondances diplomatiques, ont été mises à contribution, explorées avec une ardeur infatigable et une minutieuse sagacité. On peut entrevoir déjà le résultat de l'alliance d'un pareil talent, si chaud, si coloré, si dramatique, s'appuyant sur l'érudition la plus consciencieuse.

(1) Il paraîtra une livraison de quarante pages grand in-8° sur papier vélin satiné, ave une gravure sur acier, tous les vendredis, au bureau de l'*Histoire de la Marine française*, rue des Beaux-Arts, 10 — Prix de chaque livraison : 1 fr. La première livraison sera publiée le 13 novembre.

La planche qui accompagne ce chapitre pourra donner une idée de la beauté des gravures.

L'*Histoire de la Marine Française*, d'Eugène Sue, est non-seulement la première qui ait été publiée; mais ce qui distingue surtout cette œuvre capitale, c'est la nouveauté de son plan, c'est la façon ingénieuse, hardie, pittoresque, saisissante, dont l'auteur a disposé les faits. Chaque personnage se détache en relief sur un fond mobile et varié; jamais récits en apparence plus romanesques, plus merveilleux, ne furent plus vrais, plus scrupuleusement conformes à des témoignages authentiques et aux pièces officielles. Ces pièces, M. Eugène Sue les publie en partie ou en totalité à la fin de chaque volume. Ce livre satisfera également les savans et les gens du monde, les hommes du métier comme les lecteurs les plus étrangers à la marine.

Cette histoire se divise en trois séries, et se personnifie, selon le plan de l'auteur, dans l'*Histoire du sénéchal Pierre de Brezé*, pour le XVe siècle; dans celle du *Commandeur de Préjean*, du *Capitaine Paulin*, de *Montbart l'Exterminateur*, pour le XVIe; dans celle de *Jean Bart*, du *Maréchal de Tourville*, pour le XVIIe; dans l'*Histoire de Duguay-Trouin*, pour le XVIIIe; dans le *Journal d'Ivon Cloarec*, dit *Flambeau de mer*, de 1789 à 1830.

Chaque série formera un ouvrage complet. Nous avons sous les yeux les trois premiers volumes de cet important ouvrage, et nous pouvons dire que les éditeurs se sont piqués d'une noble émulation pour que l'exécution typographique, le dessin et le tirage des gravures sur acier fussent en harmonie avec le sujet; de là les retards qui ont trompé la juste impatience du public. Il y a eu, de la part de l'auteur et des éditeurs, rivalité de sacrifices. Nous ne faisons point ici d'éloges, nous annonçons purement et simplement un ouvrage qu'il suffit d'un coup d'œil et d'une lecture, pour distinguer de la foule des livres et des publications pittoresques. La seconde série, qui contient l'*Histoire de Jean Bart*, sera publiée la première; le fragment suivant forme le chapitre XI.

COMBAT

ENTRE LES FLOTTES ANGLAISE ET HOLLANDAISE,

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA MARINE

Depuis le 10 août de l'année 1666, le joli village de Duinburg, situé sur la côte occidentale de l'île de Walcheren (1), retentissait

(1) Walcheren est l'île la plus considérable de la Zélande aux Pays-Bas; elle

incessamment des clameurs d'une joie bruyante; or, la tranquillité de ce petit port était ainsi troublée par les conséquences de la permission que l'amiral Ruyter avait donnée aux capitaines de sa flotte, mouillée dans le canal entre Dieshoek et Flessingue (1), d'envoyer tour à tour leurs équipages *se rafraîchir* à terre pendant trois jours.

Il était douteux que ces honnêtes marins flamands et hollandais suivissent tout-à-fait la lettre de cette autorisation, et qu'ils passassent leur temps à *se rafraîchir:* car on voyait, sur les tables des hôtelleries de Duinburg, plus d'eau-de-vie et de vin d'Espagne que de koeders (2), et bien souvent la chaloupe des vaisseaux de guerre remportait à bord quelques victimes des rixes devenues si fréquentes depuis la destitution de l'amiral Tromp, que l'on disait injustement sacrifié à Ruyter.

Aussi, les marins de Tromp ayant pris parti pour leur amiral contre les matelots de la flotte de Ruyter, qui soutenaient la cause de ce dernier, chaque jour voyait de nouvelles querelles.

Tout ceci se passait après les combats acharnés qui avaient eu lieu les 4, 5 et 6 août, entre la flotte anglaise et la flotte hollandaise que nous avons laissée mettant à la voile, et s'élevant au nord-est des bancs d'Harwich, pour prendre une meilleure position de bataille.

Parmi les tavernes de cette île de Duinburg, l'auberge des *Armes d'Enkhuysen* était celle qui réunissait les suffrages des connaisseurs, tant à cause de la parfaite qualité de son genièvre et de son vin épicé, que pour le talent remarquable avec lequel myn-heer Hoën accommodait le stokfisch, ce mets de prédilection des Hollandais.

Un des habitués les plus assidus des Armes d'Enkhuysen était le vieux Sauret, qui connaissait d'ailleurs myn-heer Hoën depuis longues années; car l'excellent hôte faisait çà et là un peu de contrebande, et avait souvent mis à bord de la *quaiche* (3) que montait Sauret, deux

est presque ronde sur onze milles de diamètre, très basse, et sujette aux inondations. Middelbourg en est la capitale.

(1) Flessingue, autre ville de l'île de Walcheren; son port est situé sur la côte du sud, à quatre milles au sud de Middelbourg, et à dix-sept milles au N.-E. de Sluys, par 51° 26' 37" N., et 1° 14' 9" à l'E. de Paris. La ville défend le passage de l'Escaut et toutes les îles de la Zélande; le port est placé entre deux môles qui rompent l'effort des lames.

(2) *Koeders*, mélange d'eau, de vinaigre et de miel.

(3) Quaiche ou kerch, sorte de bâtiment en usage chez les Anglais et les Hollandais. Ils sont ordinairement à poupe carrée, bien construits et bon voiliers,

ou trois barils de genièvre et quelques douzaines de caisses de tabac et de jambon d'ours; le tout dans le but philantropique d'être agréable aux gastronomes de la côte de Suffolk, que la prohibition ou les droits fort élevés auraient sans cela privés de ces innocentes denrées.

Myn-heer Hoën et Sauret étaient donc sur le pied de la plus cordiale amitié, et ce jour-là surtout les deux vieux amis causaient tranquillement en compagnie d'un pot de vin épicé et sucré par l'hôte lui-même, qui avait (pour le moment) résigné ses fonctions entre les mains de son premier garçon...

Sauret et myn-heer Hoën étaient attablés sous un petit cabinet de verdure que de nombreuses pousses de houblon et d'autres plantes grimpantes couvraient d'un dôme impénétrable aux rayons du soleil.

A côté du pot de vin était un vase de grès rempli d'excellent tabac d'une belle couleur dorée, fin, un peu humide, et en tout digne de remplir la pipe du fumeur le plus difficile.

— Enfin, mon digne Sauret, dit Hoën, me voici un moment de relâche pour entendre la mémorable narration de ce grand combat naval des 3 et 4 août... Je charge ma pipe, et vous écoute comme un prêtre en chaire; mais souvenez-vous de nos conditions, révérend marin véridique et océanique; dès que vous m'aurez l'air de débiter des menteries, un bon coup du manche de mon couteau sur la table vous rappellera à vous-même...

— Soit... mais il est important, mon très digne hôte, de nous entendre une bonne fois sur ce que vous appelez si improprement des menteries... Ah çà! dites-moi... parce que j'ai beaucoup lu et beaucoup voyagé, dois-je donc pour cela m'en tenir simplement à la nue et grossière vérité?... Mais alors, cher hôtelier, d'après ce principe tant soit peu sauvage, il vaudrait mieux boire ce vin sans le sucre et les épices qui lui donnent un si haut goût, car c'est la même chose... ce que vous appelez menteries, n'étant qu'une manière de sucre et de gérofle d'esprit, qui sucre et aromatise la narration, si je puis m'exprimer ainsi, mon cher hôte...

— Bien, bien, digne Sauret; mais, par les Armes d'Enkhuysen, qui

et ornés d'une poulaine; leur gréement consiste en deux mâts (un grand mât et un mât d'artimon), leur grand'voile est semblable pour la forme à un artimon de vaisseau; ils ont au-dessus de la grand'voile un hunier et un perroquet, et au-dessus de l'artimon un perroquet de fougue; ils portent en avant trois focs amurés sur un beaupré assez long et peu relevé.

sont mon enseigne, quelquefois vos récits sont si diablement *sucrés* et *aromatisés*, qu'on ne sent que les épices, et pas autre chose... Mais, silence, je vous écoute.

— Après vous avoir raconté comment moi et mon jeune monsieur Bart avons été embarqués à bord de M. l'amiral de Ruyter, je vous ai parlé, je crois, mon cher hôte, de cet épouvantable et furieux orage du 3 août, qui vint la nuit en compagnie d'un grain du nord-nord-est nous surprendre à l'ancre entre le sud Foreland (1) et les Bancs de Flandre (2). Jamais, non, jamais, de mémoire de marin, on ne vit si terrible et si monstrueux tonnerre... et, pour être véridique...

A ce mot, *pour être véridique*, myn-heer Hoën, mu par un secret pressentiment, chercha son couteau dans sa poche, et le saisit fortement par le manche, tout prêt à en frapper la table... mais pourtant sans le montrer.

— Et pour être véridique, — continua donc Sauret, — je vous dirai que les éclairs étaient si nombreux et si formidables, que, m'éveillant, je dis à un matelot... Min Dieu! que le soleil est déjà haut... Mais c'était peu que les éclairs. Il advint par la chute du tonnerre que le grand mât du vaisseau *l'Oostergo* fut fendu en de si innombrables et si menues parcelles, que depuis on s'en sert à bord pour allumer les fanaux, au lieu d'employer à cet usage les petits paquets de genêt destinés à cela...

Ici, myn-heer Hoën tira son couteau, et fit trembler la table sous les coups réitérés qu'il frappa...

Sauret ne dit rien, rougit, se mordit les lèvres, et continua : — Quand le grain fut passé, nous remîmes à la voile faisant l'est-quart-nord, en ralliant les navires que l'orage avait séparés de nous, de sorte que notre flotte se composait alors de cent dix-sept voiles, sans compter les petits bâtimens portant les munitions. Ce fut alors que pour la première fois nous vîmes, c'est-à-dire, ceux du pont virent l'armée anglaise ;

(1) Il y a deux *Foreland*, l'un du nord, l'autre du sud; les dunes sont comprises entre ces deux caps, dans un canal formé par la terre et le banc de *Godwin*. Le nord Foreland termine au nord-est l'île de *Thanel*, située à la pointe N.-E. du comté de Kent ; c'est également la limite au sud de la rivière de la Tamise, c'est-à-dire que le nord Foreland forme la pointe du sud de son embouchure. Le *sud Foreland* est par 51° 8' 21" N., et 0° 57' 54" à l'ouest de Paris.

(1) Bancs de Flandre ou flamands. Ce sont ces amas de sable qui s'étendent depuis le Pas-de-Calais jusqu'à l'île de Walcheren. Le nom des principaux sont : *la Perche française, la Perche anglaise, le Banc de Dedans, le Baer* et *les Rases*.

car, pour être véridique, je ne vous raconterai que ce que j'ai vu et pouvais voir par un sabord de trois pieds carrés, puisque je restai à mon poste pendant toute la bataille, et n'aperçus durant tout ce temps qu'une épouvantable fumée, et, dans les bons momens, trois pieds carrés de flanc, d'avant ou d'arrière des vaisseaux que nous combattions; car, je vous le répète, mon digne hôte, la vue de mon sabord était furieusement bornée...

Du haut du château d'arrière on voyait donc, m'a-t-on dit, l'armée anglaise, composée de plus de six-vingts voiles de guerre. Alors, comme la nuit était venue, nous mouillons, et faisons nos préparatifs de combat pour le lendemain au lever du soleil; puis, après la prière du soir, tout le monde se couche au pied de ses canons. Au lever du soleil nous voyons les Anglais au vent à nous, et sous voile par une jolie brise de nord-est-quart-nord, ayant le nord Foreland à huit lieues sud-ouest-quart-ouest à eux.

On déjeûne en hâte, et on attend... Ce n'est que sur le coup de midi que le second lieutenant vint nous crier : Canonniers, faites feu... De ce moment-là, digne hôte, je ne quittai plus mon sabord, car j'étais second servant de droite de la pièce dont mon jeune monsieur Jean était mireur et tireur, par une grace particulière de M. l'amiral.

— Ah ça! véridique Sauret, c'était le premier branle du petit Bart dans une pareille danse... comment s'est-il conduit?...

— Tenez, cher hôte... à vous on peut tout dire comme à un vieil ami... Quand on a su que la riotte à feu et à balles allait commencer, notre jeune monsieur m'a dit d'un air solennel : — « Ah ça! mon vieux Sauret, je n'ai jamais vu une pareille fête... je ne crois pas avoir peur; mais je ne veux pas déshonorer le nom de Bart... Ainsi veille bien sur moi... et si je pâlis... si je suis lâche...

— Eh bien! Sauret?...

— Eh bien! mon digne Hoën, notre jeune monsieur acheva sa phrase en me donnant un pistolet, avec un geste furieusement significatif, qui était une façon de me dire : Casse-moi la tête, mon vieux Sauret, si tu t'aperçois que j'aie peur...

— Brave jeune homme au moins, que ce petit Bart!

— Oh! ça, oui... brave, et brave entre les plus braves, des plus bravissimes; car, à la première bordée d'artillerie, il pâlit et laissa tomber son polverin (1)....

(1) Corne d'amorce.

— Diable! Sauret.

— Oui... enfin... il pâlit... il eut peur, quoi!... et il en avait le droit; car, du coup, trois hommes de notre pièce furent jetés sur les bragues, et il fut couvert de leur sang; de ce moment-là, j'examinai bien notre jeune monsieur, et je l'avoue, min Dieu, min Dieu! le cœur me battait fort, et je me sentais plus pâle que lui.

— Est-ce que vous auriez fait ainsi qu'il vous avait dit, Sauret? Est-ce que vraiment, s'il avait eu peur encore et s'était sauvé ou caché, vous l'auriez abattu d'un coup de pistolet?

— Je crois bien que oui, Hoën, je crois bien que oui... car j'avais la paire... mais ce ne fut pas la peine; à la seconde bordée, qui fut aussi terrible que la première, car elle enleva un homme à notre pièce et un à celle qui était à notre droite, mon jeune monsieur Jean, au lieu de pâlir, s'écria, les yeux brillans: — Allons, sainte croix! je n'ai plus peur, et je pourrai venger mon père sur l'Anglais... et cela mieux que sur le fils du bosseman, vieux Sauret, — ajouta-t-il en riant. — De cet instant, je fus bien tranquille sur mon jeune monsieur, et à chaque coup d'artillerie, je n'eus plus qu'à trembler pour sa vie, car nous restâmes à notre sabord depuis midi jusqu'au soir, moi chargeant, lui mirant et tirant, mais se damnant de ne pas aller sur le pont; car nous supposions que le combat y était terrible, puisque les blessés, qui descendaient à la cale, étaient en grand nombre et bien maltraités; mais notre batterie ne l'était pas moins, et tant de morts y gisaient, que c'est à peine si nous avions libre le recul de nos canons. Mon jeune monsieur Jean avait reçu une égratignure d'un éclat, qui n'était presque rien; mais sur le soir, quand la nuit vint, nous étions si harassés, lui de pointer, moi de charger, que nos bras engourdis étaient comme moulus et roués; nous entendions bien dire que nous avions fait des prouesses merveilleuses; mais tout ce que je sais, moi, digne hôte, c'est que, n'ayant pas quitté notre sabord, je n'en vis pas davantage que notre canon lui-même, et que la faim et surtout la soif la plus terrible nous étranglaient. Il était environ neuf heures de relevée quand nous avions cessé notre feu; alors M. l'amiral descendit dans la batterie pour nous complimenter; il venait de se désarmer, et était en habit gris; et comme il avait été blessé, il portait son bras dans un mouchoir blanc, où le sang suintait à travers; en passant près de notre pièce, il donna un petit coup sur l'épaule de mon jeune monsieur, en lui disant : — *Eh bien! mon enfant, comment trouves-tu cela?* — Je trouve ça si brave et si beau, que j'en dirais long, si j'avais le gosier moins sec, monsieur l'amiral, — répondit résolument mon jeune monsieur.

L'amiral accueillit bien la raillerie et nous fit donner de la bière et du biscuit qui nous firent grand bien, quoique nous mangions un œil sur notre biscuit et l'autre sur notre canon; car il nous revenait d'en haut, par les gens du pont, que l'amiral était comme isolé de sa flotte, et que les Anglais s'approchaient malgré la brune pour nous cerner... Enfin le sommeil nous prit si bien, si fort, qu'au point du jour je sentis comme un furieux tiraillement dans la tête; je crus que j'avais fait une chute... point : c'était le damné maître d'équipage Abraham Lely qui était à me tirer par les cheveux, à me remuer le corps à coups de pied pour me réveiller. Mais devinez ce qui me servait d'oreiller, mon digne hôte?... c'était le corps d'un servant de droite trépassé depuis la veille, car on n'avait pas eu le temps de dégager les morts; c'est tout au plus si les blessés avaient pu être transportés en bas. Je me frottai les yeux, et je regardai où était mon jeune M. Jean; le pauvre enfant s'était endormi comme moi, la tête sur l'épaule de notre mort, notre oreiller à nous deux; et en vérité, digne Hoën, c'était un tableau des plus galans que de voir ce pauvre enfant ainsi tout endormi, tenant encore à la main son morceau de biscuit qu'il n'avait pas mangé la veille; je l'éveillai à grand'peine, car il dormait comme un goéland dans son trou. En un saut il fut sur pied, et à son point de mirage qu'il se mit à décrasser de la poudre des amorces, afin que le mirer fût plus net. Comme moi et M. Jean nous restions seuls de notre pièce par un hasard miraculeux qui nous avait respectés..., on nous compléta, ainsi que plusieurs autres sabords, des soldats qui abandonnèrent leurs mousquets et leurs pertuisanes pour venir remplacer nos canonniers. A une embardée que fit notre vaisseau, je vis pour la première et seule fois la flotte anglaise à travers mon sabord; elle était au vent à nous, formée en croissant et nous cernait; elle me paraissait peu défaite et endommagée, comparée à nous qui, au dire des soldats d'en haut, avions nos mâts, nos voiles et notre gréement hachés comme la moisson par la grêle; il ne restait que sept ou huit vaisseaux à côté de nous, et c'est ainsi que nous allions affronter la flotte ennemie qui commençait à nous canonner. A cet instant, le bruit courut dans le vaisseau que, comme l'amiral se levait du siége où il venait de conférer avec le capitaine Van-Nès, une volée de canon passa et emporta le siége; ce qui nous parut à tous d'un très bon augure, et nous remit en ardeur et courage; nous recommençâmes donc notre feu, et je recommençai aussi à ne plus rien voir du tout par notre sabord, si ce n'est le feu et la fumée de chaque coup de notre artillerie. Vertubleu! digne hôte, je n'ai jamais connu d'homme plus prompt et plus intrépide que

mon jeune monsieur; il mirait, il pointait sans cesser, en poussant des cris de joie comme un enfant en approchant la mèche de la lumière, et lorsqu'il se trouvait trop échauffé, il se plongeait la tête dans la baille d'eau de mer qui était là pour rafraîchir les canons, en me disant plaisamment : — *Ce qui est bon pour le canon est bon pour le canonnier.*

— Brave et plaisant marin que ce petit Bart, Sauret!

— Oh dâ! oui, brave et plaisant, min Dieu! mais où il fut surtout brave, c'est plus tard; c'est maintenant que vous l'allez voir, le vrai César...; car, grace à Dieu, nous ne sommes pas restés à notre sabord jusqu'à la fin, et il y a de plus l'histoire merveilleuse d'un certain monstrueux brûlot.

A ces mots *préparatoires* de *monstrueux* et de *merveilleux*, myn-heer Hoën plongea sa main dans sa poche pour prendre son couteau; mais Sauret, devinant son intention, lui dit d'un air à la fois sérieux et ferme :

— Par la mémoire de maître Cornille Bart! Hoën, ce que je vais vous dire est la vérité même; je respecte trop le fils de celui qui m'a protégé, pour mentir en rien quand il s'agit de son courage.

Il y avait alors une expression si noble et si candide dans les traits de Sauret, que son hôte le crut, et prêta la plus vive attention à son récit.

— Je vous disais, Hoën, qu'après mainte canonnade de notre artillerie, je vis, sur l'heure de midi, à travers la fumée qui s'étendait devant notre sabord, je vis comme une grande masse noire qui approchait.... qui approchait de notre vaisseau; alors, nous entendons un seul cri, mais un grand et terrible cri : *Un brûlot!* et puis, au même instant, le maître Lely, qui, depuis qu'il nous avait interrogés, notre jeune monsieur et moi, ne paraissait pas tant nous dédaigner, descendit dans la batterie avec sa diable de canne, et cria en descendant l'échelle : Que ceux que je toucherai me suivent sur le pont; et bientôt nous deux, notre jeune monsieur et moi, nous montons sur le pont. Tout y était en tumulte; mais l'amiral Ruyter, qui était là, sa trompette marine à la main, armé d'une cuirasse et d'un morion, paraissait aussi tranquille qu'un pêcheur assis dans sa barque par un beau temps; on descendit à cette heure la chaloupe des palanquins pour la mettre à la mer. A côté de l'amiral étaient nos trois jeunes seigneurs que nous avions amenés de Saint-Paul : merci Dieu! rien qu'à les voir, on devinait bien qu'ils n'avaient pas eu peur d'abîmer leurs dentelles et leurs rubans; leurs lèvres et leurs visages étaient tout noircis de poudre; ils tenaient à la main un mousquetou et semblaient animés comme des

démons. Quand la chaloupe fut mise à la mer, l'amiral dit à maître Lely d'en prendre le commandement pour détourner et attaquer le brûlot, mais de ne déborder qu'à son ordre. Nous descendîmes au nombre de vingt matelots, y compté moi et mon jeune monsieur Jean, et avec nous vinrent aussi les braves seigneurs français, qui demandèrent cette grace à l'amiral, qui la leur accorda.

Notre chaloupe était assez grande, et armée à l'avant d'un canon de coursier de galère. Le maître Lely était à la barre, qu'il tenait de sa seule main. Nous étions tous armés jusqu'aux dents, et avions à la ceinture un pistolet, un coutelas et une hache d'abordage, puis un mousquet à nos pieds, que nous devions prendre après avoir ramé et abordé le brûlot. Les trois seigneurs français étaient à l'avant, armés comme nous et faisant une fière et hautaine mine; seulement, celui qui avant faisait toujours des révérences, était devenu brutal en diable, et se faisait place à coups de poings pour avoir la plus dangereuse place à l'avant, tout près du matelot qui tenait un harpeau pour le jeter aux flancs du brûlot. A ce moment nous étions abrités par le flanc du vaisseau, et autour de nous c'était une vapeur jaune et épaisse comme la brume d'hiver, tant la fumée de la poudre était compacte. La mer, acalmie par les détonations, qui semblaient des roulemens de tonnerre, était grisâtre et lisse comme un lac d'huile, et la mitraille, y tombant çà et là, la ridait quelquefois comme fait la pluie sur l'eau. Moi et mon jeune monsieur Jean, nous étions sur le même banc, nos deux mains à l'aviron et le poignard dans les dents, lorsque maître Lely s'écria de sa grosse voix, sur un signe que fit M. l'amiral avec sa trompette marine : *Déborde z, enfans.* Au même instant le vaisseau met la barre en plein sous le vent, brasse toutes ses voiles à stribord, nous lui restons à l'arrière, et à deux portées de fusil de nous, nous voyons le brûlot qui paraissait une frégate presque dégréée par la volée de l'amiral, qui, après la lui avoir lâchée, nous ordonna de nager droit au brûlot, ce que nous fîmes. Dans ce moment je recommandai mon ame à Dieu, en engageant monsieur Jean à faire de même. Nous ramons donc vers la frégate; à ce moment, maître Lely s'écria : Holà! hé! les Français de l'avant, commencez votre feu, lancez force grenades sur le pont du brûlot, et que quatre matelots le soutiennent; les autres rameront. En effet, nous étions tout proche de ce grand brûlot, et nous voyions sur son pont une vingtaine de matelots. Nos trois braves seigneurs et nos quatre matelots firent un feu si nourri, lancèrent tant de grenades, qu'ils nettoyèrent le pont, malgré une volée de mitraille que nous reçûmes, et qui atteignit maître Lely à la cuisse gauche,

de sorte que de levé qu'il était, car il gouvernait debout pour mieux voir et commander, le brave manchot tomba lourdement assis, et continua de gouverner la barre placée sous son bras, et se faisant indiquer la manœuvre par mon jeune monsieur Jean, qui, monté bravement sur un banc, lui disait de loffer ou d'arriver, selon ce qu'il voyait..... Nous continuions notre feu sur le brûlot, et nous ne distinguions toujours rien de ce qui se faisait autour, car nous étions enveloppés d'un nuage de fumée, lorsque tout à coup M. Jean s'écria: — Maître Lely, la chaloupe du brûlot déborde.... — Sciez, sciez... babord! s'écria Lely d'une voix tonnante; et malgré sa blessure, qui saignait tant que l'arrière-pont était tout rouge, il se leva à genoux et vira de bord, puis il reprit : *Avant partout!* car le brûlot va sauter, et si nous nous trouvons dans son remou, nous sommes engloutis!.... Vous pensez que cela nous donna de la vigueur, et la chaloupe vola sur les eaux; trois minutes après, nous voyons une grande flamme, nous éprouvons une secousse terrible par l'effet d'une lame sourde comme celle d'un ressac, le brûlot éclate, et nous voyons une grande colonne de fumée blanche et compacte... A l'Anglais!... abordons l'Anglais! cria alors maître Lely, en gouvernant sur la chaloupe qui contenait l'équipage du brûlot, et qui l'avait fui en s'échappant en ligne droite de son avant, pendant que nous le fuyions en virant de bord, babord à lui, de façon que sa chaloupe était à angle droit avec la nôtre... Nous forçons de rames pour l'aborder, et, il faut le dire, elle, au lieu de fuir, se laissa culer, et nous présenta bravement le travers. Par un dernier effort, maître Lely loffa, et nous l'abordâmes en plein notre éperon dans son flanc gauche; alors je jetai ma rame pour suivre mon jeune monsieur Jean, qui avait franchi les bancs en brandissant sa hache, j'arrivai comme il sautait à bord de l'Anglais; son premier coup de hache fut pour un grand habit rouge qui le reçut sur l'épaule et tomba du coup... J'étais alors à côté du seigneur si poli qui, avec un sang-froid extrême, amorçait un pistolet; à ce moment un Anglais, qui me parut un bosseman, leva un énorme coutelas sur ce seigneur, en lui disant en mauvais français : — Ah! l'homme à plume orange, tu n'en reviendras pas; — mais le seigneur poli, sans être ému de cette bravade, para le coup d'un revers de son épée, et lui lâcha son pistolet en pleine poitrine, en lui disant : — Mon ami, ce sera vous, s'il vous plaît ; — et l'homme au coutelas tomba à moitié sur moi, de façon que je fus renversé sur le plat bord de la chaloupe anglaise, où je reçus encore un coup de manche de hallebarde qui m'étourdit. Tout ce que je me rappelle depuis ce

moment, c'est qu'il me sembla tomber, et que je sentis comme une grande fraîcheur, et puis après je fus comme étouffé, et puis plus rien... Quand je revins à moi, j'étais à l'hôpital du vaisseau ; c'était le soir, et j'appris que mon jeune monsieur Jean, me voyant tomber à la mer, m'avait sauvé et rapporté à bord de la chaloupe... Vous savez le reste comme moi ; ce pauvre maître Lely mourut des suites de ses blessures, et le soir même nous étions en retraite sans que les Anglais osassent nous suivre ; nous mouillâmes le soir devant la passe de *Doorlog* (1). Mais j'oubliais de vous dire quelque chose de bien étrange, mon digne hôte : en même temps que nous descendîmes dans la chaloupe pour aller attaquer le brûlot, voilà qu'un grand homme, vêtu de noir et très-pâle, s'approcha familièrement de l'amiral et lui dit : — Si je ne te revois pas, adieu, Michel. — Adieu, Guillaume, — lui répond l'amiral ; et mon homme noir descend dans la barque et s'assied aux pieds de maître Lely, un parchemin et un crayon à la main....

— Et que diable faisait-il là, Sauret, avec son parchemin ?

— Il faisait là des pourtraicts de navires, digne hôte, aussi tranquillement qu'un clerc écrit dans son office...

— Il pourtrayait des vaisseaux au milieu du feu de l'artillerie, aussi calme que cela ?... sans crainte ni émoi ?... Oh ! oh ! véridique Sauret, j'ai bien peur que le manche de mon couteau ne résiste pas à cette épreuve ; — et ce disant, l'hôtelier fouillait à sa poche....

— Tenez, — s'écria Sauret, — voici mon jeune monsieur Jean... avant de faire votre infernal tapage, demandez-lui si cela n'est pas vrai...

En effet, Jean Bart parut à la porte du berceau de houblon.

— Notre jeune monsieur, — lui dit précipitamment Sauret, — que faisait cet homme pâle et vêtu de noir à l'arrière de la chaloupe, aux pieds de maître Lely, pendant le combat du brûlot ?...

— Eh ! sainte croix ! des portraits de navires et de combattans, le brave peintre qu'il était ! et sur Dieu ! dans un tel moment de danger, il y a plus de courage à tenir un crayon d'une main ferme, qu'à brandir un hassegaye... et j'ai vu le parchemin : par saint Omer ! tout, jusqu'aux moindres agrès, était si finement et si nettement dessiné, qu'on eût cru le portrait fait à terre et au coin de son foyer.

— Vous voyez, digne hôte ! — dit Sauret d'un air de triomphe...

(1) Le Doorlog ou Doorloy est un des quatre passages des grands vaisseaux entre la côte de Flandre et l'île de Walcheren. Ces passages prennent quelquefois le nom générique de Weylings, parce que le canal de ce nom est le plus grand.

— C'est en vérité bien surprenant, — reprit Hoën ; — et comment s'appelait cet intrépide portrayeur, monsieur Jean ?...

— Van-den-Velde, je crois ; je l'ai vu à bord des *Sept-Provinces*.

— Mais, min Dieu ! — dit Sauret d'un air d'inquiétude, — et d'où venez-vous, notre jeune monsieur, révérence parler ?... à vos cheveux mouillés, on dirait que vous sortez de l'eau ?...

— Tu ne te trompes pas, je viens de sonder à ma façon le banc de Banjaert, qui est l'île et la passe qui le contourne.

— Min Dieu ! sonder en plongeant ?... j'en suis sûr, — dit Sauret... — au lieu de venir vous reposer honnêtement de vos fatigues auprès d'un pot de brandewyn ou de vin épicé !...

— Écoute, vieux Sauret, m'est avis, sainte croix ! que celui qui connaît le dessous de l'eau connaît le dessus, et j'ai remarqué entre ce banc et l'île de Walcheren une passe qui dérouterait fort un navire en chasse ; la mer était superbe, l'eau tiède, j'ai fait l'office de la sonde, et j'ai découvert un fond de sable ! Aussi je connais maintenant l'île de Walcheren comme si j'y étais né ; et si je commande jamais un corsaire dans ces parages, sainte croix ! je connais bien des déduits... Mais allons, allons, partons, vieux Sauret, je voudrais être à bord...

— Mais ce n'est pas tout, notre jeune monsieur... Voici du sang à votre chemise, et vous avez au-dessus de l'œil une marque terriblement bleuâtre.

— Bah ! ce n'est rien... c'est un de ceux de Tromp, avec qui nous avons parlé de monsieur l'amiral de Ruyter...

— Min Dieu ! notre jeune monsieur, si vous causez ainsi souvent de M. l'amiral, vous finirez par n'y plus voir clair.

— Tenez, monsieur Bart, si vous m'en croyez, — dit l'hôte, — vous irez vous laver l'œil dans *le pot aux horions ;* il est là, à l'entrée de l'auberge, sur un bahut ; un pot de grès brun... avec un linge dedans.

— Qu'est-ce que ce pot aux horions, mon digne hôte ?...

— C'est un pot rempli d'un mélange d'eau de mer et d'eau-de-vie, avec un petit morceau d'aimant femelle au fond... C'est merveilleux pour les gourmades... et comme on s'en donne en bon nombre dans mon auberge... le pot est toujours là tout prêt... pour chacun... comme cela doit être dans une hôtellerie aussi fréquentée et achalandée que la mienne.

— Il n'y a que ce diable de Hoën pour songer à tout, — dit le vieux Sauret, avec admiration, en suivant son jeune monsieur pour procéder lui-même aux ablutions qu'on devait puiser dans ce bienheureux pot aux horions.

EUGÈNE SUE.

CHRONIQUE.

C'est le jour des Morts qui a ouvert solennellement cette semaine, le jour des Morts voilé d'encens et de brouillards; cet antique seigneur avait hâte de rentrer dans tous ses droits féodaux, la pluie, les docteurs et les rhumatismes. Cet exorde lugubre de la semaine n'a pas empêché la grande chasse de M. le prince de Wagram, à son château de Grosbois. Le parc de ce domaine presque royal retentissait, mardi dernier, des aboiemens de la meute; les échos de Marolles et de Santeny palpitaient aux brillantes fanfares du cor. Son Altesse royale monseigneur le duc de Nemours, le prince de Labanoff, lord Munster et le comte de Cambis assistaient à cette chasse. Le cerf, attaqué bien après midi, a été forcé vers les quatre heures. Le sable des belles allées de Grosbois criait sous les roues de charmans équipages, dans lesquels on remarquait la jeune princesse de Wagram et Mme la comtesse de Plaisance. Mme Dutaill..., coiffée d'une résille verte, se distinguait, là comme ailleurs, par son goût exquis de toilette. Plus que jamais, et depuis le mariage de M. le prince de Wagram, ce parc de Grosbois semble reverdir avec ses arbres; ses étangs reflètent des limiers, des habits rouges, et ses deux ailes à la François II, ombragées de grands massifs, s'épanouissent au soleil. A l'intérieur du château, c'est toute une galerie de batailles, peinte par Vernet; ces tableaux sont tous autant de pages de la vie guerrière et active du maréchal Berthier.

Pendant ce temps, Mme de Sémonville donnait, à Versailles, un bal de fleurs, dans un véritable *paseo* d'Espagne, embaumé de plantes, d'arbustes et de belles danseuses. Il fut un temps où le pavé de Versailles reçut encore plus de voitures et de beau monde; ce n'était « qu'habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculemens, gens roués; enfin le *tourbillon*, » comme dit l'exquise Mme de Sévigné au sujet des noces de Mlle de Louvois. Versailles était tout cela. Aujourd'hui, Versailles est pauvre, le tuyau de ses Tritons est engorgé; les invalides, en attendant que l'on élève le Musée, jouent à la boule dans ses cours.

Cependant, dans les châteaux même, le vent pousse au catholicisme. Les châteaux sont las de leurs Naïades aux urnes taries, de leurs vieux

Neptunes au trident couvert de mousse. Parlez-nous des vieilles et saintes chapelles de manoir, où le seigneur voyait se grouper autour de son banc les échevins et bourgeois de son village! M. Arouet de Voltaire recevait lui-même son curé, et ne manquait pas de rendre le pain bénit à Ferney. Croyez que l'on a calomnié nos paysans; l'édition Touquet n'a guère fait d'athées dans nos villages. La chapelle de château est donc la meilleure profession de foi du châtelain. Voilà, sans doute, pourquoi Mme la comtesse de Chelaincour vient de prier monseigneur Forbin de Janson de bénir celle des *Vives-Eaux*. La terre des Vives-Eaux appartenait encore, il y a peu de temps, on le sait, à M. le comte Alfred de Château-Villars.

Ce mois de novembre, triste et froid, n'en est que plus turbulent. A voir ces merveilleuses parties de chasse, à entendre les adieux du cor à la ramée, vous croiriez peut-être qu'il n'y a que les châteaux en émoi? Rassurez-vous, estimables Parisiens, vous qui, par goût autant que par état, fuyez les châteaux et la campagne. Les théâtres, à leur tour, ont sonné leur *hallali*. Les pluies de novembre sont loin d'effaroucher les directeurs; l'armée des machinistes et des pompiers se sèche au feu des vaudevilles. La pluie est la véritable patrone des théâtres, comme la Madone de l'Arc est la mère des lazzaroni napolitains. On va jusqu'à dire que M. Harel, directeur de la Porte Saint-Martin, se réveilla une nuit d'été, sur les trois heures, rien que pour faire une oraison éjaculatoire à la pluie. La sécheresse était odieuse; les blés dramatiques, en réserve dans la grange Saint-Martin, mouraient sur pied. Dieu envoya la pluie le matin même et *Antony* à M. Harel. Maintenant c'est le tour des plaies d'Egypte; Dieu envoie à ce théâtre les sauterelles et les Bédouins pour fléau!

La pluie a donc éclate en trombes furieuses sur chacun de nos théâtres. Il n'y a pas eu, cette semaine, moins de quatre nouvelles représentations: au Gymnase, *la Pensionnaire mariée*; aux Variétés, *le Jugement de Salomon*; au Théâtre-Français, *un Mariage raisonnable*; au Palais-Royal, *la Tirelire*. Au jour susdit, c'était le jour des Morts, toutes ces pièces ont rompu les cartons qui les retenaient captives. Il n'y a pas eu moyen de se soustraire à leur glas funèbre; la pluie vous retenait dans les salles de théâtre.

A propos de théâtre, je dois tout d'abord vous prémunir contre les prévenances perfides dont usent envers vous les nouveaux marchands de charbon à domicile; vous verrez comme ces messieurs entendent l'annonce que l'on croyait avoir été épuisée par les *Connaissances Utiles*. Le marchand de charbon à domicile est le cocher de cette petite voiture à cheval noir, aux harnais noirs, que vous voyez se promener par nos boulevarts, avec des mesures de toute sorte, suspendues à son échoppe roulante. Afin d'allécher votre cuisinière ou votre groom, le marchand de charbon, roué dramatique, ne manque pas de mettre au fond de la mesure, un billet de Funambules ou d'Ambigu. Vous croyez n'avoir acheté que du charbon, vous avez chez vous un auto-

graphe de MM. Bertrand ou Cès Caupenne! Défiez-vous donc, je vous le dis en passant, de ces cadeaux du marchand de charbon à domicile; ils pervertiront votre groom ou votre femme de chambre, ignorant qu'ils sont du *latet anguis in herba* des Bucoliques.

Rendons grace d'abord à *l'Octogénaire* du Vaudeville, qui vient de nous valoir au Gymnase, *la Pensionnaire mariée* de M. Scribe. M. Scribe, oncle, je crois, de M. Bayard, peut bien se dessaisir de son vivant de quelques-uns de ses fiefs, et lui donner droit de chasse sur ses terres, mais soyez bien sûr que M. Scribe se réservera les plus gros faisans du parc. M. Scribe connaissait *Adèle de Sénanges* aussi bien que M. Bayard. M. Scribe a lu le roman de Mme de Souza, ce délicieux roman que vous n'avez peut-être pas encore lu, ce qui vous assure un avantage réel sur M. Scribe, celui d'une jouissance incontestable pendant sa lecture. Les héros du roman vivent et se meuvent au sein de la plus haute société, il règne autour d'eux une atmosphère d'élégance et de noblesse, qui dispose bien vite le cœur aux grands sentimens d'abnégation. Le vieillard qui renonce à s'imposer lui-même à Adèle de Sénanges, à risquer ses cheveux blancs contre ce danger de tous les jours, est un homme de justesse et de sang froid, admirable représentant de cette noblesse si étrangement calomniée; il n'est pas seulement, comme dans toutes les pièces vertueuses de M. Scribe, *le meilleur et le plus généreux des hommes;* c'est un homme de fermeté et de raison. L'octogénaire de M. Scribe au contraire est un honnête marin en habit bleu, dont les souliers à boucles et le chapeau rond indiquent suffisamment la bonhomie; mais, pour qu'un pareil homme fût d'abord cher à Adèle, il a fallu que M. Scribe jetât le rôle de cette jeune fille dans le moule commun de toutes les Agnès de théâtre; il n'y a ni lutte ni combat; le frac et les cheveux noirs de M. Paul l'emporteront bien vite sur ce Cassandre pleureur et infirme. Le jeune homme suit aussi la pente de son rôle trop commodément; il ne réfléchit pas, il avance; il doit cependant savoir ce qu'il doit à M. Boismorin. La jeune fille et le jeune homme trompent le vieillard sans la moindre hésitation; si la lettre écrite par Anatole n'était pas surprise par le mari, que serait devenue la chaste Adèle de Senanges, si timide, si retenue dans le livre? Quoi qu'il en soit de ces observations, le succès de M. Scribe n'a pas été un instant contrarié. L'habileté la plus fine, je devrais peut-être dire l'habitude, a guidé son pinceau dans cette fusion si délicate de nuances. C'est un beau et très légitime succès de Gymnase; notre impartialité en devait le bulletin à M. Poirson.

Au Théâtre-Français, M. Ancelot que les lauriers de M. Scribe empêchaient sans doute de dormir, s'est réveillé tout d'un coup pour nous expliquer ce que c'est qu'un *Mariage raisonnable.* Un mariage raisonnable, suivant M. Ancelot, est un mariage dans lequel le mari a raison. Les prétentions de cette comédie au style précieux de Marivaux lui ôtent quelque peu de ses avantages et de sa grace. Le sujet, traité à *bride abattue,* pour me servir de l'expression de Montaigne, pouvait être bon;

mais avant tout il ne fallait pas faire un second Thomas Diafoirus de l'homme raisonnable. M. de Noirmont, cet homme raisonnable, et que veut épouser bon gré mal gré la jolie veuve de M. Ancelot, est le Christophe Colomb des onguens contre la brûlure; ses découvertes l'amènent naturellement à celle-ci : c'est que son rival est aimé en son lieu et place, ce dont il se console assez raisonnablement. Perrier prend beaucoup trop de tabac dans cette pièce, et Menjaud n'y a pas consulté pour sa toilette assez de tailleurs. Il est impossible de boiter en scène, et pour plaire à une veuve, avec un pantalon plus malheureux que celui de Menjaud! Provost, comédien fin et spirituel, était digne d'un meilleur rôle. Les honneurs de la soirée ont été pour Mlle Plessis. Mlle Plessis, qui a grandi quelque peu, et se forme tous les jours, a le plus joli sourire du monde, un organe charmant, et qui flotte encore indécis entre la double gamme de Mlle Mars et de Mlle Anaïs. Ces deux voix amies que vous connaissez, composent le diapazon de Mlle Plessis. Est-ce un défaut? Ceci est plutôt une question de conservatoire musical que de comédie. Tout ce que nous demandons à M. Jouslin, c'est que le plus souvent qu'il lui sera possible, Mlle Plessis nous joue du Molière; la glue des oiseleurs dramatiques nuirait aux ailes de cette charmante colombe.

Je n'ai pas vu le *Jugement de Salomon*, et je remets à huitaine pour vous parler de ce vaudeville tiré de la Bible. M. Achard, dans le rôle de *Titi le talocheur*, a obtenu le plus grand succès au théâtre du Palais-Royal. Décidément ce théâtre, voué l'autre semaine aux evêques, en revient aux crêpes dans la poêle, aux grisettes, et aux vieux couplets de facture; j'en ai retrouvé un bon nombre avec la plus vive satisfaction dans le rôle d'Achard.

La *Tirelire* est de MM. Jaime et Coignard frères.

Et en vérité voilà tout ce que je sais de cette semaine qui a été, vous le voyez, assez remplie. L'Opéra a ouvert l'autre jour ses battans dorés au roi des Belges; il nous annonçait, la veille, le début de Mlle Flécheux. Dans le *statu quo* de l'Opéra, ce début devenait une question intéressante. Il a pleinement satisfait les exigences, et en tenant compte à Mlle Maria Flécheux du trouble inséparable d'un début, nous devons dire que de mémoire de cantatrice nous n'avons jamais entendu plus d'encouragemens flatteurs. La voix de la débutante est agile, bien accentuée, sonore et large chaque fois que le cri de la passion l'exige. Avec Mlle Falcon et Flécheux la *Saint-Barthélemy* de Meyerbeer ne peut tarder bientôt à se produire. Espérons aussi que nous ne serons pas privés plus long-temps de la charmante Mlle Duvernay que de Mlle Taglioni.

La représentation donnée à la demande du roi des Belges, n'en a fait que mieux resplendir Mmes Lehon, de Varenne et de Flahaut, qui assistaient au spectacle. L'Opéra est plus que jamais en état de réparer ses malheurs récens et de confondre en même temps les bruits que ses ennemis colportent. La cour avait demandé elle-même trois spectacles à l'Opéra, *la Juive*, le *Don Juan* de Mozart, et *la Révolte au sérail*.

Que vous dire encore? De beaux jeunes gens partent pour Alger, et s'arrachent en vrais sages aux séductions de notre hiver. On annonce un bal que donnerait l'ambassade turque; on sait que l'ambassadeur, par une vengeance ottomane, a choisi un Grec pour son laquais. M. d'Appony nous promet de petites matinées intimes à l'ambassade d'Autriche où cette fois nous aurions en outre des concerts. Enfin, il n'est question que de l'habit de *chevalier de Malte* que se serait commandé M. O'hegerthy pour aller complimenter l'empereur Nicolas. On a trouvé ce frac peu diplomatique et de nouveau goût.

Lady Stuart, qui nous a donné de fort beaux bals l'hiver dernier, se retire à la campagne, c'est-à-dire au bois de Boulogne. On parle de pélerinages futurs en bas de soie à cette nouvelle retraite. Lady Stuart y donnerait des soirées miraculeuses par vingt-cinq degrés de froid. Je crains que votre cocher anglais, qui est votre maître, ne trouve cela bien loin.

— M. Michel Raymond vient de publier un nouvel ouvrage, *Simon le Borgne*, chez le libraire Olivier.

— M. Edgar Quinet, l'auteur d'*Ahaasverus*, va publier sous peu de jours, chez le libraire Dupont, un grand poème intitulé *Napoléon*.

— Le chevalier Ferrer, professeur de chant, élève des premiers maîtres de l'Italie, est à Paris et se propose de se livrer à l'enseignement de son art. La connaissance parfaite de la langue italienne est d'une grande importance pour les chanteurs. M. Ferrer, instructeur public approuvé par l'université de Naples, réunit les qualités nécessaires pour obtenir d'excellens résultats sous ce double rapport.

SOUVENIRS

DE L'ARRIÉGE.

J'avais quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse. Ma vanité d'auteur voudrait bien supposer que vous vous rappelez ce que c'est que le château de Montfillon; mais comme il est parfaitement inutile, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de vous rappeler ce que c'est que le château de Montfillon, je dispenserai ma vanité de la supposition qu'elle a envie de faire, et je continuerai tout naïvement mon récit, comme si je n'étais point un homme de lettres, c'est-à-dire que je ne vous répéterai pas une troisième fois que je ne vous fais voyager avec moi que pour vous montrer ce qu'il y a de curieux dans nos provinces, et ce qu'elles ont d'exploitable pour le romancier.

J'avais donc quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse. Je crois avoir dit que c'était une affaire de famille qui m'appelait dans le midi; il s'agissait de ne pas manger en procès un assez mince héritage partagé entre une infinité de cousins. Pour cela, il fallait voir tous ces cousins; pour cela, il fallait les voir séparément; le seul moyen de les accorder était de les empêcher

de se rencontrer. Je tâchai d'y parvenir. La première chose que je remarquai en pénétrant dans les affaires de famille, c'est combien il y a en ce monde de gloires usurpées. Les Normands sont réputés, ce me semble, pour le peuple le plus processif des peuples de la France, et les Gascons, pour le plus menteur. J'avoue que j'ai trouvé fort peu de mensonge en Gascogne, mais une infinité infinie de procès. La petite ville où je suis né, siége d'un tribunal de première instance, et peuplée de trois mille individus, nourrit grassement et enrichit, en quelques années, une douzaine d'avocats et d'avoués; ce qui, d'après les proportions de population, dépasse de beaucoup l'industrie normande dans ses villes les mieux famées. D'un autre côté, si je dois cette vérité à ma patrie, qu'elle est infestée de la rage judiciaire, je lui dois cette justice, qu'elle est beaucoup plus exempte qu'on ne le dit du vice de mentir.

Le Gascon est hâbleur, ou si vous l'aimez mieux, ou plutôt si vous le permettez, le Gascon est blagueur; mais il s'en faut encore qu'il égale, à beaucoup près, le blagueur parisien; seulement le Gascon porte en soi des habitudes d'être qui mettent son défaut en relief. Ainsi le Gascon a une facilité d'élocution étourdissante et un cliquetis d'expressions originales, qui le font écouter; en outre, il parle haut, et gesticule avec une chaleur qui lui donne toujours l'air d'un homme qui met un prix énorme à ce qu'il dit; il crie comme s'il était persuadé, et gesticule comme s'il voulait persuader. Il en résulte que, s'il n'y a qu'un conte en l'air, au bout de tout ce bruit, on trouve que l'homme qui l'a debité avec tant d'énergie, doit être un forcené menteur.

De cette remarque faite à celle que je vais dire, la transition est assez naturelle pour que je m'y laisse aller. Je dis donc, que le plus souvent l'expression physique de l'homme entre pour beaucoup dans l'opinion morale qu'on se fait de lui. Ceci pour les choses les plus graves comme pour les plus futiles.

Que de fois, en entendant reprocher à la jeune littérature de ne point connaître les salons, et de prêter, surtout aux femmes du grand monde, un langage qu'elles n'ont point, nous avons essayé de saisir cette différence réelle entre la grande dame de race et la

grande dame de coffre-fort; il nous semble avoir bien écouté les termes à la mode chez les unes et les autres, les tours de phrase dont elles se servent, les sentimens qu'on donne en pâture à la conversation, et nous avons cru reconnaître, à notre grand étonnement, que le choix des mots est plus délicat, la phrase plus précieuse, les sentimens plus retenus, dans la classe la moins élevée. Au creuset, la bourgeoise semble la plus distinguée, le raisonnement le dit; mais l'instinct le nie aussitôt. Soit préjugé en faveur des hautes manières de l'aristocratie, soit pouvoir irrésistible des grands noms, l'instinct leur laisse la distinction, malgré ce qu'on croit avoir remarqué. Cependant, comme nous sommes à un siècle où les préjugés ne sont pas de mise, et où l'influence des grands noms doit nous paraître tout-à-fait méprisable, sous peine de passer pour un sot; nous avons beaucoup cherché, beaucoup étudié pour nous rendre compte de cette supériorité présente et insaisissable comme le parfum d'une fleur, manifeste et impondérable comme la lumière, et nos études et nos recherches nous ont irréfragablement prouvé que toute cette supériorité était extérieure. Elle est dans une aisance complète en face de tout, dans un certain *chez soi* qui ne s'étonne de rien, dans un air de tête à part, dans une indépendance de geste, une autorité de voix, une franchise de diction, un accent décidé; elle est dans une négligence impertinente de mille petites précautions physiques, dans une façon d'écouter, de s'asseoir, de se lever si particulière, si entièrement convaincue de sa perfection, dans un ensemble si dédaigneux de toute critique, qu'on en est subjugué, et qu'on sent malgré soi le génie de la distinction. Puis, quand on veut peindre ce monde, comme le papier ne peut rendre que l'expression toute nue et dépouillée de l'habit élégant qui la rend si gracieuse, il en résulte qu'on embourgeoise ces femmes, même en reproduisant textuellement leurs paroles.

Il ne faut pas s'imaginer que cette digression soit une de ces banalités qu'on a dans l'esprit, et qu'on met où l'on peut; ce n'est point cela; c'est, il faut le reconnaître ou l'avouer, une précaution d'écrivain, pour faire comprendre au lecteur que, si je parle de l'esprit gascon sans le reproduire, il doit penser que cet esprit gît dans une certaine diction animée, originale, saisissante, dans une

mimique pleine de vivacité, dans une physionomie rapide et expressive, dans un accent même que je ne puis écrire, et auquel je prie tous mes lecteurs de vouloir bien suppléer.

J'avais donc quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse; Toulouse, noble et savante ville, si riche en souvenirs de toute sorte, qu'il ne faut pas moins qu'une histoire complète pour les raconter. Or, ceci n'étant point une histoire, je me hâte de quitter Toulouse dans mon récit, comme je m'empressai de la quitter dans mon voyage. Je me rendis à l'hôtel de la poste, et je pris une place dans une voiture qui s'appelle *le Courrier*, et qui devait me mener à Pamiers. A peine avais-je arrêté ma place, qu'un beau jeune homme se présenta pour retenir la sienne. J'étais dans le bureau où le commis me remettait la monnaie de mon appoint, et je pus remarquer le désespoir qui se peignit sur le visage de ce jeune homme, quand il apprit qu'il ne pouvait partir. Mais en vérité je ne sais si je dois l'appeler jeune homme, car à peine semblait-il avoir dix-sept ans; c'était presque un enfant aux joues fraîches et creusées par la croissance, frêle, élancé, et dont le corps avait encore beaucoup à se développer; cependant il y avait dans sa voix une si ferme accentuation, dans son regard une volonté si souveraine, dans son geste une telle assurance, que ce n'était que par réflexion qu'on remarquait la suave délicatesse de ses traits. Le commis lui avait répondu lorsqu'il avait demandé une place :

— Je viens de louer la dernière à monsieur.

Le jeune homme me considéra un moment; puis il me dit rapidement :

— Monsieur, à moins qu'un intérêt pressant ne vous fasse tenir à la place que vous venez de prendre, rendez-moi le service de me la céder, il y va pour moi de la vie,

Je remarquai un sourire d'incrédulité sur le visage du commis, qui me fit douter du risque que pouvait courir le jeune homme, et je répondis à celui-ci :

— Je ne puis vous céder ma place, mais vous pouvez faire ce que j'aurais fait si j'étais arrivé après vous; je serais monté sur l'impériale.

— Parbleu ! vous avez raison, me dit-il ; je partirai sur l'impériale.

— C'est pour le coup, reprit le commis, qu'il y va de votre vie ; ne commettez pas cette imprudence, monsieur Lucien, les nuits sont longues et froides.

— Merci de votre intérêt, répliqua le jeune homme, mais inscrivez-moi pour ce soir.

— Je crois que je ferais mieux de prévenir madame la comtesse.

— Ma mère ! dit le jeune homme troublé ; n'en faites rien, je vous en supplie.

— C'est qu'il ne nous est pas permis de mettre des voyageurs sur l'impériale.

Le jeune homme s'approcha du commis et lui glissa quelques pièces de cent sous en sus du prix de sa place, et le commis ajouta :

— A sept heures précises, au moins ; nous n'attendons pas cinq minutes.

J'avais écouté ce dialogue, et je demandai au commis quel était ce jeune homme, et pourquoi il était si dangereux de le laisser partir sur l'impériale.

— Ce jeune homme, répondit le commis, est le fils de la comtesse de Mauvrelier, un fils unique qui aura bien une centaine de mille francs de rente, s'il vit ; mais il est attaqué de la poitrine, et s'il ne se ménage beaucoup, il sera bientôt enterré.

Et le commis, me regardant par-dessus ses lunettes pendant qu'il mettait dans sa poche l'argent que lui avait glissé le jeune homme, me dit froidement :

— Vous lui avez donné là une bien mauvaise idée de partir sur l'impériale ; il peut en crever ; mais ça vous regarde.

— Il me semble, lui dis-je, que vous avez aidé plus que moi.....

— Hé ! Bertrand, cria le commis d'une voix de stentor, pesez les paquets pour Ax.

Puis il me dit gracieusement :

— Monsieur, à sept heures précises, au moins ; nous n'attendons pas cinq minutes.

Et il se mit à écrire les kilogrammes, sous la dictée du conducteur qui pesait les malles.

Le soir venu, je trouvai M. de Mauvrelier à la diligence; je remarquai qu'il n'avait aucun de ces bagages qui annoncent un voyageur préparé à faire une longue route. D'après ce que le commis m'avait dit, je pus naturellement supposer que le jeune homme s'était échappé de chez sa mère sous prétexte de visite. L'attention que je mis à le regarder m'empêcha d'observer les cinq compagnons de voyage qui s'encoffrèrent avant moi dans la diligence; de façon que lorsque ce fut mon tour d'y monter, la place que je devais prendre se trouva absorbée par deux hommes d'un diamètre si prodigieux, qu'à moins de vouloir étouffer entre ces deux matelas, il n'était pas prudent de monter dans la voiture. En toute autre circonstance, je n'eusse pas probablement montré beaucoup de longanimité pour un pareil accident; j'ai peu de tendresse pour les hommes gras, non point parce qu'ils sont gras, mais à cause de leur propension à se mettre à l'aise aux depens de tout le monde.

En général ils ont un art impudent, de présenter l'ampleur de leur ventre comme excuse à toute espèce de licence, qui m'a inspiré une singulière haine pour l'homme gras, et une grande prédilection pour l'homme maigre. Probablement quelque mauvaise querelle se serait élevée entre moi et ces deux colosses qui débordaient sur ma place, si je n'avais été saisi soudainement d'un accès de curiosité et de philantropie. Au lieu de me fâcher, je parus prendre gaiement mon parti du malheur qui m'arrivait, et je déclarai que je me trouverais fort bien sur l'impériale. Nous quittâmes Toulouse, et nous étions à peine à une lieue de la ville que je savais l'histoire de M. Lucien de Mauvrelier.

Elle était en vérité si simple, que je m'étonnai de ne pas l'avoir devinée. Lucien était amoureux d'une jeune fille; le père de la jeune fille l'emmenait dans son village au milieu des Pyrénées, et Lucien courait après elle. Sans doute c'est bien là une simple histoire, et cependant elle m'étonna singulièrement. Il vient un âge où le cœur oublie ces frais et jeunes sentimens, si naïfs dans leur exaltation, dont les joies sont si folles et les douleurs si poignantes.

Ce n'est pas que plus tard on n'aime souvent avec le même excès, on ne souffre avec le même désespoir; mais l'amour jeune a un éclat de fraîcheur, un charme, une pudeur, dont les passions tardives sont presque toujours déflorées.

Pendant que Lucien me parlait de Pauline, je l'écoutais pour l'entendre parler d'elle, et cependant il ne m'avait dit de leur passion qu'un seul mot; c'est qu'ils s'aimaient. A la place de cet enfant amoureux, un homme de trente ans m'eût appris en bien moins de paroles, si Pauline était femme ou fille, si elle était grande ou petite; il m'eût dit ses yeux, sa tournure, son sourire; il m'eût raconté d'elle quelque beau trait, quelque mot heureux : Lucien ne m'avait parlé que de Pauline qui l'aimait et qu'il aimait aussi. Ce ne fut que plus tard, lorsque je l'eus pressé de questions, que j'appris que Pauline était la fille d'un fabricant de draps de La... petit village situé au pied du mont Saint-Barthélemy. J'allais à ce village, mais je ne suivais pas le chemin direct comme Lucien. Arrivé à Pamiers il fallait m'arrêter, tandis qu'il continuerait sa route. Cependant, à tout hasard, nous nous y donnâmes rendez-vous.

Nous voyagions en nous entretenant ainsi; mais à mesure que la nuit avançait et que le froid devenait plus piquant, je remarquai que Lucien éprouvait une toux fréquente, qui bientôt devint opiniâtre et lui déchira la poitrine. Je le savais, pour en avoir vu de cruels exemples; dans nos montagnes des Pyrénées, la vie doit être forte ou ne pas être. L'air qui descend de nos glaciers est cruel comme la loi de Lacédémone; il tue jeunes ceux qui ne sont pas nés puissans. Soit souvenir de tant de fraîches existences que j'avais vues s'éteindre ainsi, soit la singulière responsabilité que m'avait jetée le commis des diligences, je me sentis pris, pour ce jeune homme, d'une cruelle anxiété. Je le fis coucher près de moi, je l'enveloppai de mon manteau, je l'abritai le mieux possible du vent glacé qui soufflait de la montagne, et tandis qu'il s'endormait, je veillai à côté de lui. Nous courions avec rapidité sur cette route qui me menait à la maison paternelle.

Sorti de mon pays à l'âge où commencent les souvenirs, je n'avais guère à m'occuper des personnes que j'allais voir. Ce n'étaient pas d'anciens amis à retrouver; c'étaient des connaissances à

faire, et après la maison de ma sœur où je devais descendre, le seul endroit où mon cœur m'ordonnât d'aller, était la tombe de ma mère. Je dois donc le dire, j'éprouvai peu de ces émotions qui tourmentent l'esprit de ceux qui regagnent leur pays natal. J'y allais comme étranger, j'y serais reçu comme étranger. Ne pouvant donc réfléchir sur des hommes que je ne connaissais pas, je me pris à penser aux lieux que je traversais; et dans ces quelques lieues que j'avais à parcourir, je retrouvai tant de grands souvenirs historiques, à défaut de souvenirs personnels, que je m'étonnai que cette noble province du Languedoc n'eût pas son histoire à elle seule, histoire pleine de noms illustres, de passions brûlantes et de luttes terribles pour toutes sortes de libertés. Ce fut en Languedoc que furent vaincus tous les schismes religieux qui ont ensanglanté la France; en Languedoc que périrent les dernières franchises municipales de nos provinces.

Nous traversâmes Auterive, siége d'un comtonat, titre éteint comme celui de vidame; nous rencontrâmes bientôt le Secourieu, la magnifique propriété du maréchal Clausel, qui, avant d'être la demeure d'un homme de guerre, avait été l'asile du père Vannière, et dont les ombrages, à un siècle de distance, ont entendu discuter des plans de batailles, et réciter les vers paisibles du *Prædium rusticum*. Plus loin encore, Bolbonne dont les moines avaient, au XIIIe siècle, organisé une poste aux chevaux pour le service de leur table. Les voitures de poste qui alimentent de poisson frais la gastronomie parisienne ne sont donc qu'un souvenir et non pas un progrès: puis nous passâmes à Saverdun, la seule ville de France qui réclame l'honneur d'avoir donné un pape à la chrétienté; et enfin, nous abordâmes Pamiers dont le saint Antonin est aussi fameux et aussi douteux que le saint Denis des Parisiens.

Peut-être fut-ce à ce voyage fait dans le silence de la nuit, que je dus le désir d'écrire quelques pages de l'histoire de mon pays; en effet, dans cette route de quelques lieues, on ne rencontre pas une pierre qui ne dise un combat, pas un nom qui ne soit l'écho d'un grand évènement. Dans la ville où je me rendais, dans la petite cité de Mirepoix, le nom du seigneur qui l'a dominée jusqu'au

jour où toutes les dominations seigneuriales cessèrent, ce nom est un grand souvenir, ce nom me rappelait deux immenses révolutions, l'une, à l'origine de sa puissance, l'autre, à sa chute. Ce fut la guerre des Albigeois qui, au XIIIe siècle, imposa le sire de Lévi à notre cité, et ce fut la révolution de 89 qui l'en délivra. Le premier de cette famille fut sénéchal du comte de Montfort, et conquit, dans la fameuse croisade du nord de la France contre le midi, le titre de maréchal de la Foi, qu'il légua à sa descendance; le dernier de cette descendance fut le père de Mme de Paulastron, cette amie de Charles X, qui près de mourir, obtint, dit-on, de lui le serment de rétablir le trône des Bourbons sur ses antiques bases, serment dont on suppose que l'influence ne fut pas étrangère aux ordonnances de 1830.

Cependant le jour était presque venu; nous étions arrivés à Pamiers; c'était là que je devais quitter la voiture de Toulouse. Je descendis dans l'auberge, et les deux énormes voyageurs qui avaient si bien rempli leurs places et la mienne, s'y arrêtèrent avec moi. Lucien continua sa route, et nous nous donnâmes rendez-vous à La....

Une fois que je fus dans la vaste cuisine de l'auberge, je pus examiner les deux voyageurs pour qui j'avais été si complaisant. Quoique tous les deux d'une monstruosité remarquable, ils avaient une grande différence d'aspect; l'un était un homme qui avait dépassé soixante ans; mais, à l'exception de quelques cheveux blancs, rien chez lui n'attestait la vieillesse; il avait le regard plein de feu et de méchanceté, et son sourire semblait toujours le résultat d'une pensée fâcheuse contre quelqu'un. L'autre était beaucoup plus âgé; sa physionomie, comme celle du premier, était réjouie, mais sans malice; son regard brillait encore, mais inoffensif. Assurément, de ces deux hommes, le premier s'était beaucoup amusé aux dépens de tout le monde, et le second avait mené joyeuse vie à ses propres dépens. Bientôt je vis que je ne m'étais pas trompé. J'avais devant moi les héros de mille petites histoires ou de mille petites anecdotes locales, empreintes chez l'un, de cette impitoyable moquerie gasconne qui tue par le ridicule, et chez l'autre de cette joyeuse originalité qui peuple notre

pays d'individualités si précieuses. Quelques paroles que prononça ce monsieur à l'air méchant me donnèrent l'occasion d'apprendre quelle puissante tyrannie le ridicule exerce dans nos petites villes. A peine arrivé, le gros homme demanda des nouvelles du jeune Saint-S.....

— Il vivote ici, répondit l'aubergiste ; mais il a beau faire, les enfans l'injurient toujours quand il passe, et il sera obligé de quitter Pamiers. Saint-S.... a voulu dernièrement se marier, et, lorsque sa prétendue se rendait à l'église, on lui a tellement chanté aux oreilles la chanson du poële national et celle du mélodior, que la pauvre fille n'a pas osé s'exposer à porter un nom si ridicule.

Comme tout cela se disait pendant qu'on nous préparait le déjeuner, je demandai indifféremment quel était ce Saint-S.... et quelles étaient ces chansons. L'aubergiste parut très embarrassé, et s'excusa de n'avoir pas le temps de répondre à ma demande. Le ton d'humilité qu'il prit en regardant le gros monsieur, me prouva qu'il avait une peur réelle de cet homme. Assurément ce devait être un personnage bien redoutable, car il semblait épouvanter tout le monde. Je me demandais si ce n'était pas quelqu'un de ces hommes qui ont marqué dans nos diverses révolutions, et qui ont sur les mains le sang de leurs compatriotes. J'étais dans une ville qui a eu ses verdets en 1815, et qui vingt-cinq ans avant envoya à la convention un de ces représentans terribles qui firent payer de leur tête, à plus d'une personne, les bons mots et les dédains qu'ils avaient eu à en souffrir autrefois. Vadier, comme Fabre d'Églantine, avait puni de mort les plaisanteries de ses rivaux ; et son seul regret lorsqu'il perdit la puissance, fut de n'avoir pas découvert le véritable auteur d'une épigramme assez peu méchante ; la voici :

Sans doute je n'ai pas la main aussi légère
Que le barbier qui rasa Bartholo ;
Mais certes, Vadius, il n'est pas nécessaire,
Pour te faire le poil, d'égaler Figaro.

Cette épigramme coûta plus de têtes à notre département qu'elle n'avait de vers. Vadier avait condamné au hasard tous ceux qu'il soupçonnait capables de mettre une rime en face d'une rime, et il n'avait pu atteindre le véritable rimeur. Sans doute, les jugemens qu'on porte sur les physionomies sont bien faux, car je m'imaginai un moment que c'était Vadier que j'avais devant moi ; point, c'était le poète ; et peut-être est-ce une chose remarquable que le poète faisait plus de peur que le terroriste. C'est que dans ce pays, tout renfermé dans ses petites passions, une plaisanterie est plus fatale que la mort. C'est un héritage qui pèse sur une famille durant de longues années. En voici la preuve.

Saint-S.... était un musicien de Foix, homme d'un génie tout spécial, ayant à côté de ce génie une profonde ignorance de ce qui ne touchait pas à son art, et une crédulité que les plus niais ne possèdent pas. Avec ses qualités, Saint-S.... tomba dans les mains de Tri.... Entre mille plaisanteries dont il fut l'objet, deux étaient restées dans le souvenir du peuple de Foix, et après avoir tourmenté la vie du père, elles avaient pour ainsi dire proscrit la vie du fils.

C'était à l'époque de la révolution, alors que tout se faisait nationalement. Saint-S...., à qui cette révolution avait enlevé la place d'organiste qui le faisait vivre, sollicitait sans cesse, près des autorités, quelque modeste emploi. Tri...., alors employé, s'amusait à le bercer de promesses et d'espérances toujours déçues, lorsqu'un matin où Saint-S.... allait renouveler ses sollicitations, Tri.... le reçoit d'un air rayonnant.

— Enfin, mon cher, lui dit-il, la convention a reconnu vos droits à une fonction élevée. Et d'abord elle vient de décréter une institution magnifiquement philantropique ; il va être établi dans chaque commune de France, et au milieu de la place publique, un poêle destiné à chauffer les habitans pauvres de chaque commune. Ce poêle s'appellera le poêle national, et vous avez été nommé directeur de tous ceux de notre district.

C'était assez pour que Saint-S.... fût persuadé de ce qu'on lui annonçait, mais Tri... poussa la précaution jusqu'à lui montrer un

ordre ministériel qu'il avait fabriqué et la commission qui nommait le pauvre musicien à cet emploi.

Saint-S...., ravi de sa nouvelle grandeur, courut aussitôt en faire part à tous ceux qu'il connaissait, et, soit que la mystification fût complètement préparée, soit cet esprit moqueur qui rend un Gascon complice de toute mauvaise plaisanterie qui se présente, Saint-S.... ne trouva que des gens qui le confirmèrent dans sa croyance, et qui lui expliquèrent même l'organisation du fameux poêle national.

Un jour suffit pour informer toute notre petite ville de cette mystification, et le lendemain, tout le monde, sans s'être donné le mot, crut devoir y prendre part; ainsi de tous côtés, les maçons et les serruriers se présentèrent pour soumissionner la construction du poêle national, les architectes pour en faire le plan, les marchands de bois pour l'alimenter; dès que Saint-S.... paraissait dans une rue, chacun le saluait avec respect, en l'appelant M. le directeur du poêle national; il recevait des lettres adressées à M. le directeur du poêle national. Toute une ville conspirait pour prouver à un fou qu'il était directeur du poêle national au moment même où cette ville palpitait éperdue sous le menaçant régime de la terreur.

Le poêle national était une épigramme contre la convention, et la ville de Foix la poussa si loin qu'un jour fut pris pour la pose de la première pierre de ce philantropique monument.

Ce fut un véritable jour de fête; toutes les croisées se pavoisèrent de drapeaux, tous les marchands s'endécadisèrent, ne pouvant plus s'endimancher; les boutiques furent fermées, et une population tout entière s'associa à la représentation d'une farce, où, sous prétexte de rire d'un fou, on ridiculisait cette épithète de *national* attachée à toutes les institutions révolutionnaires. Le cortége fut magnifique; on y parut habillé à la romaine; tous les insignes de la république y furent portés dérisoirement; il ne fut pas besoin de payer des maçons et des ouvriers pour y figurer, chacun s'empressa de s'attribuer son rôle, et enfin, le 21 janvier 1794, la première et la dernière pierre du poêle national fut posée sur la place publique. Il s'ensuivit une fête, des danses,

des banquets, et le lendemain des arrestations, et le surlendemain des têtes coupées, et puis on n'en parla plus que pour poursuivre le malheureux Saint-S.... de son titre de directeur du poêle national.

La plaisanterie du mélodior fut à peu près la même, si ce n'est qu'il s'agissait d'un immense instrument qui, placé dans le chef-lieu du département, devait par des conduits souterrains faire entendre son harmonie dans les deux cents communes qui composent l'Ariége. A une heure dite, et lorsque Saint-S.... toucherait le mélodior, le son de ses accords, porté dans mille endroits différens, devait instantanément réjouir toute la population des chants patriotiques décrétés par la convention; Saint-S.... avait cru au poêle national, il crut au mélodior. Il y eut fête, il y eut cortége; on alla recevoir l'instrument à deux lieues de la ville; on l'avait placé sur un immense chariot traîné par douze ou quinze paires de bœufs; on avait élevé au sommet de la caisse, qui était censée renfermer le méliodor, un trône sur lequel était assis Saint-S.... couronné de roses. Tout ce que la ville avait gardé de jeunesse était entassé sur le char, et chantait des hymnes en l'honneur de la circonstance; l'entrée fut triomphale, et la plaisanterie se termina comme la précédente.

En racontant ces deux incroyables mystifications, je n'ai pas tant voulu constater une manie des habitans de ce pays, qu'en montrer les fâcheux résultats. Tant que Saint-S.... vécut, sa folie ne le sauva pas des quolibets, mais l'empêcha de les sentir. Il n'en fut pas de même de ses enfans : les spectacles, les rues, les promenades leur furent interdits; ils ne pouvaient paraître nulle part sans qu'un fâcheux refrain ne les y poursuivît; bourgeois et gens du peuple, femmes, vieillards, enfans, tous savaient la fatale complainte où le nom de Saint-S.... était livré au ridicule, et la malediction publique contre un grand coupable ne se montra jamais si acharnée que cette moquerie contre un innocent.

Le fils de Saint-S.... fut obligé de quitter sa ville natale; et comme il ne s'en était éloigné que de quelques lieues, la plaisanterie l'y avait poursuivie. Je sus plus tard qu'il n'y avait échappé qu'en allant se cacher parmi les quarante mille habitans de la ville de

Toulouse. Je compris alors l'effroi qu'inspirait ce terrible Tri...., et je m'étonnai de la sorte de déférence qu'il montrait envers son compagnon, plus gros et plus âgé que lui; était-ce donc un rival redoutable dont les tours eussent dépassé de bien loin ceux de Tri....? sa physionomie naïve ne permettait pas de le supposer. Seulement il avait échappé au ridicule parce qu'il avait été plus original que ridicule, on n'avait pu exciter le rire contre lui, parce que cet homme portait le rire en lui-même et qu'il l'épandait à grands flots; il n'y avait rien à inventer sur le compte d'un homme dont les actions avaient quelque chose d'incroyable. Cet homme était le curé Em.....

Em..... était, avant la révolution, curé d'un petit village aux environs de Mirepoix. Un jour l'évêque de cette petite ville commença une tournée pastorale, et fit prévenir notre curé qu'il irait souper chez lui. La pauvreté de M. Em..... était extrême; curé à la portion congrue, il avait en outre le malheur d'être fort gourmand, et la seule pièce qui fût passablement meublée chez lui était la cuisine; cependant il fallait recevoir l'évêque d'une manière décente. Les paroissiens aimaient leur curé qui les faisait danser lui-même aux accords de son violon; en conséquence, il se trouva bientôt chez lui une table convenable, des chaises, du linge blanc, de la vaisselle; enfin tout ce qui pouvait annoncer un curé bien établi. L'évêque arrive, la tenue de la maison lui paraît satisfaisante; tout est simple, mais convenable. Au jour tombant, on se prépare à se mettre à table, mais à ce moment on s'aperçoit que quelque chose d'important manque au souper : ce ne sont ni les mets, ni le vin, ni le linge, ni les gobelets; ce sont les chandeliers. Les bouteilles vides qui en servaient d'ordinaire sur la table de M. Em..... n'étaient pas présentables sur la table de M. l'évêque. On court chez les paysans les plus voisins, mais les paysans du Languedoc ont peu de chandeliers : la lampe à trois becs, l'antique *calel*, est le seul flambeau qu'ils possèdent; le curé en eût trouvé cinquante à son service, mais on ne peut mettre un calel sur une table. Alors dans cet embarras, le génie de M. Em.... vient à son aide; il envoie chercher les enfans de chœur de sa pauvre église, il les revêt de la robe rouge et de l'aube blanche, il enlève au maître-autel quatre

cierges à peine entamés, les met dans les mains des enfans de chœur, et place ces quatre jeunes lucifers aux quatre angles de la table. Le souper se trouvant ainsi dignement éclairé, on introduit l'évêque; celui-ci, après s'être assis, considère ce mode d'éclairage d'un œil assez mécontent, et finit par dire à M. Em.....

— Parbleu! curé, vous avez là de drôles de chandeliers.

— Ma foi! monseigneur, répondit M. Em..., je suis bien aise que vous les ayez trouvés gentils.

— Pourquoi ça?

— Parce que je les ai faits moi-même.

Vis-à-vis de tout autre que l'évêque en question, la réponse du curé, sur l'origine desdits chandeliers, eût pu être dangereuse; mais elle rappelait à l'évêque une autre aventure qui lui était arrivée avec ce même M. Em..., et qui forçait l'évêque à être indulgent pour l'industrie qui avait donné naissance aux drôles de chandeliers.

Un matin que le curé avait à parler à son évêque pour une affaire où il était gravement compromis, la porte de l'évêché lui fut refusée, attendu que M. l'évêque n'était point encore levé. Dans l'espace d'une demi-heure, le curé se présenta sept à huit fois; mais chaque fois en faisant un tel bruit, que l'évêque l'entendit de la chambre où il était censé reposer. Il sonna un de ses gens, et demanda ce qui se passait. On lui dit que c'était un de ses curés qui voulait lui parler. L'évêque ordonna de le faire revenir plus tard. Il est bon de faire remarquer que déjà, à cette époque, notre curé était accusé de se livrer avec excès à la fabrication de chandeliers. Il était menacé de destitution, et il avait un très grand intérêt à voir l'évêque avant que le chapitre, qui devait la prononcer, ne fût assemblé. Il ne tint donc compte de l'injonction de monseigneur, et se reprit à faire à la porte de l'évêché un tapage scandaleux. L'évêque, fatigué de tout ce bruit, et surtout fort mécontent d'entendre M. Em... crier à tue-tête : qu'il était impossible qu'un homme aussi rigide que monseigneur ne fût pas levé à dix heures du matin, l'évêque quitta son lit, en ferma les rideaux, s'enveloppa d'une robe de chambre, et donna l'ordre d'introduire le curé. A peine celui-ci parut-il sur le seuil de la chambre, que l'évêque, l'apostrophant avec colère, s'écria :

— Vous voilà donc, monsieur! Ce n'est pas assez de scandaliser tous vos paroissiens par le libertinage de votre conduite, vous venez encore à ma porte faire des scènes de portefaix! Que me voulez-vous? Est-ce que vous venez encore me parler de votre maîtresse?

— Précisément, monseigneur, répondit M. Em... en s'inclinant, elle m'a chargé de vous demander des nouvelles de la vôtre.

— De la mienne! s'écria l'évêque en devenant rouge de colère: et il s'apprêtait à foudroyer le curé de reproches sanglans, lorsqu'une voix féminine, partie du fond du lit dont les rideaux étaient fermés, répondit à cette exclamation de l'évêque:

— Est-ce qu'elle me connaît?

L'évêque demeura abasourdi, et le curé, s'approchant du lit, répondit gracieusement:

— Oui, madame; elle désire avoir l'honneur de vous être présentée.

Ce fut Tri.... qui me raconta ces anecdotes durant le déjeuner.

Je demeurai tout un jour dans cette ville de Pamiers, que mes compagnons de voyage quittèrent quelques heures après, et que je quittai moi-même le lendemain. Au lieu de suivre la route qui devait me mener directement à Mirepoix, je fus obligé, dans l'intérêt de mes affaires, de me rendre dans un petit village où demeurait une personne de ma famille. Force me fut de prendre un cheval de louage pour arriver au hameau où j'avais affaire. Ce que le fiacre de Paris peut présenter de plus maigre, est encore fort dodu en comparaison de l'arête que je fus obligé d'enfourcher. Ce que j'ai remarqué, c'est qu'en me louant le cheval, la selle, la bride, on me loua aussi l'éperon; un seul éperon, entendez bien, et comme je voulais le mettre à mon pied droit, j'en fus empêché par le maître du cheval, qui me dit que la bête ne sentait déjà plus de ce côté. Cadet, car ma monture s'appelait Cadet, n'avait pas moins de quinze ans; durant les dix premières années de sa vie, il avait été éperonné du côté droit, et c'était maintenant le tour du côté gauche.

Ce fut dans cet équipage que je partis pour le village de J..... C'était par des chemins de traverse que je devais y arriver, et dans cette route, comme dans beaucoup d'autres, j'appris, à mon

grand regret, combien peu les sentimens de bienveillance sont ordinaires parmi les paysans de nos plaines. Je me sers de ce mot à dessein, car à quelques lieues plus loin, lorsqu'on est dans la montagne, si on trouve dans l'aspect de ses habitans et dans leur allure quelque chose de déterminé et presque de sauvage, du moins on n'y remarque pas cette méchanceté malicieuse que je voyais sur toutes les figures que le hasard me faisait rencontrer.

Sans doute, mon équipage était fort ridicule; mais j'avais pris, pour ma part, une contenance si humble et si résignée, qu'elle devait m'épargner les quolibets qu'à chaque rencontre on jetait sur moi et sur mon cheval. Je n'avais pas mis mon orgueil dans ma monture, et je riais volontiers de la peine que tous ces gens se donnaient pour m'humilier, lorsqu'il me prit fantaisie de savoir ce que leur ferait ma politesse. Je saluai le premier manant qui se trouva sur ma route, et je lui demandai, en français, l'heure qu'il était. Comme tous les autres, le drôle me regarda en clignant des yeux, et me répondit en patois :

— *Tout dreit, tout dreit.* (Tout droit, tout droit.)

C'est une réponse stéréotypée dans la bouche d'un paysan languedocien.

On a beaucoup écrit contre la barbarie des peuples du nord : si l'on parle en ce sens de l'état des sciences et des idées politiques dans les hautes classes de ces peuples, je pense qu'on a raison de les dire moins avancés que nous; mais si l'on fait entrer en ligne de compte les sentimens d'humanité et de bienveillance des hommes les uns envers les autres, sentimens dont la civilisation doit tendre à doter les peuples, je pourrais affirmer qu'on a tort. Je doute qu'il existe, dans aucune contrée, une population plus vaniteuse et plus insolente que celle de nos campagnes dans le midi.

Quoique je fusse assuré que mon paysan m'avait compris, et que c'était simplement par haine pour la langue française qu'il m'avait répondu de travers, je m'adressai de nouveau à lui, mais cette fois en lui parlant patois, et je lui dis que ce n'était point le chemin, mais l'heure que je lui demandais. Mon nouveau langage sembla l'étonner et le disposer favorablement; mais une mauvaise plaisan-

terie lui vint aux lèvres, et nul Gascon n'a jamais résisté au désir de dire une mauvaise plaisanterie.

— Vous me demandez l'heure, me dit-il; il est l'heure où les mal montés la demandent.

Puis il s'éloigna en ricanant, et en méditant sans doute sur le moyen de faire, de cette rencontre, une histoire bien longue et dans laquelle il aurait montré beaucoup d'esprit. Je continuai ma route, et bientôt je me vis obligé de faire par nécessité ce que j'avais essayé comme moyen d'observation. Je commençais à me perdre dans les indications qu'on m'avait données, et bientôt je fus surpris par un orage devant lequel ma monture s'arrêta tout net. J'eus beau la tourmenter de l'éperon gauche, tout ce que je pus obtenir d'elle, ce fut de la faire tourner une douzaine de fois avec une rapidité qui m'eût beaucoup avancé dans ma route si elle l'eût employée à aller en avant, mais qui n'eut d'autre résultat que de m'étourdir et de me désorienter tout-à-fait. Aussi, quand la pluie eut cessé et que ma bête reprit sa marche, je ne savais plus trop si je retournais sur mes pas ou si je continuais ma route. Je voulus m'en assurer en interrogeant un paysan que j'aperçus à quelque distance sur la porte de sa maison; j'étais trempé jusqu'aux os, et je me dirigeai vers lui. Il m'attendit patiemment jusqu'à ce que je fusse assez près pour l'entendre, puis il me dit avec cet exécrable ricanement qui semble un trait caractéristique du pays :

— Eh! monsieur, est-ce que vous avez besoin d'une brosse?

Cette fois la colère me prit, et je commençais à apostropher ce misérable, lorsqu'il me ferma tranquillement sa porte au nez et me laissa sur la route sous la pluie qui recommençait.

J'avoue que j'étais furieux, et que si, dans ce moment, j'eusse pu chercher querelle à quelqu'un, je m'en serais donné la joie; mais la route était déserte, et il me fallut bien continuer à la suivre au hasard. Je trottai ainsi, durant deux heures, et je commençais à désespérer de jamais arriver, lorsque je fis rencontre d'un colporteur. Je ne me risquai pas à lui demander ni mon chemin, ni l'heure qu'il était, je jugeai plus prudent d'employer, vis-à-vis de lui, l'argument éternellement persuasif en quelque langue qu'on le rédige, et je lui criai :

— Veux-tu gagner dix francs ?

— Beleou (peut-être), me répondit-il.

— Il s'agit, lui dis-je, de me conduire à Ja.....

Le colporteur écouta cette proposition avec un air fort indécis, puis après quelque hésitation il répartit :

— Je le veux bien à cause de vous.

Cette hésitation me fit soupçonner que je m'étais égaré et que je devais être bien loin du but de mon voyage ; je remerciai intérieurement le hasard de m'avoir fait rencontrer un brave homme qui, pour moi et pour mes dix francs, voulait bien se déranger de sa route pendant quelques heures. J'en étais même touché à ce point, que je lui demandai s'il était du pays, persuadé que tant de vertu ne pouvait être indigène. Il eut à peine le temps de me dire qu'il était des environs et de me proposer une paire de bretelles et un portrait de Henri V, que j'aperçus devant moi les premières maisons d'un petit village qu'il me déclara être Ja....., puis il s'approcha de moi et me demanda les dix francs promis.

Nous avions marché à peu près cinq minutes ensemble, je trouvai la fripponerie un peu forte, et j'en fis l'observation à cet honnête homme ; il me répondit paisiblement.

— Ce n'est pas moi qui vous ai demandé ces dix francs, c'est vous qui me les avez offerts.

A cette excellente raison, je répondis en payant. Je me fis assez sottement l'application de ces deux vers du *Misantrope* :

> Ce sont vingt mille francs qu'il pourra m'en coûter,
> Mais pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester.

Je ne m'aperçus pas que la plaisanterie d'Alceste n'était bonne que parce qu'elle était chère, et que mes dix francs me donnaient tout au plus le droit de passer pour un niais.

Enfin, j'arrivai chez l'un de mes nombreux cousins. C'était un vieillard de près de quatre-vingts ans, père d'une nombreuse famille, dont je trouvai la plus grande partie dans le vaste salon qui tenait la moitié du rez-de-chaussée de la maison. Mon vieux cousin, assis dans un fauteuil de canne, lisait un *Constitutionnel* qui avait vingt-cinq jours de date ; un de ses fils nettoyait un fusil de chasse ;

l'aîné rendait compte à sa mère de la vente des moutons qu'il avait faite dans une foire voisine ; l'autre lisait son bréviaire dans un coin, et le plus jeune, étendu sur un canapé de paille, sifflait des airs de romances. Trois filles étaient assises et cousaient autour d'une table. La plus jeune pouvait avoir vingt-cinq ans, la plus âgée en avait au moins quarante.

Je tombai comme une bombe, au milieu de cette assemblée patriarcale ; je ne m'attendais pas à un accueil bien empressé. Je me trouvais être, au même titre que toute cette famille, héritier d'un assez mince patrimoine, et je savais que, lorsque j'avais parlé de faire valoir mes droits, on s'en était beaucoup indigné.

En effet, moi qui n'avais jamais habité le pays, je venais assez incongruement mettre la main dans des biens dont on avait fait le partage sans penser à moi. Je dérangeais les calculs de tout le monde ; il paraissait souverainement injuste à mes cohéritiers qu'un étranger, qui n'avait jamais mérité par ses soins assidus la bienveillance du décédé, qui n'avait jamais entretenu ses bonnes dispositions par de fréquens envois de gibier, par des hommages de raisiné ou de cuisses d'oies confites, profitât de la fortune du parent qu'ils avaient choyé à leurs frais. Cependant on me salua avec quelque cordialité, et je m'aperçus que je n'étais pas un homme sans quelque importance, lorsque je vis disparaître presque tous les membres de la famille et que je pus remarquer, à leur tour, que les filles avaient remplacé, par un tablier de soie noire, le tablier de cotonnade qui protégeait leur robe d'escot; que le fils au bréviaire était allé quitter ses sabots pour mettre des souliers, et que le siffleur de romances s'était organisé, autour du cou, une cravate blanche de mousseline, ornée d'une superbe rosette.

Parmi toutes ces figures, la plus curieuse assurément était celle de mon vieux cousin. Dès que les confidences officielles eurent cessé, il s'empressa de me demander des nouvelles de Paris :

— On m'a dit que vous faisiez des pièces de théâtre, me dit-il. Avez-vous jamais travaillé pour le théâtre de Marat?

— Le théâtre de Marat, répondis-je; mais je crois qu'il n'existe plus.

— Tant pis, reprit mon vieux cousin, c'était un charmant théâtre, et j'y allais souvent, bien qu'il fût situé rue de l'Estrapade, et que je demeurasse rue de la Loi, section des Piques.

Mon vieux cousin était venu à Paris à l'époque de la révolution; il avait appris son Paris comme il l'avait vu, et pas une des modifications qu'y avaient apportées l'empire et la restauration n'avait pu pénétrer dans la tête du vieillard. Par une singulière distinction, il consentait bien à appeler *monsieur* tous les hommes qu'il n'avait pas connus autrefois, ou qui étaient nés depuis la chute de la république; mais il nommait citoyens tous ceux à qui il avait donné autrefois cette qualification : ainsi, en me parlant littérature, il me disait quelquefois :

— Sans doute, monsieur Casimir Delavigne est un homme de talent, mais je préfère de beaucoup le citoyen Chenier.

Son vieux républicanisme lui inspirait de dire Bonaparte, comme les légitimistes se plaisent à nommer Napoléon. Il n'y avait pour lui qu'une révolution, celle de 89. Il n'appelait jamais les nobles que les aristocrates, et décorait du titre de patriotes ce que nous appelons plus justement *opposition*. A bien considérer cet homme, qui avait près de quarante ans quand la république s'établit, et qui a encore vécu trente ans depuis qu'elle est tombée, on peut juger de quelle impression cette terrible époque dut frapper tous les esprits. Toute la vie de cet homme semblait s'être absorbée dans les souvenirs de la période révolutionnaire. Tout ce qui avait précédé ce moment avait perdu son nom dans son esprit, tout ce qui l'avait suivi n'avait pu en acquérir un nouveau; ainsi, pour ne parler que des objets physiques, il semblait, pour lui, que la place de la Révolution n'eût jamais été la place Louis XV, et ne fût jamais devenue la place de la Concorde.

Toute cette conversation, à laquelle vint se mêler mon jeune cousin à la cravate blanche, nous mena jusqu'à l'heure du souper. A huit heures il était fini, et chacun était déja retiré, lorsque ledit cousin, me prenant à part, me demanda si je n'étais pas curieux d'assister à la veillée des filles du village qui se tenait dans la grange de la ferme voisine, à laquelle se trouverait assurément la plus jolie *fille* du monde.

Qu'on me permette, à propos de ce style, de remarquer combien la bégueulerie parisienne apauvrit chaque jour notre langue. Autrefois, une fille était tout simplement une femme qui n'était pas mariée. Grace à la pudeur prétentieuse de nos bourgeoises qui a supprimé le véritable nom d'un certain état, ce mot *fille* est devenu une odieuse dénomination. Toutefois il a paru bientôt avoir trop d'énergie, et le mot de *demoiselle* qui était resté, aux femmes non mariées, commence à prendre aujoud'hui la place du mot fille et à devenir une expression de mépris. Ainsi, quand ce que nous appelons une dame pince les lèvres, cligne les yeux et dit d'un ton gêné, comme si les mots la brûlaient,

— C'est une demoiselle, vous savez, une demoiselle!

Cela veut dire tout simplement : c'est une fille publique. Il en a été de même pour la qualification des maris trompés; il en est de même pour les noms de certains meubles, et il y aurait un dictionnaire à faire de tous les mots grotesques que la pruderie bourgeoise a inventés pour dire le remède que Molière appelait un lavement. Ainsi le mot fille ne peut plus s'employer aujourd'hui qu'à condition qu'il sera précédé de l'épithète de jeune, et j'avoue pour ma part, que lorsque je l'entendis sortir, sans correctif, de la bouche de mondit cousin, il sonna à mon oreille, comme si le cousin m'avait fait une mauvaise proposition.

J'étais curieux cependant de voir par mes yeux ce qu'on appelle une veillée villageoise, chose dont je n'avais d'idée que par M. Ducray-Duminil et que je me figurais devoir se passer autour d'une table entre des filles qui causent, des mères qui filent et des hommes qui boivent. Mais lorsque j'entrai dans la grange, je fus tout surpris du spectacle qui s'offrit à moi. C'était l'époque où on dépouillait de leurs grains les lourds épis de maïs. Ils étaient jetés au fond de la grange et s'y élevaient en amphithéâtre jusqu'au toit, et c'est sur cet amphithéâtre que s'étaient assis pêle-mêle les garçons et les filles. Les plus sages et les plus retenues au pied de la montagne, les plus rieuses au sommet. Au moment où j'entrai, la veillée était occupée à chanter en chœur les refrains harmonieux de notre province.

Je me souvins d'avoir entendu l'un des plus gracieux, chanté à

l'Opéra par les premiers artistes de l'Académie Royale de musique, et Nourrit, qui l'avait rapporté d'une tournée dans le Midi. Sans doute ce jeune artiste avait été séduit par l'effet magique de ces chants qui bercent si doucement la nuit de nos campagnes; mais il en est de nos refrains comme de certaines fleurs, ils ne peuvent vivre que sous le ciel où ils sont nés. L'essai de Nourrit fut presque ridicule, il ne fit que me décharmer un souvenir d'enfance, et comme tous les spectateurs de l'Opéra, je crus que ces harmonies, si vantées dans nos provinces, n'étaient que de misérables psalmodies comparées aux puissans effets de notre Opéra. Mais lorsque je les entendis sous leur ciel, dans leur cadre et avec leur expression native, ils saisirent vivement mon imagination et charmèrent mon oreille.

C'est comme l'œil brûlant et le teint fauve des filles arabes dont l'un semble trop lubrique et l'autre trop noir, parmi nos pâles Européennes et sous notre ciel gris, mais dont le feu ne paraît que languissant près du soleil resplendissant de l'Afrique, dont la couleur semble douce dans cette nature si vigoureusement peinte.

Il y a dans les exécutans de nos provinces une justesse d'intonation, une variété de combinaisons harmoniques, une si naturelle entente du contraste du *forte* au *piano*, que je demeurai à la porte de la grange pour écouter long-temps. D'ailleurs je savais que nos paysans, qui aiment fort à chanter pour eux, n'aiment à chanter pour personne; ils s'arrêtent dès qu'ils supposent qu'on les écoute pour les juger; ou bien si la vanité leur dit de continuer, il se laissent aller à un sentiment qui a gâté trop de choses, en fait d'art; ils méprisent le chant populaire qu'ils disent si bien, pour entonner quelque sotte romance qu'ils écorchent abominablement.

Je ne m'étais pas trompé. Dès que j'entrai, on se tut, puis quand je les pressai de recommencer, ils me répondirent que cela n'en valait pas la peine, mais que si je le voulais, Mlle Pauline, qui avait habité Toulouse, chanterait quelques jolis airs à la mode. Ce nom de Pauline, cette circonstance d'avoir habité Toulouse, me rappelèrent mon jeune compagnon de voyage. Je regardai de près la jeune fille qui portait ce nom de Pauline, et je trouvai que le

portrait que Lucien m'en avait fait était fort ressemblant, car il m'avait dit qu'elle était adorablement belle.

Le refus qu'elle fit de chanter avait quelque chose de timide et de triste, qui semblait plutôt provenir d'un cœur préoccupé que d'une mauvaise volonté prétentieuse. Nous fûmes obligés de nous contenter du talent d'une grande fille brune, couchée au sommet de la pyramide de maïs, qui nous dit une de ces chansons si communes dans notre pays, moitié française et moitié patoise, et dans lesquelles un seigneur propose toujours ses châteaux et ses richesses à une bergère qui les refuse toujours, pour demeurer fidèle à son bel ami.

Lorsque Florian, dans ses nouvelles à la crème, qu'il appelait *pastorales*, faisait demander à ses bergères leur doux et tendre ami, il n'avait étudié ni la littérature du pays, ni la manière des filles d'y regarder les garçons. C'est toujours mon bel ami qu'elles veulent; et elles le font comme elles le chantent. Je n'oublierai jamais l'expression singulière d'une femme à qui je parlais d'un jeune garçon qui nous servait de cocher; il était frais et vermeil, avec des yeux pétillans de désirs et un sourire toujours amoureux. Il se retournait de temps en temps pour regarder dans l'intérieur de la guimbarde qu'il conduisait, et à chaque fois, il nous faisait l'histoire des jeunes filles à qui il jetait de joyeuses plaisanteries en passant. Au moment où je demandai à cette dame quel était ce jeune garçon, elle cligna de l'œil en le regardant et me répondit:

— *Oh! es un poulit poulissou* (oh! c'est un joli polisson); et rien ne peut rendre ce que ce mot avait d'admiration, ce que l'expression de la dame avait de bienveillance pour le joli polisson.

Tout ce qu'une femme trouve d'excuses parmi notre civilisation parisienne, dans la position élevée, l'esprit, ou la renommé de l'amant qu'elle prend, toutes ces excuses, nos femmes du midi les trouvent volontiers dans la beauté de celui qu'elles choisissent.

Mon grotesque cousin, qui, malgré sa cravate blanche et sa rosette, ne portait aucune excuse en soi, papillonnait inutilement du haut en bas de l'amphithéâtre où les filles étaient étagées, et n'en obtenait d'autre parole que cette question :

— Ques aquel moussurot? (Quel est ce petit monsieur?)

Petit monsieur, ce mot par lequel on me désignait, ne veut point dire petit monsieur comme nous l'entendons, c'est-à-dire monsieur à la tournure maigre et stérile, il veut dire un homme qui usurpe l'habit qu'il porte; et comme j'étais pour le moins aussi bien mis que le fils de l'ancien seigneur du village et que je n'étais probablement qu'un roturier, on m'appelait *moussurot*. Certes, il n'existe en France aucun pays où la haine du peuple soit aussi violente que chez nous, pour l'homme du peuple qui s'est élevé au-dessus de sa condition : et ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que cette envie, qui s'obstine à nier le bien acquis de toute fortune faite depuis peu, n'empêche pas, dans nos paysans, la haine des vieilles familles et des fortunes anciennes. Aussi dès qu'on sut dans l'assemblée qui j'étais, et le motif qui m'appelait dans le pays, il sembla s'organiser contre moi une espèce de conspiration.

Elle commença par l'échange de quelques épis de maïs dépouillés de leurs grains et devenus par conséquent fort légers et que les filles commencèrent à jeter à la tête des garçons. Ces épis que dans cet état on appelle *couscourets* s'égarèrent peu à peu de la direction qu'on semblait vouloir leur donner; quelques-uns m'atteignirent, et bientôt ce fut une pluie sous laquelle on m'eût peut-être enterré, si j'avais laissé faire; mais, ne pouvant me défendre contre tout le monde à la fois, je choisis un ennemi; cet ennemi fut mon malheureux cousin qui trouvait fort drôle de me laisser assiéger, je choisis l'épi le plus lourd que je pus trouver, je le lui adressai au milieu du visage, d'une façon si vigoureuse, que le sang jaillit, et au moment où il s'irritait et me faisait observer qu'on ne jouait pas ainsi, je lui répondis si sèchement que c'était ma manière d'avertir que ce jeu me déplaisait, qu'on le cessa tout-à-fait.

Il me sembla même que j'acquis quelque estime parmi les paysans de la veillée; les hommes me regardèrent avec un peu de haine, et conséquemment les femmes avec un peu de faveur. Mais ces deux sentimens se changèrent bientôt en une curiosité inquiète, lorsqu'on remarqua l'espèce d'intelligence qui s'établit entre moi

et Pauline, et le trouble sérieux dont cette jeune fille fut agitée. J'étais près d'elle au moment de l'attaque que j'avais subie, et comme elle cherchait à excuser son pays de la grossièreté de ses habitans, je lui répondis que je le connaissais de longue main, et que je préférais de beaucoup les montagnards aux habitans de la plaine. Je tenais peu à montrer de l'adresse dans la manière dont j'arriverais à mon but, et je lui dis tout simplement que j'étais sûr qu'il ne m'en serait pas arrivé autant à La... où je devais être dans quelques jours et où je devais rejoindre M. Lucien de Mauvrelier.

Il faudrait à nos romanciers et à nos comédiennes beaucoup d'études du genre de celles qui s'offrirent à moi; peut-être comprendraient-ils mieux ce que c'est que l'etonnement amoureux dans le cœur d'une femme. Jamais aucun regard ne me pénétra aussi profondément que celui que Pauline jeta sur moi, en entendant prononcer le nom de Lucien; il y avait tout ensemble dans ce regard, la surprise d'être devinée, la crainte de l'avoir été par un ennemi, et la prière la plus humble et la plus touchante d'avoir pitié d'elle. Tout cela fut l'affaire d'une seconde.

Je rassurai Pauline en lui apprenant rapidement combien j'étais étranger, pour ainsi dire, à la confidence que je venais de lui faire; je lui racontai comment je connaissais Lucien, où je l'avais quitté, et où je devais le retrouver.

— Mon Dieu! je n'y serai pas, fut la seule réponse de Pauline à mes confidences.

Cette simple parole de Pauline était non-seulement pleine de regrets pour elle-même, qui ne verrait pas Lucien, elle était aussi pleine de pitié pour Lucien, qui ne la verrait pas : c'était la plus naïve expression de cet amour qui est sûr du bonheur qu'il donne. Après cette parole, où Pauline m'avait dévoilé toute son ame, sa première pensée fut de chercher un moyen de prévenir Lucien des raisons qui l'empêcheraient de se trouver au rendez-vous. Elle me raconta rapidement et à voix basse comment son père craignant la poursuite de M. Mauvrelier, s'était séparé d'elle à Pamiers et l'avait envoyée passer quelques jours à Ja...., chez une de ses tantes. Elle termina ce récit en me disant :

—Dites-lui tout cela quand vous le verrez; dans trois jours je serai à La.....

— Mais, lui répondis-je, je n'y serai pas moi-même avant ce temps, et je ne pourrai prévenir Lucien. Je crus devoir ajouter que j'étais assuré que Lucien l'attendrait, et je lui promis de hâter mon départ le plus que je pourrais. Tout ce dialogue, qui se passait dans un coin de la grange, intrigua singulièrement les paysans; ils ne savaient si cette conversation intime résultait d'une ancienne connaissance avec Pauline, ou de l'influence de la séduction parisienne. Mon cousin, dont j'avais si bien bosselé le front, lui qui savait précisément pourquoi j'étais dans le village, et combien j'étais étranger au pays, ne douta point que ce ne fût une conquête que je venais de faire en quelques minutes; je le vis au dépit avec lequel il parla à cette jeune fille, et si ce n'eût été le souvenir très récent de mes façons d'agir, il est probable que ce dépit fût devenu injurieux. Cependant l'heure était avancée, je demandai tout bas à Pauline où je pourrais la revoir; elle me répondit que le lendemain dimanche, après vêpres, je la trouverais à la danse. Je promis de m'y rendre.

Il était à peu près dix heures lorsque je rentrai dans la maison de mon cousin; je croyais tout le monde couché, et je fus fort étonné de voir tous les hommes, ou plutôt tous les fils attablés autour de quelques bouteilles de blanquette de Limoux, le champagne du pays.

Si jamais il plaît à quelque buveur émérite de mettre ce vin à la mode, nul doute qu'il ne détrône bientôt le champagne. Il a, à un plus haut degré assurément, toutes les qualités qui recommandent le vin champenois. En effet, si on considère celui-ci seulement pour ses qualités vineuses, il ne mérite pas la dixième place parmi les vins blancs que possède la France. Le riche et puissant sauterne lui est aussi supérieur que Molière peut l'être à M. Scribe, et il n'est pas jusqu'au chablis qui ne méritât la préférence, s'il y avait encore dans le monde des estomacs sans préjugés. Ce n'est donc que pour sa mousse, sa petulance et son clinquant, que le champagne est si fort en vogue. Hé bien! toutes ces qualités la blanquette de Limoux les possède d'une manière plus élégante que

le champagne; sa mousse est plus légère et plus argentée, son parfum plus suave, son ivresse plus facile et plus passagère, son abus plus innocent, et l'on peut dire que, si le champagne représente la vigueur bondissante de Mlle Elssler, la blanquette de Limoux a la suavité aérienne de Mlle Taglioni.

Il n'y a pas si long-temps que le vin de Bordeaux a détrôné le vin de Sèvres et d'Argenteuil, pour qu'il ne soit pas permis de douter de la sûreté du goût parisien. Il fallut que le maréchal de Richelieu fût nommé gouverneur de la Guyenne, pour que le saint-émilion et le lafitte prissent rang dans nos caves, et il n'y a pas deux siècles que Sauval écrivait que Paris était situé au milieu des plus excellens vignobles de la France, et qu'Argenteuil produisait des vins si délicieux qu'ils n'étaient servis que sur les tables royales. Cette gloire d'Argenteuil était contemporaine de celle de Chapelain et de Voiture. Qui peut prévoir les Chapelains et les Voitures de notre époque, qui partagent le succès du vin de Champagne, et qui tomberont comme lui?

On doit supposer qu'avec de pareils principes, je ne reculai point devant les verres répétés de cet adorable nectar. Sans doute, sans la confiance que cet excellent vin établit entre nous, je n'eusse point accepté la proposition que me fit mon cousin le chasseur, d'aller tuer quelques perdrix avec lui le lendemain matin. Cependant j'eus occasion de m'exercer de nouveau à une chasse que je n'ai rencontrée que dans notre pays; c'est ce qu'on appelle *la tirasse*. On peut dire que c'est une sorte de pêche au gibier.

La tirasse est un énorme filet que le chasseur porte sur son bras gauche; lorsque le chien a arrêté une compagnie de perdrix, le chasseur lance de la main droite l'extrémité de ce filet, armée d'un plomb très pesant; il lui fait décrire un arc considérable de manière à ce que le filet enveloppe à la fois le chien et le gibier. C'est absolument l'usage de *l'épervier* (filet de pêche) appliqué à la chasse.

Pour lancer la tirasse, il faut une force et une adresse peu communes; et bien que cette manière de chasser paraisse très destructive du gibier, elle ne l'est pas autant qu'on pourrait le croire, par la difficulté qu'elle présente.

Je n'avais suivi mon cousin le chasseur que pour ne pas manquer à la promesse que je lui avais faite; aussi je rentrai au bout de deux heures de chasse, mais je trouvai la maison déserte; tout le monde était à la messe; je fis comme tout le monde, je me rendis à l'église, et je reconnus le brave et digne curé Em. . . . . qui faisait chanter ses paroissiens au lutrin, en les accompagnant de son violon. J'avais été averti de cette circonstance, et j'en fus peu surpris; mais ce qui m'étonna davantage, fut de voir l'église encombrée d'hommes qui se tenaient debout, et qui causaient d'une manière fort animée. En écoutant leur conversation, je reconnus comment un culte en remplace un autre. Autrefois l'église était le rendez-vous des chrétiens et des pensées pieuses, aujourd'hui c'est celui des marchands et des intérêts mercantiles; la religion du veau d'or pénètre partout; l'église est devenue une sorte de bourse, et aucun des hommes qui s'y trouvaient ne s'occupa, pendant l'office, que du prix des grains, de l'augmentation des laines, de la baisse des fers. L'aîné de mes cousins semblait être le Rotschild de cette réunion où les marchés se concluaient, non en francs et en centimes, mais en pistoles. Quand la messe fut achevée et la bourse close, je demandai à m'entendre avec lui sur notre affaire, et alors il m'exposa son plan. Qu'on me permette de le laisser parler.

— D'abord, me dit-il, je déteste les procès; la mauvaise foi de mes voisins m'en a suscité un assez grand nombre, pour que je sache que c'est le moyen le plus ruineux d'avoir raison. Je ferai donc, pour éviter un procès avec vous, tous les sacrifices possibles. Voici comme je l'entends.

Au lieu de déranger le partage que nous avons fait entre nous et en votre absence, nous maintiendrons ce partage; seulement on arbitrera la valeur de la portion qui pourrait vous revenir, elle vous sera payée en espèces. Je suppose que cela vous arrange mieux que de rester possesseur de quelques champs que vous ne pourriez surveiller. Cependant il se présente une difficulté assez grave: c'est qu'aucun de nos cohéritiers ne se soucie, ou n'est dans la possibilité de mettre des fonds dehors; mais je hais tant les procès, que je me charge de lever cette difficulté. Je me chargerai de vous

payer seul, et au nom de tous, la somme qui vous sera due, à condition que chacun de nos cohéritiers me donnera, sur sa part, une hypothèque pour la somme que j'aurai avancée pour lui. Cependant, comme je déteste autant les discussions que les procès, voyez, si cela vous arrange, à faire accepter cet arrangement par tous nos cohéritiers; ce n'est que pour vous que je le fais, et il en est parmi eux qui y porteraient obstacle, s'ils pensaient que j'y prends le moindre intérêt.

On ne pouvait trouver un homme plus serviable; et pour en finir tout de suite avec ce cousin qui détestait tant les discussions et les procès, je dois dire que j'acceptai sa proposition avec empressement, que j'employai toute mon éloquence, dans les jours qui suivirent, et pendant lesquels je visitai mes autres parens, à leur persuader que c'était moi qui avais ainsi combiné cette affaire, et que mondit cousin n'y avait souscrit qu'avec beaucoup de difficulté. Tout s'arrangea à merveille, et il y a encore quelques mois que j'admirais la serviabilité de mon cousin l'homme d'affaires, lorsque j'ai appris, que, grace aux hypothèques qu'il avait obtenues par moi, il était arrivé à faire, à nos sept cohéritiers, sept procès au moyen desquels il les avait dépossédés de la meilleure part de leur propriété. Toutefois, à l'époque dont je parle, j'étais bien loin de prévoir ce résultat, et je demeurai fort reconnaissant de ce qu'il faisait pour aplanir les difficultés de mon affaire.

Il ne me restait plus qu'à voir Pauline, et pour cela je me rendis à la danse. Elle était établie en plein air, autour d'un orme colossal. L'orchestre était composé, comme à l'ordinaire, d'une musette et d'un tambour; dans cette singulière musique, il est presque impossible de deviner le motif que joue l'instrument sous la foule de variations dont le musicien le surcharge. C'est une continuité de notes qui se poursuivent avec une rapidité toujours égale, et sans aucune interruption. Le tambour accompagne cette musique, et marque la mesure qu'il serait difficile de saisir à travers ce déluge de notes sans temps et sans arrêt. Il en est un peu de la danse comme de la musique; elle n'a, à vrai dire, ni commencement, ni fin. Les hommes font un grand cercle devant l'orchestre, et semblent être là comme les tenans de ce carrousel de danses; les

jeunes filles courent autour d'eux, et choisissent le danseur qui leur convient; ensuite une tape sur l'épaule avertit le danseur qu'une nouvelle fille veut danser avec lui. Il est tout aussitôt obligé de se retourner et de quitter sa première danseuse pour faire face à la nouvelle. La première se repose ou va chercher un autre danseur qu'elle avertit de la même manière en lui frappant sur l'épaule. De cette façon les danseurs restent quelquefois des heures entières debout, tandis que les jeunes filles se relaient les unes après les autres. Je me rappelle avoir vu des amans jaloux tenus ainsi en danse, pendant que leur maîtresse causait à quelque distance avec un autre galant. C'est en cela que les jeunes filles trouvent cette danse amusante; et lorsqu'il y a quelque passion intéressée, il arrive des momens où elle devient fort dramatique, car ce serait une honte pour un garçon de quitter la danse, tant qu'il s'y trouve une jeune fille pour lui tenir tête. J'eus moi-même à en faire l'expérience.

Je vis Pauline, que je cherchais depuis long-temps des yeux. Au moment où j'allais l'aborder et lui parler, elle me dit tout bas:

— Dansez, si vous voulez que nous causions.

Je me mis donc de la partie en invitant ma plus jeune cousine, et un moment après je me sentis frapper sur l'epaule, et je me retrouvai en face de Pauline. Pendant que nous suivions aussi exactement que nous le pouvions le rhythme rapide de cette bourrée sans fin, elle me dit:

— J'ai demandé à ma tante de retourner chez mon père, mais elle n'y veut pas consentir, parce qu'elle n'a personne pour me faire accompagner. Il faudrait que vous lui apprissiez que vous allez à La...., et peut-être permettrait-elle que je partisse avec vous.

— Mais, lui dis-je, je ne connais pas votre tante, et je ne sais comment l'aborder.

— Il faut....

Au moment où Pauline allait m'indiquer le moyen de la servir, une grosse tape me tomba sur l'épaule, et il fallut me retourner pour faire face à une paysanne réjouie, qui paraissait charmée de m'avoir dérangé. Malgré ma mauvaise humeur, je ne quittai point

la danse, pour donner à Pauline l'occasion de revenir me parler. Mais, soit crainte d'être remarquée, ou honte de s'avancer si librement vis-à-vis de moi, elle me laissa subir les tapes d'une demi-douzaine d'autres danseuses, et je la vis provoquer à son tour un pareil nombre de malôtrus. Je perdais patience, lorsque je la vis enfin se rapprocher de moi; elle arriva juste au moment où la musette exténuée allait mettre fin à cet infernal trépignement. La danse cessa, et moi, Parisien, assez gauche à ces sortes de jeux, il me fallut faire comme les autres, c'est-à-dire asseoir ma danseuse dans ma main droite, et l'enlever vigoureusement jusqu'à la hauteur de ma tête. Pauline était svelte et flexible; elle aida si gracieusement à ma gaucherie, que je me tirai de cette épreuve avec quelque honneur. Tout aussitôt elle prit mon bras et me dit :

— Maintenant que vous êtes mon danseur, nous pouvons causer ensemble.

C'est un droit acquis à la dernière partenaire que l'on rencontre, et je compris alors combien le dénouement de la danse doit quelquefois avoir d'intérêt. C'est un moment d'autant plus difficile à saisir, que souvent le musicien laisse tomber les sons de son instrument pour faire croire que la danse touche à sa fin; puis, lorsque chaque danseuse a rejoint celui avec qui elle veut demeurer, le musicien recommence de plus belle, et quelques jeunes filles, se mettant de moitié dans sa malice, se jettent alors au milieu des danseurs, et troublent tous les rendez-vous pris. Heureusement que Pauline avait réussi; elle m'assura qu'il suffirait de dire à la tante que j'accompagnerais sa nièce jusqu'à La... pour qu'elle me la confiât. Cela ne m'étonna point, je savais la liberté dont jouissent les jeunes filles dans notre pays. Elles sortent seules, vont seules à la promenade; souvent même, dans nos petites villes, elles reçoivent, et le plus souvent, pour elles, le mariage n'est pas le moment de leur entrée dans le monde, mais plutôt celui de leur retraite.

Ce fut donc une affaire bientôt arrangée, et il fut résolu que je partirais le lendemain matin avec Pauline. Nous devions laisser à Mirepoix les chevaux qui nous auraient conduits, et là nous en devions prendre d'autres pour continuer notre route jusqu'à La....

Le jour était à peine levé, lorsque nous partîmes. L'habitude de voyager à cheval est fort commune dans notre pays, même pour les femmes d'une certaine condition. Quelquefois elles font ces voyages assises sur ce que nous appelons des selles à la fermière, mais le plus souvent elles montent leurs chevaux à califourchon, en s'enveloppant d'un manteau de drap dont j'ai oublié le nom. C'est une espèce de vêtement formé de deux tabliers d'une très grande longueur, qui s'attachent à la taille, et qui tombent de chaque côté sur les hanches, jusqu'au de-là des pieds.

La coquetterie plus avancée des habitantes des petites villes de la plaine commence à abandonner cette manière de monter à cheval, et le département possède, depuis quelques années, deux ou trois modèles de selles de femme à l'anglaise. Mais Pauline était d'un village de la montagne, où la civilisation est toujours en retard d'une vingtaine d'années sur celle de nos petites villes, et c'est dans l'équipage que j'ai décrit plus haut qu'elle se mit en route avec moi.

Presque toujours les descriptions qu'on fait de certains habillemens ou de certains usages séduisent aisément le lecteur. Cependant, si je m'avisais de vouloir prouver qu'une femme à califourchon sur un cheval est un objet gracieux, on trouverait que j'y mets de l'impertinence ; et pourtant Pauline, ainsi huchée sur une assez méchante rosse, était bien la plus gracieuse chose que j'eusse vue de ma vie. C'était peut-être le contraste qui me séduisait; je ne sais, mais j'aurais voulu la voir poser devant quelque peintre naïf ; elle était si fraîche, si rose, si sincèrement belle, qu'il semble qu'elle dût rendre charmant tout ce qu'elle faisait. Quand son cheval trébuchait, et qu'elle appuyait ses petites mains sur le pommeau de la selle, sa taille de jonc se pliait si doucement! lorsque épouvantée des faux pas de son coursier, elle avait laissé échapper un cri d'effroi, le rouge lui montait si gaiement au visage! elle me jetait un sourire si suavement embarrassé, comme pour s'excuser de sa peur; ce sourire s'ouvrait par des lèvres si pures et si jeunes, sur des dents si brillantes, le regard qu'elle me versait à travers ses longs cils était d'une familiarité si tendre, que, durant plus de deux lieues, je me laissai aller à regarder Pauline sans autre pensée que de la regarder.

Il y a un charme inexprimable dans le regard de nos femmes du midi; il respire une nature amoureuse et coquette, qui appelle l'adoration et promet de la comprendre. Sans doute, pour les hommes qui vivent perpétuellement au milieu de cet assaut continu de regards, il faut que ces regards prennent une expression particulière pour qu'ils les croient en quelque chose; sans cela, ce ne serait jamais qu'amour et séduction entre les deux sexes; mais pour le Parisien, accoutumé ou à la réserve des coups d'œil civilisés, ou à l'impertinence de la double lorgnette de nos belles dames, ce regard a un charme qui le trompe, le séduit et le trouble jusqu'au fond de l'ame. Si ce n'eût été le souvenir du jeune Lucien, j'aurais dit à cette jolie fille combien je la trouvais jolie, j'aurais dit à cette enfant si frêle combien je me sentais faible devant elle. Mais, en y réfléchissant, je rougis de toucher, par une parole indiscrete, à cette ame si candide; et comme le silence de notre voyage me laissait tout entier à la regarder, j'entamai la conversation afin de penser à autre chose qu'à ma compagne de voyage.

Un petit accident, assez commun dans nos campagnes, où la police des routes n'est pas très exactement faite, donna à cette conversation un intérêt qui m'absorba complètement.

Nous passions à travers une lande assez étendue; le chemin, creusé entre deux champs beaucoup plus élevés que la route, ne permettait pas à l'œil de s'étendre au-delà de quelques pas; nous marchions fort près l'un de l'autre, lorsqu'au détour d'un autre petit sentier qui venait aboutir dans celui que nous suivions, nous fûmes surpris par un grognement sauvage; le cheval de Pauline s'arrêta tout net, ainsi que le mien, et nous aperçûmes quelques chiens qui dévoraient un cheval mort qu'on avait jeté sur le bord du sentier. A cet aspect, Pauline devint pale, et si je n'avais été tout-à-fait à côté d'elle, elle fût certainement tombée de cheval. L'horreur du spectacle qui s'était offert à elle suffisait sans doute à une pareille émotion. Je soutins Pauline du mieux que je pus, pendant que je forçais les chevaux à franchir cet obstacle; mais elle était prise d'un effroi si profond, qu'elle semblait ne plus entendre mes paroles. Son visage était d'une pâleur effrayante, et un léger tressaillement agitait convulsivement ses lèvres.

Des larmes abondantes succédèrent à cette crise nerveuse, des larmes parmi lesquelles elle cherchait à s'excuser de l'émotion qu'elle avait éprouvée, émotion qui m'étonnait véritablement, tant elle avait été puissante devant une rencontre qu'il n'est pas rare de faire dans nos plaines. Enfin, j'entendis à travers les sanglots de Pauline qu'elle me disait tout doucement :

— Je n'ai pas eu peur..... Ce n'est pas cela..... Mais c'est si affreux..... Mon Dieu ! après ce que j'ai vu.....

Et tout en se lamentant ainsi, elle regardait avec terreur du côté où nous avions rencontré ces restes horribles. Je la rassurai, et bientôt son agitation se calma peu à peu, et elle me dit :

— Il ne faut pas m'en vouloir de ce que j'ai éprouvé, ce n'est pas ma faute, je vous jure; mais si vous saviez quels souvenirs ce spectacle a réveillés en moi. Le rapprochement en est si hideux, qu'il me fait frémir.

Elle s'arrêta; puis elle reprit, en secouant la tête :

— J'ai tort d'aller retrouver Lucien. La montagne me sera fatale; il m'y arrivera malheur, c'est sûr.

— Pourquoi cela, lui dis-je ?

— Ce que je viens de voir, répliqua-t-elle, est un avertissement. Voyez-vous, toutes celles de notre famille ont péri dans la montagne. Ma cousine Louise s'y est noyée dans un torrent, et ma pauvre sœur..... Oh ! ma pauvre sœur ! quel horrible sort elle y a trouvé !

Je demandai à Pauline de quelle mort sa sœur avait péri; et la jeune fille commença ainsi son récit :

— Elle était bien plus grande que moi; j'étais toute petite enfant, qu'elle avait déjà quinze ans. Elle était *amoureuse* du fils d'un de nos voisins, dont je me souviens encore, car il était bien beau. Il s'appelait Fabre, et son père est encore tisserand de drap dans notre village; il était pauvre comme il l'est toujours. Mon père s'était aperçu que Fabre venait quelquefois rôder autour de la maison. On lui avait dit qu'à la messe il ne quittait pas ma sœur des yeux, et qu'ils se coudoyaient d'intelligence, lorsqu'ils se croisaient à la promenade. Fabre était employé dans la manufac-

ture de mon père, et mon père le chassa, sans en rien dire à ma sœur. La pauvre fille *espéra* son ami pendant plusieurs jours, et voyant qu'il ne venait pas, elle crut qu'il avait pris une autre *maîtresse*. De son côté, Fabre était désolé, et sans doute il eût fini par pénétrer à tout risque dans notre maison, s'il ne m'avait rencontrée un jour que je m'en étais échappée pour aller jouer. Fabre me chargea d'un billet pour ma sœur. Il était à peu près midi, lorsque je le lui donnai; puis, quand vinrent sept heures du soir, heure du souper, mon père la fit chercher vainement par toute la maison, dans les ateliers et chez toutes les personnes de notre connaissance où elle allait quelquefois. On ne la trouva nulle part. Aujourd'hui que je peux m'expliquer mieux qu'à cette époque les sentimens de mon père, je comprends la colère furieuse dans laquelle il se mit, lorsqu'un de nos domestiques lui proposa d'aller chez le vieux père Fabre, pour savoir si ma sœur n'y était pas. Mon père faillit battre le domestique, en lui disant que rien ne devait lui faire supposer que ma sœur fût chez cet ouvrier, puis il ajouta avec rage :

— Si elle y était, je la tuerais.

La soirée était fort avancée, dix heures avaient sonné. La nuit était sombre, et la neige qui était tombée toute la matinée sur la montagne, s'étendait déjà jusqu'à nous. Mon père restait assis dans le coin de son feu; aucun des domestiques n'osait lui renouveler la proposition d'aller chercher ma sœur chez le vieux Fabre. Cependant l'heure s'avançait, et il n'y avait plus de chance de la trouver, si ce n'était chez son *ami*. C'est que, entendez-vous, ma sœur aimait Fabre; elle l'aimait autant que j'aime Lucien, si ce n'est que, comme il était pauvre, elle n'était pas fière avec son ami, comme quelquefois je le suis avec le mien. Mon père le savait, mais il ne voulait pas de cet amoureux, parce qu'il était au-dessous de lui, comme il ne veut pas du mien, parce qu'il est au-dessus de nous. A ce moment il doutait encore que sa fille eût quitté sa maison pour celle du vieux père Fabre; il eût voulu s'en assurer, mais son orgueil n'y pouvait consentir. Il demeurait ainsi immobile à sa place, lorsqu'un coup frappé à notre porte nous fit tous tressaillir. On crut que c'était ma sœur qui rentrait, on

s'empressa d'ouvrir; mais au lieu de ma sœur, ce fut le père Fabre lui-même qui parut devant nous, tremblant et désolé; mon père, s'imaginant que le pauvre ouvrier lui ramenait sa fille, dont il était si inquiet, cria au père Fabre, avant que celui-ci eût prononcé une parole :

— Je ne veux pas la voir, je refuse de la voir.

Dites-moi donc, monsieur, pourquoi cette sévérité de mon père qui, un instant avant, pleurait sur ma sœur, lorsqu'il ne l'avait pas près de lui, et qui n'eut qu'une malédiction pour elle du moment où il crut l'avoir retrouvée. Il en sera ainsi de moi. Quand je serai morte, il me regrettera, j'en suis sûre, et tant que je vivrai, il me fera mourir. Mais je parle de moi, et j'oublie ma pauvre sœur.

Quand le vieux Fabre entendit que mon père ne voulait plus la voir, il s'écria douloureusement:

— C'est donc vrai qu'elle n'est pas revenue dans votre maison. Oh! les pauvres enfans se seront égarés dans la montagne, et ils y périront!

— Ils y sont donc allés? s'écria mon père.

— Je ne sais, répondit Fabre, mais mon fils n'a pas reparu non plus, depuis une heure de l'après-midi que je l'ai vu gagner le sentier de Saint-Barthélemy.

Les domestiques interrogés dirent aussi que c'était vers cette heure que ma sœur avait disparu de la maison. Alors mon père menaça le vieux Fabre, en lui jurant qu'il tuerait son fils. Il voulait, disait-il, l'envoyer aux galères. Mais vous ne pouvez vous imaginer de quel effroi mon père fut saisi, quand Fabre, l'interrompant avec désespoir, lui cria :

— Mais je vous dis qu'ils ne sont revenus ni l'un ni l'autre; ils sont dans la montagne, et tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu hurler les loups.

Ce mot calma mon père par la terreur qu'il lui inspira. Ce ne fut bientôt plus dans toute la maison qu'un cri d'alarme, qui se propagea rapidement dans tout le village. Les recherches de mon père et celles de Fabre avaient suffisamment averti les habitans que ces deux jeunes gens avaient disparu; peut-être les voisins

en riaient-ils déjà entre eux, lorsque ce mot fatal retentit bientôt d'une maison à l'autre :

— Les enfans sont dans la montagne !

Ce fut un mot d'ordre qui rallia en un instant tout le monde autour de la maison de mon père. On s'était armé de torches, de fusils, et chacun s'offrait à l'accompagner et à l'aider dans la recherche qu'il allait faire. On partit, et moi qui tremblais de l'idée de rester seule dans notre maison déserte, je m'attachai aux jupons d'une grande servante, et je suivis tout ce monde, au milieu de la nuit, et à travers la campagne glacée.

Mon père, pour diriger nos recherches, avait détaché de sa chaîne un de ces grands chiens de la montagne, qui servait à garder nos troupeaux durant l'été. On commença par faire le tour de la maison. Arrivé à la porte placée au fond du jardin, le chien s'engagea dans un ravin qui gravissait presque à pic le revers de la montagne. Déjà l'instinct du chien ne nous eût plus été nécessaire, car le petit pied de ma sœur, imprimé sur la neige, devenait pour nous un guide assuré. Nous suivîmes long-temps cette trace, éclairés par les torches nombreuses que portait toute cette foule. Bientôt, à l'embranchement d'un petit chemin, les pas de ma sœur ne furent plus seuls; à côté de chacun de ses pas se trouvait une empreinte plus grande; c'était assurément là que Fabre avait rencontré ma sœur. Ces traces étaient d'abord assez éloignées l'une de l'autre, puis elles se rapprochaient, puis elles s'éloignaient encore, et enfin, il y eut un moment où elles étaient arrêtées et presque confondues. C'est que, voyez-vous, monsieur, ils s'étaient d'abord abordés en tremblant, puis ensuite ils s'étaient appuyés l'un sur l'autre pour se dire comment ils s'aimaient, puis sans doute, quand ils s'étaient arrêtés, ils s'étaient juré de s'aimer toujours en se pressant le cœur contre le cœur. La trace continuait plus loin, plus régulière et plus égale. Ah ! sans doute à ce moment ils étaient calmes tous deux ! ils avaient pris une résolution de ne jamais se trahir ! Mais voilà qu'au moment où nous pénétrions de plus en plus dans ce chemin raide et tortueux qui gravit la montagne, voilà que notre chien s'arrête, ses poils se hérissent, et il pousse un long hurlement. Il y avait une troisième trace à côté

de celles de ma sœur et de Fabre; une empreinte terrible, une empreinte qui jeta la pâleur sur le visage de tous ces hommes; la griffe d'un loup était inscrite sur la neige, et cette griffe continuait à marcher sur les pas des deux pauvres enfans.

Sans doute le féroce animal n'était arrivé que long-temps après eux, car les pas humains continuaient à être égaux et tranquilles. Mais bientôt ils s'alongèrent, bientôt ils furent largement distancés, et la neige chassée à droite et à gauche annonçait une course rapide. Les enfans avaient aperçu sans doute, bien loin derrière eux, le loup attaché à leurs pas, et ils avaient espéré lui échapper; mais la trace persévérante du loup marchait toujours à côté de cette trace désespérée; puis vint un moment où le pied de Fabre seul avait foulé la neige, mais alors la trace était plus profonde et moins rapide: c'est qu'il avait emporté ma sœur dans ses bras. A quelque distance nous reconnûmes qu'il avait trébuché à une grosse pierre du chemin, et qu'ils étaient tombés ensemble. Ils s'étaient relevés, et ma sœur avait marché encore; mais ses pas se suivaient irrégulièrement, et on voyait à chaque instant qu'elle s'était arrêtée, manquant de force et de courage. La trace seule du loup était infatigable; sa marche ne semblait s'être ni hâtée ni ralentie un seul moment; c'est comme le malheur qui nous poursuit et qui est toujours sûr d'arriver.

Enfin nous atteignîmes un endroit du sentier, où toutes ces traces se jetèrent soudainement de côté; mais elles s'étaient arrêtées à quelques pas de là. A cet endroit, la neige était foulée et sanglante; à cet endroit, il y avait eu une lutte terrible entre l'homme et la bête féroce. Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient succombé là, et ce ne fut que quelques pas plus loin que nous trouvâmes les lambeaux de corps humain tous saignans et tous déchirés. L'issue même de ce combat semblait écrite en ces restes misérables. Ma sœur tombée sur la face, les bras en avant, avait sans doute succombé en tentant un dernier effort pour s'échapper. Fabre, traîné dans la neige, les deux bras tendus, n'avait sans doute lâché le loup que lorsque la force ou la vie l'avait quitté; car ses ongles sanglans et ses mains fermées avec force étaient encore pleines des poils fauves du terrible animal.

J'étais bien jeune encore lorsque je vis cet horrible tableau, et cependant il m'est demeuré si présent à la pensée, que lorsqu'il se rencontre quelque chose qui me le rappelle, comme tout à l'heure, je sens ma raison prête à s'égarer. Il me semble que toute chair est celle de ma sœur, et je puis vous le dire même, en rapprochant la rencontre que nous venons de faire, du but de mon voyage, il me semble y lire un avertissement de malheur.

Le récit de cette jeune fille l'avait fortement émue, mais ce n'était plus d'un effroi convulsif et égaré, c'était d'un sombre pressentiment. Je tâchai de la distraire en m'informant à elle de beaucoup de choses qui se trouvaient sur notre passage, et en la forçant à me répondre. Déjà nous apercevions à l'horizon le haut clocher de Mirepoix tout hérissé de têtes de loups. Bientôt nous arrivâmes dans cette ville, autrefois le siége d'un évêché, et qui a jeté sur un torrent un pont plat, bien long-temps avant que les Parisiens eussent à admirer le pont d'Iéna.

Je n'ai rien à dire du séjour que je fis en cette ville. J'avais laissé Pauline dans une auberge pendant quelques heures, et lorsque je retournai la prendre, elle m'annonça qu'un voyageur qu'elle ne connaissait pas lui avait fait dire qu'il partait également le soir pour La . . . . . et qu'il me priait de vouloir bien lui permettre de nous accompagner, attendu qu'il ne connaissait nullement le chemin. Pauline avait accepté en son nom et au mien, et lorsque nous fûmes sur le point de monter à cheval, je ne fus pas médiocrement étonné de voir un petit monsieur à gants jaunes, en bottes vernies, le lorgnon dans l'œil, une cravache à la main, enfourcher le cheval de labour qu'il s'était procuré pour faire son voyage. J'étais à peu près sûr d'avoir rencontré ce visage-là fumant des cigares sur les boulevarts de Paris. Il me semblait avoir accroché plus d'une fois la boucle monstrueuse qui couvrait sa joue gauche en s'échappant de son chapeau à petits bords.

Je n'avais pas le même titre que lui à être remarqué, et probablement il ne m'avait jamais fait l'honneur de m'apercevoir, car il me salua comme on salue un monsieur de province envers qui tout Parisien doit nécessairement prendre une très haute supériorité.

La journée était très avancée lorsque nous nous mîmes en route,

et je prévis que nous n'arriverions à notre destination qu'assez avant dans la nuit. Je ne crus pas devoir en prévenir M. Remy Dallois, notre compagnon de voyage; mais je me réservai, si l'occasion se présentait, de lui faire payer la longue lorgnerie plus que parisienne dont il embarrassait cette pauvre Pauline. Toutefois, à quelque distance de la ville, ce ne furent plus les manières fashionables du petit monsieur qui me déplurent; des paroles se mêlèrent au lorgnon, et la voix grassayante et criarde avec laquelle il commença ses récits, achevèrent de me le rendre tout-à-fait odieux.

Il nous raconta comme quoi il allait à La.... chez un notaire qui recevait pour lui les revenus de propriétés assez considérables; puis il ajouta d'un ton mystérieux, qu'il allait aussi pour une petite affaire où, malgré ses vingt-cinq ans et ses habitudes de champagne, il avait à jouer un rôle de père noble. Il avait promis à Mme de Mauvrelier de lui ramener son fils qui venait de faire une escapade de provincial pour courir après une petite grisette, sans doute fort rougeaude, et qui devait avoir de grosses mains et les pieds plats. L'embarras de Pauline était extrême, et je ne sais trop, en vérité, si je ne me serais pas fait le champion de cette charmante fille, si ses regards n'avaient imploré mon silence, et si je n'avais espéré d'un accident quelconque une correction pour les prétentions de ce petit monsieur.

Nous avions dépassé Saint-Quentin où se fabrique la moitié des clous qui se plantent dans le Languedoc, et nous commencions à pénétrer dans ce qu'on appelle la montagne, lorsque la nuit nous gagna tout-à-fait. Peu d'instans après, des nuages épais s'amoncelèrent au-dessus de nos têtes, et nous promirent un orage épouvantable. A partir de ce moment, Pauline et moi, nous nous abandonnâmes à l'instinct de nos chevaux, et les laissâmes choisir le chemin qu'ils voulaient prendre et que nous ne voyions p'us: M. Remy avait la prétention de mener le sien, il en résultait entre eux des luttes dans lesquelles le cavalier était toujours obligé de céder, mais qui le mirent de fort mauvaise humeur. Cependant nous avancions toujours, et la nuit devenait de plus en plus obscure. Bientôt la voix altérée de M. Remy nous apprit qu'il com-

mençait à s'alarmer sérieusement, non-seulement de l'obscurité, mais encore de la route qu'il suivait, et peut-être aussi de ce que nous étions.

Ce fut encore pour moi une occasion de remarquer combien ce que nous appelons le courage est loin d'être une qualité une, toujours présente chez l'homme qui la possède, et la même en face de toutes les circonstances. On peut dire que chaque danger a son courage. M. Remy Dallois, je le savais, s'était montré brave, en plus d'une occasion, l'épée et le pistolet à la main; mais lorsqu'il se trouva, au milieu de la nuit, dans une route sauvage et solitaire, tantôt enfermée entre deux hautes roches, au sommet desquelles le ciel et ses nuages semblaient toucher; tantôt grimpant difficilement sur le flanc de la montagne et suspendue au-dessus d'un abîme, une véritable peur le saisit, tandis que la jeune fille qui était près de moi, habituée qu'elle était à ces scènes, n'en éprouvait pas la moindre émotion. M. Remy, avant de nous demander où nous le conduisions, s'informa de l'endroit où nous nous trouvions. Par malheur pour lui, la question n'arriva pas à propos. Nous étions au tournant d'une route, et à l'angle de ce tournant s'élevait un arbre colossal dont les rameaux couvraient le chemin d'un côté à l'autre. Pauline répondit à M. Remy que nous étions au chene de Jean d'Abail.

Ce nom était un fâcheux hasard pour notre jeune homme. Il demanda encore ce que c'était que le chêne de Jean d'Abail, et l'histoire de l'homme qui lui avait donné ce nom. La voici telle que je la racontai à M. Remy :

Jean d'Abail etait un montagnard, ancien serviteur d'une des familles les plus nobles du pays, et qui, à l'époque de la terreur, prit sous sa protection ceux qu'il avait servis autrefois. Seul, il avait établi, dans le département de l'Arriége, une dictature d'assassinats qui plus d'une fois fit reculer les persécuteurs de la noblesse. Il arriva un moment où les juges révolutionnaires trembèrent devant leurs devoirs, par la seule volonté de cet homme; ou, s'ils les accomplissaient, c'était à condition de ne pas sortir, le jour, de la ville où ils exerçaient leurs charges, et, durant la nuit, de la maison où ils se tenaient enfermés. Dès que l'un d'eux

osait franchir ces barrières, son cadavre, trouvé le lendemain dans un chemin, attestait que Jean d'Abail avait tenu sa promesse ; car il s'était vanté de punir quiconque rendrait un jugement inique. Ainsi, quand il avait fait avertir un magistrat que lui, Jean d'Abail, le trouvait coupable, selon sa conscience, il fallait fuir ou se cacher. L'acte le plus éclatant d'audace que Jean d'Abail eût accompli, s'était passé au milieu de la ville de Mirepoix. Un des magistrats de cette ville avait déplu à Jean d'Abail; celui-ci le fit prévenir qu'il recevrait bientôt le châtiment de la faute qu'il avait commise. Cette menace n'avait point eu d'effet encore, lorsqu'arriva le jour du marché. Le marché se tient, à Mirepoix, sur une place qu'on appelle le *Couvert* : c'est un espace entouré de maisons dont le premier étage est élevé sur des arcades en bois, comme peut être le Palais-Royal à Paris, si ce n'est que l'espace libre qui se trouve sous ces arcades est beaucoup plus large.

Sur l'un des côtés de cette place s'élève un petit amphithéâtre, et sur cet amphitheâtre, de vastes setiers en pierre, où se mesurent le blé et les grains qui se vendent dans le marché. Le magistrat dont nous parlons, qui était aussi propriétaire dans le pays, se trouvait occupé sur cet amphithéâtre à livrer des grains qu'il venait de vendre, lorsque la foule tumultueuse et bruyante qui occupait la place s'ouvre tout à coup en se refoulant avec épouvante sous les couverts, et une large voie se fait devant un homme qui marche seul, le fusil à la main. Un silence de terreur s'empare de toute la foule et succède à ses bruyans murmures, et Jean d'Abail s'avance seul au milieu de plusieurs milliers de personnes qui ne savaient que le regarder et trembler. Il arrive jusqu'à cet amphithéâtre où le magistrat cherchait à deviner la cause de ce mouvement, et lui crie d'une voix audacieuse :

— Je t'avais bien promis que tu me verrais !

Et tout aussitôt, avant que l'autre eût pu faire un mouvement pour fuir ou pour se défendre, Jean d'Abail l'ajuste, et le blesse cruellement d'une balle dans la poitrine.

Mais ce n'est pas l'audace de l'homme qui est le plus incroyable dans cette histoire, c'est, qu'après cet assassinat, il se retira paisiblement et à pas lents, mesurant de l'œil la foule épouvantée, et la raillant par ces paroles :

— Tâchez d'être sages, leur disait-il, ou j'aurai soin de vous.

Ce fait, qui, pour nos lecteurs, est sans doute la preuve de l'empire qu'un homme peut prendre sur les autres, par la seule puissance de la résolution; ce fait, raconté au milieu de la nuit, en face de l'endroit où Jean d'Abail avait fait ses plus cruelles exécutions, ce fait troubla singulièrement notre Parisien; peut-être la tranquillité avec laquelle je le racontai l'alarma-t-il plus que le fait lui-même, car il dut lui paraître étrange qu'on parlât si librement d'un homme si terrible, sans être un peu de ses amis.

Je m'étais bien gardé de dire à M. Remy que Jean d'Abail, qui avait commencé par des crimes politiques, avait fini par devenir un brigand comme tous les autres, et que le bourreau en avait fait justice. Je l'aurais voulu, que je n'en aurais pas eu le temps, car un petit accident, auquel nous aurions dû nous attendre, vint augmenter la peur de M. Remy d'une manière effrayante.

Nous arrivions à un passage connu dans le pays sous le nom de l'*Entonnadou* (l'entonnoir). Dans cet endroit, la gorge de la montagne se resserre et ne laisse plus qu'un étroit défilé, encore ce défilé est-il divisé en deux parties, en un chemin viable, taillé sur l'un des côtés de la roche, et en un torrent qui coule à quelque quarante pieds au-dessous du chemin. Quand nous approchâmes de cet endroit, le cheval de M. Remy, vieux serviteur des environs, quitta brusquement la route, et descendit par un petit sentier presqu'à pic, vers le torrent qui grondait assez violemment. Depuis longues années, ce cheval qui parcourait sans cesse cette route, avait pris l'habitude d'aller boire dans le torrent, et sans s'inquiéter si celui qu'il portait était un montagnard accoutumé à ses allures, ou un Parisien habitué à courir dans les allées régulières du bois de Boulogne, il emportait notre élégant sans que celui-ci pût le déranger un moment de la nouvelle direction qu'il avait prise. M. Remy fut véritablement épouvanté de se voir ainsi descendre dans un ravin dont il ne pouvait juger la profondeur, et vers un torrent qui devait être dangereux; il se mit à pousser des cris aigus, en maudissant le ciel, les hommes et son cheval. Heureusement pour lui que son trouble l'empêcha de descendre de sa monture, car s'il l'avait tenté, il eût probablement roulé jusqu'au fond du ravin, et Dieu sait comment nous l'en eussions tiré.

Nous avions beau lui crier de se laisser faire, il ne nous entendait plus, et bientôt nous ne l'entendîmes plus lui-même. C'est que son cheval était arrivé simplement à son but, et qu'au lieu de noyer son cavalier, ou de le mener dans quelque caverne de voleurs, comme celui-ci se l'imaginait, il se mit paisiblement à boire, puis se retourna, et remonta le sentier.

Il est de ces choses qui ont besoin d'un art particulier pour les présenter au lecteur sous leur véritable jour; il me semble encore entendre les cris de M. Remy, et cependant, je n'ai ni su, ni osé les mettre en scène. C'est qu'en vérité, il y a des momens où la nature prend de si singulières expressions, se laisse aller à de si étranges sentimens, qu'on désespère de les faire croire. C'est donc tout simplement comme historien d'un fait que je rapporterai comme quoi, M. Remy, en descendant son ravin, me promettait mille écus, six mille francs, vingt mille francs, si je voulais l'épargner; comme quoi voyant que ses promesses n'aboutissaient à rien, il les changea en menaces, en nous disant qu'il nous livrerait aux tribunaux, et comme quoi enfin, dans un accès de rage, il brisa sa cravache sur la tête de son coursier, en lui disant :

— Misérable animal, je te traduirai en cour d'assises.

M. Remy avait eu le temps de se remettre pendant que son cheval remontait vers nous; ce monsieur n'avait pas assez d'esprit pour prendre son parti de la peur bien naturelle qu'il avait éprouvée, il devait donc en vouloir aux gens qui en avaient été les témoins, et je pardonnerais à ce monsieur d'être resté mon ennemi bien décidé, si plus tard il ne s'était vengé, trop cruellement, des rires avec lesquels Pauline l'accueillit, en suscitant à Lucien des obstacles qui eurent un bien triste résultat.

Enfin l'orage qui s'était amoncelé au-dessus de nous éclata avec une violence extrême, et ce ne fut qu'après avoir subi pendant trois quarts d'heure une de ces pluies violentes, si bien nommées dans le pays *abat-d'eau*, que nous arrivâmes à notre destination.

Je remis Pauline dans la maison de son père, qui était absent, et nous nous rendîmes avec M. Remy chez son notaire, qui était de mes amis et à qui j'avais fait demander un lit. Le bon accueil que nous y trouvâmes, l'excellent feu qui nous attendait, le succu-

lent souper qui était préparé pour nous, rien ne put calmer la fureur de notre Parisien, qui, transi, mouillé, écorché, jurait et tempêtait avec une continuité qui devait donner à nos montagnards une pauvre idée de la politesse parisienne. Cette colère, d'abord ridicule, commençait à devenir impertinente, lorsqu'elle fut poussée à un degré si fou, qu'elle changea notre indignation en rires inextinguibles.

Au moment où M. Remy comprenait dans ses malédictions les hommes, le pays, les animaux, et jusqu'à l'oncle qui lui avait laissé quelques milliers d'écus de rentes, dans cet infernal coupe-gorge, voilà que sous la fenêtre éclate tout d'un coup un concert de trente ou quarante clarinettes, qui font sonner aux oreilles de l'arrivant furieux, l'air patriarcal de : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

C'était une galanterie du notaire, qui avait ramassé tous les musiciens, ou, pour mieux dire, toutes les clarinettes du pays. La clarinette est un instrument adoré jusqu'au fanatisme dans le village de La..... Les vieillards rendent leur dernier soupir dans une clarinette, et les enfans font leurs dents de lait sur l'anche d'une clarinette. Je me trompe donc lorsque je dis qu'il y en avait trente ou quarante; il y en avait au moins soixante qui hurlaient avec frénésie : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* à cet homme si malencontreusement arrivé.

Dans sa rage, M. Remy avait ouvert la fenêtre et envoyait les musiciens à tous les diables, lorsque ceux-ci, s'imaginant qu'il les remerciait, et ne voulant pas borner leur hommage à un seul air, lui jouèrent immédiatement celui qu'ils savaient le mieux, et oubliant que M. Remy était carliste, ils entonnèrent la *Marseillaise* avec un enthousiasme qui sentait son année 1831.

Je ne sais trop jusqu'où fût allée la colère de M. Remy, entre cette musique acharnée et nos rires, que nous ne pouvions contenir, si son attention n'avait été détournée par l'arrivée subite de M. Mauvrelier.

Je ne m'étonnai point de le voir chez le notaire, puisque Mme Mauvrelier possédait aussi des terres dans ce pays, mais il

parut fort surpris de me rencontrer, et il le fut bien davantage quand je lui appris que Pauline était arrivée avec moi.

Je voudrais bien avoir à terminer ici ce récit déjà bien long, mais il faut que je dise à mes lecteurs ce que devinrent ce jeune homme et cette jeune fille, dont je fus le confident et dont le sort s'accomplit sous mes yeux.

C'est au moment où j'en suis arrivé que je commence à craindre que tout ce qui me frappa dans ce voyage, par sa nouveauté pour moi, n'ait paru bien insignifiant à mes lecteurs. Toute cette vie de notre province, si peu semblable à notre vie parisienne, n'en diffère cependant que par des détails sans nombre, mais presque sans relief, et dont il est bien difficile d'expliquer le pittoresque, sans entrer dans de longues descriptions, ou sans les mêler à un drame qui les fasse saillir.

L'incident même qui doit terminer cette histoire a quelque chose de si pauvre dans son principe, que nous osons à peine le raconter, et cependant il arriva comme le poignard, le poison, ou le suicide, au grand dénouement de tous nos drames, à la mort des deux héros.

Le lendemain de notre arrivée, je servis d'émissaire entre Lucien et Pauline. Je prévins celle-ci que Lucien voulait la voir, et je dis à Lucien que Pauline l'attendrait le soir même dans le ravin de la Roque.

Tout ce qu'une femme et un jeune homme se donnent de peine à Paris, pour découvrir, dans quelque rue cachée, une maison bien obscure pour y abriter leurs rendez-vous, on le prend dans notre pays pour y trouver quelque ravin profond, quelque roche écartée, qui servent également d'asile aux jeunes amours. A Paris, c'est souvent un spectacle étrange que de rencontrer, au fond de quelque étroite allée et au bout d'un misérable escalier, une chambre élégamment meublée, entre la misère qui habite les chambres voisines; parfumée au milieu des miasmes de pauvreté qui s'exhalent autour d'elle, et là, de voir parfois une jeune et belle femme, bien enveloppée de dentelles, suivie d'un beau jeune homme, dont la toilette l'a occupé plus d'une heure, se glisser furtivement dans cet asile, en coudoyant les haillons qui habitent tout autour,

puis d'entendre dans ce réduit, murmurer le beau langage amoureux de ces deux beaux amans, parmi les glapissemens des misérables qui crient autour d'eux.

Mais ce n'est pas un spectacle moins étrange que de rencontrer parmi nos roches profondes, dans les cavernes ténébreuses de nos montagnes, où les oiseaux de proie et les brigands font seuls leur repaire, à l'abri des torrens que les plus intrépides chasseurs craignent de franchir, de blanches jeunes filles que l'amour y a portées à travers des obstacles presque infranchissables, de beaux jeunes gens que l'amour y a conduits à travers des sentiers que les plus vieux pâtres ne reconnaissent pas toujours.

C'était dans une de ces cavités profondes que Pauline devait attendre Lucien. Malheureusement, la pauvre enfant l'y attendit trop long-temps.

Dans nos mœurs, dépouillées de tous dangers physiques, où le véritable péril d'une intrigue n'est que dans l'indiscrétion, il semble singulier de compter pour quelque chose, dans l'histoire de l'amour, le ciel, le vent, la pluie et la glace. Les loups qui avaient dévoré la sœur de Pauline et son amant doivent paraître de bien mauvais goût à nos élégantes Parisiennes, si bien abritées dans leurs soyeuses voitures, et peut-être la cause qui tua Pauline et son amant les fera sourire de pitié; et pourtant cela s'est passé ainsi, et cela ne pouvait pas être autrement, dans nos villages où il n'y a ni maison secrète, ni restaurateur à boudoirs. Nous l'avons dit, Pauline avait attendu trop long-temps Lucien. M. Remy, qui avait soupçonné le rendez-vous pris, avait suscité à cet enfant des empêchemens successifs pour l'empêcher d'arriver à l'heure juste.

Pauline avait donc attendu. Elle avait attendu sous une roche noire et humide, où elle préférait s'abriter des regards indiscrets, que de se garantir d'un vent du nord chargé du froid piquant de la montagne et qui venait la glacer dans son réduit; c'est un danger de plus pour les amours : car, dans nos montagnes, ainsi que dans la cité parisienne, si les regards indiscrets sont mortels comme partout; s'ils portent avec eux la délation, la calomnie et le déshonneur; notre vent est mortel aussi, et il ne faut pas plus le braver que l'envie humaine.

Il y avait plus d'une heure que le moment du rendez-vous était passé, lorsque Lucien partit pour s'y rendre. La course qu'il fit pour arriver avant le départ de Pauline fut donc emportée comme sa passion; Lucien courut une demi-heure sans reprendre haleine à travers les ravins, parmi les roches aiguës, franchissant les obstacles, se déchirant aux ronces des rochers, et ne pensant qu'à arriver une minute plus tôt. Aussi, quand il arriva, son corps brûlait et son front ruisselait de sueur, et quand il arriva, Pauline était glacée, et ses dents claquaient de froid. Elle en était tellement saisie, que ses mains même ne purent serrer celles de son ami, et voyez ce que c'est que d'être un enfant de dix-sept ans: Lucien prit les mains froides de Pauline, et les croisant doucement sur sa propre poitrine, il dit naïvement à la jeune fille.

— Réchauffe-les à mon cœur.

Pauvres enfans! les mains de Pauline ne se réchauffèrent point, et la poitrine de Lucien se glaça; et lorsque la nuit venue, ils ne reparurent point, elle chez son père, lui chez notre hôte, lorsqu'il nous fallut recommencer à la lueur des flambeaux cette recherche que Pauline m'avait racontée pour sa sœur, je me sentis le cœur pris d'un funeste pressentiment; je me rappelai ce mot de Pauline:

— La montagne a été fatale à toutes celles de notre famille.

Elle avait eu raison. Et si la fatalité ne fut ni si rapide, ni si sanglante pour elle que pour sa sœur, elle ne fut pas moins implacable et mortelle. Ils respiraient encore lorsque nous les découvrîmes, mais leurs corps tremblaient déjà de la fièvre qui ne mit que quelques jours à les dévorer.

Frédéric Soulié.

Les Prisonniers de Ham.

AU ROI.

O vous, homme de bien, vous, puissant orateur,
Qui seul dans le forum êtes mort par le cœur,
Mort pour avoir aimé; dont la douce poitrine
Exhalait sans effort une voix si divine,
Martignac, pardonnez si je viens à mon tour
Défendre dans mes vers vos clients en ce jour;
Je sais combien est grande entre nous la distance.
A défaut de talent, j'invoque ma souffrance;
Car ma muse à présent s'appelle la douleur;
Le malheur plaidera la cause du malheur.

O roi, pardonne-leur! que la douce amnistie
Passe sa blanche main sur leur tête flétrie;
Qu'on ouvre leur prison, et que la liberté
Éclate avec le jour dans leur obscurité;
Qu'ils sortent; et foulant, dans cette grande ville,
Le pavé tout brûlant de la guerre civile,
S'ils rencontrent parfois à l'angle d'un chemin,
La veuve qu'ils ont faite et le pauvre orphelin,
Voyant qu'au lieu de cris et de haine et d'injures,
Nous plaignons les auteurs de nos larges blessures,
Que notre aspect sévère en ce fatal moment
Soit désormais pour eux l'unique châtiment!
Hélas! depuis cinq ans cette moderne Athène
Sur de plus jeunes fronts a deversé sa haine,
Car on l'obtient bien moins cet hommage éclatant
En violant les lois qu'en les exécutant.
Voyez comme tout passe et comme le temps vole!
Comme la chose humaine est petite et frivole!
Les condamnés d'hier aujourd'hui sont absous,
Et leurs juges demain seront à leurs genoux.

O roi, quand il faudra que l'ame, seule et nue,
Fasse le grand voyage à la rive inconnue,
Que deviendront alors ces brillans oripeaux,
Sceptres, hochets virils, cocardes et drapeaux,
Que pour se consoler de leur chute profonde,
Portent les fils d'Adam en tous les coins du monde?
Deux choses seulement resteront en ce jour,
Et plaideront pour vous, la clemence et l'amour.
Écoutez la Clémence, écoutez les poètes;
Des volontés du ciel ils sont les interprètes.
Que deux divinités, nouveau roi des Français,
Marchent à tes côtés, la Clémence et la Paix!
Sois le roi de la paix, le roi de la justice!
Foule aux pieds la Vengeance et son fils le Supplice;
O prince, tu le sais, toujours l'homme de cœur
Devient bon et grandit sous la main du malheur.
L'un de ces prisonniers (1) a su par son courage
Tirer l'enseignement du pain de l'esclavage;
Que ce cœur généreux intercède aujourd'hui
Pour ces pauvres proscrits qui souffrent comme lui.
Pardonne, la vengeance est bonne pour les femmes,
C'est le plaisir du faible et des petites ames;
Si le fort quelquefois entend gronder son sein,
Il le calme bientôt sous sa puissante main,
Et sobre envers autrui d'injure et de blasphèmes,
Laisse aux ingrats le soin de se punir eux-mêmes.
O roi, soyez clément; vous pouvez m'écouter:
Je dis ce que je pense, et ne sais pas flatter.
D'ailleurs je souffre tant, ma plaie est si profonde,
Que je n'attends plus rien des maîtres de ce monde,
Rien de la république, *ou du juste-milieu*;
Je n'attends qu'une chose, elle viendra de Dieu!

ANTONI DESCHAMPS.

(1) M. de Peyronnet.

L'ÉMEUTE

ET LES LÉGITIMISTES

APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET.[1]

§ I.

Dans une de ces journées étouffantes de l'émeute, j'entendais dire à un vieil officier de l'empire chargé de la réprimer: « J'ai vu en face les Cosaques et les Basquirs à la Bérézina, je n'ai jamais aperçu un ensemble de physionomies aussi hideuses, aussi effrayantes que celles que j'ai refoulées à coup de plat de sabre dans les rues de Paris. » En effet, toutes les fois que la révolution frappe du pied la terre, il en sort je ne sais quelle multitude à part qui n'a pas de vie dans les temps réguliers. Où ces hommes se tiennent-ils pendant la paix des cités? On l'ignore; mais quand il s'agit de désordre, cette grande truanderie se précipite et vient disputer aux honnêtes gens la vie paisible du toit domestique, de l'ordre et de l'économie sociale.

Je ne dis pas que tous les hommes qui prennent part aux

(1) La presse s'occupe depuis quelques jours d'un ouvrage de l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*. Bien que la politique soit en dehors de nos habitudes, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant un fragment de ce livre, qui doit paraître prochainement sous ce titre : *Le Gouvernement de juillet, les Partis et les Hommes politiques de* 1830—1835.

émeutes soient dans cette catégorie ; mais il est de l'essence de tout parti agissant sur la place publique, de remuer cette lie qui accourt au son retentissant des troubles de la cité.

L'émeute, après la révolution de juillet, pouvait être considérée sous deux aspects, ou comme résultat ou comme moyen. Rien de plus naturel, sans doute, qu'une fois le peuple ému par les révolutions se porte sur la place publique ; c'est la conséquence de son principe, c'est la suite naturelle de l'émotion une fois commencée ; on va à l'émeute parce que'on est allé à la révolution. Ensuite, le travail manquant, le désœuvrement et la misère viennent à l'aide des mécontentemens. Lorsque la multitude travaille, il est rare qu'elle songe aux tourmentes, à la sédition ; les journées de juillet lui donnèrent le goût de l'oisiveté et l'espérance d'un meilleur sort ; on avait bercé le peuple d'illusions ; il exigea qu'on les réalisât ; on avait promis un âge d'or, et il demandait comment il pouvait se faire qu'on le soumît aux mêmes sueurs et au même travail, aux mêmes misères surtout.

Tout cela fit l'émeute, et quand elle fut dans l'esprit des masses, les partis s'en servirent comme d'un moyen. Car depuis 1830, l'émeute n'a pas été toujours un fruit spontané du mécontentement ; elle a été inspirée, suscitée ; les partis devaient dire à l'aspect du triomphe de juillet : Il y eut à cette époque une insurrection heureuse, pourquoi ne le serait-elle pas également aujourd'hui ? Enfin il y avait des hommes qui se créaient très importans en se donnant la mission de réprimer seuls et de pouvoir réprimer seuls la perturbation des rues. Je ne dis pas que ces hommes fissent l'émeute, mais ils lui souriaient avec grâce, ils la traitaient comme une souveraine exigeante qu'il faut flatter en la conduisant.

Lorsqu'en décembre 1830, une populace rugissante entoura la Chambre des Pairs, M. de Lafayette se donna partout comme l'homme qui avait empêché l'émeute d'ensanglanter Paris. Cette position du général, maître tout puissant de l'outre d'Eole, qui déchaînait les vents ou les retenait à volonté, était immense : on se faisait dieu dans l'Olympe révolutionnaire. Je crois qu'on exagéra beaucoup les services rendus par ces grands réprimeurs d'émeutes ; le bon sens des masses, l'esprit de la garde nationale sur-

tout, empêchèrent le massacre des cinq ministres traduits devant la cour des Pairs, car la classe moyenne savait bien que si ce sang eût coulé alors sur les bancs de la pairie, plus de limites au débordement de la multitude; c'en était fait des dernières traces de modération. Je n'accuse personne, mais il me semble qu'à mesure que le parti de M. de Lafayette s'affaiblissait, et qu'il avait moins pied dans le gouvernement, l'émeute disparaissait aussi. Est-ce parce que la révolte connaissait le vieux général, et ses faiblesses paternelles pour tout tumulte qui le caressait d'un *vivat* et de *la Marseillaise?*

Je n'aime pas ces hommes qui tendent une main aux brouillons, et quand ils ont fait le désordre, s'arment et s'efforcent de le calmer, sorte de contradiction vivante entre les principes et l'action, Janus politique qui ont une face tournée vers la souveraineté du peuple et une autre face vers la dictature, toujours prêts à dire au pouvoir: « Ce sont vos fautes qui ont fait l'émeute »; et à l'émeute, comme à une vieille amie: « Retirez-vous pour aujourd'hui, mais au revoir. »

L'émeute cessa quand le gouvernement s'en occupa avec sollicitude, quand il se débarrassa surtout de ces hommes à ménagemens qui pactisaient indifféremment avec le bien et le mal, quand Casimir Périer voulut enfin gouverner: gouverner c'était centraliser le pouvoir, le faire sortir de la rue pour le placer au sommet de la société, afin que la multitude ne pût désormais la troubler impunément.

L'émeute eut même le bon résultat de donner plus de force au système répressif. Il y a cela d'heureux dans les crises publiques, qu'elles retrempent les esprits; l'émeute menaçait la propriété, toute la propriété se ligua contre l'émeute : ce ne fut plus seulement une vague défense de principes, mais une coalition d'intérêts contre le désordre et le pillage; sorte de *ligue de bien public* contre ces nouveaux féodaux de l'Hôtel-de-ville. On prêta dès lors secours au gouvernement par cet instinct unique qu'il était le seul protecteur des intérêts et de la chose publique.

Il ne faut point confondre l'émeute avec la bataille des rues; j'entends par émeute un mouvement dont l'origine est dans

la lie de la société, et l'on peut dire que c'est au système de M. Casimir Périer que l'on doit la vigoureuse répression de ce tumulte désordonné. Ce fut d'une main ferme qu'il osa solliciter des chambres des lois un peu plus efficaces que ces proclamations de la loi martiale, rêve de M. de Lafayette. On pensa un peu moins aux sommations et un peu plus à la répression; les illusions de l'ère de 1791 furent remplacées par des dispositions énergiques qui pouvaient être en aide au pouvoir. En résultat pourtant, l'émeute devenait un des grands embarras du gouvernement naissant; elle était un moyen pour ses ennemis, une objection pour ses adversaires, une taquinerie des ambitieux contre l'autorité.

§ II.

Le mouvement de juillet dut jeter le parti royaliste dans la confusion; le principe qui venait de triompher était un objet de répugnance et de terreur pour l'opinion légitimiste; les royalistes se voyaient tout à coup debusqués du gouvernement; leur résistance avait été sans énergie; ils avaient cédé la place presque sans combattre. Ce parti tombait par la lourde faute de ses chefs; il était morcelé, sans liens de cohésion, sans espérances actives et actuelles; la révolution l'avait en haine; partout elle se montrait triomphante; quel instant de découragement et de désespoir pour un parti!

Ceci explique beaucoup de fautes; les légitimistes en commirent de toute espèce, dans les chambres, dans les élections, dans les opinions de leurs journaux; passions, nobles scrupules de conscience, tout vint compromettre les destinées des royalistes. Rien n'est plus lent que l'intelligence des partis; dans la jeunesse, ceux-ci ont besoin de jeter leur feu avant d'arriver à la raison; l'expérience ne vient qu'avec le temps. Si dans les grandes enjambées de leur imagination, les partis marchaient en réalité comme une fourmi, ils seraient trop puissans; Dieu a mis l'aveuglement là où il y a de la force et de la passion, sans doute pour préserver les sociétés.

J'ai toujours eu une prédilection pour ces nobles figures de jaco-

bites; et quand dans ma vie j'ai rencontré un de ces beaux portraits de Van-Dick reproduisant les gracieuses figures des cavaliers, je me suis surpris des heures entières à contempler ces yeux brillans, ces corps sveltes, ces justaucorps dentelés de riches étoffes, cette belle et longue rapière, ces chapeaux à plumes flottantes qui grandissent encore ces nobles personnages; j'aime ces poétiques dévouemens qui parcourent la bruyère, couchent sur une pierre humide, mêlent leur tête, la nuit, aux touffes des grands arbres, sillonnent les mers quand l'orage gronde, et viennent mourir sous une balle à Culloden ou dans le Borage.

Tout cela est beau, fort et grand; mais tout cela perd souvent une cause, sème d'impossibilités le triomphe d'un principe, retarde indéfiniment le succès qu'on veut assurer. Je ne scrute pas les consciences, mais je demande si la plus grande faute politique pour les royalistes n'a pas été d'abandonner tout à coup la chambre des pairs, la chambre des députés, pour s'enfermer dans la vie privée, comme si la vie publique n'était pas le seul moyen, le seul élément de succès; vous étiez pairs de France, vous étiez députés, et vous avez abdiqué volontairement le droit de voter et de prendre part aux affaires du pays; tel qui avait un siége dans la chambre des pairs, a sollicité ensuite les électeurs pour le nommer député, et tout cela par des raisons et des dépits qu'on ne s'explique pas bien.

Et vous ne savez pas toute la force que vous auriez prêtée à votre principe par un vote dans les chambres! Vous ne savez pas que vous auriez forcément amené le pouvoir à vous, car vous êtes la seule force, le seul appui pour les doctrines véritablement sociales! Vous abdiquez, et pourquoi? pour le serment; mais le serment n'est pas un engagement de servage, c'est une simple formule d'obéissance envers l'autorité qui vous régit; cette autorité, ne la respectez-vous pas de fait, en dehors comme dans la chambre? N'obéissez-vous pas à ses ordres, ne la reconnaissez-vous pas en payant l'impôt? Quelle faute donc pour le parti royaliste d'avoir ainsi déserté ses moyens d'influence dans le pouvoir, de le laisser exposé à devenir la proie de la place publique. C'est une émigration de nouvelle espèce. En 1789, on désertait le pays, on

quittait le territoire; en 1830, on a déserté les institutions et les forces politiques. Et ces deux émigrations ont été aussi fatales l'une que l'autre.

Ensuite, à quoi s'est amusée l'opinion royaliste? elle s'est jetée dans les folles espérances des insurrections, au temps le plus paisible, le moins insurrectionnel.

C'est l'illusion de tous les partis : souvent ils se trompent de millésime; ils ne voient pas que le temps a marché, qu'il ne peut plus y avoir de prince Edouard, de Lescure, de Charette, au milieu de notre civilisation d'intérêts, de banque et de commerce; 1793 ne peut pas plus revenir pour la Vendée que pour les clubs révolutionnaires. Quelques nobles poitrines peuvent battre encore et marcher fièrement pour une cause poétique; il peut y avoir un héroïsme de femme, traversant, les pieds meurtris, des landes et des bruyères; mais tout cela trouve un pays froid, intéressé, qui aime la paix, la famille, le foyer domestique. Il peut exister encore des opinions effervescentes; mais peu de gentilshommes quittent leur manoir pour courir les périls de la guerre civile; ils donneront asile à Madame; ils baigneront de leurs pleurs ses mains noircies, comme les braves clans de l'Ecosse baisaient les mains du prince Edouard; toutefois ils seront en bien petit nombre sur ceux-là qui sacrifieront les plaisirs et les fêtes, le repos, pour essayer une vie errante et menacée, dans un noble but.

Puis, est-il dans la nature des opinions royalistes de s'agiter sur la place publique par l'émeute, et de s'unir au parti révolutionnaire par la manifestation des doctrines les plus excentriques? Que devait faire ce parti? proclamer ses théories de pouvoir, établir ses principes conservateurs en face de la souveraineté populaire et des conséquences qui en découlent. Se posant ainsi, il devenait l'appui naturel du pouvoir, il s'en emparait par la force des choses. En soutenant un principe opposé, en se faisant anarchiste, la parole des légitimistes n'avait aucune autorité. Leurs antécédens permettaient-ils qu'on les crût sincères? Les amis de MM. de Polignac et de Villele peuvent-ils être considérés comme les chauds partisans de la liberté, comme l'expression des doc-

trines démocratiques? Ils abandonnaient donc une position facile pour une position incertaine, ils n'étaient ni pouvoir ni opposition; ils s'aliénaient la France et le parti conservateur en Europe; ils mariaient la légitimité et la révolution, choses antipathiques.

Il n'y a rien de moins insurrectionnel que le parti royaliste; toutes les fois qu'il a voulu prendre le rôle de la conspiration, de la révolte, il a été battu, dispersé; au contraire, a-t-il fait de l'ordre, de la monarchie, le pouvoir régulier est venu à lui. Voyez combien il a brillé au temps des conspirations de Georges, de Pichegru, lors de la machine infernale et de tous ces mouvemens de désespoir qui éclatèrent sous le consulat! Ces démarches brisèrent les derniers débris de ses espérances. Savez-vous quand il commença à grandir? c'est quand MM. de Châteaubriand, Molé, Fontanes, déclarèrent cette guerre aux mauvais principes et ramenèrent la civilisation et les idées conservatrices en soutenant les doctrines monarchiques contre l'école révolutionnaire. Tout à coup le parti royaliste s'agrandit démesurément; il prit un corps, une existence avec une attraction si énergique, que Napoléon fut obligé de venir à lui, de s'identifier à ses maximes, de subir l'empire de ses bonnes coutumes. Que les légitimistes laissent donc l'anarchie aux opinions de révolte, aux principes désorganisateurs; leur force est dans la monarchie, dans l'unité de pouvoir, dans la protection de tous les intérêts, dans l'honneur et l'histoire véritable du pays. Il n'y a rien pour eux en dehors. En face de la crise amenée en Europe par la révolution de juillet, les hommes monarchiques ont de grands devoirs à remplir. La responsabilité de l'avenir leur appartient; ils sont solidaires de l'ordre, de la paix, des progrès de la morale et des principes politiques; s'ils désertent cette grande cause, qui sauvera la société?

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LE BARON D'HOLBACH, PAR CLAUDON (1).

La critique a ses soleils d'Austerlitz et ses brouillards de Waterloo; elle sillonne rapidement un terrain volcanique où croissent çà et là quelques épis vigoureux, où s'épanouissent quelques fleurs fraîches et virginales, mais où plus souvent encore l'ivraie et les plantes parasites couvrent de leurs débiles et inextricables rameaux un sol pierreux où ils ne peuvent prendre racine. Certes, M. de Vigny, le peintre naïf et savant de ces douleurs fatales, de ces lentes absorptions qui usent dans des duels obscurs les facultés généreuses de tant d'ames actives et impatientes du joug, est bien une de ces fleurs pudiques et fières, écloses sous le double rayon de l'inspiration et de la méditation. Certes, M. Victor Hugo est un de ces épis robustes, élancés, aux teintes jaunissantes, hérissés de longues barbes qui blessent les mains délicates, mais qui, broyés sous le marteau de la critique la moins bienveillante, rendent le plus pur froment dont puisse se nourrir l'intelligence. Ce sont là de bonnes fortunes pour la critique, et elle ne peut s'empêcher de revenir involontairement sur des jouissances dont elle a usé largement, et où elle a convié le public.

Le livre de M. Claudon, *le Baron d'Holbach*, n'est cependant rien moins qu'une de ces plantes parasites dont nous parlions tout à l'heure, c'est un fruit suffisamment savoureux. La lecture de ce roman ne laisse après elle aucun regret; elle est attachante, instructive, sérieuse, pleine d'observations et de faits; on est content de soi après avoir achevé cette laborieuse digestion. C'est à proprement parler un tableau du XVIIIe siècle peu flatté, mais vrai et bien accusé. Le développement des passions et des caractères y tient peu de place; les personnages sont nombreux, variés, revêtus de noms historiques; mais aucun ne domine, aucune figure ne tranche fortement; il se fait une effroyable consommation de noms connus, et qui réveillent trop puissamment l'attention

(1) 2 vol. in-8°, chez Allardin.

pour pouvoir être satisfaits d'une simple mention; l'intérêt diminue pour avoir trop embrassé. C'est un défaut de composition que nous aurons souvent à reprocher aux romanciers modernes qui subissent tous plus ou moins l'influence de Walter Scott.

Le philosophe que nous retrouverons le plus souvent en scène après le baron d'Holbach qui donne son nom au livre, c'est Diderot, *la tête la plus allemande* de ce siècle, si exclusivement français. Voici Diderot chez son père, le vieux coutelier de Langres, tout émerveillé d'avoir un fils qui fait des livres. De retour à Paris, Diderot se rend chez le baron, qu'il trouve en compagnie de sa spirituelle et gracieuse belle-sœur, Mme d'Aine; Diderot est triste, il plie sous le poids des préoccupations philosophiques et des tracasseries de parti; cependant, peu à peu son naturel énergique et bouillant reprend le dessus; le nombre des conviés se grossit; Marmontel lit les *nouvelles à la main*. Diderot lâche la bride à sa verve d'improvisation. Ces tirades sont fort belles, le pastiche était aisé: l'auteur a parfaitement réussi.

Or, l'étincelle électrique qui a mis ainsi en mouvement l'éloquence de Diderot, n'est autre que l'aventure qui forme le fond même du roman. Un jeune homme, nommé Marcelin, neveu du comte de Rolampont, s'est épris d'amour pour une jeune fille d'une condition obscure, nommée Suzanne, et qui se trouve par la suite être la fille de Mme d'Epinay et de Grimm. Refus du comte, fuite des deux amans. Ils arrivent à Paris sans ressources; mais l'aventure a circulé, et les deux pauvres enfans vont former l'enjeu que se disputeront d'une part les philosophes, de l'autre le comte de Rolampont aidé des lettres de cachet du duc de la Vrillère. C'est dans le salon de Mme Geoffrin, au milieu de la plus spirituelle conversation, dont Mlle de l'Espinasse, Mmes d'Epinay, d'Houdetot, Necker, et le beau chevalier de Trenitz, soutiennent le feu roulant, que se prépare la délivrance des deux prisonniers, car Marcelin et Suzanne ont été arrêtés par la police comme vagabonds. Le chevalier de Trenitz se fait leur caution, obtient leur liberté, et les introduit dans la synagogue, chez le baron d'Holbach. Voici le portrait de Suzanne; c'est en même temps un échantillon du style assez substantiel, mais souvent pénible et laborieux de M. Claudon. «... Beauté jeune, mais déjà faite; tout humaine, mais cependant chaste; candide autant qu'on peut l'être quand on a assez réfléchi pour se défier des illusions; innocente comme l'est encore quiconque a entrevu un autre état; vierge de plaisirs, mais non plus de passions; son visage ne respirait point cette limpide émanation d'une ame qu'un sentiment tranquille tient constamment occupée; mais la scintillante réfraction de toutes les idées qui se choquaient dans sa tête; mais le brûlant magnétisme de toutes les émotions qu'elle avait éprouvées; car si chacune n'avait pas encore laissé là sa trace, elles avaient du moins développé dans son cœur autant de manières de sentir, toujours promptes à entrer en exercice dès qu'elles étaient provoquées; de là une physionomie étrangement riche et mobile. »

Suzanne est placée chez le baron, qui lui donne pour asile la terre de Grandval; une réconciliation entre l'oncle et le neveu est tentée par la Guimard, la célèbre danseuse de l'Opéra; elle échoue, et le comte de Rolampont, plus exaspéré que jamais, implore une lettre de cachet du duc de la Vrillière. Marcelin n'a d'autre moyen de fuir l'orage que de partir en hâte avec Diderot pour la Russie. L'absence de Marcelin est habilement exploitée par le chevalier de Trenitz, amant non moins empressé auprès de Suzanne, et plus prompt à s'apercevoir des piéges qu'on lui tend et des dangers qu'elle court; car Suzanne est le début de plusieurs intrigues qui se croisent, et que nous ne pouvons mêler dans cette analyse succincte; l'une, entre autres, imaginée par Mme la marquise du Deffant, ne tend à rien moins qu'à prostituer cette fraîche et virginale beauté aux derniers embrassemens de Louis XV mourant; l'autre, conduite par un prêtre, est sur le point de la replonger pour toujours dans le couvent, dont l'arracha jadis Marcelin. Enfin le mariage se conclut entre les deux amans. Un mensonge grossier, auquel se prête Suzanne, fait croire à Marcelin qu'il est déshonoré; il fuit, il s'éloigne de cette épouse, vierge encore, et le chevalier de Trenitz reste maître de la place; mais Suzanne, qui comprend enfin toute l'horreur de sa position, rejoint Marcellin, et l'on perd à tout jamais leurs traces.

VIERGE ET MARTYRE, PAR MICHEL MASSON (1).

Ce qui déparait singulièrement à nos yeux la composition de M. Claudon, c'était le manque de poésie, l'absence d'unité, je ne sais quel pêle-mêle de faits et de noms propres, traduits en un style terne et prosaïque. Le roman est un poème bourgeois qui doit plutôt tendre à l'idéalisation que se rapprocher de la forme d'une chronique, ou copier les mémoires historiques. M. Michel Masson n'a jamais peint dans ses romans que la vie réelle, ni analysé autre chose que le jeu des passions; il suit le cours d'une idée qui lui appartient en propre, il ne la perd jamais de vue au milieu des combinaisons dramatiques et des ambages de la narration; il ne s'égare point dans les digressions et les anecdotes; ses héros portent le frac et le chapeau rond; vous les coudoyez dans la rue; c'est lui, c'est vous, c'est moi. Ecoutez donc, tous, comment l'adultère peut avoir des suites plus graves qu'on ne le croirait au premier abord; et si c'est tout plaisir de faire des enfans, comment ce n'est pas tout profit d'être père.

Le drame de M. Michel Masson se divise naturellement en trois actes précédés d'un prologue. Dans le prologue, qui a pour théâtre l'Espagne à l'époque de l'invasion du duc d'Angoulême, Gustave de Chatenay et Henri de Montlieu sont deux officiers assiégés d'une profonde tristesse, que poursuit un souvenir fatal, qu'environnent des bruits sinistres et

(1) 2 vol. in-8., chez Werdet, rue de Seine, 49.

calomnieux. Un jour Henri de Montlieu reçoit de Gustave Chatenay un billet ainsi conçu : « Je sais, à deux lieues d'ici, une belle occasion pour mourir ; venez me trouver, nous irons ensemble. » Montlieu accepte avec empressement; mais un seul succombe: c'est Gustave de Chatenay, et Montlieu lui survit, afin de pouvoir raconter, quatre ans après, son histoire au capitaine Laboissière. Les tristes circonstances qui ont amené ce lugubre dénouement, les voici.

Henri de Montlieu a une fille, produit d'un commerce adultère avec Sophie d'Argeles. M. D'Argeles est un monstre froidement atroce, qui a acheté sa femme, puis qui l'a revendue après lui avoir donné son nom, qui l'a frappée brutalement, parce qu'un homme vicieux est toujours lâche, et a ainsi avancé l'heure de sa mort; que dis-je? il l'étouffe dans de monstrueuses caresses, au moment où cette infortunée allait revéler, du haut de son lit de mort, les turpitudes de son infame époux. Sophie est morte en recommandant sa fille Clémentine à Henri de Montlieu. Ces dernières paroles d'une femme aimée, *extrema morientis*, rappellent à Henri tous ses devoirs de père; il prend la résolution de se consacrer tout entier au bonheur de Clémentine. Certes, ce n'est pas trop de toute la vigilance, de toutes les ressources dont il dispose, de l'amour qu'il porte à ce fruit de ses entrailles, pour soustraire la pauvre Clémentine à la barbarie de M. d'Argeles. Clémentine, retirée de pension aussitôt après la mort de sa mère, a été reléguée dans une ferme de Vauxjours; on lui met des robes de paysanne, on l'emploie aux plus ignobles travaux. M. d'Argeles pousse la cruauté jusqu'à refuser de remplacer ses grossiers vêtemens qui tombent en lambeaux par de nouveaux haillons, lorsque Henri de Montlieu parvient à découvrir sa retraite; il se fait passer pour l'homme d'affaires de M. d'Argeles, il double le prix de la pension de Clémentine, il lui donne des livres, il lui achète une robe pareille à celle que portait sa mère, il lui rend le repos et le bonheur; tout à coup M. d'Argeles rappelle sa fille à Paris : il veut la marier au baron de Gavardin, vieillard trois fois divorcé et espion diplomatique. Au moment de la signature du contrat, Henri de Montlieu, qui a fait de vains e forts pour détourner d'Argeles de vendre la fille, comme il avait acheté la mère, Henri de Montlieu tombe à l'improviste au milieu des fiancés; il démasque le baron de Gavardin, il lui crache à la face la vérité tout entière, il l'expulse ignominieusement; mais avant de s'éloigner, celui-ci divulgue le secret de la présence de Henri à Vauxjours, et le dénonce comme le séducteur de Clémentine. D'Argeles feint de croire cette calomnie, il annonce à Henri qu'il n'a d'autre moyen de réparer sa faute que d'épouser Clémentine; il le presse, il le sollicite, il le menace d'un procès; la jeune fille joint ses prières aux siennes; Henri refuse obstinément, il propose sa fortune, sa vie; d'Argeles est inexorable. Enfin, poussé dans ses derniers retranchemens, Henri s'enveloppe dans sa fatale destinée, et donne tête baissée dans le précipice. Lorsque Henri de Montlieu eut signé le contrat qui le liait indissolublement à Clémentine, d'Argeles l'attira à lui.

— Il y a, dit-il à voix basse, des gens qui se vengent par le scandale, d'autres qui s'en rapportent au sort des armes; moi je n'aime ni les duels, ni le bruit; le sang versé, aussi bien que les mauvais propos, ne peuvent satisfaire un homme offensé.

— Eh bien, que voulez-vous dire? demanda Henri.

— Je veux dire, mon gendre, que tu viens d'épouser ta fille, car c'est *ta fille;* voilà pourquoi je te hais, et voilà comment je me venge.

Pour la première fois de sa vie, Henri eut la pensée d'assassiner un homme.

Clémentine restera *vierge et martyre.* Quelques fragmens de son journal nous révèlent les angoisses, les incertitudes, les tristesses, les soupçons, les tortures morales, les souffrances physiques de cette jeune femme. Mais un jour elle rencontre un jeune homme, M. Gustave de Chatenay. Henri de Montlieu, loin de ressentir aucune jalousie, leur facilite les occasions de se rencontrer; par un don généreux et qui reste un secret pour Gustave, il lui fournit les moyens de se fixer auprès d'eux; enfin, au moment où un amour mutuel a pris possession de ces deux jeunes cœurs, il lègue la totalité de sa fortune et la main de Clémentine à Gustave de Chatenay, et arme ses pistolets; mais un sommeil inattendu s'empare de lui. Clémentine qui, cette nuit même, devait prendre la fuite avec Gustave, pénètre dans sa chambre, jette les yeux sur ses dernières volontés; elle pousse un cri, et Montlieu ne pressait plus bientôt dans ses bras qu'un corps inanimé.

— Je dis, répliqua Laboissière quand Montlieu eut achevé son récit, qu'il y a là-dedans un grand malheur et une bien mauvaise action.

— Oui, de la part de d'Argeles, n'est-ce pas?

— Non; de la vôtre. Mes principes ne sont pas sévères, vous le savez, mais je commence à croire que l'adultère est un grand crime, non à cause du mari, il peut l'ignorer; non à cause de la femme: on l'entraîne au mal, elle s'y laisse aller, et puis elle a les remords qui vengent le contrat méconnu.... mais l'enfant!

Ce récit, on le voit, est bien accentué; la touche en est ferme, et le développement se poursuit avec habileté; mais le style de M. Michel Masson est malheureusement fort au-dessous de son génie d'invention, il s'y rencontre fréquemment des solécismes, des locutions triviales, le dialogue est vulgaire. Quand on est homme de cœur, d'esprit et de talent, comme M. Masson, on doit au public et surtout à soi-même de faire quelques études de style.

NI JAMAIS NI TOUJOURS, PAR CH. PAUL DE KOCK (1).

Nous ne venons ni trop tôt ni trop tard pour parler du dernier livre de M. Paul de Kock; ni trop tôt, parce que nous n'avions pas besoin de ce nouveau chef-d'œuvre pour porter sur l'auteur de vingt autres romans dont le nom est devenu populaire, un jugement impar-

(1) Deux volumes in-8° avec vignettes, chez Barba, rue Mazarine, 4.

tial et suffisamment motivé; ni trop tard, parce qu'il n'est point dans notre intention de donner une analyse de toutes ces scènes grivoises groupées autour d'un imbroglio vulgaire, et de soumettre à un examen détaillé cette foule de situations grotesques qui se culbutent les unes sur les autres comme une bande de truands dans l'escalier d'un mauvais lieu :

> La montée estoit torte et de fâcheux accès,
> Tout branlait dessous nous jusqu'au dernier étage;
> D'eschelle en échelon, comme un linot en cage,
> Il fallait sauteller....
>
> MATHURIN RÉGNIER, p. 54, éd. 1613.

M. Paul de Kock est un grand maître de gymnastique. Ses héros trébuchent continuellement au moral et au physique. Ses héroïnes, joyeuses grisettes ou grandes dames, se donnent toutes rendez-vous dans la chambre à coucher de leur amant. Mais, comme le disait M. Paul de Kock lui-même, homme plein de bonhomie, de naïveté et excellent père de famille, à une personne qui se plaignait devant lui du ton licencieux de ses scènes de mœurs : C'est une affaire entre le public et mon libraire; j'apprête les mets selon le goût des consommateurs.

Oui, il faut bien le dire, le succès, la vogue, un succès, une vogue tels que n'en obtiendront jamais les œuvres les plus graves et les plus remarquables de notre époque, sont venus le trouver, lui ont fait violence, lui ont imposé des conditions; et lui, bourgeois complaisant, tempérament joyeux et facile, il a crayonné d'une main hardie et peu scrupuleuse des caricatures dont la vue vous force trop souvent, malgré vous, à remuer les lèvres, à rire, à éclater, à vous rouler dans des transports frénétiques, selon que vous habitez le premier, le second, le troisième ou le quatrième étage. J'aime à croire que mes lecteurs occupent le premier au-dessus l'entresol; mais ce serait se faire illusion que de croire que les gens dit bien élevés et les femmes de bonne compagnie, repoussent loin d'eux cette lecture nauséabonde; non, les livres de M. Paul de Kock pénètrent aussi bien dans le boudoir que dans l'antichambre. Les petites maîtresses et les laquais les dévorent avec le même empressement. Ceci est un fait, un fait qu'on peut déplorer; mais auquel il faut se soumettre. Tout le monde lit M. Paul de Kock, M. Paul de Kock est l'auteur le plus connu, le plus répandu, le plus goûté; le nouveau roman que nous avons sous les yeux est imprimé sur papier blanc, par Éverat, et orné de vignettes dessinées par Raffet. Il se publie une magnifique édition de ses œuvres complètes, et son libraire nous apprend que M. Paul de Kock s'est engagé à enfanter successivement cinq autres romans pendant l'espace de cinq années. Voilà où en sont les affaires de M. Paul de Kock à l'intérieur; mais c'est bien mieux encore à l'étranger, et son succès est plus merveilleux, plus étourdissant, plus inoui, plus singulier, plus incroyable, plus digne d'envie encore, s'il est possible, pour parler le beau style de Mme de

Sévigné, ou plutôt, il faut le voir pour le croire, comme dirait en son langage trivial quelque héros de M. Paul de Kock : A Londres un libraire ne se croirait point bien achalandé s'il ne possédait plusieurs exemplaires des œuvres complètes de cet auteur; enfin, dans les bibliothèques publiques d'Allemagne, les étudians, les blonds et graves étudians de la Germanie parcourent avidement *M. Dupont, l'Homme de la nature*, *le Bon enfant*, etc.

Il est mort tout récemment un homme qui a joui en temps et lieu d'une certaine réputation; il s'appelait, je crois, Pigault-Lebrun. La génération au milieu de laquelle il a vécu n'a jeté sur sa tombe aucune parole de souvenir ou de regret; quant à celle qui ne l'a pas connu, elle a dédaigné de combattre celui dont l'oubli et le mépris avaient fait justice? Une pareille fin attend-elle les cheveux blancs de M. Paul de Kock. Nous répondrons franchement; non, trois fois non. Il n'existe aucun rapport entre les croquis bouffons de M. Paul de Kock et les peintures dégoûtantes, les froides impiétés de Pigault-Lebrun et des romanciers du directoire. M. Paul de Kock, au milieu de son débordement de gaieté grossière, n'a jamais attaqué véritablement un principe moral; il n'a jamais ébranlé une des croyances fondamentales de la société. Comparer M. Paul de Kock à Pigault-Lebrun ou à Louvet Ducouvray, serait une insulte gratuite qui est loin de notre pensée.

Qu'il continue donc sa marche triomphale ce favori du public; que pendant cinq ans encore sa verve inépuisable rassasie ses lecteurs de grisettes, de mauvais sujets, de femmes entretenues, de personnages grotesques; qu'il continue de reproduire sous toutes ses faces cette nature triviale qui n'a point pour lui de secrets; qu'il verse des torrens de lumière blafarde sur les excroissances et les anfractuosités d'un monde qui a pour nous tout le piquant de la nouveauté.

La critique n'a jamais accepté sérieusement M. Paul de Kock; aussi s'en est-il plaint sur un ton assez aigre dans son dernier livre. « Ne vous faites pas imprimer si vous ne pouvez supporter ni les critiques ni les articles de journaux; mais si au contraire vous appréciez tout à sa juste valeur, si vous êtes le premier à rire d'un article méchant, mais bien fait, si vous vous moquez des coups de pied de l'âne et des injures du renard, faites comme moi, allez votre train; rapportez-vous-en à la masse toujours juste, au temps toujours impartial et à vos envieux eux-mêmes qui vous servent en croyant vous nuire. »

Ce dernier mot rappelle, en le surpassant, celui de Scipion : A pareil jour j'ai vaincu Annibal et Carthage. Montons au Capitole en remercier les dieux. On nous permettra néanmoins *d'aller notre train*, et de nous ranger parmi nos confrères de la critique pour repousser unanimement une pareille littérature. Mais, encore une fois, que peut la critique contre l'engouement du public?

The Reviewer.)

CHRONIQUE.

La semaine a été triste. Vous avez vu quelquefois dans un album de Rittner un ciel d'Harding le peintre, ciel nuageux, pesant, chargé d'ombres et liseré de raies grises; chacune de ses rides porte l'orage; c'est le ciel de cette semaine. La semaine a été maussade et querelleuse; elle nous a d'abord, par un vent de Kalisch, ramené en poste dans Paris même un duel *politique*, le plus sérieux de tous les duels après le duel *littéraire*. Par bonheur, l'affaire n'a pas eu de suites fâcheuses. L'aventure défrayait encore hier les conversations de l'Opéra. Dans un grand bal donné au camp de Kalisch, un jeune homme, M. H... d'O.., aurait provoqué un autre jeune homme, M. M..., parce que M. M... dansait en frac de garde national. Le duel n'étant pas plus permis à Kalisch qu'à Paris au temps de Louis XIII, voilà les deux adversaires bien empêchés. D'après les on dit, tous deux auraient pris la poste pour suivre l'exemple de Fervacques et de d'Aubigné qui s'entrebattirent un jour bravement à la frontière. Les noms des deux adversaires nous faisaient désirer d'avance l'heureuse intervention qui a mis fin à cette querelle chevaleresque.

Le vent de la Belgique nous promettait autre chose. Que peut-il nous venir en effet de la Belgique, sinon des contrefaçons et des injures? La Belgique, insolent pays s'il en fut, pays bâtard sans nationalité et sans style, qui n'a rien, pas même un dialecte à lui, a trouvé plaisant d'attaquer nos écrivains et nos touristes après leur avoir volé leurs livres, leur industrie et leurs bottes. Sur ce terrain neutre de la Belgique, où le premier passant, vous le savez, est imprimeur et journaliste sans patente, où pas un écrit périodique n'est signé, chaque infamie se construit commodément un domicile. Disons-le bien vite à la honte de la presse belge, ce sont des Français que la Belgique soudoie pour attaquer d'autres Français. Et de quels hommes se sert-elle pour instrumens, je vous le demande? Le cœur nous soulève en songeant qu'il suffirait peut-être de recourir aux archives royales, aux énoncés des cours d'assises, au *Moniteur* et à la *Gazette des Tribunaux* pour les nommer. Les uns, séparés de l'Océan Parisien que la con-

trainte par corps et la faillite frauduleuse leur défendent d'aborder, mendient quelques os à la porte de la presse belge, qui ne les baptise qu'à la condition expresse de calomnier et de médire; d'autres qui se disent auteurs, et que les sifflets de Paris poursuivent jusque dans les rues de Bruxelles, guettent impatiemment l'arrivée d'une chaise de poste pour spéculer sur la venue d'un étranger en renom. Il n'est sorte de courbettes et de politesses menteuses qu'ils n'emploient, afin de savoir par lui ce qui se fait dans la capitale; ils l'exploitent comme une gazette. Cela fait, ils vont dans quelque cabaret flamand demander à crédit une bouteille de lambick, puis ils écrivent contre les Français. A peine avions-nous mis le pied sur le territoire de la Belgique, qu'un journal, qui s'intitule *le Courrier belge*, nous attaqua de cette manière le soir même de notre débotté. Cet article belge était rédigé par un M. Lecointe, ancien libraire *en fuite*, nous ne disons pas *en faillite*, lequel s'occupait de gagner son pain et son faro bruxellois en injuriant les Français. Aujourd'hui, ce même journal, que nous tenons dans nos mains, grace à l'obligeance d'un ami qui veut bien nous le faire passer, insulte en toutes lettres des écrivains jeunes et honorables, qu'il ose appeler en lettres italiques des *gamins de littérature*; M. J. Janin est surtout l'objet de ses injures ordurières. Nous laissons à l'opinion le soin d'apprécier ces attaques à soixante lieues de distance. Mais ces outrages de journalistes banqueroutiers-frauduleux doivent avoir un terme. Il demeure écrit et prouvé pour nous que tant que les Français, et avant tout les écrivains français, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de noble, d'élevé et de puissant dans les intelligences, ne se réunira pas pour porter une adresse aux Chambres, et pour demander l'extirpation de la contrefaçon et de la banqueroute en Belgique, la France restera livrée à ces attaques et à ces vols journaliers. Non contens de détrousser les voyageurs, les mendians belges les insultent. Outrés de ces lois nouvelles que Bruxelles vient d'annoncer à son de trompe, lois qui commandent à chaque commissaire la révision exacte des passeports de son quartier, et l'inquisition la plus sévère à l'égard des aventuriers qui pleuvent à Bruxelles, ces effrontés voleurs de manuscrits, dont tout le génie aboutit à faire des boîtes de Spa (leur unique propriété), déversent journellement, dans des feuilles qui ne sont pas même signées, le mépris le plus lâche sur nos gloires littéraires. Vous pourrez voir dans un de nos plus prochains articles (1) de quelle façon *le Méphistophélès*, journal belge, et *le Courrier*, ont compris l'attaque périodique. Ces gens s'injurient et se frappent souvent entre eux comme les gueux de la Cour des Miracles. *Le Méphistophélès* appelle M. Champein le fils du compositeur et rédacteur en chef du *Franc-Juge*, M. *Sans-pain*; les autres feuilles ont recours au manuel d'injures qu'employait Voltaire contre Larcher. Voilà où en est à cette heure la presse belge. Les hommes de sciences et de vraies études, les hommes du pays qu'abri-

(1) *La Vie de Londres* (causeries à propos du portrait de Mme Dorsay).

tent les murs de Bruxelles, MM. Van Hasselt, de Reiffenberg, Noyer, Nothomb, et quelqu s autres encore, sont en butte à ces calomnies. Mais que nos frères de France se rassurent, que ces élans de colère honnête fassent place à un franc rire; voûs allez voir comment, à défaut de la chambre des députés, à défaut des écrivains du pouvoir, qui ne défendent pas le Palladium, Dieu punit la contrefaçon! Ces réquisitoires de quelques lignes lancés contre elle, cette juste flétrissure dont nous marquons son épaule, la contrefaçon elle-même, dans quelques mois, est obligée d'en reproduire à ses lecteurs de Belgique l'empreinte encore chaude; ces mots odieux de *vol* et de *lâcheté* que nous imprimons ici, la contrefaçon les répétera sous peu, en copiant les mêmes pages de la *Revue de Paris*.

Et ainsi tout se compense. Il ne manque pas des gens qui vous disent que la contrefaçon imprime nos livres; nous vous disons, nous, qu'elle imprimera aussi nos satires et nos iambes, le blâme et l'injure que nous lui rejetons à la face. Nous avons dit quelque part que la diète d'Allemagne avait, peu avant 1830, empêché ce brigandage dans ses états, c'est à la royauté nouvelle de Belgique d'abolir, dans ses états même, ce privilége de vol. Que la contrefaçon repasse le Rhin, qu'elle se réfugie à La Haie ou à Coblentz, peu nous importe; du moins le pays le plus limitrophe de nous, le pays que protègent et notre drapeau et nos armes, ne sera pas le premier à dépouiller et à injurier nos gloires; au moins la frontière n'assassinera pas la presse de Belgique, et ses douaniers ne voleront pas nos frères. Les mille sentines de la presse belge seraient comblées avec une inquisition sévère. Peu d'hommes qui n'aient à se reprocher un crime dans cette presse mauvaise, peu de consciences et d'épaules qui n'aient à rougir! C'est la dernière fois que ce triste sujet occupera nos pensées. Nous le répétons, c'est aux écrivains seuls, aux éditeurs et à la chambre d'intervenir; quant à nous, les injures de *l'Indépendant* ou du *Courrier Belge* nous touchent peu.

Laissons de côté les vols de Belgique pour vous parler un peu de ceux de *monsieur* Lacenaire. Le voleur Lacenaire est mille fois plus récréatif que *le Courrier Belge* dans lequel il pourrait bien avoir écrit. Vous allez voir comment Lacenaire, traduit devant les assises, le 12 novembre, peut avoir écrit dans *le Courrier Belge*. Lacenaire prétend, en effet, avoir *travaillé* à une pièce avec M. Scribe. M. le président demande à Lacenaire comment il a fait pour s'acheter des meubles. Lacenaire répond que c'est avec l'argent d'un vaudeville. — D'où Lacenaire vous a-t-il dit tenir cet argent? demande M. le président Dupuy à un témoin. — Le témoin répond : D'une pièce faite *en société* avec M. Scribe! M. Scribe, qui a tant de collaborateurs, ignorait sans doute que M. Lacenaire eût fait, dans le temps, sa part d'un vaudeville avec lui.

Ce Lacenaire est un homme fort étonnant. Il est de son état commis-voyageur et accusé d'assassinat au passage du Cheval-Rouge. Vous n'ignorez pas ce drame odieux du Cheval-Rouge, non plus que la se-

conde tentative de meurtre commise sur le caissier Genevay. Comme pour ses vaudevilles, Lacenaire a eu dans ce crime des co-associés. Ses collaborateurs sont MM. Avril, menuisier, et Louis-François Martin, ouvrier parqueteur. Lacenaire, qui est pâle, qui a les cheveux lustrés et la moustache noire, portait à la cour d'assises un magnifique habit bleu. (Depuis M. de La Roncière, remarquez, je vous prie, comme la tenue devient élégante.) Lacenaire répond à toutes les questions du président avec une assurance qui fait frémir. Non-seulement il se dit collaborateur de M. Scribe, mais il prend encore des cachets aux bains Turcs, où, par parenthèse, il fut laver lui-même son pantalon teint de sang; l'ami Avril voulut bien l'accompagner. La veuve Chaudron et son fils furent assassinés dans leur chambre le 16 du mois. Notez bien ceci. Or, ce jour-là même, savez-vous comment Lacenaire passa la journée? Après avoir payé son cachet de bain aux bains Turcs, il s'en fut le soir au spectacle, et à quel spectacle? aux Variétés. Il nous semble qu'il y a dans ce choix de spectacle, le plus résolu des sacriléges! D'autres assassins s'en seraient allés bras dessus bras dessous voir le vrai *Robert-Macaire*, le drame ami du crime, qui rend admissible tout crime aux yeux d'un voleur; au lieu de cela, MM. Lacenaire et Avril ont choisi les Variétés! De quel rire ont pu rire alors ces deux hommes qui avaient assassiné *toute la nuit*, lavé le matin leur pantalon aux bains Turcs comme à une piscine, et pris le soir même une contre-marque au bureau de MM. Dartois? Il n'y a que Paris pour cet atroce sang-froid, pour ce sang le matin et ces spectacles le soir; ce rire infâme n'existe qu'à Paris; hors de là on fuit les autres et soi-même au fond d'un bois, ici on écoute *Madelon Friquet* sur une banquette!

Devant ce beau mélodrame de la cour d'assises qu'auraient pu faire les théâtres? Les théâtres ont été muets cette semaine, à l'exception de la Porte-Saint-Martin qui nous a donné une grande pièce en cinq actes. Ce drame a pour titre: *L'Héroïne de Montpellier*. Nous devons d'abord rendre justice au public, il était venu nombreux à ce drame sur le bruit du nom de M. Lemercier. M. Lemercier, l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto*, est un des vétérans de la tragédie impériale, blanchi sous le harnais et les lauriers; vieillard encor sec, et sérieusement épris de ce grand art qui tourmenta si long-temps la vieillesse de Voltaire.

M. Lemercier signa la pétition adressée à Charles X par les classiques, l'année 1828, autant qu'il nous en souvient. Cette pétition, faite au sujet de la retraite de Mlle Duchesnois, ne demandait rien moins que l'abolition du romantisme; on devait l'interdire dans tout le royaume, *aquâ et igni*, le poursuivre et le chasser. Les noms de plusieurs académiciens, et entre autres celui de M. Casimir Delavigne, figuraient parmi les pétitionnaires. Cette levée de drapeaux et ce tocsin d'Institut surprirent bien du monde. Pour peu que l'on eût donné suite à la pétition, que seraient devenus, en effet, dites-le nous, et *les Enfans d'Édouard* de M. Delavigne, et *la Fille spectre* de M. Lemer-

cier, deux pièces qui n'ont à coup sûr rien de classique? *Les Enfans d'Édouard* sont une reproduction du monde de Shakspeare, et *la Fille spectre* de M. Lemercier est loin d'être une reproduction de Racine. La pétition de l'Institut n'en fit pas moins grand éclat. Elle rappelait le distique que ce même Institut, le siècle d'avant, se passait de mains en mains à la réception de Langeac :

De par le roi, tes vers sont beaux :
Signé LOUIS, et plus bas : PHELIPPEAUX.

Cette fois, loin de fulminer contre les novateurs du genre, M. Lemercier a tout simplement envoyé promener les unités comme un père de famille qui exile ses enfans au Luxembourg avec une bonne lorsque ses enfans l'ennuient. Il est entré brusquement au cœur de son sujet dès la première scène, dans laquelle l'héroïne de Montpellier reçoit chez elle un jeune homme qui descend par une échelle. (Nous ignorons comment on laisse des échelles dans la chambre d'une héroïne; cela est peut-être une coutume de Montpellier). L'héroïne, que Mlle Adolphe représente avec assez de gentillesse, est fort surprise de voir un étranger s'introduire ainsi chez elle. L'étranger pourrait répondre qu'il s'est pourtant gardé de briser en entrant un carreau comme Antony, et que ce n'est pas sa faute si M. Lemercier le fait ainsi descendre par une échelle; au lieu de cela, il s'emporte et menace l'héroïne de Montpellier. L'héroïne, qui a bien autre chose à faire, n'hésite pas; elle monte à l'échelle et laisse le galant dans la rue. Nous ne croyons pas que ce début vaille celui de Georges Dandin, mais il est à coup sûr des plus bouffons. Cependant un seigneur anglais a remarqué l'héroïne de Montpellier; il l'a vue dans une fête, une illumination pour laquelle tous les lampions du théâtre sont convoqués. L'Anglais voit aussi fort bien que l'homme de l'échelle poursuit l'héroïne, il le provoque en duel. Excellent Anglais qui ne sait pas ce que peut une héroïne! L'héroïne prend sa cape et son épée, et vient elle-même défier sur le pré l'homme de l'échelle. L'héroïne est d'une famille où l'on tire admirablement le pistolet. L'homme de l'échelle refuse; l'héroïne lui dit qu'il est un lâche et un calomniateur. Cet adversaire féminin n'excite chez l'homme de l'échelle qu'un sentiment de pitié, il refuse d'attenter aux jours de l'héroïne par un duel. Furieuse, exaspérée, l'héroïne tue l'homme de l'échelle à bout portant. L'héroïne fuit alors, ce qui est fort mal pour une héroïne qui devrait plutôt rester. L'Anglais arrive; il est entouré et déclaré à l'unanimité auteur du meurtre. De là, force scènes où un magistrat en frac noir parle beaucoup trop des lois, de Mathieu et d'Omer Talon.

Le bruit et les trépignemens du parterre nous empêchent d'entendre le reste. Sans poursuivre de notre juste critique l'étrange contexture de cet ouvrage, nous dirons que le style de M. Lemercier, dans ce drame, est le plus mauvais de tous les styles, sans force et sans sève,

privé de couleur et d'énergie. Un reproche plus grave que nous adressons à l'auteur, c'est qu'il paraît ignorer la valeur même de la langue dont il doit défendre les droits à l'académie.

Il nous est aussi impossible de vous donner idée du style de M. Lemercier que de justifier son intrigue. Nous ignorons enfin dans quelle année la pièce a été écrite; ce n'est pas, à coup sûr, dans le bon temps de l'auteur de *Pinto*. De mauvais plaisans voulaient qu'elle fût du plus *ancien* bédouin que vient d'engager M. Harel.

Les journaux se répandent déjà en merveilleux détails sur le compte de ces bédouins. Les *Bédouins en voyage*, odyssée en trois chants, qui sera donnée mardi prochain au plus tard, prouvera sans doute que M. Harel ne s'est point trompé. Nous le désirons vivement, nous qui connaissons l'esprit de M. Harel, esprit que personne ne saurait mettre en doute, et dont tout le malheur consiste à n'avoir épousé que des écueils et des obstacles au lieu de terrain. La position de M. Harel est celle d'un capitaine de vaisseau dont aucun souffle, depuis quelque temps, ne gonfle la voile. Il a lutté avec courage contre les gros temps, il est juste que les bédouins lui soient en aide. Voici déjà que M. Dumas lui écrit de Palerme, où il a manqué de se noyer; mais, plus heureux que Camoëns, M. Dumas a sauvé deux gros poèmes. M. Dumas est attendu pour le 25 à Paris.

L'esprit de réaction littéraire, qui se fait sentir à la Comédie-Française, renouvelle en ce moment même notre Opéra. Hier encore c'était Mozart qui faisait sortir de son suaire le commandeur; Mozart, le grand poète, l'homme de génie, le seul qui durera peut-être tant que le cœur et la passion dramatique crieront sous l'archet; le chantre de Juan et de dona Elvire! Mlle Falcon a été fort applaudie dans l'opéra de Mozart; le roi des Belges et les jeunes princes assistaient à ce spectacle.

Demain, ce sera le tour du *Siége de Corinthe*, opéra que M. Duponchel vient de remonter avec un grand soin. Non-seulement le poème a été réduit en deux actes, mais il trouvera encore de nouveaux interprètes dans Levasseur, Nourrit et Mlle Falcon. D'un autre côté, les répétitions de *Lénore*, répétitions que M. Meyerbeer lui-même a compris qu'il était dans son intérêt de presser, révèlent chaque jour à un petit nombre d'élus des beautés musicales et des effets que le public doit se voir appelé bientôt à applaudir. Que M. Duponchel se rassure, le public, excellent juge, apprécie chaque jour de plus en plus les difficultés de la nouvelle direction. Nous devons signaler aussi les efforts de quelques sujets. Massol s'est fait applaudir l'autre jour dans *le Comte Ory*, il a chanté son grand air avec beaucoup de finesse et de goût. Dans quelques jours, nous verrons Serda s'essayer de nouveau dans le rôle du cardinal de *la Juive*, Serda est un chanteur à qui l'excellence et la franchise de sa méthode ne peuvent tarder de faire un nom. Malgré Mlle Pauline Leroux et la reprise de *la Somnambule*, ce ballet bourgeois et sentimental n'a produit qu'un faible effet. C'est que *la Somnambule* restera toujours une comédie

de Gymnase plus qu'une pièce d'Opéra; le seul défaut de cette comédie eût été d'avoir chez M. Poirson un moulin de la hauteur d'une échelle. Mlle Forster est toujours la reine la plus jolie et la plus gracieuse du corps de ballets, le jais et la rasille lui vont aussi bien que le tablier de servante villageoise.

Nous n'attristerons pas notre chronique, déjà quelque peu rembrunie, du récit des obsèques de l'amiral de Rigny qui ont eu lieu à l'église de Saint-Roch. A l'exception du baron Louis, que sa profonde douleur et son grand âge éloignaient de la cérémonie funèbre, chaque illustration politique s'était fait un devoir d'y assister. L'amiral comte de Rigny, celui qui avait remporté la bataille de Navarin, a vu se grouper autour de sa tombe les représentans de nos armées de terre et de mer; M. de Talleyrand lui-même s'était fait représenter par M. de Valençay à ce convoi. Une des choses qui n'ont pas été le moins remarquées à l'enterrement de M. le comte de Rigny, ce sont les deux chasseurs dont s'était fait suivre M. de Palhen et le costume national que portait M. Coletti, ambassadeur de la Grèce. Monseigneur l'archevêque de Paris et monseigneur Forbin de Janson, évêque de Nancy, officiaient.

Une nouvelle que nous ne saurions passer sous silence est celle du mariage de la belle Mlle Munster que tous nos bals se disputaient l'an dernier, et que va bientôt, dit-on, épouser M. de Liad..., auteur de plusieurs tragédies jouées à l'Odéon et aux Français.

M. Hector Berlioz donne aussi aux Menus-Plaisirs un concert dont nous n'espérons pas moins que lui, d'après la composition du programme que nous avons sous les yeux.

Le succès du roman de *Lauzun*, par M. P. de Musset, que le libraire Dumont vient de publier, ne ralentit en rien le cours de ses autres publications. Cet éditeur met déjà sous presse : Les *Scènes de la vie Belge et Hollandaise*, par MM. Alphonse Royer et Roger de Beauvoir. Cet ouvrage dont les Revues ont déjà publié quelques fragmens, serait publié vers les premiers jours de janvier.

— Encore une édition de Béranger, répéterons-nous avec les éditeurs. Oui certes, mais de plus une édition illustrée par Grandville. Nous nous étonnerons seulement que cette idée ne soit pas venue plus tôt à la pensée des éditeurs, de Béranger, de Grandville lui-même. Ces deux noms sont faits pour la même popularité, et le spirituel crayon de Grandville augmentera encore, s'il est possible, la réputation de Béranger; de même que la muse du poète a déjà inspiré, comme nous avons pu nous en convaincre par nos propres yeux, la verve de l'artiste.

— Quelques lecteurs ont dû trouver dans un article de notre dernière livraison une attaque indirecte contre un homme honorable, qui, à plus d'un titre, ne doit presque compter que des amis parmi les rédacteurs de la *Revue de Paris*. Nous protestons ici contre une pareille application qui ferait de cet article une satire injuste et une lâche calomnie.

LE

LYS DANS LA VALLÉE.

Il est des anges solitaires.

(SÉRAPHÎTA.)

PRÉFACE.

Dans plusieurs fragmens de son œuvre, l'auteur a produit un personnage qui raconte en son nom. Pour arriver au vrai, les écrivains emploient celui des artifices littéraires qui leur semble propre à prêter le plus de vie à leurs figures. Ainsi, le désir d'animer leurs créations a jeté les hommes les plus illustres du siècle dernier, dans la prolixité du roman par lettres, seul système qui puisse rendre vraisemblable une histoire fictive. Le *je* sonde le cœur humain aussi profondément que le style épistolaire et n'en a pas les longueurs. A chaque œuvre, sa forme. L'art du romancier consiste à bien matérialiser ses idées. Clarisse Harlowe voulait sa vaste correspondance, Gilblas voulait le *moi*. Mais le *moi* n'est pas sans danger pour l'auteur. Si la masse lisante s'est agrandie, la somme

de l'intelligence publique n'a pas augmenté en proportion. Malgré l'autorité de la chose jugée, beaucoup de personnes se donnent encore aujourd'hui le ridicule de rendre un écrivain complice des sentimens qu'il attribue à ses personnages; et s'il emploie le *je*, presque toutes sont tentées de le confondre avec le narrateur. Le Lys dans la vallée étant l'ouvrage le plus considérable de ceux où l'auteur a pris le *moi* pour se diriger à travers les sinuosités d'une histoire plus ou moins vraie, il croit nécessaire de déclarer ici qu'il ne s'est nulle part mis en scène. Il a sur la promiscuité des sentimens personnels et des sentimens fictifs une opinion sévère et des principes arrêtés. Selon lui, le trafic honteux de la prostitution est mille fois moins infâme que ne l'est la vente avec annonces de certaines émotions qui ne nous appartiennent jamais en entier. Les sentimens bons ou mauvais dont l'ame fut agitée, la colorent de je ne sais quelle essence, et lui font exhaler des parfums qui en particularisent la pensée; certes, le style des êtres souffrans ou foudroyés ne ressemble pas au style de ceux dont la vie s'est écoulée sans catastrophes. Mais de cette physionomie sombre ou attendrissante, mondaine ou religieuse, joyeuse ou grave, à la prostitution des plus chers trésors du cœur, il est un abîme que franchissent seuls les esprits impurs. Si quelque poète entreprend ainsi sur sa double vie, que ce soit par hasard et non par un parti pris comme chez J.-J. Rousseau. L'auteur, qui admire l'écrivain dans les *Confessions*, a horreur de l'homme. Comment ce Jean-Jacques, si fier de ses sentimens, a-t-il osé libeller la condamnation de madame de Warens, quand il savait si bien plaider pour lui-même? Entassez toutes les couronnes de la terre sur sa tête, les anges maudiront éternellement ce rhéteur qui put immoler sur le triste autel de la Renommée, une femme en qui s'était trouvé pour lui le cœur d'une mère et l'ame d'une maîtresse, le bienfait sous la grace du premier amour.

L'AUTEUR.

ENVOI.

A MADAME LA COMTESSE NATALIE DE MANERVILLE.

Je cède à ton désir. Le privilége de la femme que nous aimons plus qu'elle ne nous aime, est de nous faire oublier à tout propos les règles du bon sens. Oui, pour ne pas voir un pli se former sur vos fronts, pour dissiper la boudeuse expression de vos lèvres que le moindre refus attriste, nous dépensons l'avenir, nous franchissons miraculeusement les distances, nous donnons notre sang; et par pudeur d'ame, nous vous cachons les difficultés vaincues. Quelle récompense à ces soins? Quoi pour ces dévouemens ignorés? Hélas! le lendemain, vous croyez que nous sommes vos obligés? Ne jetons pas de pierre pour sonder la profondeur du gouffre où s'abîment les passions. Seulement, sache-le bien, Natalie, en t'obéissant, j'ai dû fouler aux pieds des répugnances violées. Pourquoi suspecter les soudaines et longues rêveries qui me saisissent parfois en plein bonheur? Pourquoi ta curieuse interrogation d'enfant volontaire sur un passé qui n'appartient qu'aux morts? Pourquoi ta jolie colère de femme aimée, à propos d'un silence? Ne pouvais-tu jouer avec les contrastes de mon caractère sans en demander les causes? Si je puis découvrir les fronts les mieux voilés, que t'importe? as-tu dans le cœur des secrets qui, pour se faire absoudre, aient besoin des miens? Si je sais démonter la société pièce à pièce, en indiquer les défauts, et reconnaître en vous le germe de toute maladie, quoi qu'elle attaque, le corps, le cœur ou la tête; as-tu peur de cette fatale science, toi qui, malgré le mariage, es restée vierge pour l'amour? toi que l'absence d'un mari qui ne reviendra peut-être jamais, a laissée libre. Enfin, tu l'as voulu! je t'ouvre un cœur qui depuis douze années ne s'était

ouvert à personne : ils vont s'en échapper dans le tien les parfums qu'y sema le premier amour. Il fallait que cela fût ainsi, l'échange de nos cœurs doit être entier. Oui, tu l'as pressenti, Natalie : ma vie est dominée par un fantôme, il se dessine vaguement au moindre mot qui le provoque, et s'agite souvent de lui-même au-dessus de moi. J'ai d'imposans souvenirs ensevelis au fond de mon ame comme ces productions marines qui s'aperçoivent par les temps calmes, et que les flots de la tempête jettent par fragmens sur la grève. Je souffrirais trop si je continuais à vivre près de toi sans te parler d'*elle*, si à tout moment je contraignais ma langue et ma pensée. J'ai donc écrit ce que je ne saurais dire. Le travail que nécessitent les idées pour être exprimées a contenu ces anciennes émotions qui me font tant de mal quand elles se réveillent trop soudainement. Mais écoute, ma Natalie! Toi, fille d'un Castillan, sois généreuse; souviens-toi que tu m'as menacé si je ne t'obéissais pas, ne me punis donc point de t'avoir obéi. Si, pour loyer de ma confession, je trouvais ton amour amoindri, je ne survivrais pas plus à la perte de mon dernier bonheur, que les jeunes gens ne survivent à la ruine de leurs premières espérances. Mais, fou que je suis! l'amour est-il soucieux d'un crime. Je voudrais que ma confidence redoublât tes tendresses. Pourquoi suis-je aujourd'hui à la merci d'un *peut-être?* Les gens de trente ans sont lâches, ils ne font plus de conditions, ils en reçoivent. Ah! l'on ne connaît l'amour qu'en traversant les profondeurs du dernier amour. Nos plus vraies passions naissent à quarante ans, âge auquel nous savons mesurer l'étendue de nos pertes, tandis que jeunes nous ignorons les bénéfices de la vie. Pardonne-moi, chère, ces paroles, derniers grondemens d'un orage qui se tait. A ce soir.

FÉLIX.

Paris, 8 août 1827.

Les deux enfances.

A quel talent nourri de larmes devrons-nous un jour la plus émouvante élégie? la peinture des pâtimens subis en silence par les ames dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent? Quel poète nous dira les douleurs de l'enfant dont les lèvres suceut un sein amer, et dont les sourires sont réprimés par le feu dévorant d'un œil sévère? La feinte histoire où son génie vengerait ces pauvres cœurs opprimés par les êtres placés autour d'eux pour favoriser les développemens de leur sensibilité, serait la véritable histoire de ma jeunesse. Quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né? Quelle disgrace physique ou morale causait la froideur de ma mère? Étais-je donc l'enfant du devoir, celui dont la naissance est fortuite, ou celui dont la vie est un reproche?

Mis en nourrice à la campagne, oublié par ma famille pendant trois ans, quand je revins à la maison paternelle, j'y comptai pour si peu de chose, que j'y subissais la compassion des gens. Je ne connais ni le sentiment, ni l'heureux hasard à l'aide desquels j'ai pu me relever de cette première déchéance : chez moi, l'enfant ignore; l'homme ne sait rien. Loin d'adoucir mon sort, mon frère et mes deux sœurs s'amusèrent à me faire souffrir. Le pacte en vertu duquel les enfans cachent leurs peccadilles et qui leur apprend déjà l'honneur, fut nul à mon égard. Bien plus, je me vis souvent punir pour leurs fautes, sans pouvoir réclamer contre cette injustice. La courtisanerie, en germe chez les enfans, leur conseillait-elle de contribuer aux persécutions qui m'affligeaient, pour se ménager les bonnes graces d'une mère également redoutée par eux? Était-ce un effet de leur penchant à l'imitation?

Était-ce besoin d'essayer leurs forces, ou manque de pitié? Peut-être ces causes réunies me privèrent-elles des douceurs de la fraternité. Déjà déshérité de toute affection, je ne pouvais rien aimer, et la nature m'avait fait aimant! Un ange recueille-t-il les soupirs de cette sensibilité sans cesse rebutée? Si dans quelques ames les sentimens méconnus tournent en haine, dans la mienne ils se concentrèrent et s'y creusèrent un lit d'où plus tard ils jaillirent sur ma vie. Suivant les caractères, l'habitude de trembler relâche les fibres, engendre la crainte; la crainte oblige à toujours céder; de là vient une faiblesse qui abâtardit l'homme et lui communique je ne sais quoi d'esclave; mais ces continuelles tourmentes m'habituèrent à déployer une force qui s'accrut par son exercice et prédisposa mon ame aux résistances morales. Attendant toujours une douleur nouvelle, comme les martyrs attendaient un nouveau coup, tout mon être dut exprimer une résignation morne sous laquelle les graces et les mouvemens de l'enfance furent étouffés, attitude qui passa pour un symptôme d'idiotie et justifia les sinistres pronostics de ma mère. La certitude de ces injustices excita prématurément dans mon ame la fierté, ce fruit de la raison, qui sans doute arrêta les mauvais penchans qu'une semblable éducation encourageait. Quoique délaissé par ma mère, j'étais parfois l'objet de ses scrupules; parfois, elle parlait de mon instruction et manifestait le désir de s'en occuper, il me passait alors des frissons horribles en songeant aux déchiremens que me causerait un contact journalier avec elle. Je bénissais mon abandon, et me trouvais heureux de pouvoir rester dans le jardin à jouer avec des cailloux, à observer des insectes, à regarder le bleu du firmament. Quoique l'isolement dût me porter à la rêverie, mon goût pour les contemplations vint d'une aventure qui vous peindra mes premiers malheurs. Il était si peu question de moi que souvent la gouvernante oubliait de me faire coucher. Un soir, tranquillement blotti sous un figuier, je regardais une étoile avec cette passion curieuse qui saisit les enfans, et à laquelle ma précoce mélancolie ajoutait une sorte d'intelligence sentimentale. Mes sœurs s'amusaient et criaient, j'entendais leur lointain tapage comme un accompagne-

ment à mes idées. Le bruit cessa, la nuit vint. Par hasard, ma mère s'aperçut de mon absence. Pour éviter un reproche, notre gouvernante, une terrible mademoiselle Caroline, légitima les fausses appréhensions de ma mère en prétendant que j'avais la maison en horreur; que si elle ne veillait pas attentivement sur moi, je me serais enfui déjà; je n'étais pas imbécille, mais sournois; et, parmi tous les enfans commis à ses soins, elle n'en avait jamais rencontré dont les dispositions fussent aussi mauvaises que les miennes. Elle feignit de me chercher et m'appela, je répondis; elle vint au figuier où elle savait que j'étais.

— Que faisiez-vous donc là? me dit-elle.

— Je regardais une étoile.

— Vous ne regardiez pas une étoile, dit ma mère qui nous écoutait du haut de son balcon. Connaît-on l'astronomie à votre âge?

— Ah! madame, s'écria mademoiselle Caroline, il a lâché le robinet du réservoir, le jardin est inondé.

Ce fut une rumeur générale. Mes sœurs s'étaient amusées à tourner ce robinet pour voir couler l'eau, mais surprises par l'écartement d'une gerbe qui les avait arrosées de toutes parts, elles avaient perdu la tête et s'étaient enfuies sans avoir pu fermer le robinet. Atteint et convaincu d'avoir imaginé cette espièglerie, accusé de mensonge quand j'affirmai mon innocence, je fus sévèrement puni. Mais, châtiment horrible! je fus persiflé sur mon amour pour les étoiles, et ma mère me défendit de rester au jardin le soir. Les défenses tyranniques aiguisent encore plus une passion chez les enfans que chez les hommes; les enfans ont sur eux l'avantage de ne penser qu'à la chose défendue, qui leur offre alors des attraits irrésistibles. J'eus donc souvent le fouet pour mon étoile. Ne pouvant me confier à personne, je lui disais mes chagrins dans ce délicieux ramage intérieur par lequel un enfant bégaie ses premières idées, comme naguère il a bégayé ses premières paroles. A l'âge de douze ans, au collége, je la contemplais encore en éprouvant d'indicibles délices, tant les impressions reçues au matin de la vie laissent de profondes traces au cœur.

De cinq ans plus âgé que moi, Charles fut aussi bel enfant qu'il

est bel homme; il était le privilégié de mon père, l'amour de ma mère, l'espoir de la famille, partant le roi de la maison. Bien fait et robuste, il avait un précepteur; moi, chétif et malingre, à cinq ans je fus envoyé comme externe dans une pension de la ville, conduit le matin et ramené le soir par le valet de chambre de mon père. Je partais en emportant un panier que la cuisinière garnissait mal, tandis que mes camarades apportaient d'abondantes provisions. Ce contraste entre mon dénuement et leurs richesses engendra mille souffrances. Les célèbres rillettes et rillons de Tours formaient l'élément principal du repas que nous faisions au milieu de la journée, entre le déjeuner du matin et le dîner de la maison dont l'heure coïncidait avec notre rentrée. Les rillons et les rillettes, si prisés par quelques gourmands, paraissent rarement à Tours sur les tables aristocratiques. Si j'en entendis parler avant d'être mis en pension, je n'avais jamais eu le bonheur de voir étendre pour moi cette brune confiture sur une tartine de pain. Les rillons et les rillettes n'auraient pas été de mode à la pension, mon envie n'en eût pas été moins vive; elle était devenue comme une idée fixe, semblable au désir qu'inspiraient à l'une des plus élégantes duchesses de Paris les ragoûts cuisinés par les portières, et qu'en sa qualité de femme elle satisfit. Les enfans devinent la convoitise dans les regards aussi bien que vous y lisez l'amour, et je devins alors un excellent sujet de moquerie. Mes camarades venaient me présenter leurs excellentes rillettes en me demandant si je savais comment elles se faisaient, où elles se vendaient, pourquoi je n'en avais pas. Ils se pourléchaient en vantant les rillons, ces résidus de porc sautés dans sa graisse et qui ressemblent à des truffes cuites; ils douanaient mon panier, et n'y trouvant que des fromages d'un liard, ou des fruits secs, ils m'assassinaient d'un : — *Tu n'as donc pas de quoi?* qui m'apprit à mesurer la différence mise entre mon frère et moi. Ce contraste entre mon abandon et le bonheur des autres a souillé les roses de mon enfance, et flétri ma blondissante jeunesse. La première fois que, dupe d'un sentiment généreux, j'avançai la main pour accepter la friandise tant souhaitée qui me fut offerte d'un air hypocrite, mon mystificateur retira sa tartine aux rires des camarades prévenus de ce dénoue-

ment. Si les esprits les plus distingués sont accessibles à la vanité, comment ne pas absoudre l'enfant qui pleure de se voir méprisé, goguenardé? A ce jeu, combien d'enfans seraient devenus gourmands, quêteurs, lâches! Pour éviter les persécutions, je me battis. Le courage du désespoir me rendit redoutable, mais je fus un objet de haine, et restai sans ressources contre les traîtrises. Un soir, en sortant, je reçus dans le dos un coup de mouchoir roulé, plein de cailloux. Quand le valet de chambre, qui me vengea rudement, apprit cet évènement à ma mère, elle s'écria : — « Ce maudit enfant ne nous donnera que des chagrins! » J'entrai dans une horrible défiance de moi-même, en trouvant là les répulsions que j'inspirais en famille. Là, comme à la maison, je me repliai sur moi-même. Une seconde tombée de neige retarda la floraison des germes semés en mon ame. Ceux que je voyais aimés étaient de francs polissons, ma fierté s'appuya sur cette observation, et je demeurai seul. Ainsi se continua l'impossibilité d'épancher les sentimens dont mon pauvre cœur était gros. En me voyant toujours assombri, haï, solitaire, le maître confirma les soupçons erronés que ma famille avait de ma mauvaise nature. Dès que je sus écrire et lire, ma mère me fit exporter à Pont-le-Voy, collége dirigé par des Oratoriens qui recevaient les enfans de mon âge dans une classe nommée la classe des *Pas-latins*, où restaient aussi les écoliers dont l'intelligence tardive se refusait au rudiment.

Je demeurai là huit ans, sans voir personne, menant une vie de Pariah. Voici comment et pourquoi. Je n'avais que trois francs par mois pour mes menus plaisirs, somme qui suffisait à peine aux plumes, canifs, règles, encre et papier dont il fallait nous pourvoir. Ainsi, ne pouvant acheter ni les échasses, ni les cordes, ni aucune des choses nécessaires aux amusemens du collége, j'étais banni des jeux; pour y être admis, j'aurais dû flagorner les riches ou flatter les forts de ma division. La moindre de ces lâchetés, que se permettent si facilement les enfans, me faisait bondir le cœur. Je séjournais sous un arbre, perdu dans de plaintives rêveries, ou lisant les livres que nous distribuait mensuellement le bibliothécaire. Combien de douleurs étaient cachées au fond de cette solitude monstrueuse! quelles angoisses engendrait mon abandon!

Imaginez ce que mon ame tendre dut ressentir à la première distribution de prix où j'obtins les deux plus estimés, le prix de thème et celui de version? En venant les recevoir sur le théâtre au milieu des acclamations et des fanfares, je n'eus ni mon père ni ma mère pour me fêter, alors que le parterre était rempli par les parens de tous mes camarades. Au lieu de baiser le distributeur, suivant l'usage, je me précipitai dans son sein et j'y fondis en larmes. L'hiver venu, je brûlai mes deux couronnes dans le poêle. Les parens demeuraient en ville pendant la semaine employée par les exercices qui précédaient la distribution des prix; ainsi, mes camarades décampaient tous joyeusement le matin; tandis que moi, dont les parens étaient à quelques lieues de là, je restais dans les cours avec les Outre-mer, nom donné aux écoliers dont les familles se trouvaient aux îles ou à l'étranger. Le soir, durant la prière, les barbares nous vantaient les bons dîners faits avec leurs parens. Vous verrez toujours mon malheur s'agrandir en raison de la circonférence des sphères sociales où j'entrerai. Combien d'efforts n'ai-je pas tentés pour infirmer l'arrêt qui me condamnait à ne vivre qu'en moi! Que d'espérances long-temps conçues avec mille élancemens d'ame et détruites en un jour. Pour décider mes parens à venir au collége, je leur écrivais des épîtres pleines de sentimens, peut-être emphatiquement exprimés, mais ces lettres auraient-elles dû m'attirer les reproches de ma mère qui me réprimandait avec ironie sur mon style? Sans me décourager, je promettais de remplir les conditions que ma mère et mon père mettaient à leur arrivée, j'implorais l'assistance de mes sœurs à qui j'écrivais aux jours de leur fête et de leur naissance, avec l'exactitude des pauvres enfans délaissés, mais avec une vaine persistance. Aux approches de la distribution des prix, je redoublais mes prières, je parlais de triomphes pressentis. Trompé par le silence de mes parens, je les attendais en m'exaltant le cœur, je les annonçais à mes camarades. Quand à l'arrivée des familles, le pas du vieux portier qui appelait les écoliers retentissait dans les cours, j'éprouvais alors des palpitations maladives. Et jamais ce vieillard ne prononça mon nom! Le jour où je m'accusai d'avoir maudit l'existence, mon confesseur me montra le ciel où fleurissait la palme promise par le

Beati qui lugent ! du Sauveur. Lors de ma première communion, je me jetai donc dans les mystérieuses profondeurs de la prière, séduit par les idées religieuses dont les féeries morales enchantent les jeunes esprits. Animé d'une ardente foi, je priais Dieu de renouveler en ma faveur les miracles fascinateurs que je lisais dans le Martyrologe. A cinq ans, je m'envolais dans une étoile; à douze ans, j'allais frapper aux portes du Sanctuaire. Mon extase fit éclore en moi des songes inénarrables qui meublèrent mon imagination, enrichirent ma tendresse et fortifièrent mes facultés pensantes. J'ai souvent attribué ces sublimes visions à des anges chargés de façonner mon ame à de divines destinées; elles ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses; elles ont préparé mon cœur aux magies qui font le poète malheureux, quand il a le fatal pouvoir de comparer ce qu'il sent à ce qui est, les grandes choses voulues au peu qu'il obtient; elles ont écrit dans ma tête un livre où j'ai pu lire ce que je devais exprimer, et mis sur mes lèvres le charbon de l'improvisateur.

Mon père conçut quelques doutes sur la portée de l'enseignement oratorien, et vint m'enlever de Pont-le-Voy, pour me mettre à Paris dans une Institution située au Marais. J'avais quinze ans. Examen fait de ma capacité, le rhétoricien de Pont-le-Voy fut jugé digne d'être en troisième. Les douleurs que j'avais éprouvées en famille, à l'école, au collége, je les retrouvai sous une nouvelle forme pendant mon séjour à la pension Lepître. Mon père ne m'avait point donné d'argent. Quand mes parens savaient que je pouvais être nourri, vêtu, gorgé de latin, bourré de grec, tout était résolu. Durant le cours de ma vie collégiale, j'ai connu mille camarades environ, et n'ai rencontré chez aucun l'exemple d'une pareille indifférence. Attaché fanatiquement aux Bourbons, M. Lepître avait eu des relations avec mon père, à l'époque où des royalistes dévoués essayèrent d'enlever au Temple la reine Marie-Antoinette; ils avaient renouvelé connaissance; M. Lepître se crut obligé de réparer l'oubli de mon père, mais la somme qu'il me donna mensuellement fut médiocre, car il ignorait les intentions de ma famille. La pension était installée à l'ancien hôtel Joyeuse, où, comme dans toutes les anciennes demeures seigneuriales, il se trouvait une loge de Suisse. Pendant la récréation qui

précédait l'heure où le gâcheux nous conduisait au lycée Charlemagne, les camarades opulens allaient déjeuner chez notre portier, nommé Doisy. M. Lepître ignorait ou souffrait le commerce de Doisy, véritable contrebandier que les élèves avaient intérêt à choyer : il était le secret chaperon de nos écarts, le confident des rentrées tardives, notre intermédiaire entre les loueurs de livres défendus. Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique, expliqué par le prix excessif auquel montèrent les denrées coloniales sous Napoléon. Si l'usage du sucre et du café constituait un luxe chez les parens, il annonçait parmi nous une supériorité vaniteuse qui aurait engendré notre passion, si la pente à l'imitation, si la gourmandise, si la contagion de la mode n'eussent pas suffi. Doisy nous faisait crédit, il nous supposait à tous des sœurs ou des tantes qui approuvent le point d'honneur des écoliers et paient leurs dettes. Je résistai long-temps aux blandices de la buvette. Si mes juges eussent connu la force des séductions, les héroïques aspirations de mon ame vers le stoïcisme, les rages contenues pendant ma longue résistance, ils eussent essuyé mes pleurs au lieu de les faire couler. Mais, enfant, pouvais-je avoir cette grandeur d'ame qui fait mépriser le mépris d'autrui? puis je sentis peut-être les atteintes de plusieurs vices sociaux dont la puissance fut augmentée par ma convoitise. Vers la fin de la deuxième année, mon père et ma mère vinrent à Paris. Le jour de leur arrivée me fut annoncé par mon frère : il habitait Paris et ne m'avait pas fait une seule visite. Mes sœurs étaient du voyage, et nous devions voir Paris ensemble. Le premier jour nous irions dîner au Palais-Royal afin d'être tout portés au Théâtre-Français. Malgré l'ivresse que me causa ce programme de fêtes inespérées, ma joie fut détendue par le vent d'orage qui impressionne si rapidement les habitués du malheur. J'avais à déclarer *cent* francs de dettes contractées chez le sieur Doisy qui me menaçait de demander lui-même son argent à mes parens. J'inventai de prendre mon frère pour drogman de Doisy, pour interprète de mon repentir, pour médiateur de mon pardon. Mon père pencha vers l'indulgence. Mais ma mère fut impitoyable, son œil bleu foncé me pétrifia; elle fulmina de terribles prophéties.

Que serais-je plus tard, si dès l'âge de dix-sept ans je faisais de

semblables équipées! Étais-je bien son fils? Allais-je ruiner ma famille? Étais-je donc seul au logis? La carrière embrassée par mon frère Charles n'exigeait-elle pas une dotation indépendante, déjà méritée par une conduite qui glorifiait sa famille, tandis que j'en serais la honte? Mes deux sœurs se marieraient-elles sans dot? Ignorais-je donc le prix de l'argent et ce que je coûtais. A quoi servaient le sucre et le café dans une éducation? Se conduire ainsi, n'était-ce pas apprendre tous les vices?

Marat était un ange en comparaison de moi. Après avoir subi le choc de ce torrent qui charria mille terreurs en mon ame, mon frère me reconduisit à ma pension, je perdis le dîner aux Frères Provençaux et fus privé de voir Talma dans *Britannicus*. Telle fut mon entrevue avec ma mère après une séparation de douze ans.

Quand j'eus fini mes humanités, mon père me laissa sous la tutelle de M. Lepître. Je devais apprendre les mathématiques transcendantes, faire une première année de droit et commencer de hautes études. Pensionnaire en chambre et libéré des classes, je crus à une trêve entre la misère et moi. Mais malgré mes dix-neuf ans, ou peut-être à cause de mes dix-neuf ans, mon père continua le système qui m'avait envoyé jadis à l'école sans provisions de bouche, au collége sans menus plaisirs, et donné Doisy pour créancier. J'eus peu d'argent à ma disposition. Que tenter à Paris sans argent? D'ailleurs, ma liberté fut savamment enchaînée. M. Lepître me faisait accompagner à l'école de droit par un gâcheux qui me remettait aux mains du professeur, et venait me reprendre. Une jeune fille aurait été gardée avec moins de précautions que les craintes de ma mère n'en inspirèrent pour conserver ma personne. Paris effrayait à bon droit mes parens. Les écoliers sont secrètement occupés de ce qui préoccupe aussi les demoiselles dans leurs pensionnats; quoi qu'on fasse, celles-ci parleront toujours de l'amant, et ceux-là de la femme. Mais à Paris, et dans ce temps, les conversations entre camarades étaient dominées par le monde oriental et sultanesque du Palais-Royal. Le Palais-Royal était un Eldorado d'amour où le soir les lingots couraient tout monnayés. Là cessaient les doutes les plus vierges,

là pouvaient s'apaiser nos curiosités allumées! Le Palais-Royal et moi nous fûmes deux asymptotes, dirigées l'une vers l'autre sans pouvoir se rencontrer. Voici comment le sort déjoua mes tentatives.

Mon père m'avait présenté chez une de ses tantes qui demeurait dans l'île Saint-Louis, où je dus aller dîner les jeudis et les dimanches, conduit par madame ou par M. Lepître qui, ces jours-là, sortaient et me reprenaient le soir en revenant chez eux. Singulières récréations! La marquise de Listomère était une grande dame cérémonieuse qui n'eut jamais la pensée de m'offrir un écu, vieille comme une cathédrale, peinte comme une miniature, somptueuse dans sa mise, vivant dans son hôtel comme si Louis XV ne fût pas mort, ne voyant que des vieilles femmes et des gentilshommes, société de corps fossiles où je croyais être dans un cimetière. Personne ne m'adressait la parole, et je ne me sentais pas la force de parler le premier. Les regards hostiles ou froids me rendaient honteux de ma jeunesse qui semblait importune à tous. Je basai le succès de mon escapade sur cette indifférence, en me proposant de m'esquiver un jour aussitôt le dîner fini pour voler aux Galeries de Bois. Une fois engagée dans un wisth, ma tante ne faisait plus attention à moi; Jean, son valet de chambre, se souciait peu de M. Lepître; mais ce malheureux dîner se prolongeait malheureusement en raison de la vétusté des mâchoires ou de l'imperfection des rateliers. Enfin un soir, entre huit et neuf heures, j'avais gagné l'escalier, palpitant comme Bianca Capello le jour de sa fuite. Quand le suisse m'eut tiré le cordon, je vis le fiacre de M. Lepître dans la rue, et le bonhomme qui me demandait de sa voix grêle. Trois fois le hasard s'interposa fatalement entre l'enfer du Palais-Royal et le paradis de ma jeunesse. Le jour où, me trouvant honteux à vingt ans de mon ignorance, je résolus d'affronter tous les périls pour en finir; au moment où faussant compagnie à M. Lepître pendant qu'il montait en voiture, opération difficile, il était gros comme Louis XVIII et pied-bot; eh bien! ma mère arrivait en chaise de poste. Je fus arrêté par son regard et demeurai comme l'oiseau devant le serpent. Par quel hasard la rencontrai-je? Rien de plus naturel.

Napoléon tentait ses derniers coups. Mon père, qui subodorait les Bourbons, venait éclairer mon frère employé déjà dans la diplomatie impériale. Il avait quitté Tours avec ma mère, qui s'était chargée de m'y reconduire pour me soustraire aux dangers dont la capitale semblait menacée à ceux qui suivaient intelligemment la marche des ennemis. En quelques minutes je fus enlevé de Paris, au moment où son séjour allait m'être fatal. Les tourmens d'une imagination sans cesse agitée de désirs réprimés, les ennuis d'une vie attristée par de constantes privations m'avaient contraint à me jeter dans l'étude, comme les hommes lassés de leur sort se confinaient autrefois dans un cloître. Chez moi, l'étude devint une passion qui pouvait m'être fatale en m'emprisonnant à l'époque où les jeunes gens doivent se livrer aux activités enchanteresses de leur nature printanière.

Ce léger croquis d'une jeunesse, où vous devinez d'innombrables élégies, était nécessaire pour expliquer l'influence qu'elle exerça sur mon avenir. Affecté par tant d'élémens morbides, à vingt ans passés, j'étais encore petit, maigre et pâle. Mon ame pleine de vouloirs se débattait avec un corps débile en apparence, mais qui, selon le mot d'un vieux médecin de Tours, subissait la dernière fusion d'un tempérament de fer. Enfant par le corps et vieux par la pensée, j'avais tant lu, tant médité, que je connaissais métaphysiquement la vie dans ses hauteurs, au moment où j'allais apercevoir les difficultés tortueuses de ses défilés et les chemins sablonneux de ses plaines. Des hasards inouis m'avaient laissé dans cette délicieuse période où surgissent les premiers troubles de l'ame, où elle s'éveille aux voluptés, où pour elle tout est sapide et frais. J'étais entre ma puberté prolongée par mes travaux, et ma virilité qui poussait tardivement ses rameaux verts. Nul jeune homme ne fut, mieux que je ne l'étais, préparé à sentir, à aimer. Pour bien comprendre mon récit, reportez-vous donc à ce bel âge où la bouche est vierge de mensonges, où le regard est franc, quoique voilé par des paupières qu'allourdissent les timidités en contradiction avec le désir, où l'esprit ne se plie point au jésuitisme du monde, où la couardise du cœur égale en violence les générosités du premier mouvement.

Je ne vous parlerai pas du voyage que je fis de Paris à Tours avec ma mère. La froideur de ses façons réprima l'essor de mes tendresses. En partant de chaque nouvelle poste, je me promettais de parler; mais un regard, un mot effarouchaient les phrases prudemment méditées pour mon exorde. A Orléans, au moment de se coucher, ma mère me reprocha mon silence. Je me jetai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en pleurant à chaudes larmes, je lui ouvris mon cœur gros d'affection, j'essayai de la toucher par l'éloquence d'une plaidoirie affamée d'amour, et dont les accens eussent remué les entrailles d'une marâtre. Ma mère me répondit que je jouais la comédie. Je me plaignis de son abandon, elle m'appela fils dénaturé. J'eus un tel serrement de cœur qu'à Blois je courus sur le pont pour me jeter dans la Loire. Mon suicide fut empêché par la hauteur du parapet. A mon arrivée, mes deux sœurs, qui ne me connaissaient point, marquèrent plus d'étonnement que de tendresse. Cependant plus tard, par comparaison, elles me parurent pleines d'amitié pour moi. Je fus logé dans une chambre au troisième étage. Vous aurez compris l'étendue de mes misères quand je vous aurai dit que ma mère me laissa, moi, jeune homme de vingt ans, sans autre linge que celui de mon misérable trousseau de pension, sans autre garde-robe que mes vêtemens de Paris. Si je volais d'un bout du salon à l'autre pour lui ramasser son mouchoir, elle ne me disait pas le froid merci qu'une femme accorde à un valet. Obligé de l'observer pour reconnaître s'il y avait en son cœur des endroits friables où je pusse attacher quelques rameaux d'affection, je vis en elle une grande femme sèche et mince, joueuse, égoïste, impertinente comme toutes les Listomère chez qui l'impertinence se compte dans la dot. Elle ne voyait dans la vie que des devoirs à remplir. Toutes les femmes froides que j'ai rencontrées se faisaient comme elle une religion du devoir. Elle recevait nos adorations comme un prêtre reçoit l'encens à la messe. Mon frère aîné semblait avoir absorbé le peu de maternité qu'elle avait au cœur. Elle nous piquait sans cesse par les traits d'une ironie mordante, l'arme des gens sans cœur, et dont elle se servait contre nous qui ne pouvions lui rien répondre. Malgré ces barrières épineuses, les sentimens instinctifs tiennent

par tant de racines, la religieuse terreur inspirée par une mère, dont il coûte trop de désespérer, conserve tant de liens, que la sublime erreur de notre amour se continua jusqu'au jour où, plus avancés dans la vie, elle fut souverainement jugée. En ce jour, commencent les représailles des enfans dont l'indifférence engendrée par les déceptions du passé, grossie des épaves limoneuses qu'ils en ramènent, s'étend jusque sur la tombe. Ce terrible despotisme chassa les idées voluptueuses que j'avais follement médité de satisfaire à Tours. Je me jetai désespérément dans la bibliothèque de mon père, où je pris tous les livres que je ne connaissais point. Mes longues séances de travail m'épargnèrent tout contact avec ma mère, mais elles aggravèrent ma situation morale. Parfois ma sœur aînée, aujourd'hui la marquise de Listomère, cherchait à me consoler sans pouvoir calmer l'irritation à laquelle j'étais en proie. Je voulais mourir.

De grands évènemens auxquels j'étais étranger se préparaient alors. Parti de Bordeaux pour rejoindre Louis XVIII à Paris, le duc d'Angoulême recevait, à son passage dans chaque ville, des ovations préparées par l'enthousiasme qui saisissait la vieille France au retour des Bourbons. La Touraine en émoi pour ses princes légitimes, la ville en rumeur, les fenêtres pavoisées, les habitans endimanchés, les apprêts d'une fête, et ce je ne sais quoi répandu dans l'air et qui grise, me donnèrent l'envie d'assister au bal offert au prince. Quand je me mis de l'audace au front pour exprimer ce désir à ma mère, alors trop malade pour pouvoir assister à la fête, elle se courrouça grandement. Arrivais-je du Congo pour ne rien savoir? Comment pouvais-je imaginer que notre famille ne serait pas représentée à ce bal? En l'absence de mon père et de mon frère, n'était-ce pas à moi d'y aller? N'avais-je pas une mère? ne pensait-elle pas au bonheur de ses enfans? En un moment, le fils quasi désavoué devenait un personnage. Je fus autant abasourdi de mon importance que du déluge de raisons ironiquement déduites par lesquelles ma mère accueillit ma supplique. Je questionnai mes sœurs, et j'appris que ma mère, à laquelle plaisaient ces coups de théâtre, s'était forcément occupée de ma toilette. Surpris par les exigences de ses

pratiques, aucun tailleur de Tours n'avait pu se charger de mon équipement. Ma mère avait mandé son ouvrière à la journée qui, suivant l'usage des provinces, savait faire toute espèce de couture. Un habit bleu barbeau me fut secrètement confectionné tant bien que mal. Des bas de soie et des escarpins neufs furent facilement trouvés. Les gilets d'hommes se portaient courts, je pus mettre un des gilets de mon père. Pour la première fois, j'eus une chemise à jabot dont les tuyaux gonflèrent ma poitrine et s'entortillèrent dans le nœud de ma cravate. Quand je fus habillé, je me ressemblai si peu, que mes sœurs me donnèrent par leurs complimens le courage de paraître devant la Touraine assemblée. Entreprise ardue! Cette fête comportait trop d'appelés pour qu'il y eût beaucoup d'élus. Grace à l'exiguité de ma taille, je me faufilai sous une tente construite dans les jardins de la maison Papion, et j'arrivai près du fauteuil où trônait le prince. En un moment je fus suffoqué par la chaleur, ébloui par les lumières, par les tentures rouges, par les ornemens dorés, par les toilettes et les diamans de la première fête publique à laquelle j'assistais. J'étais poussé par une foule d'hommes et de femmes qui se ruaient les uns sur les autres et se heurtaient dans un nuage de poussière. Les cuivres ardens et les éclats bourbonisés de la musique militaire étaient étouffés sous le hourra des: — Vive le duc d'Angoulême! vive le roi! vivent les Bourbons! Cette fête était une débâcle d'enthousiasme où chacun s'efforçait de se surpasser dans le féroce empressement de courir au soleil levant des Bourbons, véritable égoïsme de parti qui me laissa froid, me rapetissa, me replia sur moi-même. Emporté comme un fétu dans ce tourbillon, j'eus un enfantin désir d'être duc d'Angoulême, de me mêler à ces princes qui paradaient ainsi devant un public ébahi. La niaise envie du Tourangeau fit éclore une ambition que mon caractère et les circonstances ennoblirent. Qui n'a pas jalousé cette adoration dont l'année suivante je vis une répétition grandiose quand Paris tout entier se précipita vers l'empereur à son retour de l'île d'Elbe? Cet empire exercé sur les masses dont les sentimens et la vie se déchargent dans une seule ame, me voua soudain à la gloire, cette prêtresse qui égorge les Français d'au-

jourd'hui, comme autrefois la druidesse sacrifiait les Gaulois. Puis tout-à-coup, je rencontrai la femme qui devait aiguillonner sans cesse mes ambitieux désirs et les combler en me jetant au cœur de la famille royale. Trop timide pour inviter une danseuse, et craignant d'ailleurs de brouiller les figures, je devins naturellement très grimaud en ne sachant que faire de ma personne. Au moment où je souffrais du malaise causé par le piétinement auquel oblige une foule à cotoyer, à percer, un officier marcha sur mes pieds gonflés autant par la compression du cuir que par la chaleur. Ce dernier ennui me dégoûta de la fête. Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin, au bout d'une banquette abandonnée où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur. Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt je sentis une céleste odeur de myrrhe et d'aloës, un parfum de femme qui brilla dans mon ame comme y brilla depuis la poésie orientale; je regardai ma voisine et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentimens qui sourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première foi de pudiques épaules, qui avaient une ame, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard plus hardi que n'eût été ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage, et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies : le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou frais comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sen-

tiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant se jette dans le sein de sa mère, en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula ma tête. Cette femme poussa un cri perçant que la musique empêcha d'entendre. Elle se retourna, me vit et me dit : « — Monsieur ! » Ah ! si elle avait dit : — « Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc ? » je l'aurais tuée peut-être ! Mais à ce *Monsieur !* des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée d'un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. La pourpre de la pudeur offensée étincela sur son visage que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie dont elle est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position. Alors seulement je compris que j'étais fagotté comme le singe d'un Savoyard. J'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant le quartier de pomme que je venais de dévorer, gardant sur les lèvres la chaleur de ce sang que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux.

Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue, et revins me coucher métamorphosé : une ame nouvelle aux ailes diaprées avait brisé sa larve. Tombée des steppes bleues où je l'admirais, ma chère étoile s'était donc fait femme en conservant sa clarté, ses scintillemens et sa fraîcheur. J'aimai soudain, sans rien savoir de l'amour. N'est-ce pas une étrange chose que cette première irruption du sentiment le plus vif de l'homme ? J'avais rencontré dans le salon de ma tante quelques jolies femmes, aucune ne m'avait causé la moindre impression. Existe-t-il donc une heure, une conjonction d'astres, une réunion de circonstances expresses, une certaine femme entre toutes, pour déterminer une passion exclusive, au temps où la passion embrasse le sexe entier ? En pensant que mon Élue vivait en Touraine, j'aspirais l'air avec délices, je trouvais au bleu du temps

une couleur que je ne lui ai plus vue nulle part. Si j'étais ravi mentalement, je parus sérieusement malade, et ma mère eut des craintes mêlées de remords. Semblable aux animaux qui sentent venir la mort, j'allais m'accroupir dans un coin du jardin pour y rêver au baiser que j'avais volé. Quelques jours après ce bal mémorable, ma mère attribua l'abandon de mes travaux, mon indifférence à ses regards oppresseurs, mon insouciance de ses ironies et ma sombre attitude, aux crises naturelles que doivent subir les jeunes gens de mon âge. La campagne, cet éternel remède des affections auxquelles la médecine ne connaît rien, fut regardée comme le meilleur moyen de me sortir de mon apathie. Ma mère décida que j'irais passer quelques jours à Frapesle, château situé sur l'Indre entre Montbazon et Azay-le-Rideau, chez l'un de ses amis, à qui sans doute elle donna des instructions secrètes.

Le jour où j'eus ainsi la clé des champs, j'avais si druement nagé dans l'océan de l'amour, que je l'avais traversé. J'ignorais le nom de mon inconnue. Comment la désigner? où la trouver? d'ailleurs, à qui pouvais-je en parler? Mon caractère timide augmentait encore les craintes inexpliquées qui s'emparent des jeunes cœurs au début de l'amour, et me faisait commencer par la mélancolie qui termine les passions sans espoir. Je ne demandais pas mieux que d'aller, venir, courir à travers champs. Avec ce courage d'enfant qui ne doute de rien et comporte je ne sais quoi de chevaleresque, je me proposais de fouiller tous les châteaux de la Touraine, en y voyageant à pied, en me disant à chaque jolie tourelle : — C'est là! — Donc, un jeudi matin, je sortis de Tours par la barrière Saint-Éloy, je traversai les ponts Saint-Sauveur, j'arrivai dans Poncher, en levant le nez à chaque maison, et gagnai la route de Chinon. Pour la première fois de ma vie, je pouvais m'arrêter sous un arbre, marcher lentement ou vite à mon gré sans être questionné par personne. Pour un pauvre être écrasé par les différens despotismes qui, peu ou prou, pèsent sur toutes les jeunesses, le premier usage du libre arbitre, exercé même sur des riens, apportait à l'ame je ne sais quel épanouissement. Beaucoup de raisons se réunissaient pour faire de ce jour une fête pleine d'enchantemens. Dans mon enfance, mes promenades ne m'avaient pas conduit

à plus d'une lieue hors la ville. Mes courses aux environs de Pont-le-Voy, ni celles que je fis dans Paris, ne m'avaient gâté sur les beautés de la nature champêtre. Néanmoins il me restait, des premiers souvenirs de ma vie, le vague sentiment du beau qui respire dans le paysage de Tours avec lequel je m'étais familiarisé. Quoique complètement neuf à la poésie des sites, j'étais donc exigeant à mon insu, comme ceux qui sans avoir la pratique d'un art en imaginent tout d'abord l'idéal. Pour aller au château de Frapesle, les gens à pied ou à cheval abrègent la route en passant par les landes dites de Charlemagne, terres en friche, situées au sommet du plateau qui sépare le bassin du Cher de celui de l'Indre, et où mène un chemin de traverse que l'on prend à Champy. Ces landes plates et sablonneuses qui vous attristent durant une lieue environ, joignent par un bouquet de bois le chemin de Saché, nom de la commune d'où dépend Frapesle. Ce chemin, qui débouche sur la route de Chinon, bien au-delà de Ballan, longe une plaine ondulée, sans accidens remarquables jusqu'au petit pays d'Artanne. Là, se découvre une vallée qui commence à Montbazon, finit à la Loire, et semble bondir sous les châteaux posés sur ses doubles collines; une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvemens de serpent. A cet aspect, je fus saisi d'un étonnement voluptueux que l'ennui des landes ou la fatigue du chemin avaient préparé.

— Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici!

A cette pensée, je m'appuyai contre un noyer sous lequel, depuis ce jour, je me repose toutes les fois que je reviens dans ma chère vallée. Sous cet arbre confident de mes pensées, je m'interroge sur les changemens que j'ai subis pendant le temps qui s'est écoulé depuis le dernier jour où j'en suis parti. Elle demeurait là, mon cœur ne me trompait point. Le premier castel que je vis au penchant d'une lande était son habitation. Quand je m'assis sous mon noyer, le soleil de midi faisait pétiller les ardoises de son toit et les vitres de ses fenêtres. Sa robe de percale produisait le point blanc que je remarquai dans ses vignes sous un hallebergier. Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, LE

LYS DE CETTE VALLÉE où elle croissait pour le ciel, en la remplissant du parfum de ses vertus. L'amour infini, sans autre aliment qu'un objet à peine entrevu dont mon ame était remplie, je le trouvais exprimé par ce long ruban d'eau qui ruisselait au soleil entre deux rives vertes, par des lignes de peupliers qui paraient de leurs dentelles mobiles ce val d'amour, par les bois de chênes qui s'avancent entre les vignobles sur des coteaux que la rivière arrondit toujours différemment, et par ces horizons estompés qui fuient en se contrariant. Si vous voulez voir la Nature belle et vierge comme une fiancée, allez là par un jour de printemps; si vous voulez calmer les plaies saignantes de votre cœur, revenez-y par les derniers jours de l'automne! Au printemps, l'amour y bat des ailes à plein ciel; en automne, on y songe à ceux qui ne sont plus. Le poumon malade y respire une fraîcheur mélancolieuse, la vue s'y repose sur des touffes mordorées qui communiquent leurs douceurs et leur paix à l'ame. En ce moment, les moulins situés sur les chutes de l'Indre donnaient une voix à cette vallée frémissante, les peupliers se balançaient en riant, pas un nuage au ciel, les oiseaux chantaient, les cigales criaient, tout y était mélodie. Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine? je ne l'aime ni comme on aime son berceau, ni comme on aime un oasis dans le désert; je l'aime comme un artiste aime l'art; je l'aime moins que je ne vous aime, mais sans la Touraine, peut-être ne vivrais-je plus. Sans savoir pourquoi, mes yeux revenaient au point blanc, à la femme qui brillait dans ce vaste jardin comme au milieu des buissons verts éclatait la clochette d'un convolvulus, flétrie si l'on y touche. Je descendis, l'ame émue, au fond de cette corbeille, et vis bientôt un village que la poésie qui surabondait en moi me fit trouver sans pareil. Figurez-vous trois moulins posés parmi des îles gracieusement découpées, couronnées de quelques bouquets d'arbres au milieu d'une prairie d'eau; quel autre nom donner à ces végétations aquatiques, si vivaces, si bien colorées, qui tapissent la rivière, surgissent au-dessus, ondulent avec elle, se laissent aller à ses caprices, et se plient aux tempêtes de la rivière fouettée par la roue des moulins? Çà et là, s'élèvent des masses de gravier sur lesquelles

l'eau se brise, en y formant des franges où reluit le soleil. Les amarillys, le nénuphar, le lys d'eau, les joncs décorent les rives de leurs magnifiques tapisseries. Un pont tremblant composé de poutrelles pourries, dont les piles sont couvertes de fleurs, dont les garde-fous plantés d'herbes vivaces et de mousses veloutées se penchent sur la rivière et ne tombent point; des barques usées, des filets de pêcheurs, le chant monotone d'un berger, les canards qui voguaient entre les îles ou s'épluchaient sur le jard, nom du gros sable que charrie la Loire; des garçons meûniers, le bonnet sur l'oreille, occupés à charger leurs mulets; chacun de ces détails rendait cette scène d'une naïveté surprenante. Imaginez au-delà du pont, deux ou trois fermes, un colombier, des tourelles, une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmins et de clématites; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins! Voilà le village de Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église pleine de caractère, une église du temps des croisades, et comme les peintres en cherchent pour leurs tableaux! Encadrez le tout de noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, mettez de gracieuses fabriques au milieu des longues prairies où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un des mille points de vue de ce beau pays.

Je suivis le chemin de Saché sur la gauche de la rivière, en observant les détails des collines qui meublent la rive opposée. Puis enfin, j'atteignis un parc orné d'arbres centenaires qui m'indiqua le château de Frapesle. J'arrivai précisément à l'heure où la cloche annonçait le déjeuner. Après le repas, mon hôte, ne soupçonnant pas que j'étais venu de Tours à pied, me fit parcourir les alentours de sa terre où de toutes parts je vis la vallée sous toutes ses formes : ici par une échappée, là tout entière ; souvent mes yeux furent attirés à l'horizon par la belle lame d'or de la Loire où, parmi les roulées, les voiles dessinaient de fugaces figures; en gravissant une crête, j'admirai pour la première fois, le château d'Azay, diamant taillé à facettes, serti par l'Indre, monté sur des pilotis masqués de fleurs; puis dans un fond les

masses romantiques du château de Saché, mélancolique séjour, plein d'harmonies trop graves pour les gens superficiels, chères aux poètes dont l'ame est endolorie. Aussi, plus tard, en aimai-je le silence, les grands arbres chenus, et ce je ne sais quoi mystérieux épandu dans son vallon solitaire! Mais chaque fois que je retrouvais au penchant de la côte voisine le mignon castel aperçu, choisi par mon premier regard, je m'y arrêtais complaisamment.

— Hé! me dit mon hôte en lisant dans mes yeux l'un de ces pétillans désirs toujours si naïvement exprimés à mon âge, vous sentez de loin une jolie femme comme un chien flaire le gibier.

Je n'aimai pas ce dernier mot, mais je demandai le nom du castel et celui du propriétaire.

— Ceci est Clochegourde, me dit-il, jolie maison appartenant à M. de Mortsauf, le représentant d'une famille historique en Touraine, et dont la fortune date de Louis XI. Il est venu s'établir sur ce domaine au retour de l'émigration. Ce bien est à sa femme, une demoiselle de Lenoncourt, de la maison de Lenoncourt-Givry qui va s'éteindre, madame de Mortsauf est fille unique. Le peu de fortune de cette famille contraste si singulièrement avec l'illustration des noms, que par orgueil ou par nécessité peut-être, ils restent toujours à Clochegourde et n'y voient personne. Jusqu'à présent leur attachement aux Bourbons pouvait justifier leur solitude; mais je doute que le retour du roi change leur manière de vivre. En venant m'établir ici, l'année dernière, je suis allé leur faire une visite de politesse; ils me l'ont rendue et nous ont invités à dîner; l'hiver nous a séparés pour quelques mois; puis les évènemens politiques ont retardé notre retour, car je ne suis à Frapesle que depuis peu de temps. Madame de Mortsauf est une femme qui pourrait occuper partout la première place.

— Vient-elle souvent à Tours?

— Elle n'y va jamais. — Mais, dit-il en se reprenant, elle y est allée dernièrement, au passage du duc d'Angoulême qui s'est montré fort gracieux pour M. de Mortsauf.

— C'est elle! m'écriai-je.

— Qui, elle?

— Une femme qui a de belles épaules.

— Vous rencontrerez en Touraine beaucoup de femmes qui ont de belles épaules, dit-il en riant. Mais si vous n'êtes pas fatigué, nous pouvons passer la rivière, et monter à Clochegourde où vous aviserez à reconnaître vos épaules.

J'acceptai, non sans rougir de plaisir et de honte. Vers quatre heures nous arrivâmes au petit château que mes yeux caressaient depuis si long-temps. Cette habitation, qui fait un bel effet dans le paysage, est en réalité modeste. Elle a cinq fenêtres de face; chacune de celles qui terminent la façade exposée au midi s'avance d'environ deux toises, artifice d'architecture qui simule deux pavillons et donne de la grace au logis; celle du milieu sert de porte, et l'on en descend par un double perron dans des jardins étagés qui atteignent à une étroite prairie située le long de l'Indre. Quoiqu'un chemin communal sépare cette prairie de la dernière terrasse ombrée par une allée d'acacias et de vernis du Japon, elle semble faire partie des jardins; car le chemin est creux, encaissé d'un côté par la terrasse, bordé de l'autre par une haie normande. Les pentes bien ménagées, mettent assez de distance entre l'habitation et la rivière, pour sauver les inconvéniens du voisinage des eaux sans en ôter l'agrément. Sous la maison se trouvent des remises, des écuries, des resserres, des cuisines dont les diverses ouvertures dessinent des arcades. Les toits sont gracieusement contournés aux angles, décorés de mansardes à croisillons sculptés et de bouquets en plomb, sur les pignons. La toiture, sans doute négligée pendant la révolution, est chargée de cette rouille produite par des mousses plates et rougeâtres qui croissent sur les maisons exposées au midi. La porte-fenêtre du perron est surmontée d'un campanille d'où pend un écusson aux armes des Blamont-Chauvry. Ces dispositions donnent une élégante physionomie à ce castel ouvragé comme une fleur, et qui semble ne pas peser sur le sol. Vu de la vallée, le rez-de-chaussée semble être au premier étage; mais du côté de la cour, il est de plain-pied avec une large allée sablée donnant sur un boulingrin animé par plusieurs corbeilles de fleurs. A droite et à gauche, les clos de vignes, les vergers et quelques pièces de terres labourables plantées de noyers,

descendent rapidement, enveloppent la maison de leurs massifs, et atteignent les bords de l'Indre que garnissent en cet endroit des touffes d'arbres dont la nature a nuancé les verts.

En montant le chemin qui cotoie Clochegourde, j'admirais ces masses si bien disposées, en y respirant un air chargé de bonheur. La nature morale a, comme la nature physique, ses communications électriques et ses rapides changemens de températures. Mon cœur palpitait à l'approche des évènemens secrets qui devaient le modifier à jamais, comme les animaux s'égaient en prévoyant un beau temps. Ce jour si marquant dans ma vie ne fut dénué d'aucune des circonstances qui pouvaient le solenniser. La Nature s'était parée comme une femme allant à la rencontre du bien-aimé; mon ame avait pour la première fois entendu sa voix; mes yeux l'avaient admirée aussi féconde, aussi variée que mon imagination me la représentait dans mes rêves de collége dont je vous ai dit quelques mots inhabiles à vous en expliquer l'influence; ils ont été comme une Apocalypse où ma vie me fut figurativement prédite; chaque évènement heureux ou malheureux s'y rattache par des images bizarres, liens visibles aux yeux de l'ame seulement. Nous traversâmes une première cour entourée des bâtimens nécessaires aux exploitations rurales, une grange, un pressoir, des étables, des écuries. Averti par les aboiemens du chien de garde, un domestique vint à notre rencontre, et nous dit que M. le comte, parti pour Azay dès le matin, allait sans doute revenir, madame la comtesse était au logis. Mon hôte me regarda. Je tremblais qu'il ne voulût pas voir madame de Mortsauf en l'absence de son mari, mais il dit au domestique de nous annoncer. Poussé par une avidité d'enfant, je me précipitai dans la longue antichambre qui traversait la maison.

— Entrez donc, messieurs! dit une voix d'or.

Quoique madame de Mortsauf n'eût prononcé qu'un mot au bal, je reconnus sa voix qui pénétra mon ame et la remplit comme un rayon de soleil remplit et dore le cachot d'un prisonnier. En pensant qu'elle pouvait se rappeler ma figure, je voulus m'enfuir. Il n'était plus temps, elle apparut sur le seuil de la porte, nos yeux se rencontrèrent. Je ne sais qui d'elle ou de moi rougit

le plus fortement. Assez interdite pour ne rien dire, elle revint s'asseoir à sa place devant un métier à tapisserie, après que le domestique eut approché deux fauteuils; elle acheva de tirer son aiguille afin de donner un prétexte à son silence, compta quelques points et releva sa tête, à la fois douce et altière, vers M. de Chessel en lui demandant à quelle heureuse circonstance elle devait sa visite. Quoique curieuse de savoir la vérité sur mon apparition, elle ne nous regarda ni l'un ni l'autre, ses yeux furent constamment attachés sur la rivière; mais à la manière dont elle écoutait, vous eussiez dit que, semblable aux aveugles, elle savait reconnaître les agitations de l'ame dans les imperceptibles accens de la parole. Et cela était vrai. M. de Chessel dit mon nom et fit ma biographie. J'étais le fils d'un de ses amis, arrivé depuis quelques mois à Tours, où mes parens m'avaient ramené chez eux quand la guerre avait menacé Paris. Enfant de la Touraine à qui la Touraine était inconnue, elle voyait en moi un jeune homme affaibli par des travaux immodérés, envoyé à Frapesle pour s'y divertir, et auquel il avait montré sa terre où je venais pour la première fois. Au bas du coteau seulement, je lui avais appris ma course de Tours à Frapesle, et craignant pour ma santé déjà si faible, il s'était avisé d'entrer à Clochegourde en pensant qu'elle me permettrait de m'y reposer.

M. de Chessel disait la vérité, mais le hasard heureux semble si fort cherché, que madame de Mortsauf garda quelque défiance; elle tourna sur moi des yeux froids et sévères qui me firent baisser les paupières, autant par je ne sais quel sentiment d'humiliation que pour cacher des larmes que je retins entre mes cils. L'imposante chatelaine me vit le front en sueur, peut-être aussi devina-t-elle les larmes! car elle m'offrit ce dont je pouvais avoir besoin, en exprimant une bonté consolante qui me rendit la parole. En rougissant comme une jeune fille en faute, et d'une voix chevrotante comme celle d'un vieillard, je répondis par un remerciement négatif.

— Tout ce que je souhaite, lui dis-je en levant les yeux sur les siens que je rencontrai pour la seconde fois, mais pendant un moment aussi rapide qu'un éclair, c'est de n'être pas renvoyé

d'ici ; je suis tellement engourdi par la fatigue, que je ne pourrais marcher.

— Pourquoi suspectez-vous l'hospitalité de notre beau pays? me dit-elle. — Vous nous accorderez sans doute le plaisir de dîner à Clochegourde? ajouta-t-elle en se tournant vers son voisin.

Je jetai sur mon protecteur un regard où éclataient tant de prières, qu'il se mit en mesure d'accepter cette proposition dont la formule voulait un refus. Si l'habitude du monde permettait à M. de Chessel de distinguer ces nuances, un jeune homme sans expérience croit si fermement à l'union de la parole et de la pensée chez une belle femme, que je fus bien étonné, quand en revenant le soir, mon hôte me dit : — Je suis resté, parce que vous en mouriez d'envie ; mais si vous ne raccommodez pas les choses, je suis brouillé peut-être avec mes voisins. Ce *si vous ne raccommodez pas les choses* me fit long-temps rêver. Si je plaisais à madame de Mortsauf, elle ne pourrait pas en vouloir à celui qui m'avait introduit chez elle. M. de Chessel me supposait donc le pouvoir de l'intéresser, n'était-ce pas me le donner? Cette explication corrobora mon espoir en un moment où j'avais besoin de secours.

— Ceci me semble difficile, répondit-il, madame de Chessel nous attend.

— Elle vous a tous les jours, reprit la comtesse, et nous pouvons l'avertir. Est-elle seule?

— Elle a M. l'abbé de Quélus.

— Eh bien! dit-elle en se levant pour sonner, vous dînez avec nous.

Cette fois M. de Chessel la crut franche, et me jeta des regards complimenteurs. Dès que je fus certain de rester pendant une soirée sous ce toit, j'eus à moi comme une éternité. Pour beaucoup d'êtres malheureux, demain est un mot vide de sens, et j'étais alors au nombre de ceux qui n'ont aucune foi dans le lendemain ; quand j'avais quelques heures à moi, j'y faisais tenir toute une vie de voluptés. Madame de Mortsauf entama sur le pays, sur les récoltes, sur les vignes une conversation à laquelle j'étais étranger. Chez une maîtresse de maison, cette façon

d'agir atteste un manque d'éducation ou son mépris pour celui qu'elle met ainsi comme à la porte du discours; mais ce fut embarras chez la comtesse. Si d'abord je crus qu'elle affectait de me traiter en enfant, si j'enviai le privilége des hommes de trente ans qui permettait à M. de Chessel d'entretenir sa voisine de sujets graves auxquels je ne comprenais rien, si je me dépitai en me disant que tout était pour lui; à quelques mois de là, je sus combien est significatif le silence d'une femme, et combien de pensées couvre une diffuse conversation. D'abord j'essayai de me mettre à mon aise dans mon fauteuil; puis, je reconnus les avantages de ma position en me laissant aller au charme d'entendre la voix de la comtesse. Le souffle de son ame se déployait dans les replis des syllabes, comme le son se divise sous les clefs d'une flûte, il expirait onduleusement à l'oreille, d'où il précipitait l'action du sang. Sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau; le *ch* prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi, sans le savoir, le sens des mots, et vous entraînait l'ame dans un monde immense. Combien de fois n'ai-je pas laissé continuer une discussion que je pouvais finir, combien de fois ne me suis-je pas fait injustement gronder pour écouter ces concerts de voix humaine, pour aspirer l'air qui sortait de sa lèvre chargée de son ame, pour étreindre cette lumière parlée avec l'ardeur que j'aurais mise à la serrer sur mon sein! Quel chant d'hirondelle joyeuse, quand elle pouvait rire! mais quelle voix de cygne appelant ses compagnes, quand elle parlait de ses chagrins! L'inattention de la comtesse me permit de l'examiner. Mon regard se régalait en glissant sur la belle parleuse, il pressait sa taille, baisait ses pieds, et se jouait dans les boucles de sa chevelure. Cependant j'étais en proie à une terreur que comprendront ceux qui, dans leur vie, ont éprouvé les joies illimitées d'une passion vraie. J'avais peur qu'elle ne me surprît les yeux attachés à la place de ses épaules que j'avais si ardemment embrassée. Cette crainte avivait la tentation, et j'y succombais, je les regardais! mon œil déchirait l'étoffe, je revoyais la lentille qui marquait la naissance de la jolie raie par

laquelle son dos était partagé, mouche perdue dans du lait, qui, depuis le bal, flamboyait toujours le soir dans ces ténèbres où semble ruisseler le sommeil des jeunes gens dont l'imagination est ardente et dont la vie est chaste.

Je puis vous crayonner les traits principaux qui partout eussent signalé la comtesse aux regards; mais le dessin le plus correct, la couleur la plus chaude n'en exprimeraient rien encore. Sa figure est une de celles dont la ressemblance exige l'introuvable artiste de qui la main sait peindre le reflet des feux intérieurs, et sait rendre cette vapeur lumineuse que nie la science, que la parole ne traduit pas, mais que voit un amant. Ses cheveux fins et cendrés la faisaient souvent souffrir par de subites réactions du sang vers la tête. Son front arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentimens contenus, de fleurs noyées par des eaux amères. Ses yeux verdâtres, semés de points bruns, étaient toujours pâles; mais s'il s'agissait de ses enfans, s'il lui échappait de ces vives effusions de joie ou de douleur rares dans la vie des femmes résignées, son œil lançait alors une lueur subtile qui semblait s'enflammer aux sources de la vie et devait les tarir; éclair qui m'avait arraché des larmes quand elle me couvrit de son dédain formidable et qui lui suffisait pour abaisser les paupières aux plus hardis. Un nez grec, comme ciselé par Phidias et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses, spiritualisait son visage de forme ovale, et dont le teint comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses. Son embonpoint ne détruisait ni la grace de sa taille, ni la rondeur voulue pour que ses formes demeurassent belles, quoique développées. Vous comprendrez soudain ce genre de perfection, lorsque vous saurez qu'en s'unissant à l'avant-bras, les éblouissans trésors qui m'avaient fasciné ne formaient aucun pli. Le bas de sa tête n'offrait point ces creux qui font ressembler la nuque de certaines femmes à des troncs d'arbres, ses muscles n'y dessinaient point de cordes, et partout les lignes s'arrondissaient en flexuosités désespérantes pour le regard comme pour le pinceau. Un duvet follet se mourait le long de ses joues, dans les méplats du col, en y retenant la lumière

qui s'y faisait soyeuse. Ses oreilles petites et bien contournées étaient, suivant son expression, des oreilles d'esclave et de mère. Plus tard, quand j'habitai son cœur, elle me disait : « Voici M. de Mortsauf! » et avait raison, tandis que je n'entendais rien encore, moi dont l'ouïe possède une remarquable étendue. Ses bras étaient beaux, sa main aux doigts recourbés était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes. Je vous déplairais en donnant aux tailles plates l'avantage sur les tailles rondes, si vous n'étiez pas une exception. La taille ronde est un signe de force, mais les femmes ainsi construites sont impérieuses, volontaires, plus voluptueuses que tendres. Au contraire, les femmes à taille plate sont dévouées, pleines de finesse, enclines à la mélancolie; elles sont mieux femmes que les autres. La taille plate est souple et molle; la taille ronde est inflexible et jalouse. Vous savez maintenant comment elle était faite! Elle avait le pied d'une femme comme il faut, ce pied qui marche peu, se fatigue promptement et réjouit la vue quand il dépasse la robe. Quoiqu'elle fût mère de deux enfans, je n'ai jamais rencontré dans son sexe personne de plus jeune fille qu'elle. Son air exprimait une simplesse, jointe à je ne sais quoi d'interdit et de songeur qui ramenait à elle comme le peintre nous ramène à la figure où son génie a traduit un monde de sentimens. Ses qualités visibles ne peuvent d'ailleurs s'exprimer que par des comparaisons. Rappelez-vous le parfum chaste et sauvage de cette bruyère que nous avons cueillie en revenant de la Villa-Diodati, cette fleur dont vous avez tant loué le noir et le rose? vous devinerez comment cette femme pouvait être élégante loin du monde, naturelle dans ses expressions, recherchée dans les choses qui devenaient siennes, à la fois rose et noire. Son corps avait la verdeur que nous admirons dans les feuilles nouvellement dépliées, son esprit avait la profonde concision du sauvage; elle était enfant par le sentiment, grave par la souffrance; châtelaine et bachelette. Aussi plaisait-elle sans artifice, par sa manière de s'asseoir, de se lever, de se taire ou de jeter un mot. Habituellement recueillie, attentive comme la sentinelle sur qui repose le salut de tous et qui épie le malheur, il lui échappait parfois des

sourires qui trahissaient en elle un naturel rieur enseveli sous le maintien exigé par sa vie. Sa coquetterie était devenue du mystère, elle faisait rêver au lieu d'inspirer l'attention galante que sollicitent les femmes, et laissait apercevoir sa première nature de flamme vive, ses premiers rêves bleus, comme on voit le ciel par des éclaircies de nuages. Cette révélation involontaire rendait pensifs ceux qui ne se sentaient pas une larme intérieure séchée par le feu des désirs. La rareté de ses gestes, et surtout celle de ses regards (excepté ses enfans, elle ne regardait personne) donnaient une incroyable solennité à ce qu'elle faisait ou disait, quand elle faisait ou disait une chose avec cet air que savent prendre les femmes au moment où elles compromettent leur dignité par un aveu. Ce jour-là madame de Mortsauf avait une robe rose à mille raies, une collerette à large ourlet, une ceinture et des brodequins noirs; ses cheveux simplement tordus sur sa tête étaient retenus par un peigne d'écaille. Telle est l'imparfaite esquisse promise. Mais la constante émanation de son ame sur les siens, cette essence nourrissante épandue à flots comme le soleil émet sa lumière; mais sa nature intime, son attitude aux heures sereines, sa résignation aux heures nuageuses; tous ces tournoiemens de la vie où le caractère se déploie, tiennent comme les effets du ciel à des circonstances inattendues et fugitives qui ne se ressemblent entre elles que par le fond d'où elles se détachent, et dont la peinture sera nécessairement mêlée aux évènemens de cette histoire; véritable épopée domestique, aussi grande aux yeux du sage que le sont les tragédies aux yeux de la foule, et dont le récit vous attachera autant pour la part que j'y ai prise, que par sa similitude avec un grand nombre de destinées féminines.

Tout à Clochegourde portait le cachet d'une propreté vraiment anglaise. Le salon où restait la comtesse était entièrement boisé, peint en gris de deux nuances. La cheminée avait pour ornement une pendule contenue dans un bloc d'acajou surmonté d'une coupe, et deux grands vases en porcelaine blanche, à filets d'or, d'où s'élevaient des bruyères du Cap. Une lampe était sur la console. Il y avait un trictrac en face de la cheminée.

De larges embrasses en coton retenaient les rideaux de percale blanche, sans franges. Des housses grises, bordées de galon vert, recouvraient les siéges, et la tapisserie tendue sur le métier de la comtesse disait assez pourquoi son meuble était ainsi caché. Cette simplicité arrivait à la grandeur. Aucun appartement, parmi ceux que j'ai vus depuis, ne m'a causé des impressions aussi fertiles, aussi touffues que celles dont j'étais saisi dans ce salon de Clochegourde, calme et recueilli comme la vie de la comtesse, et où l'on devinait la régularité conventuelle de ses occupations. La plupart de mes idées, et même les plus audacieuses en science ou en politique, sont nées là, comme les parfums émanent des fleurs; mais là verdoyait la plante inconnue qui jeta sur mon ame sa féconde poussière; là brillait la chaleur solaire qui développa mes bonnes et dessécha mes mauvaises qualités. De la fenêtre, l'œil embrassait la vallée depuis la colline où s'étale Pont-de-Ruan, jusqu'au château d'Azay, en suivant les sinuosités de la côte opposée que varient les tours de Frapesle, puis l'église, le bourg et le vieux manoir de Saché dont les masses dominent la prairie. En harmonie avec cette vie reposée et sans autres émotions que celles données par la famille, ces lieux communiquaient à l'ame leur sérénité. Si je l'avais rencontrée là pour la première fois, entre ses deux enfans et M. de Mortsauf, au lieu de la trouver splendide dans sa robe de bal, je ne lui aurais pas ravi ce délirant baiser dont j'eus alors des remords en croyant qu'il détruirait l'avenir de mon amour! Non, dans les noires dispositions où me mettait le malheur, j'aurais plié le genou, j'aurais baisé ses brodequins, j'y aurais laissé quelques larmes, et j'eusse été me jeter dans l'Indre. Mais après avoir effleuré le frais jasmin de sa peau et bu le lait de cette coupe pleine d'amour, j'avais dans l'ame le goût et l'espérance de voluptés surhumaines; je voulais vivre et attendre l'heure du plaisir comme le sauvage épie l'heure de la vengeance; je voulais me suspendre aux arbres, ramper dans les vignes, me tapir dans l'Indre; je voulais avoir pour complices le silence de la nuit, la lassitude de la vie, la chaleur du soleil, afin d'achever la pomme délicieuse où j'avais déjà mordu. M'eût-elle demandé la fleur qui chante ou les richesses enfouies par les

compagnons de Morgan l'exterminateur? je les lui aurais apportées afin d'obtenir les richesses certaines et la fleur muette que je souhaitais. Quand cessa le rêve où m'avait plongé la longue contemplation de mon idole, et pendant lequel un domestique vint et lui parla, je l'entendis causant de M. de Mortsauf; je pensai seulement alors qu'une femme devait appartenir à son mari. Cette pensée me donna des vertiges, j'eus une rageuse et sombre curiosité de voir le possesseur de ce trésor. Deux sentimens me dominèrent, la haine et la peur! Une haine qui ne connaissait aucun obstacle et les mesurait tous sans les craindre; une peur vague, mais réelle du combat, de son issue, et d'ELLE surtout. En proie à d'indicibles pressentimens, je redoutais ces poignées de main qui déshonorent, j'entrevoyais déjà ces difficultés élastiques où se heurtent les plus rudes volontés et où elles s'émoussent; je craignais cette force d'inertie qui dépouille aujourd'hui la vie sociale des dénouemens dont les ames passionnées ont soif.

— Voici M. de Mortsauf, dit-elle.

Je me dressai sur mes jambes comme un cheval effrayé; mais quoique ce mouvement n'échappât ni à M. de Chessel, ni à la comtesse, il ne me valut aucune observation muette, car il y eut une diversion faite par une jeune fille à qui je donnai six ans, et qui entra disant: — Voilà mon père.

— Eh bien! Madelaine? fit sa mère.

L'enfant tendit à M. de Chessel la main qu'il demandait, et me regarda fort attentivement après m'avoir adressé son petit salut plein d'étonnement.

— Etes-vous contente de sa santé? dit M. de Chessel à la comtesse.

— Elle va mieux, répondit-elle en caressant la chevelure de la petite déjà blottie dans son giron.

Une interrogation de M. de Chessel m'apprit que Madelaine avait neuf ans, je marquai quelque surprise de mon erreur, et mon étonnement amassa des nuages sur le front de la mère. Mon introducteur me jeta l'un de ces regards significatifs par lesquels les gens du monde nous font une seconde éducation. Là, sans doute, était une blessure maternelle dont il fallait respecter l'appareil.

Enfant malingre dont les yeux étaient pâles, dont la peau

était blanche comme une porcelaine éclairée par une lueur, Madelaine n'aurait sans doute pas vécu dans l'atmosphère d'une ville. L'air de la campagne, les soins de sa mère qui semblait la couver, entretenaient la vie dans ce corps aussi délicat que l'est une plante venue en serre malgré les rigueurs d'un climat étranger. Quoiqu'elle ne rappelât en rien sa mère, Madelaine paraissait en avoir l'ame, et cette ame la soutenait. Ses cheveux rares et noirs, ses yeux caves, ses joues creuses, ses bras amaigris, sa poitrine étroite annonçaient un débat entre la vie et la mort, duel sans trêve où jusqu'alors la comtesse était victorieuse. Elle se faisait vive, sans doute pour éviter des chagrins à sa mère; car, en certains momens où elle ne s'observait plus, elle prenait l'attitude d'un saule pleureur. Vous eussiez dit d'une petite Bohémienne souffrant la faim, venue de son pays en mendiant, épuisée, mais courageuse et parée pour son public.

— Où donc avez-vous laissé Jacques? lui demanda sa mère en la baisant sur la raie blanche qui partageait ses cheveux en deux bandeaux semblables aux ailes d'un corbeau.

— Il vient avec mon père.

En ce moment M. de Mortsauf entra suivi de son fils qu'il tenait par la main. Jacques était le portrait de sa sœur, il offrait les mêmes symptômes de faiblesse. En voyant ces deux enfans frêles aux côtés d'une mère si magnifiquement belle, il était impossible de ne pas deviner les sources du chagrin qui attendrissait les tempes de la comtesse, et lui faisait taire une de ces rongeuses pensées dont Dieu seul est le confident, mais qui donnent au front de terribles significances. En me saluant, M. de Mortsauf me jeta le coup d'œil moins observateur que maladroitement inquiet d'un homme dont la défiance provient de son peu d'habitude à manier l'analyse. Après l'avoir mis au courant et m'avoir nommé, sa femme lui céda sa place, et nous quitta. Les enfans dont les yeux s'attachaient à ceux de leur mère, comme s'ils en tiraient leur lumière, voulurent l'accompagner, elle leur dit : — Restez, chers anges! et mit son doigt sur ses lèvres. Ils obéirent, mais leurs regards se voilèrent. Ah! pour s'entendre dire ce mot *chers*, quelles tâches n'aurait-on pas entreprises! Comme les enfans, j'eus moins

chaud quand elle ne fut plus là. Mon nom changea les dispositions du comte à mon égard. De froid et sourcilleux, il devint sinon affectueux, du moins poliment empressé, me donna des marques de considération et parut heureux de me recevoir. Jadis, mon père s'était dévoué pour nos maîtres à jouer un rôle grand, mais obscur; dangereux, mais qui pouvait être efficace. Quand tout fut perdu par l'accès de Napoléon au sommet des affaires, comme beaucoup de conspirateurs secrets, il s'était réfugié dans les douceurs de la province et de la vie privée, en acceptant des accusations aussi dures qu'immérités; salaire inévitable des joueurs qui jouent le tout pour le tout, et succombent après avoir servi d'ame à la machine politique. Ne sachant rien de la fortune, rien des antécédens ni de l'avenir de ma famille, j'ignorais également les particularités de cette destinée perdue dont M. de Mortsauf avait gardé souvenir. Cependant si l'antiquité du nom, la plus précieuse qualité d'un homme à ses yeux, pouvait justifier l'accueil dont je fus surpris et confus, je n'en appris la raison véritable que plus tard. Pour le moment, cette transition subite me mit à l'aise. Quand les deux enfans virent la conversation reprise entre nous trois, Madelaine dégagea sa tête des mains de son père, regarda la porte ouverte, se glissa dehors comme une anguille, et Jacques la suivit. Tous deux rejoignirent leur mère, car j'entendis leurs voix et leurs mouvemens, semblables dans le lointain aux bourdonnemens des abeilles autour de la ruche aimée.

Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère, mais je fus assez intéressé par quelques traits principaux pour en rester à l'examen superficiel de sa physionomie. Agé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le XVIIIe siècle. La demi-couronne qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son

front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil, clair, jaune et dur, tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse; son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude du gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Le laisser-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considèrent plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. Comme les vieux chevaux anglais, il avait un reste de distinction et de bonnes manières qui reparaissait en compagnie. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé, aurait facilement reconnu chez lui la loyauté chevaleresque, les convictions immarcessibles du lecteur à jamais acquis à la Quotidienne; il eût admiré l'homme religieux, passionné pour sa cause, franc dans ses antipathies politiques, incapable de servir personnellement son parti, très capable de le perdre, et sans connaissance des choses en France. M. de Mortsauf était, en effet, un de ces hommes droits qui ne se prêtent à rien et barrent opiniâtrément tout, bons à mourir l'arme au bras dans le poste qui leur serait assigné, mais assez avares pour donner leur vie avant de donner leurs écus. Pendant le dîner, je remarquai dans la dépression de ses joues flétries et dans certains regards jetés à la dérobée sur ses enfans, les traces de pensées importunes dont les élancemens expiraient à la surface. En le

voyant, qui ne l'eût compris? Qui ne l'aurait accusé d'avoir fatalement transmis à ses enfans ces corps auxquels manquait la vie. S'il se condamnait lui-même, il déniait aux autres le droit de le juger. Amer comme un pouvoir qui se sait fautif, mais n'ayant pas assez de grandeur ou de charme pour compenser la somme de douleur qu'il avait jetée dans la balance, sa vie intime devait offrir les aspérités que dénonçaient en lui ses traits anguleux et ses yeux incessamment inquiets.

Quand sa femme rentra, suivie des deux enfans attachés à ses flancs, je soupçonnai donc un malheur, comme lorsqu'en marchant sur les voûtes d'une cave, les pieds ont en quelque sorte la conscience de sa profondeur. En voyant ces quatre personnes réunies, en les embrassant de mes regards, allant de l'un à l'autre, étudiant leurs physionomies et leurs attitudes respectives, des pensées trempées de mélancolie me tombèrent sur le cœur, comme une pluie fine et grise embrune un joli pays après quelque beau lever de soleil. Lorsque le sujet de la conversation fut épuisé, M. de Mortsauf me mit encore en scène au détriment de M. de Chessel, en apprenant à sa femme plusieurs circonstances concernant ma famille et qui m'étaient inconnues. Il me demanda mon âge. Quand je l'eus dit, la comtesse me rendit mon mouvement de surprise à propos de sa fille. Peut-être me donnait-elle quatorze ans? Ce fut, comme je le sus depuis, le second lien qui l'attacha si fortement à moi. Je lus dans son ame. Sa maternité tressaillit éclairée par un tardif rayon de soleil que lui jetait l'Espérance. En me voyant, à vingt ans passés, si malingre, si délicat, et néanmoins si nerveux, une voix lui cria peut-être : — *Ils vivront!* Elle me regarda curieusement, et je sentis qu'en ce moment il se fondait bien des glaces entre nous. Elle parut avoir mille questions à me faire et les garda toutes.

— Si l'étude vous a rendu malade, dit-elle, l'air de notre vallée vous remettra.

— L'éducation moderne est fatale aux enfans, reprit M. de Mortsauf. Nous les bourrons de mathématiques, nous les tuons à coups de science, et les usons avant le temps. — Il faut vous reposer ici, me dit-il, vous êtes écrasé sous l'avalanche d'idées qui

a roulé sur vous. Quel siècle nous prépare cet enseignement mis à la portée de tous, si l'on ne prévient le mal en rendant l'instruction publique aux corporations religieuses!

Ces paroles annonçaient bien le mot qu'il dit un jour aux élections en refusant sa voix à l'homme dont les talens pouvaient servir la cause royaliste : — Je me défierai toujours des gens d'esprit, répondit-il à l'entremetteur des voix électorales. Il nous proposa de faire le tour de ses jardins, et se leva.

— Monsieur.... lui dit la comtesse.

— Eh bien! ma chère? répondit-il en se retournant avec une brusquerie hautaine qui dénotait combien il voulait être absolu chez lui, et combien il l'était peu.

— Monsieur est venu de Tours à pied, M. de Chessel n'en savait rien, et l'a promené dans Frapesle.

— Vous avez fait une imprudence, me dit-il, quoique à votre âge... Et il hocha la tête en signe de regret.

La conversation fut reprise. Je ne tardai pas à reconnaître combien son royalisme était intraitable, et de combien de ménagemens il fallait user pour demeurer sans choc dans ses eaux. Le domestique, qui avait promptement mis une livrée, annonça le dîner. M. de Chessel présenta son bras à madame de Mortsauf, et le comte saisit gaiement le mien pour passer dans la salle à manger, qui, dans l'ordonnance du rez-de-chaussée, formait le pendant du salon. Carrelée en carreaux blancs fabriqués en Touraine, et boisée à hauteur d'appui, la salle à manger était tendue d'un papier vert qui figurait de grands panneaux encadrés de fleurs et de fruits; les fenêtres avaient des rideaux de percale ornés de galons rouges; les buffets étaient de vieux meubles de Boulle, et le bois des chaises garnies en tapisserie faite à la main, était du chêne sculpté. Abondamment servie, la table n'offrait rien de luxueux : de l'argenterie de famille sans unité de forme, de la porcelaine de Saxe qui n'était pas encore revenue à la mode, des carafes octogones, des couteaux à manche en agate, puis sous les bouteilles des ronds en laque de la Chine; mais des fleurs dans des seaux vernis et dorés sur leurs découpures à dents de loup. J'aimai

ces vieilleries, je trouvai le papier de Réveillon et ses bordures de fleurs superbes. Le contentement qui enflait toutes mes voiles m'empêcha de voir les inextricables difficultés mises entre elle et moi par la vie si cohérente de la solitude et de la campagne. J'étais près d'elle, à sa droite, je lui servais à boire. Oui, bonheur inespéré! je frôlais sa robe, je mangeais son pain. En trois heures, ma vie se mêlait à sa vie! Enfin nous étions liés par ce terrible baiser, espèce de secret qui nous inspirait une honte mutuelle. Je fus d'une lâcheté glorieuse: je m'étudiais à plaire à M. de Mortsauf qui se prêtait à toutes mes courtisaneries; j'aurais caressé le chien, j'aurais fait la cour aux moindres désirs des enfans, je leur aurais apporté des cerceaux, des billes d'agate, je leur aurais servi de cheval; je leur en voulais de ne pas s'emparer déjà de moi comme d'une chose à eux. L'amour a ses intuitions comme le génie a les siennes, et je voyais confusément que la violence, la maussaderie, l'hostilité ruineraient mes espérances. Le dîner se passa tout en joies intérieures pour moi, je ne pouvais songer ni à *sa* froideur réelle, ni à l'indifférence que couvrait la politesse du comte, en me voyant chez elle. L'amour a, comme la vie, une puberté pendant laquelle il se suffit à lui-même. Je fis quelques réponses gauches en harmonie avec les secrets tumultes de la passion, mais dont personne ne pouvait avoir le mot, pas même *elle* qui ne savait rien de l'amour. Le reste du temps fut comme un rêve. Ce beau rêve cessa quand, au clair de lune et par un soir chaud et parfumé, je traversai l'Indre au milieu des blanches fantaisies qui décoraient les prés, les rives, les collines; en entendant le chant clair, la note unique, pleine de mélancolie que jette incessamment par temps égaux une rainette dont j'ignore le nom scientifique, mais que depuis ce jour solennel je n'écoute pas sans des délices infinies. Je reconnus un peu tard, là, comme ailleurs, cette insensibilité de marbre contre laquelle s'étaient jusqu'alors émoussés mes sentimens; je me demandai s'il en serait toujours ainsi; je crus être sous une fatale influence; les sinistres évènemens du passé se débattirent avec les plaisirs purement personnels que j'avais goûtés. Avant de regagner Frapesle, je regardai Clochegourde et vis au bas une barque nommée en Touraine une *tone*,

attachée à un frêne, et que l'eau balançait. Cette toue appartenait à M. de Mortsauf, qui s'en servait pour pêcher.

— Eh bien ! me dit M. de Chessel quand nous fûmes sans danger d'être écoutés, je n'ai pas besoin de vous demander si ce sont vos belles épaules ; il faut vous féliciter de l'accueil que vous a fait M. de Mortsauf. Diantre, vous êtes du premier coup au cœur de la place.

Cette phrase, suivie de celle dont je vous ai parlé, ranima mon cœur abattu. Je n'avais pas dit un mot depuis Clochegourde, et M. de Chessel attribuait mon silence à mon bonheur.

— Comment ! répondis-je avec un ton d'ironie qui pouvait aussi bien paraître dicté par la passion contenue.

— Il n'a jamais si bien reçu qui que ce soit.

— Je vous avoue que j'en suis moi-même étonné, lui dis-je en sentant l'amertume intérieure que me dévoilait ce dernier mot.

L'expression du sentiment qu'éprouvait M. de Chessel me frappa, mais j'étais encore trop inexpert des choses mondaines pour en comprendre les causes. Mon hôte avait l'infirmité de s'appeler Durand, et se donnait le ridicule de renier le nom de son père, illustre fabricant qui pendant la révolution avait fait une immense fortune. Sa femme était l'unique héritière des Chessel, vieille famille parlementaire, bourgeoise sous Henri IV, comme celle de la plupart des magistrats parisiens. En ambitieux de haute portée, M. de Chessel voulut tuer son Durand originel pour arriver aux destinées qu'il rêvait. Il s'appela d'abord Durand de Chessel, puis D. de Chessel, il était alors M. de Chessel. Sous la restauration, il établit un majorat au titre de comte, en vertu de lettres octroyées par Louis XVIII. Ses enfans recueilleront les fruits de son courage sans en connaître la grandeur. Un mot de certain prince caustique a souvent pesé sur sa tête : — « M. de Chessel se montre généralement peu en Durand, » dit-il. Phrase qui régala long-temps la Touraine. Les parvenus sont comme les singes dont ils ont l'adresse : on les voit en hauteur, on admire leur agilité pendant l'escalade ; mais arrivés à la cime, on n'aperçoit plus que leurs côtés honteux. L'envers de mon hôte s'est composé

de petitesses grossies par l'envie. La pairie et lui sont jusqu'à présent deux tangentes impossibles. Avoir une prétention et la justifier, est l'impertinence de la force; mais être au-dessous de ses prétentions avouées, constitue un ridicule constant dont se repaissent les petits esprits. Or M. de Chessel n'a pas eu la marche rectiligne de l'homme fort: deux fois député, deux fois repoussé aux élections; hier directeur-général, aujourd'hui rien, pas même préfet; ses succès ou ses défaites ont gâté son caractère et lui ont donné l'âpreté de l'ambitieux invalide. Quoique galant homme, homme spirituel, et capable de grandes choses, peut-être l'envie qui passionne l'existence en Touraine où les naturels du pays emploient leur esprit à tout jalouser, lui fut-elle funeste dans les hautes sphères sociales où réussissent peu ces figures crispées par les succès d'autrui, ces lèvres boudeuses, rebelles au compliment, faciles à l'épigramme. En voulant moins, peut-être aurait-il obtenu davantage; mais malheureusement il avait assez de supériorité pour vouloir marcher toujours debout. En ce moment M. de Chessel était au crépuscule de son ambition, le royalisme lui souriait. Peut-être affectait-il les grandes manières, mais il fut parfait pour moi. D'ailleurs, il me plut par une raison bien simple, je trouvais chez lui le repos pour la première fois. L'intérêt, faible peut-être, qu'il me témoignait, me parut à moi, malheureux enfant rebuté, une image de l'amour paternel. Les soins de l'hospitalité contrastaient tant avec l'indifférence qui m'avait jusqu'alors accablé, que j'exprimais une reconnaissance enfantine de vivre sans chaînes et quasiment caressé. Aussi les maîtres de Frapesle sont-ils si bien mêlés à l'aurore de mon bonheur, que ma pensée les confond dans les souvenirs où j'aime à revivre. Plus tard, et précisément dans l'affaire des lettres patentes, j'eus le plaisir de rendre quelques services à mon hôte. M. de Chessel jouissait de sa fortune avec un faste dont s'offensaient quelques-uns de ses voisins; il pouvait renouveler ses beaux chevaux et ses élégantes voitures; sa femme était recherchée dans sa toilette; il recevait grandement; son domestique était plus nombreux que ne le veulent les habitudes du pays, il tranchait du prince. La terre de Frapesle est immense.

Vis-à-vis, M. de Mortsauf réduit au cabriolet de famille, qui en Touraine tient le milieu entre la patache et la chaise de poste, était obligé par la médiocrité de sa fortune à faire valoir Clochegourde. M. de Mortsauf fut donc Tourangeau jusqu'au jour où les faveurs royales rendirent à sa famille un éclat peut-être inespéré. Son accueil au cadet d'une famille ruinée dont l'écusson datait des croisades, lui servait à humilier la haute fortune, à rapetisser les bois, les guérets et les prairies de son voisin qui n'était pas gentilhomme. M. de Chessel l'avait bien compris. Aussi se sont-ils toujours vus poliment, mais sans aucun de ces rapports journaliers, sans cette agréable intimité qui aurait dû s'établir entre Clochegourde et Frapesle, deux domaines séparés par l'Indre, et d'où chacune des châtelaines pouvait, de sa fenêtre, faire un signe à l'autre.

La jalousie tourangelle n'était pas la seule raison de la solitude où vivait M. de Mortsauf. Sa première éducation fut celle de la plupart des enfans de grande famille, une incomplète et superficielle instruction à laquelle suppléaient les enseignemens du monde, les usages de la cour, l'exercice des grandes charges de la couronne, ou des places éminentes. M. de Mortsauf avait émigré précisément à l'époque où commençait sa seconde éducation, elle lui manqua. Il fut de ceux qui crurent au prompt rétablissement de la monarchie en France; dans cette persuasion, son exil avait été la plus déplorable des oisivetés. Quand se dispersa l'armée de Condé, où son courage le fit inscrire parmi les plus dévoués, il s'attendit à bientôt revenir sous le drapeau blanc, et ne chercha pas, comme quelques émigrés, à se créer une vie industrieuse. Peut-être aussi n'eut-il pas la force d'abdiquer son nom, pour gagner son pain dans les sueurs d'un travail méprisé. Ses espérances toujours appointées au lendemain, et peut-être aussi l'honneur, l'empêchèrent de se mettre au service des puissances étrangères. La souffrance mina son courage. De longues courses entreprises à pied sans nourriture suffisante, sur des espoirs toujours déçus, altérèrent sa santé, découragèrent son ame. Par degrés son dénuement devint extrême. Si pour beaucoup d'hommes la misère est un tonique, il en est d'autres pour qui elle est un dissolvant, et M. de Mortsauf fut de ceux-ci. En pensant à

ce pauvre gentilhomme de Touraine, allant et couchant par les chemins de la Hongrie, partageant un quartier de mouton avec les bergers du prince Esterhazy, auxquels le voyageur demandait le pain que le gentilhomme n'aurait pas accepté du maître, et qu'il refusa maintes fois des mains ennemies de la France, je n'ai jamais senti dans mon cœur de fiel pour l'émigré, même quand je le vis ridicule dans le triomphe. Les cheveux blancs de M. de Mortsauf m'avaient dit d'épouvantables douleurs, et je sympathise trop avec les exilés pour pouvoir les juger. La gaieté française et tourangelle succomba chez M. de Mortsauf, il devint morose, tomba malade, et fut soigné par charité dans je ne sais quel hospice allemand. Sa maladie était une inflammation du mésentère; cas souvent mortel, mais dont la guérison entraîne des changemens d'humeur, et cause presque toujours l'hypocondrie. Ses amours, ensevelis dans le plus profond de son ame, et que moi seul ai découverts, furent des amours de bas étage qui n'attaquèrent pas seulement sa vie, ils en ruinèrent l'avenir. Après douze ans de misères, il tourna les yeux vers la France où le décret de Napoléon lui permettait de rentrer. Quand en passant le Rhin, le piéton souffrant aperçut le clocher de Strasbourg par une belle soirée, il défaillit. — « La France! la France! »

— Je criai : « voilà la France! » me dit-il, comme un enfant crie : Ma mère! quand il est blessé.

Riche avant de naître, il se trouvait pauvre; fait pour commander un régiment ou gouverner l'état, il était sans entrée, sans avenir; né sain et robuste, il revenait infirme et épuisé. Sans instruction au milieu d'un pays où les hommes et les choses avaient grandi, nécessairement sans influence possible, il se voyait dépouillé de tout, même de ses forces corporelles et morales. Son manque de fortune lui rendait son nom pesant. Ses opinions inébranlables, ses antécédens à l'armée de Condé, ses chagrins, ses souvenirs, sa santé perdue, lui donnaient une susceptibilité de nature à être peu ménagée en France, le pays des railleries. A demi mourant, il atteignit le Maine, où par un hasard dû peut-être à la guerre civile, le gouvernement révolutionnaire avait oublié de faire vendre une ferme considérable en étendue,

et que son fermier lui conservait en laissant croire qu'il en était propriétaire. Quand la famille de Lenoncourt, qui habitait Givry, château situé près de cette ferme, sut l'arrivée du comte de Mortsauf, le duc de Lenoncourt alla lui proposer de demeurer à Givry, pendant le temps nécessaire pour arranger une habitation. La famille de Lenoncourt fut noblement généreuse envers M. de Mortsauf qui se répara là durant plusieurs mois de séjour, et fit des efforts pour cacher ses douleurs pendant cette première halte. Les Lenoncourt avaient perdu leurs immenses biens. Par le nom, M. de Mortsauf était un parti sortable pour leur fille. Loin de s'opposer à son mariage avec un homme âgé de trente-cinq ans, maladif et vieilli, mademoiselle de Lenoncourt en parut heureuse. Un mariage lui acquérait le droit de vivre avec sa tante, la marquise d'Uxelles, sœur du prince de Blamont-Chauvry, qui pour elle était une mère d'adoption. Amie intime de la duchesse de Bourbon, madame d'Uxèlles faisait partie d'une société sainte dont l'ame était M. Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé le *Philosophe inconnu*. Les disciples de ce philosophe pratiquaient les vertus conseillées par les hautes spéculations de l'illuminisme mystique. Cette doctrine donne la clé des mondes divins, explique l'existence par des transformations où l'homme s'achemine à de sublimes destinées, libère le devoir de sa dégradation légale, applique aux peines de la vie la douceur inaltérable du quaker, et ordonne le mépris de la souffrance en inspirant je ne sais quoi de maternel pour l'ange que nous portons au ciel. C'est le stoïcisme ayant un avenir. La prière active et l'amour pur sont les élémens de cette foi qui sort du catholicisme de l'église romaine pour rentrer dans le christianisme de l'église primitive. Mademoiselle de Lenoncourt resta néanmoins au sein de l'église apostolique à laquelle sa tante fut toujours également fidèle. Rudement éprouvée par les tourmentes révolutionnaires, la marquise d'Uxelles avait pris, dans les derniers jours de sa vie, une teinte de piété passionnée qui versa dans l'ame de son enfant chéri, *la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure*, pour employer les expressions mêmes de Saint-Martin. Madame de Mortsauf reçut plusieurs fois cet homme de paix et de

vertueux savoir à Clochegourde après la mort de sa tante, chez laquelle il venait souvent. Saint-Martin surveilla de Clochegourde ses derniers livres imprimés à Tours chez Letourmy. Inspirée par la sagesse des vieilles femmes qui ont expérimenté les détroits orageux de la vie, madame d'Uxelles donna Clochegourde à la jeune mariée, pour lui faire un chez elle. Avec la grace des vieillards qui est toujours parfaite quand ils sont gracieux, la marquise y abandonna tout à sa nièce, en se contentant d'une chambre au-dessus de celle qu'elle occupait auparavant et que prit la comtesse. Sa mort presque subite jeta des crêpes sur les joies de cette union, et imprima d'ineffaçables tristesses sur Clochegourde comme sur l'ame superstitieuse de la mariée. Les premiers jours de son établissement à Clochegourde furent pour la comtesse le seul temps, non pas heureux, mais insoucieux de sa vie. Après les pénibles navigations de son séjour à l'étranger, M. de Mortsauf, satisfait d'entrevoir un clément avenir, eut comme une convalescence d'ame. Il respira dans cette vallée les enivrantes odeurs d'une espérance fleurie. Forcé de songer à sa fortune, il se jeta dans les préparatifs de l'agriculteur et commença par goûter quelque joie. Mais la naissance de Jacques fut un coup de foudre qui ruina le présent et l'avenir. Le médecin condamna le nouveau-né. Le comte cacha soigneusement cet arrêt à la mère; puis, il consulta pour lui-même et reçut de désespérantes réponses que confirma la naissance de Madelaine. Ces deux évènemens, une sorte de certitude intérieure sur la fatale sentence, augmentèrent les dispositions maladives de l'émigré. Son nom à jamais éteint, une jeune femme pure, irréprochable, malheureuse à ses côtés, vouée aux angoisses de la maternité, sans en avoir les plaisirs; cet *humus* de son ancienne vie d'où germaient de nouvelles souffrances lui tomba sur le cœur, et paracheva sa destruction. Madame de Mortsauf devina le passé par le présent et lut dans l'avenir. Quoique rien ne soit plus difficile que de rendre heureux un homme qui se sent fautif, madame de Mortsauf tenta cette entreprise digne d'un ange. En un seul jour, elle devint stoïque. Après être descendue dans l'abîme d'où elle vit encore le ciel, elle se voua, pour un seul homme, à la mission qu'embrasse la sœur de

charité pour tous. Pour le réconcilier avec lui-même, elle lui pardonna ce qu'il ne se pardonnait pas à lui-même; M. de Mortsauf devint avare, elle accepta les privations imposées; il avait la crainte d'être trompé, comme l'ont tous ceux qui n'ont connu la vie du monde que pour en rapporter des répugnances, elle resta dans la solitude, et se plia sans murmure à ses défiances. Elle employa les ruses de la femme à lui faire vouloir ce qui était bien; il se croyait ainsi des idées et goûtait chez lui les plaisirs de la supériorité qu'il n'aurait eus nulle part. Puis après s'être avancée dans la voie du mariage, elle se résolut à ne jamais sortir de Clochegourde, en reconnaissant chez le comte une ame hystérique dont les écarts pouvaient, dans un pays de malice et de commérage, nuire à ses enfans. Aussi, personne ne soupçonnait-il l'incapacité réelle de M. de Mortsauf, car elle avait paré ses ruines d'un épais manteau de lierre. Le caractère variable, non pas mécontent, mais mal content de M. de Mortsauf, rencontra donc chez sa femme une terre douce et facile où il s'étendit en y sentant ses secrètes douleurs amollies par la fraîcheur des baumes.

Cet historique est la plus simple expression des discours arrachés à M. de Chessel par un secret dépit. Sa connaissance du monde lui avait fait entrevoir quelques-uns des mystères ensevelis à Clochegourde. Mais si par sa sublime attitude madame de Mortsauf trompa le monde, elle ne put tromper les sens intelligens de l'amour. Quand je me trouvai dans ma petite chambre, la prescience de la vérité me fit bondir dans mon lit, je ne supportai pas d'être à Frapesle lorsque je pouvais voir les fenêtres de sa chambre; je m'habillai, descendis à pas de loup, et sortis du château par la porte d'une tour où se trouvait un escalier en colimaçon. Le froid de la nuit me rassérena. Je passai l'Indre sur le pont du moulin Rouge, et j'arrivai dans la bienheureuse toue, en face de Clochegourde où brillait une lumière à la dernière fenêtre du côté d'Azay. Je retrouvai mes anciennes contemplations, mais paisibles, mais entremêlées par les roulades du chantre des nuits amoureuses, et par la note unique du rossigno des eaux. Il s'éveillait en moi des idées

qui glissaient comme des fantômes en enlevant les crêpes qui jusqu'alors m'avaient dérobé mon bel avenir. L'ame et les sens étaient également charmés. Avec quelle violence mes désirs montèrent jusqu'à elle! Que de fois je me dis comme un insensé son refrain : — L'aurai-je? Si durant les jours précédens, l'univers s'était agrandi pour moi; dans une seule nuit, il eut un centre. A elle, se rattachèrent mes vouloirs et mes ambitions, je souhaitai d'être tout pour elle, afin de refaire et de remplir son cœur déchiré. Belle fut cette nuit passée sous ses fenêtres, au milieu du murmure des eaux passant à travers les vannes des moulins, entrecoupées par la voix des heures sonnées au clocher de Saché; pendant cette nuit baignée de lumière, où cette fleur sidérale m'éclaira la vie, je lui fiançai mon ame avec la foi du pauvre chevalier castillan dont nous nous moquons dans Cervantes, et par laquelle nous commençons l'amour. A la première lueur dans le ciel, au premier cri d'oiseau, je me sauvai dans le parc de Frapesle; je ne fus aperçu par aucun homme de la campagne, personne ne soupçonna mon escapade, et je dormis jusqu'au moment où la cloche annonça le déjeuner.

Malgré la chaleur, après le déjeuner, je descendis dans la prairie afin d'aller revoir l'Indre et ses îles, la vallée et ses côteaux dont je parus un admirateur passionné; mais avec cette vélocité de pieds qui défie celle du cheval échappé, je retrouvai mon bateau, mes saules et mon Clochegourde. Tout y était silencieux et frémissant comme est la campagne à midi. Les feuillages immobiles se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel; les insectes qui vivent de lumière, demoiselles vertes, cantharides volaient à leurs frênes, à leurs roseaux; les troupeaux ruminaient à l'ombre, les terres rouges de la vigne brûlaient, et les couleuvres glissaient le long des talus. Quel changement dans ce paysage si frais et si coquet avant mon sommeil! Tout à coup je sautai hors de la barque et remontai le chemin pour tourner autour de Clochegourde d'où je croyais avoir vu sortir M. de Mortsauf. Je ne me trompais point, il allait le long d'une haie, et gagnait sans doute une porte de sortie donnant sur le chemin d'Azay qui longe la rivière.

— Comment vous portez-vous ce matin, monsieur le comte?

Il me regarda d'un air heureux, il ne s'entendait pas souvent nommer ainsi.

— Bien, dit-il, mais vous aimez donc la campagne, pour vous promener par cette chaleur?

— Ne m'a-t-on pas envoyé ici pour vivre en plein air?

— Hé bien! voulez-vous venir voir couper mes seigles?

— Mais volontiers, lui dis-je. Je suis, je vous l'avoue, d'une ignorance incroyable. Je ne distingue pas le seigle du blé, ni le peuplier du tremble; je ne sais rien des cultures, ni des différentes manières d'exploiter une terre.

— Hé bien! venez, dit-il joyeusement en revenant sur ses pas. Entrez par la petite porte d'en haut.

Il remonta le long de sa haie en dedans, moi en dehors.

— Vous n'apprendriez rien chez M. de Chessel, me dit-il, il est trop grand seigneur pour s'occuper d'autre chose que de recevoir les comptes de son régisseur.

Alors il me montra ses cours et ses bâtimens, les jardins d'agrément, les vergers et les potagers. Enfin, il me mena vers cette longue allée d'acacias et de vernis du Japon, bordée par la rivière, où j'aperçus à l'autre bout, sur un banc, madame de Mortsauf occupée avec ses deux enfans. Une femme est bien belle sous ces menus feuillages tremblans et découpés! Surprise peut-être de mon naïf empressement, elle ne se dérangea pas, sachant bien que nous viendrions. M. de Mortsauf me fit admirer la vue de la vallée, qui, de là, présentait un aspect tout différent de ceux qu'elle avait déroulés suivant les hauteurs où nous avions passé. Là, vous eussiez dit d'un petit coin de la Suisse. La prairie, sillonnée par les ruisseaux qui se jetaient dans l'Indre, se découvrait dans sa longueur, et se perdait en lointains vaporeux. Du côté de Montbazon, l'œil apercevait une immense étendue verte, et sur tous les autres points se trouvait arrêté par des collines, par des masses d'arbres, par des rochers. Nous alongeâmes le pas pour aller saluer madame de Mortsauf, qui laissa tomber tout à coup le livre où lisait Madeleine, et prit sur ses genoux Jacques en proie à une toux convulsive.

— Hé bien! qu'y a-t-il? s'écria M. de Mortsauf en devenant blême.

— Il a mal à la gorge, répondit la mère qui semblait ne pas me voir, ce ne sera rien.

Elle lui tenait à la fois la tête et le dos, et de ses deux yeux sortaient deux rayons qui versaient la vie sur cette pauvre faible créature.

— Vous êtes d'une incroyable imprudence, reprit M. de Mortsauf avec aigreur, vous l'exposez au froid de la rivière et l'asseyez sur un banc de pierre.

— Mais, mon père, le banc brûle, s'écria Madeleine.

— Ils étouffaient là-haut, dit la comtesse.

— Les femmes veulent toujours avoir raison! dit-il en me regardant.

Pour éviter de l'approuver ou de l'improuver par mon regard, je contemplais Jacques qui se plaignit de souffrir dans la gorge, et que sa mère emporta. Avant de nous quitter, elle put entendre son mari.

— Quand on a fait des enfans si mal portans, on devrait savoir les soigner! dit-il.

Paroles profondement injustes, mais son amour-propre le poussait à se justifier aux dépens de sa femme. La comtesse volait en montant les rampes et les perrons. Je la vis entrer et disparaître par la porte-fenêtre. M. de Mortsauf s'était assis sur le banc, la tête inclinée, songeur. Ma situation devenait intolérable, il ne me regardait ni ne me parlait. Adieu cette promenade où je comptais me mettre si bien dans son esprit. Je ne me souviens pas d'avoir passé dans ma vie de quart d'heure plus horrible que celui-là. Je suais à grosses gouttes, me disant : — M'en irai-je? ne m'en irai-je pas? Combien de pensées tristes s'élevèrent en lui pour lui faire oublier d'aller savoir comment se trouvait Jacques! Il se leva brusquement et vint auprès de moi. Nous nous retournâmes pour regarder la riante vallée.

— Nous remettrons à un autre jour notre promenade, monsieur le comte, lui dis-je alors avec douceur.

— Sortons! répondit-il. Je suis malheureusement habitué à voir

souvent de semblables crises, moi qui donnerais ma vie sans aucun regret pour conserver celle de cet enfant.

— Jacques va mieux, il dort, mon ami, dit la voix d'or.

Madame de Mortsauf se montra soudain au bout de l'allée, elle arriva sans fiel, sans amertume, et me rendit mon salut.

— Je vois avec plaisir, dit-elle, que vous aimez Clochegourde.

— Voulez-vous, ma chère, que je monte à cheval et que j'aille chercher M. Deslandes? lui dit-il en témoignant le désir de se faire pardonner son injustice.

— Ne vous tourmentez point, dit-elle, Jacques n'a pas dormi cette nuit, voilà tout. Cet enfant est très nerveux, il a fait un vilain rêve, et j'ai passé tout le temps à lui conter des histoires pour le rendormir. Sa toux est purement nerveuse, je l'ai calmée avec une pastille de gomme, et le sommeil l'a gagné.

— Pauvre femme! dit-il en lui prenant la main dans les siennes, et lui jetant un regard mouillé, je n'en savais rien.

— A quoi bon vous inquiéter pour des riens? allez à vos seigles. Vous savez! Si vous n'êtes pas là, les métayers laisseront les glaneuses étrangères au bourg entrer dans le champ avant que les gerbes n'en soient enlevées.

— Je vais faire mon premier cours d'agriculture, madame, lui dis-je.

— Vous êtes à bonne école, répondit-elle en montrant M. de Mortsauf dont la bouche se contracta pour exprimer ce sourire de contentement que l'on nomme familièrement *la bouche en cœur*.

Deux mois après seulement, je sus qu'elle avait passé cette nuit en d'horribles anxiétés, craignant que son fils n'eût le croup. Et moi, j'étais dans ce bateau, mollement bercé par des pensées d'amour, imaginant que, de sa fenêtre, elle me verrait adorant la lueur de cette bougie qui éclairait alors son front labouré par de mortelles alarmes. Le croup régnait à Tours, il y faisait d'affreux ravages. Quand nous fûmes à la porte, le comte me dit d'une voix émue : — Madame de Mortsauf est un ange! Ce mot me fit chanceler. Je ne connaissais encore que superficiellement cette famille, et le remords si naturel dont une ame jeune est saisie en

pareille occasion, me cria : « De quel droit troublerais-tu cette paix profonde? »

Heureux de rencontrer pour auditeur un jeune homme sur lequel il pouvait remporter de faciles triomphes, M. de Mortsauf me parla de l'avenir que le retour des Bourbons préparait à la France. Nous eûmes une conversation vagabonde dans laquelle j'entendis de vrais enfantillages dont je fus étrangement surpris. Il ignorait des faits d'une évidence géométrique; il avait peur des gens instruits; les supériorités, il les niait; il se moquait, peut-être avec raison, des progrès; enfin je reconnus en lui une grande quantité de fibres douloureuses qui semaient la conversation d'écueils. A une autre époque de ma vie, je l'eusse indubitablement froissé; mais, timide comme un enfant, croyant ne rien savoir, ou croyant que les hommes faits savaient tout, je m'ébahissais des merveilles obtenues à Clochegourde par ce patient agriculteur. J'écoutais ses plans avec admiration. Enfin, flatterie involontaire qui me valut la bienveillance du vieux gentilhomme, j'enviais cette jolie terre, sa position, ce paradis terrestre, en le mettant bien au-dessus de Frapesle.

— Frapesle, lui dis-je, est une massive argenterie, mais Clochegourde est un écrin de pierres précieuses!

Phrase qu'il répéta souvent depuis en citant l'auteur.

— Hé bien! avant que nous y vinssions, c'était une désolation, disait-il.

J'étais tout oreilles quand il me parlait de ses semis, de ses pépinières. Neuf aux travaux de la campagne, je l'accablais de questions sur le prix des choses, sur les moyens d'exploitation, et il me parut heureux d'avoir à m'apprendre tant de détails.

— Que vous enseigne-t-on donc? me demandait-il avec étonnement.

Quand j'eus reconnu ses défauts, je m'y pliai avec autant de souplesse qu'en mettait madame de Mortsauf. Dès cette première journée, il dit à sa femme en rentrant : — M. Félix est un charmant jeune homme!

De Balzac.

(*Le second article au prochain numéro.*)

SONNETS

DE MICHEL-ANGE.

Ce n'est pas une des études d'histoire littéraire les moins curieuses, que de chercher quels genres de poésie ont successivement obtenu le plus de vogue, car c'est souvent par la forme, comme par le fond même de la pensée, que se révèle l'esprit d'une littérature, le goût d'une époque. L'ode, la ballade, la chronique en vers naïve et conteuse, le poème didactique, le drame et l'églogue ont eu tour à tour leurs jours de gloire et leurs couronnes de lauriers. La forme littéraire est une puissance, et comme toutes les puissances de ce monde, elle est soumise aux phases d'enthousiasme et aux dépréciations de la foule. C'est le caprice qui la fait naître, ou c'est l'homme de génie qui la crée ; le peuple l'accueille, la soutient, la propage ; elle porte le diadème, elle est reine, elle commande; puis un beau jour, ce même peuple qui se prosternait devant elle, la rejette, la brise, comme il brise l'autel de ses idoles et le sceptre de ses rois. Pauvre douce et innocente idylle du XVIIe siècle, qui vous en alliez si joyeusement, à travers les vallons fleuris, chanter vos amours champêtres et écrire votre nom sur les écorces d'arbre, qu'êtes-vous devenue avec vos jolis petits moutons, vos rubans roses, vos guirlandes de fleurs ? Pauvre spirituel madrigal dont les grands seigneurs du XVIIIe siècle aimaient tant le regard malicieux, le sourire équivoque, le visage riant, hélas! qu'es-tu devenu avec

tes bons mots et tes métaphores mythologiques? Le *Mercure de France* te recevait pourtant avec distinction; l'*Almanach des Muses* te promettait l'immortalité; je crois même que bien souvent on parla de toi au petit lever royal et au petit coucher, et ce qui vaut mieux encore, plus d'une élégante dame t'emporta discrètement dans son boudoir, plus d'une jeune fille se sentit battre le cœur en te voyant venir. Heureux madrigal! Et te voilà mort! Que dis-je, mort? Oublié, dédaigné. La cruelle révolution de 89 est venue, qui n'a plus rien voulu entendre de tes jolies sentences, de tes aimables déclarations. L'ingrate! Ainsi est mort le madrigal, ainsi l'héroïde, le poème descriptif, l'acrostiche, et une foule d'autres genres de poésie, jusqu'à la chanson de M. Panard, qu'il arrangeait pourtant si bien en forme de verre ou de bouteille.

Le sonnet, cet enfant bien-aimé du romantisme, n'a pas eu moins de révolutions à subir; mais s'il a succombé pendant quelque temps, sous la férule des critiques, il a retrouvé ensuite des jours meilleurs, il s'est réveillé avec une nouvelle vie et de nouveaux accords. Le sonnet est une création toute romantique. Le XIIIe siècle l'a vu naître avec les merveilleuses épopées de chevalerie, et les délicieux romans d'amour; le XVIIe l'a étouffé sous le poids de sa science; le XIXe l'a rappelé à la vie. Le sonnet, c'est l'Ariel de Shakspeare, Ariel qui se balance le soir aux branches d'un saule, ou qui se pose sur le calice d'une fleur pour y boire une goutte de rosée. Hélas! comment les écrivains classiques auraient-ils jamais pu aimer le sonnet, eux qui veulent toujours composer des poèmes? Quelque soit le travail qu'on y consacre, c'est avant tout une œuvre de sentiment.

L'origine du sonnet a été pendant assez long-temps mise en discussion. Les uns l'attribuaient à l'Italie, d'autres à la Provence. Mais il est bien prouvé aujourd'hui que, dès le commencement du XIIIe siècle, il était déjà en usage parmi les poètes provençaux, et qu'il ne pénétra que plus tard en Italie. Gui d'Arezzo est vraisemblablement le premier qui le fit connaître à ses compatriotes. Puis un siècle plus tard, arrive Pétrarque. De l'Italie, le sonnet passa successivement en France, en Angleterre, en Espagne. On connaît ces sonnets de Ronsard, reproduits il y a quelques années dans un livre de Sainte-Beuve, et ces admirables sonnets de Shakspeare où l'ame du grand tragique semble venir, comme à plaisir, épancher ses rêveries d'amour, et se reposer de l'agitation de ses drames. Les poètes espagnols, avec leur génie romantique, devaient aimer cette fleur de poésie née sous le ciel de la

Provence, cultivée par leurs frères d'Italie. Aussi l'ont-ils transplantée chez eux avec succès; et ce sonnet de sainte Thérèse au Christ crucifié n'est-il pas l'un des plus beaux qui existent?

« Ce qui fait que je t'aime, ô mon Dieu, ce n'est pas l'idée du ciel que tu nous promets; ce qui fait que je redoute de t'offenser, ce n'est pas la crainte de l'enfer. C'est pour toi seul que je t'aime, c'est quand je te vois livré à la torture, cloué sur la croix, c'est quand je songe à tes plaies sanglantes, aux angoisses de ta mort. Je t'aime tant, mon Dieu, que s'il n'y avait pas de ciel, je t'aimerais encore, que s'il n'y avait pas d'enfer, j'aurais encore peur de t'offenser. Nulle récompense ne sert de but à mon amour, car si j'en venais à ne plus espérer tout ce que j'espère, je t'aimerais autant que je t'aime (1).

Vers le milieu du XVIIe siècle, grace au talent d'Opitz et de Weckerlin, le sonnet quitta ses bois d'orangers pour résonner sous les vieux chênes de l'Allemagne. Mais il languit bientôt avec toute cette littérature allemande, faussée par le mauvais goût, anéantie par la guerre de trente ans, et puis après, dénaturée par son asservissement à l'imitation des littératures étrangères. Le XIXe siècle est venu, enfin, rappeler le sonnet de l'oubli où il était depuis si long-temps plongé. Honneur à ce bon génie de nos pères! Le voici qui reparaît avec sa palette riche de couleurs, son œil ardent, et sa harpe qui a fait soupirer Laure. En Allemagne, Tieck l'a invoqué dans ses capricieuses rêveries; Novalis, Schlegel, Uhland, lui ont confié leurs idées de religion et leur rêves d'amour. En Angleterre, Kirke White a pleuré amèrement avec lui; Byron l'a dévoué à sa Genevra; Wordsworth l'a chanté (2); Bowles et Mlle Smith l'ont tour à tour paré de fleurs. En France, Sainte-Beuve l'a introduit dans les replis de la pensée, dans les suaves peintures de la vie intime.

La gloire attachée aux autres ouvrages de Michel-Ange a éclipsé celle qu'il aurait pu attendre de ses poésies. Des commentaires ont été faits en grand nombre sur ses œuvres de sculpture, d'architecture, de peinture, et l'on s'est peu occupé de ses sonnets, cette belle page de sa vie, cette confidence intime de ses plus douces émotions. Du reste, si je ne me trompe, il y attachait lui-même peu d'importance. Plein d'admiration pour les écrits de Dante et de Pétrarque, dont il faisait sa lecture habituelle, il avouait naïvement qu'il se sentait médiocre en

(1) No me mueve, mi Dios, para quererte.

(2) Scorn not the sonnet, critic, you have frowned.

poésie. Il a écrit ses sonnets comme son auguste maître Pétrarque, comme Shakspeare, avec amour et expansion, pour se reposer de ses grands travaux, pour rentrer au dedans de lui-même, et répandre en suaves accens, en vers harmonieux, ses tristesses de cœur et ses rêves de prédilection. Le sonnet devait être pour lui comme une voix consolante qui apaise les douleurs, comme l'accord musical dont les douces vibrations réagissent sur l'esprit, et tempèrent l'effort ou l'agitation de la pensée. Aussi, je crois que toute étude sur le génie de Michel-Ange est incomplète, si on ne l'étend pas jusqu'à ce recueil de poésies si touchantes et si vraies. Partout ailleurs c'est le grand homme, l'homme puissant et impérieux, dont la main robuste taille les blocs de marbre, dont la volonté assouplit celle des princes. Dans ses sonnets, c'est l'homme tendre et religieux, l'homme qui semble abdiquer l'éclat de son pouvoir, l'auréole de son génie, pour confesser à Dieu les imperfections de son ame. « Hélas! dit-il (1), je vis pour le péché, je suis mort à moi-même; ma vie ne m'appartient plus, elle appartient au péché; le nuage sombre du péché s'étend sur ma route, et m'égare, et la raison m'abandonne. Conserve-moi la liberté dont j'ai joui autrefois, ô mon Dieu! à quel sort cruel ne suis-je pas condamné, si ton amour ne vient me raviver? Quand je rentre au dedans de moi-même, et que je regarde fuir les années de ma vie, toutes pleines d'erreurs, je n'accuse, hélas! de mes fautes que mon ardeur insensée; car, en cédant à mes désirs, j'ai quitté le sentier de bonheur qui devait me mener à toi. Oh! viens donc maintenant me tendre la main. »

Il retourne souvent à ce même sujet : « Chargé d'années et plein de fautes, endurci dans le mal, je vois mon voyage toucher bientôt à l'une ou à l'autre mort, et mon cœur se nourrit de poison. Cependant je ne me sens pas la force nécessaire pour changer de vie, d'amour, de désir; je n'en ai pas la force, si tu ne viens, ô mon Dieu! m'éclairer dans ma route trompeuse, et me guider toi-même (2).

« Je m'en vais malheureux, et je ne sais plus où. Je crains de marcher plus avant, je regrette le temps passé, et l'heure approche où je dois fermer les yeux (3).

« Parvenu après tant d'années au terme de ma course, je reconnais,

(1) Vivo al peccato e a me morte vivo.

(2) Carico d'anni, e di peccati pieno, etc.

(3) Io vo, misero, oimè, nè so ben dove.

ô monde! mais bien tard, ce que valent tes joies, ce que vaut l'espoir de bonheur dont tu nous berces, et le repos trompeur qui n'a point de durée (1). »

Il me semble que ces poésies ont dû être, pour la grande ame de Michel-Ange, comme un refuge assuré dans ses jours d'orgueil, dans ses heures d'abattement. Une fois, pour commencer le tombeau de Jules II, il a rempli la moitié de la place Saint-Pierre de marbre de Carrare, et après avoir contemplé d'avance la grande œuvre qu'il exécuterait, il revient à Dieu, et lui adresse humblement un de ses sonnets. Une autre fois, il est tombé de son échafaudage en peignant le jugement dernier. Il rentre chez lui comme un lion furieux rentre dans sa grotte après avoir été blessé. Il s'enferme, il ne veut plus voir personne, et cette colère impétueuse s'amollit et se calme en écrivant un sonnet. Pour moi, je trouve je ne sais quel charme inexprimable dans ce contraste perpétuel des deux natures, dans ce conflit de l'orgueil du génie avec l'humilité du chrétien; dans toute cette langoureuse effusion de cœur, après tant de fortes créations; dans cette molle et vague rêverie, après tant d'activité. Oh! il est beau de voir cet homme, qui se montre si fier devant les cardinaux, devant le pape, s'agenouiller aux pieds d'une femme; il est beau de voir une larme d'amour rouler dans cet œil d'aigle où l'imagination étincelle; il est beau de voir Michel-Ange courber humblement la tête pour qu'un baiser l'effleure, pour qu'une main de jeune fille se pose sur son front; car alors l'homme est complet. Michel-Ange, avec ses conceptions gigantesques de peintre et de statuaire, effraie la pensée; Michel-Ange, avec ses hymnes religieux et ses vers d'amour, nous attendrit.

A les prendre comme œuvre d'art, ses sonnets sont moins riches, moins abondans, moins gracieux que ceux de Pétrarque. On n'y trouve ni tous ces rians tableaux de la nature, au milieu de laquelle l'amant de Laure ramène toujours l'image de sa bien-aimée, ni ces couleurs diaprées qu'il jette sur ses vers, ni ce souffle de printemps qui les anime; mais ces sonnets sont plus majestueux et plus profonds. Souvent Pétrarque se préoccupe encore d'idées de gloire. Souvent il joue sur le mot de *Laura* et de *Lauro*, et si ses vers n'arrivent pas toujours directement à sa bien-aimée, il sait du moins qu'ils arrivent au monde lettré, qui les accueille avec enthousiasme. Souvent aussi il y a dans les portraits qu'il fait de Laure des images qui accusent bien autant l'ad-

(1) Condotto da molti anni all' ultim' ore.

mirateur passionné de Virgile que le poète chrétien spiritualiste. Il loue ces belles mains qui lui ont donné des chaînes, ces cheveux d'or répandus au vent, ces grands yeux noirs, d'où est partie la flèche qui l'a blessé.

Chez Michel-Ange, tout est beaucoup plus humble, plus concentré. Il ne se préoccupe point de l'idée de gloire, il se prosterne avec dévouement et soumission aux pieds de celle qu'il aime, et se trouve mauvais et laid à côté d'elle. Il ne s'arrête pas à chercher des images étrangères. Tout repose pour lui sur un seul être. Toute sa poésie se fixe sur deux idées : l'amour et Dieu. Ses vers, dénués d'ornement et pleins de majesté, ressemblent à l'eau profonde et limpide d'un lac, où l'on ne voit se refléter ni arbres, ni fleurs, mais deux êtres qui s'aiment, et la voûte du ciel.

Toutes ces poésies d'amour sont essentiellement spiritualistes, et s'adressent probablement toujours à la même femme, à la belle et noble marquise de Pescaire. C'est ici surtout que nous regrettons de ne pas trouver plus de détails dans ses historiens. Condivi, Vasari et leurs commentateurs, Mariette, Ticciati, Maria Manni, F. Gori, ont disserté on ne peut mieux sur ses grands ouvrages d'art, et il n'y en a pas un qui soit entré dans le mystère de sa vie intime, dans le récit de cet amour si tendre et si élevé. Condivi dit seulement que Michel-Ange et la marquise de Pescaire s'aimaient beaucoup, qu'elle lui écrivit des lettres pleines de l'amour le plus pur et le plus doux (*onesto e dolcissimo amore*); qu'elle vint souvent à Rome exprès pour le voir; et il ajoute que, lorsqu'elle mourut, Michel-Ange en devint comme fou. Il faut donc renoncer à toutes les ravissantes scènes d'amour qui devaient avoir lieu, soit quand la marquise arrivait, soit quand elle partait. Il faut que nous nous résignions à ne rien savoir de toutes les circonstances de ce beau roman qui se passait dans le cœur de Michel-Ange, en même temps que sa puissante imagination achevait de composer une de ses colossales statues, ou jetait dans les airs la coupole de son église. Mais quel récit pourrait jamais nous donner, de la femme qu'il aimait, l'idée que nous en donnent ses poésies? Comme il nous l'a dépeinte, c'est encore une création à part, création qui ne ressemble à aucune autre, si ce n'est peut-être à l'immortelle Béatrice de Dante. Cette femme que Michel-Ange chante si bien est un caractère de reine aussi majestueux que l'Eléonore de Tasse, aussi pur que la Laure de Pétrarque, aussi tendre que la jeune fille de Raphaël, et pour que Michel-Ange s'humiliât ainsi devant elle, il fallait qu'il y eût sur son

front, dans ses yeux, une douceur d'ange, et dans ses mouvemens une grace toute céleste; car ce n'est pas la femme qu'il aime tant, c'est en quelque sorte le beau idéal qu'il a conçu dans son cœur d'artiste, et dont il trouve tout à coup l'image sous ses yeûx; c'est la pensée vivante d'amour et de foi avec laquelle il se sent devenir plus fort et meilleur. Que l'on prenne l'un après l'autre tous ses sonnets, je ne crois pas que l'on y découvre jamais la moindre idée sensuelle. Ce sont toujours des chants empreints du sentiment religieux, des regrets pleins de piété, des aspirations vers l'infini.

« Le charme d'un beau visage ramène ma pensée vers le ciel; il n'y a plus rien d'autre dans ce monde qui me réjouisse, et j'ai goûté le bonheur que peu de mortels ont connu, de vivre dès cette vie au milieu des élus. L'œuvre que j'admire est si bien en harmonie avec son créateur qu'elle m'élève jusqu'à lui; et là, dans mon ardeur pour celle que j'aime, là, je vais chercher mes paroles et mes pensées. Dans ces deux beaux yeux je trouve le rayon qui m'indique la voie à suivre pour aller à Dieu; et si leur lumière m'enflamme, dans le noble feu que j'éprouve, je crois sentir la joie éternelle qui sourit au ciel (1).

« Mes yeux peuvent bien de loin et de près voir rayonner ta douce image, mais quand mes pas veulent te suivre, souvent je cherche en vain tes traces. L'ame, le sentiment intime que nul obstacle m'arrête, s'attache à toi par le regard; mais nulle ardeur ne peut donner un tel privilége au corps pesant d'un mortel. Sans avoir des ailes, je ne puis suivre le vol d'un ange, et je me glorifie seulement de l'avoir vu. Si donc tu as autant de pouvoir au ciel que tu en as parmi nous, fais de tous mes membres un seul œil, afin qu'il n'y ait rien en moi qui ne jouisse de te voir (2).

« O mes yeux, soyez sûrs que le temps passe, et que le jour approche, où tout sera ravi à vos regards, à mes plaintes. Veillez donc pendant que ma divine bien-aimée daigne encore habiter cette terre; mais quand le ciel viendra à s'ouvrir pour cet être adorable qui est mon soleil dans ce moment, quand elle retournera prendre sa place au milieu des ames bienheureuses de l'autre monde, ô mes yeux, vous pouvez alors vous fermer (3).

« Non ce n'est pas toujours un sentiment vulgaire et coupable qu'un

(1) La forza d'un' bel volto al ciel mi sprona.

(2) Ben posson gli occhi miei presso e lontano.

(3) Occhi miei, siete certi.

amour passionné pour la beauté; car par là le cœur s'amollit, et un rayon céleste le pénètre. L'amour nous éveille, nous encourage et nous fait prendre un noble essor. Souvent l'ardeur qu'il excite en nous n'est que le premier degré, d'où l'ame inquiète s'élance vers son créateur. L'amour que je te porte s'élève là-haut, il n'est ni trompeur, ni fragile; l'autre amour dont on parle ne peut convenir au cœur loyal et vertueux. L'un nous entraîne vers le ciel, l'autre nous ramène sur la terre. L'un habite dans l'âme; l'autre habite dans les sens, et obéit à d'indignes inspirations (1).

« Tout ce que je vois m'engage à vous suivre et à vous aimer. Tout ce qui n'est pas vous ne peut me causer aucune joie. L'amour me fait mépriser toute autre merveille, et il faut, pour mon repos, que je vous cherche, que je vous appelle seule. Ainsi, il n'y a pour mon ame point d'autre chagrin, point d'autre désir. Toute ma vie est non-seulement en vous, mais dans ce qui vous ressemble. Si je viens à vous quitter, la lumière me manque, car le ciel n'est pas, là où vous n'êtes pas (2).

« Par la pensée, je vois sur ton visage ce que je ne pourrais raconter dans cette vie; je vois l'ame pure et vivante, revêtue encore de son écorce de chair, et qui s'est élevée plusieurs fois vers Dieu. Et si le vulgaire coupable se moque de celui qui pense autrement que lui, je n'en conserve pas moins avec joie mes pieux désirs, mon amour et ma foi. Toute beauté retourne à cette source divine d'où nous sortons, c'est cette beauté qui plaît par-dessus tout aux ames pieuses, c'est l'image du ciel dans ce monde, et celui qui t'aime avec foi s'élève vers Dieu, et se rend la mort douce (3). »

Vers la fin de ses jours, Michel-Ange se rattache à des idées encore plus graves. Ce n'est plus l'amour qui l'occupe, c'est la crainte d'avoir mal employé sa vie, et l'attente mêlée de joie et d'inquiétude d'une vie à venir. Comme le voyageur arrivé au terme de sa route, il se retourne, il regarde le chemin qu'il a suivi; il compte les faux pas qu'il a faits et les heures qu'il a perdues. Admirable modestie du génie qui, après avoir étonné le monde par ses productions, s'accuse d'avoir vécu d'une manière infructueuse! « Hélas! hélas! s'écrie-t-il, quand je songe aux années passées, dans le grand nombre de jours que j'ai comptés, je

(1) Non e colpa maisempre empia e mortale.

(2) Ogni cosa ch'io veggio mi consiglia.

(3) Veggio nel volto tuo col penisier mio.

n'en trouve pas un seul qui ait été complètement en mon pouvoir. Les fausses espérances, les vains désirs, les plaintes d'amour, les vœux et les soupirs (car il n'y a pas un sentiment humain que je n'aie éprouvé), m'ont tenu, je le vois à présent, toujours éloigné du bien et du mal. Je m'en vais pas à pas; le soleil diminue, l'ombre s'accroît, je suis faible et fatigué, et je me sens près de tomber.

« Tantôt triste et glacé, tantôt plein d'ardeur, et toujours le cœur chargé d'ennuis, je regarde tristement l'avenir dans le passé, et le bonheur, par son peu de durée ne m'afflige pas moins que le mal. Egalement las de la bonne et de la mauvaise fortune, je demande pitié à Dieu. Je vois que les heures de jouissance de la vie se passent rapidement et que les misères humaines ne périssent qu'à la mort. »

Je ne puis me refuser au plaisir de citer encore un sonnet de Michel-Ange, traduit par Sainte-Beuve; c'est le seul moyen qui me reste de montrer ce que seraient ces sonnets rendus en vers par un vrai poète. Michel-Ange écrivit ce sonnet à l'âge de quatre-vingt-un ans :

Ma barque est tout à l'heure aux bornes de la vie;
Le ciel devient plus sombre et le flot plus dormant;
Je touche aux bords où vont chercher leur jugement,
Celui qui marche droit et celui qui dévie.

Oh! quelle ombre ici-bas mon ame a poursuivie!
Elle s'est fait de l'art un monarque, un amant,
Une idole, un veau d'or, un oracle qui ment;
Tout est creux et menteur dans ce que l'homme envie.

Aux abords du tombeau qui pour nous va s'ouvrir,
O mon ame, craignons de doublement mourir;
Laissons là ces tableaux qu'un faux brillant anime;

Plus de marbre qui vole en éclats sous mes doigts!
Je ne sais qu'adorer l'adorable victime
Qui pour nous recevoir a mis les bras en croix!

X. Marmier.

Le Siècle.[1]

A UNE FEMME POÈTE

I.

Vos lèvres ont un chant pur et grave comme elles...
Il atteint donc aussi les jeunes et les belles,
Ce glaive de tristesse et d'intime douleur
Qui frappe, de mes jours, les plus fermes au cœur!
La femme a retrouvé son instinct prophétique :
Fixant sur l'horizon un œil mélancolique,
Elle sonde, elle aussi, ce terrible avenir,
Et jusqu'en son bonheur se surprend à gémir.
Belle naguère encor de son insouciance,
Comme nous maintenant elle écoute en silence,
Et tremble aussi de voir avec ses matelots
Le navire vivant s'abîmer dans les flots.
Quelque chose lui dit que cette vieille terre,
Impuissante et glacée, achève sa carrière,
Et que dans ces rumeurs qui de tous les chemins
S'élèvent tristement sur les pas des humains
Un monde qui se brise exhale son génie,
Et par toutes les voix chante son agonie.

(1) Ce morceau fera partie de la seconde édition de *la Vie intime*, poésies par Antoine de Latour, qui paraîtra le 25 à la librairie de H. Fournier, rue de Seine, 14.

Les peuples savent bien qu'un monde va périr,
Et que leur tâche à tous est de l'ensevelir ;
Mais leurs yeux sont fermés, et, dans la nuit profonde,
Leur aveugle terreur mène ce deuil d'un monde.
Le poète lui seul, en ce désert mouvant,
A compris le simoun qui s'avance en grondant,
Et quand la caravane, un moment incrédule,
Se couche et mord d'effroi le sable qui la brûle,
Lui seul vers l'horizon lève des yeux sereins,
Lui seul crie au fléau : Je sais de qui tu viens.

Oh ! j'ai pitié de moi, quand je viens à me dire
Qu'en de vaines langueurs laissant tomber la lyre,
Quand tout souffre et se meurt de ce doute profond
Qui creuse dans le siècle un abîme sans fond,
J'ai prodigué parfois aux genoux d'une femme
Des chants qu'un monde entier réclamait de mon ame,
Et poussé sans remords un cri de cet amour
Qui se dit éternel, éternité d'un jour !
Trève donc une fois à ces molles souffrances !
Lorsque, prête à franchir ses rivages immenses,
La mer lance déjà, par-delà monts et bois,
Aux portes des cités sa menaçante voix,
Lorsque s'interrogeant dans leur funèbre attente,
Les générations se lèvent d'épouvante,
Convient-il qu'en tombant dans son obscur vallon
La fleur de l'amandier maudisse l'aquilon ?

II.

Ainsi, plein de notre âge et de ses destinées,
Je voyais se hâter le déclin des années ;
Semblable, en ma pensée, au pauvre pélerin
Qui, faute d'un peu d'eau, tombe et meurt en chemin,
Ce monde allait finir faute d'une parole,
Et de mes humbles chants je lui portais l'obole.

Insensé que j'étais! un homme peut mourir;
Le cèdre que les monts ont vu naître et grandir,
Tombe, et sous ses débris ébranle au loin la terre;
Le temple révéré qui, sous son toit de pierre,
Tient captive ici-bas l'immensité d'un Dieu,
Au gré d'un faible enfant dévoré par le feu,
S'efface, et par les vents sa cendre dispersée
Reporte vers le ciel l'éternelle pensée;
Vésuve qui bouillonne en ses flancs tourmentés
Dans les plis de sa lave étouffe des cités;
Le sol tremble, et soudain dans une nuit béante
S'ouvre pour tout un peuple une tombe vivante...
Tout cela vit si peu! mais à l'humanité
Dieu fit les jours plus longs, et lui seul a compté.
Nul à l'humanité ne marquera son heure :
Rien n'y peut. Elle va, que sa voix chante ou pleure,
Elle va, dans les pleurs ou les chants tour à tour
Elle accomplit sans fin l'œuvre de chaque jour.
Tantôt comme un coursier qui fléchit sous son maître,
Qui se plaint que le but est trop lent à paraître,
Et dont le pas plus sourd retentit faiblement,
Tant son pied dans le sable entre profondément,
Elle avance avec peine et sa marche est pesante;
Tantôt elle s'élance, et de sa bouche ardente
Elle sème, en courant, sur les mortels sillons
Des mots qui vont germer en sanglantes moissons;
Mais ce ne sont pas là des signes d'agonie :
C'est que dans ses douleurs saintement rajeunie,
Elle va rattacher d'un bras ferme et puissant
Une palme nouvelle à son front renaissant.
J'en jure par le Christ! sa parole féconde
Comme une aile de feu couvrit un jour le monde,
Et d'un autre néant, à l'appel de sa voix,
L'humanité sortit une seconde fois.

ANTOINE DE LATOUR.

CHRONIQUE.

A voir, cette semaine, les colonnes de nos gazettes envahies par les débats de la cour d'assises, à lire tous ces discours d'accusés, ces plaidoiries d'avocats et ces résumés de procureurs-généraux, ne dirait-on pas que nous revenons aux chambres ardentes, aux chambres étoilées, au grand-prévôt et au livre rouge du Châtelet? Les abords du Palais de Justice étaient encombrés le soir de l'arrêt Lacenaire, comme aux beaux temps de Mme Lescombat ou de Mme de Brinvilliers. Vous devez savoir que si l'affaire Fieschi est renvoyée au 15 décembre, en revanche les tribunaux en ont fini bien vite avec celle de Lacenaire. Lacenaire, ce commis voyageur qui parle latin et traduit Horace, Lacenaire, le journaliste du *Bon Sens* et le collaborateur déclaré de M. Scribe, Lacenaire n'a pu trouver grace devant les jurés! Il est vrai que, parmi tous les jurés que renferme la cour d'assises, pas un n'aurait peut-être traduit aussi élégamment que Lacenaire la première ode d'Horace *ad Mœcenatem*. Lacenaire répète, dans sa prison, à qui veut l'entendre, qu'il n'avait qu'une crainte, celle de gâter sa belle latinité au milieu de tant d'idiomes barbares d'avocats. Il les déclare tous inhabiles à parler, et parfaitement incapables de le comprendre. Lacenaire n'a rien de son cousin, qui possède *la terre des Adrets*, rien de Robert Macaire, le professeur émérite qui fait crier si burlesquement sa tabatière sous ses doigts. Lacenaire n'a pas d'élève; il ne fait pas reposer ses affections sur la tête d'un Bertrand, son souffre-douleur ou son Pylade; Lacenaire, au lieu de commander, obéit. Il obéit à la nécessité dont il reconnaît la main de fer. — Le 31, j'ai un billet à payer, voilà qui est bien; il faut être honnête homme, je tuerai quelqu'un le 31. Ainsi raisonne Lacenaire; les jours d'échéance, disait-il, sont des jours rouges, et c'est une faute que l'ALBO *notanda lapillo* du poète latin. Horrible latiniste que ce Lacenaire! Il y a des éditeurs qui lui font déjà

des propositions pour une traduction de Properce; on sait, à n'en pas douter, que M. le chevalier Poirson s'occupe aussi des répétitions du vaudeville de Lacenaire avec M. Scribe! La rage de l'accaparement est si furieuse par le temps qui court, qu'un article de Lacenaire serait payé cent francs à quelque journal que ce fût, au lieu des cent sous qu'il recevait jadis au *Bon Sens*.

Ce triste procès n'aura servi qu'à démontrer clairement le peu de terreur et de respect qu'inspirent les cours d'assises. Aux yeux d'un philosophe comme Lacenaire, la cour d'assises n'a dû être, en effet, qu'une méchante salle en papier peint, ornée de six fenêtres, de trois gendarmes et d'un tuyau de chaleur. Dans cette salle, et à quelques pas du prévenu, sont d'abord les journalistes qui taillent leurs plumes et dessinent irrévérencieusement, pendant la séance, certains profils du parquet sur leurs pupitres de bois. Au-dessus du président, il y avait autrefois un crucifix; aujourd'hui, il y a une pendule. Pour quelques centimes, le condamné peut se donner le plaisir de lire le matin la *Gazette des Tribunaux*, cette joyeuse portière qui vous raconte si bien les débats et les cancans de la veille, la *Gazette des Tribunaux* qui ne semble instituée que pour tailler des patrons de rôle à Arnal. Le malheur veut en outre que les avocats d'office qu'on lui donne, ou même les avocats qu'il a contre lui, ne parlent pas toujours très purement la langue de d'Aguesseau et de Gerbier. Si le condamné, pendant ces discours, tenait en main le Dictionnaire de l'Académie, il pourrait souvent annoter d'énormes fautes de français. Aujourd'hui encore, nous assistions, bien malgré nous, à telles plaidoiries de la sixième chambre, dans lesquelles le talent des avocats n'a pas certainement brillé. Ces messieurs se renvoyaient l'un à l'autre d'étranges barbarismes, et méritaient bien d'être condamnés pour attentat sérieux à la syntaxe. Pendant que de jeunes avocats, en tête desquels nous prenons plaisir à placer le nom de maître Bethmont, luttent chaque jour contre cette vulgarité de style et de formes judiciaires, d'autres s'établissent obstinément dans leurs phrases prolixes et défectueuses, comme s'ils tenaient à la succession de l'Intimé. C'est une chose merveilleuse que ce Palais de Justice, où tout ce qui était mauvais autrefois est encore mauvais et à sa place aujourd'hui. Les plus absurdes réglemens y sont à l'ordre du jour. Vous recevrez, par exemple, une assignation de témoin pour dix heures précises, et votre affaire ne sera pas appelée avant quatre heures. Pour dédommagement de cette journée perdue, le tribunal vous octroie deux francs par les mains crochues de son huissier. Ainsi avons-nous passé hier cinq grandes heures à écouter de fort mauvaises plaidoiries, parce qu'il avait plu à M. de Saint-Cricq de ne pas se rendre à une affaire intentée par lui au propriétaire du Café Anglais, affaire dans laquelle M. de Saint-Cricq avait assigné lui-même les convives les plus distingués de ce restaurant. Les singularités de M. le comte Jules de Saint-Cricq feraient à coup sûr un fort beau sujet de roman moderne. Ce fut M. de Saint-Cricq qui, sous le pré-

texte *de se rafraîchir*, entra un soir à Tortoni, et se fit servir trois glaces; il but la première et mit les deux autres dans ses bottes. Il prenait aussi d'habitude la salière pour sucrer son thé, et s'étonnait de trouver un goût si âcre à cette feuille béchique. Après une grave dissertation sur la Pologne, il saisit un jour un saladier dont il se fit une coiffure au jaune d'œuf. Vers les deux heures du matin, il n'était pas rare, il y a un mois, d'entendre à la porte basse du Café Anglais un grand cliquetis de fourchettes. C'était M. de Saint-Cricq arrangeant lui-même ses épices, ses cotelettes et ses salades. Drapé comme Agamemnon dans un immense manteau bleu qu'il ne quittait pas, même pendant la canicule, M. de Saint-Cricq s'asseyait à une petite table du fond, après avoir eu soin d'ouvrir toutes les portes du café. Il était fort sobre, il buvait peu, et parlait beaucoup de Napoléon. Désordonnée, fantasque, la conversation de M. de Saint-Cricq était cependant spirituelle, d'un tour vif, paradoxal; elle passait en revue, dans la même soirée, les acteurs de la Porte-Saint-Martin, l'affaire Fieschi et le procédé Chaptal pour la salade. Depuis quelque temps, le théâtre de la Porte-Saint-Martin était devenu le palladium de M. de Saint-Cricq. Malheur a qui eût touché devant lui aux célébrités de ce théâtre, à M. Harel, à Lockroy et à Mélingue! M. de Saint-Cricq protégeait ouvertement *Robert Macaire* qu'il comparait à la *Folle Journée* de Beaumarchais. Les avant-scènes de la Porte-Saint-Martin, tanières obscures que de bons bourgeois appellent encore des baignoires, abritaient régulièrement chaque soir la triple redingotte de M. le comte de Saint-Cricq; là, étendu sur trois chaises, il écoutait le dialogue de M. d'Épagny ou de M. Gabriel, la grande et la petite pièce. M. de Saint-Cricq, de cette loge même, causait familièrement avec les acteurs pendant qu'ils étaient en scène. La verve de Frédéric Lemaître n'était jamais plus comique et plus entraînante que lorsque M. de Saint-Cricq encourageait par sa présence le drame de Macaire. Si l'auteur futur du roman que j'invite mes confrères à écrire, sous le titre de *Vie de M. de Saint-Cricq*, était friand de notes et de sujets de chapitres, je lui en abandonne d'avance quelques-uns. Le premier chapitre pourrait s'intituler, par exemple : *Des fiacres et des moustaches de M. de Saint-Cricq*. Nous ne croyons pas que beaucoup de coiffeurs aient eu recours au mélange que ce fashionnable d'un goût nouveau employait pour ses moustaches; un peu de *cold cream*, beaucoup de tabac et de chandelle. Quant aux fiacres de M. de Saint-Cricq, ils le suivaient quelquefois douze à quinze à la file, quand il entrait au Café Anglais, en l'appellant *Pavillon!* M. de Saint-Cricq était cependant le père des fiacres. Un jour il en prit dix-sept, pour une affaire qu'il avait à cœur de terminer. Depuis une scène fâcheuse arrivée au Café Anglais, ce rendez-vous nocturne des soupeurs modernes, M. de Saint-Cricq marchait à béquilles; mais sa distraction ordinaire les lui fit un jour oublier chez M. Gisquet lui-même. Il venait porter plainte contre le Café Anglais, devant M. le préfet de police, prétendant qu'il était demeuré

boiteux à la suite d'une lutte avec le maître du café, et ce jour-là, il descendit cependant très ingambe les escaliers de la préfecture..... Une autre fois, à Longchamps, il parcourut lui-même l'avenue des Champs-Élysées, à cheval et vêtu de trois manteaux; malgré la chaleur, il portait des bottes fourrées et un parapluie ouvert. Ces excentricités n'empêchaient pas M. de Saint-Cricq d'être un homme éminemment spirituel, rempli de goût et d'atticisme à ses heures. Nous l'avons entendu plus d'une fois faire la critique d'une pièce, en feuilletoniste consommé. Depuis quelque temps, le propriétaire du Café Anglais, qui trouvait M. de Saint-Cricq fort incommode, l'avait menacé de lui fermer l'entrée du café. M. de Saint-Cricq n'en ouvrait pas moins les fenêtres et les portes chaque soir, avec des passe-partout qu'il faisait fabriquer; il était devenu le tyran des bas de soie et des rhumatismes. Les habitués toussaient et portaient des plaintes, les dames se trouvaient mal en voyant la barbe diogénique de M. de Saint-Cricq. Voulant, bon gré mal gré, rentrer chez M. Delaunay, son amphytrion de tous les soirs, M. de Saint-Cricq accusait hier M. Delaunay de coups volontaires devant la sixième chambre de la police correctionnelle. La déposition spirituelle de l'un de nos dandies les plus distingués, M. Ernest Leroy, assigné comme témoin dans cette affaire, a plus d'une fois provoqué le rire du tribunal; il a cité le mot de M. de Saint-Cricq au maître du café: *Je suis entré ici, monsieur, par la volonté de mon père et de M. Gisquet, je n'en sortirai que par la force des baïonnettes.* M. Delaunay a été acquitté; M. de Saint-Cricq s'en console en dînant chaque jour avec les Bédouins de M. Harel.

Ces Bédouins (nous sommes honteux de le dire après tant de monde), sont merveilleux. Tout conspire à leur succès inoui, une adresse étrange et un grand dédain de charlatanisme; les Bédouins ne sont pas des acteurs, ils ont l'air de jouer aux barres pour eux et entre eux. Leurs attitudes, et la musique même de leurs tours vous reportent à ces fabuleuses histoires de jongleurs dont le sultan Aroun al Raschid écoute le récit avec tant d'avidité. Aucune parole ne saurait donner idée de ces colonnes humaines qui s'enlacent en spirales jusqu'aux frises du théâtre comme les boa, et se dévident tout d'un coup aux acclamations de la foule. C'est tout un poème de souplesse, de force et d'agilité. Comme tous les phénomènes, les Bédouins ont du reste trouvé leurs détracteurs. Des envieux voudraient que leur couleur naturelle ne fût que le résultat d'un procédé chimique, d'une teinture menteuse comme celle du cacao, du bitume des peintres, ou même du jus de réglisse. C'est ainsi que le peuple d'Amsterdam accusait le docteur Ruysch, en 1667, de peindre avec du sang les corps humains. M. Harel sait mieux que personne à quoi s'en tenir sur le compte de ses acteurs indigènes. Il placera incessamment, sous la grille des affiches, leur généalogie africaine, les noms de leurs pères, oncles et parrains. La Porte-Saint-Martin fait chaque soir d'abondantes recettes avec ces Bédouins qui nous sauvent, il faut bien le reconnaître, de la pitoyable littérature de son théâtre. On

dit même que le bruit de leur succès a quelque peu troublé le sommeil tranquille d'Auriol. Auriol, vous le savez, c'est le clown charmant du Cirque-Olympique. Qui n'a pas vu Auriol, le capricieux Trilby de tant de crinières, le Triboulet du manége, le Sancho Pança des écuyers? Auriol, avec un cheval de carton, met en fuite toute la cavalerie de Franconi. Auriol, c'est la meilleure satire de l'équitation et du cheval; il s'offre d'en prouver chaque soir l'inutilité. Il chevauche sur une frise, sur une bouteille, sur un bâton de chaise, sur un homme. Vous croyez Auriol roulant dans le sable du manége; Auriol est à côté de vous sur votre banquette; il lit votre *Vert-Vert*, et retombe ensuite sur ses pieds des secondes d'avant-scène. Auriol, c'est le seul être poétique que Shakspeare ne renierait pas sans doute par ces temps mauvais; il tombe d'aplomb sur les épaules de Caliban, et se joue avec les gazes de Miranda. Auriol, apprenant donc l'autre jour le succès des Bédouins, a parié sauter plus haut qu'eux et se faire Bédouin lui-même pendant une heure. Ces clowns ne sont en vérité d'aucun lieu et d'aucune patrie! Qu'il vienne demain à Paris un Anglais léger comme un sylphe (ce qui n'est pas à coup sûr le fait d'un Anglais), Auriol se fera Anglais pour le dépasser. Si le pari tient, nous vous rendrons compte de cette nouvelle gentillesse d'Auriol.

Vous deviez croire qu'après le grand drame de la cour d'assises, les théâtres feraient défaut cette semaine. Ils n'en ont pas été moins remuans. La Gaîté, le Cirque-Olympique, l'Opéra-Comique et le Vaudeville ont inauguré des pièces. Le Cirque-Olympique nous a livré un gros mélodrame, appelé *Toniotto*. C'est l'histoire de Martin Guerre des *Causes célèbres;* Mme Charles C..., jeune première de ce théâtre, a joué son rôle avec sensibilité et passion. — Au Vaudeville, *l'Ami de la Garnison* a été quelque peu contrarié au sujet d'Arnal; ceci nous a valu un feuilleton piquant de M. Janin, et une réponse fort spirituelle d'Arnal à M. Janin, ajoutent quelques initiés. — L'Opéra-Comique, qui nous tient en réserve Mme Damoreau-Cinti, la grande chanteuse, a voulu sans doute faire patienter ses abonnés avec *la Grande-Duchesse*. La duchesse Mathilde aime un officier, le jeune Albert (les duchesses de l'Opéra-Comique aiment généralement des officiers); mais Amélie, qui n'est pas grande-duchesse, aime aussi M. Albert. Elle raconte à sa *souveraine* ses tourmens secrets, sa plaie profonde : on veut l'unir à un baron nommé Diderik. A cette confidence, la grande-duchesse est singulièrement émue; elle chante un duo avec Albert, duo perfide, car elle lui promet son consentement à cet hymen, et elle commence au contraire par l'exiler en l'envoyant en mission. (Les missions diplomatiques sont du ressort de Feydeau, comme les cent mille écus sont toujours, au Gymnase, le moyen d'accommodement de M. Scribe.) Loin d'unir Amélie à son amant, la grande-duchesse la marie donc à ce baron Diderik. A partir de ce début, les auteurs cinglent à pleines voiles vers *Romeo et Juliette*. Amélie sera Juliette, Albert Romeo. Les faiseurs de livret ne procèdent pas autrement.

La pièce de MM. Mélesville et Caraffa est toutefois moins dramatique, on le pense bien, que celle de *Roméo et Juliette*. Le contraste piquant du second acte nous a cependant frappés, autant que le duo du quatrième entre Mmes Prévost et Casimir. Le quatuor du troisième acte et l'invocation d'Anna méritent aussi des éloges; l'introduction renferme des parties fort distinguées. Mlle Prévost a chanté avec beaucoup de grace et de sentiment l'air où elle confesse sa trahison à Amélie. Mlle Lebrun crie beaucoup trop au troisième acte, et minaude avec des facons de province. Espérons que *la Grande-Duchesse* ne retardera pas trop long-temps les débuts de Mme Damoreau-Cinti.

En fait de nouvelles, peu de chose. Le gouvernement papal vient de mettre opposition à ce que M. Ingres, nouveau directeur de l'académie de Rome, copiât les loges du Vatican. M. de Latour-Maubourg, que le procès de Fieschi retient chez nous, vient d'expédier d'ici même à la cour de Rome ses lettres de recommandation à ce sujet. — Un journal raconte que Mme Malibran s'est démis le pied et n'en a pas moins paru en béquilles sur le grand théâtre de Naples, où elle a chanté *Il Barbiere* devant le roi de Naples, qui l'a fait redemander.

Enfin, cette semaine nous a amené une foule de livres, parmi lesquels nous devons citer *la Fleur des pois*, par M. de Balzac, et *la Folle d'Orléans*, par notre bibliophile Jacob.

— La seconde livraison de l'*Histoire de la Marine française*, par Eugène Sue, vient d'être mise en vente chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10 (1). Cette publication, également remarquable comme œuvre littéraire et comme luxe typographique, a réalisé toutes les espérances que l'on pouvait fonder sur le nom de l'auteur.

— Les ouvrages de Byron, malgré leur immense célébrité, sont encore très mal connus en France. Les femmes et les gens du monde, ont cherché dans *Manfred* et dans *Lara*, dans le *Giaour* et le *Pélerinage*, ce que le poète n'avait jamais rêvé en écrivant l'intérêt romanesque. Cette méprise est due, en grande partie, aux traductions imparfaites que nous avions jusqu'ici. Pour apercevoir nettement le caractère exclusivement lyrique de Byron, il faut posséder tous les détails de sa pensée; or, les deux traductions qui ont précédé celle de M. Benjamin Laroche sont faites avec trop de précipitation et de négligence pour initier le lecteur français à toutes les richesses de l'original. Si M. B. Laroche continue comme il a commencé, nous espérons que la France connaîtra bientôt Byron (2).

(1) 64 pages de texte, caractère philosophie avec une magnifique vignette gravée sur acier. Prix, 1 franc.

(2) Nouvelle traduction de Byron, chez Charpentier, rue de Seine.

— Plusieurs femmes ont consacré leurs plumes à l'éducation de l'enfance; aux unes, on peut reprocher de s'être renfermées dans la haute sphère des théories et des observations physiologiques; aux autres, de n'avoir écrit que des romans, que des contes, fort intéressans, j'y consens, mais sans utilité pratique. Mlle Ulliac Tremadeure, déjà couronnée pour son roman de la *Fille du Sabotier*, vient d'obtenir une nouvelle distinction de la part de la société d'encouragement pour l'instruction primaire pour son livre de la *Pierre de touche* (1). C'est tout à la fois un roman, une dissertation philosophique, un petit drame, écrit d'un style simple et net.

— *Jules-Joseph*, *Pensée intime*, par M. Fresse-Montval, est un livre écrit avec goût et simplicité; malheureusement l'auteur, qui semble obsédé de préoccupations politiques, fort peu de saison, s'abandonne trop complaisamment aux disgressions et aux lieux communs: le talent est de tous les partis, l'ennui ne l'est d'aucun.

— Les *Poésies de l'Ame*, par Mlle Eulalie Favier, sont une pâle contrefaçon de sentimens et d'émotions assez vulgaires. Tous les murmures de la brise ne sont pas de l'harmonie; des arbres, des ruisseaux, un ciel bleu ne constituent pas toujours un paysage. Ces vers ne manquent cependant pas de moelleux et de laisser-aller; mais l'auteur, qui est un enfant du midi, aurait dû les colorer un peu davantage des teintes basanées de son brûlant soleil de Marseille.

— *Jeanne Allenby* est une production du sol britannique qui, pour être transportée en français, n'a perdu ni de sa grace, ni de son intérêt.

— M. N. Bettoni éditeur du *Panthéon des Nations*, vient de publier les *Mémoires d'un typographe Italien*.

— Le nouvel ouvrage politique dont nous avons donné un fragment à nos lecteurs, *le Gouvernement de juillet*, *les partis et les hommes politiques de 1830 à 1835*, par l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*, paraîtra lundi.

(1) Librairie de Pesron, 1 vol. in-8.

LE

LYS DANS LA VALLÉE.

Il est des anges solitaires.
(SÉRAPHÎTA.)

Les deux enfances.

(SUITE.)

Le soir, j'écrivis à ma mère de m'envoyer des habillemens et du linge, en lui annonçant que je restais à Frapesle. Ignorant la grande révolution qui s'accomplissait alors, et ne comprenant pas l'influence qu'elle devait exercer sur mes destinées, je croyais retourner à Paris pour y achever mon droit; l'École ne reprenait ses cours que dans les premiers jours du mois de novembre, j'avais donc deux mois et demi devant moi. Pendant les premiers momens de mon séjour, je tentai de m'unir intimement à M. de Mortsauf; ce fut un temps d'impressions cruelles. Je découvris en cet homme une irascibilité sans causes, une promptitude d'action dans un cas désespéré, qui m'effrayèrent; il se rencontrait en lui des retours soudains du gentilhomme si valeureux à l'armée de Condé, quelques

éclairs paraboliques de ces volontés qui peuvent, au jour des circonstances graves, trouer la politique à la manière des bombes, et qui, par les hasards de la droiture et du courage, font d'un homme condamné à vivre dans sa gentilhommière, un d'Elbée, un Bonchamp, un Charette. Alors son nez se contractait, son front s'éclairait, et ses yeux lançaient une foudre aussitôt amollie. J'avais peur qu'en surprenant le langage de mes yeux, M. de Mortsauf ne me tuât sans réflexion. A cette époque, j'étais exclusivement tendre. La volonté, qui modifie si étrangement les hommes, commençait seulement à poindre en moi. Mes excessifs désirs m'avaient communiqué ces rapides ébranlemens de la sensibilité qui ressemblent aux tremblemens de la peur. La lutte ne me faisait pas trembler, mais je ne voulais pas perdre la vie sans avoir goûté le bonheur d'un amour partagé. Les difficultés et mes désirs grandissaient sur deux lignes parallèles. Comment parler de mes sentimens? J'étais en proie à de navrantes perplexités. J'attendais un hasard, j'observais, je me familiarisais avec les enfans dont je me fis aimer, je tâchais de m'identifier aux choses de la maison. Insensiblement M. de Mortsauf se contint moins avec moi. Je connus donc ses soudains changemens d'humeur, ses profondes tristesses sans motif, ses soulèvemens brusques, ses plaintes amères et cassantes, sa froideur haineuse, ses mouvemens de folie réprimés, ses gémissemens d'enfant, ses cris d'homme au désespoir, ses colères imprévues. La nature morale se distingue de la nature physique en ceci, que rien n'y est absolu; l'intensité des effets est en raison de la portée des caractères, ou des idées que nous groupons autour d'un fait. Mon maintien à Clochegourde, l'avenir de ma vie, dépendaient de cette volonté fantasque. Je ne saurais vous exprimer quelles angoisses pressaient mon ame, alors aussi facile à s'épanouir qu'à se contracter, quand, en entrant, je me disais : — Comment va-t-il me recevoir? Quelle anxiété de cœur me brisait alors que tout à coup un orage s'amassait sur son front neigeux. C'était un qui-vive continuel. Je tombai donc sous le despotisme de cet homme. Mes souffrances me firent deviner celles de madame de Mortsauf. Nous commençâmes à échanger des regards d'intelligence, mes larmes coulaient quelquefois quand elle retenait les

siennes. La comtesse et moi, nous nous éprouvâmes ainsi par la douleur. Combien de découvertes n'ai-je pas faites durant ces quarante premiers jours pleins d'amertumes réelles, de joies tacites, d'espérances tantôt abîmées, tantôt surnageant. Un soir je la trouvai religieusement pensive devant un coucher de soleil qui rougissait si voluptueusement les cimes en laissant voir la vallée comme un lit, qu'il était impossible de ne pas écouter la voix de cet éternel Cantique des Cantiques par lequel la nature convie à l'amour. La jeune fille reprenait-elle des illusions envolées? la femme souffrait- elle de quelque comparaison secrète? Je crus voir dans sa pose un abandon profitable aux premiers aveux, et lui dis :

— Il est des journées difficiles!

— Vous avez lu dans mon ame, me dit-elle, mais comment?

— Nous nous touchons par tant de points, répondis-je. N'appartenons-nous pas au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et pour le plaisir, dont les qualités sensibles vibrent toutes à l'unisson en produisant de grands retentissemens intérieurs, et dont la nature nerveuse est en harmonie constante avec le principe des choses. Mettez-les dans un milieu où tout est dissonnance? ces personnes souffrent horriblement, comme aussi leur plaisir va jusqu'à l'exaltation quand elles rencontrent les idées, les sensations ou les êtres qui leur sont sympathiques. Mais il est pour nous un troisième état dont les malheurs ne sont connus que des ames affectées par la même maladie et chez lesquelles se rencontrent de fraternelles compréhensions. Il peut nous arriver de n'être impressionnés ni en bien ni en mal; un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accens qui se perdent dans le silence! espèce de contraction terrible d'une ame qui se révolte contre l'inutilité du néant! Jeux accablans dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrens, il en résulte d'horribles affaiblissemens, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles. N'ai-je pas exprimé nos communes douleurs?

Elle tressaillit, et sans cesser de regarder le couchant, elle me

répondit : — Comment si jeune savez-vous ces choses ? Avez-vous donc été femme ?

— Ah ! lui répondis-je d'une voix émue, mon enfance a été comme une longue maladie.

— J'entends tousser Madelaine, dit-elle en me quittant avec [illegible]tion.

La comtesse me vit assidu chez elle sans en prendre ombrage, par deux raisons. D'abord, elle était pure comme un enfant, et sa pensée ne se jetait dans aucun écart. Puis, j'amusais M. de Mortsauf, je fus donc une pâture à ce lion sans ongles et sans crinière. Enfin, j'avais fini par trouver une raison de venir qui nous parut plausible à tous. Je ne savais pas le trictrac, M. de Mortsauf me proposa de me le montrer, j'acceptai ; dans le moment où se fit notre accord, la comtesse ne put s'empêcher de m'adresser un regard de compassion qui voulait dire : « Mais vous vous jetez dans la gueule du loup ! » Si je n'y compris rien d'abord, le troisième jour je sus à quoi je m'étais engagé. Ma patience que rien ne lasse, ce fruit de mon enfance, se murit pendant ce temps d'épreuve. Ce fut un bonheur pour le comte que de se livrer à de cruelles railleries quand je ne mettais pas en pratique le principe ou la règle qu'il m'avait expliquée ; si je réfléchissais, il se plaignait de l'ennui que cause un jeu lent ; si je jouais vite, il se fâchait d'être pressé ; si je faisais des écoles, il me disait, en en profitant, que je me dépêchais trop. Ce fut une tyrannie de magister, un despotisme de férule, dont je ne puis vous donner une idée qu'en me comparant à Epictète tombé sous le joug d'un enfant méchant. Quand nous jouâmes de l'argent, ses gains constans lui causèrent des joies déshonorantes, mesquines. Un mot de sa femme me consolait de tout, et le rendait promptement au sentiment de la politesse et des convenances. Bientôt je tombai dans les brasiers d'un supplice imprévu. A ce métier, mon argent s'en allait. Quoique M. de Mortsauf restât toujours entre sa femme et moi jusqu'au moment où je les quittais, quelquefois fort tard, j'avais toujours l'espérance de trouver un moment où je me glisserais dans son cœur ; mais pour obtenir cette heure attendue avec la douloureuse patience du chasseur, ne fallait-il pas con-

tinuer ces taquines parties où mon ame était constamment déchirée, et qui m'emportaient mon argent. Combien de fois déjà n'étions-nous pas demeurés silencieux, occupés à regarder un effet de soleil dans la prairie, des nuées dans un ciel gris, les collines vaporeuses, ou les tremblemens de la lune dans les pierreries de la rivière, sans nous dire autre chose que : — La nuit est belle !

— La nuit est femme, madame !

— Quelle tranquillité !

— Oui, l'on ne peut pas être tout-à-fait malheureux ici.

A cette réponse, elle revenait à sa tapisserie. J'avais fini par entendre des remuemens d'entrailles causés par une affection qui voulait sa place. Sans argent, adieu les soirées. J'avais écrit à ma mère de m'en envoyer, ma mère me gronda, et ne m'en donna pas pour huit jours. A qui donc en demander? Et il s'agissait de ma vie! Je retrouvais donc au sein de mon premier grand bonheur les souffrances qui m'avaient assailli partout. Mais à Paris, au collége, à la pension, je m'en étais tiré par une pensive abstinence, mon malheur avait été négatif; à Frapesle, il devint actif. Je connus alors l'envie du vol, ces crimes rêvés, ces épouvantables rages qui sillonnent l'ame et que nous devons étouffer sous peine de perdre notre propre estime. Le souvenir des cruelles méditations, des angoisses que m'imposa la parcimonie de ma mère, m'ont inspiré pour les jeunes gens la sainte indulgence de ceux qui, sans avoir failli, sont arrivés sur le bord de l'abîme comme pour en mesurer la profondeur. Quoique ma probité nourrie de sueurs froides se soit fortifiée en ces momens où la vie s'entr'ouvre et laisse voir l'aride gravier de son lit, toutes les fois que la terrible justice humaine a tiré son glaive sur le cou d'un homme, je me suis dit : — Les lois pénales ont été faites par des gens qui n'ont pas connu le malheur.

En cette extrémité, je découvris, dans la bibliothèque de M. de Chessel, le traité du trictrac, et l'étudiai; puis, mon hôte voulut bien me donner quelques leçons. Moins durement mené, je pus faire des progrès, appliquer les règles et les calculs que j'appris par cœur. En peu de jours, je fus en état de dompter M. de Mortsauf. Quand je le gagnai, son humeur devint exécrable.

Ses yeux éclatèrent comme ceux des tigres, sa figure se crispa, ses sourcils jouèrent comme je n'ai vu jouer les sourcils de personne. Ses plaintes étaient celles d'un enfant gâté. Parfois, il jetait les dés, se mettait en fureur, trépignait, mordait son cornet et me disait des injures. Ces violences eurent un terme. Quand j'eus acquis un jeu supérieur, je conduisis la bataille à mon gré, je m'arrangeai pour qu'à la fin tout fut à peu près égal, en le laissant gagner durant la première moitié de la partie, et rétablissant l'équilibre pendant la seconde moitié. La fin du monde aurait moins surpris le comte que la rapide supériorité de son écolier. Il ne l'avoua jamais. Le dénouement constant de nos parties fut une pâture nouvelle dont son esprit s'empara.

— Décidément, disait-il, ma pauvre tête se fatigue. Vous gagnez toujours vers la fin de la partie, parce qu'alors j'ai perdu mes moyens.

Madame de Mortsauf savait le jeu. Dès la troisième fois, elle s'aperçut de mon manége, et devina d'immenses témoignages d'affection qui ne peuvent être appréciés que par ceux à qui les horribles difficultés du trictrac sont connues. Que ne disait pas cette petite chose? Mais l'amour, comme le dieu de Bossuet, met au-dessus des plus riches victoires, le verre d'eau du pauvre, l'effort du soldat qui périt ignoré. La comtesse me jeta l'un de ces remerciemens muets qui brisent un cœur jeune, elle m'accorda le regard qu'elle réservait à ses enfans! Depuis cette bienheureuse soirée, elle me regarda toujours en me parlant.

Je ne saurais expliquer dans quel état je fus, en m'en allant. Mon ame avait absorbé mon corps, je ne pesais pas, je ne marchais point, je volais. Je sentais en moi-même ce regard, il m'avait inondé de lumière, comme son *Adieu, Monsieur!* avait fait retentir en mon ame les harmonies de l'*O filii, ô filiæ!* de la résurrection paschale. Je naissais à une nouvelle vie. J'étais donc quelque chose pour elle! Je m'endormis en des langes de pourpre. Des flammes passèrent devant mes yeux fermés, en se poursuivant dans les ténèbres, comme les jolis vermisseaux de feu qui courent les uns après les autres sur les cendres du papier brûlé. Dans mes rêves, sa voix devint je ne sais quoi de palpable, une atmosphère qui m'enveloppa de lumière et de parfums, une mélodie qui émoussa,

dulcifia mes pores, me caressa l'esprit. Le lendemain, son accueil exprima la plénitude des sentimens octroyés, et je fus dès lors initié dans les secrets de sa voix. Ce jour devait être un des plus marquans de ma vie. Après le dîner, nous nous promenâmes sur les hauteurs, nous allâmes dans une lande où rien ne pouvait venir; le sol en était pierreux, desséché, sans terre végétale; néanmoins, il s'y trouvait quelques chênes et des buissons pleins de sinelles; mais au lieu d'herbes, des mousses fauves, crépues, allumées par les rayons du soleil couchant, et sur lesquelles les pieds glissaient. Je tenais Madelaine par la main pour la soutenir, et madame de Mortsauf donnait le bras à Jacques. Le comte, qui allait en avant, se retourna, frappa la terre avec sa canne, et me dit avec un accent horrible : — Voilà ma vie! — Oh! mais avant de vous avoir connue, reprit-il en jetant un regard d'excuse à sa femme.

Réparation tardive, elle avait pâli. Quelle femme n'aurait chancelé comme elle en recevant ce coup?

— Quelles délicieuses odeurs arrivent ici, dis-je, et les beaux effets de lumière ! Je voudrais bien avoir à moi cette lande, j'y trouverais peut-être des trésors en la sondant; mais la plus certaine richesse serait votre voisinage. Qui d'ailleurs ne paierait cher une vue aussi harmonieuse à l'œil, et cette rivière serpentine où l'ame se baigne entre les frênes et les aulnes. Voyez la différence des goûts? Pour vous ce coin de terre est une lande, pour moi c'est un paradis.

Elle me remercia par un regard.

— Eglogue! fit-il d'un ton amer, ici n'est pas la vie d'un homme qui porte votre nom. Puis il s'interrompit et dit : — Entendez-vous les cloches d'Azay? J'entends positivement sonner des cloches.

Madame de Mortsauf me regarda d'un air effrayé. Madelaine me serra la main.

—Voulez-vous que nous rentrions faire un trictrac, lui dis-je, le bruit des dés vous empêchera d'entendre celui des cloches.

Nous revînmes à Clochegourde, en parlant à bâtons rompus. Le comte se plaignait de douleurs vives sans les préciser. Quand nous fûmes au salon, il y eut entre nous tous une indéfinissable incer-

titude. M. de Mortsauf était plongé dans un fauteuil, absorbé dans une contemplation respectée par sa femme, qui se connaissait aux symptômes de la maladie et savait en prévoir les accès. J'imitai son silence. Si elle ne me pria point de m'en aller, peut-être crut-elle que la partie de trictrac égaierait le comte et dissiperait ces fatales susceptibilités nerveuses dont les éclats la tuaient. Rien n'était plus difficile que de faire faire à M. de Mortsauf cette partie de trictrac, dont il avait toujours grande envie. Semblable à une petite maîtresse, il voulait être prié, forcé pour ne pas avoir l'air d'être l'obligé, peut-être par cela même qu'il en était ainsi. Si, par suite d'une conversation intéressante, j'oubliais pour un moment mes *salamalek,* il devenait maussade, âpre, blessant, et s'irritait de la conversation en y contredisant tout. Averti par sa mauvaise humeur, je lui proposais une partie; alors il coquettait : — « Il était trop tard, disait-il, je ne m'en souciais pas. » Enfin, des simagrées désordonnées comme chez les femmes qui finissent par vous faire ignorer leurs véritables désirs. Je m'humiliais, je le suppliais de m'entretenir dans une science si facile à oublier, faute d'exercice. Cette fois, j'eus besoin d'une gaîté folle pour le décider à jouer. Il se plaignait d'étourdissemens qui l'empêcheraient de calculer, il avait le crâne serré comme dans un étau, il entendait des sifflemens, il étouffait et poussait des soupirs énormes. Enfin, il consentit à s'attabler. Madame de Mortsauf nous quitta pour coucher ses enfans, et faire dire les prières à sa maison. Tout alla bien pendant son absence, je m'arrangeai pour que M. de Morsauf gagnât. Son bonheur le dérida brusquement. Le passage subit d'une tristesse qui lui arrachait de sinistres prédictions sur lui-même, à cette joie d'homme ivre, à ce rire fou et presque sans raison, m'inquiéta, me glaça. Je ne l'avais jamais vu dans un accès aussi franchement accusé. Notre connaissance intime avait porté ses fruits, il ne se gênait plus avec moi. Chaque jour, il essayait de m'envelopper dans sa tyrannie, d'assurer une nouvelle pâture à son humeur, car il semble vraiment que les maladies morales soient des créatures qui ont leurs appétits, leurs instincts, et veulent augmenter l'espace de leur empire comme un propriétaire veut augmenter son domaine. La comtesse descendit, et vint près du trictrac

pour mieux éclairer sa tapisserie, mais elle se mit à son métier dans une appréhension mal déguisée. Un coup que je ne pus empêcher changea la face de M. de Mortsauf : de gaie, elle devint sombre ; de pourpre, elle devint jaune, ses yeux vacillèrent. Puis il arriva un dernier malheur que je ne pouvais ni prévoir, ni réparer ; il amena pour lui-même un dé foudroyant qui décidait sa ruine. Aussitôt il se leva, jeta la table sur moi, la lampe à terre, frappa du poing sur la console, et sauta par le salon, car je ne saurais dire qu'il marcha. Le torrent d'injures, d'imprécations, d'apostrophes, de phrases incohérentes qui sortit de sa bouche, aurait fait croire à l'antique possession du moyen-âge. Jugez de mon attitude !

— Allez dans le jardin, me dit-elle en me pressant la main.

Je sortis sans que le comte s'aperçût de ma disparition. De la terrasse où je me rendis à pas lents, j'entendis les éclats de sa voix et ses gémissemens qui partaient de sa chambre contiguë à la salle à manger. A travers la tempête, j'entendais aussi la voix de l'ange qui, par intervalles, s'élevait comme un chant de rossignol au moment où la pluie va cesser. Je me promenais sous les acacias par la plus belle nuit du mois d'août finissant, en attendant que la comtesse m'y rejoignît. Elle allait venir, son geste me l'avait promis. Depuis quelques jours une explication flottait entre nous, et semblait devoir éclater au premier mot qui ferait jaillir la source trop pleine en nos ames. Quelle honte retardait l'heure de notre parfaite entente ? Peut-être aimait-elle autant que je l'aimais ce tressaillement semblable aux émotions de la peur, qui meurtrit la sensibilité, pendant ces momens où l'on retient sa vie prête à déborder, où l'on hésite à dévoiler son intérieur, en obéissant à la pudeur qui agite les jeunes filles avant de se montrer à l'époux aimé. Nous avions agrandi nous-mêmes par nos pensées accumulées cette première confidence devenue nécessaire. Une heure se passa. J'étais assis sur la balustrade en briques, quand le retentissement de son pas mêlé au bruit onduleux de la robe flottante anima l'air calme du soir. Ce sont des sensations auxquelles le cœur ne suffit pas !

— M. de Mortsauf est maintenant endormi, me dit-elle. Quand il est ainsi, je lui donne une tasse d'eau dans laquelle on a fait in-

fuser quelques têtes de pavots, et ses crises sont assez éloignées pour que ce remède si simple ait toujours la même vertu. — Monsieur, me dit-elle en changeant de ton et prenant sa plus persuasive inflexion de voix, un hasard malheureux vous a livré des secrets jusqu'ici soigneusement gardés, promettez-moi d'ensevelir dans votre cœur le souvenir de cette scène. Faites-le pour moi, je vous en prie. Je ne vous demande pas de serment, dites-moi le *oui* de l'homme d'honneur, je serai contente.

— Ai-je donc besoin de prononcer ce *oui?* lui dis-je. Ne nous sommes-nous jamais compris?

— Ne jugez point défavorablement M. de Mortsauf en voyant les effets de longues souffrances endurées pendant l'émigration, reprit-elle. Demain il ignorera complètement les choses qu'il aura dites, et vous le trouverez excellent et affectueux.

— Cessez, madame, lui répondis-je, de vouloir justifier le comte, je ferai tout ce que vous voudrez. Je me jetterais à l'instant dans l'Indre, si je pouvais ainsi renouveler M. de Mortsauf et vous rendre à une vie heureuse. La seule chose que je ne puisse refaire est mon opinion, rien n'est plus fortement tissu en moi. Je vous donnerais ma vie, je ne puis donner ma conscience; je puis ne pas l'écouter, mais puis-je l'empêcher de parler? Dans mon opinion, M. de Mortsauf est...

— Je vous entends, dit-elle, en m'interrompant avec une brusquerie insolite, vous avez raison. — M. de Mortsauf est nerveux comme une petite maîtresse, reprit-elle, pour adoucir l'idée de la folie en adoucissant le mot. Mais il n'est ainsi que par intervalles, une fois au plus par année, lors des grandes chaleurs. Combien de maux a causés l'émigration! Combien de belles existences perdues! M. de Mortsauf eût été, j'en suis certaine, un grand homme de guerre, l'honneur de son pays.

— Je le sais, lui dis-je en l'interrompant à mon tour, et lui faisant comprendre qu'il était inutile de me tromper.

Elle s'arrêta, posa l'une de ses mains sur son front, et se dit: — Qui vous a donc ainsi produit dans notre intérieur? — Dieu veut-il m'envoyer un secours, une vive amitié qui me soutienne? reprit-

elle en appuyant sa main sur la mienne avec force, car vous êtes bon, généreux....

Elle leva les yeux vers le ciel, comme pour invoquer un visible témoignage qui lui confirmât ses secrètes espérances, et les reporta sur moi. Électrisé par ce regard qui jetait une ame dans la mienne, j'eus, selon la jurisprudence mondaine, un manque de tact; mais, chez certaines ames, n'est-ce pas souvent précipitation généreuse au-devant d'un danger, envie de prévenir un choc, crainte d'un malheur qui n'arrive pas, et plus souvent encore n'est-ce pas l'interrogation brusque faite à un cœur, un coup donné pour savoir s'il résonne à l'unisson? Plusieurs pensées semblables s'élevèrent en moi comme des lueurs, et me conseillèrent de laver la tache qui souillait ma candeur, au moment où je prévis une complète initiation.

— Avant d'aller plus loin, lui dis-je d'une voix altérée par des palpitations facilement entendues dans le profond silence où nous étions, permettez-moi de purifier un souvenir du passé.

— Taisez-vous, dit-elle vivement en me mettant sur les lèvres un doigt qu'elle ôta aussitôt.

Elle me regarda fièrement comme une femme trop haut située pour que l'injure puisse l'atteindre, et me dit d'une voix troublée :

— Je sais de quoi vous voulez parler. Il s'agit du premier, du dernier, du seul outrage que j'aurai reçu! Ne parlez jamais de ce bal. La chrétienne vous a pardonné, la femme en souffre encore.

— Ne soyez pas plus impitoyable que ne l'est Dieu, lui dis-je en gardant entre mes cils les larmes qui me vinrent aux yeux.

— Je dois être plus sévère, je suis plus faible, répondit-elle.

— Mais, repris-je avec une manière de révolte enfantine, écoutez-moi, quand ce ne serait que pour la première, la dernière et la seule fois de votre vie.

— Eh bien! dit-elle, parlez! Autrement, vous croiriez que je crains de vous entendre.

Sentant alors que ce moment était unique en notre vie, je lui dis avec cet accent qui commande l'attention, que les femmes au bal m'avaient été toutes indifférentes comme celles que j'avais aperçues jusqu'alors; mais qu'en la voyant, moi dont la vie était si

studieuse, dont l'ame était si peu hardie, j'avais été comme emporté par une frénésie qui ne pouvait être condamnée que par ceux qui ne l'avaient jamais éprouvée, que jamais cœur d'homme ne fut si bien empli du désir auquel ne résiste aucune créature et qui fait tout vaincre, même la mort.....

— Et le mépris? dit-elle en m'arrêtant.

— Vous m'avez donc méprisé? lui demandai-je.

— Ne parlons plus de ceci, dit-elle.

— Mais parlons-en? lui répondis-je avec une exaltation causée par une douleur surhumaine. Il s'agit de tout moi-même, de ma vie inconnue, d'un secret que vous devez connaître; autrement, je mourrais de désespoir! Ne s'agit-il pas aussi de vous, qui, sans le savoir, avez été la dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi.

Alors je lui contai mon enfance et ma jeunesse, non comme je vous l'ai dite, en la jugeant à distance; mais avec les paroles échevelées du jeune homme dont les blessures saignaient encore. Ma voix retentit comme la hache des bûcherons dans une forêt. Oui, devant elle tombèrent à grand bruit les années mortes, les longues douleurs qui les avaient hérissées de branches sans feuillages. Je lui peignis avec des mots enfiévrés une foule de détails terribles dont je vous ai fait grace; j'étalai le trésor de mes vœux brillans, l'or vierge de mes désirs, tout un cœur brûlant conservé sous les glaces de ces alpes entassées par un continuel hiver. Lorsque courbé sous le poids de mes souffrances redites avec les charbons d'Isaïe, j'attendis un mot de cette femme qui gardait sa tête baissée; elle éclaira les ténèbres par un regard, elle anima les mondes terrestres et divins par un seul mot.

— Nous avons eu la même enfance! dit-elle en me montrant un visage où reluisait l'auréole des martyrs.

Après une pause où nos ames se marièrent dans cette même pensée consolante : — Nous n'étions donc pas seuls à souffrir! la comtesse me dit de sa voix réservée pour parler à ses chers petits, comment elle avait eu le tort d'être une fille quand les fils étaient morts. Elle m'expliqua les différences que son état de demoiselle sans cesse attachée aux flancs d'une mère, mettait entre

ses douleurs et celles d'un enfant jeté dans le monde des colléges. Ma solitude avait été comme un paradis, comparée au contact de la meule sous laquelle son ame fut sans cesse meurtrie, jusqu'au jour où sa véritable mère, sa bonne tante l'avait sauvée en l'arrachant à son supplice dont elle me raconta les renaissantes douleurs. C'étaient les inexplicables pointilleries insupportables aux natures nerveuses qui ne reculent pas devant un coup de poignard, et meurent sous l'épée de Damoclès : tantôt une expansion généreuse arrêtée par un ordre glacial, tantôt un baiser froidement reçu; un silence tour à tour imposé, reproché; des larmes dévorées qui lui restaient sur le cœur; enfin les mille tyrannies du couvent, cachées aux yeux des étrangers sous les apparences d'une maternité glorieusement exaltée. Sa mère tirait vanité d'elle, et la vantait, mais elle payait cher le lendemain ces flatteries nécessaires au triomphe de l'institutrice. Quand, à force d'obéissance et de douceur, elle croyait avoir vaincu le cœur de sa mère, et qu'elle s'ouvrait à elle, le tyran reparaissait armé de ces confidences. Un espion n'eût pas été si lâche, ni si traître. Tous ses plaisirs de jeune fille, ses fêtes lui avaient été chèrement vendues, car elle était grondée d'avoir été heureuse, comme elle l'eût été pour une faute. Jamais les enseignemens de sa noble éducation ne lui avaient été donnés avec amour, mais avec une blessante ironie. Elle n'en voulait point à sa mère, elle se reprochait seulement de ressentir moins d'amour que de terreur pour elle. Peut-être, pensait cet ange, ces sévérités étaient-elles nécessaires? ne l'avaient-elles pas préparée à sa vie actuelle?

En l'écoutant, il me semblait que la harpe de Job dont j'avais tiré de sauvages accords, maintenant maniée par des doigts chrétiens, y répondait en chantant les litanies de la Vierge au pied de la croix.

— Nous vivions dans la même sphère avant de nous retrouver ici, vous partie de l'orient, moi de l'occident.

Elle agita la tête par un mouvement désespéré.

— A vous l'orient, à moi l'occident ! Vous vivrez heureux, je mourrai de douleur ! Les hommes font eux-mêmes les événemens

de leur vie, et la mienne est à jamais arrêtée. Aucune puissance ne peut briser cette lourde chaîne à laquelle la femme tient par un anneau d'or, emblème de la pureté des épouses.

Alors nous sentant tombés jumeaux du même sein, elle ne conçut point que les confidences se fissent à demi, entre frères abreuvés aux mêmes sources. Après le soupir naturel aux cœurs purs, au moment où ils s'ouvrent, elle me raconta les premiers jours de son mariage, ses premières déceptions, tout le renouveau du malheur. Elle avait, comme moi, connu les petits faits, si grands pour les ames dont la limpide substance est ébranlée tout entière au moindre choc, de même qu'une pierre jetée dans un lac en agite également la surface et la profondeur. En se mariant, elle possédait ses épargnes de jeune fille, ce peu d'or qui représente les heures joyeuses, les mille désirs de la jeunesse; en un jour de détresse, elle l'avait généreusement donné sans dire que ce n'étaient pas des pièces d'or, mais des souvenirs; jamais M. de Mortsauf ne lui en avait tenu compte, il ne se savait pas son débiteur! En échange de ce trésor englouti dans les eaux dormantes de l'oubli, elle n'avait pas obtenu ce regard mouillé qui solde tout, qui pour les ames généreuses est comme un éternel joyau dont les feux brillent aux jours difficiles. Comme elle avait marché de douleur en douleur! M. de Mortsauf oubliait de lui donner l'argent nécessaire à la maison; il se réveillait d'un rêve, quand après avoir vaincu toutes ses timidités de femme, elle lui en demandait. Et jamais il ne lui avait une seule fois évité ces cruels serremens de cœur! Quelle terreur vint la saisir au moment où la nature maladive de cet homme ruiné s'etait dévoilée? elle avait été brisée par le premier éclat de ses folles colères. Par combien de réflexions dures n'avait-elle point passé avant de regarder comme nul, son mari, cette imposante figure qui domine l'existence d'une femme! De quelles horribles calamités furent suivies ses deux couches. Quel saisissement à l'aspect de deux enfans mort-nés? Quel courage pour se dire: — « Je leur soufflerai la vie! je les enfanterai de nouveau tous les jours! » Puis quel désespoir de sentir un obstacle dans le Cœur et dans la Main d'où les femmes tirent leurs secours. Elle avait vu cet immense malheur déroulant

ses savanes épineuses à chaque difficulté vaincue. A la montée de chaque rocher, elle avait aperçu de nouveaux déserts à franchir jusqu'au jour où elle eut bien connu son mari, l'organisation de ses enfans, et le pays où elle devait vivre; jusqu'au jour où, comme l'enfant arraché par Napoléon aux tendres soins du logis, elle eut habitué ses pieds à marcher dans la boue et dans la neige, accoutumé son front aux boulets, toute sa personne à la passive obéissance du soldat.

Ces choses que je vous résume, elle me les dit alors dans leur ténébreuse étendue, avec leur cortége de faits désolans, de batailles conjugales perdues, d'essais infructueux.

— Enfin, me dit-elle en terminant, il faudrait demeurer ici quelques mois pour savoir combien de peines me coûtent les améliorations de Clochegourde! Combien de patelineries fatigantes pour lui faire vouloir la chose la plus utile à ses intérêts! Quelle malice d'enfant le saisit quand une chose due à mes conseils ne réussit pas tout d'abord! Avec quelle joie, il s'attribue le bien! Quelle patience m'est nécessaire pour toujours entendre des plaintes quand je me tue à lui sarcler ses heures, à lui embaumer son air, à lui sabler, à lui fleurir les chemins qu'il a semés de pierres. Ma récompense est ce terrible refrain : — « Je vais mourir, la vie me pèse! » S'il a le bonheur d'avoir du monde chez lui, tout s'efface, il est gracieux et poli. Pourquoi n'est-il pas ainsi dans l'intérieur? Je ne sais comment expliquer ce manque de loyauté chez un homme parfois vraiment chevaleresque. Il est capable d'aller secrètement à franc étrier me chercher à Paris une parure, comme il le fit dernièrement pour le bal de la ville. Avare pour sa maison, il serait prodigue pour moi, si je voulais. Ce devrait être l'inverse. Je n'ai besoin de rien, et sa maison est lourde. Il a la vertu de me laisser jeune fille en voyant les tristes fruits de notre union, et je lui sais gré de sacrifices que ne savent point faire tous les hommes! Dans le desir de lui rendre la vie heureuse, et sans songer que je serais mère, peut-être l'ai-je habitué à me prendre pour sa victime? Moi qui, si je ne trouvais je ne sais quoi d'infâme à ce rôle, pourrais avec quelques douceurs le mener comme une mère mène son enfant par la lisière! Mais l'intérêt de la maison exige que je

sois calme et sévère comme une statue de la justice, et cependant, moi aussi, j'ai l'ame expansive et tendre!

— Pourquoi, lui dis-je, n'usez-vous pas de cette influence pour vous rendre maître de lui, pour le gouverner?

— S'il ne s'agissait que de moi seule, je ne saurais ni vaincre son silence obtus, opposé pendant des heures entières à des argumens justes, ni répondre à des observations sans logique, de véritables raisons d'enfant. Je n'ai de courage ni contre la faiblesse ni contre l'enfance; elles peuvent me frapper sans que je leur résiste; peut-être opposerai-je la force à la force, mais je suis sans énergie contre ceux que je plains. S'il fallait contraindre Madelaine à quelque chose pour la sauver, je mourrais avec elle. La pitié détend toutes mes fibres, et mollifie mes nerfs. Aussi les violentes secousses de ces dix années m'ont-elles abattue. Maintenant ma sensibilité si souvent attaquée est parfois sans consistance, rien ne la régénère; parfois l'énergie avec laquelle je supportais les orages, me manque. Oui, parfois je suis vaincue. Faute de repos et de bains de mer où je retremperais mes fibres, je périrai. M. de Mortsauf m'aura tuée et il mourra de ma mort.

— Pourquoi ne quittez-vous pas Clochegourde pour quelques mois. Pourquoi n'iriez-vous pas, accompagnée de vos enfans, au bord de la mer?

— D'abord, M. de Mortsauf se croirait perdu si je m'éloignais. Quoiqu'il ne veuille pas croire à sa situation, il en a la conscience. Il y a en lui l'homme et le malade, deux natures différentes dont les contradictions expliquent bien des bizarreries! Puis, il aurait raison de trembler. Tout irait mal ici. Vous avez vu peut-être en moi la mère de famille occupée à protéger ses enfans contre le milan qui plane sur eux. Tâche écrasante, augmentée des soins exigés par M. de Mortsauf qui toujours va demandant : — Où est madame? Ce n'est rien. Je suis aussi le précepteur de Jacques, la gouvernante de Madelaine. Ce n'est rien encore! Je suis intendant et régisseur. Vous connaîtrez un jour la portée de mes paroles quand vous saurez que l'exploitation d'une terre est ici la plus fatigante des industries. Nous avons peu de revenus en argent, nos fermes sont cultivées à moitié, système qui veut une

surveillance continuelle. Il faut vendre soi-même ses grains, ses bestiaux, ses récoltes de toute nature. Nous avons pour concurrens nos propres fermiers qui s'entendent au cabaret avec les consommateurs, et font les prix après avoir vendu les premiers. Je vous ennuierais si je vous expliquais les mille difficultés de notre agriculture. Quel que soit mon dévouement, je ne puis veiller à ce que nos colons n'amendent pas leurs propres terres avec nos fumiers; je ne puis, ni aller voir si nos métiviers ne s'entendent pas avec eux lors du partage des récoltes, ni savoir le moment opportun pour la vente. Or, si vous venez à penser au peu de mémoire de M. de Mortsauf, aux peines que vous m'avez vue prendre pour l'obliger à s'occuper de ses affaires, vous comprendrez la lourdeur de mon fardeau, l'impossibilité de le déposer un moment. Si je m'absentais, nous serions ruinés. Personne ne l'écouterait; la plupart du temps, ses ordres se contredisent. D'ailleurs personne ne l'aime, il est trop grondeur, trop absolu; puis, comme tous les gens faibles, il écoute trop facilement ses inférieurs pour inspirer autour de lui l'affection qui unit les familles. Si je partais, aucun domestique ne resterait ici huit jours. Vous voyez bien que je suis attachée à Clochegourde, comme ces bouquets de plomb le sont à nos toits. Je n'ai pas eu d'arrière-pensée avec vous, monsieur. Toute la contrée ignore les secrets de Clochegourde, et... maintenant vous les savez. N'en dites rien que de bon et d'obligeant, vous aurez mon estime..... ma reconnaissance, ajouta-t-elle d'une voix encore adoucie. A ce prix, vous pouvez toujours revenir à Clochegourde, vous y trouverez des cœurs amis.

— Mais, dis-je, moi je n'ai jamais souffert! Vous seule...

— Non! reprit-elle en laissant échapper le sourire des femmes résignées qui fendrait le granit, ne vous étonnez pas de cette confidence, elle vous montre la vie comme elle est, et non comme votre imagination vous la fait espérer. Nous avons tous nos défauts et nos qualités. Si j'eusse épousé quelque prodigue, il m'aurait ruinée. Si j'eusse été donnée à quelque jeune homme ardent et voluptueux, il aurait eu des succès; peut-être n'aurais-je pas su le conserver, il m'aurait abandonnée, je serais morte de jalousie. Je suis jalouse! dit-elle avec un accent d'exaltation qui ressemblait

au coup de tonnerre d'un orage qui passe. Hé bien, M. de Mortsauf m'aime autant qu'il peut aimer; tout ce que son cœur enferme d'affection, il le verse à mes pieds, comme la Madelaine a versé le reste de ses parfums aux pieds du Sauveur. Croyez-le! une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre : toute fleur périt, les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain. La vie réelle est une vie d'angoisses, son image est dans cette ortie, venue au pied de la terrasse, et qui, sans soleil, demeure verte sur sa tige. Ici, comme dans les patries du nord, il est des sourires dans le ciel, rares il est vrai, mais qui paient bien des peines. Enfin les femmes qui sont exclusivement mères ne s'attachent-elles pas plus par les sacrifices que par les plaisirs? Ici, j'attire sur moi les orages que je vois prêts à fondre sur les gens ou sur mes enfans, et j'éprouve en les détournant je ne sais quel sentiment qui me donne une force secrète. La résignation de la veille a toujours préparé celle du lendemain. Dieu ne me laisse d'ailleurs point sans espoir. Si d'abord la santé de mes enfans m'a désespérée; aujourd'hui, plus ils avancent dans la vie, mieux ils se portent. Après tout, notre demeure s'est embellie, la fortune se répare. Qui sait si la vieillesse de M. de Mortsauf ne sera pas heureuse par moi? Croyez-le! l'être qui se présente devant le Grand Juge, une palme verte à la main, lui ramenant consolés ceux qui maudissaient la vie, cet être a converti ses douleurs en délices. Si mes souffrances servent au bonheur de la famille, sont-ce bien des souffrances?

— Oui, lui dis-je. Mais elles étaient nécessaires comme le sont les miennes pour nous faire apprécier les saveurs du fruit mûri dans nos roches. Maintenant peut-être le goûterons-nous ensemble, peut-être en admirerons-nous les prodiges? ces torrens d'affection dont il inonde les ames, cette sève qui ranime les feuilles jaunissantes. La vie ne pèse plus alors, elle n'est plus à nous. — Mon Dieu! ne m'entendez-vous pas? repris-je en me servant du langage mystique auquel notre éducation religieuse nous avait habitués. Voyez par quelles voies nous avons marché l'un vers l'autre? quel aimant nous a dirigés sur l'océan des eaux amères, vers la source d'eau douce, coulant au pied des monts sur un

sable pailleté, entre deux rives vertes et fleuries. N'avons-nous pas, comme les Mages, suivi la même étoile? Nous voici devant la crèche d'où s'éveille un divin enfant qui lancera ses flèches au front des arbres nus, qui nous ranimera le monde par ses cris joyeux, qui par des plaisirs incessans donnera du goût à la vie, rendra aux nuits leur sommeil, aux jours leur allégresse. Qui donc a serré chaque année de nouveaux nœuds entre nous? Ne sommes-nous point plus que frère et sœur? Ne déliez jamais ce que le ciel a réuni! Les souffrances dont vous parlez étaient le grain répandu à flots par la main du Semeur pour faire éclore la moisson déjà dorée par le plus beau des soleils. Voyez! voyez! N'irons-nous pas ensemble tout cueillir brin à brin? Quelle force en moi, pour que j'ose vous parler ainsi! Répondez-moi donc? ou je ne repasserai pas l'Indre.

—Vous m'avez évité le mot d'*amour*, dit-elle en m'interrompant d'une voix sévère; mais vous avez parlé d'un sentiment que j'ignore et qui ne m'est point permis. Vous êtes un enfant, je vous pardonne encore, mais pour la dernière fois. Sachez-le, monsieur, mon cœur est comme enivré de maternité! Je n'aime M. de Mortsauf ni par devoir, ni par calcul de béatitudes éternelles à gagner, mais par un irrésistible sentiment qui l'attache à toutes les fibres de mon cœur. Ai-je été violentée à mon mariage? Il fut décidé par ma sympathie pour les infortunes. N'était-ce pas aux femmes à réparer les maux du temps, à consoler ceux qui coururent sur la brèche et revinrent blessés? Que vous dirais-je? j'ai ressenti je ne sais quel contentement égoïste, en voyant que vous l'amusiez : n'est-ce pas la maternité pure? Ma confession ne vous a-t-elle donc pas assez montré les *trois* enfans auxquels je ne dois jamais faillir, sur lesquels je dois faire pleuvoir une rosée réparatrice et faire rayonner mon ame sans en laisser adultérer la moindre parcelle. N'aigrissez pas le lait d'une mère! Quoique l'épouse soit invulnérable en moi, ne me parlez donc plus ainsi. Si vous ne respectiez pas cette défense si simple, je vous en préviens, l'entrée de cette maison vous serait à jamais fermée. Je croyais à de pures amitiés, à des fraternités volontaires, plus certaines que ne le sont les fraternités imposées. Erreur! Je voulais un ami qui ne fût pas un juge, un ami

pour m'écouter en ces momens de faiblesse où la voix qui gronde est une voix meurtrière, un ami saint avec qui je n'eusse rien à craindre. La jeunesse est noble, sans mensonges, capable de sacrifices, désintéressée; en voyant votre persistance, j'ai cru, je l'avoue, à quelque dessein du ciel; j'ai cru que j'aurais une ame qui serait à moi comme un prêtre est à tous, un cœur où je pourrais épancher mes douleurs quand elles surabondent, crier quand mes cris sont irrésistibles et pourraient m'étouffer si je continuais à les dévorer. Ainsi mon existence, si précieuse à ces enfans, aurait pu se prolonger jusqu'au jour où Jacques serait devenu homme. Mais n'est-ce pas être trop égoïste? La Laure de Pétrarque peut-elle se recommencer? Je me suis trompée, Dieu ne le veut pas. Il faudra mourir à mon poste, comme le soldat sans ami. Mon confesseur est rude, austère! Et... ma tante n'est plus!

Deux grosses larmes éclairées par un rayon de lune sortirent de ses yeux, roulèrent sur ses joues, en atteignirent le bas; mais je tendis la main assez à temps pour les recevoir, et les bus avec une avidité pieuse qu'excitèrent ces paroles déjà signées par dix ans de larmes secrètes, de sensibilité dépensée, de soins constans, d'alarmes perpétuelles, l'héroïsme le plus élevé de votre sexe! Elle me regarda d'un air doucement stupide.

—Voici, lui dis-je, la première, la sainte communion de l'amour. Oui, je viens de participer à vos douleurs, de m'unir à votre ame, comme nous nous unissons au Christ en buvant sa divine substance. Aimer sans espoir est encore un bonheur. Ah! quelle femme sur la terre pourrait me causer une joie aussi grande que celle d'avoir aspiré ces larmes! J'accepte ce contrat qui doit se résoudre en souffrances pour moi. Je me donne à vous sans arrière-pensée, et serai ce que vous voudrez que je sois.

Elle m'arrêta par un geste, et me dit de sa voix profonde: — Je consens à ce pacte, si vous voulez ne jamais presser les liens qui nous attacheront.

— Oui, lui dis-je, mais moins vous m'accordez, plus certainement dois-je posséder.

— Vous commencez par une méfiance, répondit-elle en exprimant la mélancolie du doute.

— Non, mais par une jouissance pure. Écoutez! je voudrais de vous un nom qui ne fût à personne, comme doit être le sentiment que nous nous vouons.

— C'est beaucoup, dit-elle, mais je suis moins petite que vous ne le croyez. M. de Mortsauf m'appelle Blanche. Une seule personne au monde, celle que j'ai le plus aimée, mon adorable tante, me nommait Henriette. Je redeviendrai donc Henriette pour vous.

Je lui pris la main et la baisai. Elle me l'abandonna dans cette confiance qui rend la femme si supérieure à nous, confiance qui nous accable. Elle s'appuya près de la balustrade en briques et regarda l'Indre.

— N'avez-vous pas tort, mon ami, dit-elle, d'aller du premier bond au bout de la carrière? Vous avez épuisé, par une première aspiration, toute la coupe offerte avec candeur. Mais un vrai sentiment ne se partage pas, il doit être entier, ou il n'est pas. — M. de Mortsauf, me dit-elle après un moment de silence, est par-dessus tout loyal et fier. Peut-être seriez-vous tenté, pour moi, d'oublier ce qu'il a dit; s'il n'en sait rien, moi demain je l'en instruirai. Soyez quelque temps sans vous montrer à Clochegourde, il vous en estimera davantage. Dimanche prochain, au sortir de l'église, il ira lui-même à vous; je le connais, il effacera ses torts, et vous aimera de l'avoir traité comme un homme responsable de ses actions et de ses paroles.

— Cinq jours sans vous voir, sans vous entendre!

— Ne mettez jamais cette chaleur aux paroles que vous me direz, dit-elle.

Nous fîmes deux fois le tour de la terrasse en silence. Puis elle me dit d'un ton de commandement qui me prouvait qu'elle prenait possession de mon ame: — Il est tard, séparons-nous.

Je voulus lui baiser la main, elle hésita, me la rendit, et me dit d'une voix de prière: — Ne la prenez que lorsque je vous la donnerai, laissez-moi mon libre arbitre, sans quoi je serais une chose à vous, et cela ne doit pas être.

— Adieu, lui dis-je.

Je sortis par la petite porte d'en-bas qu'elle m'ouvrit. Au mo-

ment où elle l'allait fermer, elle la rouvrit, me tendit sa main en me disant : — En vérité, vous avez été bien bon, ce soir, vous avez consolé tout mon avenir. Prenez, mon ami, prenez !

Je baisai sa main à plusieurs reprises, et quand je levai les yeux, je vis des larmes dans les siens. Elle remonta sur la terrasse, et me suivit pendant un moment à travers la prairie. Quand je fus dans le chemin de Frapesle, je vis encore sa robe blanche éclairée par la lune; puis, quelques instans après, une lumière illumina sa chambre.

— O mon Henriette! me dis-je, à toi l'amour le plus pur qui jamais aura brillé sur cette terre!

Je regagnai Frapesle en me retournant à chaque pas. Je sentais en moi je ne sais quel contentement ineffable. Une brillante carrière s'ouvrait enfin au dévouement dont tout jeune cœur est gros, et qui chez moi fut si long-temps une force inerte! Semblable au prêtre qui, par un seul pas, s'est avancé dans une vie nouvelle, j'étais consacré, voué. Un simple *oui, madame!* m'avait engagé à garder pour moi seul en mon cœur un amour irrésistible, à ne jamais abuser de l'amitié pour amener à petits pas cette femme dans l'amour. Tous les sentimens nobles réveillés faisaient entendre en moi-même leurs voix confuses. Avant de rentrer au château, de me retrouver à l'étroit dans une chambre, je voulus voluptueusement rester sous l'azur ensemencé d'étoiles, entendre encore en moi-même ces chants de ramier blessé, les tons simples de cette confidence ingénue, rassembler dans l'air les effluves de cette ame qui toutes devaient venir à moi. Combien elle me parut grande, cette femme, avec son oubli profond du Moi, sa religion pour les êtres blessés, faibles ou souffrans, avec son dévouement allégé des chaînes légales! Elle était là, sereine sur son bûcher de sainte et de martyre! J'admirais sa figure qui m'apparut au milieu des ténèbres, quand soudain je crus deviner un sens à ses paroles, une mystérieuse signifiance qui me la rendit complètement sublime. Peut-être voulait-elle que je fusse pour elle ce qu'elle était pour son petit monde? Peut-être voulait-elle tirer de moi sa force et sa consolation, me mettant ainsi dans sa sphère, sur sa ligne ou plus haut? Les astres, disent quelques hardis constructeurs des mon-

des, se communiquent ainsi le mouvement et la lumière. Cette pensée m'éleva soudain à des hauteurs éthérées. Je me retrouvai dans le ciel de mes anciens songes, et m'expliquai les peines de mon enfance par le bonheur immense où je nageais.

Génies éteints dans les larmes, cœurs méconnus, saintes Clarisses ignorées, enfans désavoués, proscrits innocens, vous tous qui êtes entrés dans la vie par ses déserts, vous qui partout avez trouvé les visages froids, les cœurs fermés, les oreilles closes, ne vous plaignez jamais! Vous seuls pouvez connaître l'infini de la joie, au moment où pour vous un cœur s'ouvre, une oreille vous écoute, un regard vous répond. Un seul jour efface les mauvais jours. Les douleurs, les méditations, les désespoirs, les mélancolies passées et non pas oubliées sont autant de liens par lesquels l'ame s'attache à l'Ame confidente. Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite des soupirs et des amours perdus, elle nous restitue agrandies toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs comme la soulte exigée par le destin pour les incommensurables félicités qu'elle donne au jour des précordiales fiançailles. Les anges seuls disent le nom nouveau dont il faudrait nommer ce saint amour? Vous seules, ames fraternelles, saurez bien ce que madame de Mortsauf était soudain devenue pour moi, pauvre seul!

Cette scène s'était passée un mardi, j'attendis jusqu'au dimanche sans passer l'Indre dans mes promenades. Pendant ces cinq jours, de grands évènemens arrivèrent à Clochegourde. M. de Mortsauf reçut le brevet de maréchal-de-camp, la croix de Saint-Louis, une pension de quatre mille francs. Le duc de Lenoncourt-Givry, nommé pair de France, recouvra deux forêts, reprit son service à la cour, et sa femme rentra dans ses biens non vendus qui avaient fait partie du domaine de la couronne impériale. La comtesse de Mortsauf devenait ainsi l'une des plus riches héritières du Maine. Sa mère était venue lui apporter cent mille francs économisés sur les revenus de Givry, le montant de sa dot qui n'avait point été payée, et dont le comte ne parlait jamais, malgré sa détresse. Dans les choses de la vie extérieure, sa conduite attestait le plus fier de tous les désintéressemens. En joignant à cette somme ses

économies, M. de Mortsauf pouvait acheter deux domaines voisins qui valaient environ neuf mille livres de rente. Son fils devant succéder à la pairie de son grand-père, il pensa tout à coup à lui constituer un majorat qui se composerait de la fortune territoriale des deux familles sans nuire à Madelaine, à laquelle la faveur du duc de Lenoncourt ferait sans doute faire un beau mariage. Ces arrangemens et ce bonheur jetèrent quelque baume sur les plaies de l'émigré.

La duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un évènement dans le pays. Je songeai douloureusement que cette femme était une grande dame, et j'aperçus alors dans sa fille l'esprit de caste que couvrait à mes yeux la noblesse de ses sentimens. Qu'étais-je, moi pauvre, sans autre avenir que mon courage et mes facultés? Je ne pensais aux conséquences de la restauration, ni pour moi, ni pour les autres. Le dimanche, de la chapelle réservée où j'étais à l'église avec monsieur, madame de Chessel et l'abbé de Quélus, je jetai des regards avides sur une autre chapelle latérale où se trouvaient la duchesse et sa fille, M. de Mortsauf et les enfans. Le chapeau de paille qui me cachait mon idole ne vacilla pas, et cet oubli de moi sembla m'attacher plus vivement que tout le passé. Cette grande Henriette de Lenoncourt, qui maintenant était ma chère Henriette, et dont je voulais fleurir la vie, priait avec ardeur; la foi communiquait à son attitude je ne sais quoi d'abîmé, de prosterné, une pose de statue religieuse, qui me pénétra. Suivant l'habitude des cures de village, les vêpres devaient se dire quelque temps après la messe. Au sortir de l'église, madame de Chessel proposa naturellement à ses voisins de passer les deux heures d'attente à Frapesle, au lieu de traverser deux fois l'Indre et la prairie par la chaleur. L'offre fut agréée. M. de Chessel donna le bras à la duchesse, madame de Chessel accepta celui du comte, je présentai le mien à madame de Mortsauf, et je sentis pour la première fois ce beau bras frais à mes flancs. Pendant le retour de la paroisse à Frapesle, trajet qui se faisait à travers les bois de Saché où la lumière filtrée dans les feuillages produisait, sur le sable des allées, ces jolis jours qui ressemblent à des soiries peintes, j'eus des sensations d'orgueil et des idées qui me causèrent de violentes palpitations.

— Qu'avez-vous? me dit-elle après quelques pas faits, dans un silence que je n'osais rompre. Votre cœur bat trop vite.

— J'ai appris des évènemens heureux pour vous, lui dis-je, et comme ceux qui aiment bien, j'ai des craintes vagues; vos grandeurs ne nuiront-elles point à vos amitiés?

— Moi! dit-elle, fi! Encore une idée semblable, et je ne vous mépriserais pas, je vous aurais oublié pour toujours.

Je la regardai en proie à une ivresse qui dut être communicative.

— Nous profitons du bénéfice de lois que nous n'avons ni provoquées ni demandées; mais nous ne serons ni mendians, ni avides; et d'ailleurs vous savez bien, reprit-elle, que ni moi, ni M. de Mortsauf, nous ne pouvons sortir de Clochegourde. Par mon conseil, il a refusé le commandement auquel il avait droit dans la Maison Rouge. Il nous suffit que mon père ait sa charge! Notre modestie forcée, dit-elle en souriant avec amertume, a déjà bien servi notre enfant. Le roi, près duquel mon père est de service, a dit fort gracieusement qu'il reporterait sur Jacques la faveur dont nous ne voulions pas. L'éducation de Jacques, à laquelle il faut songer, est maintenant l'objet d'une grave discussion. Il va représenter deux maisons, les Lenoncourt et les Mortsauf. Je ne puis avoir d'ambition que pour lui. Voici donc mes inquiétudes augmentées. Non-seulement Jacques doit vivre, mais il doit encore devenir digne de son nom, deux obligations qui se contrarient. Jusqu'à présent j'ai pu suffire à son éducation en mesurant les travaux à ses forces, mais d'abord où trouver un précepteur qui me convienne? Puis, plus tard, quel ami me le conservera dans cet horrible Paris où tout est piége pour l'ame et danger pour le corps? — Mon ami, me dit-elle d'une voix émue, à voir votre front et vos yeux, qui ne devinerait en vous l'un de ces oiseaux qui doivent habiter les hauteurs? prenez votre élan, soyez un jour le parrain de mon cher enfant. Allez à Paris. Si votre frère et votre père ne vous secondent point, notre famille, ma mère surtout qui a le génie des affaires, sera certes très influente; profitez de notre crédit! vous ne manquerez alors ni d'appui, ni de secours dans la carrière que vous choisirez; mettez alors le superflu de vos forces dans une noble ambition....

— Je vous entends, lui dis-je en l'interrompant, mon ambition deviendra ma maîtresse. Je n'ai pas besoin de ceci pour être tout à vous. Non, je ne veux pas être récompensé de ma sagesse ici, par des faveurs là-bas. J'irai, je grandirai seul, par moi-même. J'accepterais tout de vous; des autres, je ne veux rien.

— Enfantillage!..... dit-elle en murmurant, mais en retenant mal un sourire de contentement.

— D'ailleurs, je me suis voué, lui dis-je. En méditant cette situation, j'ai pensé à m'attacher à vous par des liens qui ne puissent jamais se dénouer.

Elle eut un léger tremblement et s'arrêta pour me regarder.

— Que voulez-vous dire? fit-elle en laissant aller les deux couples qui nous précédaient et gardant ses enfans près d'elle.

— Hé bien! répondis-je, dites-moi franchement comment vous voulez que je vous aime.

— Aimez-moi comme m'aimait ma tante, dont je vous ai donné les droits en vous donnant le nom qu'elle avait choisi pour elle, parmi les miens.

— J'aimerai donc sans espérance, avec un dévouement complet. Hé bien! oui, je ferai pour vous ce que l'homme fait pour Dieu. Ne l'avez-vous pas demandé? Je vais entrer dans un séminaire, j'en sortirai prêtre, et j'élèverai Jacques. Votre Jacques, ce sera comme un autre moi: conceptions politiques, pensées, énergie, patience, je lui donnerai tout. Ainsi, je demeurerai près de vous, ans que mon amour, pris dans la religion comme une image d'argent dans du cristal, puisse être suspecté. Vous n'avez à craindre aucune de ces ardeurs immodérées qui saisissent un homme et par lesquelles une fois déjà je me suis laissé vaincre. Je me consumerai dans la flamme, et vous aimerai d'un amour purifié.

Elle pâlit, et dit à mots pressés: — Félix, ne vous engagez pas en des liens qui, un jour, seraient un obstacle à votre bonheur. Je mourrais de chagrin d'avoir été la cause de ce suicide. Enfant, un désespoir d'amour est-il donc une vocation? Attendez les épreuves de la vie pour juger de la vie! je le veux, je l'ordonne. Ne vous mariez ni avec l'église ni avec une femme, ne vous mariez d'aucune manière, je vous le défends. Restez libre. Vous avez vingt-un

ans. A peine savez-vous ce que vous réserve l'avenir, allez-vous faire la sottise de ces maréchaux de Bonaparte qui se sont mariés quand ils étaient capitaines. Mon Dieu! vous aurais-je mal jugé? Cependant j'ai cru que deux mois suffisaient à connaître certaines ames.

— Quel espoir avez-vous? lui dis-je en jetant des éclairs par les yeux.

— Mon ami, acceptez mon aide, élevez-vous, faites fortune, et vous saurez quel est mon espoir. — Enfin, dit-elle en paraissant laisser échapper un secret, ne quittez jamais la main de Madelaine que vous tenez en ce moment.

Elle s'était penchée à mon oreille pour me dire ces paroles qui prouvaient combien elle était occupée de mon avenir.

— Madelaine! lui dis-je, jamais!

Ces deux mots nous rejetèrent dans un silence plein d'agitations. Nos ames étaient en proie à ces renversemens qui les sillonnent de manière à y laisser d'éternelles empreintes. Nous étions en vue d'une porte en bois par laquelle on entrait dans le parc de Frapesle, dont il me semble voir encore les deux pilastres ruinés, couverts de plantes grimpantes et de mousses, d'herbes et de ronces. Tout à coup une idée, celle de la mort de M. de Mortsauf, passa comme une flèche dans ma cervelle, et je lui dis : — Je vous comprends.

— C'est bien heureux, répondit-elle d'un ton qui me fit voir que je lui supposais une pensée qu'elle n'aurait jamais.

Sa pureté m'arracha une larme d'admiration que l'égoïsme de la passion rendit bien amère; car, en faisant un retour sur moi, je songeai qu'elle ne m'aimait pas assez pour souhaiter sa liberté. Tant que l'amour recule devant un crime, il nous semble avoir des bornes, et l'amour vrai doit être infini. J'eus une contraction de cœur horrible.

— Elle ne m'aime pas! pensais-je.

J'embrassai Madelaine sur ses cheveux afin de ne pas laisser lire dans mon ame.

— J'ai peur de votre mère, lui dis-je.

— Et moi aussi, répondit-elle en faisant un geste plein d'enfan-

tillage, mais n'oubliez pas de toujours la nommer madame la duchesse et de lui parler à la troisième personne. La jeunesse actuelle a perdu l'habitude de ces formes polies, reprenez-les? faites cela pour moi. D'ailleurs, il est de si bon goût de respecter les femmes, quel que soit leur âge, et d'admettre les distinctions sociales sans les mettre en question. Les honneurs que vous rendez aux supériorités reconnues, ne sont-ils pas la garantie de ceux qui vous sont dus. Tout est solidaire dans la société. Le cardinal de la Rovère et Raphaël d'Urbin étaient autrefois deux puissances également révérées. Vous avez sucé dans vos lycées le lait de la révolution, et vos idées politiques peuvent s'en ressentir; plus avancé dans la vie, vous reconnaîtrez combien les principes de liberté mal définis sont impuissans à créer le bonheur des peuples. Avant de songer, en ma qualité de Lenoncourt, à ce qu'est ou ce que doit être une aristocratie, mon bon sens de paysanne me dit que les sociétés n'existent que par la hiérarchie. Vous êtes dans un moment de la vie où il faut choisir bien! soyez de votre parti..... surtout, ajouta-t-elle en riant, quand il triomphe!

Je fus vivement touché par ces paroles, où la profondeur politique se cachait sous la chaleur de l'affection, alliance qui donne aux femmes un si grand pouvoir de séduction : elles savent toutes prêter aux raisonnemens les plus aigus les formes du sentiment. Il semblait que, dans son désir de justifier les actions du comte, elle eut prévu les réflexions qui devaient sourdre en mon ame au moment où je vis, pour la première fois, les effets de la courtisanerie. M. de Mortsauf, roi dans son castel, entouré de son auréole historique, avait pris à mes yeux des proportions grandioses, et j'avoue que je fus singulièrement étonné de la distance qu'il mit entre la duchesse et lui, par des manières au moins obséquieuses. L'esclave a sa vanité ; il ne veut obéir qu'au plus grand des despotes; je me sentais comme humilié de voir l'abaissement de celui qui me faisait trembler en dominant tout mon amour. Ce mouvement intérieur me fit comprendre le supplice des femmes dont l'ame généreuse est accouplée à celle d'un homme dont elles enterrent journellement les lâchetés. Le désir de rester grand devant mon idole me fit trouver le secret de garder ma dignité. Le respect

est une barrière qui protége également le grand et le petit; chacun, de son côté, peut se regarder en face; je tâchai d'être avec la duchesse respectueux sans courbettes.

Nous entrâmes dans la grande cour de Frapesle où nous trouvâmes la compagnie. Le comte de Mortsauf me présenta fort gracieusement à la duchesse qui m'examina d'un air froid et réservé. Madame de Lenoncourt était alors une femme de cinquante-six ans, parfaitement conservée et qui avait de grandes manières. En voyant ses yeux d'un bleu dur, ses tempes rayées, son visage maigre et macéré, sa taille imposante et droite, ses mouvemens rares, sa blancheur fauve qui se revoyait si éclatante dans sa fille; je reconnus la race froide d'où procédait ma mère, aussi promptement qu'un minéralogiste reconnaît le fer de Suède. Son langage était celui de la vieille cour, elle prononçait les *oit* en *ait* et disait *frait* pour *froid*, *porteux* au lieu de *porteurs*. Je ne fus ni courtisan, ni gourmé; je me conduisis si bien, qu'en allant à vêpres, la comtesse me dit à l'oreille : — Parfait!

M. de Mortsauf vint à moi, me prit la main et me dit : — Nous ne sommes pas fâchés, Félix? Si j'ai eu quelques vivacités, vous les pardonnerez à votre vieux camarade. Nous allons rester ici probablement à dîner, et nous vous inviterons pour jeudi, la veille du départ de la duchesse. Je vais à Tours y terminer quelques affaires. Ne négligez pas Clochegourde. Ma belle-mère est une connaissance que je vous engage à cultiver. Son salon donnera le ton au faubourg Saint-Germain, car elle a les traditions de la grande compagnie; elle possède une immense instruction, elle connaît le blason du dernier gentilhomme aussi bien que lui-même.

Le bon goût du comte, peut-être les conseils de son génie domestique, se montrèrent dans les circonstances où le mettait le triomphe de sa cause. Il n'eut ni arrogance ni blessante politesse, il fut sans emphase, et la duchesse fut sans airs protecteurs. M. et madame de Chessel en eurent une sorte de reconnaissance, et acceptèrent le dîner du jeudi suivant. Je plus à la duchesse. Ses regards m'apprirent qu'elle examinait en moi un homme dont sa fille lui avait parlé. Quand nous revînmes de vêpres, elle me

questionna sur ma famille et me demanda si le Vandenesse occupé déjà dans la diplomatie était mon parent. Quand j'eus répondu qu'il était mon frère, elle devint affectueuse à demi. Elle m'apprit que ma tante, la vieille marquise de Listomère, était une Grandlieu. Ses manières furent polies comme l'avaient été celles de M. de Mortsauf, le jour où il me vit pour la première fois; et son regard perdit cette expression de hauteur par laquelle les princes de la terre vous font mesurer la distance qui se trouve entre eux et vous. Elle me nomma M. le vicomte, nom auquel je n'étais pas habitué, car je n'avais rien lu de la Charte, et ne savais presque rien de ma famille. La duchesse m'apprit que mon grand-oncle, vieil abbé que je ne connaissais même pas de nom, faisait partie du conseil privé; que mon frère avait reçu de l'avancement; et que, par je ne sais quel article de la Charte, je redevenais M. le vicomte.

— Je ne suis qu'une chose, dis-je tout bas à la comtesse, le serf de Clochegourde.

Le coup de baguette de la restauration s'accomplissait avec une rapidité qui stupéfiait les enfans élevés sous le régime impérial. Cette révolution ne fut rien pour moi. La moindre parole, le plus simple geste de madame de Mortsauf étaient les seuls évènemens auxquels j'attachasse de l'importance. J'ignorais ce qu'était le conseil privé; je ne connaissais rien à la politique, ni aux choses du monde; je n'avais d'autre ambition que celle d'aimer Henriette, mieux que Pétrarque n'aimait Laure. Cette insouciance me fit prendre pour un enfant par la duchesse. Il vint beaucoup de monde à Frapesle, nous y fûmes trente personnes à dîner. Quel enivrement pour un jeune homme de voir la femme qu'il aime, être la plus belle entre toutes, devenir l'objet de regards passionnés, et de se savoir seul à recevoir la lueur de ses yeux chastement réservés, de connaître assez toutes les nuances de sa voix pour trouver dans sa parole, en apparence légère ou moqueuse, les preuves d'une pensée constante, même quand on se sent au cœur une jalousie dévorante contre les distractions du monde. M. de Mortsauf, heureux des attentions dont il se vit l'objet, fut presque jeune; sa femme en espéra quelque changement d'humeur.

Moi je riais avec Madelaine qui, semblable aux enfans chez lesquels le corps succombe sous les étreintes de l'ame, me faisait rire par des observations étonnantes et pleines d'un esprit moqueur sans malignité, mais qui n'épargnait personne. Ce fut une belle journée. Un mot, un espoir, né le matin, avait rendu la nature lumineuse, et, me voyant si joyeux, Henriette l'était aussi.

— Ce bonheur à travers sa vie grise et nuageuse lui sembla bien bon, me dit-elle le lendemain.

Le lendemain, je passai naturellement la journée à Clochegourde; j'en avais été banni pendant cinq jours, j'avais soif. M. de Mortsauf était parti dès six heures pour aller faire dresser ses contrats d'acquisition à Tours. Un grave sujet de discorde s'était ému entre la mère et la fille. La duchesse voulait que la comtesse la suivît à Paris, où elle devait obtenir pour elle une charge à la cour, où M. de Mortsauf, en revenant sur son refus, pouvait occuper de hautes fonctions. Henriette, qui passait pour une femme heureuse, ne voulait dévoiler à personne, pas même au cœur d'une mère, ses horribles souffrances, ni trahir l'incapacité de son mari. Pour que sa mère ne pénétrât pas le secret de son ménage, elle avait envoyé M. de Mortsauf à Tours, où il devait se débattre avec les notaires. Moi seul, comme elle l'avait dit, connaissais les secrets de Clochegourde. Après avoir expérimenté combien l'air pur, le ciel bleu de cette vallée calmaient les irritations de l'esprit ou les amères douleurs de la maladie, et quelle influence l'habitation de Clochegourde exerçait sur la santé de ses enfans, elle opposait des refus motivés que combattait la duchesse, femme envahissante, moins chagrine qu'humiliée du mauvais mariage de sa fille. Henriette aperçut que sa mère s'inquiétait peu de Jacques et de Madelaine, affreuse découverte! Comme toutes les mères habituées à continuer sur la femme mariée le despotisme qu'elles exerçaient sur la jeune fille, la duchesse procédait par des considérations qui n'admettaient point de répliques; elle affectait tantôt une amitié captieuse afin d'arracher un consentement à ses vues, tantôt une amère froideur pour avoir par la crainte ce que la douceur ne lui obtenait pas; puis, voyant ses efforts inutiles, elle déploya le même esprit d'ironie que j'avais observé chez ma mère. En dix

jours, Henriette connut tous les déchiremens que causent aux jeunes femmes les révoltes exigées pour l'établissement de leur indépendance. Vous qui, pour votre bonheur, avez eu la meilelure des mères, vous se sauriez comprendre ces choses. Pour avoir une idée de cette lutte entre une femme sèche, froide, calculée, ambitieuse, et sa fille, pleine de cette onctueuse et fraîche bonté qui ne tarit jamais, il faudrait vous figurer *le lys* auquel mon cœur l'a sans cesse comparée, broyé dans les rouages d'une machine en acier poli. Cette mère n'avait jamais eu rien de cohérent avec sa fille, elle ne sut deviner aucune des véritables difficultés qui l'obligeaient à ne pas profiter des avantages de la Restauration, et à continuer sa vie solitaire. Elle crut à quelque amourette entre sa fille et moi. Ce mot dont elle se servit pour exprimer ses soupçons, ouvrit entre ces deux femmes des abîmes que rien ne pouvait combler désormais. Quoique les familles enterrent soigneusement ces intolérables dissidences, pénétrez-y? vous trouverez dans presque toutes des plaies profondes, incurables, qui diminuent les sentimens naturels : ou ce sont des passions réelles, attendrissantes, que la convenance des caractères rend éternelles et qui donne à la mort un contre-coup dont les noires meurtrissures sont ineffaçables; ou ce sont des haines latentes qui glacent lentement le cœur et sèchent les larmes au jour des adieux éternels. Tourmentée hier, tourmentée aujourd'hui, frappée par tous, même par ses deux anges souffrans qui n'étaient complices ni des maux qu'ils souffraient ni de ceux qu'ils causaient, comment cette pauvre ame n'aurait-elle pas aimé celui qui ne la frappait point et qui voulait l'environner d'une triple haie d'épines, afin de la défendre des animaux, des orages, de toute blessure. Si je souffrais de ces débats, j'en étais parfois heureux en sentant qu'elle se rejetait dans mon cœur, car Henriette me confia ses nouvelles peines. Je pus alors apprécier son calme dans la douleur, et la patiente énergie qu'elle savait déployer. Chaque jour, j'appris mieux le sens de ces mots : — Aimez-moi, comme m'aimait ma tante.

— Vous n'avez donc point d'ambition? me dit à dîner la duchesse d'un air dur.

— Madame, lui répondis-je en lui lançant un regard sérieux, je me sens une force à dompter le monde; mais je n'ai que vingt et un ans, et je suis tout seul.

Elle regarda sa fille d'un air étonné. Le séjour que fit la duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un temps de gêne perpétuelle. La comtesse me recommandait le décorum, elle s'effrayait d'une parole doucement dite; et, pour lui plaire, il fallut endosser le harnais de la dissimulation. Le grand jeudi vint, ce fut un jour d'ennuyeux cérémonial, un de ces jours que haïssent les amans habitués aux cajoleries du laisser-aller quotidien, accoutumés à voir leur chaise à sa place et la maîtresse du logis toute à eux. L'amour a horreur de tout ce qui n'est pas lui-même. La duchesse alla jouir des pompes de la cour, et tout rentra dans l'ordre à Clochegourde.

De Balzac.

(*La livraison prochaine contiendra le deuxième chapitre intitulé :* PREMIÈRES AMOURS.)

VOYAGE D'ARNAL

EN BELGIQUE.

Quand un acteur aimé du public de Paris profite d'un congé de son directeur ou d'une ordonnance de son médecin pour voyager dans les départemens, et même pour passer la frontière, certaines lois générales de la civilisation sont aussitôt bouleversées. Ce que nous disons là n'est pas une mauvaise plaisanterie.

D'abord les acteurs de province, qui se croient toujours fort supérieurs aux artistes de la capitale, qui ont dans leur petit chef-lieu un petit talent, des petits succès, de petites jouissances d'art, de fortune et d'amour-propre, se regardent comme troublés dans leur patrimoine; leurs familles consternées s'en alarment, leurs admirateurs n'en dorment plus et en mangent beaucoup moins. On clabaude dans les cafés, on s'interroge à la Bourse, on se donne rendez-vous au théâtre. Quelques mois d'avance et presque tous les matins, le journaliste du pays, qui correspond avec une vieille ouvreuse en retraite, remplit ses colonnes de la biographie secrète du voyageur attendu; le journaliste dit où cet acteur est né, le nom de sa nourrice, la couleur de ses cheveux; il raconte que son habit est boutonné à gauche, ou que son nez incline à droite. Les habitans de la ville dévorent ces articles pleins de ren-

seignemens, de scandale et d'érudition. On grossit le phénomène, on va le recevoir au bureau de la diligence; on lui jette des couronnes et un banquet à la tête, absolument comme s'il était M. Bignan ou un député de l'opposition. Alors la femme de chambre de l'épouse du préfet en parle à sa maîtresse qui en touche deux mots à son mari, lequel est véritablement dérangé dans ses profonds calculs sur les chemins vicinaux et l'économie politique. Le préfet, qui n'a pas vu *Zémire et Azor* depuis la jeunesse de Martin, devient soucieux et fait retenir sa loge; le commandant de la division militaire apprend la chose, et par pique fait retenir deux loges; l'émulation gagne la haute société, et toutes les places sont louées. On suspend un candélabre au balcon, on ajoute une douzaine de quinquets à la rampe et une écharpe neuve au commissaire. Voilà donc un évènement.

Ce n'est pas tout encore. Arrive la première représentation, le début. Au parterre, les jeunes avocats, les employés de l'enregistrement, les propriétaires imberbes et rénovateurs en agriculture, les beaux esprits, les officiers de la garnison; tout cela s'agite, se déploie, s'alonge, monte, descend, siffle, applaudit et chante la *Marseillaise*. Les fonctionnaires donnent la main aux réfugiés, les vieux carlistes s'habillent en gardes nationaux. Un groupe se forme près de l'orchestre; c'est le plus *brûlé* des commis-voyageurs qui récite d'un ton grave les anecdotes du café des Variétés sur le débutant; il est bien rare que ce commis-voyageur, dans sa vie d'artiste, ne se soit pas rendu coupable d'un vaudeville. Notre frondeur hausse les épaules à la vue des dames élégantes qui ont encore des plumes et du rouge au spectacle, dans le XIXe siècle et en province; le désordre est à son comble. Dès que la toile se lève, tout le monde ôte le chapeau comme un seul homme; le commis-voyageur s'assied le dernier, se découvre le dernier. Le rideau baissé, il oublie son caractère; au risque d'éborgner l'acteur, il le demande à grands cris et lui lance un gros sou avec un distique. Puis, il va l'embrasser dans le corridor, il l'invite à dîner, il dit à la foule : C'est lui! la foule s'écarte; on les porte en triomphe, l'un et l'autre, à l'hôtel du Lion-d'Or ou du Lion-d'Argent; le métal n'y fait rien. Il n'y a plus du reste ni

préfet, ni maire, ni commissaire, ni journaliste, ni cercle, ni femmes de lettres, ni censure; il n'y a que le commis-voyageur et son distique. Je vous le répète : le monde est renversé.

Durant cet automne, Arnal a voyagé dans le nord de la France et en Belgique; toute sa route n'a été extérieurement que la reproduction fidèle d'une pareille émeute dans les mœurs. Il faut dire que son habitude d'improviser avec bonheur des quiproquos, des complimens et des mortifications, a été pour beaucoup dans les rumeurs qu'il a excitées sur son passage. Cette physionomie de son itinéraire n'avait rien d'original et de neuf; elle appartenait à tout le monde, elle était la propriété d'un marchand d'eau de Cologne en cabriolet jaune et en habit rouge comme celle de l'acteur bon enfant du Vaudeville, au bonnet de coton et aux lunettes bleues. Mais ce qui a été dans ce voyage unique l'œuvre immédiate et sublime d'Arnal, c'est l'ironie, la satire, les malignes et foudroyantes observations qu'il jetait en passant, de l'impériale de la diligence Laffitte et Caillard, sur les coutumes, les usages, les ridicules, les préjugés et même les croyances des populations qui se pressaient autour de son chariot de Thespis. A chaque relai, il agitait son grelot, il tirait une épigramme de son sac de nuit ou un calembour de son passeport; véritable O'Connell de l'art dramatique en petit format, il lançait des pointes au public et des corrections fantastiques à son rôle; il a été charmant d'imprévu, d'effronterie et de pénétration. C'était la Menippée de la rue de Chartres, en goguette et un peu folle, qui s'en allait cherchant à rire par le monde, trouvant de quoi ici et là, et n'épargnant à ce jeu d'esprit ni les hommes, ni les choses, ni la politique, ni les droits de l'hospitalité, ni même le souffleur, que les révolutions du théâtre épargnent toujours.

« Rouen! cité des Normands de Rollon, des Normands de M. Scribe et des Normands de Molière, trois espèces de Normands; Rouen, la grande ville au cidre et au sucre de pomme; Rouen, dont les belles tours de Saint-Ouen forment la couronne, les prairies de Sainte-Catherine la robe de verdure, et les bosquets du bois Guillaume le manteau de feuillage; tu as vu le triboulet gambader sur la place où Jeanne d'Arc fut rôtie; tu as vu le bouffon vol-

tairien ricaner sous tes ogives et burlesquement saluer tes vitraux! C'est une justice.

« N'avais-tu pas changé les plus délicates et les plus précieuses ruines en manufactures et en teintureries, une charmante abbaye en prosaïques bureaux de préfecture, tes maisons curieuses de bois noir et ciselé en boutiques de chiffonnières et de tripières? malheur à toi! N'as-tu pas souffert que la statue de Pierre Corneille écoutât l'étrange discours de M. Alexandre Dumas? Ne laisses-tu pas les bas-reliefs du camp du drap d'or, dans le marais de Bourgtheroude, se dissoudre dans la pluie et s'écailler sous la grêle? N'adores-tu pas encore le vaudeville du Gymnase et la musique du *Serment?* malheur à toi! malheur à toi! »

Telles étaient les imprécations que vomissait l'auteur de cet article comme il descendait avec Arnal du coupé de la diligence, dans la capitale de toutes les Normandies. Les deux touristes voyageaient de compagnie, mais ils étaient différemment impressionnés. Arnal n'était pour rien dans la colère de son ami; le journaliste avait pitié du respect d'Arnal pour la province, car vous saurez qu'Arnal respecte beaucoup les départemens. Il n'y a pas de méchanceté plus involontaire et meilleure personne que la satire d'un comédien; par métier, par habitude, par humeur, quelquefois par maladie, il est obligé d'être plaisant aux dépens du premier venu, sous peine de rompre son engagement ou de paraître fastidieux. Chez le journaliste, la satire est au contraire un instinct dépravé comme chez le diplomate; il réfléchit à l'épigramme, il la distille, il la passe au laminoir, il vit de son poison. Donc le compagnon d'Arnal était un mauvais génie, un véritable Méphistophélès; il soufflait à l'acteur le but des plaisanteries dont celui-ci trouvait le sel, il le mettait en scène comme un feuilleton vivant.

Dès le soir même de leur arrivée, la conversation suivante eut lieu au théâtre entre Méphistophélès et un respectable négociant de la ville. Ils étaient dans une baignoire. On avait donné *un Premier Amour.*

— Monsieur, dit le camarade au négociant, comment trouvez-vous Arnal?

— Eh ! eh ! je le trouve d'abord...

— Joli garçon, n'est-ce pas?

— Mais oui... il est un peu bête.

— Un peu ! monsieur est trop bon.

— Ensuite, il me semble avoir une voix passable, quelque chose de Gavaudan. Avez-vous connu Gavaudan?

— C'est juste. Il remémore Gavaudan.

— Arnal doit être un drôle de corps, monsieur.

— Je le connais *intimement*, comme Gavaudan.

— Bah !

— Je viens de lui parler dans les coulisses.

— Est-il possible ! vous entrez dans les coulisses?

— Quand on est l'ami d'un grand artiste....

— Ah ! monsieur va dans les coulisses; tiens, tiens, tiens ! monsieur est peut-être fonctionnaire. Arnal a donc l'air de tout le monde?

— Certainement, etc...

L'entretien continua long-temps sur ce ton et aurait continué plus long-temps encore, jusqu'à la fin du spectacle, si le Méphistophèles n'eût tout à coup disparu de la loge et joint Arnal au théâtre. Le dialogue fut rapporté mot pour mot à l'acteur, avec l'invitation pressante de le répéter après la chute du rideau, s'il était redemandé par le public. Malgré la singularité de la mystification, Arnal épouvanté recula. « Vous voulez me faire assommer ! » s'écriait-il. Mais sa verve, déjà mise en ébullition par le récit de son perfide ami, ne tint pas contre le plaisir de jouer ce mauvais tour au négociant. Effectivement Arnal, redemandé à grands cris, parut d'un air tremblant, salua beaucoup à droite et à gauche, et pendant dix minutes fit rire aux larmes en répétant le dialogue qu'il entremêla des satires les plus vives contre les rues de Rouen qui n'ont pas de trottoirs, ce qui est le moindre de leurs défauts; personne ne fut assommé; le négociant tomba malade d'hilarité, et dès le lendemain, l'*Indiscret*, Figaro du pays, avait déclaré que M. Arnal était le premier acteur comique du monde.

A Lille, ville de guerre dont les femmes sont si jolies, Arnal fit

de l'histoire locale avec un aplomb qui aurait mérité la censure, si les improvisations d'un acteur étaient assimilées au texte de la pièce écrite qui leur sert de canevas. Le conseil municipal fut bafoué; voici comment. On le serait à moins.

Les gros bonnets du département se rassemblèrent un jour pour délibérer sur les moyens de construire un beffroi et d'y placer une cloche. On écarta la question de la cloche pour ne pas surcharger les débats, et le beffroi seul fut voté; et, plus tard, tandis que le beffroi s'élevait, on fondit la cloche. Mais, à l'épreuve, il se trouva que la cloche était trop grande pour le beffroi, ou le beffroi trop petit pour la cloche. On ne pouvait pas démolir le beffroi; afin de le rendre utile, si tant est que dans nos mœurs le beffroi soit utile à quelque chose, on y plaça un vrai clocheton, une clochette de sacristain, une sonnette de mulet ou de marchand d'encre. Le conseil municipal demeura la risée de tout le département du Nord.

Une pareille balourdise administrative ne pouvait échapper au génie d'Arnal. On se consulta. Arnal un peu échauffé se présenta devant le trou du souffleur et raconta avec les ornemens convenables l'histoire de la cloche et du beffroi; on imagine le scandale et le fou rire. Eh bien! le conseil municipal écouta fort tranquillement la satire. Arnal, sur le théâtre de Lille, se moquant des autorités constituées, ressemblait beaucoup à ces histrions de l'ancienne Rome qui montraient impudemment au doigt les spectateurs assis sur les gradins de marbre. C'était encore Aristophanes personnalisant Socrate dans *les Nuées*. Le conseil municipal de Lille ne sait pas le grec, et toutefois il imita Socrate, qui riait d'Aristophanes en se promenant dans les jardins d'Academus. Le conseil municipal alla se promener et jouer aux quilles sur les remparts de la citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. Arnal fut oublié.

Mais c'est en Belgique, au milieu de ce peuple grave, actif, qui fume beaucoup de mauvais tabac et boit peu de très bonne bière, c'est là qu'Arnal a déployé tous ses moyens d'artiste, toutes ses ressources de jovial mystificateur. Nous ne voulons pas faire entendre par ces paroles que les Belges aient été le moins du monde mystifiés. A Dieu ne plaise! nos catastrophes, nos émeutes, nos

crises politiques, notre vie morale, notre existence intellectuelle, ont de l'écho en Belgique; il est vrai, mais la mystification s'arrête là.

A l'exception des livres, le Belge ne contrefait rien de la France; mais il tâche d'être chez lui ce que nous sommes chez nous. La Belgique nous prend pour modèle, mais elle se garde bien de nous copier. Elle emprunte dans sa manière de vivre un peu à l'Angleterre, un peu à l'Amérique, un peu à la France, un peu à l'Allemagne et à la Hollande; mais aucun de ses emprunts n'absorbe le type individuel et la nature primitive.

Bruxelles n'est pas une ville française, une préfecture du premier ordre, comme on l'a dit méchamment. C'est bien plutôt une grande auberge, un caravanserail du nord, où les personnes et les idées du continent, quelles qu'elles soient, trouvent des lois indulgentes et un asile commode. Il est vrai que l'hospitalité est souvent trop généreuse et trop facile. Tel homme que vous rencontrez en cabriolet dans les rues de la capitale étrangère est un forçat libéré des bagnes français. Si ce désagrément, inséparable d'une extrême liberté politique, rend le Belge très méfiant sur les importations vivantes de notre patrie, en revanche Bruxelles y gagne en mouvement, en variété, en cosmopolitisme. Comme on n'est jamais sûr de la moralité du résident étranger et du voyageur inconnu auquel on prend la main, il en résulte qu'on est plaisamment circonspect ou démesurément affable. De là, des amitiés précaires, mais fort vives; des liaisons rapides, mais fort amusantes. On se rencontre, on s'estime, on se quitte, on se retrouve, on s'estime encore; mais il n'y a aucune suite dans les relations. C'est l'existence de la table d'hôte transportée, avec ses mécomptes, ses romans et ses aventures, dans le sein d'une population flottante de vingt mille Européens.

Dans les cafés, au théâtre, sur l'Allée-Verte, vous voyez tout à coup de ces figures qui étaient encore, il n'y a pas long-temps, gesticulant révolution dans un estaminet de Barcelone, gravissant la Jung-Frau un bâton ferré à la main, ou lorgnant avec une lunette de spectacle les manœuvres du camp de Kalisch; figures nomades, usées, grimacières, inquiètes, parcheminées, qui sont

en même temps à toutes les eaux, dans toutes les bourses et dans la poche de tous les souverains; répertoires ambulans de notes secrètes sur les cantatrices italiennes et les projets jésuitiques de la sainte-alliance; intarissables vocabulaires d'anecdotes, de scandales et de recettes contre les plaisanteries de la douane. Pas une langue ne leur est inconnue; pas un personnage éminent ne leur échappe, qu'il voyage ou qu'il meure. Ces gens-là ne sont nés nulle part; ils vivent partout, ou pour mieux dire, ils passent; un beau jour, on ne les voit plus; on ne les entend plus; on les croit morts comme toutes choses, comme la feuille de laurier. C'est une erreur. En descendant du paquebot, dans les waggons d'un chemin de fer, dans un relai de poste, ils vous sautent subitement au cou; celui-ci a ramassé pour vous une flèche cosaque dans les steppes des Kirghiz; celui-là a beaucoup connu un de vos cousins mamamouchi; cet autre vous raconte des bonnes fortunes dans le sérail. Ils ont tous plusieurs années de moins et une langue de plus. La reconnaissance est inévitable.

A Bruxelles principalement, il est difficile de se soustraire à ces embrassemens de comédie. Vous êtes même trop heureux vraiment si les figures dont nous parlons ne changent pas de sexe. C'est dans la capitale de la Belgique et parmi les étrangers qu'il se fait une consommation prodigieuse de ces femmes inexplicables qui, veuves toujours, ont réuni sur leur tête à force de séparations et de décès, la fortune, le rang et le titre de plusieurs maris. Elles sont le plus communément princesses ou ladies. Leur société est très recherchée et très piquante à cause des personnages et des évènemens dont elles ont fait quelquefois le succès. Il y a bien un peu de ce même genre à Paris, mais la foule l'absorbe. En Belgique, il reluit au contraire de toute la taciturnité des mœurs flamandes; il brille, il domine, il plaît par opposition. Les habitudes du grand monde, dont ces femmes, à proprement parler, composent en Europe le terrain mouvant, s'acclimatent sous leurs auspices dans la cité brabançonne; mais ce qui gagne le plus à leur influence, c'est évidemment la macédoine d'existences cosmopolites dont elles sont, après tout, l'expression choisie. Elles la surveillent; elles la dirigent; elles facilitent les communications,

les échanges et les travestissemens avec la plus spirituelle discrétion. Sous ce rapport, on peut dire que Bruxelles ressemble à ces temples de l'Asie mineure où toutes les populations grecques affluaient pour célébrer ensemble les fêtes de la bonne déesse. Grace à l'incognito, les pélerins y jouissaient d'une liberté complète. On sacrifiait, on adorait, on dansait anonyme; et quand les jeux étaient finis, chacun retournait chez soi légèrement fatigué, mais enchanté du voyage, surtout du mystère, et parfaitement inconnu.

Il est heureux qu'en regard de ces mœurs de contrebande, le Belge garde son attitude patriarcale, laborieuse, presque républicaine et puritaine. Ce tourbillon extérieur ne fait perdre à son commerce ni une minute, ni un centime. Il ne lui ôte même rien de son flegme patriotique et de son entêtement quelquefois incivil. Il n'y a pas très long-temps, le roi Léopold, se trouvant à Louvain, alla visiter les bâtimens de l'ancienne et célèbre université de cette ville; le bourgmestre l'accompagnait et lui expliquait respectueusement l'histoire du monument. Arrivés devant une certaine fenêtre, le bourgmestre prit une voix plus grave, et, la montrant du doigt, il dit à Léopold : « Sire, le peuple de Louvain a précipité de ce balcon, sur les piques des hallebardiers, cinquante-deux magistrats qui avaient oublié leur serment et trahi les intérêts de la cité. » — Le roi Léopold, qui est un homme d'esprit, se mit à rire aux paroles du bourgmestre, et au lieu de se fâcher d'un discours où l'auteur avait voulu faire à contre-temps le pédagogue, il invita fort gracieusement ce magistrat rébarbatif à dîner. Il était difficile de pardonner avec plus d'amabilité un inconvenant propos.

C'est donc au milieu de ces gens rudes et béotiens, dans ces mœurs de Lacédémone, qu'Arnal tomba comme Panurge dans l'île des Lanternes. A l'exemple de tous les mystificateurs, Arnal avait d'abord un peu l'intention de se moquer de la ville étrangère; mais cela bientôt lui parut impossible, et, malgré son patriotisme, il se trouva conduit par les évènemens à se moquer de la France. Ainsi, en voyant tuer les porcs et les moutons dans le quartier le plus fréquenté de Bruxelles, il parla avec quelque vanité de nos abattoirs; mais on lui rabattit le langage en lui apprenant que

Bruxelles contenait plus de médecins et de pharmaciens que l'immense Paris, qui a huit fois sa population; comment craindre l'insalubrité et les épidémies lorsqu'en moins de cinq minutes on peut voir aux trousses d'un seul malade de Bruxelles autant de chirurgiens et d'apothicaires qu'il en faudrait pour saigner tout un arrondissement de Paris? Arnal, qui a toujours eu un peu carliste, aurait volontiers plaisanté la révolution belge; mais à la vue de la place des Martyrs, où les victimes de septembre dorment dans un véritable cimetière grec, entre quatre charmans parterres de fleurs, autour d'un monument très convenable, et sous l'abri régulier de quatre lignes de maisons blanches et mignonnes, il se rappela les misérables égouts tumulaires où l'on a jeté pêle-mêle les combattans morts en juillet, et il baissa tristement la tête. Léopold, souverain bourgeois de greffe anglaise, lui avait de loin paru singulier; mais quand il vit de près ce prince maladif passer en revue devant le parc les magnifiques nouveaux régimens de son armée, par une pluie battante, le tricorne sur l'oreille, en vrai maréchal napoléonien, il oublia ses préjugés et ses opinions pour crier : vive le roi! tout comme un autre.

Parisien orgueilleux, dirons-nous combien il fut vexé de se promener la nuit dans Bruxelles sous les feux croisés du gaz, dont nos plus pompeuses rues sont encore médiocrement éclairées? Dirons-nous son étonnement, ou plutôt sa consternation, à l'aspect de ces rapides omnibus, attelés de quatre chevaux, dont les pompons roses et les harnais étincelans, les postillons à la cocarde noire et au pantalon collant, les banquettes périlleuses et la trompette agaçante, lui causaient un vertige de douleur et de regret? Dirons-nous les larmes qu'il répandit au souvenir de ces hideux tombereaux, infectés de paille, de boue et de chiens, qui nous traînent pour trente centimes avec la lenteur d'un corbillard et les agrémens d'un coche? L'admirable propreté des maisons, la succulence de la pomme de terre indigène, le luxe des estaminets, les messes en musique au lieu du plain-chant monotone et barbare, les belles dents des femmes, le frais appétit des hommes, même l'intonation flamande du langage, et la pâtisserie célèbre de la Belgique, toutes ces choses imprévues bouleversaient sa pauvre-

pation railleuse. Le désappointement ne s'arrêta pas là; il poursuivit notre infortuné voyageur dans les plus minces détails de son séjour, jusque même dans l'effet produit par son jeu sur les Belges qu'il croyait ennuyer, et qu'il amusa de manière à doubler sa réputation. Des surprises, qui se rapportaient aux joies naïves de son enfance, augmentèrent encore l'extase où il était plongé : nous voulons parler des cérémonies de l'église et des chemins de fer.

On ne trouve plus en France, principalement dans les villes capitales, ces naïfs usages de société qui rappellent les mœurs simples, une vie facile et volontiers le mépris des jeux purement intellectuels. Si quelques cités du midi, grace à l'imagination vive de leurs habitans, retiennent aisément la mémoire des coutumes locales, en revanche on perd au nord la plus légère trace de ces récréations. A mesure qu'on se rapproche de Paris, on les voit s'éteindre au souffle positif de la métropole. Un gouvernement moral, mais très peu poétique, a enterré la nuit de Noël, ces trois messes aux flambeaux dont on rêvait toute l'année. Les processions n'ont pas résisté à des scrupules administratifs; nous ne verrons plus la garde nationale, portant des fusils ornés d'œillets et de coquelicots, escorter le dais de la paroisse à travers nos rues fleuries et le long des murs tapissés. Les crêpes du mardi-gras sont terriblement déchues. Le gâteau des rois, la joyeuse et patriarcale Épiphanie, se réfugient dans les colléges. Je ne vois plus sans attendrissement les pauvres enfans des faubourgs dresser à grands frais des chapelles dans les carrefours, pendant l'octave de la Fête-Dieu; ces reposoirs enfantins, ces madones innocentes avaient jadis un air charmant de réjouissance et de piété; aujourd'hui on se moque de nos enfans, on ne jette plus la pièce de monnaie dans leur plateau, on refuse l'aumône à leurs sentimens dévots.

Je viens aux chemins de fer.

En apercevant le waggon privilégié du milieu de la file, char-à-bancs qu'une distance aristocratique et prudente sépare de la machine, aimable véhicule fraîchement couvert et pavoisé, il voulut s'y élancer d'un bond. Mais le bras robuste d'un Flamand arrêta l'artiste sur le marche-pied. *Rien n'entre plus!* lui cria-t-on dans

l'idiome national. — Vous me prenez donc pour une valise? répondit Arnal; c'est outrageant! Mais le Flamand ne comprit pas le calembour qui fut perdu. Arnal entra cependant furieux, et furieux comme l'est Arnal lorsqu'il est furieux.

Une secousse violente coupa sa colère et presque sa langue en deux; c'était la machine qui partait. Le voyageur fut bientôt complètement distrait par les phénomènes de locomotion dont il était entouré. Sous ses pieds, à travers les ais mal unis du plancher du waggon, il voyait courir comme une double rainure de feu, sillon enflammé de la chaudière. A ses oreilles, l'air siffla avec un bruit étrange. Devant lui se dressait le Vulcain couleur de houille qui règle les destinées de la voiture avec du charbon de terre; sa noire chevelure hérissée de cendre, le pétillement de la vapeur, la fuite étourdissante du paysage, tout cela suffoquait délicieusement Arnal. Enfin, pour achever le pittoresque de la chose, c'était la nuit; à gauche et à droite de cette route phénoménale, les fournaises des briqueteries disposées dans les champs allumaient au milieu des ténèbres, comme pour fêter le voyageur, mille torches rouges et bleues, pareilles à ces lampions en feu du Bengale qui décident le succès d'un mélodrame à la Gaieté.

Ce qui ravissait surtout Arnal, c'était la figure hétéroclite des balayeurs préposés aux chemins de traverse qui, se tenant immobiles et présentant militairement le balai au passage des waggons, portent les armes au public d'un air fort grave. Tandis qu'il était absorbé dans la contemplation de ces sentinelles, nous avions laissé derrière nous le château de Lacken, dont les grands arbres, symétriquement alignés, fuyaient comme des ombres; nous avions même passé Vilvorde, où Mme Déshoulières composa la fameuse idylle des *Moutons*; déjà nous pouvions lorgner à l'horizon la fière architecture de la tour inachevée de Malines. Tout à coup je crois remarquer dans les traits d'Arnal une émotion singulière, à peu près de l'attendrissement. Je suis inquiet. A nos côtés, deux jolies Flamandes causaient vivement ensemble des représentations du premier comique du Vaudeville au théâtre royal de Bruxelles; elles mettaient dans leur entretien et dans leurs éloges une chaleur qui n'était pas trop provinciale. On comprend la curiosité d'Arnal. Ses

yeux dévoraient la voisine qu'il aurait voulu remercier avec une éloquence plus active que l'éclat muet de sa prunelle ; un regard jeté de travers au groom infernal du coche à la vapeur détermina l'explosion de sa fantaisie.

— Madame, fit-il en balbutiant, c'est moi qui ai l'honneur d'être... Arnal...

Il croyait, le voyageur novice, que la jeune personne, à ce nom fatidique, tomberait au moins en syncope ou lui glisserait un médaillon. Du tout.

La dame ou la demoiselle se retourna, et apercevant un monsieur vêtu comme l'ordinaire des humains, très grêlé de la petite vérole, aux lunettes bleues, au maintien modeste, et réalisant plutôt l'idéal du greffier marié d'un tribunal de commerce, que le portrait de l'excellent mime de Paris, elle tomba dans l'erreur du négociant de Rouen ; sa jolie bouche ne daigna pas s'ouvrir pour répondre, et se crispa légèrement d'une moue ironique et charmante qui semblait dire : *vous?*

Arnal ne se tint pas pour battu ; il répéta sa phrase avec une accentuation plus digne, avec une certaine insistance dans le geste et dans la voix. Cette fois la voisine prit en pitié son interlocuteur ; toujours incrédule et silencieuce, elle inclina poliment la tête ; elle sourit même d'un air boudeur. Cela pour le moment signifiait : *Vous êtes bien plaisant, mais vous m'ennuyez.*

Je n'ai jamais vu d'homme aussi démonté. La scène devient encore plus dramatique.

Il y avait sur la banquette du waggon, en face du voyageur, un Flamand silencieux, fumant sa pipe avec une bonhomie parfaite. Lorsque Arnal répéta sa phrase à la jeune femme, il l'entendit ; quittant sa pipe lentement, il frappa sur l'épaule de l'artiste avec beaucoup de sang-froid.

— Vous êtes dans l'erreur, lui dit-il ; je connais beaucoup cet *aimable* acteur, j'ai déjeuné ce matin avec lui, et assurément je me souviens de sa figure et de sa conversation. Vous n'êtes pas M. Arnal.

— Comment?...

— Non, vous n'êtes pas M. Arnal.

Arnal, stupéfait, me regarda. Pour mon compte, je partis d'un éclat de rire à sauter par-dessus le balustre du waggon. Ce qui contrariait amèrement le pauvre voyageur, c'est qu'il parut aux dames de la dernière évidence qu'il avait eu dans l'esprit de les plaisanter. La discussion se ranima; le Flamand ne perdit pas un pouce de terrain; Arnal, mystifié, ne sut comment prouver son identité célèbre, et leurs débats, remarquablement comiques, se terminèrent par cette allocution que l'artiste prononça d'une voix altérée.

— Monsieur, puisque vous êtes si bien informé, *je n'insiste pas!*

Le convoi était arrivé; nous descendîmes, le maintien un peu sot, tandis que les deux femmes et le gros monsieur ricanaient à nos dépens. A quoi sert donc la réputation!

Pour échapper à la tristesse de cette mésaventure qui lui faisait l'effet d'une bonne fortune manquée, il me pria de le lancer dans la haute société. Je ne parle point ici de ces cercles cosmopolites dont nous avons déjà esquissé la vie; j'entends la famille belge, patriarcale, honnête. Et quel pays est meilleur que la Belgique pour le sans-façon du logis et de l'existence intime! Arnal s'y montra dans ses plus brillans avantages, par exemple dans tout le charme de sa voix; Arnal chante parfaitement la romance. Il eut souvent de ces heures de folie qui laisseraient croire qu'il est ivre, et il ne boit que de l'eau. A quoi tient donc la réputation! La ballade fantastique de M. Bayard, dans le *Premier amour*, sur un air si original de Monpou, fut l'occasion pour le touriste de triomphes sans conséquence et des plus prévenantes invitations. Bien que la musique soit essentielle dans les mœurs flamandes, il ne se trouvait pas toujours de guitare ou de mandoline dans les salons qu'Arnal régalait en petit comité de ses chants exotiques; alors il saisissait les pincettes ou tout autre objet inanimé dont l'usage domestique est familier, et sur cet instrument de hasard, sans le prestige de l'orchestre de M. Doche et de la rampe du Vaudeville, il charmait les auditeurs qu'il tenait pour ainsi dire suspendus comme Orphée au filet harmonieux de son organe.

Ce qui entra pour beaucoup dans la distraction du voyageur,

c'est l'étude attachante d'un usage que les Belges pratiquent dans la familiarité de leurs réunions, usage très galant de clore un excellent dîner.

Vous êtes femme, vous désirez plaire à Bruxelles comme à Paris; c'est trop juste. Vous voyagez dans l'ancienne Flandre pour visiter les ruines de la domination espagnole, les débris de la peinture hollandaise, les vestiges de l'empire de Philippe II et du royaume de Van-Dyck; vous voyagez encore pour retremper vos fibres dans l'eau marine d'Ostende, en y demandant des huîtres qui n'existent qu'au rocher de Cancale, rue Montorgeuil. Jusque-là, vos occupations sont charmantes. Pour comble d'originalité, l'éclat de votre nom, de votre fortune ou de votre mari fait que toutes les maisons princières du Brabant vous ouvrent leurs portes et dérouillent en votre hommage leurs armoiries; naturellement les salles à manger s'ouvrent, se dérouillent aussi. On vous place vis-à-vis d'une soupe à l'orge, d'un plumpudding embaumé, et, par la même occasion, d'un jeune artiste mélancolique dont les cheveux sont dorés et l'œil bleu de mer. L'or et l'azur se disputent les types en Brabant comme en Germanie. Donc, vous avalez la soupe à l'orge, face à face de ce monsieur. Il est lent et froid, mais il est sentimental et poli; il remplit votre verre comme il soutiendrait une thèse à Louvain. Après une bouteille de Sauterne, son teint rose devient pourpre; regardez attentivement : ses grosses lèvres vont sourire. Il a souri, ma foi! les Belges raffolent du bordeaux.

A ce moment les doigts rudes de l'artiste cassent une amande. Le fruit qu'il met en lumière est double; c'est une seule amande en deux personnes. Alors l'étudiant vous fascine par ce long regard dont Wilhem embrasait Mignon; il vous dit :

— Madame, voulez-vous faire avec moi un *Philippe?*

Or, tandis que ces paroles coulent de la bouche du jeune homme avec la douceur d'un vers de Gœthe, une moitié de la double amande tombe dans votre assiette. Comme l'imprévu flatte agréablement votre esprit romanesque, vous acceptez; le fruit monstre partagé établit une alliance entre vous et le blond convive; l'amande est un gage, une bague, un nœud; il est votre *Philippe*,

vous êtes sa *Philippine*. N'est-ce pas joli? Cet usage qu'on rencontre dans l'Allemagne du nord, surtout dans les provinces rhénanes et en Belgique, semble éclos de l'imagination d'une châtelaine, dans les loisirs du manoir. Les pages ennuyés, au moyen-âge, ne devaient pas autrement se distraire, si toutefois un page s'ennuyait.

Le dessert finit, mais le Philippe dure toujours. Pour que l'aventure se termine, il faut qu'une nuit ait passé sur l'évènement. Je ne prétends pas ici faire de mauvais propos; on m'en a déjà, Dieu merci! beaucoup trop attribué. Le lendemain, dès l'aube du jour, le Philippe cherche sa Philippine, la Philippine cherche son Philippe. Heureux le plus matinal, le plus souvenant! Les deux conjoints par l'amande se guettent avec une réciproque malice. Aussitôt que l'un voit l'autre, il crie : *Bonjour, Philippe!* — *Bonjour, Philippine!* Mais le premier salut a remporté la gageure, et le perdant doit un cadeau : on devine toutes les conséquences de l'engagement.

L'origine de cet usage se perd dans la nuit des temps comme l'invention de la pipe. On n'a jamais tant abusé du Philippe que sous l'empire; l'officier français en consommait prodigieusement. La fureur de ce jeu amenait les plus plaisantes circonstances; dans le carnaval, les femmes se précipitaient dans les bals masqués pour surprendre leur Philippe; les hommes couraient à franc étrier sur des bidets de poste ou passaient dans la fraîcheur des ténèbres les heures vulgairement destinées au sommeil. Les plus fières dames se déguisaient en laitières; de graves conseillers aulíques devenaient colporteurs, saltimbanques ou marchands de pain d'épices. Enfin les deux moitiés d'une amande obligeaient les deux moitiés de la population de l'Allemagne à jouer à cache-cache du soir au matin comme des écoliers qui ont bien dîné.

Nous passerons sous silence la nomenclature des Philippes nombreux qu'Arnal a discrètement rapportés de son voyage. Ils sont visibles, tous les jours, rue Mont-Thabor, de midi à cinq heures; mais les amitiés transitoires dont ils sont l'emblème restent inconnues.

Il faut terminer ici ce panorama des impressions d'Arnal dans

sa tournée dernière par les rencontres différemment intéressantes qu'il eut avec deux sacristains, dont la malice cléricale n'épargna pas l'esprit d'antagonisme et la mauvaise humeur qui le poursuivaient de relai en relai et d'observation en observation. Notre amour-propre national et littéraire d'ailleurs y est mis à l'index.

A quelques pas de l'hôtel ou plutôt du palais du prince d'Aremberg, dans le petit Sablon, à Bruxelles, on aperçoit une chapelle enfouie dans un carrefour de maisons ignobles, édifice d'une architecture gothique fort élégante et assez régulière. En flanant dans la capitale flamande, Arnal poussa la porte de cette église qu'on nomme la chapelle de Notre-Dame-des-Victoires. Il se trouva dans un temple parfaitement désert, entouré intérieurement d'une foule de petites cellules ornées de peintures à fresque et offrant un véritable labyrinthe de corridors, de tribunes, d'oratoires et de cabinets tumulaires. Il contempla avec un souverain mépris les rangs pressés des tombes magnifiques où dorment les grandes familles de la Tour et Taxis, et s'en fut droit à un bouge où le sacristain ou *clerc* de la paroisse nétoyait tranquillement les flambeaux d'un catafalque.

— Monsieur, lui dit l'artiste d'un ton sincèrement poli, on prétend que vous possédez dans cette église les restes mortels de Jean-Baptiste Rousseau, poète français, mort chez le prince d'Aremberg. Voudriez-vous être assez aimable pour me faire voir ce *monument?*

Le sacristain regarda des pieds à la tête l'étranger qui lui semblait un phénomène. Le blanc d'Espagne et le torchon huileux demeuraient immobiles entre ses mains.

— Vrai! répondit-il, vous désirez voir *cela?*

Après un moment d'hésitation, tant la chose lui paraissait merveilleuse, le clerc prit ses clés, et, précédant Arnal, le conduisit dans un oratoire, à la droite du maître-autel, où l'on enferme le mobilier délabré et la vaisselle éclopée de la fabrique. Le sacristain ouvrit une armoire dans laquelle gisaient du linge sale, des cierges brisés, des vieilles chaises, un monstrueux éteignoir, des goupillons râpés, et plusieurs soutanes en loques. Le vieillard souleva cet amas de guenilles et d'antiquailles, comme un marchand de curiosités, et dans le coin le plus ténébreux, sous les toiles d'arai-

gnées et les burettes d'huile à quinquet, il montra froidement à Arnal un cercueil étroit, court, dont la planchette portait un superbe cachet de cire rouge avec cette inscription qui ne fut jamais plus étrange : *République française.*

— Ceci, ajouta le clerc, est le tombeau de M. Rousseau ; et il tendit ses doigts crasseux où notre voyageur ému et honteux pour son pays, laissa tomber vingt sous.

A son retour, ayant voulu passer par Mons, pour visiter en connaisseur les plus jolies fortifications de l'Europe continentale, Arnal éprouva une des plus vives jouissances que puisse ressentir un ancien abonné du *Constitutionnel.* Les jésuites sont maintenant dans une fort belle position sous le roi Léopold ; Saint-Acheul, la métropole du parti, s'est relevée de ses ruines ou plutôt les a transportées à Brugelais, près de Mons, à Saint-Trond, et dans quelques maisons de Namur. Les habitans de Saint-Trond furent bien étonnés, peu de temps après la révolution de juillet, de voir un matin une suite considérable de fourgons amener dans leur province les pères de Loyola, leurs meubles, leurs élèves et leur esprit. Mais comme le fonds de la population liégeoise est essentiellement pacifique et dévote, bien qu'elle ne fabrique pas autre chose que des armes à feu, les emigrés de Saint-Acheul, suffisamment protégés par l'archevêque de Malines, s'installèrent à leur aise dans ces campagnes hospitalières. On les avait oubliés dans leur retraite, mais ils viennent imprudemment de faire parler d'eux, et les bruits qui circulent à ce sujet ont effacé pour Arnal toutes les tribulations patriotiques de son voyage en Belgique.

Tandis que nous changions de chevaux à Mons, on nous apprit qu'un pensionnat de jeunes demoiselles, à Namur, avait été tout à coup envahi par l'esprit de désordre et de galanterie. Les parens accouraient de tous les points de la Belgique pour retirer leurs enfans ; on se disait à l'oreille que le patronage des jésuites lui avait porté malheur, et que onze victimes se trouvaient enceintes. A ce lamentable récit, Arnal ne se tint pas de joie ; il discourut pendant tout le temps du dîner sur les manœuvres occultes de la faction, et il repartit à jeun, mais libéral à faire peur.

Je saisis ce moment d'hallucination pour lui proposer, avant

de monter en voiture, une promenade dans la cathédrale de Mons. C'est là qu'il lui était réservé de subir une dernière mystification.

Le sacristain de Sainte-Waudru, la cathédrale de Mons, est un personnage qui n'a qu'une histoire dans la tête; mais quelle histoire! personne ne s'est encore avisé de contrôler la vraisemblance de ce récit; les voyageurs le prennent pour de la pure chronique, Arnal tout le premier.

Le sacristain de Sainte-Waudru nous mena donc à une certaine place de son église où il n'y a rien; puis, se retournant avec beaucoup de sang-froid vers nous, il s'écria : « C'est ici l'endroit le plus remarquable de la cathédrale. » A ces paroles, Arnal écarquilla ses petits yeux bouffons, mais cette parabole du clerc ne lui suffit pas. Il osa en demander davantage.

Alors le sacristain nous conta que, bien avant les *horreurs* de la révolution française, on voyait à cette place, maintenant vide, une statue de Job, en marbre noir, avec des vers en ivoire blanc. Les vers couraient sur le corps du patriarche qu'ils dévoraient impitoyablement, et cela faisait, selon le sacristain, un tableau merveilleux dont la vue causait des syncopes aux artistes, des attaques de spleen aux Anglais. La révolution survint; elle détruisit le patriarche et les bêtes immondes qui dînaient de son corps. Il ne reste plus que le souvenir de cette œuvre d'art, souvenir qui malheureusement périra lui-même avec le sacristain.

Pendant la nuit qui suivit cette visite à la cathédrale, claquemurés l'un et l'autre dans la diligence, nous ne songeâmes que reptiles. Arnal eut plusieurs fois le cauchemar; il prononçait alors des paroles effroyables. Il se comparait à Job. Pour ma part, je suis persuadé que la chronique du clerc de Mons était un guet-à-pens tendu à la bonne foi du voyageur.

Lorsque nous nous séparâmes dans la cour des messageries royales, Arnal et moi, il m'adressa très affectueusement ses adieux. « Charmant ami, me dit-il avec émotion, les voyages me forment; *aimons-nous, aimons-nous!* (Lamartine.) » Et mes derniers regards ont vu monter en fiacre et disparaître cet adorable farceur, maintenant capable de tout; car, selon le précepte d'Horace, *mores hominum multorum vidit et urbes.*

E. DE BEAULIEU.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Le coup d'œil du critique doit être rapide, étendu et communicatif; il lui faut tenir compte des lieux, des hommes et des choses; savoir son auteur, connaître le terrein littéraire, combiner ses idées, peser ses paroles; il est homme du monde pour les écrivains et écrivain pour les gens du monde; il sert de truchement aux uns et aux autres; il les rapproche, les confronte, les unit, les sépare, puis les réunit encore. Il sonne les cloches du baptême et celles de l'enterrement; il dit à haute et intelligible voix: Ceci c'est le froment et cela c'est l'ivraie; il explique comment la trilogie dramatique que M. de Vigny a composée sous le titre de *Grandeur et servitude militaire*, est parvenue à sa seconde édition, maintenant sous presse, et condamne l'inexplicable faiblesse d'un écrivain spirituel qui permet à un libraire obscur et sans goût de publier, sous le titre ambigu de *la Valise de Simon le Borgne*, des nouvelles déjà connues, œuvres de hasard et de circonstance. Tel autre éditeur trompe non moins audacieusement la bonne foi du public en insérant, au milieu de deux volumes in-8° de réimpressions, un conte inédit de deux cents pages. Puissions-nous n'avoir que bien rarement à prémunir nos lecteurs contre ces brocantages de la librairie de second ordre.

Notre tâche est laborieuse; elle veut une plume hardie et sincère; le public se défie à bon droit de la critique journalière, où chacun vient tour à tour plaider pour son ami ou assouvir ses antipathies personnelles; là d'ailleurs point d'unité, point de méthode, point de développemens.

Notre position est trop supérieure pour que nous n'employions pas tout

notre zèle à profiter d'avantages tels qu'on n'en peut rencontrer ailleurs. Notre critique sera prompte, succincte, complète; elle précédera souvent la publication des ouvrages eux-mêmes; notre silence sur le compte de certains livres équivaudra à la réprobation, au dégoût ou au mépris, qu'ils doivent inspirer.

L'hiver dépeuple les maisons de campagne, les lecteurs reviennent aux livres, les livres vont au devant des lecteurs; il y a un peu de confusion dans cette première reconnaissance; mais ce qui nous semble dominer cette véritable inondation littéraire est, sans contredit, *l'Histoire de la marine française*, par M. Eugène Sue (1); œuvre long-temps méditée, dont tous les matériaux, rassemblés à grands frais, ont été soudés dans un récit puissamment dramatique. Mais aussi quoi de plus inspirateur que cette héroïque figure de Jean Bart, devenu en France le type historique du marin? Chaque livraison est accompagnée d'une gravure qui forme un véritable tableau; telle est surtout celle qui représente Louis XIV dictant un ordre à Colbert; la pause du grand roi est sublime de majesté. *L'Histoire de la marine française* se place parmi les livres graves et sérieux, et participe de l'intérêt et de la faveur populaire qui s'attache au roman. *L'Histoire des Ottomans*, dont nous rendrons compte, n'a, il est vrai, que la première de ces deux qualités, mais elle réclame au degré le plus éminent la sympathie des savans. Pour ne pas sortir de l'Allemagne, nous parlerons aujourd'hui d'un des compatriotes de M. de Hammer, le prince Puckler Muskau.

Voyages et souvenirs du prince Puckler Muskau (2).

La France adopte toutes les réputations, vulgarise toutes les œuvres des littératures étrangères; graves et sérieuses histoires, romans, contes, mémoires, tout cela passe au creuset de la traduction française et sort plus net, plus reluisant, plus acéré, pour parcourir le monde. Le prince Puckler Muskau est un reflet de toutes les civilisations qu'il a traversées; il y a en lui du baron allemand, du dandy anglais et du littérateur parisien; mais tous ces élémens hétérogènes ne se nuisent point les uns aux autres; avant tout le prince est un homme d'esprit; fort goûtées en Allemagne et en Angleterre, ses *Lettres d'un défunt*, ses *Tutti frutti*, ont obtenu en France un succès d'estime, de curiosité, de salon. Le

(1) Chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

(2) Un vol. in-8°, pour paraître chez Fournier, rue de Seine, 14.

nouvel ouvrage sorti de la plume féconde de cet observateur élégant et fidèle, sera accueilli avec d'autant plus d'empressement, que cette fois ce n'est plus l'aristocratie anglaise qui est en scène, mais nous-mêmes, mais nos gens du monde, mais nos personnages politiques, mais enfin cette prodigieuse multitude de grands hommes que nous coudoyons chaque jour dans les rues de Paris. Malheur à qui a reçu à sa table ou admis dans son salon le prince Puckler Muskau : il vous dira le nom des convives, leur toilette, leur conversation; heureusement que sa bonne nature allemande, bien loin d'aiguiser de sanglantes épigrammes, ne sait comment remercier ses hôtes de leur bienveillant accueil. Quoi de plus curieux pour un peuple que de se voir jugé par un étranger! Mais les Français ont l'épiderme dure, il ne faut point les laisser s'endormir au bruit des complimens d'un baron allemand. Pourquoi la vieille et joyeuse Angleterre ne lâche-t-elle pas sur nous cet épagneul en bas bleus qui a noyé Jonathan dans ses propres ridicules? Que ne nous envoie-t-elle mistress Trollope?

Avant d'entreprendre son nouveau tour du monde, car le prince Puckler Muskau, qui se trouve actuellement en Egypte, doit de là passer en Asie, notre voyageur s'arrête un moment en Allemagne, ou plutôt en Bohême, et consacre un certain nombre de lettres à ce pays étrange, de mœurs douces, et cependant peu avancé en civilisation; en Bavière, il visite la petite ville de Wunsiedel, patrie de Jean Paul et de Sand, le meurtrier de Kotzebue. « Je visitai en vrai pélerin la chambre où naquit Jean Paul; les circonstances qui entourèrent son berceau me paraissent, si elles n'en sont la cause immédiate, avoir du moins un singulier rapport avec celles de sa vie d'homme et de poète. La demeure où il vit le jour était bâtie sur les ruines d'un donjon, vieux repaire de brigands; de là son penchant pour le romantisme. Vis-à-vis se trouve l'église; de cet aspect vint sa piété tendre et profonde. Sa maison paternelle était une école dont son père était l'instituteur; de ces dernières circonstances découle l'instruction solide, variée et quelque peu pédantesque qui caractérise Jean-Paul. Enfin, la cave de la ville lui servait de *point de vue* : de là sa passion pour la bière de Bavière. »

Adieu donc à l'Allemagne, à la triste Bohême, à la grasse Bavière, et cinglons vers Paris où le prince Puckler Muskau arrive en juillet 1834 pour la revue annuelle de la garde nationale. Le prince s'enrôlerait volontiers dans les rangs de la milice bourgeoise; il accepterait un portefeuille à côté de M. Guizot ou Dupin, il tirait des vers après M. Emile Deschamps, et Mme Emile de G...., tant est excessif son enthousiasme pour tout ce monde parisien, si poli, si affable, si souriant, qui a aban-

donné le vieil esprit sarcastique, les traditions de fine plaisanterie et de conversation mordante, comme une fatigue trop grande pour son esprit indolent et blasé. Un prince étranger est aujourd'hui pour les salons de nos banquiers ce qu'était un Persan du temps de Montesquieu? Comment peut-on être prince? et cela, fût-on prince allemand ou prince du saint-empire romain.

Voici une anecdote sur Mme de Staël: le fait eut lieu pendant son séjour en Angleterre. « Un jeune Français d'une figure un peu fade se déguisa en femme et se présenta un soir dans un lieu où Mme de Staël était invitée et où nul de la société ne la connaissait personnellement. La fausse Corinne enchanta tout le monde par son esprit et son amabilité; le lendemain la véritable se fait annoncer dans la même maison; on est d'abord un peu surpris qu'elle revienne si tôt, et déjà mal disposé par cette visite intempestive : on ne peut pourtant se dispenser de la recevoir, on voit arriver une tout autre personne que la veille, avec quelque chose d'hommasse dans les manières (défaut plus choquant encore dans ce pays que partout ailleurs), parée d'une façon étrange, la gorge et les épaules nues; le maître de la maison se croit pris pour dupe, et avec un courroux mal contenu, il lui dit: « Madame, vous venez un peu tard, nous avons tous l'honneur de connaître Mme de Staël: c'est une très jolie femme qui, au reste, a l'air de son sexe, tandis qu'on vous prendrait plutôt pour un homme si vous n'aviez pris soin de prouver par votre toilette qu'effectivement vous appartenez au sexe féminin; mais cela ne suffit pas pour usurper le rôle de Mme de Staël; aussi, madame, je ne puis que vous adresser très sérieusement le conseil de vous retirer au plus tôt. »

Tel est ce livre, écho fidèle de conversations enjouées, répertoire d'anecdotes piquantes, panorama rapide et éblouissant. Le style de la traduction manque souvent de vivacité et nuirait à un écrivain moins gâté du public que le prince Puckler Muskau.

LES DERNIERS BRETONS (1).

De toutes les études qui ont été faites sur la Bretagne, dans ces dernières années, aucunes ne sont entrées aussi profondément dans le sens intime de cette vieille province, aucunes n'ont été accueillies avec plus de faveur que les travaux de M. Émile Souvestre, ame pleine de gravité et de poésie;

(1) Pour paraître chez Charpentier, rue de Seine, 31; 2 vol in-8.

il a esquissé les dernières contractions de ces physionomies originales qui vont s'effaçant chaque jour. Voici un fragment de son livre sur lequel nous reviendrons :

Les Poulpicans et les Fées. — Saint Bieuzy. — Superstitions du pays de Vannes.

« Le double cachet celtique et féodal qui marque au front si profondément le pays de Vannes, se retrouve non moins prononcé dans son aspect moral. Le Morbihanais est un Celte baptisé qui laisse entrevoir son origine bien plus clairement que tous les autres Bretons. Nulle part le culte des élémens et des génies de la mythologie druidique ne s'est plus évidemment conservé sous un léger déguisement chrétien. On y trouve encore les arbres à niches, les fontaines miraculeuses, les jeux gaulois, les pierres révérées. Il n'est point un seul des mille monumens druidiques répandus sur le sol Venete, devant lequel le Morbihanais ne se sente saisi d'un mouvement de respect et de religion. Toutes ces pierres couvrent des trésors miraculeux; toutes ont quelque vertu secrète, quelque divinité mystérieuse et toute-puissante. Allez au *Roulers* (1) de Pontivy, maris douteurs et inquiets, et la pierre immense que le doigt d'un enfant suffit pour remuer, demeurera immobile sous tous vos efforts, si vos femmes vous ont trompés. Surtout vous, qui aimez la vie, ne passez pas trop tard près du *peulvan* de Noyal, car vous pourriez vous trouver sur sa route au moment où il va boire à la rivière; méfiez-vous du *Kist-Vean* (2) de Caro; Ian Kerlof de Sulniac y a passé la nuit de Pâques, et il a vu les fées qui y dansaient au clair de lune. C'étaient de grandes femmes belles, vêtues de blanc, et si lumineuses, que Ian Kerlof dit qu'en regardant leurs figures on aurait cru voir une lumière à travers une lanterne de corne. Aussi eut-il tant de peur, qu'une mèche de cheveux lui en a blanchi, et il la montre pour exemple à qui veut la voir. Craignez aussi, quand vous voyagez de nuit, les chemins creux et les ponts étroits. Hervé Carzou passait sur l'Are l'an dernier, en revenant de la foire, lorsqu'il aperçut au milieu du pont un bouc noir qui le regardait avec un air effronté. Comme il avait un peu de *vin de feu* dans la tête, il voulut frapper l'animal en lui disant : « Hors d'ici, puant. » Mais par malheur c'était le *gabino*, et il jeta Hervé Carzou dans la rivière, où il se serait

(1) Les *roulers* sont de grosses pierres placées en équilibre, de sorte qu'avec un doigt on peut les mettre en mouvement.

(2) Les *kist-vean* sont des *roches aux fées*.

noyé sans un chapelet bénit à sainte Anne, qu'il avait dans sa poche, et sans le fils du meunier qui l'entendit crier et vint le quérir. A Coat-Biad il y a aussi des *Barows* que l'on appelle le *Château des poulpicans*. Les poulpicans sont les maris des fées et les génies de la terre. On en trouve à Elven, à Neuilliac, partout où il y a des monumens druidiques. Les poulpicans sont de petits hommes noirs, laids et capricieux, qui aiment à tourmenter les pauvres chrétiens qui ne sont pas en état de grace. Ce sont eux qui font entendre une clochette dans les bois pour tromper les petits pâtres qui cherchent leurs chèvres égarées; ils les attirent ainsi, les fatiguent, et les fourvoient dans les fourrés et les fondrières. Ce sont eux encore qui, la nuit, quand les jeunes filles reviennent trop tard des pardons ou des veillées, les saisissent à deux bras par derrière et embrassent leurs cous potelés, et quand les jeunes filles se détournent en se fâchant bien fort, les poulpicans sont déjà loin, et on les entend rire dans les bruyères. Souvent, dans les soirs d'hiver, quand on est pensif auprès du foyer et que l'on écoute le eu grésiller, tout d'un coup il s'élève au dehors des bruits aigus et criards; alors les enfans et ceux qui ne sont pas du pays disent : — C'est la poulie du puits que le vent fait tourner; ou l'aile du moulin à vent de Jacques, qui crie sur son axe; ou le tourniquet de bois qui a été placé sur le grand pommier pour faire peur aux oiseaux; mais les vieux qui ont de l'expérience vous répondront, en secouant la tête, que ce sont les poulpicans qui s'appellent pour courir en rond autour des *cromlec'hs* du coteau. Ceux qui sont sages ne sortiront pas; ils diront dévotement une prière, et ils ne se coucheront qu'après avoir placé devant leurs lits un vase plein de mil, car si les poulpicans viennent, ils renverseront le vase, ils répandront le mil, et, forcés par leur nature à le ramasser grain à grain, cette opération les retiendra la nuit entière. Les mères de Saint-Nolff vous diront aussi combien il est dangereux de laisser un nouveau-né dans son berceau sans personne pour garder le logis. Il y a bien long-temps, la nommée Catherine Cloar le fit, et pendant son absence la fée d'un poulpicant, qui vint à passer, entendit les vagissemens de l'enfant : elle entra, et voyant ce petit si blanc avec sa bouche rose et ses jolis yeux qui étaient bleus comme des *jeannettes* des champs, elle eut envie de ce bel enfant; elle le prit, et déposa à sa place un petit poulpiquet, son fils, qui était plus noir et plus malin qu'un chat. Quand Catherine Cloar revint, elle ne s'aperçut de rien, et elle continua à nourrir le petit; mais à mesure que l'âge lui venait, c'était merveille de voir qu'il ne grandissait nullement et qu'il devenait plus malicieux chaque jour. Quand on l'envoyait garder les vaches

aux champs, il s'amusait à leur attacher une branche d'épine à la queue; les pauvres bêtes, se sentant piquées à chaque mouvement, commençaient à courir en agitant leurs queues, et le petit poulpicant riait comme un des bons hommes de bois qui soutiennent les maisons de Morlaix. Il criait *haro* sur les vaches affolées, il leur jetait des pierres pour les effaroucher encore davantage. Souvent aussi il tourmentait ses voisins et surtout ses voisines. Il y avait près de chez lui une jeune fille qui aimait un jeune garçon à qui ses parens ne voulaient pas la donner, et la pauvre créature venait souvent le matin trouver son amoureux derrière le pignon pour causer avec lui et le consoler; alors le petit poulpicant ne manquait jamais de passer tout auprès, et de crier :

— Bonjour, Ninorc'h Cosquer! bonjour, Pierre Pouldu! quand vous passerez-vous une bague d'argent au doigt? Voulez-vous que je dise à la mère Cosquer que vous êtes pressés?

A ces cris, la mère Cosquer venait sur la porte en appelant sa fille. Ninorc'h effrayée s'enfuyait, et on entendait le poulpicant qui s'enfuyait dans la vallée en riant et en chantant comme une cigale dans les blés mûrs.

Cependant Catherine Cloar se désespérait de voir que son fils restait si petit de taille et devenait si grand en méchanceté. Souvent elle disait à son mari assis près d'elle au coin du feu :

— Par sainte Anne! mon homme, cet enfant n'est pas notre fils; il a trop de petitesse de corps et de finesse d'esprit pour cela.

Cloar alors étendait ses grosses mains devant le feu, tirait sa pipe de sa bouche, crachait dans la cendre, grognait un peu dans sa barbe, et ne disait rien; c'était comme cela qu'il avait l'habitude de répondre. La pauvre femme se désespérait. Enfin, une aventure inattendue vint qui faire connaître la vérité.

Un soir que la pluie et le vent faisaient fureur, et que le petit poulpicant était seul au logis, voilà qu'on frappe à la fenêtre, et qu'une grosse voix dit :

— Y a-t-il quelque bête à vendre?

C'était le boucher de Vannes qui passait par là, et qui avait voulu voir, malgré la pluie, s'il ne pourrait pas faire un bon marché. Il avait un grand manteau bleu qui l'enveloppait, lui, son cheval et un veau qu'il emportait, si bien que lorsque le poulpicant ouvrit la petite croisée de bois, il vit s'avancer en même temps trois têtes : celle de l'homme, celle du cheval et celle du veau, et il crut que toutes trois

tenaient au même corps. Grandement effrayé, il ferma vivement la fenêtre en disant :

— *J'ai cent ans, et je n'ai jamais vu pareille chose.*

Le boucher s'en alla bien étonné. Quelques jours après il rencontra Catherine Cloar, et il lui redit ce qu'il avait entendu. Celle-ci, confirmée par là dans les vagues soupçons qu'elle avait eus, résolut de s'assurer de la vérité. En conséquence, le jour même, pendant que le petit était dehors, elle acheta cent œufs, elle les cassa tous, et rangea les coques dans la maison, devant le foyer, comme on le ferait de prêtres en surplis dans une belle procession de la Fête-Dieu; puis, entendant la voix du petit poulpicant, elle se cacha. Celui-ci entra, et voyant les œufs ainsi disposés :

— *J'ai cent ans*, murmura-t-il, *et je n'ai jamais vu pareille chose.*

Catherine l'avait entendu, et elle n'eut plus de doute. Dès le soir elle raconta tout à son mari, et tous deux résolurent de tuer le petit, qui devait être un démon. Mais comme ils allaient exécuter leur projet, la fée, avertie par la connaissance que son espèce a de toutes les choses cachées, entra dans la maison en tenant un beau garçon par la main, et elle dit aux époux :

— Voilà votre fils, que j'ai nourri dans le *tumulus* de Tir-Froden avec des racines et du charbon; vous voyez qu'il est beau et joyeux; prenez-le, et rendez-moi mon poulpicant.

Ceci doit servir de leçon aux mères qui ne veillent pas assez à leurs enfans nouveau-nés.

Près de Saint-Gildas, les pêcheurs de mauvaise vie et qui se soucient peu du salut de leurs ames sont quelquefois réveillés la nuit par trois coups que frappe à leur porte une main invisible. Alors ils se lèvent, poussés par une volonté surnaturelle; ils se rendent au rivage, où ils trouvent de longs bateaux noirs qui semblent vides, et qui pourtant enfoncent dans la mer jusqu'au niveau de la vague. Dès qu'ils y sont entrés, une grande voile blanche se hisse seule au haut du mât, et la barque quitte le bord comme emportée par un courant rapide. On ajoute que ces bateaux, chargés d'ames maudites, ne reparaissent plus au rivage, et que le pêcheur est condamné à errer avec eux à travers les océans jusqu'au jour du jugement. Qui ne reconnaît dans cette fable la tradition celtique rapportée par Procope (1)?

(1) Procope dit que les habitans des côtes de la Gaule, qui sont en face de l'Angleterre, étaient chargés de passer les ames; et étaient pour cela exempts du

Vous le voyez, toutes ces superstitions sont druidiques. Les Celtes supposaient des génies unis à tous les élémens, à toutes les parties de la matière. Ils donnaient à quelques-uns de ces gnomes le nom de *dus*, comme nous l'apprend saint Augustin (1). Dans certains cantons de la Bretagne, ils ont conservé à peu près le même nom; on les appelle encore *teus*.

Maintenant, en passant aux cultes que le catholicisme a modifiés et baptisés, il en est qui sont particuliers au Morbihan, et où le mélange des deux croyances se montre évidemment. Ainsi demandez au paysan qui passe avec une frayeur pieuse à côté des pierres druidiques de la lande de Lauvaux, pourquoi ces *peulvans* ont à leur sommet une sorte de collier creusé; il vous répondra que c'est la marque de la corde avec laquelle M. Kérollet y a attaché autrefois le diable. Ailleurs, si vous lui montrez un *galgal*, il vous assurera que la main des hommes n'a point touché à ces pierres, que c'est la Vierge qui les a apportées là dans son tablier. Une *marymor-gand* (syrène) habite l'étang du duc, près de Vannes; elle en sort quelquefois pour tresser au soleil ses cheveux verts. Un soldat l'a surprise un jour sur son rocher, et, attiré par sa beauté, il s'approcha d'elle; mais la *marymor-gand* l'enlaça de ses bras et l'entraîna au fond de l'étang. Si vous demandez au peuple ce que c'est que cette fée des eaux, voici ce qu'il vous racontera. Une princesse, à qui l'étang du duc appartenait, avait refusé d'épouser un grand seigneur qui possédait l'étang de Plaisance. Cependant, fatiguée par la prière de celui-ci, elle lui dit un jour :

— Je serai vôtre, quand l'étang de Plaisance coulera dans celui du duc;

Croyant bien demander l'impossible; mais le seigneur fit creuser un canal qui réunit les deux étangs; et un jour, l'ayant invitée à une fête qu'il donnait à son château de Plaisance, il la conduisit en bateau, par le canal, jusqu'à l'étang du duc, et là lui dit :

tribut. Au milieu de la nuit ils entendaient heurter à leurs portes, ils se levaient, et trouvaient à la côte des bateaux vides en apparence, et pourtant si chargés que l'eau en touchait presque les bords supérieurs. Une heure leur suffisait pour arriver à la Grande-Bretagne, bien que, lorsqu'ils naviguaient dans leurs propres bateaux, ils pussent à peine faire ce trajet dans l'espace d'une nuit. (Procope, *Goth*, liv. IV, chap. 20.)

(1) Quosdam dæmones quos *dusios* Galli nuncupant. (*De civit. Dei*, lib. XV, cap. 23.)

— J'ai rempli votre vouloir, remplissez maintenant votre promesse, et devenez mienne.

Mais la princesse, saisie de douleur en voyant ce qu'elle avait promis et ne voulant pas donner son ame et son corps au seigneur qu'elle n'aimait pas, tandis qu'au contraire elle en chérissait un autre, se pencha désespérée sur le bord du bateau, et se jeta la tête en avant au fond du lac, d'où elle ne revint plus. Seulement, à partir de ce jour, il y eut dans l'étang une *marymor-gand* belle comme le jour, et l'on pense que c'est la princesse qui a pris cette forme, et qui se montre, vers le matin des jours d'été, sur les rochers qui bordent l'eau, peignant ses longs cheveux, et faisant des couronnes de glayeuls. Nous pourrions ajouter à cette histoire celle de la *Groac'h* (nayade) du puits de Vannes; mais cela nous entraînerait trop loin. Un volume ne suffirait point d'ailleurs pour rapporter toutes les traditions de ce genre. Il en existe d'autres aussi qui ne tiennent qu'au catholicisme, et dans lesquelles le souvenir druidique a complètement disparu; celles-là sont des récits de miracles, des aventures de saints. C'est l'histoire du seigneur de Garo que je vous raconterai ailleurs; c'est la merveilleuse mort de saint Bieuzy, dont on vous montrera l'ermitage près de la roche, et dont un cantique breton a conservé le souvenir. Bieuzy était un jour à l'autel, lorsqu'un seigneur voisin lui envoya un de ses serviteurs qui lui dit :

— Mon maître vous ordonne de venir tout de suite au château pour guérir ses chiens de la rage.

— J'ai d'abord le maître de votre maître à servir, dit Bieuzy; il faut que j'achève l'office saint, et puis je me rendrai au château.

Le serviteur retourna et rapporta au gentilhomme ce qui lui avait été dit. Celui-ci, furieux, prend ses hommes d'armes; il court vers l'église, entre au moment où le saint prononçait le *Dominus vobiscum*, et, se jetant sur lui, il le frappa si rudement d'un coutelas à la tête, que celui-ci resta en travers dans le crâne. Le saint, sans se déconcerter, continua l'office jusqu'à la fin ; il fit un beau discours au peuple assemblé, puis il partit pour recevoir la bénédiction de saint Gildas qui habitait une abbaye voisine. Il passa la nuit à prier dans une chapelle, en la paroisse de Pluviguer, le coutelas toujours dans la tête. Ses paroissiens arrivèrent là en grand nombre et se mirent à prier avec lui. Quand les coqs commencèrent à chanter, ils partirent tous ensemble, Bieuzy en avant, pour l'abbaye de saint Gildas. Arrivés à la grève, en la paroisse de Baden, ils aperçurent un grand nombre de bateaux qui

couvraient la mer, et les bateliers étaient des hommes inconnus, si grands et si beaux, que l'on eût dit des anges qui cachaient leurs ailes. Mais à peine embarqués, le Morbihan devint furieux; les vagues montaient haut comme des clochers, et c'était une étrange chose à voir que le bateau de Bieuzy immobile et sans secousses au milieu de cette tempête, tandis que, debout sur la proue, il penchait sur les flots, comme pour la méditation et la prière, sa tête entr'ouverte où l'on voyait briller le coutelas, et d'où le sang tombait goutte à goutte dans la mer. Enfin tous arrivèrent à l'abbaye sans malheur, et aussitôt les bateaux disparurent miraculeusement. Saint Gildas donna sa bénédiction à Bieuzy, après quoi celui-ci rendit son ame à Dieu, sans changer de posture, les mains croisées, et à deux genoux sur le seuil du monastère.

A l'île d'Artz, on aperçoit quelquefois, à ce que disent les habitans, de grandes femmes blanches qui sortent des îles voisines ou du continent, marchent sur la mer, et viennent s'asseoir sur le rivage. Là on les voit, tristes et penchées, creuser le sable avec leurs pieds nus, et effeuiller entre leurs doigts les fleurs du romarin qu'elles ont cueillies sur la dune. Ces femmes sont des enfans de l'île, mariées ailleurs, et qui, mortes dans le péché, loin du sol chéri, y reviennent pour demander à leurs parens des prières.

Quelquefois aussi, dans les longues nuits d'hivers, quand le vent rugit sur les flots, les femmes de l'île d'Artz qui ont leurs maris en mer sont réveillées en sursaut. Elles entendent comme le bruit triste et monotone de l'eau qui tombe goutte à goutte au pied de leurs lits; alors elles regardent épouvantées, et si le bruit n'a point de cause naturelle, si la place n'est pas mouillée, malheur! car c'est l'intersigne du naufrage, et la mer vient de faire des veuves!

A Carnac, quand on passe à minuit dans le cimetière, on trouve toutes les tombes ouvertes, l'église est illuminée, et il y a deux mille squelettes à genoux, écoutant la mort, vêtue en prêtre, qui prêche du haut de la chaire. Plusieurs paysans des environs ont aperçu de loin la lumière des cierges et entendu la voix confuse du prédicateur.

Les animaux parlent, comme tout le monde le sait, la nuit qui précède Noël. C'est un don qui leur est accordé en commémoration du bœuf et de l'âne qui se trouvaient dans la crèche de Béthléem, et qui réchauffèrent le Dieu qui venait de naître. A Noyal, un paysan ivre s'endormit ce jour-là dans son étable, auprès de son attelage. Il entendit un des bœufs qui disait à l'autre :

— Que ferons-nous demain?

L'autre répondit :

— Nous traînerons notre maître en terre.

Le paysan furieux se lève :

— Tu en as menti, bête maudite, dit-il; et, d'une hache qu'il a saisie, il veut frapper l'animal; mais sa main que l'ivresse rend chancelante s'égare, et il se donne lui-même la mort, et la prédiction du bœuf s'accomplit.

Il existe entre Auray et Pluvigner une plaine qui a été, lors des querelles des comtes de Blois et de Montfort, le théâtre d'un sanglant combat. Plusieurs fois, des débris de casques, d'armures, d'ossemens humains, y ont été trouvés, et la tradition populaire assure que plusieurs centaines de soldats y dorment sous les bruyères. Or, les ames de tous ceux qui sont morts dans ce lieu en combattant, sans avoir obtenu l'absolution de leurs péchés, sont condamnées à rester près de leurs cadavres, et, à une certaine heure de la nuit, elles s'élèvent du sein de la terre et se mettent à parcourir le champ funèbre dans toute son étendue. Alors, disent les paysans, on croirait entendre les brises de la nuit gémir sourdement; ce sont les plaintes de ces ames qui souffrent et demandent des prières. Elles sont condamnées à errer jusqu'au jugement dernier sur cette plaine, et *à ne parcourir jamais qu'une ligne droite*, quels que soient les obstacles qu'elles puissent rencontrer. Malheur au voyageur de nuit qu'elles trouvent sur leur chemin. Dès qu'elles l'ont touché, il tombe frappé par une puissance invincible, et il doit mourir avant le soir suivant.

Pendant un séjour que je fis à Auray, je pus juger combien cette croyance était profondément enracinée chez les habitans du pays. Une jeune paysanne arriva dans la maison où je me trouvais, la figure couverte de pleurs et ne pouvant parler. Effrayés, nous l'interrogeâmes, et la pauvre fille nous apprit, à travers ses sanglots, que son père était mourant. La veille, il était allé à la foire de Pluvigner, et il était revenu seul et tard par la plaine funeste. *Il avait été rencontré par une ame....* (En prononçant ces mots, la jeune fille tremblait de tout son corps.) il avait été terrassé, et ce n'était que le matin qu'on l'avait trouvé et rapporté chez lui. Nous nous informâmes sur-le-champ si l'on avait appelé un médecin.

— A quoi bon? nous répondit la paysanne; c'est un prêtre qu'il lui faut; ses heures sont comptées.

Nous nous rendîmes près du malade, il était déjà dans l'agonie. Ce-

pendant il nous donna quelques explications en phrases entrecoupées par cet horrible hoquet du râle auquel on ne peut rien comparer. Il nous dit qu'il s'était senti *frappé par l'ame*, et que, malgré tous ses efforts, il avait été précipité de cheval. Sa malheureuse fille l'écoutait, debout avec nous près du lit.

— Ah! madame, dit-elle à la personne que j'accompagnais, d'un ton de reproche que je ne puis rendre, vous ne vouliez pas croire aux ames des soldats morts au temps passé; voilà une preuve maintenant, et c'est moi qui vous la donne!

Nous nous détournâmes les larmes aux yeux. Que répondre dans un tel moment à cette enfant, dont le cœur était brisé? Si les raisonnemens sont insuffisans pour calmer de pareilles peines, c'est surtout près de ces êtres crédules et ignorans. Ils aiment, ils souffrent, et voilà tout.

Un médecin que nous avions fait chercher arriva enfin. Il examina le malade, et déclara qu'il avait été frappé d'apoplexie.

Le soir même il était mort. »

(*The Reviewer.*)

CHRONIQUE.

Le concert donné par M. Hector Berlioz appelait la foule aux Menus-Plaisirs dimanche dernier. La journée était superbe; le soleil du dimanche que dédaignent beaucoup trop les princes de la mode, les oracles du goût, et les dilettanti de tous les clubs, dardait ses rayons sur chaque ardoise, chaque lanterne de gaz, et chaque lustre de café. Les équipages qui se rendaient au Bois ce jour-là, avaient quelque chose de plus resplendissant et de plus gai; le soleil se jouait aux panneaux aristocratiques des berlines, aux roues sveltes des tilburys, aux dossiers en canne des phaëtons, au ventre jaune des coupés classiques. En général, il n'y a guère que les employés de bureau et les invalides du Luxembourg, qui comprennent un beau soleil de dimanche. Avec quelle impatience ils l'invoquent, l'attendent, le saluent! Vous avez vu souvent une haie de pauvres espaliers ouvrir au soleil leurs bras longs et maigres; ainsi en est-il des invalides du Luxembourg et des employés de ministère qui se chauffent à ce foyer lumineux. Les invalides étalent devant lui leurs croix d'honneur et leurs jambes amoindries près d'Iena ou Wagram; les employés, sans parapluie ni sous-chef, se félicitent de pouvoir respirer, ce jour-là, un air qui ne sente ni les protocoles ni le gaz. La partie élégante de notre monde parisien avait donc fait trève à ses antipathies contre le dimanche, pour aller écouter le concert de M. Berlioz. L'empressement du public à ce premier concert est d'un bon augure pour les deux autres, que le jeune maître se propose de donner encore cette saison d'hiver. Le chant sur la mort de Napoléon, écrit pour vingt voix de basse à l'unisson est d'un effet imposant et grandiose. La phrase principale, monotone d'ailleurs, se sauve par

l'habileté rare avec laquelle elle est sans cesse ramenée. Quoi qu'il en soit, c'est là un morceau grave et solennel. La troisième partie de la symphonie d'Harold a obtenu ce jour-là son succès accoutumé. Le public apprécie aujourd'hui tout ce qu'il y a de composition à la fois sévère et délicate, de mélodie agréable et fixe, de dessin correct, dans ce charmant poème musical. Quant à l'air du *Crociato*, chanté par Mlle Falcon, l'effet en a été surprenant, et tel, qu'il semblait impossible à une cantatrice française d'y jamais atteindre.

On ne sait trop pourquoi le Théâtre-Italien, dont le répertoire est pourtant si riche, a perdu son temps cette semaine à reprendre le *Bravo*, cette froide partition où jamais une mélodie originale ne s'élève, afin d'excuser les incroyables négligences d'un orchestre, la plupart du temps incorrect. A des chanteurs de la taille de Rubini, Giulia Grisi et Lablache, il faut autre chose que de pareilles platitudes. Le Théâtre-Italien va prendre sans doute une noble revanche, grace à la mise en scène de *Norma*, le chef-d'œuvre de Bellini. On sait que cette partition est encore inconnue en France.

La représentation du *Siége de Corinthe*, annoncée pour avant-hier, est remise au vendredi de cette semaine. L'indisposition de Mlle Falcon est la seule cause du retard de cette importante reprise. Si le ballet de *l'Ile des Pirates* réduit d'un acte a produit peu d'effet, en revanche *Gustave*, cet ancien roi des recettes, avait attiré la foule. On a beaucoup applaudi le pas nouveau dansé par Albert fils et Mlle Vagon. Le public a su bon gré à l'Opéra de cette reprise de *Gustave*. En vérité, nous étions privés depuis trop long-temps de ce cinquième acte si brillant, si impétueux! Les charmantes mascarades de chaque siècle, dans lesquelles passent et repassent Mmes Dupont, Julia, Leroux et tant d'autres sylphides, en tête desquelles le public inscrit le nom de la jolie Mlle Forster, n'ont rien perdu de leur mouvement et de leur *brio*. C'est toujours le plus gai et le plus somptueux de tous les ballets.

Au sujet de l'Opéra, voici bien une autre nouvelle. M. Véron, son ancien directeur, a pris l'autre jour sa première inscription à l'Ecole de Droit. Notre passion pour les *Institutes de Justinien* n'a jamais été grande; mais, sur l'exemple seul de M. Véron, nous n'hésiterions pas à recommencer nos cours. Est-ce par ennui ou par prévision que M. Véron se remet à l'étude du droit? Quoi qu'il en soit, le concierge de la place du Panthéon, qui a vu peut-être *Gustave* une fois en sa vie, a dû être bien étonné. Nous souhaitons à beaucoup d'avocats et de professeurs de droit français l'esprit et l'atticisme de leur nouvel auditeur.

Les théâtres secondaires ont bien rabattu de leur programme, ils n'ont guère donné que deux pièces cette semaine; au Palais-Royal *la Savonette impériale*, et au Vaudeville, *André*. La première fois, nous vous parlerons sans doute du Gymnase qui joue ce soir même un drame tout neuf, lequel a pour titre : *En attendant*. Avec des puissances aussi difficiles que les théâtres, vous n'ignorez pas qu'il faut *attendre*.

Les théâtres de Paris se donnent en effet le mot pour dérouter la critique. Ils entassent Pélion sur Ossa, Ossa sur Pélion, dans le même jour, sans pitié pour la rate des chroniqueurs littéraires. Vendredi, par exemple, la Gaieté donnait une première représentation; le Gymnase faisait comme la Gaieté, et le Vaudeville comme le Gymnase. De compte établi, il y avait donc nécessité absolue pour le critique d'entendre un acte rue de Chartres, un acte boulevard Bonne-Nouvelle, et un troisième au théâtre de M. Bernard-Léon; c'est dire assez qu'il n'y avait pour lui aucun repos, comme pour les ames de Dante. Ainsi le veut le théâtre, cet

Imperador del doloroso regno,

bien digne de figurer dans les profondeurs du quatrième cercle de l'Enfer!

Les deux pièces dont nous parlerons ne sont que des contre-épreuves de livres. Pour notre part, nous n'imiterons point le zèle furieux de nos confrères pour leurs fiefs et propriétés; nous reconnaissons le droit à tout homme qui loue ou achète un livre de faire un vaudeville ou une bobèche de bougie de ces pages encore tièdes. C'est là une des merveilles de notre législation artistique, que ce vol connu et permis de tous. Ce n'est donc pas nous qui nous chargerons de traduire ici à la barre de la critique MM. Anicet et Dumanoir, parce que leur *Savonnette impériale* ressemble au roman de Mme Gay, *un Mariage sous l'Empire*. Cette savonnette, dont Napoléon se servit parfois pour blanchir aux yeux des jeunes héritières du noble faubourg ses colonels et ses aides-de-camp brunis au soleil des Pyramides, joue un grand rôle dans l'ouvrage de MM. Dumanoir et Anicet, qui ont fait intervenir, à trop de reprises, cette volonté impérieuse de Napoléon dans le tissu de leur frêle comédie. Napoléon expédie au marquis de Crussac un de ses meilleurs aides-de-camp, à la fin de le prévenir qu'il ait à donner sa fille, *dans les vingt-quatre heures*, à M. Ferrier. M. Ferrier n'a qu'un tort aux yeux de la demoiselle, celui de s'appeler Ferrier tout court. Ici il nous semble que Napoléon, qui a *alongé* tant de noms de braves dans sa vie, aurait bien pu faire quelque chose pour celui de M. Ferrier. Nous ne voulons pas vous priver du plaisir d'apprendre par quels moyens M. Ferrier triomphe des résistances dédaigneuses de sa nouvelle femme, et comment Mme Ferrier, d'abord si rebelle aux prévenances de son jeune mari, se décide tout d'un coup à le suivre à Berlin. Cette petite comédie de MM. Anicet et Dumanoir est charmante. Il y a d'excellentes scènes, il y en a de risquées; mais les auteurs sont d'habiles gens qui connaissent leur trappes et leur public. Ils avaient d'ailleurs confié leur premier rôle à Mlle Bordes, qui l'a joué avec talent. Mlle Bordes est cette charmante petite fée que les Funambules entouraient jadis, vous le savez, d'une fumée de soufre et de flammes de Bengale; elle jouait à côté de Debureau. Remercions

M. Dormeuil d'avoir arraché Mlle Bordes à *Ma mère l'Oie* et à *l'Oracle*, pour lui donner droit de pliant à son théâtre près de Mlle Déjazet.

A quoi bon vous dire l'intrigue d'*André*? elle est toute dans le roman de Mme Sand. Après cette histoire passionnée d'*Indiana*, il nous fallait bien de petits ruisseaux murmurans et doux; Mme Sand a fait *André*. Le Vaudeville a son tour a calqué pas à pas chaque situation de Mme Sand; Lafont a mérité de vrais éloges, dans le rôle de Joseph Marteau, et Mlle Mayer, dans celui de la fleuriste. La rentrée de Mlle Brohan a produit, à ce théâtre, peu d'effet. Mlle Brohan, il est vrai, a reparu devant son ancien public, dans un rôle écrit plutôt pour Mlle Flore des Variétés que pour cette ancienne Mlle Brohan qui jouait jadis avec tant de verve la Marion Delorme de *Marie Mignot*. La pièce d'*André*, qui nous paraît destinée à un fort beau succès de recettes, est de MM. Bayard et Gustave Lemoine.

La Gaieté, tous les feuilletons vous l'ont dit, vient de renaître comme un phénix de ses cendres. Bernard-Léon, le jovial acteur, conservera, nous l'espérons bien, à ce théâtre, son seul et véritable genre, le mélodrame à féerie et à spectacle. *Le Pied de Mouton*, cet ancien diamant du boulevart du Temple, doit être, selon nous, la base du nouvel édifice élevé par Bernard-Léon. Surtout, nous l'espérons, Bernard-Léon nous fera grâce de drames et d'actions historiques. Lhéric serait fort déplacé, à coup sûr, dans le drame; et d'ailleurs, il y a deux théâtres qui se meurent du drame, tout auprès de la Gaieté! La nouvelle direction est trop habile pour ne pas comprendre ses intérêts, et laver son parquet neuf de *la Tache de sang*.

Savez-vous où est le drame? Il court le port et les quais de Brest, sous les traits de Mme Dorval. Peu contente de jouer chaque soir *Antony*, Mme Dorval a voulu se donner à elle-même d'autres émotions; elle a frappé au guichet du bagne de Brest. Entre les forçats, dit notre correspondance, quelques-uns ont parfaitement reconnu Mme Dorval pour l'avoir vue jouer au théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Est-ce le mélodrame qui vous a conduit ici? a demandé à son tour l'actrice à l'un d'eux qui ne ressemblait pas mal, par l'élégance de ses gestes, à Lacenaire. Ce forçat savait par cœur tous les rôles de Frédéric.

Le Palais-Royal annonce devoir nous donner incessamment *la Fiole de Cagliostro*, par MM. Dumanoir et Anicet, qui auraient tiré sans plus de façon cette nouvelle du *Café Procope*, livre de M. Roger de Beauvoir. Encore un emprunt du couplet sur le roman; les écrivains des *Revues* n'ont plus qu'une chose à faire, ajouter des couplets et des airs de valses à leur table des chapitres.

Rien de nouveau dans les salons, à moins que ce ne soit la physionomie de certains salons diplomatiques. Le discours de l'empereur de Russie rencontre toujours beaucoup d'adversaires et de partisans; les premiers persistent à le trouver brutal et sanguinaire; les seconds n'y voient qu'une boutade haineuse de la vieille aristocratie moscovite dont l'empereur lui-même s'est fait l'organe. Cette aristocratie, qui s'é-

ment au seul mot de révolution, reprend sa parole haute et souveraine chaque fois qu'on veut la froisser dans sa religion politique. Un livre publié tout récemment par M. Tiran, *la Russie pendant les guerres de l'empire*, expose parfaitement cette résistance rationnelle de la vieille noblesse. « Dès que le traité de Tilsit eut été signé, dit l'auteur, l'idée de révolution et de jacobinisme fut un sujet d'effroi pour la haute noblesse. Les moyens de répression dataient du règne de Paul Ier; en 1798, des ukases particuliers avaient défendu de porter des gilets, des fracs et des pantalons. L'académie russe ne permettait pas que l'on se servît du mot de *révolution* en parlant du cours des astres; il fut enjoint aux comédiens de dire *permission* en place de *liberté*. » Le livre de M. Tiran nous conduit ainsi, à l'aide de gradations successives, jusqu'à la situation actuelle de la Russie. Les choses étant à cette heure encore les mêmes, s'étonnera-t-on des paroles amères de l'empereur?

Nous laisserons aux soirées de M. le prince Elim Metscherski le débat de cette haute question. Les soirées de M. le prince Metscherski resplendissent de toutes nos illustrations poétiques et littéraires; c'est un salon tout français; on y lit des vers, on y fait de la musique.

A défaut des bals qui ne sont encore que peu fréquens, les magasins regorgent de curieux et de visiteurs. Le magasin de bronzes de Marchand, nouvellement restauré, les curiosités de Susse et la Porte chinoise se disputent la foule. Nous examinerons tout cela en détail aux approches du jour de l'an.

— Nous nous empressons de déclarer, pour les personnes qui n'auraient point l'honneur de connaître M. Lecointe, éditeur de *l'Histoire de la Révolution* de M. Thiers, et M. Lecointe, libraire de Laon, qu'une ressemblance fortuite de noms est le seul rapport qui puisse exister entre ces deux maisons de librairie et leur homonyme le journaliste de Bruxelles, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

GAUTIER D'AUPAIS. — LE CHEVALIER A LA CORBEILLE, *publiés sur les manuscrits originaux du* XIIIe *siècle*, par FRANCISQUE MICHEL (1).

Ce qu'on ne saurait trop encourager, ce sont les laborieux efforts de quelques jeunes savans, de quelques hommes éclairés, qui mettent en commun leurs investigations et leur expérience, pour fonder une école de philologie française, qui relèvent pierre par pierre le vieil édifice littéraire du moyen-âge, M. de Monmerqué, de La Renaudière, Francisque Michel, Reinaud, Robert, Achille Jubinal, le prince d'Essling, etc. C'est au public de la *Revue* que s'adressent particulièrement ces éditions de luxe, tirées à un petit nombre d'exemplaires. Monumens précieux pour l'histoire, œuvres d'art, qui offrent le plus souvent tout l'intérêt d'un roman assaisonné de ce *vieil esprit gaulois* dont la tradition nous abandonne tous les jours. M. Francisque Michel,

(1) Paris, chez Sylvestre; Londres, chez Pickering.

récemment envoyé par M. le ministre de l'instruction publique pour visiter les bibliothèques d'Angleterre, s'est consacré spécialement à la recherche des manuscrits du XIIe et du XIIIe siècle. Ni l'activité ni le savoir ne lui ont fait défaut, et voici aujourd'hui que, mettant à profit ses excursions dans les dépôts scientifiques de nos voisins, il publie deux fabliaux du XIIIe siècle, *Gautier d'Aupais* et *le Chevalier à la corbeille*, d'après deux manuscrits, l'un de la Bibliothèque royale de Paris, l'autre du Musée britannique de Londres.

Gautier d'Aupais, fils aîné du châtelain de ce nom, envoyé par son père dans un tournoi, où il est peu heureux pour son début, arrive dans une auberge. Il soupe; arrive le *quart d'heure de Rabelais*. Gautier s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent. Il joue, et comme Robert-le-Diable, perd son cheval et sa robe. Revenu chez son père, celui-ci

A pris un bâton, jusqu'à dix coups l'en charge.

Gautier, indigné, prend la fuite, parcourt la France pendant trois ans; enfin il s'arrête *por l'amor à la fille d'un vavassor courtois*, et après de longues infortunes il finit par l'épouser. C'est sur ce thème ingénieux que se trouvent brodés des détails charmans de grace, de naturel, et une fine fleur de poésie.

Le *Chevalier à la corbeille* est un conte de Boccace ou de Lafontaine, plein de gaieté et de mordant. Un chevalier se fait hisser dans un panier jusqu'à la chambre de sa dame; mais la duègne, *que mout sout d'art et d'engyn et de trycherye*, se lève pour les épier, et en traversant une chambre, elle tombe dans le panier, qui descend aussitôt au pied de la tour. La vieille se trouve au milieu de la suite du chevalier, qui s'amuse à la balancer dans les airs, *donqe la démeynent à dolour*. Ces deux fabliaux, tirés à cent exemplaires, ont été publiés aux frais de l'auteur, de M. de Monmerqué, et de M. de La Renaudière.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-TROISIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

La Samaritaine (seconde partie), par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. 5
Le Nez Rouge, par Lord Feeling. 38
Bulletin Littéraire. — Les Chants du Crépuscule, par Victor Hugo. 48
La Mise en scène depuis les mystères jusqu'au *Cid* (seconde partie), par M. Émile Morice. 73
Au général Allard, par M. Méry. 108
Les Vieilles Lettres, par M. Philarète Chasles. 115
Histoire de la Marine Française, par M. Eugène Sue. . . . 127
Souvenirs de l'Arriége, par M. Frédéric Soulié. 145
Les Prisonniers de Ham, par M. Antoni Deschamps. . . . 194
L'Émeute et les Légitimistes après la révolution de juillet.— I. — II. — 196
Bulletin littéraire. — Le Baron d'Holbach, par Claudon. — Vierge et Martyre, par Michel Masson. — Ni jamais ni toujours, par Ch. Paul de Kock. (*The Reviewer*). 203
Le Lys dans la vallée (premier article), par M. de Balzac. . . 218
Sonnets de Michel-Ange, par M. X. Marmier. 270
Le Siècle. — A une femme poète, — par M. A Delatour. . . 279
Le Lys dans la vallée, suite, par M. de Balzac. 289
Voyage d'Arnal en Belgique, par M. E. de Beaulieu. . . . 322
Bulletin littéraire. (*The Reviewer*). 341
Chronique. 65, 140, 210, 282, 354

REVUE

DE PARIS.

XXIV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1835.

DE

LA VIE DE LONDRES.

CAUSERIES

A PROPOS DE CE PORTRAIT.

Cette belle jeune femme que vous voyez dans ce fauteuil, le front incliné, se livrant sans doute à quelque rêverie, après la lecture d'*Ivanhoé* ou de *Lara*, est une de celles dont la beauté aristocratique vous aura sans doute déjà frappé sur les grands trottoirs de Londres; cette tête vous l'avez entrevue au Parc, à l'Opéra, à Kew, à New-Market. Noble et charmante tête sur laquelle Lawrence n'eût pas manqué de faire descendre le rayon divin dont il illumina le petit Master Lambton; figure de femme, née bien plutôt pour les carrosses de parade du roi Charles II, que pour l'encadrement d'une berline qui ébranle le pavé de Regent-Street. Cette femme c'est madame la comtesse Dorsay.

Le monde parisien, encore plus que le monde puritain de Londres, pullule de gens difficiles, dont la pruderie fashionable va sonner le tocsin à la seule vue de ce nom. Ces oisifs flairent déjà, dans cet article, un crime de biographie. Incroyable audace, diront-ils, que celle des Revues! Non-seulement publier la vie des ministres, comme fit jadis la *Revue de Paris* au sujet de M. Canning; mais faire encore, la baguette en main, une *exhibition* de portraits, et de portraits aristocratiques! Arracher le voile aux femmes, et aux femmes d'Angleterre surtout, les plus graves et les plus sévères gardiennes de leurs priviléges! En vérité, c'est être imprudent que de lever le satin du masque, et de vouloir nommer dona Elvire en plein bal; ces témérités n'appartiennent qu'à don Juan!

La censure, dont l'ère nouvelle recommence, ne parlerait pas avec plus de moralité.

La thèse est pourtant facile à résoudre. A nos lecteurs d'abord, et au sujet de ce portrait que le hasard n'a pas fait tomber entre nos mains, mais qu'un amour réel de distinction nous a fait chercher, nous pourrions répondre que c'est un de leurs souvenirs les élégans et les plus suaves que nous leur offrons; à nos censeurs, que c'est un feuillet de ce grand livre qu'on nomme la société anglaise; feuillet odorant, parfumé comme les lettres d'une belle lady, et dont le tort sera bien plus grand qu'ils ne l'imaginent; car il ne sera pas une biographie, mais un prétexte, il ne sera pas une histoire, mais une suite de réflexions et de causeries; espèce de *pleasure ground*, dans le goût de nos voisins d'outre-mer, qui réunissent, sur un simple tapis de gazon, une famille variée d'oiseaux, de fleurs et d'arbustes.

Après cette déclaration première, nous ajouterons qu'il y a, dans notre silence résolu sur la belle héroïne de ce portrait, un sentiment de délicatesse et de convenance facile à apprécier par tous ceux qui savent son histoire. Ce n'est pas à nous d'écrire pourquoi ce joli front de comtesse, caché sous les roses pompon d'un bal, devient souvent grave et triste, comme s'il avait à porter le poids d'un chagrin; ni comment il se fait que cette belle figure demeure isolée dans son cadre, loin de tout portrait de famille. Nous sommes

heureux de ne pas savoir assez d'anglais pour traduire ici à nos lecteurs les insultes de Londres, les caricatures et les journaux dans le genre du *Satyrique*. Ce que nous voulions préciser avant tout, c'est la différence d'attitude de la France et de l'Angleterre vis-à-vis la presse. Ici nous sommes souvent trop retenus en fait de noms et de détails piquans d'intérieur ; là-bas, le droit de l'intimité est méconnu ; à Paris, nous avons des gens qui suent la fièvre, dans la crainte de se voir imprimés ; à Londres, c'est la société elle-même qui pousse à ces révélations malignes. La société de Londres se commande, en effet, et s'achète des *Kepseake*, des *Illustrations*, des *Magazine*, où sont gravées ses célébrités dansantes, ses *lions*, ses bas-bleus et ses poètes. Ici, Thomas Moore, lady Morgan, lady Stanhope, lady Blessington ; plus loin, le poète Rogers et lord Brougham à côté de femmes aussi jolies que la belle *au chapeau de paille* de Rubens. La société anglaise raffolle de biographies et de noms propres. Dantan lui-même, notre Sterne en plâtre, s'y est vu fort bien accueilli avec ses charges, avec nos peintres à barbe pointue, nos romanciers à canne monstre, et nos musiciens à moustache. M. de Talleyrand, cette puissance moqueuse et décrépite, qui se rit de tout, ainsi que le vieux Voltaire, ne s'est pas ri, croyez-le bien, de Dantan ! L'ambassadeur est venu chercher l'artiste. Houdon avait fait Voltaire à soixante ans, pour un vestibule de théâtre ; Dantan a fait monseigneur l'évêque d'Autun, prince de Talleyrand et seigneur de Valancey, pour la plus grande joie des marquis de l'ancien régime. Il n'y a pas un château qui n'ait à cette heure le buste du prince de Talleyrand, fait par Dantan, comme autrefois toutes les cheminées de 1778 avaient le buste de Franklin. La chambre des communes a souscrit elle-même de bonne grace à Dantan. Un soir qu'il pleuvait des lois, des huissiers et des amendemens dans cette chambre des communes, Dantan, qui assistait à tout ce bruit, comme Faust au sabbat, a pris un peu de terre glaise, et a petri dans son coin lord *Brougham*, le roi d'Angleterre, *Guillaume IV*, le duc *de Wellington*, lord *Grey*, lord *Sefton*, marquis de *Clanricarde*, lord *Eldon*, *Cobett* et *O'Connell*, le frère de lord Grey, *évêque de Rifard*; une loge d'avant-scène, au théâtre italien de Londres, composée

du fils du roi *Adolphe Fitz-Clarence,* lord *Sefton,* lord *Allen* et *Georges Homwell. Rogers,* poète, Rotschild de Londres, *Laporte, Dragometti, Liston.* La chambre des communes nous est venue à Paris par le roulage de Susse!

C'est donc une chose inconstestable que la facilité avec laquelle l'Angleterre a fait sa soumission à la presse; elle accepte ses éclaboussures, comme un digne quaker, un *révérend*; ou bien elle n'y fait pas plus d'attention qu'un lord à un watchman. La vie anglaise est faite ainsi; beaucoup de licence, beaucoup de bruit, d'abus de parole, de scandale, des journaux sans nombre, qu'intimident à peine des amendes énormes; ici des allusions criantes à la royauté sous toutes les vitres; là des pamphlets, des caricatures, des satires; mais à côté de ce débordement qu'on ne peut nier, un dédain profond et une incurie vraie, une raison très intelligente du temps et des choses. Cela finit toujours par le fameux *heär! heär!* (écoutez!) comme à la chambre des communes. Nos voisins, plus vieux lutteurs que nous dans cette arène de la presse, ne prennent pas la mouche comme nos gens susceptibles de France; ils jugent lentement et à l'anglaise, et permettent aux boxeurs littéraires les coups de poing, pourvu qu'ils soient donnés dans les règles.

Ainsi à l'aise avec cette société de Londres, la presse anglaise n'a eu qu'un tort, celui de se faire clandestine. Elle a muré sa porte le plus souvent, et s'est masquée la face, à l'égal du *Méphistophélès* de Bruxelles, mauvais petit journal qui déverse la boue et le mépris sur tout ce qui n'est pas belge, et que l'on dit, par cette raison même, rédigé par des banqueroutiers français. Dès que vous arrivez à Bruxelles, et qu'il vous tombe une tache sur votre habit, soyez certain que vous avez coudoyé dans la rue, sans y prendre garde, un rédacteur anonyme du *Méphistophélès* flamand. Êtes-vous insulté le lendemain, et vous présentez-vous au bureau de ce journal? Au lieu de rédacteurs, d'épée ou de pistolet, vous trouvez une vieille femme à la voix cassée, qui vous dit: Je suis votre servante, mon bon monsieur! et puis on vous ferme la porte au nez. Seigneur cavalier, rengaînez bien vite votre flamberge; *le Méphistophélès* de Belgique ne se bat pas plus que *le Courrier Belge,* autre

feuille qui se garde bien d'attaquer les Français, tant qu'ils ont le pied sur le territoire de la Belgique, mais qui les insulte lâchement dès qu'ils ont le dos tourné!

En France, nous ne pensons pas que cela ait lieu ainsi. Au bout d'une heure de recherche, rien de plus facile que de trouver l'auteur d'un article de grand ou de petit journal; ceux qui admettent la fiction du gérant responsable, peuvent même dans ce dernier cas, avoir affaire au gérant, et l'entraîner sur le pré. En France, *le Méphistophélès* de Bruxelles serait conspué, et *le Courrier Belge* renvoyé aux boues de Paris. Quelque temps, la presse anglaise a donc eu ce grand tort; elle s'est organisée en conseil des Dix, elle a été obscure, rampante et colère, emportée même avec les femmes, cette fragile portion de la société qu'il lui était si facile d'entourer de ménagemens et de respects. Cette presse (c'est de la mauvaise presse dont je parle) a abreuvé Byron de dégoûts et d'infamies. Pareille à ce quelque chose sans nom et sans forme qui a succédé, dans notre littérature et dans notre presse politiques, aux orages de juillet 1830, et qui ternissait les plus beaux et les plus saints noms de France, la presse anglaise s'était alors armée tout d'un coup contre le meilleur de ses espérances et de son sang; Byron avait été contraint de l'abjurer et de la maudire. Aujourd'hui que les secousses de notre révolution l'ont amenée presque à son insu à la contemplation de son monde et de ses forces, elle s'est trouvée plus heureuse mille fois que notre presse, car la presse anglaise peut constater chez elle des points culminans de fortune et d'aristocratie qui nous manquent, et qui chez nos voisins au contraire tranchent la surface des choses. La presse anglaise peut à bon droit tirer sa subsistance d'esprit ou de fiel de tous ces élémens supérieurs. C'est en ce sens que les Revues, les illustrations, les ouvrages de luxe, comme le *Court Magazine*, journal de *Belle assemblée*, ont remis la presse anglaise en faveur dans le beau monde, les kepseake feraient seuls sa fortune si sa cause n'était assurée. Les exquises vignettes de Daniell, les portraits gravés par Cochran, Bond, Henry Brett, Cook, suffisent pour nous donner le plus vif désir de connaître les mœurs de Londres, cette vie de concerts, de courses, de tavernes

et de paris; vie épaisse et subtile tout ensemble; élégante et lourde, vive et somnifère; vie de buffets, d'ambassades et de grands bals, où les nègres à cannes d'or qui montent derrière les landaw, les cochers qui mènent à quatre guides (*four in hand*), les laquais en livrées et les *tigres* qui suivent, nous ont toujours paru au premier abord les rois de cette mascarade représentative. Notre dessein n'est pas d'examiner ici les prétentions vraies ou fausses des castes qui ambitionnent en Angleterre le nom de bon ton (*high life*). La prééminence que nos fashionables eux-mêmes accordent au goût anglais nous fait seulement un devoir de rapporter et d'approfondir les opinions adverses à sa cause. Nous prions seulement nos lecteurs de nous pardonner si nous n'avons pas toujours traité cette thèse sublime de *la fashion* avec le sérieux d'un ministre anglican. A coup sûr, il ne manque pas de gens qui ont eu la prétention de décrire cette vie élégante de Londres : on a fait sur elle des romans in-octavo, des dissertations et des volumes! Beaucoup de littérateurs au linge douteux, aux mains négligées, aux cheveux gras, ont pris leur porte-manteau de touriste, et se sont donné le mal de mer pour bien voir Piccadilly. Il y en a qui ont trouvé Londres un second paradis de Milton, un Eldorado de gaz, de square, de carrosses. Le charbon de terre a porté à la tête de ces messieurs; ils ont cru vivre, voir Londres, parce qu'ils allaient souper dans quelque mauvaise taverne, qu'ils buvaient de l'ale comme Falstaff, et qu'ils mangeaient du céleri cru. Ajoutez à ceci l'enflure parisienne qui grossit tout, et le contentement bourgeois d'avoir monté aux courses un cheval de manége anglais, peut-être encore deux visites, une à l'ambassade, et l'autre à la Tour de Londres, vous aurez le manuel du littérateur français qui *voyage* en Angleterre, c'est-à-dire qui passe trois jours à Londres, un à Windsor, et quatre sur les bateaux à vapeur. Il en résulte pour le public un volume intitulé *Londres à vol d'oiseau*, et pour l'écrivain le droit de parler à tort et à travers de la Tamise, des parcs, des petits gâteaux, de Duncaster et des verres de couleur du Vauxhall.

Si la figure muette de la belle comtesse que vous voyez pouvait se charger ici de la narration inépuisable de ces mille détails sur

la vie anglaise, la vie de Londres, je lui céderais volontiers la plume. Que de charmans secrets sur ces jolies lèvres de femme! que de grace intime, de médisance fine et coquette! Racontez-nous, belle comtesse, la perruque de lord Brougham, les soirées du prince Esterhazy, et de lord Hertford, les schalls de lady Ellenboroug, les magnificences de Blenheim, les calèches de Brighton, l'Opéra de Londres, les modes du Parc, les bals costumés, les thés savans, les bas-bleus, les baronnets et les ministres! Consentez un peu à nous initier à tout cela, à ce monde du bel air qui monte de superbes chevaux sur un sol macademisé, à ces vieilles comtesses qui ont des singes comme au bon temps de Louis XV; à ces mélomanes furibonds, colonels en bas de soie et en moustaches, qui se battraient pour une fleur tombée de la coiffure de la *diva* Malibran! Apprenez-nous ces choses et ce monde, et le vieux ministre S. qui a une lorgnette de spectacle au bout de son fouet de chasse, et galope ainsi à cheval tout myope qu'il est; et lady H. qui met des mouches et du rouge; et la duchesse de C. qui ne met jamais au jeu, mais bien à la loterie; et les demoiselles qui font écrire les auteurs sur leur album; et les beaux capitaines qui écrivent aux demoiselles; vos jardins d'hiver remplis d'ananas et de grenadilles, vos arbres en serre chaude et les faisanderies en marbre de vos châteaux! C'est à la fille de l'ingénieuse lady Blessington, à nous apprendre la première, comment on est belle et comment on plaît à Londres; pourquoi mistress Norton et Stafford sont des figures exquises, l'une sous le pinceau de Kendrick, l'autre sous celui d'Hayter; comment miss Iervis, mistress Stanhope, lady Howard de Walden, miss Gardner, lady Bayley, miss Barton, sont les *lions* de ces bals brillans, bals de cérémonie et d'étiquette! Au premier abord la vie de Londres est étrange. C'est le bruit et le tangage du paquebot; les rues et les faubourgs crient, les rouages des fabriques et des machines, les voitures et la fumée qui se rabat sans cesse à votre col blanc, tout jusqu'au son des socles de femme sur le pavé (les femmes du peuple marchent en Angleterre sur des espèces d'échasses de fer qu'elles attachent à leurs grands pieds), étonne l'imagination parisienne. D'un côté, la boueuse fourmillère de la Cité, de

l'autre une architecture grise et pâle, architecture de cheminées et de toits unis, formant un mélange, en quelque sorte orgueilleux, de palais, de ponts, de vaisseaux et de clochers; la tour des *Lions* de Londres, le plus ennuyeux muséum d'armurier, et d'armurier commun dans son choix, une propreté extrême, du gaz, des bazars et des pharmaciens pour tout venant, des fruits magnifiques, des tailleurs, des bouchers très propres; que sais-je encore? quelques perruques de ministres, voilà tout ce que l'on rencontre à Londres, après avoir franchi les bâtimens de la douane. Si vous ne venez pas à Londres au mois de mai, vous trouverez la ville morte à toute étiquette fashionable, l'Opéra désert, et le Parc sans cavaliers. Prenez alors votre volée pour les maisons de plaisance, les châteaux et les habitations seigneuriales des alentours! Allez à Blenheim, à Kew, à Oxford, à Richemond, ou, plus modeste encore et moins curieux de magnificences, cotoyez le ruban verdoyant de Greenwich. Car Londres est bien mort, et la statue de Charles II, à la place de la Bourse, entend seule le bruit de vos pas, le lord-maire avec son manteau bleu et sa chaîne d'or, tient encore ses assises, et M. Rothschild s'occupe d'un emprunt: voilà dans cette saison de septembre ou d'octobre les seules curiosités de la ville de Londres. A l'heure qu'il est, peu de cafés pleins, peu d'oisifs, peu de nouvelles. N'allez pas au Musée, il est pauvre, et gueux comme un grand d'Espagne : cette ville de Londres n'a ni peinture ni soleil. Courez et volez plutôt à Hampton-Court, à ce palais bâti par Wolsey, palais admirable, aux tapisseries déchirées, aux cadres illustres de Van-Dyck appendus côte à côte de la froide peinture de West! Si les tableaux vous ennuient et que vous rêviez les courses, eh bien! allez à Duncaster, ou à New-Market, ou à Epsom; allez voir les jokeis se mettre *in training*, c'est-à-dire se disposer, suer et se réduire à zéro; collez-vous au poteau blanc des paris avec les premiers pairs de l'Angleterre, les domestiques en frac, les escrocs, les filous et les garçons d'écurie. Les *fashionables* se rapprochent alors des *noblemen*, comme les noblemen des fashionables. A ces courses, que notre amour-propre parisien cherche à égaler, que de types de comédie! Le gentleman curieux, le gentleman parieur, le gentleman du club, le gentleman à cravache,

le gentleman à lunettes et le gentleman à parapluie! Puisque vous voulez à toute force être Anglais, et commettre en société le moins de crimes possibles contre les usages, demandez à ce Hollandais ce qui lui advint pour avoir porté son couteau à la bouche comme une fourchette, et pris du sucre avec ses doigts, chez lord H...? On s'en fut près de son ambassadeur pour savoir s'il n'était pas aventurier ou marchand de cols. Un autre jour ne s'avise-t-il pas de demander un crachoir, on lui en refuse : Ces Anglais, disait le Batave irrité, n'ont d'autre crachoir que leur estomac!

Maintenant que vous allez vous mettre à table, après ces interminables courses de New-Market où vous avez perdu trente louis comme un bon provincial, écoutez un peu le prince Muskau qui va vous apprendre *comment* on boit.

« Il n'est pas d'usage de boire du vin pendant le dîner, sans vider son verre en même temps qu'une autre personne. Pour cela, on lève chacun son verre, on se regarde fixement au visage, on se fait un signe de tête et l'on boit ensuite avec la plus grande gravité. C'est du reste une politesse d'inviter, de cette manière, une personne à boire, et l'on envoie souvent un ambassadeur du bout de la table à l'autre pour prévenir B que A désire prendre un verre de madère avec lui; ils cherchent ensuite mutuellement à saisir un regard, ce qui n'est pas toujours facile, après quoi ils baissent et relèvent la tête en mesure comme deux pagodes chinoises. »

A coup sûr, il y a chez les insulaires de la mer du Sud bien des coutumes qui sont au fond moins ridicules que celle-là. Pour ma part, et au lieu de ce cérémonial de *pagode*, j'aime mieux les franches allures de Byron.

« Hier, j'ai dîné dehors en nombreuse compagnie; des nôtres étaient Sheridan, Colman, Harry Harris de C. G. et son frère, sir Gilbert Heathcote, Kinnaird et autres, connus et prônés. Comme la plupart des réunions de ce genre, la nôtre fut d'abord silencieuse, puis bavarde, puis argumentatrice, puis querelleuse, puis inintelligible, puis toute confusion, puis inarticulée, et enfin ivre. Quand nous eûmes atteint le dernier degré de cette glorieuse échelle, il devint difficile de redescendre sans broncher, et pour

couronner le tout, Kinnaird et moi reconduisîmes Sheridan au bas d'un damné escalier en tirebouchon, qui certainement a été construit avant la découverte des liqueurs fermentées, et auquel nulles jambes, si tortues qu'elles fussent, ne se pouvaient prêter en la circonstance. Enfin, nous l'avons déposé sain et sauf en sa maison, où son domestique, évidemment fait à telle aventure, l'attendait au vestibule. »

Quoique ce passage se ressente beaucoup de Falstaff, ne vaut-il pas mieux mille fois que la pruderie de certains récits, de ceux, par exemple, de lady Morgan, l'éternelle Clio des chaises de poste, des cours d'Allemagne, des petits princes et des petites choses? Que lady Morgan ait commis quatre gros volumes contre la France en faveur de la Belgique, je n'y vois aucun inconvénient; je m'embarrasse peu de *la Princesse* et de son intrigue dont raffolent les Bruxellois, qui se trouvent beaucoup loués dans ce livre; mais je suis contraint d'avouer, puisque le nom des auteurs qui ont écrit sur la vie anglaise doit intervenir ici, que toute la pacotille de livres de lady Morgan, pacotille prétentieuse de bas-bleu et de femme savante qui, à la morgue des détails, joint la prétention de faire parfaitement connaître les mœurs, ne vaut pas trois lettres de Byron sur la vie anglaise dans les temps heureux où sa majesté poétique présidait le grand comité de Drury-Lane, ce qui était bien la place la plus grotesque pour un génie de la trempe de Byron! A cette époque, Byron, comme le Henri V de Shakspeare, épuisa en effet toutes les ressources de la vie de Londres, soupers, pantomimes, promenades, parties joyeuses. En 1816, par exemple, il y eut une mascarade donnée par lui et tous les jeunes gens du fameux club de Wattier, à Wellington et compagnie. « Douglas Kinnaird, écrit-il à Moore, un ou deux autres, et moi-même, nous prîmes des masques et nous montâmes sur le théâtre de Drury-Lane, avec οι πολλοι; nous voulions voir l'effet de la salle par-dessus les planches. Ce théâtre nous a paru fort imposant! Douglas dansa aussi parmi les *figurans*, qui, se trouvant augmentés en nombre, étaient fort en peine de savoir qui nous étions, et nous rîmes beaucoup. »

Le lendemain, Byron, encore pâle de la veille, reprenait les

rênes du comité, à peu près comme Phaeton conduisant le char du soleil. Ce directeur d'un nouveau genre ouvrait ses portes à tous les *viveurs* de Londres, sans compter qu'il obligeait de ses conseils et de sa bourse Coleridge et autres. Quant à Moore, il espérait de lui un grand opéra. Les scènes à travers lesquelles il passait ne peuvent être décrites que par lui. On pense bien que Byron directeur se vit tout d'un coup aussi recherché et aussi haï qu'un ministre.

« Les *auteurs* mâles et femelles, les marchandes de modes et les aventuriers irlandais, les gens de Brighton, de Blackvall, de Chatham, de Cheltenham, de Dundee, de Dublin, tout cela me *tombait dessus*, et à tous il fallait donner réponse polie, audience et lecture. Le père de M. ***, maître de danse, Irlandais de soixante ans, venant présenter sa requête pour jouer le rôle d'*Archer*, m'arrivait par la plus glaciale matinée, en fins bas de soie, qui faisaient valoir sa jambe irlandaise. Vu son âge, elle était sûrement passable, et avait été certainement meilleure. Puis c'était miss Emma, je ne sais qui, armée d'une pièce intitulée : *le Bandit de Bohême*, ou quelque chose d'approchant, etc., etc. »

Je ne cite ces détails que pour montrer par quelle filière Byron, qui écrivit si peu sur la vie de Londres, avait passé pour en venir à la connaître et à la savoir certainement mieux que personne. Byron ne s'était jeté dans cette vie que peu de temps avant sa séparation. « Cela est bizarre, disait-il dans une de ses lettres; mais l'excitation et les combats de tout genre que je me livre, redonnent de l'élasticité à mes esprits, et me remettent sur pied pour quelque temps. » Si l'atmosphère épaisse et enfumée de Piccadilly ne pouvait long-temps lui convenir, le dandysme anglais sans agrément et sans esprit le poussait encore bien plus à l'expatriation. Il consentait bien à battre le pavé avec Sheridan, son Mercutio, son maître en appétit et en excuses données aux wachtman de Londres; il pouvait même vendre Newstead pour 140,000 livres sterling, afin de payer ses dettes et écrire quelque temps avant à M. Hodgson : *Je ne fais plus rien que mâcher du tabac*; mais il n'était venu ainsi à résipiscence que par l'insurmontable ennui de la société qui l'entourait, société qui ne manquait pas de se

répandre en amères doléances sur sa conduite. Les passages laissés en blanc dans certaine lettre à Moore (15 décembre 1811), et dans tant d'autres lettres si insolemment châtiées par cet exécuteur testamentaire, dénotent assez que la vie de jeune homme fut surtout celle de Byron; mais une vie artistique, une vie à part; à la taverne, le claret et le bordeaux au lieu d'assemblées de lords, de ladies et de beaux-esprits; hors de Londres, avec Sheridan, la chasse au renard avec le *jouffu* C..., qui, pour unique compliment donné à Byron, s'écriait : *Il boit comme un homme!* Il y eut toute une semaine où il dîna, dit-il lui-même, comme un *dragon aux gardes.* « Cette semaine-là se termina par un bal de dandies, mais qui me convenaient peu, ajoute Byron; et j'aime mieux ce qui me reste à faire de dîners pour la *semaine prochaine* avec les Harrowby, les Rogers, Frère et Mackintosh. » Il raconte encore et avec le charme qu'on lui connaît, un voyage de nuit, sans autre incident, dit-il, qu'une alerte de la part de son valet qui se tenait en dehors. « En traversant la forêt d'Epping, le drôle a, je crois, jeté tout de bon sa bourse au pied d'une borne, qu'un ver luisant, logé dans le chiffre du numéro XIX, lui avait fait prendre pour un voleur avec une lanterne sourde. Ce malheureux homme est éminemment poltron. Le beau plaisir qu'un voyage de dix milles avec un saisissement à chaque toise! » Il ajoute qu'il a un peu d'humeur contre Rogers, et qu'il se vengera de lui par d'abondantes libations de son bordeaux. « Il a paru, dit-il encore, une vie de l'acteur G. Cooke. C'était là un *buffoon* et bon vivant s'il en fut! Quel livre! quel livre! Je crois que, depuis le journal de Barnaby l'ivrogne, rien de semblable n'avait *noyé* la presse : toutes scènes de café, billard, cabaret, libations à Bacchus et comédies. L'eau-de-vie, le punch, le whisky, débordent à chaque page. Deux choses m'ont émerveillé : la première, c'est qu'un homme ait pu vivre si long-temps dans une ivresse continuelle; la seconde, qu'il ait trouvé un biographe de sang-froid. »

Et plus loin pour dernier trait :

« Pour vous, cher Moore, il fut un temps où j'ai entendu parler de vos fredaines lorsque vous alliez faire campagne chez le *roi de Bohême.* »

Cette vie première de *bohémien*, Byron l'épuisa donc comme une coupe ; seulement il voulut boire dans la société des gens d'esprit, comme pour accuser mieux le peuple anglais qui boit stupidement entre deux stales à rideaux verts dans ses cabarets sérieux et froids. Ce poète, qui avait reçu mission de sarcasme et de réforme, voulut bien apprendre lui-même, en une seule année d'essai, aux dandies de Londres, qu'il était leur maître.

« Je préfère à tout, des cigares, un *houka*, avec le doux mélange des feuilles de roses et de l'herbe suave du Levant. Je vais sortir et voir quel service me rendra le brouillard. Jakson est venu, le monde des boxeurs va toujours à peu près le même train, mais le nombre augmente. — Demain, je dînerai chez Cribb, j'aime l'énergie, etc., etc. »

Cribb le reçoit en effet avec Jakson, l'empereur du pugilat.

« J'ai bu plus que je n'aurais voulu. On a fait monter Tom après le dîner ; il est fort amusant. Que Castor ou Pollux exaucent ses vœux ! Tom a été matelot, porteur de charbon, etc. ; il a fait tous les métiers... Ce soir, avec le jeune Henri Fox, je me suis rendu à ma loge à Covent-Garden. J'y ai vu miss ***, qui m'a paru très jolie. Elle a les plus beaux yeux du monde, avec lesquels elle a la prétention de n'y pas voir, et les plus longs cils que j'aie jamais vus depuis ceux de Leila, et les rideaux de la lumière si soyeux de la musulmane Phannio... — Lundi 29, reçu une fort jolie lettre d'Arabella... — La *Fiancée d'Abydos* a été publiée jeudi 2 décembre. »

Ainsi va-t-il ; à chaque jour sa métamorphose et son plaisir. Il reçoit des lettres de *lady*, et il écrit la *Fiancée d'Abydos !* A lui seul, Byron relève l'écusson de l'*Henri V* de Shakspeare, écusson terni par la boue et la lie de vin des tavernes. Ennuyé des présentations à la cour, ennuyé du marquis de Buckingham, de lord Gower, de Mme de Staël, de tout ; sceptique complaisant qui reconduit Sheridan ivre en carrosse, Sheridan son seul ami ! Comme elle est neuve, intelligente et profonde cette vie que Byron s'est faite ! Son dandysme pèse aux dandies qui ne peuvent pas l'imiter, qui ne comprennent pas cet ardent amour et cette piété presque filiale pour son compagnon d'orgie, son vieux *Sherry*, comme il

nomme Sheridan qu'il défend avec la supériorité d'une belle ame. — Que comptez-vous faire, dit-il un jour à son procureur, que comptez-vous faire à l'égard des dettes de Sheridan? — Rien pour le moment, répliqua l'homme de loi; qui aurait le cœur de poursuivre le *pauvre Sherry?* — Laissez-moi, continue Byron, laissez-moi commencer la soirée avec Sheridan, laissez-moi ensuite la finir avec Colman. Sheridan à dîner, Colman à souper; Sheridan pour le bordeaux ou le porto, Colman pour tout.

C'est entre ces hommes, entre Sheridan, Rogers, Sharpe et d'autres, tous noms illustres et esprits tranchés, que Byron essaie de cette vie irritable; ce lord jalousé par ses égaux ne boit qu'avec les poètes, il épure le dandysme, il l'élève à la hauteur d'une pensée. Misérable dandysme, que celui de Londres, si Byron n'était pas venu! Ces gens de Seymour-Place, du Strand, de Carlton-House, ne pouvaient concevoir que Byron eût le temps d'écrire *le Diable en course, le Corsaire* et *le Giaour*, le tout en lisant le *Morning-Post*, en s'occupant sur la carte des succès de Napoléon, de l'art de boxer avec Jakson, des attaques de la presse qui le mordait et qui l'accusait d'écrire, lui, Byron! pour de l'argent! La trempe de cet homme n'était pas à leur portée. Byron ayant une voiture construite d'après le modèle de celle de Napoléon à Waterloo, une voiture avec un lit, des glaces, toutes ses aises, leur semblait un fou, ou un homme dangereux qui les dépassait de la taille; Byron n'allait guère d'ailleurs que dans le grand monde; il n'était pas l'homme des courses et des paris. Il vivait pour ses amis et pour lui, peu soucieux des bals, des concerts et de la *musique de chambre*, riant beaucoup de ces raout sur l'escalier, où les cachemires pendent aux rampes, où les mantes, les fourrures et les plaids d'Écosse offrent l'image d'un véritable bazar. Le pauvre Byron aurait fait à ces bals la figure du lion d'Exeter-Change; il eût voulu déchirer de sa griffe tous les envieux et les calomniateurs qui l'entouraient, tout ce monde vide et méchant!

La vie de Byron à Londres était déjà le présage de sa vie italienne, une vie d'artiste et de grand seigneur paresseux. Au lieu d'être un raffiné de l'étiquette, Byron n'accepta donc aucun

des articles du code *Fashion*; il se fit un code pour ses plaisirs, la meilleure et la plus amère satire de ce dandysme avec lequel il refusait de traiter. Byron à Londres sentait bien qu'il n'était qu'un oiseau de passage, un de ces *absentee* dont la patrie et le ciel étaient l'Italie ou la Grèce. Fatigué de tout ce qui l'entourait, il rêvait une autre vie, la vie des voyages. Après la publication de *Childe-Harold*, il n'avait plus, on le sait, qu'une idée, celle de s'établir à Naxos dans l'Archipel grec, et d'y prendre l'habit d'Orient pour mieux en étudier les poètes. Avec de pareilles préoccupations, la vie de Londres ne devait être pour lui qu'un passage. Il y a deux parties bien distinctes dans son journal : la première où il sacrifie comme tant d'autres à ce train de vie, mais *non comme tous les autres*; la seconde, et ce n'est pas la plus éloignée (car elle prend son exorde dans le second volume), où il a l'air d'abjurer la table, comme M. de Bonneval, le pacha, fit jadis du vin. « Notre ancienne correspondance, écrit-il à Moore dans une lettre datée de Bennet-Street, se ressentait trop du *levain de la vie de Londres* ; nous causerons maintenant *paulo majora*, etc. »

Après Byron, les commentateurs ne manquent pas de venir à la suite. On copie ses bottes, ses manières et ses soupers. Comme critique de cette imitation burlesque et fade, l'Angleterre recueille *Pelham*, le plus beau, le plus élégant des romans *mauvais ton* qui soient au monde, *Pelham*, où le héros principal brise une glace de mille livres parce qu'elle lui fait le *teint vert* ; ce *Pelham* est comme on sait l'ouvrage d'un fashionable émérite de Londres. Mais, en vérité, ce n'est pas la faute de M. Bulwer si Pelham a des manières si étranges, s'il est grotesque, emporté, mauvais joueur, souvent de bas étage et de bas lieu ! Pelham, c'est le dandysme anglais après Byron, c'est-à-dire le dandysme fat, sans portée, sans intelligence, n'ayant plus d'autre ressource que le nœud inextricable de sa cravate ! Pelham, c'est le *desinit in piscem* d'Horace; un homme aussi bien vêtu que Brummel avec un jargon fade et les manières de son cercle (*set*), mais dont les allures reviennent de droit à notre Robert-Macaire; Robert Macaire bien en cour, hardi, élégant, fêté ! Pelham, en un mot,

c'est une caricature amère du dandysme anglais actuel et de ses incroyables prétentions. Byron et ses chaudes orgies ne réchauffent jamais les pâles exploits du roué Pelham ; on sent que le fard lui tombe des joues à ce malheureux convive blasé qui donnerait sa vie pour la marche *allegro* de don Juan ! Ainsi créé pour glaner les vices de son époque, Pelham est contraint de se heurter à tout ce qu'il voit et rencontre ; il attaque les causeries de canapés, les chasses au renard et les sociétés de bas-bleus ; mais ce n'est pas là de l'enthousiasme et de la vie, c'est du pamphlet. Prenez que Sterne s'est fait agrafer un jour dans l'habit du jeune Pelham, et seulement qu'il a caché une férule sous son frac, vous avez l'idée du livre de M. Bulwer, qui n'est autre chose que la récolte amère et triste de tous les ridicules ennuyeux d'une société.

Malgré cela, Byron une fois lu, vous ouvrirez le livre de Pelham. Il est impossible d'attribuer ce livre à l'esprit français ; il ne ressemble pas plus aux romans de marquis du XVIIIe siècle, que l'aristocratie de Londres ne ressemble à celle de France. Cette société anglaise, dont chaque caste est séparée des autres comme un champ anglais par des haies d'aubépine, qui a ses expressions et son *cant* à elle ; société plus souvent égoïste que libérale, plus réservée que prodigue ; cette société, dis-je, a beau s'y trouver très maltraitée, l'auteur lui a fait une part de dandysme et d'élégance fashionable fort glorieuse pour elle.

Ce qui nous plaît dans les romans de M. Bulwer, romans que nous ne pouvions omettre ici puisqu'ils retracent particulièrement la vie anglaise, et surtout la vie fashionnable, c'est qu'elle y est suivie pas à pas dans ses bons et mauvais jours. Ses phases de misère et d'éclat y sont, nous devons le dire, soigneusement enregistrées. Ainsi, pour faire suite à Pelham, premier cran où redescend déjà le dandysme anglais privé de Byron, bien vite arrive *Paul Clifford*. Dans ce second livre rien n'est fardé ; Paul Clifford est un ancien *beau*, qui devient filou, et de filou chef de brigands. Il a eu de belles épingles et des habits couleur de cannelle, qui faisaient l'admiration de Regent's-Street. C'est un homme de ce demi bon ton, un *mystérieux des eaux*, comme il s'en rencontre à Bade et à toutes les eaux de la terre ; ce brigand fashio-

nable arrête les chaises de poste avec la politesse exquise d'un *ex-dandie*; et vêtu d'un beau frac vert. Cette fois, vous le voyez, le dandysme anglais envoie des représentans sur les grandes routes; Clifford est un philosophe qui a une manière simple et hardie de voir les choses. La théorie de la mode va son train dans ce roman, au milieu des exploits sans nombre de Clifford. Clifford va au bal, tout voleur qu'il est; il ne dit pas dans quel *corps* il sert; il prend des glaces, il danse et il joue; c'est un de ces hommes par qui il aurait été délicieux d'être volé. Connu sous le nom de Lowelt parmi les siens, sous celui de Paul Clifford dans le grand monde, il peut, dans le bal, serrer la main d'un ministre et danser le galop avec une belle lady.

Dans ce livre, qui est la continuation du premier, on voit que M. Bulwer a compris le double côté des mœurs anglaises. A côté du salon et des gloires du salon il a fait voir l'écueil de la mode; il a intimidé les raffinés de Londres par l'exemple de Paul Clifford! Voilà peut-être pourquoi les *beaux* d'outre-mer que Londres possède sont devenus aujourd'hui si craintifs et si guindés!

Un autre écrivain, prince allemand, dont le voyage en ballon est devenu si célèbre, a parlé plus franchement que M. Bulwer, et c'est ce qui fait que nous vous l'avons réservé pour la fin. Le prince Puckler Muskau ne professe pas une grande estime pour le *dandysme* de Londres.

« Un moderne *exclusif* de Londres n'est en réalité autre chose qu'une mauvaise contrefaçon, soit d'un roué de la régence, soit d'un courtisan de Louis XV; tous deux ont en commun l'égoïsme, la légèreté, une vanité sans bornes, et surtout un *véritable défaut de sensibilité;* tous deux croient, à l'aide du dédain et de l'arrogance, pouvoir se mettre au-dessus de tout. Mais quel contraste! En France, les mœurs et la loyauté étaient au moins remplacés par une politesse exquise, la sensibilité par de l'esprit, etc. »

Presque toutes les pages du prince Puckler Muskau sur les dandys d'Angleterre ne leur sont pas plus favorables. Cela a droit de surprendre au premier abord, d'autant plus que les mémoires du prince voyageur sont peut-être, après les deux auteurs dont nous venons de parler, le meilleur manuel de la *fashion*. Sans doute il

est à regretter encore que ces deux volumes de notes, consacrées à la causerie et à la mode, n'aient pas de temps à autre quelques-unes de ces pages instructives comme en eût écrit jadis Horace Walpole, et comme Israeli (1) en produit parfois dans ses *Anecdotes of fashion*, anecdotes reculées, et qui forment pour ainsi dire la chronologie de la mode. Mais nous devons le dire, nous aimons ce dédain raisonné du prince Muskau pour certains usages de la vie anglaise. Il trouve en effet de fort bon goût et de salutaire exemple pour tous les peuples que les bouchers de Londres aient devant leur étal la viande disposée en pyramides et en guirlandes; qu'à chaque gigot soit appendue encore une affiche de spectacle, et qu'on lise les journaux dans l'arrière-boutique des charcutiers; mais il se plaint beaucoup de l'espèce de bibliothèque, salle commune à tous, dans les grands châteaux, où la méditation et l'humeur solitaire de certains lecteurs sont à la gêne. Il critique avec finesse la rage de musique qui a saisi tout le monde, même les *nobodies* (2). Que dirait, bon Dieu, le prince Muskau, de l'enthousiasme qui accueille Mme Malibran, lui qui s'étonne des quarante livres sterling que gagnait à Londres, par soirée, Mlle Sontag?

La musique de Londres a de tout temps maltraité les oreilles françaises. Le hasard a fait tomber avant-hier dans nos mains un voyage à Brighton de Mme Simons Candeille, où cette dame, qui fut à la fois comédienne et auteur, se plaint beaucoup de ce martyre musical.

« Déjà l'ouverture du *Jeune Henri*, débarrassée des instrumens à cordes, n'eût rappelé à Méhul que les cris répétés de sa meute. Mais ce n'était rien; d'air martial en air martial, de *forte* en *forte*, de *crescendo* en *crescendo*, nous en vînmes à la bataille de..., épouvantable final où le grand jeu de l'orgue uni aux timbales, aux cimbales, aux trombones, aux trompettes, aux sonnettes, à tout le carillon, ébranla les vitraux et fit tressaillir sur leurs siéges les vieilles filles anglaises, si nerveuses, et naturellement si ennemies du bruit. Je regardai Cramm.... Il pâlissait d'ennui et de malaise.

(1) Voir la collection Baudry.

(2) *Nobodies* (rien du tout).

Mais, strict observateur des usages d'un pays qu'il ménage encore, il gardait son sang-froid et souriait avec complaisance. Il n'en était pas de même de Mme D...., qui, dès le commencement de la grande détonnation, avait mis bravement ses doigts dans ses oreilles, et qui, les ayant retirés un peu trop tôt, sécria en baissant la tête:— Nous sommes à Jéricho.... les murailles vont tomber! »

En dépit d'aperçus neufs et très fins, le livre du prince Muskau a du reste déjà vieilli. C'est le sort des livres et des peintures, le temps emporte bientôt la valeur de leurs glacis. La société de Londres gravite dans les conditions de celle de Paris, elle a ses époques de renouvellement. Alors le héros de la veille est oublié comme une *beauté* qui se fane; il se retire dans quelque comté, se jette dans les bras de la solitude ou dans la chasse au renard. Que sont devenus Brummel et tant d'autres, et après eux leurs modes, leurs colifichets et leurs *lions?* La vieille lady Emily L..., dit ingénieusement le prince Muskau, je ne sais plus dans quel chapitre, se montra coiffée avec la jarretière en diamans de son mari au congrès d'Aix-la-Chapelle; — eh bien, à ce jour en 1835, on ne se souvient pas plus de lady Emily L... que de son mari qui portait de son côté ses cheveux dans une bourse de rubis! Ingrate Albion!

. . . . . .

. . . . . .

Vers six heures, au Parc, et lorsque les calvacades s'apprêtent à quitter les allées de sable, le docteur S..., bon mécanicien français, nous confessa un jour avoir vu une singulière apparition, et faite à coup sûr pour l'étonner; c'était un gigantesque fantôme de Dantan, la cravache en main, qui venait faire piaffer son cheval devant les belles dames, et qui portait une rose au côté gauche de sa boutonnière. A l'exception de son cheval pur sang qui n'était pas de plâtre, le docteur le reconnut fort bien pour l'avoir vu sous les vitres de Susse la semaine d'avant au milieu d'un flot de curieux attroupés devant cette boutique. Le docteur S... qui avait bu beaucoup de porto et d'ale ce jour-là, nous assura que l'homme de l'apparition se maintenait en selle malgré force courbettes de son cheval, avec toute la grace d'un gentleman.

Une autre fois il le vit conduire à quatre guides sur le chemin d'Hampton-Court. Le docteur S... ne douta pas que ce ne fût un plâtre de Dantan animé par quelque habile mécanicien. Pygmalion a bien fait cela pour la statuaire, disait-il, pourquoi Dantan ne le ferait-il pas pour la *charge?* Or voici le signalement que le docteur S... en donnait à notre ami R. ce soir-là.

— Favoris énormes à la Bergami, juchés sur une cravate très haute.

— Frac bleu ouvert comme les deux battans d'une porte.

— Jambes de cerf soutenant un ventre soumis au corset.

— Chapeau à bec anguleux vers le milieu.

— Gants jaunes, ou *couleur de plâtre.*

Le docteur insista beaucoup sur ce mot couleur de *plâtre* pour nous faire bien voir que ce n'était pas chez lui une simple hallucination. Il nous répéta que cette apparition *dantesque* l'avait poursuivi partout, et qu'au coup de dix heures du soir, il l'avait toujours trouvée régulièrement à Londres dans une loge grillée de l'Opéra.

Sur ce, prenant le pouls du docteur, notre ami R... lui répondit qu'il s'abusait, et que ce qu'il prenait pour une statue était le *beau* des *beaux* à Londres, un être vivant, véritable, — le comte Dorsay.

— Comment, reprit-il, le mari de cette charmante femme?

R... lui cita, à l'appui de ce titre de *beau* des *beaux*, mille petites anecdotes relatives aux soins et aux recherches sans nombre qu'exigeait une pareille réputation. A son avis, le comte Dorsay était non-seulement un excellent maître en fait de *fashion*, mais il était encore l'un des hommes les plus spirituels de Londres. D'après cela, s'écriait le docteur, le comte Dorsay serait le seul qui pût écrire des mémoires sur la vie fashionable? — Il la sait mieux que tout autre, lui répondit notre ami; je ne vous en donnerai pour preuve que ce trait :

Le jeune baron d'A..., depuis secrétaire d'ambassade, parti de France comme porteur de dépêches, avait à remettre au comte D... quelques-unes de ses lettres. Il se présente à l'hôtel du comte de grand matin, mais le premier valet de chambre lui dit qu'il ne

peut forcer la consigne. Le jeune homme s'impatiente; on lui répond que le comte Dorsay *travaille*. L'annonce de cette séance diplomatique piquant sans doute sa curiosité, il s'introduit de lui-même, et voit sur une grande table le comte en personne, les jambes croisées; il était de plus armé d'une énorme paire de ciseaux! Plusieurs personnages au maintien grave se tenaient serrés autour de lui, les uns avec des morceaux de craie blanche qu'ils roulaient nonchalamment entre leurs doigts comme un crayon; d'autres avec des carnets rouges qui ne ressemblaient pas mal à des portefeuilles de ministres. Le baron se crut plus que jamais coupable d'un crime de *lèse-conseil*, car il était entré brusquement et tout d'un coup dans le cabinet. Il ne tarda pas à reprendre quelque assurance en voyant le brillant comte D... promener élégamment ses ciseaux sur une large pièce de drap dont il dessinait lui-même la coupe. Ce que le secrétaire d'ambassade avait cru une réunion de ministres n'était qu'un conseil secret de tailleurs!

Cette exquise recherche, ce travail minutieux et raisonné, le comte Dorsay l'applique à tout, à ses brosses à ongles, comme à sa garde-robe de dandie et à ses fracs de chasse.

Nous passions un jour par Bond-Street, R... et moi, et nous nous arrêtâmes pour considérer sous la vitre d'une boutique d'élégans dessins au crayon.

— De qui ces dessins? demanda R....

— Du comte Dorsay, qui les a signés lui-même.

Mon ami R..., qui habite le Marais, parut surpris qu'un dandie sût dessiner. Il y avait un esprit charmant dans cette petite esquisse. R... poursuivit avec moi le chemin de Leicester-Square.

— Je voudrais bien dessiner comme cela, me disait R...

— Quelle est cette caricature? demandai-je à mon tour à un marchand.

Le marchand sourit, et me montra le nom au bas de la feuille. Elle représentait un beau jeune homme ressemblant en tout point au comte Dorsay, et avait pour titre injurieux : *Le comte Blessington.*

Un de nos compatriotes, qui survint, prit texte de l'explication

qu'il nous fit de cette caricature pour accuser hautement cette licence du crayon anglais contre le premier fashionable de Londres. Son séjour à Londres n'avait pu familiariser encore notre ami avec cette calomnieuse façon d'agir vis-à-vis des étrangers.

— Hélas! reprit R...., on attaque aujourd'hui toutes les puissances! Le comte Dor... s'en vengera par un dessin ou par un bon mot.

. . . . . .

Le gaz faisait déjà pétiller l'or des cafés, le brouillard du soir tombait, les carrosses aux colossales lanternes jetaient leurs éclairs aux grands trottoirs. Pour moi, j'étais las de ce perpétuel retentissement, de cette vie sans musée et sans soleil qui pèse à l'artiste. Je voulais bien de Londres pour ses boutiques, sa foule active et ses merveilleux étonnemens; mais je me répétais à moi-même la stance du petit poème adressé par Walter Scott à Laura :

Ah! Laura, quit the noisy town
And fashion persecuting reign,
Healt wanders, on the breezy down,
And science, on the silent plain!

ROGER DE BEAUVOIR.

MÉMOIRES

D'UN

COMTE DE LYON.

III.

Approche de la révolution. — Voyage en Poitou. — Ouverture des états-généraux. — Necker et sa fille. — L'abbé de Périgord. — L'abbé de Montesquiou. — L'évêque de Dijon. — L'abbé Louis. — Dix ans de terreur.

J'eus encore à jouir, durant quelques jours, d'une sorte de calme plat précurseur d'une épouvantable tempête; car si le mal n'allait pas encore jusqu'aux actions, il existait déjà dans tous les esprits. Déjà même les comtes de Lyon, que le peuple était accoutumé à vénérer beaucoup moins à cause de leurs noms et dignités que pour les bienfaits sans nombre qu'ils répandaient à pleines mains sur la ville et les campagnes avoisinantes, perdaient de leur considération; il y avait peu de temps encore, que pas un malheur public, pas une infortune privée, ne se faisaient ressentir dans Lyon, qu'aussitôt la population pauvre, en reconnaissance du soulagement qui leur était soudain prodigué, ne criât

sur notre passage en nous faisant cortége jusqu'à notre porte : « Vivent messieurs les comtes! Vivent nos protecteurs! » Mais du silence qui régnait aujourd'hui autour de nous, il n'y avait pas loin à d'autres cris : « Au Rhône! au Rhône! » qui allaient incessamment nous poursuivre sur notre route. Je me rappelai Pampelone.

1788 m'appela en Poitou, sur mon sol natal, pour prendre part aux assemblées provinciales, qui devaient être suivies des états-généraux. Avec quelle douce tristesse je revis le vieux château de mon enfance, la chambre que remplissaient encore la figure tendre et belle de ma mère, la figure grave et imposante de mon père! Comme je repeuplai par mon souvenir ces foyers déserts pour tout autre que pour moi! Une de mes sœurs, mariée au comte de la C...., venait seule de temps à autre visiter ces murs abandonnés; je les regardai en soupirant et je me dis mille fois, au fond du cœur, que si l'avenir me laissait seulement ce modeste asile, j'en bénirais le ciel jusqu'à mon dernier jour.

Ma famille avait toujours su se faire aimer et respecter dans la province, et l'on voulut en faire rejaillir sur moi la récompense, en me désignant aux honneurs de l'assemblée; mais, peu ambitieux de ma nature, et jugeant, par le désaccord qui troublait les premières réunions, que le fardeau serait trop lourd pour mes forces, je m'abstins avec persévérance des distinctions dont on voulut, à plusieurs reprises, m'entourer; je refusai également de représenter le clergé de ma province aux états-généraux; je compris que si j'étais appelé à faire quelque bien, ce devait être dans un cercle plus rétréci, et autant que possible en dehors de ces grandes commotions qui se préparaient dans Paris. Je m'appliquai toutefois sans relâche à répandre la conciliation, et j'aidai de mon mieux des nominations que je crus utiles au pays et au prince; je ne fus pas de ces amis dangereux du trône qui jetèrent dans les partis extrêmes des hommes tels que le comte de Mirabeau, par dédain, par morgue ou par dépit; j'aurais plutôt donné ma voix, si c'eût été possible, à un paysan que j'aurais cru dans les intérêts de la patrie et du trône, qu'à un noble de vieille race qui aurait tout compromis, faute de vouloir rien entendre.

Vers la fin du mois d'avril 1789, je partis pour assister à la cérémonie d'ouverture des états-généraux.

Je me trouvai à ce spectacle pompeux qui devait dégénérer en une si sanglante tragédie; mais à travers le déluge de plumes ondoyant sur les chapeaux de la noblesse, à travers son flot de broderies d'or et de dentelles, je ne fus frappé tout d'abord que d'une chose: de l'attitude mécontente et presque menaçante des membres du tiers-état; la maladroite vanité des courtisans et un cérémonial, qu'on aurait dû mettre de côté dans de pareilles circonstances, les avaient froissés dès le début. N'ayant point, dans la simplicité plus que modeste de leur costume, à prendre soin d'arranger leurs jabots, de pencher leurs panaches, ils semblaient uniquement occupés à se compter. Autant et plus nombreux à eux seuls que les deux autres ordres, ils avaient, parmi eux, pour alimenter encore les dédains qu'ils rendaient bien à toutes ces vaines chamarrures, quelques grands seigneurs, comme Mirabeau, repoussés des siéges de la noblesse sur ceux du peuple, et qui, sous l'habit tout bourgeois dont leur nouvelle condition de représentans du tiers les avait revêtus, préparaient de rudes vengeances à leur orgueil humilié. Le roi seul peut-être était venu là dans la plus complète abnégation de son intérêt, de son amour-propre personnel, et uniquement soucieux du bonheur de tous, du bonheur du peuple. Je ne sais positivement ce que je ressentis en sortant de cette réunion; je ne crois pas que je prévis déjà ses suites immédiates, mais je fus ému jusqu'à verser des larmes.

Une physionomie que j'avais remarquée à côté du trône, c'était celle du célèbre ministre Necker; il portait dans ses attitudes orgueilleuses, quoique sans noblesse, dans ses regards et dans ses moindres oscillations, je ne sais quoi de suffisant, d'impudent, qui semblait dire au peuple : « Je te protège auprès du roi, » et déjà semblait ajouter pour le roi : « Je te protège auprès du peuple. » Jamais le parvenu ne fut mieux peint que sur cette face de Genevois qui ravala les proportions d'un grand royaume aux calculs d'une banque privée, et qui commença le règne honteux des agioteurs et des marchands d'argent.

Un soir que l'on donnait un opéra nouveau, qui renfermait d'a-

dulatrices allusions en l'honneur de Necker, j'eus l'avantage d'être présent à l'une de ces nombreuses et passablement ridicules scènes de famille, que ce ministre et sa fille, devenue célèbre sous le nom de Mme de Staël, jouaient devant le public. Au moment où par suite d'une allusion directe les regards se portaient naturellement sur la loge où Necker se laissait applaudir, assis auprès de sa fille, on vit celle-ci, dans un frénétique transport, se lever tout à coup, se jeter dans les bras de son père, verser sur lui des sanglots étudiés, et saisissant une couronne de laurier qu'un docile familier avait préparée à l'avance, en ceindre le front rayonnant de son père. On m'a assuré que M. Necker et Mme de Staël ne riaient pas dans leur particulier de ces grotesques scènes; j'en ai toujours fait, quoique j'aie peine à y croire, un compliment sincère à leur amour-propre paternel et filial, car on rirait pour moins lorsqu'on se retrouve nez à nez.

Parmi les représentans du clergé, je vis plusieurs de mes camarades de séminaire; Talleyrand et Montesquiou brillaient au premier rang. Talleyrand que je rencontrais quelquefois dans le monde, paraissait assez incertain du rôle qu'il devait jouer. Porté par le haut clergé pour défendre ses intérêts, l'évêque récemment promu d'Autun était uniquement préoccupé de ses propres affaires; il flairait, pour ainsi dire, les évènemens à la trace; il s'avançait peu et questionnait sans cesse; il courait des membres du clergé aux représentans de la noblesse et de ceux de la noblesse aux envoyés du tiers, montrant à tous un visage, un sourire prévenant; il disait en ce temps à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il faisait à l'assemblée devenue constituante :

« J'ai bien assez de chercher ce que j'ai à y faire, sans y faire quelque chose. »

Il ne fut pas absolument l'un des premiers représentans du clergé qui se réunirent au tiers; mais, suivant sa politique louvoyante et personnelle, il opéra sa réunion un peu après la minorité, un peu avant la majorité du clergé. C'est ainsi que plus tard il ne fut ni des premiers, ni des derniers à abjurer sa qualité de prêtre; mais il faut lui rendre justice, ce qu'il n'abjura jamais, c'est sa qualité, ou plutôt ce sont ses manières de grand seigneur. Devenu sans-

culotte sous le règne du *sans-culottisme*, M. de Talleyrand raillait, avec beaucoup d'aisance et de belles façons, les inconvéniens attachés à ce singulier état politique. Quelques jours après que l'abbé Maury eut créé en pleine assemblée ce mot de *sans-culotte*, à propos d'une dame d'un haut rang, Mme de Coigny, mère de la jeune et infortunée captive du poète André Chenier, qui se permettait de faire tout haut dans les tribunes du scandale et de la patrioterie révolutionnaire, l'évêque d'Autun, voyant que le mot allait entrer en fortune et était pris comme un titre honorifique par ceux de l'un et de l'autre sexe auxquels on l'appliquait, s'écria : « Ah! le mauvais plaisant qui n'a pas pu garder sa langue dans sa poche; de quelle nouvelle noblesse il vient de nous affubler là! »

Montesquiou, voyant trop bien que ce serait désormais une folie de prétendre faire entièrement rebrousser chemin aux idées qui brûlaient dans tous les cerveaux, pensa qu'il était prudent de les suivre, mais avec circonspection, pour essayer de les modérer. Habile dans la défense et dans l'attaque, il cédait quelquefois un terrain pour en ressaisir un autre plus réellement avantageux, et l'on peut dire que s'il avait toujours été compris et secondé par ceux de ses collègues qui n'étaient pas loin de ses opinions, soit en avant, soit en arrière, il eût mis de grands et sérieux obstacles à la marche désorganisatrice des votes de l'assemblée. Quelques personnes lui ont reproché d'avoir concouru à l'abandon de certains droits du clergé, du clergé dont il fut jusqu'au bout l'un des plus zélés et des plus éloquens défenseurs; mais comme il me l'exprimait lui-même :

« C'est le devoir d'un discret capitaine d'offrir la place quand elle est sur le point d'être prise, afin d'obtenir une capitulation et les honneurs de la guerre; je ne livre la position que quand elle croule. »

L'une des figures les plus curieuses de l'assemblée, c'était pour moi, toujours dans les rangs du clergé, celle de l'évêque de Dijon, depuis évêque *concordant* de Chambéri, M. Demonstiers de Mérinville, mon parent. Tandis que tout le monde s'activait l'esprit pour paraître et jouer un rôle, lui employait tous les ressorts de son intelligence, qui en valait bien une autre, à s'engloutir *inco-*

gnito dans la masse des représentans. Ceux qui savaient apprécier ses qualités s'étonnaient qu'il échappât, avec une telle persévérance, à toutes les occasions, sinon de briller pour lui-même, du moins d'éclairer les questions. A quelqu'un qui lui demandait pourquoi il ne se montrait pas, il répondit tout simplement :

« C'est de peur d'être vu. »

Ses affaires n'en allèrent pas plus mal ; car il fut moins persécuté qu'aucun de ses collègues de l'assemblée. Il se retira assez paisiblement dans les mauvais jours, et revint, en 1801, se faire rétablir évêque par Bonaparte. Quand fut restauré, sous l'empire, le chapître de Saint-Denis, M. de Mérinville s'y casa plutôt parce que c'était une bonne et assez lucrative sinécure, que pour rendre hommage à la dynastie nouvelle. Aussi la restauration le conserva-t-elle dans son titre de chanoine de Saint-Denis du premier ordre, et, ce qui souriait non moins à mon bon parent, dans les appointemens de dix mille francs qui en résultaient. M. de Mérinville passait et à bon droit dans le monde pour un homme de beaucoup d'esprit; le défaut de caractère et un peu d'égoïsme ont été, jusqu'à la fin de sa carrière, ses défauts principaux. Il avait aussi l'inconvénient de montrer envers ses amis un peu de lésinerie qui ne sentait pas trop son *Monseigneur*; il habitait vers l'époque de sa mort, moins par agrément, disait-il lui-même, que par économie, un bel appartement au château de Versailles, qui, bien entendu, lui était loué *gratis*. Je citerai de lui à mon sujet quelque chose qui me paraît assez plaisant. Mérinville, qui craignait que je ne lui gardasse une dent à l'égard de ses dispositions testamentaires qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, et voulant que je ne le boudasse point, ce pour quoi il avait grand tort de s'inquiéter, s'en vint à moi un beau soir, veille de ma fête patronale, et me dit tout bonnement :

« Mon cher comte, vous êtes plus âgé que moi (j'avais effectivement trois mois et deux jours de plus que lui); donc, il serait inutile que je songeasse à vous laisser ma petite fortune, car, selon toutes les probabilités, c'est moi qui vous survivrai. Dans cet état de choses, mon bon parent, l'idée m'est venue hier de vous don-

ner, de mon vivant, un témoignage de mon amitié. Vous prenez du tabac?...

Il s'interrompit là pour fouiller dans l'une de ses poches; et je déclare que, connaissant le caractère de l'évêque, je crus sérieusement qu'il allait m'offrir une demi-livre de tabac aromatisé, en dédommagement de son héritage; mais non, il tira de sa soutane une tabatière d'or, et, me la montrant, il me dit :

« Comment la trouvez-vous?

— Mais d'assez bon goût, monseigneur.

— J'en suis charmé, mon cher comte, reprit-il, car je l'ai fait venir de Paris exprès pour vous. »

Il la tenait toujours, et moi j'avançais une de mes mains pour accepter ce cadeau, qui remplaçait pour moi toute une fortune. L'évêque fit un mouvement comme s'il allait me remettre la tabatière; mais, se ravisant aussitôt, il ajouta (et, par exemple, je ne m'attendais guère à celle-là) :

— Eh bien! mon cher parent, je suis, je vous assure, enchanté qu'on se soit rencontré avec votre goût; et comme nous demeurons porte à porte et que nous nous voyons à toute heure, elle sera pour nous deux; mais si par hasard je mourais avant vous, j'aurai soin, par mon testament, qu'elle soit à vous tout seul. N'êtes-vous pas content de mon arrangement?

Je ne pus contenir un éclat de rire, que le bon évêque eut l'air de ne pas comprendre, et il sortit en me disant : « Certainement vous êtes trop dans mes intérêts pour m'en vouloir du petit testament que j'ai bien été obligé de faire à Mme de C....., ma gouvernante, pour qu'elle prît soin de ma vieillesse.

Il donna, peu de temps après, en ma présence, le pendant de cette innocente gasconnade à une pauvre enfant à laquelle il promettait tous les jours une jolie surprise pour son prochain premier de l'an. Le premier de l'an arrivé, la petite fille s'en vint chez moi toute guillerette, attendant l'heure où l'évêque avait coutume de me visiter. Dès qu'il entra, elle alla vers lui, faisant ses petites mines et souhaitant de son mieux de longs et beaux jours à Monseigneur. Mais Monseigneur, fort reconnaissant de ces prévenances, frappa deux ou trois petits coups du bout de ses doigts sur la joue de

l'enfant, et lui posant ensuite sur les lèvres le précieux chaton de sa bague épiscopale, il lui dit :

« Tu vois, ma belle enfant, que j'ai tenu ma promesse; si tu es bien sage jusqu'au premier de l'an prochain, tu peux être sûre à présent que je te donnerai à baiser ma croix. »

La petite fille fit une moue, et, tournant ses yeux déconcertés vers moi, elle marmota entre ses dents :

« Oh! le vilain Monseigneur, qui promet de beaux cadeaux aux petites filles, et qui ne leur donne pas de bonbons! »

Au mariage d'une de mes nièces, en l'honneur de laquelle il avait officié, il donna un dîner, et fit la surprise à tous les convives, y compris la mariée, sa parente, de mettre sous chacune de leurs serviettes une bourse..... vide, valant à peu près deux francs cinquante centimes. Nous avions fini par croire que, dans toutes ses actions de ce genre, il entrait moins de lésinerie que de malice. Il mourut l'année 1828, des suites de l'opération de la cataracte, opération toujours fort dangereuse à un tel âge; et, malgré ses singuliers cadeaux et son testament, qui me déshérita de tout, excepté de la tabatière, que je possède aujourd'hui sans partage, j'ai regretté en lui une compagnie souvent agréable et toujours spirituelle.

J'ai véritablement besoin de me distraire par ces récits, pour échapper à la pensée de l'époque de sang dans laquelle j'étais tout à l'heure sur le point d'entrer. Qu'on ne s'attende pas à me voir tourmenter mon imagination du souvenir des cent mille détails d'une catastrophe qui dura près de dix longues années. Je ne voudrais pas rentrer, même par la pensée, s'il était possible qu'elle n'ait laissé aucune trace dans mon ame, à travers toutes les sinuosités de cette nuit qu'éclairaient seulement les lueurs blafardes de la torche du geôlier, et les rougeâtres teintes du couperet du bourreau. Mes débiles facultés succomberaient sous ces affreux détails, qui firent blanchir mes cheveux avant le temps. Depuis le 14 juillet 1789, jour où le trône fut enterré sous les décombres d'une malheureuse prison d'état, dont la chute, si on eût eu le courage de la résistance comme on eut celui de la résignation, n'aurait pas même dû lui faire perdre un pouce de sa base, je compris toute l'étendue de la

révolution qui s'opérait, sans qu'on osât lui opposer un véritable frein. Je retournai à Lyon quelque temps après. Lyon, qui devait, peu d'années plus tard, rejeter si courageusement de son sein les ennemis du bien public, se laissait pour l'instant dominer par une fraction de ses habitans, au milieu desquels se trouvait le célèbre Roland de la Platière; sa femme plus célèbre encore, qu'il avait été chercher à Paris, s'était fait connaître ainsi que lui dans l'origine par un écrit satirique dans lequel les habitans de Villefranche, en Beaujolais, étaient indiqués, hommes et femmes, par des signes de musique et des noms d'instrumens, qui suffirent pour les faire reconnaître. On me montra un jour Roland qui n'était encore tenu que pour un sourd agitateur, au moment où, déguisé en ouvrier, il se désignait lui-même et sans se faire connaître aux suffrages de la populace, pour qu'elle le poussât à la mairie de Lyon. Je ne me suis jamais rencontré avec Mme Roland; mais j'ai ouï dire par quelqu'un qui avait pu apprécier les qualités de son esprit et ses manières, qu'elle n'avait que peu d'usage de la bonne compagnie, et qu'elle portait le ridicule jusqu'à s'imaginer que le style simple dont on se sert dans la conversation, était au-dessous d'elle. Aussi affectait-elle de parler comme on écrit.

A mon retour, il n'y avait plus de : « Vivent messieurs les comtes de Lyon! » les cris : « Au Rhône! au Rhône! » nous accompagnaient depuis l'église jusqu'à notre demeure. Un de mes collègues et moi nous fûmes, un soir, accostés par une bande furieuse, et nous ne dûmes notre salut qu'à la vigueur de mon poignet, qui asséna à ces forcenés quelques vigoureux coups et nous fit faire place. Une autre fois, revenant de ma campagne, je fus attaqué à moitié route par de pareils bandits; j'essayai, selon mon habitude, de leur faire entendre quelques paroles de paix; mais voyant que mes prières et mes avis ne produisaient aucun effet, j'épouvantai mes assassins avec un léger pistolet de poche qui n'atteignit personne, mais qui me permit de lancer ma voiture et de leur échapper. Bientôt notre chapitre noble étant d'ailleurs dissous de fait, je crus que je serais plus en sûreté dans Paris; j'y revins et je ne le quittai pas de 90 à 98, m'enfermant dans la plus complète obscurité, pour ne pas assister aux spectacles hideux qui se promenaient à chaque heure

du jour et de la nuit par les rues, m'efforçant de ne pas laisser pénétrer jusqu'à moi les hourras des victimaires et les soupirs des victimes.

Au mois de juillet 90 toutefois, la veille de l'anniversaire de la prise de la Bastille et de la fédération, comme il y avait encore dans Paris une demi-sécurité pour les gens paisibles, j'allai, par un mouvement de curiosité, chez l'abbé Louis, qui, m'avait-on dit, devait être l'un des principaux officians de cette grande dérision religieuse donnée à la face du ciel. Je trouvai mon ancien camarade de Saint-Sulpice dans les apprêts de son costume de diacre. Comme je me permettais d'être un peu étonné de son rôle :

— En fin de compte, me dit-il, il n'y avait pas à choisir pour Talleyrand ni pour moi, il fallait ou dire la messe ou aller piocher la terre au Champ-de-Mars, comme ce pauvre Pampelone qui est venu me voir ce matin tout couvert de sueur, et me demander s'il n'y aurait pas encore une petite place cléricale, ne fût-ce que sur la dernière marche de l'autel, qui pût le dispenser de traîner davantage la brouette.... — Et toi, continua-t-il aussitôt, en souriant, est-ce que tu ne t'es pas un peu corrigé? Est-ce que l'enthousiasme ne te gagne pas? Est-ce que tu ne seras pas des nôtres demain?

— Moi, lui répliquai-je avec une indignation mal dissimulée, je me voilerai la face par pudeur pour moi-même, par respect pour la royauté qu'on avilit, et pour la religion qu'on profane.

— Voilà toujours comme tu es, toi, me repartit Louis, tu n'es dévot que quand il y a du danger à l'être. Au reste, songe-s-y bien, si tu te voiles la face demain, tu ne risqueras rien de te la voiler long-temps, c'est moi qui t'en donne avis.

Je me la tins voilée en effet, et, à deux années de cette époque, je passai ma triste existence, tantôt enfermé dans un triste caveau, tantôt enfoui sous les décombres d'un grenier qui m'était accordé par le courage et la commisération de quelques nobles ames, jusqu'au jour où, malgré toutes les précautions, malgré tous les déguisemens, je tombai enfin entre les mains du victimaire public; on m'avait déjà porté sur la fatale liste, lorsque le 9 thermidor et la protection alors précieuse de mon ancien camarade Pampelone, qui,

ainsi que Talleyrand, Louis, et tant d'autres, avait jeté sa soutane aux orties, vinrent m'arracher à la mort. Voilà tout ce que je veux rappeler de ce cauchemar hors duquel je cherchais toujours, mais trop souvent en vain, à me créer un exil, au sein de Paris même, cauchemar à jamais épouvantable, qui, pour moi comme pour la France, ne cessa bien réellement qu'à dater du jour où les grenadiers de Murat prièrent si comiquement les courageux cinq-cents de passer de leurs *chaises curules par les fenêtres* de l'orangerie de Saint-Cloud, sans se blesser.

IV.

Voyage en Poitou. — Une amie. — Retour et promenades dans Paris. — Talleyrand pauvre et à pied. — Talleyrand ministre. — Les salons du directoire. Mme de Staël et Montesquiou. — Mme Lyndsay. — Benjamin Constant. — Cazalès. — Cambacérès. — Le citoyen Bouilly et le citoyen Durand. — L'empire; on m'offre un évêché. — Pampelone. — Mon ami D'A.... — Le chancelier Lacépède. — Retour des Bourbons. — Encore un évêché et M. de Talleyrand. — M. de Pradt. — Le baron Louis ministre. — Versailles sous la restauration.

Du jour où le directoire avait rendu un peu de sécurité aux existences, je m'étais déjà permis de reprendre insensiblement quelques-unes de mes anciennes habitudes. Comme, durant ma première et volontaire captivité, je m'étais donné pour mort, afin de me soustraire à toutes recherches, je fus curieux de voir ce que mes minces propriétés du Poitou, les seuls biens qui me restassent en espérance après la tourmente, étaient devenus. Je n'avais pas ouï dire que la commune m'eût surpris cet héritage paternel. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque, arrivé à quelques portées de fusil de mon pauvre château, j'appris qu'après la mort de ma sœur mes jeunes héritiers collatéraux s'étaient laissé leurrer par un patriote de 93 (devenu procureur du roi par ordonnance de Louis XVIII), qui, d'abord leur intendant, s'était fait nommer leur tuteur, et qu'ils lui avaient livré à vil prix d'assignats leurs proprié-

tés et les miennes. Je revins à Paris tout aussi pauvre au moins que j'en étais parti, et je fus trop heureux d'y être recueilli par une dame dont les précieux services m'avaient déjà sauvé des bourreaux. Elle était veuve d'un haut employé des finances sous l'ancienne organisation, et avait toutes les manières et le charme de la meilleure compagnie. Agée, lorsque je la connus, de plus de soixante années, elle avait conservé la vivacité d'esprit, l'aimable gaieté de conversation qui distrait et console, et cet heureux caractère ne se démentit pas, même quand elle eut perdu la vue quelque temps avant de mourir. Elle avait auprès d'elle une de ses filles, femme plus remarquable par l'excellence de son cœur, la noblesse de ses pensées, son ton exquis et son esprit prodigieux, que par une beauté à laquelle du reste elle n'était déjà plus guère en âge de tenir. Ces deux existences consolantes se sont liées à la mienne durant plus de vingt-cinq ans; elles ont embelli les jours qui me restaient à vivre, de toutes les douces heures que procure une société sans cesse renouvelée par un esprit toujours varié et par un échange mutuel de procédés. Pourquoi la capricieuse mort a-t-elle laissé en arrière celui qui semblait destiné par les circonstances et le travail des années à s'en aller le premier?

Je repris mes promenades dans Paris; je me hasardai, sous un habit séculier, et avec la badine et les airs de l'époque, dans quelques lieux fréquentés, pour me mettre au courant de la marche nouvelle des affaires politiques. Je pus me convaincre qu'avec un peu d'appui et de décision, il eût été facile alors aux Bourbons de se rétablir en France, et d'une façon plus durable qu'ils ne le firent en 1814. Tout le monde semblait attendre que quelqu'un voulût bien se charger de remettre sur la voie le char jeté dans l'ornière des révolutions.

Une de mes premières rencontres, et j'avoue que je la cherchais un peu, fut celle de l'ex-évêque d'Autun. M. de Talleyrand, en homme circonspect, et qui entend la vie, avait eu le talent de s'éclipser, au moment où les élémens lui avaient paru trop bouleversés pour qu'on pût tenir à l'aise dessus, et avait resurgi plus adroitement ambitieux que jamais, dès que l'horizon s'était éclairci par la chute de Robespierre. Il se promenait assez piteusement aux

environs du Luxembourg, la tête penchée et le doigt sur la bouche, dans l'attitude de la réflexion. Son vêtement était au moins modeste, contre son habitude. Je m'approchai de lui; il n'eut pas l'air d'abord de me reconnaître, soit qu'il eût honte que je le rencontrasse dans un si humble état (mais le mien était pire encore), soit qu'il eût peur d'être compromis par mon abord en pleine rue.

Par malice je l'effleurai de si près, et je dirigeai si directement mon regard sur le sien, que force lui fut bien de ne pas continuer son rôle de muet.

— Ah! ah! monsieur le comte, c'est vous! Je vous félicite sincèrement d'être encore au nombre des vivans, me dit-il.

J'avais envie de lui répondre que ce n'était pas de sa faute, mais je me contins, et je m'étonnai seulement, en quelques paroles légèrement ironiques, de m'entendre appeler *monsieur le comte* par lui qui avait si dédaigneusement, en apparence au moins, rejeté ses anciennes qualités et le nom de ses pères.

— Monsieur le comte, reprit-il en insistant plus fortement encore sur cette qualité, je suis comme ces matelots prudens qui se débarrassent pendant la tempête de leur bagage le plus lourd et le plus précieux pour avoir la vie sauve. Mais une fois l'orage calmé, je reprendrai mes biens et mes titres où je les retrouverai.

J'allais lui parler de son titre épiscopal, que du moins il aurait eu peine à retrouver, mais comme je le savais capable de me répondre qu'au besoin les amendes honorables lui viendraient en aide, et comme d'ailleurs je craignais qu'en le blessant trop au vif il ne me tournât le dos subitement sans plus mot dire, je préférai lui demander ce qu'il comptait faire pour le moment.

— Et vous, monsieur le comte? interrompit-il soudain, comme s'il se fût imaginé que l'on m'eût chargé de sonder ses intentions.

— Mais moi, lui répliquai-je sans embarras, je vais comme toujours, où me conduit la Providence.

— Je vous en fais mon compliment sincère, me répartit-il sur-le-champ; suivez-la toujours: c'est une bonne femme qui ne va pas vite, mais qui vous mènera loin. Bonjour! bonjour!

Et sans que j'eusse le temps de lui articuler une syllabe de plus, il me quitta et entra clopin clopant dans la cour du Luxembourg,

d'après je ne sais quel signe qui lui fut fait d'une fenêtre par je ne sais quelle main.

Deux jours après, on annonçait partout la nomination du citoyen Talleyrand au ministère des relations extérieures, et il paraît qu'il avait grand besoin de cette nouvelle fortune, car depuis son retour d'Amérique, on assure qu'il végétait dans une position voisine de la misère, et ne vivait que des secours de Mme de Staël, sa protectrice d'alors.

Au reste, toujours dans sa prudence, il ne jugea pas à propos de garder de longs jours les importantes fonctions dont venait de le revêtir le directoire, et il eut soin de se faire leste encore, juste à l'heure où le *grain* consulaire apparaissait à l'horizon. A quelqu'un qui lui demandait, après cette apparente sortie des affaires politiques, ce qu'il faisait, il répondit avec le sang-froid qu'on lui connaît :

— Moi, je ne fais rien, j'attends.

Ce mot me semble renfermer, le lui eût-on même prêté, M. de Talleyrand tout entier. M. de Talleyrand est l'homme de la politique expectante : voilà son plus profond secret.

Cette fois, comme à toutes celles qui suivirent, il n'eut pas la peine d'attendre long-temps : car Bonaparte, consul, l'eut bientôt rétabli dans son ministère, en attendant que Bonaparte, empereur, lui donnât mieux encore.

Le directoire avait ouvert quelques salons, et la conversation des femmes, sans lesquelles il n'y a ni tact, ni goût, ni charme, commençait à reprendre dans quelques réunions; rien n'était bizarre, aux yeux d'un homme qui avait vécu dans le grand monde d'autrefois, comme de voir toutes ces descendances de bouchères, de chiffonnières, de cuisinières, se donner des airs de grandes dames, et presque de reines. Du milieu de cette galerie pittoresque, il se détachait cependant quelques physionomies plus heureuses et qui présageaient aux gens de goût de plus aimables et plus distingués passe-temps, bien que ces physionomies appartinssent plutôt à des courtisanes de la régence qu'à des duchesses du beau siècle.

Mme de Staël, momentanément revenue de l'exil que les circonstances lui avaient imposé, tenait salon ouvert à l'intrigue politique

et grand bureau d'esprit; on combinait chez elle, et fort à l'aise au coin du feu, des plans de gouvernement, que, dans sa tendresse filiale, elle rapportait toujours aux idées et à la personne de monsieur son père, qui philosophait alors à Coppet. Curieux de voir de près cette femme étonnante, je me fis présenter chez elle par Montesquiou qui reparaissait insensiblement sur l'horizon comme tout le monde. Je l'entendis discuter durant plus d'une heure avec elle, au milieu d'une société qui ne respirait pas de peur de perdre un mot de cette précieuse controverse; je garderai à jamais le souvenir de ce que peuvent les ressources, les demi-mots, les adroites pensées, les armes légères, quoique profondes, d'un esprit habile et délicat, contre l'abondance des paroles, la cassante éloquence, la vigueur intempérée du génie qui n'entend pas qu'on lui résiste et qu'on surprend néanmoins quelquefois, et qui succombe sous les traits déliés d'une ruse de bon aloi. Jamais Montesquiou ne m'avait paru aussi brillant que dans cette lutte où la philosophie genevoise, par l'organe de Mme de Staël, livrait assaut à la vieille religion française sur le point de renaître.

Il y avait là un jeune homme presque toujours silencieux, mais qui, à en juger par quelques mots lancés rapidement et à propos, aurait été assez disposé à se mesurer avec Montesquiou à armes pareilles. Une longue chevelure de couleur douteuse, et que l'amour seul pouvait trouver blonde, ombrageait son visage pâle et frêle, mais plein de finesse et d'expression. Parler de cette longue chevelure et de Mme de Staël, c'est avoir déjà nommé Benjamin Constant. Sous le consulat, je le retrouvai dans plusieurs salons, entre autres chez une dame Lyndsay, Anglaise de naissance, femme charmante de grace, d'esprit et de beauté, que M. Constant, ou de Constant, comme il vous plaira, était fort soupçonné de cultiver, au grand dépit de Mme de Staël, dont il aimait beaucoup mieux le talent que le visage et les formes hommasses. Ce que peu de personnes savent, c'est que Benjamin Constant était alors poursuivi par trois intérêts de femme à la fois, et que, dans la générosité de son cœur, il n'était rebelle à aucun des trois : j'ai appelé par leur nom les deux premiers; une personne qui l'a connu plus long-temps encore que les deux autres, et par des

circonstances aussi romanesques que plaisantes, me saura gré de ne pas nommer le troisième.

C'est chez Mme Lyndsay que je renouvelai la connaissance du célèbre Cazalès; ce n'était plus cet homme dont j'avais naguère entendu aux états-généraux la fulminante éloquence et les brillantes saillies; Cazalès, devenu horriblement épais et lourd au physique, avait à peine gardé au moral un souvenir de son propre génie; il semblait continuellement dormir et s'abîmer dans les profondeurs de son embonpoint. Au reste, Cazalès ne s'était jamais véritablement élevé au sublime que quand on l'avait assez rudement aiguillonné pour qu'il s'éveillât en sursaut. Chez Mme Lyndsay encore, je me suis rencontré avec tous ces illustres *pourris* du directoire, imitateurs blafards des plus mauvais jours du règne de Louis XV, qui cachaient bien des taches de sang sous leurs travestissemens empruntés pour moitié aux costumes de la Rome des Vitellius, pour moitié à ceux de la régence.

Après le 9 fructidor, beaucoup d'émigrés que tenait sans doute le mal de la patrie étaient rentés sous des noms d'emprunt. Voici, au sujet de l'un d'eux, une action qui fait trop d'honneur à un homme de talent, chez qui les années, assure-t-on, n'ont encore fait vieillir ni le cœur ni l'esprit, pour que je ne me fasse pas un plaisir de la redire ici, puisque j'en trouve l'occasion. M. Bouilly, l'homme de lettres, qui, bien qu'avec modération, n'était pas resté totalement étranger à la révolution, venait d'être chargé, à la recommandation de Mme de Staël, de la singulière sous-direction de l'esprit public, dont le but était, après un tel chaos, de chercher à ramener non pas à des idées de saine morale et à des principes solides et durables, mais seulement à des pensées de réorganisation qui rendissent au moins une forme de gouvernement possible. Une personne indigente, ou à peu près, est recommandée à M. Bouilly, qu'on appelait alors le citoyen Bouilly, comme capable de remplir un emploi, si minime qu'il fût, dans ses bureaux. Sur son invitation, la personne lui est amenée le lendemain; c'était une délicate et intéressante figure qui souriait avec une tristesse mêlée d'un peu de bon sentiment d'elle-même à chaque interrogation de son nouveau protecteur.

— Votre écriture d'abord?

— La voici : elle n'est ni bonne ni mauvaise.

— Votre style? Voyons, pourrez-vous vous occuper un peu de correspondance?

— Mais.... j'essaierai.

— Par exemple, répondez à cette lettre dans laquelle on me demande le moyen de ramener le théâtre à son but, qui est avant tout d'élever l'ame.

— C'est beaucoup exiger pour un début, citoyen, mais cependant je vais essayer.

Le protégé prit une plume et jeta sur du papier quelques phrases. Le protecteur, qui le suivait des yeux, par-dessus l'épaule, l'arrêta à la dixième ou douzième ligne, et lui dit :

— Ce n'est pas une lettre que je vous demande maintenant, c'est un mémoire tout entier sur le sujet; vous êtes entré en fonctions, et je vous ferai l'avance de votre trimestre, si vous le désirez.

— J'accepte avec reconnaissance, citoyen, car nous sommes deux à nourrir, et nous avons eu faim, je ne rougis pas de le dire.

— Mais j'ai oublié de vous demander votre nom? reprit le citoyen Bouilly.

Le protégé eut comme un léger tremblement nerveux, mais se raffermissant au plus vite :

— Je me nomme Durand (je crois du moins que ce fut le nom prononcé).

— Soit, citoyen Durand, mettez-vous à l'œuvre, et comptez-moi de ce jour parmi vos amis.

Le mémoire du citoyen Durand fut bientôt fait ; il l'alla présenter à son chef, qui, tout ébahi, jetait à chaque ligne des : — Oh!... ah!... c'est beau! c'est admirable!

— A compter de ce moment, citoyen, vous n'occupez plus un emploi inférieur au mien, vous êtes adjoint à mes fonctions, et je vous en ferai certainement obtenir la commission.

Le citoyen Durand s'excusa de son mieux, et dit qu'il voulait bien être adjoint par l'amitié, mais que, peu ambitieux de se montrer au grand jour, il préférait ne pas avoir de commission.

M. Bouilly eut la délicatesse de ne pas insister sur l'article de la commission; mais il tint à l'adjonction par le fait, et je crois même au partage des appointemens.

Le rideau s'étant levé tout-à-fait, et nul motif ne s'opposant plus à ce que tous les acteurs de la société française reparussent sur la scène du monde, chacun dans le naturel et sous le nom qui lui était propre; par un matin, le citoyen Durand, entrant dans le cabinet de son protecteur, poussa vigoureusement l'un des battans de la porte, comme fait un domestique pour annoncer quelqu'un, et s'écria lui-même en se présentant :

— Le chevalier de Parny qui vient remercier le citoyen Bouilly des services qu'il a rendus au citoyen Durand.

L'empire étant venu rendre au culte catholique ses temples, ses prêtres et ses dignités, et Napoléon cherchant autant que possible à mêler les noms de la noblesse ancienne à ceux de la récente noblesse dont il entourait son trône de fraîche date, il me fut offert (et j'ai toujours eu lieu de penser que c'était à M. de Talleyrand que je dus cette attention) un évêché à mon choix. Mon républicain Pampelone, qui s'était pourvu d'une charge plus lucrative qu'apparente, dans un des ministères impériaux, vint m'annoncer le premier l'honneur qu'on me faisait, sans me vouloir dire positivement à qui j'en étais redevable; je le chargeai de remercier de ma part celui qui l'envoyait vers moi, et je donnai à entendre que je n'accepterais pas.

— Mais que prétends-tu donc faire? me demanda Pampelone, tu as tout perdu, tu es pauvre.

— Tu me l'as dit, mon cher ami, je m'en souviens, mon règne est passé; j'ai l'esprit de le comprendre et de ne plus souhaiter que vivre en repos.

— C'est bien, mais encore faut-il manger?

Alors je m'ouvris à lui et lui exprimai qu'une place bien petite et bien obscure, dans un coin quelconque d'administration, me sourirait plus que tous les évêchés du monde. Il me promit d'essayer à me faire mon trou de la manière que je le désirais; mais il ajouta : — Ne t'y fie pas, Bonaparte voudrait que périssent de faim

à l'heure même tous les débris d'anciennes familles qui ont l'air d'avoir honte de lui faire cortége au grand jour.

Je saisis cette parole pour lui demander ce qu'il pensait du nouvel empereur.

— Une monarchie sortie de la bouche d'un canon et qu'un boulet de canon emportera ! me répondit-il, voilà tout ! Mais ne compte pas que ce soit au profit de tes Bourbons ; crois-moi, on en reviendra toujours à mon affaire.

Cette fois du moins l'oracle de Pampelone a menti, le boulet de canon n'a pas été sans profit pour les Bourbons, et son affaire est encore à revenir. Cependant, pour en finir sur les prédictions de cet homme bizarre, je dois dire qu'en 1814, lorsque je me réjouissais du retour de ceux qu'il avait proscrits par sa pensée, il m'aborda au milieu même du jardin des Tuileries, et, me regardant d'un air goguenard, me demanda à son tour ce que je pensais de la durée du trône des Bourbons.

— Mais je trouve la question étrange, lui répondis-je ; est-ce que vous pouvez douter...

— Parbleu ! si je peux douter ! me répartit-il, je ne leur donne seulement pas pour une année de paix intérieure !

Quand Napoléon revint, mon homme me cherchait partout pour me dire :

— Eh bien ! eh bien ! avais-je raison de douter?

C'était comme une partie et une revanche éternelle : car, au second retour des Bourbons, comme je m'en allais à mon tour triomphant au-devant de Pampelone :

— Bah ! bah ! ça ne durera pas, c'est moi qui te le dis, me répliqua-t-il sans se déconcerter.

Il ne vit pas l'accomplissement de son dernier oracle, car il mourut en 1817, rêvant jusqu'au bout de républiques futures.

Ce ne fut pas tant à Pampelone qu'à mon excellent ami l'ancien abbé d'A..... dont j'ai parlé, que je dus le modique emploi dont j'avais un réel besoin. Secrétaire-général de la chancellerie de l'ordre nouvellement créé de la Légion-d'Honneur, il me fit faire la connaissance du grand-chancelier Lacépède, avec lequel je ne tardai pas à m'unir d'amitié, et qui m'appela à des fonctions

que sa condescendance ne me rendit ni difficiles, ni pesantes. De cette position que le vénérable M. Lacépède me faisait, ce qui m'était assurément le plus précieux et le plus doux, c'était de pouvoir jouir souvent de sa société aussi prévenante, aussi noble, qu'elle était fraternelle et brillante de savoir et d'esprit. On a reproché à M. Lacépède une reconnaissance pour Bonaparte, qui allait jusqu'à l'adulation. Mais j'ai été à même de l'apprécier; c'était avec son cœur, avec la sensibilité la mieux sentie, la plus exquise, que cet homme illustre flattait son souverain. Napoléon était son culte, et les larmes lui venaient aux yeux en prononçant son nom.

— Si vous connaissiez cette ame sublime! me disait-il sans cesse; si vous aviez pu lire comme moi jusqu'au fond de son cœur! Si vous saviez comme il est grand, généreux et bon par nature! je suis sûr que vous viendriez tout à lui.

Et toujours il joignait à ses sincères exclamations un fait véritablement impérial et digne dont il avait été le témoin la veille ou le matin dans le cabinet de travail de son empereur. J'affirme que lorsqu'on sortait d'entendre M. Lacépède parler de Napoléon, il était difficile de ne se pas laisser ébranler. Et puis quels soins, quelles attentions il prenait pour que chaque pauvre légionnaire, chaque soldat blessé qui se rendait dans ses bureaux emportât de son héros une haute et magnifique idée! Jamais je ne l'ai vu promettre, je l'ai toujours vu donner. — Prenez, prenez, disait-il à chacun; c'est l'empereur qui m'a remis cela pour vous; bénissez-le, mes enfans. — Et c'était souvent de sa bourse qu'il donnait. Un soir (c'était la veille de la fête de l'empereur), il réunit tous ses employés dans son cabinet, et mettant une bourse pleine à chacun d'eux dans la main, il leur dit :

— Mes enfans, c'est pour que vous fassiez bénir le nom de l'empereur à tous les pauvres que vous rencontrerez demain. Vous leur direz que c'est de la part de l'empereur, n'y manquez pas.

Ah! si les princes n'avaient que de tels flatteurs !.....

Ma vie s'écoula depuis cette époque sans qu'aucun évènement vînt la remuer, jusqu'à la crise rapide qui ramena mes anciens souverains sur leur trône. Je n'eusse pas dû avoir besoin de la pré-

diction de Pampelone pour penser qu'il y aurait peu de durée pour ce trône qui garda inconsidérément tous les étais pourris des gouvernemens croulés, même ceux de la sanglante terreur. Cependant je me laissais abuser comme tout le monde, la joie était générale. Il m'eût été disgracieux de promener seul un front alarmé au milieu d'une ivresse à laquelle les Bourbons purent bien se laisser prendre eux-mêmes comme à une marque sincère d'attachement et d'amour. Il n'y a rien de tel pour changer, qu'une nation expansive dans ses témoignages de quelque genre qu'ils soient, et chacun sait que s'il n'est pas une nation plus expansive que la française, il n'en est pas non plus de plus inconstante.

Au retour des Bourbons, on me renouvela, mais cette fois M. de Talleyrand en personne, l'offre d'un évêché, et d'une aumônerie de la couronne.

Tout étonné, pour ne pas dire blessé, d'avoir, sous un roi tel que Louis XVIII, un protecteur aussi étrange que l'était l'ex-évêque d'Autun, je lui exprimai assez nettement que mon intention était de continuer la vie de repos et d'obscurité que j'avais depuis long-temps adoptée. Il insista légèrement au nom du roi et d'un parent que j'avais fort près de la personne de Sa Majesté; mais voyant que j'insistais aussi de mon côté :

— A votre aise ! à votre aise, monsieur ! me dit-il d'un ton sec, en faisant une pirouette sur son talon et en enfilant la porte d'une pièce voisine.

Depuis ce jour, je n'ai jamais revu M. de Talleyrand, et peut-être ne se souvient-il pas même que nous avons été camarades de jeunesse, et que j'ai vécu.

Une dame qui l'a beaucoup connu disait de ce plénipotentiaire de toutes les couronnes qui se succèdent en France qu'il ne cessait jamais de tenir sa partie de wist, et qu'il était toujours en politique comme au tapis vert : pour celui qui donne dans son point et sa couleur. Cette même dame me rapportait de lui que le félicitant de la part qu'il passait pour avoir prise à certains évènemens, il avait répondu :

— Madame, je ne fais jamais les évènemens, je les reçois.

Je dus à monsieur l'évêque de Malines la suppression de la

moitié de mon petit traitement de la Légion-d'Honneur. Louis, son ancien camarade et le mien, en fut indigné; il en parla à d'A....., et me fit offrir par lui, pour remplacer largement cette perte, tout ce que je désirerais dans son ministère. Le baron Louis était alors ministre des finances. Je l'allai voir; et, avec un abandon qui pour moi rachète bien des torts.

— Je comprends, *ma bonne maison*, tu me diras qu'il est dur d'avoir pour protecteurs ceux qu'en raison des changemens survenus, on devrait peut-être protéger; mais n'accepte pas d'un protecteur, accepte d'un ami.

Je n'acceptai que la part qui m'avait été enlevée par mon ancien camarade, et je remerciai de tout mon cœur Son Excellence des autres moyens qu'elle inventa sur l'heure de me faire pour jamais riche et dispensé d'appuis. Le roi lui-même, sans que je l'en sollicitasse, daigna m'inscrire honorablement sur sa cassette. Le gouverneur du château de Versailles, que je connaissais parfaitement, m'offrit un logement à mon choix dans l'un des pavillons de cette demeure abandonnée des princes d'alors, que poursuivaient, à son aspect, de si désolans souvenirs; je ne fus pas sans penser avec regret qu'à mon âge j'allais perdre par cet éloignement, si faible qu'il fût, la plupart de mes vieilles habitudes d'amitié de Paris. Mérinville et quelques autres de mes connaissances intimes m'avaient promis de venir prendre leur retraite auprès de moi. Je revis donc Versailles, mais avec combien de changemens, résultat de combien de catastrophes, grand Dieu! depuis les jours où j'y courais les fêtes, beau page rieur et moqueur, jeune capitaine de dragons, tout occupé de ses plaisirs. Ah! comme il me parut désert ce château que j'avais vu si resplendissant et agité! et que d'attristantes pensées vinrent tout d'abord assaillir mon esprit! Je visitai le parc qui devenait en quelque sorte mon jardin, et les bosquets où jadis j'avais pris part à de si charmans carrousels de danses et de fleurs, que présidait avec tant de noblesse et de grace l'infortunée Marie-Antoinette. Je remarquai la récente imitation du jardin de Louis XVIII à Hartwel que l'on avait placée à quelques pas du château, comme une image de l'exil auprès d'une image plus douloureuse encore. Enfin je m'appris à vaincre ces émotions

qui pouvaient m'être dangereuses, et j'entrai dans la vie paisible que j'étais venu chercher à Versailles. Le château était, pour ainsi dire, la *Sainte-Périne* de la vieille noblesse d'ancien régime, quoiqu'il se fût bien faufilé, parmi les quinze cents personnes qui en peuplaient les pavillons et les longues ailes, quelques noms incertains et plagiaires. On y avait ordinairement logement pour soi, sa gouvernante et son chien, avec supplément de perroquets ou autres volatiles. Les gouvernantes y essayaient parfois, malgré leur origine de soubrette, des airs assez grotesques de marquises ruinées. Les sociétés s'y partageaient en raison du voisinage, des habitudes et des souvenirs. Pour moi, je bornai mon cercle à un petit nombre de personnes qui voulurent bien venir me visiter. Parmi ces dernières, je reconnus sous des cheveux blancs (devinez qui?.....) mon petit coquin de Blangy, l'ancien acolyte malin de la comtesse de Tessé, devenu, par je ne sais quel enchaînement de circonstances, aumônier aux gardes-du-corps du roi. Je fis la connaissance d'un abbé de Rochemure, vieillard qui n'existe plus et qui était monté, comme M. de Talleyrand, sur un talon de quelques pouces; c'était un excellent et infatigable conteur, dont les seules causeries, faites sous le manteau de la cheminée, composeraient tout un gros volume d'anecdotes piquantes sur l'ancienne cour. Mérinville me présenta, autant comme un de ses protégés que comme un de ses amis, un autre abbé qui, ayant été nommé évêque pendant les cent jours et n'ayant pas été reconnu pour tel au retour des Bourbons, avait pris l'habitude singulière de ne se vêtir que de violet, comme pour protester sans doute, contre sa déchéance. Le violet était décidément devenu sa marotte; peut-être trouvera-t-on que l'abbé, qui, du reste n'avait jamais reçu ses bulles, ne faisait pas grande preuve ainsi d'humilité chrétienne. C'était M. Baillon, que nous avons vu depuis 1830 évêque de Dijon, puis archevêque d'Aix.

Le silence du château fut un jour interrompu par un bruit de fêtes qui semblait être l'écho d'un tout autre temps. Le voyage du roi de Naples en France se réflétait entre les colonnes de marbre et d'or, sous des voûtes de riches peintures, dans les mille glaces de la magique galerie de Versailles. Je n'assistai que du plus loin

qui me fut possible à ces splendeurs, ressuscitées pour retomber dès le lendemain au néant. Cependant je ne pus si bien fermer mes oreilles que je n'entendisse parler de la grace, de la gaieté, de l'abandon que le jeune duc de Chartres mettait à animer ces fêtes pour se mériter un regard, un sourire, un remerciement de sa royale cousine, Mme la duchesse de Berry. On n'oublia pas non plus de me rapporter l'aventure du chapeau de Charles X, relevé avec empressement par M. le duc d'Orléans, ce qui avait déjà eu lieu précédemment à Saint-Germain-l'Auxerrois. Jugez un peu ce qu'en dut penser un cerveau de vieillard comme le mien, qui, cela va sans dire, croit aux présages.

Un autre jour encore, à peu de temps de là, le silence du château fut de nouveau interrompu. C'était bien aussi un écho du Versailles d'autrefois, mais du Versailles traqué, hué, déchiré, ensanglanté par le flot populaire; je crus que je rêvais. C'était encore un roi qui fuyait, des masses confuses qui se soulevaient. De ma fenêtre je pus voir encore une fois, avant de descendre au tombeau, à plus de quatre-vingts ans d'âge et à quarante années de distance, l'écusson royal tordu, mis en morceaux. Un moment je pus craindre que du haut de ces balcons dorés et blasonnés, d'où l'on avait jadis précipité les gardes-du-corps de Louis XVI, et où la figure de Marie-Antoinette s'était montrée si calme, si belle et si magnanime, on ne vînt jeter à leur tour tous les tristes débris de la vieille monarchie que l'on supposait encore vivans dans ce château, véritable et silencieux sépulcre. Mais le flot se contenta de se ruer sur les grilles, et il passa. Trois mois après, une royauté nouvelle nous invita à chercher un autre domicile dans le plus bref délai, sous prétexte que nous conspirions contre l'ordre de choses. Nous fûmes un peu plus lents qu'on n'aurait souhaité; mais il ne faut pas s'en étonner : il ne sortit du château de Versailles que des aveugles et des boiteux.

LE COMTE DE T....

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Le livre Mystique, par M. de Balzac (1).

Les Proscrits. — Louis Lambert. — Séraphîta.

Je ne sache aucun écrivain qui, sous des formes moins sérieuses, ait pris autant souci de l'art pur et de la pensée philosophique que M. de Balzac. Il était réservé à notre époque si hétérogène, si multiple, si confuse, de voir un romancier aborder successivement toutes les thèses morales, les définir avec netteté et profondeur, se lancer dans les spéculations métaphysiques, reproduire dans des récits fictifs les passions les plus réelles, les angoisses infinies qui déchirent le plus douloureusement les entrailles de la société, dire les mœurs ternes, prosaïques, grisâtres, de la province et l'éblouissant papillotage du dandysme parisien. Pour comprendre cette étrange comédie du XIXe siècle, il suffit de se reporter un moment à celle que son propre auteur surnomma *la divine*, et qui résume pour nous le moyen-âge.

Là tout est un; l'œuvre est conçue d'un seul jet dans le cerveau de l'artiste, et un sang toujours également chaud et généreux fait battre les artères les plus éloignées. A construire ce grand monument l'auteur consacre sa vie; il l'écrit en vers, parce que c'est là une langue de diamant et que n'entame pas la dent de la médiocrité; il sait d'où il vient et où il va; il meurt comme il a vécu. Désormais le monde possède une épopée, un livre où chaque génération d'artiste viendra apprendre ce

(1) Chez Verdet, 2 vol. in-8°.

que fut cette puissante époque du moyen-âge et s'inspirer à ces nobles leçons.

Aujourd'hui, la chaîne des traditions est brisée par la hache du rationalisme démocratique, et la société ressemble à un grand ossuaire où des cadavres mutilés se dresseraient péniblement pour courir à la recherche de leurs membres épars. C'est cette société mobile, bigarrée, sceptique, insaisissable, que M. de Balzac a voulu peindre sous toutes ses faces. Et dès l'abord, l'unité manquant au modèle et la foi au peintre, ni l'une ni l'autre ne peuvent se rencontrer dans le tableau : ainsi point de synthèse. L'absence d'unité exclut toute concision; aussi, malgré le nombre chaque jour plus considérable de ses volumes, M. de Balzac en est-il à peine au peristyle; il demande au public de faire preuve d'un peu de patience. « Le XIXe siècle, dit-il, dont l'auteur essaie de configurer l'immense tableau, sans oublier ni l'individu, ni les professions, ni les effets, ni les principes sociaux, est en ce moment travaillé par le doute. Remarquez, je vous en prie, que l'auteur ne discute nulle part en son nom; il voit une chose et il la décrit; il trouve un sentiment et il le traduit; il accepte les faits comme ils sont, les met en place, suit son plan sans prêter l'oreille à des accusations qui se contredisent; il marche inexorable aux raisonnemens obtus de ceux qui lui demandent pourquoi cette pierre est carrée quand il est à un angle, pourquoi celle-ci est ronde quand il achève une tête de femme dans quelque métope. Dans cette œuvre chacun sera ce qu'il est; le juge sera juge, le criminel sera criminel; la femme y sera tour à tour vertueuse ou coupable; l'usurier ne sera pas un mouton, la dupe un homme de génie, et les enfans n'y auront pas cinq pieds six pouces. Ces mille figures qui posent, ces mille situations génériques seront vraies ou fausses, elles seront bien ou mal ajustées, plus ou moins heureusement éclairées; tout y sera confus ou bien ordonné, d'accord; mais l'applaudissement ou le blâme ne doivent-ils pas attendre que l'œuvre soit terminée? » *Préface, p.* 3.

Donc point d'unité, point de concision, et surtout point de rhythme, comme l'auteur l'a senti lui-même, et comme il le déplore avec une douce mélancolie : « Hélas! le rhythme voulait toute une vie, et la vie de l'auteur a exigé d'autres travaux, le sceptre du rhythme lui a donc échappé; la poésie sans la mesure est peut-être une impuissance; peut-être n'a-t-il fait qu'indiquer le sujet à quelque grand poète, humble prosateur qu'il est. »

Telles sont les principales différences qui existent entre un poème

épique et la tentative singulièrement grandiose de M. de Balzac; entre un homme qui arrive à une époque hiérarchique, religieuse, pleine de foi dans le symbole, et s'abîmant dans une magnifique unité dont le dernier mot est la *Divine Comédie;* et l'écrivain qui, né dans un temps de doute, d'analyse, de recomposition, où la vérité a brisé le symbole, où l'individu se pose chaque jour en dehors de la société, se prend à vouloir réfléchir dans un magique miroir ces infinies variétés, ces innombrables dissemblances, qui se promène dans cette vallée de Josaphat, étudiant chaque infirmité pour en orner son type idéal, recueillant toutes les plaintes et tous les gémissemens pour former sa symphonie. Nous sommes de ceux qui acceptons pleinement et entièrement M. de Balzac ; et c'est parce que nous croyons à la vérité et à la durée du monument qu'il construit pièce à pièce, que, bien loin de nous étonner et de nous irriter follement, comme des enfans gâtés, du manque d'unité, du défaut de concision, de l'absence du rhythme, nous cherchons à tout expliquer, à tout comprendre.

Le Livre mystique ne doit point être rangé parmi les *Études de mœurs*, première partie de l'œuvre où l'auteur peint les choses sociales comme elles sont; mais dans les *Études philosophiques*, dans la deuxième partie où les sentimens et les systèmes humains se personnifient. *Le Livre mystique* se compose de trois histoires : *les Proscrits, Louis Lambert, Séraphîta. Les Proscrits* sont le péristyle de l'édifice; là, l'idée apparaît au moyen-âge dans son naïf triomphe. *Louis Lambert* est le mysticisme pris sur le fait, le Voyant marchant à sa vision, conduit au ciel par les faits, par les idées, par son tempérament. *Séraphîta* est le mysticisme tenu pour vrai, personnifié, montré dans toutes ses conséquences.

Un concours fortuit de circonstances ayant empêché l'auteur et les éditeurs de donner dans cette *Revue* la fin, d'ailleurs fort peu étendue, de *Séraphîta*, nous allons en offrir à nos lecteurs une analyse assez complète pour pouvoir réparer cette lacune plus que comblée aujourd'hui par la publication du *Lys dans la Vallée*, qui se succédera sans interruption dans les prochaines livraisons.

On se rappelle l'excursion de Minna et de Séraphîtus sur le Stromfiord, l'entrevue de Wilfrid et de Séraphîta, l'histoire de Swedemborg racontée par le bon M. Becker, et pendant cette longue veillée d'hiver, l'alerte qui leur fut donnée par le vieux David et la résolution que prirent les trois auteurs de ce drame de se rendre, Wilfrid auprès de Séraphîta, Minna auprès de Séraphîtus, M. Becker auprès de l'enfant du baron de Séraphîta.

« Wilfrid était un homme de trente-six ans; sa taille était médiocre, sa poitrine et ses épaules larges, son cou court, ses cheveux noirs, épais et fins, ses yeux d'un jaune brun; ses traits mâles et bouleversés annonçaient les ressources inépuisables de sens fougueux; son corps se mettait promptement en harmonie avec le climat des pays où le conduisait sa vie à tempêtes. En lui tout s'équilibrait, l'action et le cœur, l'intelligence et la volonté. L'étude avait agrandi cette intelligence, la méditation avait aiguisé sa pensée, les sciences avaient élargi son entendement. Il avait pâli sur les livres, qui sont les actions humaines mortes; il savait le passé et le présent, l'histoire double. Minna soupçonnait le forçat de la gloire en cet homme, et Séraphîta le connaissait : toutes deux l'admiraient et le plaignaient.

« Wilfrid avait trop bien pressé le monde dans ses deux formes, la matière et l'esprit, pour ne pas être atteint de la soif de l'inconnu; mais ni la science, ni les actions, ni son vouloir, n'avaient de direction. Le jour où la première fois il vit Séraphîta, cette rencontre lui fit oublier le passé de la vie; tout à coup Wilfrid aima comme il n'avait jamais aimé, il aima secrètement avec foi, avec terreur, avec d'intimes folies. Dès le moment où Wilfrid soupçonna la nature éthérée dans la magicienne qui lui avait dit le secret de sa vie en songes harmonieux, il voulut tenter de se la soumettre, de la garder, de la ravir au ciel où peut-être elle était attendue. L'humanité, la terre, ressaisissant leur proie, il les représenterait! » A ce portrait de Wilfrid, l'homme sillonné par la foudre, dont l'ame est un désert, dont la parole est brûlante et sonne comme un métal, succède celui de David, le serviteur octogénaire de Séraphîta. « Son visage était creusé comme le lit d'un torrent à sec, sa vie semblait s'être entièrement réfugiée dans les yeux où brillait un rayon; en voyant David seul, vous eussiez dit un cadavre; Séraphîta se montrait-elle, parlait-elle, était-il question d'elle?.. le mort sortait de sa tombe, il retrouvait le mouvement et la parole. Son langage, constamment figuré, souvent incompréhensible, empêchait les habitans de lui parler; mais ils respectaient en lui cet esprit profondément dévié de la route vulgaire, que le peuple admire instinctivement. »

David, interrogé par Wilfrid, lui raconte la dernière vision de Séraphîta, qui l'a tant effrayé. « Ils sont venus sept démons, il est descendu sept archanges; les archanges étaient loin, ils contemplaient voilés; les démons étaient près, ils brillaient et agissaient. Mammon est venu sur sa conque nacrée et sous la forme d'une belle femme nue; la neige de son corps éblouissait : jamais les formes humaines ne seront aussi parfaites, et

il disait : — Je suis le plaisir, et tu me posséderas. Lucifer, le prince des serpens, est venu dans son appareil de souverain, et l'homme était en lui beau comme un ange, et il a dit : — L'humanité te servira. La reine des avares, celle qui ne rend rien de ce qu'elle a reçu, la Mer, est venue enveloppée de sa mante verte ; elle s'est ouvert le sein, elle a montré son écrin de pierreries, elle a vomi ses trésors et les a offerts ; elle a fait arriver des vagues de saphirs et d'émeraudes, et les productions se sont émues, elles ont surgi de leurs entrailles, elles ont parlé ; la plus belle d'entre les perles a déployé ses ailes de papillon, elle a rayonné, elle a fait entendre les musiques mariées, elle a dit : — Toutes deux filles de la Souffrance, nous sommes sœurs : attends-moi. Nous parlerons ensemble, je n'ai plus qu'à devenir femme. L'oiseau qui a les ailes de l'aigle et les pattes du lion, une tête de femme et la croupe du cheval, l'Animal, s'est abattu, lui a léché les pieds, promettant sept cents années d'abondance à la fille bien-aimée. Le plus redoutable, l'Enfant, est arrivé jusqu'à ses genoux en pleurant, et lui disant : — Me quitteras-tu, moi, faible et souffrant? reste, ma mère. Il jouait avec les autres, il répandait la paresse dans l'air, et le ciel se serait laissé aller à sa plainte. La Vierge au chant pur a fait entendre ses concerts qui détendent l'ame. Les Blessés ont demandé d'être secourus; les Malheureux ont tendu la main : — Ne nous quittez pas! ne nous quittez pas! Moi-même j'ai crié : — Ne nous quittez pas! nous vous adorerons; restez! Les fleurs sont sorties de leurs graines en l'entourant de leurs parfums, qui disaient : — Restez! Le géant Enakim est sorti de Jupiter, amenant l'Or et ses amis, amenant les Esprits des terres australes, qui s'étaient joints à lui; tous ont dit : — Nous serons à toi pour sept cents années! Enfin la Mort est descendue de son cheval pâle, et a dit : — Je t'obéirai! Tous se sont prosternés à ses pieds, et si vous les aviez vus, ils remplissaient la grande plaine, et tous lui criaient : — Nous t'avons nourrie, tu es notre enfant, ne nous abandonne pas? La Vie est sortie de ses eaux rouges, et a dit : — Je ne te quitterai pas! Elle a relui comme le soleil en s'écriant : — Je suis la lumière!

« — La lumière est là! s'est-elle écriée en montrant les nuages où s'agitaient les archanges.

« Elle était fatiguée; le Désir lui avait brisé les nerfs; elle ne pouvait que crier : — O mon Dieu! Mais Dieu l'entendait. Elle a vaincu le Désir enchaîné sur elle sous toutes les formes et dans toutes les espèces. »

Cette bizarre évocation de toute la mythologie mystique, produit

un éblouissement involontaire. L'esprit se prête facilement à donner un corps, une ame, des forces agissantes, aux puissances mystérieuses de la nature. De même que Dieu a créé l'homme à sa propre image, de même l'homme se reflète, se traduit, s'aperçoit lui-même dans le monde extérieur et dans les produits de son imagination. Le mysticisme rêve une absorption complète dans le sein de l'infini, et le désir, sous quelque apparence matérielle qu'il se présente, est combattu et repoussé par lui.

Le chapitre suivant est intitulé : *Les Nuées du sanctuaire.* Séraphîta attaque les deux problèmes du dualisme et du panthéisme ; Séraphîta qui n'a jamais ouvert un livre (en revanche, combien de lecteurs ont déjà ouvert le sien !), Séraphîta se dirige d'un pas ferme et sûr à travers ce dédale métaphysique, où il nous est impossible de la suivre. Cette longue dissertation est une nouvelle preuve des inépuisables ressources de l'esprit de M. de Balzac, de ses études patientes et consommées, du merveilleux prestige de son style, enfin de cette fascination qu'exerce sur ses lecteurs un écrivain qui a pris racine dans le cœur humain. Il est telle intelligence peu haute, peu réfléchie, peu abstraite, une sœur d'Eugénie Grandet, il est telle femme (Mme de Langeais, par exemple), retirée du monde où l'on parle de tout, excepté de mysticisme et de philosophie, qui se consumera en douloureux efforts pour comprendre Séraphîta, pour suivre son auteur favori dans les sinuosités de son langage apocalyptique. C'est là une des plus nobles satisfactions qui soient accordées à l'artiste, en récompense de ses sueurs, que la certitude d'avoir ouvert de nouveaux horizons, d'avoir fait vibrer une corde qui dormait ignorée au fond du cœur, d'avoir agrandi le cercle des facultés, et rapproché l'homme de Dieu, en le rendant, sinon plus parfait, au moins plus capable de le devenir. Le mysticisme est la clé de voûte de l'édifice élevé pierre à pierre par M. de Balzac; c'est la religion de toutes ces ames souffrantes, de ces natures endolories, dont il a décrit minutieusement les tortures, les plaies cachées, l'agonie de tous les jours ; c'est le soleil de ces pauvres plantes étiolées, *ces doigts de mort* d'Ophélie, dont il a composé son jardin.

Séraphîta, autre Christ de cet autre évangile, aura aussi son Calvaire. A la suite d'un entretien, dans lequel Minna et Wilfrid s'aperçoivent avec inquiétude et terreur de l'amourqu'ils nourrissent mutuellement pour cet être complexe, Séraphîta les prie de monter avec elle jusqu'aux chutes de la Sieg. Le feu spirituel qui la consumait avait dé-

voré son enveloppe terrestre, sa voix était devenue profonde, son teint commençait à *blondir*, et si, jusque-là, les poètes en eussent comparé la blancheur à celle des diamans, elle avait alors l'éclat des topazes. La verdure commençait à se dégager de son manteau de neige et de glace, sous les premières caresses d'un soleil de printemps. Minna s'étant éloignée pour aller cueillir des saxifrages bleus, Wilfrid fit une dernière tentative auprès de Séraphîta.

— Soyez à moi pour le bonheur du monde que vous portez en votre cœur. Soyez à moi pour que j'aie une conscience pure, pour qu'une voix céleste résonne à mon oreille en m'inspirant le bien dans la grande entreprise que j'ai résolue, conseillé par ma haine contre les nations, mais que j'accomplirais alors pour le bien-être si vous m'accompagnez. Sachez mon secret : j'ai parcouru le Nord, ce grand atelier où se forgent les races nouvelles qui se répandent sur la terre comme des masses humaines chargées de rafraîchir les civilisations vieillies. Je voulais commencer sur un de ces points, y conquérir l'empire que donnent la force et l'intelligence sur une peuplade, la former aux combats, entamer la guerre, la répandre comme une incendie, dévorer l'Europe en criant liberté à ceux-ci, pillage à ceux-là, gloire à l'un, plaisir à l'autre; mais en demeurant, moi, comme la figure du Destin, implacable et cruel. L'Europe se trouve à une époque où elle attend le Messie nouveau qui doit ravager le monde et refaire des sociétés; elle ne croira plus celui qui la broiera sous ses pieds. Un jour les poètes, les historiens auraient justifié ma vie, m'auraient grandi, m'auraient prêté des idées, à moi pour qui cette immense plaisanterie écrite avec du sang n'est qu'une vengeance. Soyez ma compagne, belle et blanche figure, sur un trône.

— J'ai déjà régné, dit Séraphîta.

Ce mot fut comme un coup de hache donné par un habile bûcheron, dans le pied d'un jeune arbre qui tombe aussitôt.

Bientôt Séraphîta se sentit défaillir, elle s'avança sur le bord du rocher d'où elle pouvait embrasser, fleuris, verdoyans, animés, les spectacles de ce grand et sublime paysage, enseveli naguère par une tunique de neige, et chanta ainsi son chœur de mort.

« Entendez-vous le cri du soldat mourant inconnu, la clameur de l'homme trompé, qui pleure dans le désert, à tous paix et courage, à tous adieu. Adieu, chères innocentes, traînées par les cheveux pour avoir trop aimé! Adieu, mères assises auprès de vos fils mourans! adieu, saintes femmes blessées! adieu, Pauvres! adieu, Petits, Faibles et Souffrans, vous dont j'ai si souvent épousé les douleurs! »

Abattu par la fatigue, cet être inexplicable s'appuya pour la première fois sur Wilfrid et Minna, pour revenir à son logis. Wilfrid et Minna se sentirent atteints par une contagion inconnue.

Séraphîta apprend à Wilfrid et Minna, ce que c'est que cet amour divin, qui ne se lasse jamais, et abreuve sans cesse l'ame d'une joie infinie et sans mélange, et expire dans une extase mystique, dont rien ne peut peindre le lyrique enthousiasme.

Wilfrid et Minna étaient tombés à genoux, quand *il* s'était dressé vers son orient, la crainte du seigneur avait dévoré leur cœur; leurs yeux se voilèrent aux choses de la terre et la foi les ouvrit aux clartés du ciel. Ils étaient dans le crépuscule de l'aurore naissante, dont les lueurs les préparaient à voir la vraie lumière, à entendre la parole vive sans en mourir, et ils se donnèrent la main.

— Donne-moi la main, dit Minna, si nous allons ensemble, la voie me sera moins rude et moins longue.

— Avec toi seulement, reprit Wilfrid, je pourrai traverser la grande solitude sans me permettre une plainte.

— Où allez-vous? leur demanda M. Becker.

— Nous voulons aller à Dieu, dirent-ils; venez avec nous, mon père.»

Nous ne croyons pas aux génies méconnus, aux artistes écrasés par l'indifférence du public, ou tués par la misère. Le talent brise tôt ou tard les entraves dont sa marche a pu être momentanément embarrassée, et la société ne peut avoir tort contre l'individu; mais les plaies du cœur, les déchiremens intérieurs de l'ame, ce terrain détrempé de pleurs et de sang où glisse votre pied débile, ces horribles secrets qui brûlent et qu'on ne peut révéler; enfin cette position où la volonté humaine ne peut rien, rien; où ni le courage, ni l'audace, ni l'imagination, ni la science, ni l'or, ni la vertu, ni le crime, ne peuvent rien; ce privilége qu'a l'homme de souffrir sur la terre presque autant que jouissent les anges dans le ciel voilà qui peut-être est digne de quelque pitié : c'est là une autre sphère, où M. de Balzac n'aurait peut-être jamais pénétré sans des communications intimes, des révélations bien précieuses; car je le répète, voulez-vous savoir si une douleur est vraie, demandez si elle se cache. Cette sphère même est en quelque sorte interdite à l'art. Aussi, pour parvenir à décrire ces milliers de vibrations intérieures, M. de Balzac a été obligé de quintessencier son style; style sans parenté aucune avec les traditions de langage des siècles précédens, il multiplie les néologismes, *blondir*, *adhirer*, *immarcessibles*. Ce sont là des hardiesses qui n'ouvriront pas à M. de Balzac les portes de l'Académie; mais il s'en est ouvert tant d'autres! (*The Rewiever.*)

CHRONIQUE.

La grande nouvelle de cette semaine, la nouvelle inouie, inattendue, lamentable, c'est l'incendie du palais de Hatfield, à vingt milles de Londres, cet Hatfield-House, magnifique résidence du marquis de Salisbury. L'aspect baronnial d'Hatfield-House, son architecture hérissée de tours, de tourelles et d'ornemens en saillie, dans le goût du XVIe siècle, ses fenêtres de formes et de couleurs variées, comme autant de bigarrures et de lignes capricieuses, ses groupes vénérables de chênes, plus âgés de quelques siècles que le château lui-même, qui fut pourtant la résidence d'Elisabeth avant son avénement au trône; tout concourait à faire d'Hatfield-House un manoir unique dans son genre, bien fait pour éternis r les souvenirs de ce règne galant et cérémonieux de la *bonne sœur* de Marie.

Arrivés d'abord à la porte d'Hatfield-House, vous aviez, en vous retournant, une vue des plus magnifiques. Sur un grand tapis de verdure, descendant de tous côtés, en pentes inégales, de longues nuées roses traversées par le soleil, promenaient les couleurs infinies de l'arc-en-ciel. Vous avez vu ces belles *lawns* anglaises, où les daims seuls, hôtes constans des grands seigneurs, viennent familièrement brouter un rameau de feuillage que leur présente l'étranger; vous les aimeriez peut-être mieux, ces jeunes daims, alertes, inquiets, le nez au vent, prêts à fuir, les oreilles dressées au moindre bruit. Le son du cor frapperait du moins l'écho des forêts seigneuriales; ces petits temples grecs semés à profusion dans les jardins d'Angleterre, et auxquels on arrive par mille sentiers couverts, répéteraient quelques cris joyeux. Rassurez-vous, vous qui visitez Hatfield-House! Hatfield-House, l'antique château, a bien d'autres hôtes que les daims timides, il a gardé pour

lui les vieilles coutumes et les vieilles pompes, un peuple de valets, de chiens, de piqueurs, et même de hallebardiers. A dix milles d'Hertford et vingt de Londres (huit lieues de France), vous aperceviez ce château d'Hatfield. La reine Élisabeth quitta ce lieu pour monter sur le trône de la Grande-Bretagne, ce fut là aussi que les cardinaux chargés de son interrogatoire par Marie la sanglante se rendirent afin de l'interroger. Les panneaux en étaient alors parés, comme hier, de tentures et de grands cadres; on voyait partout des toiles du vieil Albert Durer, du suave Léonard et de l'élégant Vandyck, et aussi quelques autres portraits précieux par leur époque même, comme il s'en trouvait encore, il n'y a qu'une semaine, dans ce château devenu la proie des flammes. Autant que nos souvenirs nous servent, nous citerons Mabuse et sir Godfroy Kneller. Mabuse, l'admirable ivrogne qui se peignit un jour à lui-même une robe en papier imitant les fleurs du damas, pour se rendre chez Henri VIII, était, vous le savez, le peintre ordinaire de cette cour. Mabuse est donc, pour ainsi dire, l'huissier de la collection d'Halfield. Mabuse y a peint Henri VII, Henri VIII et la reine Élisabeth. Entre autres belles choses que nous vîmes, en 1827, à ce château d'Hatfield, il nous souvient d'un portrait de fille d'honneur, portant une rose à son oreille, suivant la mode du temps. La pièce de trois *farthings* (trois liards), pièce d'argent excessivement mince, qui offre d'un côté l'effigie d'Élisabeth, et de l'autre une rose, figurait en forme de cachet bizarre sur ce portrait. Tous les ornemens de nos collecteurs d'antiquités modernes disparaîtraient devant les salons, les oratoires, les galeries et la chapelle octogone de ce superbe château d'Hatfield; chaque chambre gothique était ornée de velours et de damas broché d'or, soie ou argent; aux fenêtres pendaient de grands rideaux de dentelle, les premiers qui furent faits, vers 1400, avec des bordures représentant les douze apôtres, surmontés du Christ et de la Vierge. La bibliothèque de ce château était des plus précieuses, riche de manuscrits remontant pour la plupart au XIIe siècle, elle venait d'être nouvellement classée, quand l'incendie éclata. La perte de l'aile la plus magnifique d'Hatfield est estimée à 100 millions; une perte plus lugubre, c'est la mort de la douairière marquise de Salisbury, étouffée par la flamme, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Cette dame, d'un esprit aussi élevé que son rang, possédait encore toutes ses facultés intellectuelles; son hôtel, à Londres (Arlington-Street), était le rendez-vous de tous les étrangers et de tous les Anglais de distinction. Elle avait été fort belle, mais à force de réceptions, d'étiquette, de cérémonial, elle était devenue à rien; sorte de momie vivante, fardée et parée comme l'Élisabeth de cire que l'on voit à Westminster. Elle n'en tenait pas moins des *conversazione*, et suivait encore, il y a deux ans, la chasse au renard, sur son cheval, comme le prince de Condé. La marquise usait envers le moindre visiteur de cette exquise politesse par laquelle les véritables grands seigneurs semblent prendre à tâche de se faire pardonner leur élévation; sa tenue de château à Hatfield n'en était pas

moins luxueuse. A un bal qui fut donné dans ce château, le prince M... traversa les appartemens entre soixante-dix hallebardiers et gardes de buffet, tous costumés dans le goût du règne d'Elisabeth. Vers six heures du soir, le feu a éclaté dans les propres appartemens de la douairière. Là se trouvaient rassemblées les antiquités les plus belles et les plus précieuses. Nous avons dit plus haut à quel chiffre montait cette perte. Le père du marquis de Salisbury était, on le sait, lord grand-chambellan de la cour d'Angleterre, sous le long règne de Georges III. Ce fut lui qui, ayant mission d'introduire ou de refuser, d'après les ordres de la reine, les dames qui se présentaient, eut le démêlé suivant avec lady Harrington. La comtesse Harrington, dont le petit-fils a épousé miss Foote, l'actrice, se présente un jour, toute parée de satin, au palais de Saint-James. Lady Harrington voulait voir la reine (la femme de Georges III). Arrivée aux portes de la chambre royale, elle est fort surprise d'y voir le grand-chambellan, lord Salisbury, croiser devant elle sa baguette.

— Que veux dire ceci, milord?

— Lady Harrington m'épargnera sans doute cette explication...

— Je veux entrer chez la reine, milord; je veux y entrer.

Le grand-chambellan lord Salisbury croisa de nouveau sa baguette.

— Dites, lady Harrington, que vous ne voulez pas comprendre. J'en suis désolé, mais vous ne pouvez, vous ne devez pas entrer ici: tel est l'ordre de S. M. la reine.

Lady Harrington avait insisté, et repoussé jusqu'à trois fois la baguette du lord. A cette dernière sommation, elle replia vivement son éventail et dit au grand-chambellan: — Voilà qui va bien; mais la reine aura de mes nouvelles! Elle prit ensuite, furieuse, le chemin du grand escalier. Quelques dames plébéiennes de Londres conduisent, on le sait, leurs filles à ces réceptions, en plein jour, qui attirent aussi quelque beau monde. De ce nombre était la duchesse de Rut...., la marquise de W...., la vicomtesse T... et la comtesse de J...; (la première de ces dames, l'un des meilleurs noms d'Angleterre). — Ne vous donnez pas la peine de monter, mesdames, leur cria lady Harrington du plus loin qu'elle les vit (elle relevait elle-même d'une main la queue de sa robe): ne vous donnez pas la peine; la reine *nous* fait à dire, par l'organe du lord Salisbury, grand-chambellan, qu'aujourd'hui elle ne recevait pas de c...

Lady Harrington se servit ici d'un mot dont la crudité doit effrayer toute bouche de marquise, à plus forte raison une bouche de majesté! La reine ne pouvait avoir employé ce terme injurieux.

Lady Harrington n'en continua pas moins avec beaucoup de vivacité.

— Et croyez-moi, mesdames, croyez-moi, car sa majesté vient de faire enlever les glaces de ses salons pour ne plus se voir, ni elle ni ses dames!

Nous vous laissons à penser l'effet que produisit une telle sortie. La colère vengeresse de lady Harrington n'en demeura point là, et tout

Londres sait qu'elle ne donnait chez elle des déjeuners dansans que les jours même où la reine devait recevoir. Lady Harrington avait grand soin de mettre elle-même sur les lettres d'invitation que l'on y vînt surtout sans toilette; cela empêchait les défections à sa ligue anti-royale.

Si l'incendie s'attaque aux châteaux, il n'en respecte pas davantage les imprimeries. Celle de M. Pinard n'a-t-elle pas manqué l'autre jour de se voir la proie des flammes? L'incendie n'épargne pas plus les romans que les ruines; voyez plutôt ce qui arrive à M. Henri de Latouche! L'auteur de *Fragoletta*, homme spirituel autant que distingué, prend la peine d'écrire à tous les journaux pour les rassurer sur l'incendie de son nouveau livre, *France et Marie*, roman au maillot, qui n'a reçu qu'une légère brûlure. M. de Latouche a bien soin d'en prévenir ses amis.

A voir le bruit que cet évènement produit dans les gazettes littéraires, ne doit-on pas conclure que beaucoup d'auteurs incendieront, en Érostrates nouveaux, les presses de leur imprimerie? L'incendie devient un moyen d'*annonce* et de *réclame*.

Voici de compte fait deux incendies; mais un troisième, non moins curieux et que je vous donne en cent, a failli avoir les suites les plus fâcheuses. Mlle Wilmen, ex-actrice du théâtre de la rue de Chartres, a vu le feu prendre à ses rideaux au beau milieu de la nuit; force était d'appeler les pompiers, qui ont éteint bientôt cet Ilion d'un quart d'heure. Nous ne dirons pas de Mlle Wilmen:

Brûlée de plus de feux que je n'en allumai,

d'abord parce que le vers de Racine n'y serait pas, puis parce que cela serait injuste.

Les théâtres grands et petits se sont reposés. Deux pièces seulement, l'une au Gymnase, l'autre à la Bastille; je veux parler surtout de cette seconde pièce qui n'a d'autre nom que le *Théâtre Saint-Antoine*. Oui, le saint Antoine, patron de la charcuterie, est devenu le patron du vaudeville. Il a frappé la terre de son bâton et fait un miracle, ou si vous aimez mieux, un théâtre, ce dont Rome, à coup sûr, l'eût bien sermonné de son vivant. Saint Antoine, renégat, chante des couplets et des flonflons à donner la fièvre à Achard du Palais-Royal. Il joue dans une salle charmante construite, par M. Camille Piron, à deux pas du monument de la Bastille, qui est si long à construire! Tout ce qu'a dit à cette nouvelle salle le vieil anachorète saint Antoine a été fort applaudi. Il a jeté son froc aux orties pour la veste du père La Tuile; il a chanté, dansé, et béni, en forme de couplet final, Mlles Mary, Clémence, Aglaé et autres Graces, que va bientôt adopter le calendrier de la Bastille. Le prologue à-propos, composé par MM. Brazier, de Villeneuve et Théaulon, a été fort bien accueilli. Ce nouveau théâtre, nous n'en doutons pas, obtiendra bientôt les succès d'argent qui signalent à la Gaîté la direction nouvelle de Bernard-Léon; il possède du reste un *paradis* des plus curieux et dont tous nos dandies se sont eux-

mêmes amusé à ce spectacle d'ouverture, c'est un mélange grotesque de Marais et de faubourg Saint-Antoine : des mangeurs de pomme, des rentiers paisibles et des ébénistes à casquettes de loutre. Beaucoup de notabilités s'y étaient du reste donné rendez-vous ; M. Victor Hugo assistait en voisin à cette inauguration.

La pièce *En attendant*, du Gymnase, n'attire pas grand monde; et cependant cette comédie de MM. Bayard et Paul Fouché offre des parties de talent. L'amour d'une mère pour son fils, son pieux égoïsme, ont fourni plus d'une fois des combinaisons dramatiques à nos auteurs, aujourd'hui c'était le tour de la mère, aux prises avec la maîtresse. Mme Allan, cette charmante femme que vous savez, et qui serait une comédienne exquise, si elle travaillait moins son masque et torturait moins l'expression de ses jolis traits, Mme Allan a rendu ce rôle avec une grande sensibilité. Nous concevons d'autant moins le vide de la salle, que Ferville a joué le rôle de Vassigny avec un bon ton de comédie et de *monde* incontestable.

Mais ce qui vaut mieux pour le public qu'une nouvelle représentation, c'est la rentrée de Mlle Mars dans le *Misanthrope* et les *Fausses Confidences*. L'actrice et les pièces ont le même âge, mais le tout est toujours jeune.

L'Opéra, privé de son général Taglioni, n'avait pas moins confié, l'autre jour, à Mlle Pauline Leroux la conduite de ses troupes. La *Révolte au sérail* nous a offert ce luxe de guerre, de marches et de contre-marches féminines, qui plaît tant à l'Opéra. Mlle Pauline Leroux a dansé le pas du second acte avec une rare souplesse; Mlle Forster était charmante sous le turban. Le *Siége de Corinthe*, donné avant-hier soir, justifie les éloges que nous nous plaisons à accorder à l'Académie de musique. Mlle Falcon, Levasseur, Massot et Nourrit, ont délicieusement chanté cette belle musique du maestro, si puissante d'effets, si dramatique. Vienne maintenant *Lenore*, le second laurier de Meyerbeer !

La semaine a vu un bal d'artistes, le bal costumé de M. Camille Rogier. M. Rogier, dont le burin accompagne les éditions nouvelles de M. Victor Hugo, avait réuni un fort grand nombre de littérateurs et de peintres dans la petite rue du Doyenné. Le bal et le souper étaient d'une gaieté folle ; tous les costumes s'y coudoyaient, depuis celui du *Tyran de Padoue* jusqu'à *Robert Macaire*.

En sortant de là, nous trouvions sur notre toilette une invitation de M. le prince Mestcherski pour ses soirées. Les soirées de M. le prince Mestcherski, réunions toutes littéraires, nous ont déjà fourni l'occasion d'applaudir les vers de MM. de Vigny, Saint-Félix et Henri Blaze. Il s'y révélera sans doute de temps à autre des noms de poètes dont nous vous entretiendrons.

Du reste, n'accusons pas trop l'indolence littéraire de cette semaine, elle a produit un roman, *le Tentateur*, par M. Jules Lacroix, roman dont sans doute nous vous rendrons compte quelque jour, et une lettre de M. Fieschi. L'esprit de M. Jules Lacroix nous fait bien augurer de

son livre, précédé d'une préface où il se rencontre d'excellens vers; la lettre de Fieschi est pleine de barbarismes et de fautes d'orthographe. Lacenaire est très décidément le seul homme de lettres qui sera guillotiné.

— M. Hauman, célèbre violoniste, se fera entendre mardi à l'Opéra-Comique, dans une représentation extraordinaire. Le spectacle se composera des *Deux Reines*, de *Cosimo*, joué par Chollet, et d'un concert, dans lequel on entendra M. Hauman sur le violon; des variations sur le *Crociato*, composées et arrangées pour deux pianos à huit mains, par M. H. Hertz, exécutés par MM. Alkan, Billet, Lefebure et A. Petit.

— La quatrième livraison de *l'Histoire de la marine française*, par Eugène Sue, vient de paraître; la gravure représente deux vaisseaux comparés de 1660 et 1835. Le succès de cette belle entreprise est désormais assuré, et les éditeurs sauront répondre à l'accueil du public.

— Les *Promenades d'un artiste*, dues aux explorations d'un spirituel anonyme, contiennent, dans un premier volume, le récit pittoresque d'un voyage aux *rives du Rhin*, *en Belgique* et *en Hollande*. Un second volume comprend la description du *Tyrol*, de la *Suisse* et du *nord de l'Italie*. Ces deux ouvrages, indépendans l'un de l'autre, sont ornés chacun de vingt-six gravures de l'effet le plus séduisant. A une époque où l'on recherche avec avidité les productions de goût et de *fashion*, ces deux volumes, revêtus de reliures variées et riches, figurent avec avantage dans les brillans magasins de Giroux et de Susse.

Notre-Dame de Paris - Keepsake a paru hier à la librairie d'Eugène Renduel, éditeur de M. Victor Hugo. C'est un magnifique cadeau d'étrennes qui laissera bien loin derrière lui tous les recueils à gravures qui paraissent à cette époque de l'année. Cette édition *Keepsake* est ornée de magnifiques vignettes sur papier de Chine, gravées à Londres par les frères Finden. Prix: 22 fr. broché. — 25 fr. relié en veau et à l'anglaise, doré sur tranches; — et 30 fr. en maroquin, fers à froid. — Le *Keepsake Notre-Dame* est tout-à-fait indépendant de l'édition qui se publie depuis un mois chez le même libraire, en trois vol. in-8., à 50 cent. la livraison.

— Les *Derniers Bretons*, par M. Émile Souvestre, viennent de paraître à la librairie de Charpentier (1). Le même éditeur a mis en vente la seconde édition de la *Philosophie du droit*, par M. E. Lerminier. C'est en publiant ainsi des livres sérieux, dus à des hommes graves et honorables, que la librairie française rentrera dans les voies de son ancienne prospérité.

(1) Rue de Seine, 31.

LE CROUP.

I.

Rien au monde n'est comparable aux boulevarts de Paris. En arrivant de ma province, je fus frappé de la beauté de cette promenade que les étrangers eux-mêmes, dans leur opinion partiale, ne trouvent pas au-dessous de notre admiration. Une fois entré sous sa nef de verdure, je ne me lassais ni de marcher ni de m'arrêter. Je n'avais jamais vu tant de magnifiques maisons, supportées par les arches de cuivre ou de marbre de tant de splendides magasins; tant de figures empressées, tant de voitures rayonnant à mes côtés, courant devant moi, derrière moi, au loin. Je n'osais regarder ni au ciel, ni à terre. Pour mon étonnement, la perception exacte de la résistance et de l'espace avait disparu. Un tourbillon vivant m'enveloppait. J'étais ébloui, transporté, j'avais des vertiges, j'avais peur comme une jeune fille qui, pour la première fois de sa vie, est introduite dans un bal, chaud de lumière, de bruit, de paroles, plein de gens inconnus. Sans qu'on me remarquât, j'étais tout à la fois gauche et ému. C'est ordinairement dans ces momens de poésie que les voleurs, gens très peu

lyriques, vous dévalisent sans vous faire éprouver la moindre douleur. Pour mon compte, ils m'auraient enlevé mon habit, que long-temps après j'aurais encore cherché mon mouchoir. Dans mon naïf embarras, au milieu d'un monde si divers, il me souvient d'avoir fait des excuses à un cocher de fiacre qui m'avait donné mon baptême de boue, et qui me l'avait administré à la manière de saint Jean, — de la tête aux pieds. On m'avait dit que les Parisiens étaient fort polis, je ne voulais pas être en reste de civilité avec eux. Vous décrire consciencieusement les détails et les nuances de mon adoration pour les merveilles des boulevarts, afin de vous engager à aller vous assurer, par vous-mêmes, si cette adoration était légitime, cela me serait impossible. Quand on n'aime plus, on ne se souvient plus. Peut-être je passe fort indifférent, et la tête basse aujourd'hui, à côté de ces pagodes de mon enthousiasme. J'imagine aussi qu'un peu de fierté soutient cette indifférence qui n'est pas sans affectation. Franchement, je crains d'avoir à rougir pour des heures entières écoulées devant des marchands de briquets phosphoriques, le cœur plein de mépris pour les boutiques de ma patrie. Je ne saurais vous dire davantage le chemin dont je fatiguais mes jambes chaque jour, dès que le soleil se levait sur Paris, ou dès qu'il était censé se lever, jusqu'au moment où il disparaissait derrière un horizon de tuiles. Les omnibus n'existaient pas encore.

Quand je fus un peu rassasié, je ne réalisai plus que deux ou trois fois par jour le trajet de la Bastille à la Madelaine et de la Madelaine à la Bastille; et, complètement quitte envers ma soif de connaître, je finis par borner ma promenade à une excursion quotidienne jusqu'au boulevart des Italiens, que je ne connaissais pas encore par son nom, mais que je préférais déjà, comme je le préfère encore aujourd'hui, tant aux boulevarts dont il est précédé, qu'à ceux dont il est suivi. Les premiers sont trop bruyans, les derniers trop tristes. On ne se promène pas sur les boulevarts Poissonnière et Montmartre, à moins qu'on ne soit marchand ou voleur de chaînes de sûreté; on ne s'assied guère sur les boulevarts des Capucines ou de la Madelaine, si l'on n'a pas la goutte. Agité sans tumulte, silencieux sans ennui, ombragé par des arbres

où se rassemblent des moineaux de bonne maison, dressés à gazouiller le cours de la rente dont Tortoni leur siffle chaque matin le langage; courant entre deux haies d'hôtels d'où sortent à pas lents, empanachés, vernis, glacés et armoriés, des équipages de toutes les nations; à droite et à gauche éclairé jusqu'aux deux tiers de la nuit par des cafés transparens comme des lanternes du Japon; paisible le jour, tel qu'un grand seigneur qui repose; voisin de l'Opéra, voisin des Tuileries, voisin du Palais-Royal, voisin de tout ce qui est beau, le boulevart des Italiens m'attirait chaque après-midi sur un de ces siéges grossiers, avec le bénéfice desquels les acquéreurs de la location s'achètent des fauteuils chez Lesage.

Les premiers jours de cette station, je ne remarquai pas ce qui éveilla plus tard mon attention, et fut par la suite, quand j'amassai mes souvenirs, comme la première mise de fonds des accidens traditionnels dont mon existence parisienne se compose. Je finis par m'apercevoir que toutes les après-midi, avec une rigoureuse ponctualité, passait devant moi, au front des boulevarts, un landau, lentement traîné par deux chevaux de la plus élégante forme. Ils étaient de couleur égale, d'un beaux roux de daim, et d'un pas semblable. Aux armes de famille peintes sur les panneaux, je jugeai que l'équipage appartenait à un lord d'Irlande, issu des anciens rois de cette contrée. L'intérieur du landau était en velours blanc, semé par losanges de flocons de soie bleue, rembourré avec la plus exquise délicatesse. On eût dit un manteau de pair d'Angleterre déployé. Jamais fée d'Irlande, et c'est leur patrie, n'eut de char plus moelleux, pour traverser les airs. Deux laquais en livrée blanche étaient montés derrière, et tenaient chacun une canne, signe particulier, exclusivement distinctif, permis seulement à la haute domesticité des lords. Ils suivaient avec une respectueuse attention les mouvemens de la petite fille assise dans le fond, en face d'un homme pensif, qui tenait, appuyé sur le genou, un livre fermé, et d'une gouvernante dont les yeux ne se détachaient pas de ceux de l'enfant. L'homme portait le costume entièrement noir des chapelains d'Irlande.

Cette enfant était blonde; dans l'une de ses mains potelées elle tenait un bouquet de roses du Bengale, fleurs tendres et fines comme sa peau. Sous la chevelure bouclée et soyeuse de la petite miss, deux yeux d'un bleu transparent et profond réfléchissaient le ciel, une noble race, une origine céleste. Les anges seuls et les enfans anglais ont de ces yeux-là; c'est beau et rêveur comme un lac. Naïve, sa bouche à peine indiquée, n'était qu'un trait de pinceau. Une vapeur d'innocence enveloppait les formes de son visage. Quand ses doigts touchaient à leur charmant embonpoint, la trace y restait. Son sourire était fin, blond et frais. Mais ce qui répandait sur tout son être une tristesse que n'adoucissaient pas les graces infinies de son enfance, c'était son vêtement blanc.

Un petit charmant bonnet de satin blanc, garni de glands en soie blanche, couronnait sa ronde et mignonne tête, qui s'épanouissait sous cette coiffure comme la fleur mousseuse du cotonnier quand elle est éclose. De ses épaules à ses pieds tombait, avec une négligence adorable, une tunique de cachemire couleur de lait, retenue par une ceinture du même tissu. On eût cru voir une nonne de Lesueur appartenant à quelque couvent enfantin dont la mère abbesse était sans doute une poupée de haute taille. Elle était presque grave, sous ce costume, auquel manquait de respect son petit nez au vent, rose et un peu altier. Elle se tenait bien assise, et elle n'avait aucun regard d'envie pour les bruyantes demoiselles de son âge, courant à ses côtés sur la chaussée des boulevarts avec des cerceaux, des volans, des balles et des ballons, se rendant, en compagnie de leurs frères et des camarades de leurs frères, munis de cordes, au joyeux pélerinage des Tuileries. Leur santé turbulente, leur liberté de courir, d'aller du marchand de volans à la marchande de gâteaux, ne faisait aucune impression sur elle. A peine souriait-elle à la bonne vieille édentée qui lui disait, en appuyant une main sèche sur le bord du landau : — Dieu vous accorde de longs jours, mon enfant, et vous rende aussi heureuse que belle. Elle ne recevait jamais ce vœu sans ouvrir et fermer ironiquement la bourse de satin blanc brodée à ses armes. Son aumône était comme un don qui n'attend aucun retour. Cette indifférence pour les souhaits dont on payait sa bien-

faisance, semblait affecter d'une manière douloureuse la gouvernante et le jeune chapelain. Ils échangeaient un regard mélancolique.

Ordinairement, la promenade avait lieu le soir quand l'élite de nos élégans se rend au café de Paris pour abréger, en dînant, les heures qui séparent la clôture de la Bourse de l'ouverture de l'Opéra. Dès que la voiture blanche se montrait derrière les glaces du somptueux restaurant, les jeunes gens et les dames se levaient pour la voir et envoyer des baisers à la céleste miss. J'ai vu des Anglaises quitter la table, courir vers le landau, arrêté le long des arbres, et adresser des paroles affectueuses, en langue nationale, à l'enfant qui leur tendait ses petites mains. Les compatriotes de la gracieuse miss retournaient toujours à leur place les yeux gros de larmes. La voiture passait.

— Qu'a donc cette enfant, pour attirer tant de pitié? me demandai-je sans oser questionner personne. Comment l'aurais-je osé, étranger, inconnu à tout le monde, et au fond redoutant d'apprendre le malheur qui avait frappé cette petite fille, en apparence si aimée de Dieu et de la fortune? Pendant deux mois, je me contentai de la suivre d'un regard de sollicitude et de l'entourer de mes vœux, quoique je ne devinasse pas quels vœux raisonnables il m'était permis de former pour elle, surtout quand je voyais à deux pas d'autres enfans de son âge, salissant leurs jolis doigts de huit ans pour lustrer les bottes d'un cocher; ou d'autres, plus malheureux encore, traçant un chemin dans la boue à d'honnêtes gens qui leur lançaient au visage, pour paiement, la boue qu'ils avaient écartée.

Un jour, par une distraction du cocher, le landau blanc se trouva sur le point d'être pris entre deux diligences; il allait être rudement secoué, sinon renversé par terre. Au moment où, perdant le sang-froid nécessaire et abandonnant les guides, le cocher du landau se levait sur son siége, je m'élançai au-devant des chevaux, et les ramenai sans effort au bord de la contre-allée. Les diligences passèrent; aucun accident ne s'en était suivi. Je n'eus que la main droite foulée et le collet de mon habit sali par l'écume des chevaux. Comme je me retirais, l'enfant m'appela, et

se jeta dans les bras de son chapelain, qui me la tendit. Elle me dit en m'offrant son bouquet de roses du Bengale : — Merci, monsieur, merci.

Je l'embrassai.

Encouragé par la figure honnête du docteur, je lui demandai, sans réfléchir sur ce qu'avait peut-être d'indiscret ma question : — Docteur, qu'a donc cette charmante enfant?

— Ce que j'ai? me répondit l'enfant elle-même en posant sa main sur ma tête et en me regardant avec un sourire qui n'était pas de ce monde, et dont le souvenir restera éternellement dans mon cœur. — Ce que j'ai! — Je mourrai dans un an.

Au même instant, le chapelain et la gouvernante poussèrent un cri, les deux laquais exhalèrent un gémissement profond, et le landau tourna pour descendre les boulevarts.

Il partit. J'entendis ces mots : — Katty! Katty! pourquoi cela?

Je me laissai tomber sur une chaise du café de Paris, n'osant plus même tourner la tête du côté où j'avais vu disparaître le landau, ces figures pâles, cette enfant enveloppée d'un blanc cachemire, et qui m'avait annoncé si solennellement sa mort prochaine, sa mort dans un an!

La nuit me chassa, et j'avoue que de toute la soirée je n'eus ni pitié ni aumône pour ces montagnards d'enfans qui, la veille, m'assaillaient avec avantage au nom de leurs mères malades et de leurs pères perdus dans les glaciers de Chamouny.

— Rien! rien! pour vous. Vous ne mourrez pas dans un an! Laissez-moi.

J'avais tort. Mais je ne raisonnais pas, je souffrais.

II.

Depuis dix jours j'avais cessé de me rendre au boulevart des Italiens. Ma promenade avait changé de but. Vous en devinez la raison.

Un matin on m'annonce la visite d'un étranger. On me dit son nom : le révérend William Anderson. Il entre; c'était le chapelain de la petite Irlandaise.

— Asseyez-vous, monsieur Anderson.

— Vous excuserez ma visite; je viens vous remercier plus cordialement que la circonstance ne permettait de le faire l'autre jour sur les boulevarts, quand votre promptitude nous eut préservés d'un choc qui pouvait avoir des suites fâcheuses. La jeune lady et sa maison joignent leurs remerciemens aux miens.

— Faible service, monsieur; devoir du premier passant.

Après l'échange ordinaire des politesses usitées en pareil cas, la conversation entre M. Anderson et moi s'arreta; je pressentis le moment où le docteur allait se lever pour me quitter. J'aurais craint d'embarrasser sa visite, dont la tâche était remplie, une fois ses remercîmens reçus, en cherchant à renouer la conversation à d'autres sujets.

Il me tendit la main.

Je crus qu'il me disait adieu à la libre manière de son pays; je lui tendis la mienne.

— Cette enfant vous intéresse beaucoup, me dit-il; et qui ne l'aimerait pas? Il lui est échappé l'autre jour, à l'instant où nous vous quittions, une phrase bien cruelle! bien cruelle pour nous, monsieur, quoiqu'elle l'ait assez souvent sur les lèvres depuis un an.

— Depuis un an! monsieur; elle est bien jeune pourtant, lady Katty.

— Vous savez donc son nom?

— Je l'ai retenu au passage, de vous-même, je crois.

— Maintenant je me souviens. Lady Katty a sept ans, et je pourrais vous dire combien d'heures et combien de minutes. Pauvre enfant! ajouta M. Anderson.

Je n'interrompis pas son silence.

Il soupira, et reprit:

— On doit sa pensée à ses amis; je vous dirai.....

— Je n'exige que votre amitié.

Le chapelain poursuivit:

— La famille de lady Katty descend des anciens rois d'Irlande, cette île généreuse et fière, soumise, jamais esclave; pardonnez, monsieur, mais je suis né en Irlande. En perdant sa souveraineté

de fait, cette famille en soutint l'éclat sous le titre moins fastueux, mais aussi pur, de lord Brady, nom qu'elle porte aujourd'hui. Rassurez-vous, je n'ai pas à vous dérouler des évènemens de famille bien extraordinaires. Fils aîné de la branche principale des Brady, le père de lady Katty, lequel n'était, il y a seize ans, quand il en avait vingt, qu'un jeune homme destiné à prendre place, par son catholicisme ardent, parmi les défenseurs de notre émancipation sans cesse ajournée, se rendit au désir de sa famille en épousant miss Hanna O'Briant, issue également d'une des plus hautes maisons d'Irlande. Miss Hanna était d'une beauté remarquable et d'un caractère bienveillant; mais, purement fondée sur des raisons de convenances, son union avec lord Brady revêtit aux yeux des étrangers un aspect de réserve qui passa pour de la froideur, pour incompatibilité de goûts. Pénétrés eux-mêmes du danger toujours croissant d'une situation ouverte à tous les traits des interprétations, les nouveaux mariés se retirèrent du monde pour aller vivre dans un de leurs châteaux au bord de la mer. Des courses à cheval sur les grèves, des parties de chasse avec ses vassaux, des entretiens graves avec le pasteur de l'endroit sur l'état malheureux de la population irlandaise : tels devinrent les travaux et les délassemens d'esprit de lord Brady au fond de ses terres.

Un évènement vint colorer cette vie heureuse, mais un peu monotone. Une fille naquit au lord, qui tout à coup trouva dans sa position de père des motifs inespérés pour s'attacher plus étroitement à sa femme, — à celle qui lui méritait ce beau titre. Ce n'est pas que jusque-là il ne l'eût aimée dans toute l'étendue de ses devoirs, mais son affection avait été plutôt la tâche acquittée d'une obligation, que le dévouement naturel d'une sympathie. A la naissance de sa fille, sa circonspection disparut; la tendresse remplaça les égards; elle anima ses moindres soins; sa femme que dans sa délicatesse, même au milieu de sa retenue d'autrefois, il regardait comme sa supérieure, descendit, si cela s'appelle descendre, au beau rôle de sa compagne, de son amie, de sa plus intime confidente. Une enfant avait amené cette égalité aimante. Ce que le roi d'Angleterre, qui crée des ducs et des duchés, des barons et des baronnies, n'aurait pu faire, une petite fille l'avait obtenu. Son

berceau fut le foyer où se concentrèrent les rayonnantes sollicitudes de deux maisons. Penchés sur le visage de leur fille, lord Brady et sa femme se sentirent sans doute entraînés, attirés l'un vers l'autre par cette ressemblance où le père met sa force et la mère sa grace, afin qu'ils s'aiment tous deux dans leur image aimée. Nelly fut le Messie du château où elle descendit comme la colombe de l'arche avec la verte branche d'olivier. Quand on est deux à sourire au premier sourire d'un enfant; quand on est deux pour attendre son réveil; quand on est deux à s'alarmer de ses cris, on est bientôt heureux de la même joie, triste des mêmes peines. Il n'est pas jusqu'à l'antique château qui ne se ressentît de cette diversion. Son caractère grave, comme celui de son maître, s'épanouit. Une héritière était née à ces vieilles tourelles, à ces lierres barbus qui enveloppaient les tourelles comme quatre troncs d'arbres morts, à ces vitraux derrière lesquels depuis bien longtemps n'avait couru une lampe de fête. Tout était joie et empressement à cause de cette naissance.

La soir, quand le soleil embrasait les rameaux de la forêt pour aller faire son lit dans les feuilles; quand il teignait de pourpre les belles eaux des lacs, la cornemuse des paysans jouait à la porte du château et filait un doux sommeil à l'enfant.

Plus tard, quand Nelly fut plus grande, sa mère la prenait dans ses bras, et lui enseignait à bénir de ses petites mains les paysans rassemblés sous le balcon; et les paysans ployaient le genou et baissaient la tête devant cette protectrice ingénue. Car rien n'est respecté et ne fait chérir la puissance comme le droit mis sous la protection de la faiblesse.

Quoi au monde aurait égalé la félicité dont jouissaient lord Brady et sa femme, si ce n'est une félicité semblable? Deux ans après la naissance de Nelly, ils eurent une seconde fille, si belle et si blanche que, non-seulement elle était le portrait de son aînée, mais qu'elle servit de modèle à une troisième sœur qui naquit à deux ans de là. Le rosier eut ses trois boutons. Mêmes formes, même éclat, même richesse de santé, mêmes yeux bleus au même reflet vierge et sauvage, chez les trois sœurs Nelly, Glorvina et Katty. Nées loin de la société qui polit, mais qui émousse,

quelque chose d'indompté, comme chez les faons, dardait de leurs fauves regards quand un étranger les surprenait au milieu de leurs jeux. Elles bondissaient jusqu'auprès de leur mère, toutes trois sérieuses, boudant sous leurs chevelures blondes, effarées, comme si l'on eût cherché à les attaquer.

Lord Brady se dévoua tout entier au soin de ses trois filles; il se consacra à leur éducation, précieux devoir qui constitue une seconde paternité moins arbitraire que la première. D'Oxford, de Cambridge, étaient attendus au château les meilleurs maîtres de la science, les esprits distingués et patiens qui l'expriment sur les lèvres des enfans comme un lait savoureux. Les livres, les dessins, les belles harpes, les pianos d'ébène, étaient commandés. Ici la chapelle où l'on s'agenouillerait le matin devant le grand saint Patrice qui aurait donné trois Anglais pour un enfant irlandais, tant il les aimait; là le cabinet de travail, dans une des tourelles, et là le grand air sur la pelouse.

Ne pouvant être Dieu le père, nous voudrions être lord Brady, disaient les paysans lorsqu'ils jetaient les yeux sur le château de leur maître.

Si vous n'avez pas oublié, continua M. Anderson, les intervalles laissés entre la naissance de chacune des trois filles, en vous apprenant que Nelly, l'aînée, a déjà huit ans, vous trouvez que Glorvina, la seconde fille de lord Brady, atteint sa sixième année; tandis que Katty, la plus jeune, a quatre ans seulement.

Une nuit, la couverture d'un des trois berceaux s'agite : le père est debout, la mère est déjà levée. Nelly parlait et rêvait; son œil s'ouvrait, et plus terne se refermait chaque fois. La tête de l'enfant est brûlante et lourde; on la soulève, elle retombe; son pouls bat fort, ses lèvres sont sèches. Ce ne sera rien. Le froid l'aura gagnée; l'herbe était humide hier au soir, c'est un rhume; l'enfant n'est qu'enrhumée.

On appelle un médecin cependant : il arrive; il ordonne; on espère. L'oppression augmente; la fièvre redouble. Quatre heures après Nelly était morte. Je priais auprès de Nelly.

Ce n'était pas le médecin qui l'avait tuée;

C'était le Croup. — Le croup (1), nom anglais d'une maladie infernale qui n'atteint que les enfans; espèce d'ogre qui n'aime que les chairs tendres, qui cherche les enfans beaux et laiteux dans leur petit lit où ils dorment bien, et les étrangle en leur enfonçant ses griffes dans le cou, tandis qu'ils rêvent à des montagnes de biscuit et à des villes de sucre.

Byron, le poète immortel de l'Angleterre, a dit avec autant de majesté que de tendresse: « C'est quand le soleil ne sera plus que l'on oubliera ses vapeurs malfaisantes, pour ne se rappeler que sa chaleur féconde; c'est quand l'épouse bien-aimée sera descendue au tombeau que l'on oubliera ses caprices pour ne se souvenir que de sa bonté et de sa grace infinie. » Si vous ne vous figurez point le malheur, peu commun à la verité, de perdre le soleil, et si vous n'êtes point de ceux qui puissent être frappés de la mort d'une épouse, rappelez-vous, ce qui est plus simple, l'oiseau chéri qui s'est envolé de vos mains mal jointes quand vous le couviez de vos baisers et le réchauffiez de votre haleine. Quelles brûlantes larmes vous avez répandues, en vous disant: « Combien déjà ses petites plumes étaient jolies! combien sa petite tête était chaude et son petit bec mignon! »

Au lieu d'un oiseau, imaginez un enfant qui ne s'envole pas; s'il s'envolait, il laisserait du moins l'espérance du retour; mais un enfant qui meurt dans son nid!

Après les Andalous, on le sait, les Irlandais sont le peuple de la terre le plus enclin au style figuré. Je m'aperçus que M. Anderson était non-seulement entraîné par la nature de son caractère à ne pas démentir ce type du langage national, mais qu'il présentait toujours en outre, sous le relief de l'action, des évènemens

(1) Si l'on tient à connaître les causes et les symptômes de ce fléau, et ce qui est plus utile, les rares moyens de le prévenir, il faut lire une substantielle brochure publiée, en 1826, par le docteur A. Rivallié, de la faculté de Paris, intitulée: *Précis sur le Croup*. Les éloges que nous serions heureux de donner à ce travail de recherches et d'observations, ne pouvant être, avec raison, d'aucun crédit sous notre plume, nous aimons mieux laisser aux familles consolées leurs droits de reconnaissance envers le docteur Rivallié, dont l'habileté a arraché tant d'enfans à la maladie dont il s'est fait l'historien.

destinés à être mis en simple récit. Il ne m'appartenait pas de me plaindre de cet excès d'animation dans la parole d'un étranger, d'un chapelain surtout, d'un docteur en théologie : il voulut bien poursuivre.

Lady Brady fut inconsolable. Autrefois, quand elle ne voulait rendre jalouse aucune de ses filles accourant vers elle, luttant à qui la toucherait la première, elle était fort embarrassée dans sa justice maternelle. Car, lorsqu'elle avait placé Katty, la plus jeune, sur son bras droit, Glorvina sur son bras gauche, où placer Nelly? mais à son cou. Nelly était le plus gênant des trois délicieux fardeaux qui la faisaient fléchir sous le poids des baisers. Eh bien, cette gêne, ce fardeau manquait à la pauvre mère. Quand Glorvina et Katty sautaient maintenant sur ses deux bras, elle se baissait toujours, toujours, pour que l'autre, toute caressante, pour que Nelly se suspendît à son cou.

Si je m'étends moins sur la douleur de lord Brady que sur celle de sa femme, c'est qu'il l'avait cachée sous son ancien silence misanthropique. Des mois s'écoulèrent, et quand il ranima sa vie à l'affection des deux enfans qui lui restaient, une partie de l'attachement qu'il avait voué si tard à leur mère se trouva affaibli. On eût dit qu'elle avait perdu pour lui un de ses attraits; qu'elle était moins reine de son cœur depuis qu'un des diamans de son diadème maternel était tombé. La naissance d'un enfant avait rapproché lord Brady de sa femme, la mort de cette enfant sembla l'en écarter. Et comme le découragement, ainsi que la joie, fait voir la vie tout entière sous un jour particulier de prévention, sa femme ne fut pas à ses yeux le seul objet dont le charme se ternît. Son ciel fut sombre; sa forêt lui parut plus épaisse, ses lacs plus froids; son château noircit dans son imagination. L'ennui oxida son ame.

Aussi, à la première parole du médecin qui attribua à l'humidité du séjour au milieu des bois la cause possible de l'invasion du mal dont Nelly avait été victime, lord Brady ordonna au château que tout fût prêt dès le lendemain pour un voyage sur le continent. Il se persuada que l'air tempéré de la France n'aurait jamais tué sa fille. On partit pour la France. Lord Brady s'établit dans

une campagne près de Paris avec ses deux filles et sa docile compagne.

Katty allait avoir bientôt six ans et Glorvina huit ans. Huit ans! C'est à huit ans que Nelly était morte!

Glorvina était le portrait vivant de Nelly, comme Katty était celui de Glorvina. Chaque jour qui rapprochait Glorvina de sa huitième année, rendait la similitude plus évidente. Son père confirmait l'analogie en restituant à lady Brady l'amitié dont il l'avait si capricieusement privée, capricieusement en apparence, depuis la mort de Nelly. Son sourire, sa démarche, sa voix, ses gestes, Nelly revivait dans Glorvina. Nous l'avons déjà exprimé, le bonheur est un grand coloriste; il a des teintes séduisantes à répandre sur tout. Que la France parut une contrée d'enchantement aux Brady! elle leur fut une seconde patrie; car la patrie c'est un peu le cœur; on appartient au pays qui le rend content.

C'est dans une campagne voisine du bois de Boulogne que la famille Brady était venue se retirer, attirée en outre vers ce délicieux endroit par la réunion d'autres familles anglaises qui y passaient la belle saison.

Voulant autant qu'il était en lui se montrer bon compatriote, sociable, sans morgue, malgré sa fortune peu ordinaire, lord Brady résolut, d'accord avec sa femme et sur le vœu de ses deux filles, de donner une fête pour inaugurer son arrivée en France, et son séjour au milieu de ses amis du bois de Boulogne.

Mais ce sera une fête d'enfans, Hanna chérie, dit-il, à sa femme; ils en feront les honneurs comme ils en seront les délices. Le bal, les jeux, la collation sous les arbres, le concert, le feu d'artifice, tout pour eux.

On se peint aisément cinquante petites filles et autant de petits garçons bondissant, eux et leurs balles, sur le gazon; montant et descendant à l'extrémité d'une escarpolette; allant et venant dans l'air étourdi de leurs cris sur la corde balancée; tournant et retournant sur des chevaux de bois; on se figure leurs milliers de petits cris, de petits gestes, leurs petits yeux étincelans d'impatience et de feu; il neigeait des enfans.

Lord Brady et sa femme n'étaient pas les moins heureux de

tous les parens qui se fondaient de ravissement à voir leurs fils et leurs filles si joyeux, si infatigables, si rouges, sous les marronniers.

Après la promenade et les jeux, il y eut concert; après le concert on sonna le dîner.

Les domestiques étaient déjà rangés autour de la table et derrière les enfans pour les servir, quand Glorvina demanda à sa mère la permission de se retirer; un violent mal de gorge venait de la saisir. Sa voix était rauque.

Cet enrouement qui paraissait causé par une suspension momentanée de la transpiration résista aux sirops qu'on fit boire à Glorvina; il augmenta au point d'oppresser la petite fille dont on essuya la sueur glacée et qui fut couchée aussitôt. Ses compagnes tenaient encore la table, que le docteur Dupuytren écrivait quelques lignes sur le coin d'un guéridon; il avait écouté la respiration sifflante de lady Glorvina, et compris cette langue de l'agonie qu'il parlait si merveilleusement.

Quand le docteur Dupuytren eut achevé d'écrire, il mit ses gants, regarda sa montre, et dit à lord Brady, si après l'application de quarante sangsues, l'enfant est dans le même état, demain au lever du soleil. . . . . .

. . . . . .

Lord Brady serra la main au docteur Dupuytren.

Le lever du soleil éclaira du gazon foulé, des branches d'arbre cassées, des papiers noircis, restes d'un feu d'artifice qui avait dû être superbe, des plumes éparpillées de volans, des fleurs flétries, et au fond d'un appartement un petit lit sur lequel une vieille femme rejetait un drap. Le drap était changé en linceul, le lit en tombeau. Je priais auprès de Glorvina.

Depuis cette fête et depuis cette mort, les Brady, tristement réduits par deux morts successives au chef de cette famille, à sa femme et à sa fille Katty, n'habitaient plus Boulogne: ils s'étaient retirés à Paris.

Un matin, pâle comme elle s'était montrée dans son château d'Irlande après la mort de sa fille aînée, lady Brady entra dans l'appartement de son mari, et s'asseyant près de lui, elle lui dit :

— Nous ne sommes pas heureux, milord; Dieu n'a pas béni notre union. Deux filles bien-aimées nous ont été enlevées en deux ans et par la même maladie. Ceci est désespérant à penser.

— Oui, milady, désespérant à penser pour la troisième de nos filles.

— C'est d'elle, de Katty, que je venais vous entretenir.

— Serait-elle malade! s'écria lord Brady en quittant sa place. Le démon de ma famille, le croup, serait-il ici? La mort aurait-elle devancé son terme menaçant pour ma fille? Elle me doit encore dix-huit mois et trois heures, la créancière des Brady.

— Grace au ciel, milord, je n'ai pas cette mauvaise nouvelle à vous apprendre.

— Je crois, milady, sans calomnier la providence, qu'elle nous a rarement fourni l'occasion de nous en communiquer de bonnes depuis notre fatal mariage.

— Fatal! milord, puisque vous l'appelez ainsi; mais ce n'est pas ma faute du moins. J'aime mes enfans, et j'ai souffert pour eux comme vous: je mourrais pour celle qui nous reste s'il le fallait. — Mais c'est Dieu qui fait leur destinée.

—Dieu fait leur destinée, reprit avec une sombre résignation et du repentir dans la voix, fâché d'avoir blessé la sensibilité de sa femme, le soucieux lord Brady. Oui, Dieu fait leur destinée. L'amour des parens, rien. Le meilleur des pères est impuissant à prolonger de la longueur d'un cheveu la vie de sa fille. C'est à faire douter de toute justice, savez-vous, milady, de voir des fils de matelots, des fils de bûcherons, des fils du peuple, qui n'ont que la mer et ses mille périls, que les forêts, la rue, la boue, pour demeure; qui n'ont que du pain à manger, pas même du pain à manger souvent, eh bien! grandir, vivre, exister sans maladie, sans douleur, et parvenir ainsi jusqu'à quatre-vingts, cent ans, tandis que nos enfans à nous, nos beaux enfans qui ont à souhait tout ce que leurs rêves sous des tentures d'or leur inspirent, nos enfans pâlissent, souffrent, s'éteignent, et meurent à dix ans, à huit ans, à heure fixe, comme nos deux filles sont mortes, comme notre fille mourra, comme notre Katty!

— Elle ne mourra pas, milord, ne dites pas cela. Y songez-

vous? Est-ce que nous pourrions rester seuls au monde, après avoir eu, après avoir perdu trois filles? Vous et moi seuls, comme nous sommes là! mais je ne le veux pas; la chose n'est pas juste; cela n'est pas selon nos forces. Oh! c'est parce que j'ai tant souffert, c'est parce que j'ai tant pleuré, c'est parce que je ne comprends pas, tant elle me paraît infinie, la peine nouvelle dont vous me menacez, que je crois à un avenir différent. Nous avons payé notre lot au malheur, comme tout le monde; mais nous ne paierons pas pour tout le monde. Katty, votre fille, la mienne, restera, vivra pour nous consoler et pour nous apprendre à ne pas douter de la clémence du ciel. D'ailleurs, elle est plus ravissante que jamais, sa santé n'inspire aucune crainte.

Milady sonna.

Un domestique parut.

— Qu'y a-t-il, milady?

— Où est Katty? où l'avez-vous laissée? je ne l'entends pas.

— Elle est au jardin, milady; là, sous vos croisées.

— C'est bien.

— Tenez! regardez, milord, dit lady Brady en tirant les rideaux et en indiquant à son mari la petite fille qui se roulait sur le gazon; voyez-vous comme elle est heureuse de jouer avec son angora? voyez-vous comme elle est forte et souple, et fine dans ses mouvemens?

C'était joyeux à voir cette lutte entre Katty et le gros angora noir de la maison, velu comme un petit ours; alongeant sa griffe matoise le long du gazon pour saisir la main de l'enfant, il bondissait et donnait de la tête contre Katty adroite à l'éviter; celle-ci le laissait passer de l'autre côté et tomber sur ses quatre pattes élargies, la menaçant de ses yeux verts tout ronds et tout feu, de ses moustaches droites et de son dos en montagne.

Tout à coup milord et milady poussèrent un cri.

Le chat avait renversé Katty qu'il couvrait toute entière de son corps; il semblait vouloir l'étouffer en pesant sur elle lourd et velu, étreignant et ronflant, fesant flamboyer sa queue. Katty se débattait vainement sous l'angora; elle était engloutie.

Sa mère effrayée avait à peine ouvert la croisée pour appeler

du secours, que lord Brady accourait armé d'un pistolet pour tuer le chat; mais le chat avait quitté la petite fille, et il sommeillait au soleil, léchant le beau velours noir de ses pattes. Katty était prête à recommencer le jeu.

— N'avez-vous pas cru voir, milady, l'emblème exécrable du croup dans cet animal étranglant Katty? Je regrette de ne l'avoir pas étendu raide mort sur le gazon.

— Vous voyez pourtant, milord, qu'elle n'a rien à craindre, et que le ciel la protége.

— Il faut qu'il en soit ainsi, Hanna; reste à savoir s'il entre dans les décrets célestes que l'existence de Katty soit toujours pareillement protégée.

— N'en doutez pas, lord Brady; c'est forte de cette pensée que je me rendais auprès de vous pour solliciter votre consentement à une résolution que j'ai prise.

— Laquelle, milady? — car j'en ai arrêté une aussi de mon côté. Nous serions-nous rencontrés dans le même projet? Mais apprenez-moi le vôtre.

— Notre sainte religion, et vous en êtes le fidèle partisan, milord, veut qu'on croie au mérite des sacrifices. Il est des engagemens qui sauvent, qui sont peut-être inscrits au livre du ciel où montent nos soupirs, puisque nos joies en descendent. Au fond des mines, sur les mers, pendant l'incendie, au moment de tout danger imminent, l'homme se tourne vers Dieu, l'échelle invisible du mineur, le mât d'airain dans la tempête, et il lui promet, non de l'or, mais une partie du temps et de la liberté dont il jouira le reste de sa vie, s'il est sauvé par lui.

— Après, milady? — Croyez-vous qu'un pèlerinage en Terre-Sainte nous assurerait les jours de Katty?

— Je n'ai pas songé, milord, à ce sacrifice; mon inspiration est plus simple.

— Dites, Hanna!

— Dépouillons notre enfant de la livrée du monde, et habillons-la de la robe des anges. Le blanc plaît à la Vierge. Soyez de moitié, lord Brady, dans le serment que je ferai à Dieu de laisser Katty revêtue d'une robe blanche jusqu'à l'âge de quinze ans.

— Jusqu'à quinze ans, Hanna! — mais cette robe blanche sera son linceul! — Notre fille mourra à huit ans, vous le savez.

— La Vierge, la seconde mère que nous lui donnons, milord, voudra sans doute que notre enfant demeure plus long-temps sur la terre. Katty ne nous appartiendra plus jusqu'à quinze ans; mais si elle parvient à cet âge, elle sera toute à nous. Vous associez-vous au vœu de sa mère? le permettez-vous?

— Illusions d'une ame tendre et confiante, et que ma foi défend de briser! Faites, milady. Moi qui irais aux confins de la terre, au fond des mers, chercher, si je l'y savais, l'homme, le secret capable d'arracher ma fille à la mort prévue où elle court, je ne refuserai pas à votre maternelle crédulité d'essayer de la prière et du sacrifice, ces deux remèdes placés si près du cœur. Vouez au blanc notre chère Katty, je ne m'y oppose pas.

— Ai-je besoin de vous remercier, milord? n'étais-je pas sûre que vous feriez tout pour moi à cause de notre fille?

— Ou tout pour votre fille, Hanna, à cause de vous.

Hanna Brady rayonnait de joie sous ses larmes. Elle croyait au salut de sa fille parce que une ressource pieuse lui était permise. Pour les ames pleines d'amour et de foi, espérer c'est tenir; c'est plus que tenir, c'est être déjà reconnaissant.

— Écoutez-moi maintenant, milady; je vous ai annoncé aussi une confidence.

— Milord, j'écoute.

— Vous avez cru, il n'y a qu'un instant, que je vous accusais d'attirer sur vos filles leur mauvaise destinée. Ces sortes de reproches ne sont ni d'un chrétien, ni d'un Irlandais, ni d'un gentilhomme; et je suis tout cela, grace à Dieu et à mon père. Vous vous trompiez; mais, milady, je suis fermement convaincu que Dieu ne veut pas qu'on l'éprouve. N'est-ce pas l'éprouver, lorsqu'on a autant de terres qu'un lièvre peut en mesurer en un jour, tant de titres que la mémoire s'en effraie, que de se montrer avide encore des joies du menage? C'est éprouver Dieu, milady, dans sa générosité qui est infinie, mais qui est juste. Je suis trop content de la raison avec laquelle va le monde, pour empoisonner la mienne de paradoxes; mais c'est par expérience que je l'atteste;

il est peu de princes, peu de rois qui n'aient payé les voluptés satisfaites de l'ambition par le tourment domestique du foyer. Le père expie le maître; au rebours des pauvres auxquels j'enlevais tout à l'heure leur unique consolation; au contraire des pauvres qui ont des baronnies, des duchés, des couronnes, milady, dans leur paternité qui les venge de toutes leurs misères. J'avais cette fatale science de la vie avant mon mariage, et c'est elle qui m'avait rendu, par prévision, si amer et si sombre aux premiers jours de notre union. J'avais peur d'ajouter à tous mes titres d'honneur et de contentement celui de père, qui les a broyés, et qui est resté seul comme le meurtrier des autres. Le mal est consommé; je suis père; mais je ne veux plus l'être pour pleurer l'enfant qui me reste; je ne veux plus l'être uniquement pour rester froid à la déception de la voir mourir comme les autres; je cesse d'être spectateur impassible de l'assassinat de mes filles; je me révolte, oui, à la fin contre cette loi qui nous oblige à défrayer la mort de notre sang.

— Mais que prétendez-vous, milord? savez-vous un moyen meilleur que la résignation?

— J'en connais un, Hanna.

— Parlez, milord.

— Plus d'union entre nous.

La femme de lord Brady porta son mouchoir à ses yeux; elle se leva pour se retirer, croyant avoir reçu le mépris d'un soufflet sur la joue. Jamais gentilhomme irlandais, excepté dans l'ivresse ou dans la folie, n'avait tenu un pareil langage à sa femme.

— Asseyez-vous, milady. — Oui, plus d'union entre nous; car je partirai, et je défendrai qu'on vous apprenne, comme je défendrai qu'on me dise l'endroit de la terre où sera notre enfant. Allez où votre cœur vous dira; j'irai loin, moi!

— Quoi! nous séparer tous les trois!

— Voyez-vous, milady, dans le coin du monde où je me retirerai, où je vieillirai, il me sera toujours permis de croire que ma fille est vivante. Rien, dans mon isolement, sans relations avec l'Europe, rien, si ce n'est mon imagination, ne me démentira, ne me désenchantera sur le compte de ma Katty. Dans quatre ans, je

me dirai : elle en a douze ; dans sept ans, je me dirai : elle en a quinze. — Quinze ! milady ; — ma fille sera sauvée ; je me persuaderai qu'elle est sauvée. Pourquoi cela serait-il un mensonge? Après tout, quand personne n'est sûr de vivre l'heure qui suit, personne non plus n'est pas sûr de ne pas vivre. Je m'habituerai à cette séparation qui ne sera, au fond qu'une absence que je pourrai rompre, mais que je ne romprai jamais. Je remettrai toujours à l'année suivante pour aller la voir, et d'année en année, je n'irai pas. Et d'ailleurs, où aller la voir ? Je ne saurai plus où elle est. Après vingt ans d'éloignement, chercher un enfant dans le monde, où il en naît, où il en meurt trois cent mille par jour. Voilà la vie que je veux me créer. Dans mon doute, dans mes rêves, dans ma pensée, Katty sera pour moi toujours un enfant, — toujours belle, puisqu'elle sera toujours enfant ! toujours à sept ans ! et toujours vivante, milady, toujours vivante !

Et ce que je m'impose, je vous l'impose, milady. Auriez-vous le courage que je n'ai pas? D'ailleurs, ce n'est pas du courage que d'attendre, par une débilité d'ame, par une soumission à l'habitude, un accident que vos larmes, votre désespoir, vos prières, si elles devaient être impuissantes, n'écarteraient pas plus que votre énergie, supposé que vous en eussiez. Quoi ! se raidir contre la montagne qui tombe, c'est là du courage? C'est du suicide, mais du courage, non ! Mais songez, — milady, — que l'année que je ne veux pas vous laisser passer auprès de notre fille, serait tout à la fois, par une contradiction où votre raison courrait le risque de se perdre, une année pesante d'un siècle et une année insaisissable d'une minute. Vous souffririez goutte à goutte, sans relâche. Le temps c'est l'activité de la pensée ; la même pensée, car vous n'en auriez qu'une, hachée, pulvérisée par le cœur, meule qui se broie elle-même quand elle n'a plus rien à broyer, vous envahirait tout entière de son inexpugnable obsession ; cette pensée cancéreuse vous dévorerait. Après elle, ce serait encore elle, toujours elle ; vous compteriez plutôt un à un les grains de sable du désert, que vous n'en seriez quitte avec cette infinité d'atômes sur chacun desquels vous liriez sans fin le mot imperceptible et corrosif : mort ! mort ! mort ! Et pourtant cette même année d'un siècle ne sera qu'une

minute, je vous l'ai dit, Hanna, parce que jamais votre fille n'aura illuminé vos regards par plus de charmes. Elle grandira entre vos doigts; — vous le verrez, — tout comme ses sœurs à cette sinistre période; — ses cheveux d'or ne seront jamais descendus plus abondans sur ses épaules, — tout comme ses sœurs; — son intelligence, étoile mourante, radieuse à son déclin, ne vous aura jamais plus étonnée, — tout comme ses sœurs. Puis le siècle de la souffrance et le jour d'ivresse auront une même fin. Vous resterez avec un cadavre, — tout comme ses sœurs! Hanna! Hanna!

— Vous m'épouvantez, milord, plus que vous ne me persuadez. Moi, sa mère, je l'abandonnerai! elle m'appellera et je ne répondrai pas! Mais pour qui vivra-t-elle? qui l'aimera? qui en aura soin? qui m'aimera?

— Vos soins l'empêcheront-ils de mourir? n'aimez-vous pas mieux pleurer sur une séparation que de pleurer sur une mort? Est-ce que vous ne vous donnez pas un doute en échange d'une affreuse certitude en la quittant; une espérance pour un désespoir? Si, au lieu d'avoir vu mourir Nelly et Glorvina sous notre souffle, nous les eussions laissées dans quelque pays lointain, sous la protection d'un parent, dans quelque pays sans communication pendant dix ans avec le nôtre, par suite de la guerre, penserions-nous aujourd'hui qu'elles sont mortes? Non.

— Non! milord, répondit, noyée de larmes, l'attentive et désespérée Hanna.

— Toutes deux, milady, existeraient pour nous. Qu'au lieu de la guerre ou de toute autre cause, ce soit l'exil qui nous éloigne de Katty, et Katty vivra pour nous dix ans, vingt ans, toujours, jusqu'à la fin de notre vie. Allons, du courage, milady! du courage, Hanna!

Lord Brady tremblait autant que sa femme; appuyé sur son épaule, il ajouta:

— Après l'hommage que vous allez faire à Dieu de notre enfant, après qu'elle aura pris le signe qui la rendra esclave de vos vœux, nous partirons l'un et l'autre. La moitié de notre fortune sera mise à la disposition d'une personne probe qui en rendra compte à l'enfant à l'époque de sa majorité; qui n'en rendra compte

à personne, si, comme tout nous impose la triste obligation de le croire, Katty n'atteint pas cette époque de salut.

— Milord! Dieu m'est témoin que je désapprouve votre résolution ; vos raisons m'ont brisée, mais elles ne m'ont pas convaincue que je dusse abandonner ma fille. Vous êtes mon seigneur et maître. Faites parler vos droits et j'y obéirai. J'ai besoin, milord, que vous me disiez votre volonté à haute voix, pour que jamais ma conscience ne me reproche l'abandon de mon enfant. — Que Dieu vous entende! Criez, lord Brady : Je veux cela, milady!

Lord Brady se leva et cria :

— Je le veux! — Amen!

Ici le révérend Anderson quitta sa place et parcourut à grands pas l'appartement.

Il n'est pas bien que les hommes pleurent ; les docteurs en théologie surtout.

Au bout d'une demi-heure il reprit son récit.

Il avait été decidé que le jour où lord Brady et sa femme se sépareraient de Katty, serait celui qui verrait la jeune miss adopter solennellement le blanc.

La cérémonie eut lieu dans une chapelle du faubourg Montmartre, et l'on y invita tous les enfans qui avaient figuré à la fête de Boulogne. Enfans, on leur demandait des prières pour une enfant de leur âge et de leur pays.

Dans la chapelle il y avait une foule de gens qui avaient suivi les voitures du cortége, de ceux qui suivent toujours, allât-on se noyer.

Marchant entre son père et sa mère, Katty s'avança vers l'autel où l'attendait le prêtre, accompagnée par devoir et par affection de toute la livrée de sa maison. Ces domestiques portaient de gros flambeaux de cire chargés à la poignée d'écussons armoriés, une corbeille de satin blanc en forme d'urne, et trois coussins.

Les enfans s'informaient tout bas, les uns les autres, si cette corbeille contenait des dragées ou des fleurs, des cerceaux ou des cordes.

Un d'entre eux qui laissait pendre un cordon de toupie de sa poche de côté, soutint que la corbeille enfermait tout cela.

Pour que le sacrifice fût plus éclatant, Katty avait été parée pour la dernière fois de sa vie du plus riche et du plus élégant costume de son pays. C'était presque une dérision douloureuse que le soin particulier de cette parure en opposition avec le visage triste des assistans. Il est vrai que tous les assistans ne sachant pas le motif de la cérémonie, ils n'en étaient pas tous également touchés. Parmi ceux qui l'ignoraient, attirés dans la chapelle par une curiosité étourdie, il s'en trouvait qui cherchaient naïvement pourquoi ils y étaient venus. Etait-ce pour un baptême? mais le nouveau-né aurait déjà sept ans; pour un mariage? mais la mariée n'aurait donc que sept ans; pour un enterrement? mais il n'y avait pas de mort. — Qu'était-ce donc?

L'intelligence de la chose échappait au Parisien; et cela se conçoit : le Parisien voue peu d'ordinaire ses enfans au blanc; il les voue à tout, excepté au blanc; d'abord parce que le blanchissage serait énorme.

L'autel s'illumina de degré en degré, et les orgues jouèrent; l'encens parfuma les paroles des jeunes filles qui chantaient dans le chœur.

Lord Brady, sa femme et Katty leur fille, étaient tous trois à genoux. Katty était ravie; elle s'imagina que ces bougies allumées, et cette foule et ces enfans aussi à genoux, en cercle derrière elle, étaient là pour lui faire fête. La corbeille surtout l'intriguait extraordinairement. Elle aurait bien voulu qu'on la mît dedans.

Du même âge que Katty, ou à peu près, les autres enfans étaient envieux de son bonheur.

Mais elle leur souriait familièrement du coin de l'œil afin de leur inspirer de l'indulgence pour une préférence de hasard, pour un hommage public dont elle n'aurait pas refusé de partager l'honneur. Qu'y faire? semblait-elle leur dire avec résignation, tout le monde ne saurait être reine à la fois.

Cependant, au sein de son triomphe, Katty ne comprenait pas trop pourquoi son père et sa mère pleuraient; pourquoi ses domestiques pleuraient aussi, et beaucoup d'autres encore.

La réflexion ne la chagrina pas davantage. Une petite fille s'était peu à peu détachée du cercle de ses compagnes, et les yeux bais-

sés, et se traînant sur les genoux, elle s'était avancée vers Katty, pour lui dire tout bas :

— Vos petites amies et moi, vous demandons, mademoiselle, si vous ne nous donnerez pas notre part de ce qu'il y a dans la corbeille.

— Vous en aurez votre part, je vous le promets.

— A la bonne heure : ce serait fort mal sans cela, Katty.

Tous ces enfans auraient bientôt un à un envahi les abords de l'autel autour de Katty, si un coup de sonnette n'eût averti que le prêtre, sorti de son oraison, allait commencer la cérémonie attendue.

La prière particulière à ces sortes de cérémonies est fort courte.

Ce qui la suivit ne fut pas long, mais pénible.

On dépouilla l'enfant de son bonnet de velours écarlate brodé d'or; et ses beaux cheveux coulèrent sur ses épaules. Elle sourit à se voir ainsi.

Du visage de sa mère une pâleur mortelle passa sur celui de son père. On eût dit un éclair dans un miroir : double lueur.

On enleva à Katty l'écharpe à fleurs jaunes qui couvrait ses épaules; et ses petites épaules nues parurent.

Sa mère les couvrit de baisers.

Lord Brady prit un flambeau de la main d'un de ses domestiques et regarda fixement à l'écusson de la poignée les armes de sa famille. Ceci lui donna du courage.

Katty était étonnée des objets que contenait la corbeille; elle avait compté sur mieux que le bonnet de satin blanc et la tunique blanche qu'on en tira et dont elle fut parée. Quand elle eut complètement changé pièce à pièce un vêtement de couleur pour un vêtement blanc, elle ressembla à une pervenche poudrée par la neige, ou plutôt à un beau camélia.

Le prêtre demanda ensuite au père et à la mère s'ils prenaient devant Dieu l'engagement de conserver à leur fille, sous peine de la damnation de leur ame, jusqu'à l'âge de quinze ans, le costume blanc dont elle venait d'être revêtue.

Ils répondirent oui tous les deux.

Alors le prêtre bénit l'enfant qui désormais n'appartenait plus au monde.

Et comme Katty voulut aussitôt courir vers sa mère pour l'embrasser, le prêtre l'en empêcha doucement et l'emmena avec lui jusqu'aux pieds de l'autel de la Vierge.

Lord Brady et sa femme croyaient déjà n'avoir plus de fille. Ils se regardèrent dans la solitude de leur ame ; et ce regard ne se peint pas.

La cérémonie étant finie, et l'enfant consacré, ses parens rentrèrent chez eux.

Deux chaises de poste attendaient dans la cour.

Cette nuit fut sombre dans l'hôtel. Aucun domestique ne dormit. Quelques-uns se souvinrent d'une nuit, à quatre ans de distance, au château d'Irlande ; les moins vieux au service de la maison, se rappelèrent une autre nuit, non moins sinistre, mais plus rapprochée, la nuit de la fête à Boulogne.

En ma qualité de chapelain, à titre d'homme de consolation, j'entrai dans l'appartement où lord Brady s'était retiré avec sa femme. J'avais hésité pendant huit heures si j'y pénétrerais sans être appelé. Un silence dont je fus effrayé enleva ma résolution.

Lord Brady avait les yeux rouges; il écrivait.

Debout contre un berceau, sa femme était penchée sur le visage de Katty dont elle semblait vouloir emporter le souffle, l'empreinte et la vie; il y avait huit heures qu'elle aspirait ainsi son enfant; elle en prenait le plus qu'elle pouvait.

Quand l'heure de l'éternelle séparation eut sonné, je fus obligé de soulever la bonne lady dans mes bras et de la descendre dans la cour, ainsi ployée. Ses mains crispées paraissaient toujours s'attacher à un berceau, et ses yeux regarder ce qu'il y avait dedans.

Ayant fini d'écrire, lord Brady me serra la main, et d'un accent qui fait mal dans la voix des hommes, il me dit en tirant les rideaux du berceau de sa fille.

— Anderson! que son convoi soit digne de sa race.

Jamais enfant n'avait été plus beau dans le sommeil.

Voici ce qu'avait écrit lord Brady, la nuit du départ.
Le docteur tira une lettre de sa poche.

« Mon cher monsieur Anderson,

. . . . . .

« Cette enfant est sous votre protection jusqu'au moment de sa mort. Je lui laisse soixante mille livres de revenu dont vous dirigerez l'emploi aussi long-temps que la providence le permettra. Elevez-la selon son rang, sa fortune, qui est à l'abri de toutes les vicissitudes possibles à prévoir, et selon sa naissance sans tache. Je crois inutile de vous recommander le plus grand soin à ne nous donner ni à moi, ni à sa mère, aucune nouvelle directe ou indirecte de Katty. D'ailleurs vous ne pourriez guère violer cet ordre à mon égard, car vous ignorerez toujours la contrée où je vivrai caché. Vous savez que je pars avec la résolution et sous le serment de ne jamais m'informer d'elle. Moins sûr de la fidelité à tenir un semblable engagement de la part de sa mère, je vous impose l'obligation de quitter Paris dans six mois après avoir changé, sans aucune exception, tout le personnel de la maison. Anderson, vous m'avez juré de votre côté de ne jamais divulguer la retraite où, sous un autre nom que celui que vous portez aujourd'hui, vous vous serez retiré avec ma fille. Ainsi, c'en est fait pour la vie et pour l'éternité, mon cher Anderson. Je me renferme dans cet ordre. Vous ne devrez jamais compte à qui que ce soit, songez-y bien, ni de la fortune, ni de la vie, ni de la mort de Katty.

« Adieu!

« Brady.

« P. S. Après la mort de ma fille, les soixante mille livres de revenu dont elle aura joui vous appartiendront. »

Et je restai seul avec miss Katty, monsieur, acheva le révérend Anderson. Voilà trois mois que je lui sers de père. Voilà trois mois,

ainsi qu'ils se l'étaient juré, que je n'ai rien appris sur lord ni sur lady Brady. Dans trois mois j'emmènerai miss Katty loin de Paris. Où? je l'ignore.

— Mais, monsieur, m'écriai-je, ne me contenant plus, vous qui êtes l'homme de l'expérience, le savant dont l'esprit n'est pas offusqué par les terreurs de l'amour paternel, cette enfant vivra-t-elle?

— Oui! me répondit le chapelain.

— Est-ce qu'elle ne mourra pas à huit ans comme ses deux sœurs?

— Non!

— Consolant espoir! lui dis-je. Ce *non* vaut un million de contentemens inexprimables pour moi, pour moi à qui cette enfant n'est rien. — Rien par le sang. Tout, par ce que vous m'en avez appris.

— N'est-ce pas, me dit-il en se levant, que demain il y aura un couvert de plus à la table de milady Katty?

J'acceptai.

III.

Devenu l'hôte de lady Katty, on me permettra d'être l'historien de son interieur : curieux intérieur, celui d'un enfant qui n'a pas encore huit ans.

Bien que M. Anderson eût la surveillance de la maison, il apportait une ingénieuse précaution à s'effacer derrière la volonté de Katty, qui, comme ces enfans de roi montés de bonne heure sur le trône, développait à vue d'œil une intelligence des plus merveilleusement précoces. On faisait une grande majesté à son petit règne.

La scène des boulevarts qui ouvre cette histoire m'avait assez appris que Katty était convaincue, au même degré que ses parens, de l'extrême probabilité de sa fin prochaine. Seulement on ne lui avait pas révélé que son père et sa mère étaient à jamais perdus pour elle. Quelquefois, dans une préoccupation naïve, elle se sur-

prenait disant : A leur retour, ils vont me trouver bien grandie, n'est-ce pas, monsieur?

—Bien grandie! se reprenait-elle; comme si je devais grandir!

L'époque approchait rapidement où elle quitterait Paris et peut-être la France. Déjà le chapelain Anderson, à force d'argent et de protections, avait changé sa nationalité auprès de quelque chancellerie étrangère. Son nom avait été altéré en un autre nom. Par les mêmes inductions, je savais, mais c'est tout ce que je savais, que Katty passerait en voyage et dans la résidence inconnue où elle allait pour une nièce de M. Anderson. A cinquante lieues de Paris seulement l'homme et l'enfant, par ces précautions calculées, devenaient introuvables. La confusion préméditée du père, de la mère et de leur fille, touchait à un résultat des plus énigmatiques. Auraient-ils chacun vécu séparément à mille ans d'intervalle, qu'ils n'auraient pas eu plus de peine à se rallier. Dieu seul aurait pu les réunir.

J'appris également, car le chapelain irlandais ne me faisait mystère que de certains faits de la discrétion desquels son serment répondait, que tous les employés de la maison avaient reçu leur congé depuis trois semaines.

J'allai plus souvent à l'hôtel du jour où le docteur me fit part de sa résolution de quitter Paris dans un mois. J'avais remarqué, à force d'être témoin du même incident, que le chapelain Anderson, toutes les fois que j'entrais dans l'appartement, se levait, et se dirigeait, en cherchant le plus possible à ne mettre aucune affectation dans ce mouvement, vers la porte vitrée d'un cabinet. Il la fermait et en retirait la clé. Un soir, après le dîner, lady Katty avait été, je me souviens, d'un enjouement extraordinaire. La porcelaine en avait souffert beaucoup; les tapis avaient participé à un sandwich général.

— Monsieur, disait-elle au bon M. Anderson, irons-nous en Prusse?

— Non, milady, répondait le chapelain.

— En Hollande?

— Non, milady.

— En Russie?

— Non, milady.

— Ah ça! monsieur, vous qui ne mentez jamais, si, dans le beau livre que vous m'avez donné, je vous cite un à un le nom de tous les pays du monde, vous serez bien obligé de me dire une fois: oui! Alors je saurai bien où nous irons.

— Vous vous trompez, milady. — Je ne vous répondrai plus; je ne dirai ni oui ni non.

Et je ne sais combien de saillies encore échappèrent dans la soirée à la petite lady, qui n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle tourmentait la patience de M. Anderson.

A dix heures je le quittai, selon l'usage, une heure après le coucher de Katty.

Il était à peine jour, le lendemain, quand je reçus un billet du chapelain; trois mots seulement : « Katty a le croup. »

IV.

A midi j'étais dans l'appartement où Katty s'était montrée si gaie la veille. Elle était couchée. Sa gouvernante lui souriait; le docteur lui tenait la main.

La chambre s'emplissait de minute en minute d'enfans qu'elle-même avait fait demander avec instance et une volonté à laquelle son chapelain, par condescendance autant que par devoir, n'avait pu s'opposer. — On l'avait largement contentée. Autour de son lit étaient groupés ses petits compatriotes. Ils n'étaient plus aussi étourdis qu'à la fête de Boulogne. Ils comptaient deux ans de plus.

La petite malade ne souffrait pas encore beaucoup; mais le mal était fixé. — Toujours là. Elle était divine de résignation, avec ses mains rosées ouvertes sur la couverture, son regard un peu fiévreux d'éclat, sa bouche de corail, sa tête calme, moulée au milieu de l'oreiller.

Debout près d'elle, le chapelain paraissait, à la profonde consternation de son visage, avoir quatre-vingts ans. La méditation le rongeait. Courageuse et se possédant bien, sa science était en

pourparlers violens avec la mort. Dirigés de toute leur puissance vers la porte du cabinet que je lui voyais fermer tous les soirs, ses regards n'auraient pas été détournés de ce but par le passage de la foudre.

Il ne me vit pas entrer.

Katty me salua du bout des paupières comme une reine mourante, — qui s'éteint avec dignité.

Caprice bizarre! tous ses joujoux, des blocs de joujoux étaient étalés sur des tables au milieu de l'appartement.

Quand elle se fut assurée que ses petites compagnes étaient toutes venues, elle se souleva un peu et leur dit :

— Dans le ciel on n'a pas besoin de joujoux : je vous donne, Édith, tous mes cerceaux. Jouissez-en plus long-temps que moi.

Les petits légataires se regardaient sans mot dire; ils ne comprenaient pas encore la cause de cette générosité.

— John, vous accepterez mon album : plusieurs fois vous l'avez désiré sans l'obtenir. Il est maintenant à vous.

— Pourquoi cela? demanda vivement John. Je ne reçois qu'en donnant, Katty. Votre album contre sir Jack, mon singe noir.

— Mon cher John, ne vous fâchez point tant. Quand ma sœur aînée, Nelly, mourut à huit ans de la maladie qu'eut deux ans après ma sœur Glorvina, elle nous laissa à Glorvina et à moi tous ses jouets; quand Glorvina mourut il y a deux ans de la maladie que j'ai aujourd'hui, John, j'héritai à mon tour; — ne dois-je pas à mon tour aussi vous donner tout ce que je ne puis léguer à une sœur, puisque je suis la dernière de la famille? John, acceptez donc cet album.

— Katty, fit M. Anderson, vous parlez trop. Je serai forcé de prier vos amies de vous laisser en repos.

Un regard compatissant de la petite lady exprima sa suave résignation; et, pour apaiser la sévérité du chapelain, elle but la boisson que lui offrait sa gouvernante.

— Puisque M. Anderson ne veut plus que je parle, approchez un peu, dit Katty.

Et prenant sur la table qu'on avait avancée près d'elle un objet

quelconque parmi ses joujoux, elle le remettait à un enfant, et elle l'embrassait.

Anderson avait ses deux mains sur le visage. L'homme de Dieu et de la science pensait et priait.

Aucun des enfans n'avait une idée précise de la cause funeste à laquelle cette munificence était due. Insoucieux comme à leur âge, ils laissaient se dépouiller Katty, sans éprouver d'autre impression que celle d'une joie confuse. Quelques-uns seulement entre les plus âgés devinaient un mystère pénible sous ces dons faits dans un appartement silencieux que le soir remplissait déjà de son ombre mélancolique.

Anderson me fit un signe ; je me glissai dans l'alcove tout auprès de lui.

—Voici la nuit, me dit-il, l'heure des crises. Je sens que la fièvre redouble ; touchez la main de l'enfant. Pendant ce temps il alla à la porte du cabinet vitré et en revint d'un bond. Il crut que je n'avais rien vu.

— Ce n'est pas votre main, Anderson. Qui donc?

— Katty, — c'est moi. Je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans vous dire bonjour.

— Merci, — me dit-elle ; — mais nous n'aurons pas de thé ce soir.

Et sa parole s'éteignait.

— Elle delire déjà, dit le chapelain.

— Eh bien! que soutenais-je hier? Je savais fort bien où nous irions.

— Katty! — vous souffrez, parlez moins.

— J'ai fini ; — voilà, — se tournant vers moi, le seul joujou qui me reste à vous donner.

Les enfans se levaient pour partir.

— Adieu, Bella! adieu, Bridget! adieu, Felicia! adieu, Sibyl! adieu, Margery! adieu!..... — Sa voix s'épaissit et n'arriva plus à ses lèvres.

Le chapelain plaça avec autorité la main sur la bouche de la petite lady.

Le joujou qu'elle m'offrait était le portrait de sa mère peint sur

un médaillon, au revers duquel était le sien, en costume blanc; celui qu'elle avait encore sur son lit de parade et de mort.

Sa bouche ouverte, sa respiration enflammée, courte et bruyante, son œil languissant, ce portrait, portrait qui pouvait être celui de deux vivantes ou de deux mortes; ce digne ecclésiastique qui semblait, pour le dernier moment d'une lutte désespérée, réunir tous ses efforts, m'effrayèrent, m'épouvantèrent; je m'échappai, je descendis, je courus au grand air.

A la porte, j'entendis un cri. — Je l'entends encore.

V.

Quelque temps après cette scène, je me présentai à la porte de l'hôtel Brady que je trouvai fermée. L'herbe avait poussé sous la porte des écuries. L'hôtel ayant été loué pour cinq ans, le révérend Anderson en avait emporté les clefs avec lui. Je connaissais les réunions où se rendaient le dimanche les employés de la maison; j'y allai, dans l'espoir de découvrir, d'information en information, la trace de quelque domestique qui, à son tour, m'aurait appris le dénouement du drame de famille que je n'avais pas eu le courage d'attendre. Ma course fut inutile; aucun compatriote de ces domestiques ne les avait vus depuis une date antérieure à la maladie de la petite lady. J'en conclus qu'ils étaient tous partis pour l'Angleterre. Anderson, fidèle a son serment, avait parfaitement pris ses mesures en exilant les derniers témoins de l'évènement fatal. Il était même probable qu'ils avaient quitté l'hôtel avant d'en avoir connaissance. Les voisins m'en apprendraient sans doute davantage : — Tel jour, telle heure, avez-vous remarqué, demandai-je à une fruitière logée à deux pas de l'hôtel Brady, un beau convoi traîné par des chevaux caparaçonnés d'argent, plumes blanches en tête?

— Il en passe tant, mon bon monsieur, de morts riches dans ce quartier, que votre mort à plumes a pu m'échapper.

— Vous n'auriez pas vu passer non plus, le même jour, une petite bière d'enfant?

— C'est si mignon, mon bon monsieur, qu'on ne tient pas compte de ces convois-là.

— Attendez pourtant. N'y avait-il pas à votre convoi des petites demoiselles vêtues de blanc avec des roses blanches, des souliers de satin blanc, que c'était pitié par la crotte qu'il y avait?

— Katty est morte! ce convoi était le sien.

Me voyant pâlir, la fruitière me dit : C'était donc votre parente, cette colombe? Dame! chacun son tour. J'en ai perdu une aussi de quarante-sept ans. Si vous tenez, du reste, à savoir les détails de la cérémonie, demandez à Mme Dupré, la maîtresse de pension. L'enfant y était élevée, et très bien élevée encore; il faut voir comme on les fait courir sur des poutres à se casser les reins; ai de dire que ça ne les empêche pas de mourir.

Il y avait long-temps que je n'écoutais plus la fruitière. Le convoi était celui de quelque jeune pensionnaire d'une maison d'éducation de la Chaussée-d'Antin : que m'importait? Fragilité de notre ame! du moment où j'étais convaincu que mon effroi avait été une erreur, j'étais moins certain de la mort de Katty; c'est à ce prix que je me consolais; je comprenais mieux maintenant lord Brady, nourrissant volontairement sa vie d'un doute perpétuel.

Nos propres douleurs ne sont pas éternelles; celles qui nous viennent de causes étrangères doivent s'affaiblir; la nature, la raison le veut ainsi. Après un an, deux ans de souvenirs pénibles, l'image de Katty s'envola de ma mémoire comme une fleur qu'on a placée entre les deux feuillets d'un livre. La fleur pâlit, se dessèche, se détache du livre, et un beau jour le vent l'emporte en poussière. Vous souvenez-vous de tous les papillons qui vous ont charmé, par une douce matinée de printemps, à travers les hautes herbes, de toutes les ondulations du blé dans la plaine? Nous ne gardons rien du trésor de nos joies et de nos douleurs. Nous sommes des tombes.

Depuis cinq ans bien d'autres pesantes histoires d'hommes avaient pris la place de cet épisode ailé d'un enfant dans le recueil de mon passé. Je n'avais plus que de vagues réminiscences de

l'enfant, de sa figure, du docteur Anderson, de lady, de lord Brady; personne ne m'en parlait, je n'en parlais à personne.

VI.

Une soirée d'hiver, — de l'hiver dernier, — j'écoutais, assis auprès d'un bon feu, le récit familier d'un voyage en Suisse, que me faisait le voyageur lui-même, un ami, en posant tantôt son cigarre sur le bord de la cheminée pour gravir le Mont-Rigi, buvant tantôt une goutte de kirsch pour reprendre des forces à la chapelle de Malchus. Comme c'est un homme d'esprit, il racontait sans chercher à faire de l'esprit. Je puis dire que je connais la Suisse depuis que je l'ai entendu, et après avoir oublié cette contrée à force d'en lire des descriptions. Il m'a préservé du bonheur, puis-je ajouter, de visiter un pays libre.

— Qu'avez-vous enfin remarqué de plus extraordinaire dans ce pays, après le Mont-Blanc, le Montenverd et les représentans de la république helvétique ?

— Les Anglais, me répondit-il; le seul peuple qui, par sa langue, ne puisse se faire comprendre à aucun des treize cantons. Cette calamité exceptionnelle les force à recourir à une dépense ruineuse de gestes; ils usent leurs doigts; s'ils veulent seulement exprimer le désir de manger un poulet rôti, il faut, dans leur douloureuse mimique, qu'ils imitent le bruit du poulet qu'on égorge et le bruit de la broche mise en branle. Après ces méritoires efforts, le cuisinier suisse leur sert souvent un lièvre en civet.

Et beaucoup d'autres esquisses des mœurs anglaises me furent présentées par mon ami.

La moins originale n'était pas celle-ci :

Fatigué de la vie, un riche lord avait eu recours à la distraction des voyages. Telle était, du moins, la version avec laquelle on expliquait plus généralement son long pélerinage hors de l'Angleterre; mais il était à bout de supporter la torture de l'ennui

intérieur dont il était dévoré. De fait, la tristesse de son visage l'affirmait. Les mers et les continens avaient porté tour à tour sa goëlette allant de côte en côte, ses lourdes voitures broyant le pavé des villes.

— Et le nom de cet Anglais? demandai-je à mon ami.

— Mac Ferlus.

— Un lord écossais. Un instant j'avais eu l'idée que ce pouvait être....

— Ouói donc?

— Rien. — Un vieux souvenir.

— Or, cet Anglais avait parcouru l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Japon.

— Et il s'y était ennuyé?

— Et d'un ennui dont il s'attribuait la cause. Folie, se dit-il, d'aller toujours où l'on veut aller et où tout le monde est allé; car on ne va jamais que là. Quelle routine de revêtir toujours l'habit de voyage des autres, et de marcher dans leurs souliers.

John! dit-il à son intendant, vous me conduirez désormais où il vous plaira; je vous laisse le choix entre les quatre parties du monde. Seulement ne m'apprenez jamais où nous serons; peu m'importent, vous le savez, les villes et leurs habitans. Je ne parle à personne, je ne m'intéresse à rien. Roulez-moi, c'est tout ce que je vous demande.

Depuis deux ans, l'intendant de Mac Ferlus obéissait avec la plus aveugle exactitude aux ordres donnés par son maître, qui avait pu se croire en Perse, lorsqu'il avait une seconde fois traversé la Turquie, et qui s'imaginait se trouver peut-être en Allemagne ou en France, quand je le rencontrai en Suisse.

Je néglige d'autres récits, qu'un jour pour notre agrément et pour sa réputation d'écrivain, mon ami publiera dans cette *Revue* où j'achève le mien.

La barrière de l'Étoile est par sa situation la plus magnifique de toutes celles qui cernent Paris. On dirait une écluse à pic d'où s'écoulent, dans Paris, qu'elle domine, des vagues incessantes de voitures de toutes formes, de chevaux hennissans et emportés par la pente du terrain, de diligences chargées de voyageurs,

qu'effraie la splendeur étalée sous leurs regards. Au moment où on le découvre de ce point, Paris entier part, pour ainsi dire, comme une détonnation ; c'est un lever du soleil vu du haut de la montagne. Une ville se lève ; et quelle ville ! dix lieues d'arbres, dix lieues de monumens ; deux lieues de rivière ! Les Tuileries, le Louvre, Notre-Dame ! le Panthéon, les Invalides ! la Seine. Là, respire le roi. Là, huit cent mille ames ! et le soleil qui semble trop petit pour éclairer tout ça. — Sur vous, levez les yeux, l'arc de triomphe.

L'effet est colossal et unique.

Eh bien ! une petite mauvaise grille d'égout, large de dix pieds, peut-être en fer, vous sépare de ces merveilles. Il faut presque demander le cordon pour s'introduire dans la capitale de l'univers. L'octroi le veut ainsi.

Un jour j'étais là, adossé à cette grille, regardant Paris.

Un cheval s'était rangé contre la barrière, du côté intérieur de Paris, pour laisser le passage libre à une voiture de voyage, suivie d'autres voitures toutes massives de cuir noir et de roues de cuivre. Un équipage anglais.

Le cheval de la grille était monté par une jeune personne vêtue d'une amazone bleue.

La voiture passe.

J'entends une glace qui se brise. Deux mains et deux cris sortent.

Le cheval de la jeune personne recule de trois pas.

— Katty ! Katty !

— Qui m'appelle ?

— Katty ! Katty ! — fille d'Hanna ! ma fille !

Je crois que si dans ce moment le roi de France était venu à passer, lui et toute sa cour, j'aurais oublié de me découvrlr.

Prenant sa fille dans ses bras comme lorsqu'elle n'était que la petite Katty, lord Brady la souleva de terre, et il marcha quelques pas en l'embrassant ainsi.

Mais quand il la posa à terre, ce fut au tour de sa fille à le soutenir. Ils descendirent ainsi à pied les Champs-Élysées, le père appuyé sur l'enfant.

Et moi! je les suivais du regard.

Je compris alors que le spectacle de tous les monumens du monde, des capitales et des populations d'un million d'ames, ne valait pas, pour remuer le cœur, ce père et cette fille qui se rencontraient par hasard à la porte d'une ville, après huit ans d'une séparation qu'ils croyaient éternelle. Et je les vis décroître dans le prolongement des Champs-Élysées.

Le père ne me connaissait pas; l'enfant m'avait oublié.

Je ne les vis plus. — A quoi bon les revoir?

J'appris seulement que lorsque, brisés l'un sur l'autre, le père et l'enfant arrivèrent à l'hôtel, prévenue par le domestique de lady Katty, une femme était au milieu de la rue qui attendait.

— Milady! vous ici! par le Dieu tout-puissant! Hanna, dites-moi, comment vous aussi avez retrouvé notre fille!

— Milord! Dieu me pardonne mon parjure! je ne l'ai jamais quittée.

Il est superflu de dire que le révérend Anderson avait laissé Katty à Paris, comme l'endroit de la terre où l'on cache le plus facilement sa vie; et aussi inutile d'ajouter que l'intendant de lord Brady, libre de conduire son maître où cela lui plairait, l'avait mené à Paris.

C'est tout ce que je sais.

LÉON GOZLAN.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

IV.

La Cathédrale de Strasbourg.

Si jamais vous allez à Strasbourg par la route de Nancy, en arrivant sur les hauteurs de Saverne, le matin, tandis que vos compagnons de voyage, la tête enveloppée dans le collet de leur manteau, cherchent encore un dernier reste de sommeil, et que le conducteur, profondément enseveli dans le calcul mental de ses bénéfices, oublie de gourmander le postillon qui s'endort sur son fouet, au milieu de ce silence qui règne dans l'intérieur de la voiture, sur la montagne et dans les champs, vous pourriez bien être surpris tout à coup par un cri enthousiaste, un cri de joie, qui fait que toutes les têtes, mollement assoupies, se redressent, et que tout le monde se frotte les yeux. Vous interrogez la physionomie de vos voisins, et vous apercevez un jeune homme d'Alsace, qui jusque-là n'avait pris qu'une part fort modeste à vos bruyans entretiens, et qui, passant sa tête blonde par la portière, salue avec amour les beaux blés qui ondoyent dans les plaines de Saverne, et le clocher de la cathédrale de Strasbourg, qui se des-

sine comme une flèche aiguë sur l'horizon bleuâtre. La cathédrale de Strasbourg, c'est l'orgueil et la joie de tous les Alsaciens. C'est le premier monument que l'enfant apprenne à connaître, et le dernier sur lequel le vieillard arrête encore ses regards. Le pâtre, qui s'en va conduire son troupeau dans les champs de Schillig; la bonne femme de village qui s'asseoit avec son rouet dans son petit jardin d'Illkirch; le batelier qui conduit son radeau sur le Rhin, et le laboureur, que vous voyez passer gravement sur un de ses beaux chevaux, avec son chapeau à larges bords, et son grand gilet rouge si bien brodé : toutes ces bonnes gens aiment leur cathédrale, et la cherchent de loin, et se réjouissent de la revoir. Il n'y a pas un palais au monde qui puisse la leur faire oublier; il n'y a pour eux pas un signal de fete pareil aux sons joyeux de leur beffroi, descendant dans la vallée, aux chapiteaux à jour, aux tourelles dentelées, aux mille bouquets de fleurs de la cathédrale, couverte de lampions, étincelans comme une gerbe de feu, au milieu de la nuit. Une fois ce signal donné, vous verriez dans tous les villages, sur toutes les collines, les groupes joyeux se réunir, les brandons de fete s'allumer; au bout d'une heure, l'Alsace est inondée de feux de joie, au milieu desquels la cathedrale elève sa tête gigantesque et sa pyramide flamboyante.

Heureux l'enfant de l'Alsace qui revient d'un pays étranger, quand de loin son œil découvre le dôme de sa cathédrale! Il sait que là tout près est sa maison, sa famille. Il oublie l'espace qui lui reste à franchir, et revit au milieu des siens, long-temps avant de pouvoir se jeter dans leurs bras. C'est comme l'habitant des Alpes qui aperçoit la cime de ses forêts, comme le marin qui voit poindre, au retour, le phare de sa ville natale. Mais pitié à celui que le sort emmène en exil, si, au milieu de ses regrets, de son isolement, il rencontre, par hasard, l'image de ce monument autour duquel s'elève la demeure de ses amis et celle de son père. Un jour, dans une petite ville de la Hollande, je regardais les cartons d'un marchand de gravures. Un homme en cheveux blancs vint se placer auprès de moi, et se mit à parcourir d'un air assez distrait les dessins étalés devant nous. — Tenez, dit le marchand, voici le dôme des Invalides. Le vieillard se retourna vivement, et devint

plus attentif. — Voici le palais du roi Stanislas, à Nancy. Voici la cathédrale de Strasbourg (*Hier is de hoofdkerk van Straasburg*).— Donnez, s'écria le vieillard. Il saisit la gravure en tremblant, la paya, et tandis qu'il la regardait, la tête baissée, deux grosses larmes roulèrent sur ses joues,

A l'histoire de l'église tient toute l'histoire de l'homme et toute l'histoire du pays. La grande porte de bronze s'ouvre pour l'enfant qui vient de naître, comme pour le vieillard qui vient de mourir. Au-dessus de ses arceaux pompeux, flotte le drapeau de la victoire; au milieu de sa nef mystérieuse, se dresse le catafalque de mort. Hélas! combien d'amers regrets, de douleurs sans espoir, se sont épanchés en silence dans une de ces obscures chapelles retirées à l'écart, avec une image de la Vierge au-dessus d'un simple autel, et de vieux vitraux coloriés aux fenêtres! et combien de jeunes fiancées, le sourire sur les lèvres, la fleur d'oranger sur la tête, ont trouvé plus de joie dans leur amour, plus de confiance dans leur bonheur, au milieu d'un de ces édifices solennels qui semblaient leur servir de rempart contre les orages de la vie! L'église s'attendrit comme une mère à toutes nos souffrances, s'épanouit à toutes nos joies, et pourtant il y règne un caractère d'immuabilité terrible. Nous nous en allons tous l'un après l'autre sur cette nef où s'agenouillaient nos pères, et la nef reste. Le même autel nous reçoit dans nos jours de triomphe et dans nos jours de deuil; et le même chœur répond aux versets joyeux du *Te Deum*, et aux soupirs du *Dies iræ*.

Que si l'humble enceinte d'une église de village rappelle tant de douces et mélancoliques idées, combien de souvenirs sont attachés à cet autre édifice, œuvre d'art merveilleuse, siége d'un évêché, métropole d'une grande ville!

Pendant l'espace de treize siècles, on ne pourrait pas faire l'histoire d'Alsace sans faire en même temps celle de ses évêques. A une époque où la question de suprématie religieuse se débat violemment contre le pouvoir temporel, l'évêque est placé au milieu de cette ville libre, impériale, de Strasbourg, comme la papauté au milieu des républiques italiennes, des bourgeoisies orgueilleuses de la Flandre, et des communes de France. Même tendance de

part et d'autre, mêmes luttes. Le pape défend les priviléges de la tiare; l'évêque combat pour les prérogatives de son chapitre; le pape excommunie l'empereur, l'évêque excommunie ses échevins. Il y a deux grandes idées en mouvement, deux bannières se lèvent sur le monde chrétien, et autour de ces deux bannières vous verrez toujours se rallier les mêmes auxiliaires. Le signal du combat part du Vatican, et se répète dans tous les royaumes, dans toutes les principautés, dans toutes les villes. La bourgeoisie s'arme pour l'empereur, l'évêque s'arme pour le pape.

C'est que c'étaient tous de hauts et puissans seigneurs, que ces évêques de Strasbourg, tous jaloux de leur autorité, et fiers de leur noblesse. « Parcourez cette longue suite de prélats, dit Grandidier, vous compterez presque autant de fils des anciens ducs d'Alsace que d'évêques, tous appartenant à la tige ou aux branches de l'auguste et ancienne maison d'Habsbourg. Les plus illustres maisons d'Allemagne se font honneur d'avoir donné des évêques à Strasbourg. La race de Charlemagne, les ducs de Franconie, de Souabe et de Luxembourg, les princes du sang de Bavière, de Brandebourg, de Lorraine et d'Autriche, les Manderscheid et les Fürstenberg, se sont fait gloire d'être placés sur le trône de cette église. »

Le chapitre marchait dans les mêmes voies de dignité aristocratiques. Parmi les trente chanoines qui le composaient, on pouvait en admettre, il est vrai, neuf qui ne fussent pas nobles. Mais les pauvres plébéiens devaient se résoudre à n'occuper partout que la dernière place. Les premiers s'appelaient *chanoines prélats*, et ceux-ci n'avaient droit qu'au titre de *maître* (magister). Les premiers prenaient les meilleures prébendes, et s'en allaient souvent visiter leurs terres au lieu d'assister aux offices. Les autres recevaient dans toutes les immunités la portion la plus maigre, et ne devaient pas manquer de se trouver à l'église aux heures prescrites. Peu à peu, la distance placée entre ces deux classes de chanoines, s'élargit encore plus. Les nobles formèrent exclusivement le *grand chapitre*; les plébéiens le *grand chœur*. Les fils d'anciennes familles obtinrent des canonicats, sans être astreints à aucun devoir régulier, souvent même sans être promus aux ordres sacrés, et les

offices furent chantés par neuf pauvres clercs qui remplissaient les fonctions de chanoines effectifs. Aussi disait-on, au moyen-âge, que le chapitre de Bâle était le plus gai; celui de Spire le plus dévot; celui de Cologne le plus riche; mais celui de Strasbourg le plus noble.

C'est à l'aide de ces chanoines nobles que l'évêque soutenait ses prétentions contre l'*ammeister*, contre le sénat et les bourgeois de Strasbourg. Ces prétentions n'avaient pas seulement pour but la défense d'un droit religieux. Elles se renouvelaient à tout instant à propos d'une nomination d'échevin, d'un droit de péage; et quand la lutte en était venue à un certain degré d'irritation, l'évêque ne se contentait pas d'avoir recours aux armes spirituelles, il faisait sonner aussi la trompette de guerre, et montait à cheval l'épée à la main.

Vers le milieu du XIIIe siècle, la ville de Strasbourg, profitant de l'anarchie qui s'était élevée en Allemagne après la mort de l'empereur Conrad IV, résolut de s'affranchir de l'espèce de tutelle que ses évêques avaient presque toujours exercée sur elle. Elle voulut avoir de nouveaux statuts, nommer elle-même ses magistrats, régler la perception des impôts; et pour se donner un appui dans les réformes qu'elle tentait d'établir, elle conclut un traité d'alliance avec Cologne, Spire, Bâle, Worms, Mayence et plusieurs autres villes qui se trouvaient comme elle placées sous le même joug, et voulaient conquérir la même liberté.

Tout cela ne convenait guère à l'évêque de Strasbourg, qui voyait s'en aller ainsi une bonne part de ses plus belles prérogatives. Il réclama, on ne tint compte de ses réclamations. Il lança l'interdit sur la ville. La ville trouva des prêtres qui lui dirent la messe en dépit de l'acte d'excommunication. Il fit de nouvelles menaces, assembla quelques troupes, les citoyens exaspérés s'en allèrent dévaster un de ses châteaux. Cette fois, le brandon de discorde était jeté entre les deux partis, la guerre était déclarée. L'évêque appelle à son secours l'archevêque de Trèves, l'abbé de Saint-Gall, celui de Marbourg, le landgrave d'Alsace et plusieurs comtes. La ville sonna le beffroi, arma ses citoyens, et prit pour

les commander le landgrave Rodolphe de Habsbourg, qui fut depuis empereur d'Allemagne.

Le 8 mars 1262, les deux armées se rencontrèrent à une lieue de la ville. L'évêque n'avait pas moins de trois cents hommes à cheval, presque tous nobles, et cinq mille fantassins. Lui-même marchait à leur tête, et leur prédisait la victoire. Les Strasbourgeois s'avançaient sous les ordres de leur brave général, avec moins de présomption et d'audace que leurs adversaires, mais avec plus de fermeté. Le combat s'engage, un combat acharné. L'évêque est vaincu, son frère tué avec soixante gentilshommes, et les Strasbourgeois rentrent en triomphe dans leur ville avec quatre-vingts nobles qu'ils emmènent prisonniers.

Une guerre plus déplorable encore fut celle que Strasbourg eut à soutenir plus tard contre l'évêque Guillaume de Diesth. Il avait dilapidé les revenus de l'évêché, engagé ou vendu la plus grande partie des biens de l'église. Il marchait à grands pas à sa ruine. Les magistrats de Strasbourg le firent arrêter. De là grande rumeur dans la chrétienté. Le concile assemblé à Constance excommunie la ville. Les Strasbourgeois remettent leur prisonnier entre les mains d'un envoyé de l'empereur, mais ils sont obligés de payer une amende de 50,000 florins. Plus tard, l'évêque rentre dans son diocèse, avec un désir ardent de se venger, et voilà des batailles en rase campagne, des châteaux incendiés, des villes ravagées, une guerre qui dure douze ans.

Heureusement que tous ces évêques n'avaient pas l'humeur aussi guerrière que Geroldseck, ni le caractère aussi prodigue que Guillaume. Il en est qui ont laissé de sages institutions et fondé de beaux édifices, et l'art doit un tribut de reconnaissance à l'évêque Werner, qui en l'an 1015 posa la première pierre de la cathédrale que nous admirons aujourd'hui. Une ancienne tradition rapporte que cette cathédrale fut bâtie en 510, et que Charlemagne se plut à l'enrichir et à l'orner. En 1007, elle fut frappée de la foudre, et il ne resta que le chœur. Le bâtiment commencé par l'évêque Werner fut achevé en 1275. On voulait y ajouter deux tours. Ervin de Steinbach en donna le plan et l'on se mit à l'œu-

vre. C'était un temps de foi. Pendant de longues années, disent les chroniques, on vit jusqu'à cent mille hommes travailler à cet édifice. On leur donnait du pain, quelques racines, et ils couchaient sur la terre nue, mais ils gagnaient des indulgences. Jamais la ville, ni l'évêché, ni la province, n'eussent pu suffire aux frais d'une telle construction. Mais le prêtre était là pour encourager les ouvriers. Le prêtre ministre de Dieu, leur promettait pour tant d'années de travaux dans ce monde, tant de siècles de miséricorde dans l'autre, et ces hommes de foi, dans leur espérance naïve, appelaient leurs femmes et leurs enfans à participer à cette œuvre de salut. Chaque pierre qu'ils soulevaient était baignée de leurs sueurs, ou arrosée de leurs larmes de repentir; chaque colonnette taillée avec tant de soin avait reçu la confidence des secrets de leurs cœurs. D'année en année, ils voyaient la tour de leur cathédrale s'élever comme un monument d'amour et d'expiation, et il leur semblait que toutes ces fleurs, toutes ces ogives, pourraient un jour plaider leur cause devant le ciel. C'était aussi un temps de régénération pour l'art et la poésie. De tous côtés, les confréries d'architectes s'en allaient bâtissant des temples à Dieu, et des châteaux à la châtelaine. Les hymnes de l'église se chantaient avec plus de pompe et d'harmonie, et la lyre des minnesingers répondait des bords du Rhin à la lyre des troubadours que l'on entendait résonner dans le beau pays de Provence. Tout le moyen-âge s'éveillait avec une ame jeune et candide, avec une vie d'art, d'amour et de foi. La poésie couvrait de fleurs son berceau, et la religion l'éclairait de son flambeau. Il y avait dans tout le monde chrétien, unité de pensée, et unité de but. Ce que le poète exprime dans ses vers, le peintre l'exprime avec sa palette et le sculpteur avec son ciseau. Pendant que Dante écrit sa *Divina commedia*, Cimabuë peint ses têtes de Vierge, Ervin de Steinbach bâtit sa cathédrale.

Le plan du grand architecte n'a, comme on le voit, pas été fini; il devait y avoir deux tours parallèles élevées sur le portail de l'église, il n'y en a qu'une. L'œuvre du maître était bien calculée sous son point de vue le plus beau et le plus grandiose; mais la

foi n'a pas duré assez long-temps pour la mettre à exécution. Maintenant il faudrait, comme un poète anglais le disait de la cathédrale de Cologne, il faudrait des anges pour l'achever :

O for the help of angels to complete
This temple — Angels governed by a plan
How gloriously pursued by daring man.

Ervin avait commencé son travail en 1227. Il mourut en 1318, laissant à son fils Jean la glorieuse tâche qu'il avait entreprise. Vingt ans après, son fils mourut aussi. Mais toute la famille d'Erwin était dévouée à l'art. Le génie du père passait comme un héritage dans l'ame de ses enfans. Après lui, après Jean, ce fut sa fille Sabine qui se mit à la tête des tailleurs de pierres, des ouvriers, et continua ce plan gigantesque dont on commençait à comprendre les merveilleux détails. C'est elle qui a sculpté cette statue de la Vierge que l'on aperçoit sur le portail, avec une couronne sur la tête, un calice dans la main droite et une croix dans la main gauche. Mais la vie de Sabine ne suffit pas encore pour achever l'œuvre religieuse de l'Alsace. Elle et son père Ervin, et son frère furent enterrés dans l'église. Tous trois reposent dans ce magnifique tombeau qu'ils s'étaient construit, comme des rois d'Égypte dans l'enceinte de leur pyramide. Après eux vint l'architecte Jean Hültz, de Cologne, qui conduisit la flèche jusqu'à la couronne. Enfin, l'édifice fut terminé en 1439, c'est-à-dire 424 ans après qu'il avait été commencé.

Alors les croyances religieuses du peuple n'étaient déjà plus ni aussi candides, ni aussi fermes qu'autrefois. Pour pouvoir entreprendre l'autre tour, comme Ervin l'avait conçu, il eût fallu faire reculer le monde de deux siècles. Le vent de la rébellion à l'autorité sacerdotale commençait à souffler ; l'imprimerie allait éclore avec tous ses prodiges, au pied même de cette cathédrale (1), et l'ère de la réformation avançait à grands pas.

(1) C'est à Strasbourg, sur la place du collége, que Gutenberg inventa et mit pour la première fois en usage les caractères mobiles. Les recherches bibliographiques de Schœpflin, Oberlin, et de M. de la Serna Santander, auteur du Die-

Quatre-vingts ans plus tard cependant, la métropole de Strasbourg resplendissait d'un grand éclat. De grandes fêtes s'y préparaient, et le peuple se pressait dans sa large nef pour prier, comme autrefois il accourait au pied de ses murailles pour les construire. Ce qui occasionait ce redoublement de ferveur, c'était l'arrivée du légat de Rome chargé de la vente des indulgences. Je sais combien ce mot d'indulgence a déjà soulevé de récriminations. Je ne prétends pas renouveler l'une de ces satires lancées mille fois contre la papauté, je ne veux que rapporter un fait. En 1518, on vit arriver à Strasbourg, dans un magnifique carrosse traîné par quatre chevaux, le cardinal délégué par le pape pour recueillir les dons des fidèles. Il était escorté de vingt hommes à cheval, et suivi d'une lourde voiture attelée de huit mulets, dans laquelle était enfermé le trésor qu'il avait amassé le long de la route. Il prêchait, et distribuait à tous ceux qui voulaient bien payer leur tribut, les billets d'indulgence du souverain pontife. Graces à ces indulgences, quiconque avait été frappé d'anathème par le prêtre, rentrait dans la communauté chrétienne. Il y avait absolution entière pour toute infraction aux commandemens de l'église, pour tout acte de violence même envers un ecclésiastique, à l'exception cependant des prélats, pour l'oubli des devoirs de chrétien, pour le meurtre, en un mot pour toute espèce de péché. On était dégagé de ses vœux et libre d'enfreindre ses sermens, pourvu qu'on ne portât préjudice à personne. Enfin, on pouvait s'exempter de jeûner, fréquenter moins souvent les églises, et acquérir cependant, par le seul fait des indulgences, autant de mérite aux yeux de Dieu que d'autres s'en acquéraient par la rigide observation des pratiques religieuses (1). En même temps que les prêtres expliquaient avec emphase toute cette longue suite d'avantages attachés à la bulle du pape, on exposait à la porte des églises,

tionnaire bibliographique du xve siècle, ne laissent aucun doute à cet égard. Une souscription a été ouverte cette année à Strasbourg pour élever un monument à Gutenberg, devant la maison même qu'il a à tout jamais illustrée par son invention.

(1) Beitreage zu der Geschichte der Reformation von A. Jung, tome 1. Strasbourg, 1830.

auprès des confessionnaux, une lettre imprimée en gros caracères avec deux figures de chaque côté. « D'un côté, disent les chroniques alsaciennes, on voyait Jésus-Christ sans vêtement, remuant les feux du purgatoire avec une croix, et renvoyant ceux qui en sortaient vers le pape, assis sur un siége en habits pontificaux et ayant en face une lettre d'indulgence. Devant lui se tenaient à genoux plusieurs empereurs, rois, cardinaux, évêques et autres; derrière lui, un sac d'argent, plusieurs captifs délivrés rendant grace au pontife et suivis de prêtres payant leur rançon au Turc. On apercevait aussi des captifs au fond des puits profonds, fermés de grilles de fer; hommes, femmes, enfans, faisaient d'horribles contorsions. Ceux qui voyaient ce triste spectacle pleuraient et donnaient l'argent à pleines mains (1). »

Il est facile de concevoir l'influence que devaient avoir sur un peuple encore ignorant et superstitieux des promesses aussi splendides, et combien les bonnes gens des villages d'Alsace qui assistaient à ces prédications devaient s'estimer heureux de pouvoir, pour une modique somme d'argent, sauver leurs parens et se sauver eux-mêmes de la damnation éternelle. Aussi le cardinal s'en alla-t-il de Strasbourg avec des coffres bien remplis.

Mais Luther était là bas dans son couvent de Wittenberg, qui commençait à discuter en lui-même l'efficacité de ces indulgences et qui allait bientôt agiter toute l'Europe avec ses protestations.

La réforme s'introduisit en Allemagne degré par degré, sans beaucoup de violence, d'abord parmi le peuple, et puis parmi quelques prêtres. On échangea, il est vrai, maint grossier pamphlet. Thomas Mürner, le défenseur du catholicisme, lança d'amères satires contre ses adversaires, et ses adversaires lui répondirent. Il y eut, pendant plusieurs années, bataille de plumes, bataille d'injures, en prose et en vers; mais jusqu'à la guerre des paysans, jusqu'à l'entrée du duc de Lorraine en Alsace, le sang ne fut pas répandu. Les principes de Luther, soutenus par quelques hommes énergiques, s'en allaient de ville en ville, de maison en maison; ils s'insinuaient dans le cœur de l'ouvrier, du mar-

(1) Notices sur Strasbourg, par M. Hermann.

chand, du pasteur, puis dans celui de leur frère, et dans celui de leurs voisins. Sans avoir tiré l'épée, sans tumulte, sans rumeur, un beau jour l'Alsace se réveilla protestante. Ses églises avaient changé de face, ses hymnes se chantaient en allemand, se prêtres étaient mariés. L'évêque en était encore à réfléchir aux moyens d'arrêter les progrès de la réforme, que déjà la réforme était faite; on lui laissa cependant son palais, ses revenus, son chapitre, mais les membres vinrent le prier de céder la cathédrale au nouveau culte; on avait mis, dans l'assemblée des échevins, l'abrogation de la messe aux voix, et l'abrogation de la messe avait été prononcée à la majorité de cent quatre-vingt-quatre votans sur deux cent soixante et dix-neuf.

Oh! ce fut un triste jour pour la vieille cathédrale que celui où l'on vint, au nom du sénat protestant, lui enlever ses images de saints et ses reliques. On remplaça la statue de la Vierge par une table toute nue; on la dépouilla de ses grands tableaux, et puis adieu l'éclat de ses cérémonies, adieu ses grandes solennités toutes resplendissantes d'or, toutes parfumées d'encens, ses prêtres avec leur longue chape, et ses enfans de chœur avec leurs blancs surplis. Il y eut, il est vrai, un retour de prospérité pour le catholicisme, quand Charles-Quint luttait contre les principes de Luther et les confédérés de Schmalkalden; mais la main du monarque dont le royaume s'étendait sur les deux hémisphères, ne fut pas assez forte pour réprimer le mouvement général des esprits. Il fut obligé de céder; le protestantisme l'emporta.

L'église d'Ervin de Steinbach ne recouvra son ancienne gloire que sous le sceptre de Louis XIV. En 1621, quand l'Alsace fut réunie à la France, il ne restait pas à Strasbourg, plus de 1500 catholiques; mais le roi les protégeait, et leur nombre s'accrut. Les portes de la cathédrale s'ouvrirent de nouveau pour eux; l'autel reprit sa parure, le chœur ses cérémonies, les beaux dais en soie se balancèrent au-dessus de la nef, et les vieux vitraux s'émurent au son des hymnes latins.

Tout cela dura jusqu'à la révolution de 1789. Alors vint un orage mille fois plus terrible que tous ceux que la pauvre cathédrale avait jamais essuyés. On ne se contentait plus d'abroger la

messe, on abrogeait le christianisme. L'église épiscopale devint le temple de la Raison; ses vases d'or furent brisés, ses ornemens vendus, ses prêtres proscrits; c'était la désolation des désolations. Quand on eut bien profané, pillé, foulé aux pieds tout ce qu'il y avait dans le sanctuaire et dans la sacristie, on s'aperçut qu'au-dehors, le long du portail, sur la façade et sur les côtés, il y avait encore une armée de saints et d'apôtres. Le regard des propagandistes en fut choqué: ils crièrent au jésuitisme, et, par arrêté de Saint-Just et Lebas, on abattit les patriarches de la Bible qui se reposaient là tranquillement sous leur arceau gothique, les vierges avec leur palme à la main, les martyrs avec leurs instrumens de supplice. On avait déjà découronné les trois statues équestres de Clovis, Dagobert et Rodolphe de Habsbourg. Plus tard on trouva que ces pauvres innocentes statues, la tête ainsi dépouillée de leur diadème de pierre, présentaient encore un caractère trop séditieux, on les fit descendre avec les autres; et, comme à cette époque on marchait de progrès en progrès, un jour l'arithméticien Teterele vint au milieu de son club proposer très sérieusement de démolir la flèche de la cathédrale, attendu qu'elle blessait l'égalité. Il est vrai qu'à cette époque les idées d'égalité étaient si ardentes, et la haine des rois allait si loin, qu'à une table d'hôte, un brave Alsacien n'osait plus demander des reines-claudes; il priait son voisin de vouloir bien lui faire passer des *citoyennes-claudes*.

Aujourd'hui la cathédrale de Strasbourg est, comme toutes les cathédrales sous le poids de cette indifférence religieuse, de ce calme plat, mille fois plus redoutable peut-être que les coups de vent et les vagues en rumeur. Le temps des grandes révolutions est passé pour elle, mais aussi celui des grandes fêtes. On respecte ses saints et ses apôtres, mais on ne vient plus les encenser. On ne parle plus d'abattre sa haute tour, ses statues de rois et de patriarches, mais pour qu'elle ne s'écarte pas trop du niveau actuel de notre civilisation, au moment où j'écris, les ouvriers la revêtent de la livrée bourgeoise, ils la badigeonnent.

Chaque année, il lui arrive cependant encore deux évènemens. A l'époque où la saison des eaux de Bâle recommence, le jeune

dandy du boulevard de Gand, le touriste anglais, le grand-seigneur italien, le petit prince allemand, et peut-être quelque senor gobernador d'une ville d'Espagne, font arrêter leur voiture sur la place de la cathédrale, descendent gravement, tirent un élégant lorgnon de leur poche, toisent le portail et le clocher du haut en bas, et pendant les deux ou trois minutes que dure cette intéressante étude, vous pouvez entendre une conversation entrecoupée à peu près en ces termes: *C'est charmant! — Sur ma foi, c'est plus beau que Notre-Dame. — Oh! pretty, — very pretty*, s'écrie le touriste. Puis vient l'Italien qui pousse une grande et pompeuse exclamation, puis l'Espagnol qui peut-être fera un signe de croix.

L'autre évènement qui menace chaque été la cathédrale de Strasbourg est moins récréatif. L'orage gronde sur sa tête, et le tonnerre en passant lui enlève tantôt la moitié de sa couronne, tantôt une partie de sa balustrade. Le lendemain toute la ville s'éveille en rumeur. La cathédrale a été déchirée, lézardée. On monte précipitamment les marches d'escalier qui conduisent à la terrasse, on observe le dégât, puis le conseil municipal appelle ses architectes, qui dressent leur plan, établissent leur dessin, et en voilà pour sept ou huit ans à réparer les ravages que la foudre a faits en une nuit. Notez que Franklin a inventé, il y a un siècle, le paratonnerre. Mais il y a de bons bourgeois de Strasbourg qui disent que la cathédrale est elle-même un excellent paratonnerre, et que si la foudre ne tombait pas sur la tour, elle tomberait sur leurs maisons.

Maintenant que je vous ai expliqué de mon mieux les diverses phases historiques par lesquelles le monument d'Ervin de Steinbach a passé, ne croyez pas que je songe à vous donner la description de cette cathédrale. J'ai été de longues heures en contemplation devant ce portail. J'ai visité maintes fois ses chapelles et sa grande nef. Je connais toutes ses niches de saints, tous ses apôtres debout sous leur pavillon de pierre, toutes ses vierges et ses gracieux symboles. Mais plus j'ai observé cette œuvre merveilleuse dans toute la majesté de son ensemble, dans toute la finesse de ses détails, plus je me suis senti impuissant à la dépeindre. Un jour, quand vous aurez lu quelques œuvres mystiques du

moyen-âge, rêvez les voûtes profondes de l'église qui s'ébranlent à la voix du prêtre, rêvez les chapelles mystérieuses avec leurs vitraux de pourpre et d'azur, et les majestueux arceaux, où votre cœur se sent saisi d'un sentiment indéfinissable de crainte et de piété; rêvez les armées d'anges et de prophètes échelonnés les uns sur les autres, ceux-ci avec leur livre en main, ceux-là à genoux les mains jointes, et vous ne saurez pas encore tout ce que renferme la cathédrale de Strasbourg. Un autre jour, quand vous aurez lu quelque histoire de fée ou de péri, rêvez les balcons dentelés, les chapiteaux avec leurs broderies, les ogives qui se courbent et s'enlacent comme des rameaux d'arbres, les freles colonnettes que l'on tremble de voir tomber au moindre souffle, et qui restent là immobiles depuis des siècles. Rêvez tous ces bouquets de fleurs élevés sur une pyramide dans les airs, toutes ces capricieuses arabesques, toutes ces pierres qui s'amollissent, se creusent, se façonnent au gré de l'artiste, et vous ne saurez pas encore tout ce qu'il y a d'admirable et de varié dans la cathédrale de Strasbourg.

Pour moi, au lieu d'essayer inutilement de vous la décrire, j'aime mieux vous faire passer par une de ses portes latérales et vous conduire sur la terrasse. Il y a là à la place même où devait s'élever la seconde tour, une maison habitée par le gardien de la cathédrale, et, grace à ce gardien qui est à la fois marchand de tabac, aubergiste, maçon, il se passe de temps à autre un singulier spectacle. Les soldats viennent ici fumer du tabac de la régie et boire de la mauvaise bière; les curieux s'asseoient au bord de la balustrade pour observer la flèche ou le paysage, et les étrangers, jaloux de léguer un souvenir à la postérité, font graver en toutes lettres leur nom sur les dalles de la plate-forme. Du matin au soir, on boit là haut, on fume, on crie, on blasphème, on parle de guerre et d'amour, on conduit la jeune Alsacienne entre les colonnes du clocher, et l'on échange avec elle des serremens de main, voire même des baisers. L'aubergiste se fâche contre les soldats qui le paient mal; les soldats cassent les cruchons de bière, et jettent les assiettes par-dessus la balustrade. Tout cela se passe au-dessus de la nef de l'église. Là est le tumulte de la

tour de Babel, et à quelques centaines de pieds plus bas, le prêtre dit la messe, et le peuple s'agenouille dévotement pour l'entendre. J'ai vu bien peu de voyageurs échapper à la naïve tentation de se faire inscrire au haut de ces murailles. Il est vrai qu'il n'en coûte pas cher. Pour vingt centimes par lettre, le gardien de la cathédrale grave votre nom sur la pierre et le livre à l'immortalité. Je crains seulement qu'un de ces jours il ne faille en effacer un grand nombre, afin de faire de la place pour d'autres, car les quatre côtés de la tour, les bancs où l'on s'asseoit, la table et la balustrade, sont entièrement couverts d'inscriptions. Cette terrasse est le grand livre où toute la gent voyageuse a mis son nom depuis des siècles. Il s'y trouve des soldats de la guerre de trente ans et des réformateurs, des financiers et des artistes, des hommes du nord et du midi, Grimm et Mozart, Goëthe et Voltaire.

Voltaire a peut-être médité là haut l'une de ses satires contre l'église. Quant à Goëthe, il y venait jeune homme enthousiaste moduler ses premiers vers, rêver à son Faust. Il s'asseyait en face de cette tour gigantesque, et il construisait l'autre tour dans sa pensée. Le soir, quand il pouvait échapper à la folle étourderie de ses compagnons, il venait se reposer là haut, et son regard cherchait peut-être dans le lointain les vertes prairies de sa chère Allemagne, ou le vallon de Sesenheim habité par Frédérica (1). C'est que nul paysage n'est plus large et plus riant que celui que l'on découvre du haut de cette terrasse. A votre droite apparaissent les montagnes des Vosges avec leurs cimes aiguës environnées de ruines et de vieux châteaux; à gauche, la Forêt-Noire avec ses longues lignes toutes bleues, vagues, et quelquefois voilées par les nuages; puis le Rhin qui tantôt descend dans toute sa majesté, tantôt se cache derrière une forêt, et ne vous apparaît plus que comme un lac; puis l'Ill qui serpente mollement à travers les prairies, emportant sur ses flots argentés la nacelle du pêcheur. Autour de vous s'étalent avec une grace et une varieté infinies, et ces villages d'Alsace si propres, si élégans, et ces riches vallées couvertes d'arbres à fruits, et ces *villas* champêtres; l'île Jars avec

(1) Wahrheit und Dichtung.

son rideau de tilleuls, sa riante maison blanche, ses verts enclos; Graffenstadt avec ses fraîches retraites, ses bois semés le long de la rivière, ses champs entrecoupés de ruisseaux. Vous promenez de tous côtés un regard avide et curieux. Vous ne quittez un point de vue que pour en voir aussitôt reparaître un plus beau. Votre imagination ne se lasse pas d'errer à travers ces montagnes pittoresques et ces vallées silencieuses. Vous êtes là haut, tout seul, loin des importuns, loin du bruit, élevé dans les airs, planant dans l'espace. Tout ce que vous voyez semble vous sourire; tout cet immense paysage est à vous; et lorsque enfin il faut s'arracher à cette muette rêverie pour redescendre dans la rue et regagner son auberge, on se surprend à envier cette humble maison du gardien qui peut contempler chaque matin ces montagnes, et les contempler encore chaque soir.

X. Marmier.

AMITIÉ.

AU PRINCE E. M.

Avez-vous quelquefois, pendant la nuit sereine,
Regardé l'oiseau blanc qui passe sur les eaux?
La mer est son pays, la Liberté sa reine;
Son palais est un nid flottant dans les roseaux.

Il descend en spirale, et, frémissant de joie,
Dans l'onde illuminée il se mire un moment;
Et puis, comme un vautour altéré de sa proie,
Il part, droit devant lui, sur le clair élément.

Où va-t-il?... Dieu le sait. Comme rien ne l'arrête,
Comme son aile est jeune et vive, il va toujours,
Insoucieux du vent, des cris de la tempête,
Tant qu'il peut effleurer les flots verts, ses amours.

Oui, mais la plume est faible et la mer est sans bornes!
L'oiseau perd sa vitesse et gémit... L'océan
Roule et déroule encor ses solitudes mornes;
La belle onde d'azur n'est qu'un gouffre béant.

Alors il se débat, le voyageur, il nage,
Et la vague le porte à la vague en hurlant;
Dans les grands plis de l'eau vient s'abîmer l'orage;
Toute la mer se lève et bat le ciel croulant.

Adieu, l'oiseau du bord! adieu, plumes superbes,
Brise amoureuse à qui l'on jetait un soupir,
Nid de fleurs oublié parmi les hautes herbes,
Patrie, à qui l'on pense au moment de mourir!...

Adieu. — Quand un navire aux vergues étendues,
Traverse les courans et les pâles éclairs,
Audacieux, livrant sa chevelure aux nues...
L'oiseau s'élance; — et lui, l'emporte dans les airs.

Oh!... la mer c'est le monde en ces jours de tourmente,
Et l'oiseau qui sombrait et qui s'est appuyé,
C'est moi, roulé long-temps par la vague écumante.....
Et le navire, enfin, c'est vous, c'est l'amitié.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

CHRONIQUE.

Le rapport de M. le comte Portalis a été en aide aux nouvellistes de la semaine; il a seul défrayé, et pendant cinq jours consécutifs, les colonnes des grands et des petits journaux. Ce réquisitoire de M. Portalis n'est pas encore terminé. Vendredi dernier, *le National* contenait à son sujet une lettre fort vive de M. Voyer-d'Argenson, adressée à M. Portalis; ce même journal citait en outre quelques paroles de Bonaparte à M. Portalis, plus dures mille fois que la lettre de M. Voyer-d'Argenson. Les feuilletons, enfans badins et folâtres, ont fui devant ce terrible rapport; M. Janin lui-même s'est fait grave en cette mémorable semaine pour nous entretenir des *Chants du crépuscule*. Tout a été sérieux jusqu'au projet arrêté de reprendre *Nina*, ce ballet sentimental sur lequel M. de Saint-Victor, auteur du poème de *l'Espérance*, écrivait jadis d'assez mauvais vers. Le ballet de *Nina* faisait pleurer, on le sait, les belles dames qu'Isabey, le peintre de miniatures, entourait encore en 1811 de gazes flottantes et de nuages en émail rosé; le ballet de *Nina*, par la couleur même de son sujet, la grace intime de sa danse, et cette vague tristesse répandue sur tous ses détails, tenait pourtant à cette époque même du genre romantique; il trouva d'aussi nombreux opposans que *l'École des Femmes*, de Molière. Aujourd'hui, et malgré le talent de Mlle Noblet, qui cherche à égaler dans ce rôle Mlle Bigottini, dont nos pères nous ont tant parlé, ce ballet de *Nina* produit peu d'effet; il a l'air d'une *passacaille*. Le nom de passacaille désignait jadis en musique une danse très grave, à une

seule personne, sur un air lent à trois temps; Louis XIV, chaussé d'un brodequin comme Beauchamp, dansait cette danse à Versailles. Le ballet de *Nina* nous a fait l'effet de ce grand pas du grand roi, pas exécuté par une seule personne; *Nina* avait l'air d'être donnée pour Mlle Noblet. Mlle Noblet a mimé ce rôle avec un vrai sentiment de crainte; et en effet, les deux Instituts s'étaient ren lus en corps à l'orchestre pour juger ce soir-là de cette reprise académique. Les roses et les bosquets de l'Opéra ont quelque peu jauni depuis que *Nina* vint y pleurer pour la première fois; les arbres en détrempe ont pleuré même à leur tour, les bancs de gazon et de charmilles se sont écaillés comme des enseignes. Il ne fallait rien moins que la présence des deux Instituts et la science de Mlle Noblet pour rajeunir tout cela. Les habits de généraux français en bas de soie et en culottes blanches ont fait rire, mais la pantomime de Mlle Noblet a sauvé *Nina*, cette antique statue du palladium que l'on fera bien pourtant de cacher aux yeux profanes.

Le début de Mlle Varin, dans le rôle mimé de *la Bayadère*, excluait d'avance toute idée de lutte avec Mlle Taglioni; le public n'en a que mieux apprécié la grace expressive de cette jeune danseuse. L'engagement de Mlle Varin à l'Académie royale de musique était un acte de justice; l'Opéra de Londres a cette fois échoué dans cette importante négociation.

En tête du concert donné par l'Opéra, et dans lequel s'est fait entendre M. Old-Bull, violoniste distingué, M. Halevy, l'auteur de *la Juive*, avait placé une introduction qui ne peut manquer de donner un nouvel attrait à l'opéra de la *Juive*, auquel elle est destinée; elle a été vivement applaudie.

Ce concert et l'inauguration de *Norma* aux Italiens forment la chronique musicale de cette semaine. Pendant que les Bouffes et l'Opéra sonnaient leurs fanfares, les petits théâtres, jaloux de leurs grands voisins, faisaient feu des quatre pieds. Quelle profusion de chefs-d'œuvre, bon Dieu! *Zazezizozu*, *un Mariage anglais*, *les Tribulations de la paternité*, *le Coup de canne*, etc., etc.! En vérité, il faut que la critique ait de bons chevaux pour suivre ces rapides météores; il lui faudrait au moins le griffon ailé des contes arabes, ou les bottes du petit Poucet. Ces contes des *Mille et une Nuits*, fontaine divine, orientale, à laquelle tous les dramaturges et vaudevillistes du monde devraient s'abreuver, a fourni le sujet du grand mélodrame équestre de *Zazezizozu*, que nous a donné l'autre jour le Cirque-Olympique. Très décidément le Cirque de M. Franconi est en passe

de grande faveur ; les dandies et les jolies femmes que les brillans exercices de son manége attiraient aux Champs-Élysées, lui sont demeurés fidèles, même jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'au boulevart du Temple. Zazezizozu, prince indou, est un bonhomme de père qui a trois fils et un gouverneur nommé Grosbec. Il faut voir les admirables retards que ce Zazezizozu apporte à l'empalement de Grosbec! Tantôt il diffère cet abominable supplice parce que Grosbec élève ses fils, tantôt parce que c'est le seul ministre capable de soutenir la charte nouvelle de l'Indostan. Dans ce mélodrame où chaque jeu s'est fait homme, les échecs ont six pieds de haut, les cavaliers, les pions et les fous se donnent d'affreux coups de lance; mais les dominos *humains* sont, à coup sûr, les plus merveilleux. Une lutte à outrance s'engage sur le théâtre entre le double-six, l'Hercule de la partie, et le double-blanc, le niais obligé du drame.

A voir les manœuvres gigantesques de tous ces jeux, à voir le roi de pique *filant* sous le roi de trèfle, on se demande comment la question des maisons de jeu, si débattue par les gouvernemens, n'est pas encore résolue. Les piéges sans nombre de ces repaires seraient du moins impossibles avec ce jeu de cartes d'un genre neuf; aucun *chevalier* ne pourrait faire sauter la coupe.

De même que le jeu de cartes s'est fait homme, Auriol, dans cette pièce, s'est fait moulin. Debout sur une aile fougueuse de son moulin, Auriol fend l'air avec une incroyable agilité; il étonne et il effraie toutes les loges.

Pour la Porte Saint-Martin et son directeur, M. Harel,

Le temps de l'Arabie est à la fin venu.

Tout est arabe à ce théâtre, même le cornac des Bédouins, M. Laporte, qui demande à toucher la recette avant que ses Bédouins n'entrent en scène. Les Bédouins de M. Harel, surnommé par les journaux le grand sheick, font toujours admirablement la pyramide humaine de sept à dix heures du soir. Après le spectacle, ils mangent des carottes cuites en compagnie de M. de Saint-C...., ex-convive du Café Anglais. La question n'est plus de savoir si les Bédouins sont étonnans, mais comment ils ne s'étonnent pas de nous davantage.

L'affiche du Palais-Royal portait hier une bande de prohibition pour la seconde représentation d'un vaudeville, *les Tribulations de la paternité*. M. Dormeuil nous tient sans doute en réserve de quoi réparer cette légère *tribulation*.

Un *Mariage anglais*, par M. Léon d'Abrantès, mélodrame du crû de la Gaieté, pourrait passer à bon droit pour une satire violente des mœurs anglaises. Les ménages d'outre-mer peuvent être fort ennuyeux, surtout le dimanche, mais nous avons peine à les croire aussi dégradés. Le collaborateur de M. d'Abrantès est M. Lafont, dont un drame précédent, *la Famille Moronval*, nous avait fait mieux augurer.

Pendant que les châteaux et les forêts royales sont encore à certains jours égayés par les habits rouges et les fanfares de la chasse, lord Pembrock prépare à ces brillans retardataires, habitués de ses bals, une magnifique surprise. L'orfévrerie anglaise, l'une des grandes gloires de nos voisins, a été mise à contribution par lord Pembrock, pour la création d'une soirée de table d'une rare somptuosité. Tout ce que le *comfortable* anglais peut imaginer de plus exquis, les délicatesses de la ciselure et la richesse des détails, se trouve réuni dans cette table dressée pour un dîner de trente couverts. Le milieu en est éclairé par un candelabre du prix de quarante mille francs, dont chaque branche épand sa lueur sur une foule de pièces taillées, guillochées, polies, du poids de quatre cents kilogrammes d'argent.

Sur un buffet enrichi d'ornemens les plus variés, s'élève un service de dessert en vermeil : ce service d'un luxe royal, et calqué sur des dessins dans le goût du siècle de Louis XIV, sort des ateliers de MM. Stor et Mortimer, de Londres. — Deux ans ont été presque exclusivement employés par les plus habiles ouvriers au perfectionnement des pièces infinies qui le composent; il a coûté plus de 700,000 francs.

Théatre Italien.

Après avoir fait le tour du monde musical, *Norma* s'est montrée enfin à Paris. Partout ce bel ouvrage de Bellini a trouvé des admirateurs; un succès d'enthousiasme l'attendait à notre Théâtre-Italien. Le livret de cet opéra fait honneur à Romani, c'est un beau morceau de poésie lyrique, mais le cadre de l'action est trop rétréci : les scènes principales produiraient plus d'effet encore si elles étaient préparées et si toute la force du drame n'était pas concentrée sur un seul personnage. La musique de Bellini est d'une expression touchante, et s'élève, dans le dernier finale, jusqu'à la hauteur de la tragédie. Ce dénouement soutenu par toute la vigueur du talent de Mlle Grisi, de Rubini, de Lablache, a fait une explosion qu'il serait difficile de décrire. Le trio qui termine le premier acte, la cavatine de Norma, le duo des deux femmes, ont été particulièrement remarqués. On a voulu entendre

une seconde fois ce duo, dont les contrastes d'éclat et de douceur sont combinés avec beaucoup d'artifice et rendus avec autant de verve que de grace, par Mlles Grisi et Assandri. Le motif de l'*andante* en *si bémol* est d'une allure naïve et d'un tour élégant, mais il repose sur une basse intolérable qui frappe des quintes sans pitié pour les oreilles sensibles. Il serait facile de corriger ce barbarisme : la basse est indiquée par le chant; comme dans *Charmante Gabrielle*, *Vous qui d'amoureuse aventure*, etc., il fallait nécessairement écrire *si*, *ut*, *ré*, au lieu de *si*, *fa*, *si*. Une faute peut-être considérée comme une licence lorsqu'elle produit un résultat déchirant dans une situation qui réclame un effet de ce genre, mais cette excuse ne saurait être admise à l'égard du duo de Norma et d'Adalgisa. La faute est faute et rien de plus; elle se reproduit six fois de suite, ce qui ne lui per met p de passer inaperçue.

Le chœur d'introduction du premier acte est d'un beau caractère, et présente des rapports de rhythme et de conduite avec le duo de *I Puritani* où l'unisson est attaqué, accompagné de la même manière. Les deux chants n'ont cependant aucun trait de ressemblance b en marqué, le procédé seulement est le même dans l'une et l'autre composition. Lablache s'est chargé du trop petit rôle d'Oroveze; sa présence est toujours précieuse, c'est un régulateur dramatique et musical dont l'influence produit d'excellens résultats. Rubini chante une partie écrite dans un diapason trop grave pour sa voix, mais il sait ramener adroitement la mélodie vers des cordes plus élevées et retrouver ainsi les élans sublimes de son merveilleux talent. Mlle Grisi a chanté le rôle de Norma avec toute la vigueur d'exécution, l'intelligence dramatique dont elle a fait preuve si souvent dans *Semiramide* et *Anna Bolena*. La partie d'Adalgisa a été écrite pour elle quand Mme Pasta représentait Norma. Aujourd'hui, cette autre Pasta protége les débuts d'une autre Adalgisa, Mlle Assandri, très jeune et très jolie personne qui a fait son premier pas et chanté sa première cavatine sur notre théâtre Italien. Mlle Assandri a une voix de soprano très expressive, d'un timbre flatteur, et dont l'agilité n'a pas craint une lutte serrée avec le gosier exercé de Mlle Grisi. Mlle Assandri a pris sa part du succès de *Norma*.

Il a été brillant; cet ouvrage a triomphé trois fois en une semaine devant le public provilégié; la direction l'a promis pour demain, aux amateurs qui n'ont pas leurs places gardées, et déjà la recette est versée à la caisse; il est vrai que cette représentation est donnée au bé-

néfice de Mlle Grisi. Les décors et les costumes ont toute la sévérité que le sujet réclame. Mlle Grisi n'en est que plus belle sous cet habit où l'or et l'argent ne sauraient briller. On se souvient de l'effet que produisait la *diva Pasta* vêtue de la simple tunique de la sorcière Médée, Norma est une autre Médée. Les druidesses du chœur présentent deux compagnies, l'une en casaquin bleu, l'autre en casaquin rose; j'ai voulu savoir si cette différence de costume marquait la différence des grades parmi ces demoiselles; une d'elles m'a répondu que les premières sopranes étaient en bleu, les secondes en rose; me voilà bien instruit. Il est inutile de dire qu'après un succès tel que celui de *Norma*, les acteurs ont été rappelés sur la scène après la chute du rideau; de nouveaux applaudissemens les ont accueillis.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DES INSTITUTIONS, DE LA LITTÉRATURE, DU THÉATRE ET DES BEAUX-ARTS EN ESPAGNE, par Louis Viardot.

Une feuille allemande, en rendant compte du livre de M. Viardot, l'a très bien défini : un ouvrage ingénieux et *essentiel* (*wessentlich*). C'est là en effet le double caractère de ce nouveau travail d'un écrivain qui s'est fait de l'Espagne, aujourd'hui si regardée, une spécialité, et qui est devenu presque *inévitable*, comme on dit des hommes qui seuls savent bien une chose, en toutes les matières qui touchent ce pays. Son nouveau livre est à la fois ingénieux et *essentiel*, ingénieux par l'idée même, par l'à-propos, par l'exécution; essentiel par la quantité de choses bonnes et solides, de renseignemens curieux, de particularités inconnues qui y sont rassemblées et résumées sommairement, quoique sans sécheresse. C'est l'Espagne ancienne et moderne en abrégé, car que reste-t-il pour caractériser un pays, après qu'on l'a examiné sous ces quatre faces, lesquelles réfléchissent complètement la vie matérielle et la vie morale d'une nation: les institutions, la littérature, le théâtre et les beaux-arts?

Ces quatre parties forment quatre divisions distinctes et naturelles.

Dans la première, M. Viardot traite avec intelligence et sagacité l'histoire des assemblées nationales de l'Espagne, de ces fameuses cortès sorties successivement des municipalités romaines, des conciles des Goths, des conciles nationaux de Castille, et qui, au XVIe siècle, furent détruites par Charles-Quint. Il raconte avec netteté et rapidité toute la suite des modifications qui ont étendu, restreint ou transformé en Espagne ce grand principe de la représentation du pays dans les affai-

res du pays, principe antérieur aux gouvernemens de droit divin, aussi bien que la liberté est antérieure au despotisme. L'*Histoire des Institutions de l'Espagne* va jusqu'à nos jours, jusqu'à ce *statut royal*, objet de tant de polémique, dont M. Viardot explique le sens et fait voir la portée en homme bien instruit, et qui a eu pour amis les hommes d'état, naguère exilés et proscrits, dont ce statut est l'ouvrage. Un appendice sur les libertés locales des provinces basques me paraît donner l'idée la plus exacte et la plus claire de la guerre civile qui déchire en ce moment l'Espagne, guerre étrange qu'on prend d'ici pour une guerre d'opinion et qui n'est qu'une guerre d'intérêt, où un peuple singulier, toujours indépendant de l'Espagne, toujours maître chez lui, en vertu de ses traités particuliers avec la mère-patrie, se bat sous le drapeau d'un prince absolutiste pour rester libre sous sa constitution républicaine. Je n'ai rien lu ailleurs de plus satisfaisant ni de plus précis sur cette question.

La seconde partie, d'un intérêt plus général, traite de la littérature espagnole, et donne un aperçu fort complet des différentes époques de cette littérature, de son origine, de ses progrès, de son âge d'or, de sa décadence, et, en dernier lieu, de son espèce de résurrection actuelle. La matière est vaste et intéressante. M. Louis Viardot y a mis toutes les qualités que comporte un résumé, expressions claires, analyses rapides des monumens, portraits vivement esquissés des grands hommes, appréciations savantes des époques. Mais en lisant cette étude si abrégée, quoique si pleine de faits, on regrette que la nature même et les limites de l'ouvrage n'aient pas permis à M. Viardot d'entrer dans de plus longs détails sur cette littérature si peu connue, surtout en France, quoique aucune autre peut-être n'ait exercé une plus grande influence sur les commencemens de la nôtre. J'aurais voulu, surtout pour éclaircir l'époque et les circonstances de cette influence, trouver des analyses plus développées et des citations plus longues des écrivains en particulier qui ont été le plus goûtés et le plus imités en France à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, et qui ont en beaucoup d'endroits gâté le beau génie de Corneille. Mais c'est moins faire un reproche à M. Viardot que lui demander un livre. Nous ne pouvons nous contenter de son résumé historique de la littérature espagnole, que si ce résumé est une introduction à une histoire complète. Quelques noms pourtant y sont l'objet d'examens détaillés. Cervantès, Lope de Vega, Calderon, et d'autres, y sont jugés avec développement et d'une manière tout-à-fait neuve, mais de cette nou-

veauté que d'autres vont chercher vainement dans le paradoxe, et que M. Louis Viardot trouve sans effort dans la science et dans le bon sens.

La plupart de ces réflexions peuvent s'appliquer à la troisième partie qui roule sur le théâtre espagnol, dont M. Viardot trace une histoire savante. L'origine de ce théâtre, ses commencemens, sa gloire, sa chute, offrent une curieuse et singulière contre-partie du nôtre. C'est une preuve de plus que, de même que l'homme est partout le même, malgré les différences du costume, de la langue, des religions, les œuvres de l'homme se ressemblent partout, naissent, grandissent, prospèrent et tombent sous des influences analogues, bonnes jusqu'à leur apogée, mauvaises jusqu'à leur déclin. L'histoire du théâtre espagnol est l'histoire du nôtre. Seulement la fortune de celui-ci a été plus haute et plus longue, et sa chute plus scandaleuse.

Tous ceux qui s'occupent d'art ont lu avec le plus vif intérêt le dépouillement exact, judicieux, intéressant, qu'a fait M. Louis Viardot des richesses du musée de Madrid. Il est du petit nombre de ceux qui apprécient les arts par le jugement, et qui les admirent par le cœur; c'est par là seulement qu'on évite les erreurs d'imagination et qu'on peut parler des choses d'art avec autorité et intérêt. C'est un morceau dont la simplicité a d'autant plus de prix que la mode de faire de la mauvaise poésie sur les arts a plus de faveur aujourd'hui.

Tout ce livre est écrit avec beaucoup de naturel, de clarté, de fermeté. C'est un progrès évident sur les précédens ouvrages de M. Louis Viardot, où l'exactitude n'est pas toujours exempte de sécheresse, et où le style manque de vivacité. M. Viardot appartient à l'école sévère; son langage ne cherche pas la couleur, surtout cette fausse couleur qui consiste à faire briller les mots aux yeux comme de la verroterie, mais la précision, la netteté, l'élégance sans périphrase, toutes ces qualités qui font la gloire des écrits de Port-Royal. Au milieu de tous ces jargons de la littérature contemporaine qui font dire au bon public, — lequel distingue à merveille le très bon du très mauvais, mais ne connaît rien aux nuances intermédiaires, — que jamais on n'a si bien écrit qu'à présent; au milieu de toutes ces locutions à la mode qui font à certains livres une fortune de quelques mois, M. Viardot sait résister à l'imitation de la logomachie courante, et se préserver de cette contagion qui atteint même les écrivains faits pour les succès de bon aloi. Il y a peu d'auteurs plus jeunes qui soient plus libres de toutes les habitudes et de toutes les conventions banales du langage quotidien. On pourrait antidater son dernier livre, sinon pour la pensée qui appar-

tient bien à ce temps-ci, du moins pour la forme qui n'a aucun des défauts des diverses langues prétendues françaises d'aujourd'hui, et qui a un grand nombre des qualités de la vieille langue.

NISARD.

— L'incendie qui a consumé une partie des ateliers de M. Pinard, n'était qu'un triste avant-coureur du grand désastre qui vient de frapper, d'une façon si cruelle et si inattendue, plusieurs de nos principaux libraires. Au moment où nous écrivons, on commence à peine à se rendre maître du feu; trois ateliers considérables de brochure ont été la proie des flammes; une foule d'ouvrages nouveaux, des milliers d'exemplaires pittoresques sont consumés.

— Beaucoup de livres à gravures s'impriment aux approches du premier jour de la nouvelle année, jamais il n'a été plus essentiel de faire un choix. Or, il est un ouvrage dont trois années de succès ont prouvé la supériorité sur tous les recueils du même genre, ce sont les *Tableaux pittoresques de l'Inde*, publiés par la maison Bellizard, Dufour et Lowell. Rien n'égale le luxe des gravures et l'intérêt dramatique du texte, dont la traduction a été, confiée comme les années précédentes, à M. Urbain.

— Le libraire Roux (rue des Gravilliers, 34) doit mettre en vente, le 15 décembre, deux volumes in-8°, intitulés *Mon voyage au Mexique, ou le Colon du Guazacoalco;* la *Revue de Paris* a inséré autrefois quelques pages de cet écrit, sous le titre de *Fragment d'un journal de voyage*. L'auteur, M. Charpenne, a fait partie de la dernière des expéditions entreprises pour coloniser les bords du Guazacoalco; il raconte avec intérêt ses infortunes et celles de ses compagnons.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

LE PAYS DE LIÉGE.

I.

Vous vous souvenez (1) de ces deux noms : Seraing et John Cockerill. Le nom de l'homme a rendu célèbre le nom du village. Seraing est une longue rue populeuse qui s'étend le long du rivage, sur la rive gauche de la Meuse ; en face, sur la rive droite, sont les établissemens de John Cockerill, un de ces hommes auxquels on ne peut déjà plus donner du monsieur. Chaque jour, toute la population mâle de Seraing s'entasse dans des bateaux de passage, et quitte le village du repos pour le village du travail, Seraing pour l'établissement, mot dont il faut agrandir le sens, depuis que John

(1) Ces souvenirs de voyages ont été écrits sous la forme de lettres, ce qui explique l'emploi que j'ai fait ici de cette formule si à la mode : *Vous voyez, vous savez, vous vous souvenez ;* formule banale et choquante depuis que tant de gens l'imitent à satiété, d'un écrivain plein de talent, de grace et d'esprit, qui peut-être en abuse lui-même, M. Jules Janin.

Cokerill a fait du sien une immense république, où le travail est libre, intelligent, modéré, et donne à l'ouvrier plus que le pain.

Vous vous souvenez aussi de cette illumination de la rive droite de la Meuse, que nous admirâmes du fond de la voiture publique, le soir, avant notre arrivée à Liége; de ces innombrables cheminées, hautes comme des phares, d'où s'échappaient des flammes furieuses, chassant devant elles d'énormes tourbillons de fumée plus noirs que la nuit; de ce bel édifice dont la façade regardait le village, et dont nous ne voyions que la masse sombre et indistincte comme dans un tableau qui ne serait éclairé que par derrière.

En ce moment la plupart des cheminées sont éteintes; quelques-unes ne jettent qu'une fumée légère et languissante, deux ou trois seulement sont enflammées; vous diriez des lampions qui ont duré jusqu'au jour, et dont la flamme pâle ne paraît pas avoir de chaleur. C'est qu'à l'heure où nous allons visiter l'établissement, une bonne partie des ouvriers a quitté le travail et repassé la Meuse; c'est qu'un beau soleil de septembre a éteint tous les feux des derniers plans, et mis dans la plus vive lumière l'édifice dont nous n'avions vu que l'ombre, et dont les élégantes proportions cachent l'immense suite d'ateliers, de fourneaux, de forges, que John Cockerill y a successivement ajoutées; c'est un palais qui sert de portique à un établissement industriel. Du rivage opposé, d'où nous allons monter dans le bateau, nos yeux plongent un moment dans une longue avenue dont la porte principale du palais est l'entrée, et qui traverse toutes les cours le long desquelles s'élèvent de chaque côté les corps de bâtimens. De petits hommes paraissent et disparaissent dans cette avenue; petits, non parce que nous sommes plus grands qu'eux, mais parce que l'éloignement les diminue, et parce qu'ils sont comme perdus dans les dimensions de leur propre ouvrage.

Il y a moins d'un demi-siècle, ce palais était la maison de campagne du dernier évêque-souverain de Liége. Des larges fenêtres de la façade, le prélat avait vue sur les collines de la rive gauche, sur la Meuse dont les anguilles lactées étaient un bien de droit divin de l'évêque; sur le village de Seraing, couché le long du rivage, à

portée de la main qui bénissait, et qui maniait l'épée. Des fenêtres opposées, il regardait sur un vaste jardin français, où des Lubins en marbre sortaient du milieu des buis taillés pour surprendre des Colettes en plâtre colorié qui se croyaient bien cachées derrière des buissons faits à la serpe; sur des allées de tilleuls se courbant en berceaux; sur des jets d'eau languissans, et, par-delà les murs revêtus d'arbres en treille, sur les collines à douce pente de la rive droite, alors couvertes de bois, aujourd'hui couronnées de houillères dont les noirs chemins serpentent au milieu de plaines grises dépouillées de leurs moissons. Plusieurs des chambres et des dépendances du palais n'ont pas perdu leurs noms. Il y a encore les écuries, il y a encore les serres; mais au lieu de quelques chevaux luisans, polis, qui menaient le prélat de Liége à Seraing et de Seraing à Liége, les écuries servent à loger d'énormes *locomotives*, dont la moindre traînerait, sur un chemin en fer, toute la population de Seraing, avec moins d'efforts et cent fois plus de vitesse que les huit Mecklembourgeois n'en mettaient à transporter son altesse ecclésiastique de son palais de campagne à son palais de ville. Et de même dans les serres; au lieu de grêles orangers en caisse, de fades primeurs mûries au feu de houille, de raisins sans suc et dorés par la fumée, on voit les rails en fer sur lesquels courront les locomotives, et où le commerce ira d'un pays à l'autre, comme le long d'une baguette électrique, avec la rapidité de la foudre.

Mais le jardin tout entier a disparu. Les buis figurant des pièces d'échec, les gazons coupés en échiquier, les statues à caractères, les allées en berceaux, les murs d'enceinte, tout a changé de face. Le sol primitif a été remplacé par un sol de houille, de briques pilées et de fer, détrempé avec de la sueur d'homme, et sillonné de mille petits chemins en fer où circulent sans cesse des brouettes de charbon qui semblent traîner ceux qui les poussent. Il y aurait beaucoup de phrases à faire sur tous les incidens de ce grand contraste, sur les ateliers qui sortent de terre comme autrefois les arbres, sur les rossignols, jadis nichés dans les tilleuls des jardins, et qui se retirent de jour en jour, comme l'Indien des forêts vierges, devant cette civilisation de fumée, de flammes et de bruit,

où l'on entend sans cesse le grondement du tonnerre et où l'air est l'ame du feu. Il y aurait beaucoup à dire sur ces bosquets devenus des fourneaux, sur ces parterres changés en aires de fer que couvrent de vastes hangards, sur Vulcain substitué à Flore, comme on aurait dit il y a trente ans; mais ces pensées ne m'étant pas venues lors de ma visite, même sous la forme d'ironies, je manquerais de vérité et de tact si j'y arrêtais le lecteur, surtout en lui parlant d'un lieu où une heure fait l'ouvrage d'une année, et où l'on apprend à respecter le temps de tout le monde.

Le dernier évêque, mort il y a quelques années, archevêque de Malines, a lui-même cédé sa place de souverain de Liége à John Cockerill, Liégeois né d'un père anglais, ou, pour parler plus juste, vaste intelligence sans patrie, citoyen né de tout pays qui lui offre un terrain pour y aller transporter une colonie de ses machines. Cet établissement, le plus grand qui soit en Europe, n'est que son quartier-général. C'est de là qu'il se répand dans tous les pays qui lui ouvrent leurs portes, et qu'il y va fonder, chaque année, soit une fabrique de machines, soit une houillère, soit un haut-fourneau, soit une fabrique de draps; espèce de saint Bernard de l'industrie, sortant chaque année de son usine métropolitaine, pour en aller jeter à la hâte quelques images dans toutes les contrées où l'on croit que la houille est un combustible et que les machines à vapeur n'éclatent pas nécessairement tous les jours; — ce qui explique qu'il n'ait pas fait jusqu'ici de descente en France, où cette double croyance n'est encore qu'à l'état théorique (1).

John Cockerill est un homme d'un peu plus de quarante ans. Il est fils d'un homme qui lui a laissé son génie industriel, et des fondations pour en faire d'autres. Il a toutes les qualités des hommes supérieurs; une parole rare et qui ne craint pas de tromper l'attente des curieux qui veulent à toute force mettre les mots au niveau des choses, et qu'un homme d'action soit aussi un homme de conversation; la connaissance des hommes, et non pas

(1) J'ai appris, depuis que ces lignes ont été écrites, que John Cockerill venait d'acheter des hauts-fourneaux dans le Languedoc.

la sotte prétention de les pomper, qui est l'une de nos vanités et l'effet d'une profonde ignorance des hommes et de nous; un désintéressement admirable; nulle petitesse d'argent, nulle préoccupation d'arrière-boutique, nul génie de gagne-petit; point ou peu d'écritures, mais une vaste mémoire qui ne retient que les choses nécessaires et ne s'encombre pas des choses inutiles; une manière simple de se présenter, d'écouter, de parler, qui ne refoule pas ces intelligences timides dont un peu d'aide et de faveur sait tirer des merveilles et qui fait accoucher les plus paresseuses; un homme et non pas l'appareil d'un homme; assez de figure pour que les yeux pénétrans y entrevoient son beau génie, pas assez pour que les sots et les craniologues désirent de la mouler; du goût pour l'ouvrier, et cette sévère estime qui consiste à en tirer tout ce qu'il peut donner et à lui laisser l'honneur et le profit de ce qu'il imagine, mais point cette débonnaireté d'économiste théorique que l'ouvrier méprise après l'avoir adorée; une ame ardente d'ailleurs sous cette froide enveloppe d'Anglo-Liégeois et d'industriel, et, m'a-t-on dit, de tendres faiblesses, ce qui donne peut-être à John Cockerill ce ressort, cette jeunesse qui le renouvellent tous les ans.

Tel est le prince souverain du pays de Seraing. Général, il sait choisir ses lieutenans. Il en a de toutes les nations, Anglais, Allemands, Belges, Prussiens, Espagnols. Il leur donne sa pensée en partant, et il leur laisse toute liberté pour l'exécution, ne pesant point sur eux, n'outrant pas la surveillance, de sorte qu'il peut s'en aller sans cesser d'être présent, et être présent sans avoir besoin d'être partout. Dans ses excursions industrielles par toute l'Europe, en même temps qu'il fonde les établissemens, il trouve les hommes qui y conviennent, et il crée à la fois la matière et l'esprit, l'ame et le corps. On l'a vu, dans la même année, accourir du fond de la Prusse polonaise sur les rives du Guadalquivir, et après avoir montré aux pauvres contrées du Nord des sources inconnues de richesse et de bien-être, venir éveiller le génie industriel sur cette terre du midi, sur laquelle se couche fièrement l'Espagnol, comme s'il ne voulait ni prendre pour lui, ni laisser prendre aux autres ses innombrables trésors. Pendant que nous

disputons sur des chartes, et que nous usons nos ames et nos corps dans ces stériles luttes de la lettre, sous lesquelles marchent sans bruit des faits immenses, John Cockerill court les grands chemins dans sa chaise de poste, creusant çà et là des fourneaux, élevant des cheminées, étendant de vastes tentes, puis, quand tout est fait, installant sa machine à vapeur qui l'a suivi par-derrière, bien étonnée de venir par le roulage, et qui va mettre la vie dans ces amas de briques. Et le lendemain, les paysans entendent sortir de la fabrique un grand bruit régulier, comme la respiration de quelque monstre énorme, qui commence pour ne pas finir; — et John Cockerill remonte dans sa chaise, et les gouvernemens signent son passeport, comme s'il s'agissait d'un commis en vins, sans se douter que cet homme qui ne dit rien, qui n'écrit rien, est un révolutionnaire bien autrement dangereux pour leur vieux monde, qu'un bel esprit qui aurait franchi leurs domaines les poches pleines de programmes et de manifestes. Depuis que le monde moderne a des annales, j'ai toujours vu que les machines étaient les mères les plus fécondes des idées, et que le bois, le salpêtre, l'aimant, le plomb, le sable même, avaient fait plus de miracles que les livres. John Cockerill me paraît grand surtout par ce silence, par ce mépris pour les explications, par cette ardeur concentrée et muette, qui le font ressembler à sa machine. John Cockerill est l'homme-machine, et l'homme-machine est cet homme nouveau que nous voulons faire sortir de tous nos vieux scepticismes, de toutes nos vieilles passions, de notre casuisme politique, héritier stérile du casuisme religieux des derniers siècles.

L'établissement de Seraing appartenait pour moitié au roi Guillaume de Nassau et à John Cockerill. Le roi, qui se connaissait en hommes et en placemens, avait pensé que ce serait un bon exemple et une bonne affaire d'encourager l'industriel. La révolution de 1830 ayant chassé du sol belge le premier des copropriétaires, John Cockerill lui a acheté sa part, et se trouve en ce moment seul maître de l'établissement.

C'est à bon droit qu'on appelle l'établissement de Seraing un établissement modèle. Toutes les applications du fer se font dans la même enceinte. Depuis la mine jusqu'à l'atelier des pièces les

plus compliquées, tout se trouve, comme on dit, sous la même clé. Le fer y entre à l'état de minerai et en sort à l'état de machine. A quelque cent pas des hauts-fourneaux, une houillère fournit le combustible. Des femmes brouettent des paniers pleins de minerai jusqu'au pied d'un plan incliné, en charpente, où sont cloués des rails en fer; espèce de montagne russe qui monte jusqu'à la gueule d'une immense cheminée. Un appareil en bois, posé sur quatre roues, dont les deux dernières sont beaucoup plus hautes que les deux premières, afin de maintenir en ligne horizontale la planche de l'appareil, reçoit les paniers au bas du plan incliné; et, au moyen de chaînes mues par une machine à vapeur, la voiture arrive au sommet de la montagne de bois, où deux hommes la déchargent et la versent dans la cheminée béante. Après quoi l'appareil redescend et trouve en bas une nouvelle charge, laquelle est arrivée dans le temps qu'il a mis à monter; tout cela vient à la minute, hommes et machines; il n'y a pas la moindre déperdition de la force motrice. C'est là le travail d'où s'engendrent tous les autres. Les machines en font le plus difficile et le plus pénible. Elles épargnent à l'ouvrier la fatigue de monter sur son dos le minerai jusqu'à l'orifice du fourneau, et font avec un seul appareil la besogne de vingt hottiers; ce sont vingt forces intelligentes qu'on applique ailleurs à des travaux plus doux et plus dignes d'un homme.

Un escalier pratiqué sur le bord du plan incliné et muni d'un garde-fou vous permet d'accompagner l'appareil dans sa lente et sûre ascension. A un tiers environ de la montée la cheminée de la machine motrice rejette bruyamment et comme par une expiration régulière le trop plein de la vapeur. Le vent nous soufflait au visage cette légère fumée, tiède et humide comme l'haleine de quelque être haletant. Vous auriez dit le *han* d'un cyclope essoufflé, portant sur ses épaules le minerai d'où sortiront les armes d'Achille.

Ce ne sont pas les armes d'Achille qui sortiront de ces paniers, mais bien de pacifiques machines, qui, s'il plaît à Dieu, feront tomber l'industrie des armes de guerre; ce sont d'épaisses tôles forgées pour les chaudières à vapeur, ou des cylindres coulés dans

d'immenses moules pour recevoir le piston, ou des roues d'engrenage, ou d'énormes volans, roues-mères qui en mettent en mouvement mille autres, ou des balanciers auxquels sont suspendues les tiges des pistons, grands bras de quelque dix mille livres pesant, qui semblent brasser la vapeur dans les cylindres quand c'est en réalité la vapeur qui les soulève comme plume; ce sont mille autres applications du battage ou du coulage, qu'il ne me convient pas d'énumérer, pour ne pas faire sourire les hommes spéciaux de mon inexactitude, ni donner de mauvaises notions aux lecteurs étrangers à ces matières. Je n'écris ceci que pour faire passer dans l'esprit de ceux qui me liront, l'impression morale de force, de grandeur, d'avenir, et surtout la foi que j'en ai rapportée. Ou je me trompe grossièrement, ou l'âge de fer sera le véritable âge d'or du monde, si l'âge d'or est celui où l'immense majorité des hommes auront abondamment le pain, le vin, le logement et l'habit, et où ils retrouveront par l'extrême civilisation le bien-être dont on fait honneur à l'innocence des époques primitives. Des machines qui économisent les forces et multiplient les produits, qui ménagent l'homme et le nourrissent mieux, qui donnent plus et qui demandent moins, doivent tôt ou tard diminuer le nombre de ceux qui ont trop et de ceux qui n'ont rien, pour augmenter le nombre de ceux qui auront assez. Si Dieu n'a pas décidé que l'homme s'appauvrirait de plus en plus par ses propres inventions; si le génie et la raison ne sont pas des richesses sans emploi; si, comme il arrive quelquefois pour la pièce la mieux forgée, il n'y a pas dans ce monde de fer, quelque *paille* qui le fera craquer au milieu de sa marche triomphante; qu'est-ce qui peut dire où s'arrêtera le progrès, et tout ce que nos fils auront de moins que nous à pâtir?

Je visitai toutes les parties de l'établissement avec une curiosité que je ne me savais pas en dehors des choses de pure intelligence, et faut-il le dire? avec une secrète honte pour la condition d'homme de lettres, si noble, mais si stérile, où, au rebours de ce que je voyais à Seraing, on met des années à faire l'ouvrage d'un jour. J'avais l'honneur d'être conduit par un des agens les plus distingués de John Cockerill, M. Memminger, jeune

Allemand d'un grand mérite, grave, laconique, comme son chef, mais s'exprimant avec une netteté parfaite, dans ce langage de la spécialité, si exact, si clair, si pittoresque quelquefois dans la bouche d'un simple ouvrier. Il eut la bonté de ne pas me supposer la science infuse, quoique je fusse de Paris et écrivain, et qu'il sût que j'avais bien pu, comme journaliste, régenter quelquefois les gouvernemens et les assemblées; il me ramena aux élémens; il m'expliqua même les choses claires; il me rendit le service de me traiter en homme ne sachant rien, ce qui me parut une marque plus véritable d'estime que s'il m'eût laissé dans mon ignorance pour ne pas paraître douter que je susse tout. Je lui dois une première initiation à bien des choses qui m'étaient inconnues; qu'il me permette de l'en remercier ici.

Naturellement, ce qui attire et captive le plus l'attention, dans le magnifique établissement de Seraing, ce sont les ateliers où se confectionnent les machines. Il y en a trois principaux, d'une étendue immense: l'atelier des chaudières, celui des locomotives, celui des machines à vapeur proprement dites.

Dans l'atelier des chaudières, il faut renoncer au plaisir et à l'utilité des explications sur le lieu même. C'est un bruit clair et perçant qui déchire l'oreille. Le marteau frappe incessamment sur ces vastes pièces creuses, en fer battu, dont les flancs gémissent et résonnent comme ceux du cheval de Troie. Il y en a de toutes les formes: les unes, horizontales, tout en largeur, s'étalant, comme d'énormes pianos à queue, sur lesquels les cyclopes de Seraing jouent incessamment du marteau; les autres sont tout en hauteur, avec une base, et une sorte de long cou, comme des girafes; celles-ci sont carrées comme des coffres; celles-là s'arrondissent en demi-cercle; quelques-unes présentent en abrégé toutes ces formes réunies; on dirait que le goût du bizarre a pénétré jusqu'au fond de ces ateliers. Mais ce n'est point affaire de mode. Tout cela est combiné sur des convenances d'emplacement, la chaudière se plie à toutes les exigences; là où vous n'avez à lui donner qu'un espace irrégulier, anguleux, plein de recoins; elle se contourne, elle multiplie ses angles, elle s'alonge ou se retrécit, pour s'emboîter dans la place que vous lui faites; elle s'y

étend, comme le plâtre dans un moule, et en remplit tous les creux.

L'argile n'est pas plus souple sous la main du potier que ces épaisses lames de fer battu, sous le marteau intelligent du forgeron de Seraing. Le contre-maître de cet atelier est, dit-on, le plus habile qu'on connaisse dans l'état. Je regardais cet homme rare, rare comme tout homme qui est le premier en quelque chose. C'est un Anglais, d'une belle figure, intelligente et réjouie, un gros homme, qui n'a pas l'air de se négliger aux heures des repas, vigoureux, pansu, et quoique avec ce poids à remuer, vif et actif, tournant autour de sa pièce presque aussi vite que le regard, arrêtant ou précipitant les quatre ou cinq marteaux attachés à autant de bras, qui battent en cadence sur sa chaudière, et la pétrissent comme un cirier pétrit sa cire. Lui-même prend quelquefois le marteau pour donner le coup décisif, un de ces coups où c'est la tête qui lance le bras qui décharge le marteau. Le plus souvent il se contente de diriger ses chaudronniers, les surveillant du regard, et, s'il a quelque ordre verbal un peu long à donner, faisant cesser d'un geste les marteaux, comme un tambour-major le roulement de ses caisses. Les machines font les hommes. Si Watt et Fulton n'avaient pas découvert la force nouvelle qu'on nomme la vapeur, ce contre-maître de Seraing, qui forge des chaudières pour toute l'Europe, aurait peut-être passé sa vie à battre des chaudrons et des ustensiles de cuisine. Au lieu d'être le premier contre-maître de Cockerill, il serait resté le premier ouvrier de quelque gros chaudronnier des faubourgs de Londres. Les grandes intelligences font monter à proportion toutes les intelligences autour d'elles.

J'ai vu là comment on perce les tôles battues et comment on les joint par ces clous à grosse tête qui règnent tout le long des sutures de la chaudière, aussi pressés que les clous dorés des anciens fauteuils. Le percement se fait par un emporte-pièce en forme d'une presse à bras d'imprimerie. Deux ouvriers sont employés à ce travail. Pendant que l'un desserre la vis à laquelle est fixée l'espèce de tarière qui perce la tôle, l'autre fait avancer la lame sous la vis, à l'endroit où doit se faire le trou, puis tous

deux se suspendent à une courroie en cuir passée autour d'une roue qui donne l'impulsion à la vis, et, avec une secousse moelleuse, enfoncent la tarière qui chasse immédiatement un petit rond de fer, en forme d'une pièce de monnaie. Quand tous les trous sont percés et qu'il s'agit de coudre deux lames de tôle ainsi forées, on fait rougir au feu de forge les morceaux de fer qui doivent servir de clous. Puis on les enfonce tout rouges dans les trous, et en même temps, de chaque côté, deux ouvriers, armés de marteau, les rivent en les écrasant; il n'y a pas de force connue qui puisse faire éclater ces clous.

Dans l'atelier des locomotives, les machines qui traîneront deux mille personnes sur les chemins en fer sont toutes prêtes à partir. Vous diriez des vaisseaux qu'on va lancer à la mer. Il n'y a rien de plus beau à voir que ces vastes appareils si forts, si hardis, d'une si mâle élégance, montés sur huit roues basses, à la manière des roues antiques, dont les rayons en fer semblent avoir été tournés et dessinés au ciseau, comme les rayons des chars romains à l'Opéra. En avant est le gouvernail, avec sa clé mystérieuse, que manie d'une main délicate l'homme muet, blême, huileux, goudronné, ordinairement à visage anglais, qui dirige la machine, qui en est l'ame, qui lui fera exécuter des mouvemens aussi précis, aussi exacts, que si cette longue file de wagons chargés de deux mille de ses semblables n'était que l'un de ses bras. Derrière le gouvernail est la chaudière, puis la machine, où se foule et se refoule cette fumée légère qui fait aller des roues, puis l'espèce de bateau plat en bois armé et enveloppé de fer qui sert de réservoir pour l'eau qui alimente la chaudière, et derrière lequel est remorqué le premier wagon d'où s'engendrent les vingt ou trente qui doivent le suivre. On ne s'approche pas, sans un vague mouvement d'inquiétude, de cette voiture à laquelle un peu de houille et d'eau donnera bientôt une impulsion irrésistible. Pour un pauvre homme de lettres qui vit dans sa tête, et qui n'a jamais pu croire sérieusement que les mots qu'il en tire fussent des faits, ni que le mouvement de sa plume sur le papier fût une manière d'action, quel spectacle merveilleux que ces machines, sorties aussi du cerveau d'autres hommes, mais avec une réalité et des

effets si formidables; que ces voitures bardées de fer qui vont sans chevaux, où toutes les parties ont l'air d'être de même venue, tant les pièces de jointure sont inhérentes aux pièces jointes; où le fer semble naître du bois et le bois du fer; où le travail est si intelligent et si consciencieux; où l'on a mis les meilleurs matériaux, le fer le plus souple et le plus dur, le plus beau et le meilleur chêne de la forêt; où l'on sent si bien que voilà enfin une invention comprise, acceptée, à laquelle le vulgaire commence à croire, et dont les auteurs seraient portés en triomphe s'il avait plu à Dieu de les faire vivre assez pour jouir de leur ouvrage! On nous disait les destinations des locomotives que nous voyions là. L'une devait partir pour la Belgique, l'autre pour l'Allemagne, une autre pour le Midi, une autre pour le Nord; il n'y en avait pas pour la France. Cela ne passe pas à la douane. Les commis n'y verraient que du fer de contrebande. Si une telle machine roulait sur nos grands chemins, elle réveillerait désagréablement une poignée de propriétaires d'usines et de bois, phalange sacrée dont le sommeil vaut mieux que la civilisation; grands lamas de la routine et du privilége pour qui le génie est chose d'importation et d'exportation, et les plus belles inventions de l'esprit humain articles de contrebande soumis à tarif et à saisie, dont il faut empêcher l'introduction en France pour la tranquillité des vieux procédés et la sécurité des gains faciles sur la sueur de l'ouvrier!

Mais ce qui m'a laissé le plus grand étonnement, c'est l'atelier des machines à vapeur avec ses vastes dépendances, où se font toutes les pièces de détail qui entrent dans la confection des machines. La tête vous tourne au milieu de ces mille roues, petites, grandes, moyennes, qui vont dans tous les sens, et à tous les degrés de vitesse; qui se prennent et s'engrènent par les moyens les plus divers et en apparence les plus contradictoires; innombrables applications d'une force motrice d'où sortent toutes ces forces diverses; génération de machines nées d'une machine-mère que vous entendez gémir là-bas, dans sa loge solitaire, à l'un des bouts du vaste atelier. Les machines sont là aussi multiples, aussi variées que les besoins où on les applique. Il y en a une pour chaque pensée, ou plutôt c'est la même pensée qui

a mille ministres. L'une scie, l'autre fend, l'autre coupe, l'autre rabotte; il y en a pour dégrossir la pièce, il y en a pour lui donner la forme exacte, il y en a pour l'orner, il y en a pour la polir. Le ciseau, le tour, le rabot, l'emporte-pièce, la tenaille, le marteau, tous les instrumens du menuisier, du tourneur, du forgeron, s'évertuent sur le fer comme sur le bois le plus tendre, mais sans menuisier, sans tourneur, sans forgeron; la main qui les meut est une machine, cette main toujours sûre, toujours ferme, délicate, légère, qui n'a pas d'inégalité, qui ne dépend pas d'une pensée capricieuse, qui ne se lasse pas, qui ne s'allourdit pas, qui ne vieillit pas! De ces machines, l'une marche plus vite que l'œil ne peut la suivre; l'autre, qui n'a pas l'air de bouger, marche pourtant d'un pas insensible, mais sûr. Revenez demain, elle aura fait sa tâche, ou elle en commencera une nouvelle. Quelques-unes sont simplement fixées sur le plancher, comme un meuble transportable où l'on veut; d'autres habitent dans des enfoncemens plus ou moins profonds, sortes de fosses creusées dans le sol, où elles sont plongées à moitié, afin qu'elles aient toute la hauteur nécessaire et qu'elles ne cessent pas d'être à portée de la main. De larges allées entre les diverses rangées de machines, et des séparations suffisantes entre chacune, permettent à l'ouvrier de circuler librement, et au besoin de se détendre les membres, sans courir le risque de s'engager dans les laminoirs.

Au-dessus de chaque appareil, dans toute la longueur des ateliers, flottent incessamment des courroies de cuir, conducteurs de la force motrice qui la prennent au volant de la machine-mère et la distribuent à toutes les autres; on dirait que toutes ces forces irrésistibles sont gouvernées par des rubans.

C'est là que j'ai vu l'application la plus hardie qui ait été faite jusqu'ici d'une machine dont les résultats sont extrêmement précieux. Il s'agit de donner aux cylindres des machines à vapeur un tel poli à l'intérieur, qu'en même temps que le fermoir mobile, qu'on appelle le piston, bouche hermétiquement le cylindre, il puisse glisser le long des parois avec le plus de jeu possible, et économiser ainsi doublement la force motrice, en n'en laissant pas échapper la moindre parcelle, et en lui opposant la

moindre résistance. On livre donc à la machine le cylindre brut nouvellement retiré du moule, et présentant sur toute sa surface, intérieure et extérieure, ces aspérités, ce grain, qui font ressembler le fer coulé à un granit. Rien de plus simple que l'action de cette machine. C'est une combinaison de roues qui fait marcher en tournant sur elle-même, dans l'intérieur du cylindre, une forte broche en fer, espèce de moyeu où sont fixés, en manière de rayons de roue, quatre ou cinq branches de fer dont l'extrémité est un ciseau du plus fin acier, lequel mord les parois du cylindre et en enlève des copeaux circulaires d'une épaisseur déterminée à un cheveu près. Après chaque tour de la roue aux dents d'acier, la machine est poussée en avant, sans secousse, de la largeur de la dent des ciseaux, et ainsi successivement, jusqu'à ce que le cylindre ait été mis à vif dans toute sa longueur, et qu'on le retire des mains de la machine, poli et égal comme l'acier de la plus belle épée. Celui qu'on polissait au moment de notre visite est le plus grand connu dans le monde industriel. Qu'on en juge par la machine à vapeur à laquelle il doit appartenir, et qui devra équivaloir à cinq cents chevaux. L'énorme récipient auquel on destinait un piston de vingt pieds de hauteur, gisait immobile sur un double massif de pierre, comme le fameux tonneau d'Heidelberg sur son chantier, pendant que la roue, armée de ciseaux, cheminait intérieurement, lui rongeant les flancs, sans bruit, sans mouvement visible, seule, sans spectateurs et sans surveillant; car cette machine n'a besoin de personne. On lui donne sa tâche, un certain jour, et pourvu qu'on ne lui retire pas la portion de force motrice qui l'anime, elle terminera cette tâche à jour fixe; elle vous la livrera, comme un ouvrier à la pièce; vous arriverez un beau matin, et vous la trouverez sortie du cylindre, et tournant à vide, en attendant que vous lui donniez une nouvelle tâche. Cette machine, c'est un ouvrier consommé qui se contente pour tout salaire de sa nourriture.

Les autres machines ont plus ou moins besoin de surveillance et d'aide. A côté de chacune se tient, debout, un ouvrier qui avance ou retire la pièce, selon le besoin, écarte ou remet sous la roue principale la courroie conductrice qui la fait mouvoir, et qui

continue à tourner en l'air et à côté quand on ne s'en sert plus, force disponible qu'on suspend ou qu'on remet au travail avec un doigt. Plusieurs de ces ouvriers fument leur pipe, les bras croisés, tout en regardant avec beaucoup d'attention le progrès de la machine, précieux compagnon de travail qui prend pour lui le plus dur de la tâche commune, et leur laisse à eux, comme il convient, la part de la réflexion et de l'intelligence. Ils sont très attentifs et ont l'œil très exercé, la plupart des pièces qui se font ainsi exigeant une grande délicatesse et un grand fini d'exécution. La différence d'une ligne peut faire qu'elles atteignent ou qu'elles manquent leur but. Sans une extrême attention, la machine aurait bientôt mangé la pièce qu'elle ne doit que polir. La participation de l'homme au travail est donc à la fois et plus douce et plus digne; à la machine les grands efforts matériels, la force infatigable, le travail qui épuisait l'homme; à l'ouvrier la pensée, la responsabilité de l'imprévu, les cas difficiles. En quittant son travail, il a gardé des forces qu'il peut employer utilement chez lui à arranger sa case, et à y faire ces réparations ou améliorations qui demanderaient la main d'autrui et une partie de son salaire, s'il rentrait harassé. Qu'est-ce qui d'ailleurs donne à l'ouvrier le goût des délassemens honteux de l'ivrognerie, si ce n'est surtout l'accablement du travail manuel, et comme ils disent dans leur langage pittoresque, le besoin de se donner des bras en buvant? Celui qui revient de l'atelier, encore allègre et dispos, échappe plus facilement aux tentations du cabaret; il aime mieux sa maison, y revenant moins fatigué; il est meilleur mari, meilleur père; il n'a plus de ces mauvaises dispositions que rapporte chez lui l'ouvrier qui a versé ses sueurs tout le jour pour le maître, et qui, par un égoïsme pardonnable, voit avec mauvaise humeur sa famille lui laisser à peine un quart de ce qu'il a si péniblement gagné. J'ajoute à cela que l'excès de travail étant impossible, l'excès de distraction l'est également. L'ouvrier qui travaille à la fois de ses bras et de sa tête, s'extermine pendant trois jours de la semaine pour gagner de quoi ce qu'il appelle si tristement *s'amuser* les quatre jours restant. L'ouvrier qui est de moitié avec la machine ne peut pas faire au-delà d'une certaine tâche,

ni gagner en trois jours de quoi boire pendant quatre jours ; son gain est moindre, comparé à celui d'un jour de travail de l'autre ouvrier, mais il est plus grand au bout de la semaine ; il en va plus aux enfans et moins au cabaret, et une partie du loisir et du repos est dans la facilité même du travail, et l'ouvrier vit mieux, à moindre peine: grand bienfait qu'on doit à l'invention des machines. Leur propagation en amènerait bien d'autres encore.

Et cependant l'ouvrier entretient une sourde rancune contre les machines. Beaucoup même qui en vivent les briseraient s'ils n'étaient contenus par cette civilisation même, dont si peu de douceurs arrivent jusqu'à eux. Chose étrange ! ils se plaignent ou se laissent plaindre par leurs amis d'être les parias du travail, et pourtant ils en réclament en quelque manière le monopole, ils en revendiquent toutes les fatigues, toutes les insalubrités, tous les périls, et ils ne pensent pas que, si Dieu a voulu que le fer animé et fait homme par le génie en soulageât un jour la classe laborieuse, il a dû vouloir aussi que l'ouvrier, délivré de cette glèbe, montât par degrés vers le bien-être des classes aisées. Mais ce qui les irrite, c'est la transition, c'est ce fait brutal, inique, impitoyable, qui tombe tout à coup au milieu d'un atelier comme un ordre d'expulsion en masse, ce fait d'une machine venant rafler d'un coup le travail et le salaire de cent ouvriers, dans une société hérissée de prohibitions qui ne veut pas pourvoir à l'emploi de tous ces bras licenciés, et qui ne comprend qu'un côté de la pensée de la Providence. Il faudra pourtant y songer bientôt, car voilà que les machines renouvellent toutes les industries, et augmentent cette masse de travailleurs disponibles dont le loisir est si menaçant, parce que la faim et ses sombres instincts en aigrissent tous les momens. Les grandes inventions, une fois dans le monde, ne reculent plus ; elles marchent avec une force fatale, poussant devant elles tous les vieux procédés, toutes les routines qu'elles sont venues remplacer. C'est ainsi que l'imprimerie a balayé toutes les institutions du monde féodal ; c'est ainsi que la vapeur balaiera, s'il plaît à Dieu, toutes les prohibitions, restrictions, privileges et monopoles, qui entretiennent si peu de riches et qui font tant de pauvres. Seulement l'œuvre de déblaiement

sera moins longue pour la vapeur que pour l'imprimerie, parce que celle-ci viendra en aide à celle-là, et qu'il n'y a rien qui puisse tenir long-temps contre l'union des deux plus grandes forces connues du monde matériel et du monde moral.

Outre cette amélioration générale dans le sort de l'ouvrier employé concurremment avec les machines, amélioration qui n'est pas propre qu'à l'établissement de John Cockerill, il y en a d'intérieures qui ne sont dues qu'à son génie à la fois inventif, hardi et bienveillant. Je ne veux point parler de la grandeur des ateliers, de la propreté, du bon air, mais de quelques adoucissemens apportés au sort de l'ouvrier, et qui n'étaient pas, comme ces trois grandes conditions, de première nécessité. Ce sont d'abord des vestiaires entourés de porte-manteaux où ils suspendent leurs habits de ville quand ils viennent, et leurs habits de travail quand ils s'en vont. Chaque ouvrier a son porte-manteau, avec un numéro particulier, et une pancarte où est écrit son nom. Voilà les habitudes de bureau transportées dans l'atelier. Mais ce que j'ai surtout aimé, c'est une vaste salle, au centre des ateliers, avec un poêle au milieu, propre et orné, comme sont les poêles à houille dans toute la Belgique, et sur ce poêle une bouillotte en permanence, remplie d'un café léger et chaud. C'est dans cette salle qu'à certaines heures du jour, quand les travaux sont suspendus, ils se rassemblent et prennent le café, ouvriers et contremaîtres, ceux-ci chargés d'une certaine présidence morale à laquelle ceux-là défèrent volontiers. On cause sans bruit et sans querelles, le café n'y poussant pas, jusqu'au coup de cloche où chacun va reprendre sa tâche, le cœur et l'estomac réchauffés par une boisson qui n'enivre pas et qui ne lui coûte presque rien. Il n'est pas défendu, même dans le courant du travail, à l'ouvrier isolé qui en sentirait le besoin ou qui aurait quelques instans, d'aller en prendre une tasse pour se donner du cœur, ou tout bonnement pour se faire plaisir. Je ne rêve point une Bétique industrielle; tout ceci n'est le souverain bien ni pour l'ouvrier ni pour personne; je n'exagère pas l'influence morale de ces adoucissemens; mais il serait aussi ridicule de prouver que de contester qu'il y a là un progrès immense sur l'état ancien de l'ouvrier.

Or, tout en faisant la part de John Cockerill, en ce qui regarde ses établissemens particuliers, il faut en rapporter l'honneur à l'invention des machines qui, en faisant descendre au fond des ateliers les hautes pensées et les combinaisons supérieures, y ont amené aussi un peu de charité et de respect pour l'ouvrier, et qui, peut-être, en augmentant les profits du maître, lui ont rendu la générosité plus facile.

Il n'y a que dans le travail des forgerons, des fondeurs et des ouvriers employés au coulage, que les inventions n'ont pas encore pu économiser les bras, ni les machines venir en aide aux hommes. Ceux-ci sont restés chargés de tout le poids de l'ancien travail. Sous ce rapport, la condition des ouvriers de Seraing n'est pas beaucoup plus douce qu'ailleurs. Mais à défaut, et dans l'attente des inventions, ce même esprit de grandeur et de générosité qui se montre dans les relations de John Cockerill avec ses ouvriers, a su entourer les plus chargés d'entre eux de soins et de précautions qui allégent en réalité le travail, quoique les procédés n'en aient pas notablement changé. Ainsi, les ateliers de forge et de coulage sont spacieux, aérés, pavés en fonte; les ouvriers ne s'y foulent pas; ils ne s'y engagent pas dans les travaux les uns des autres; ils circulent librement; ils n'ont pas à se sauver devant les masses de fer rouge qu'on traîne du fourneau à l'enclume, ni à craindre les étincelles chassées de trop près par le marteau. C'est le même travail, moins mille petites gênes de détail qui, dans les anciens ateliers, ne sont pas comptées dans le salaire de l'ouvrier. Ils ont à faire la même dépense de forces, mais, étant entourés de plus d'aises, ils ont plus de forces. Quelqu'un, me montrant les forgerons de Seraing, me les donnait comme le type de l'ouvrier liégeois. La plupart sont des hommes de choix, vigoureux, ardens au travail, l'œil intelligent et fier, mettant du cœur à ce qu'on leur laisse faire librement. C'est le type wallon si semblable au type français: intelligence et susceptibilité de gens qui ne se louent pas, mais qui se donnent; race commode et dévouée pour qui les comprend et qui respecte leurs droits; race remuante et séditieuse pour qui les opprime. C'est une ressemblance de plus entre le pays de Liége et notre France.

S'il y avait un homme qui, en sortant de l'établissement de John Cockerill, après avoir vu ces immenses ateliers et leur population de fer et d'hommes, et ce formidable compagnonage des ouvriers et des machines, et le minerai extrait du sol même de l'établissement y prendre toutes les formes, et s'y façonner à tous les usages : ici s'alonger en *rails*; là, s'arrondir et s'étendre en vastes chaudières; ailleurs s'organiser, s'animer, prendre des membres, un mouvement de vie, et se tenir debout et tout armé à la porte des ateliers, prêt à dévorer l'espace au signal donné; s'il y avait un homme qui, après avoir entendu mugir les quatorze machines à vapeur représentant une force de plus de mille chevaux, qui donnent simultanément l'impulsion motrice à tous les travaux; et ces innombrables mains de fer et d'acier, ardentes à la tâche, ou fortes comme des mains de géans, ou délicates et agiles comme des mains de femmes; et toutes ces machines se multipliant, s'engendrant les unes les autres, comme des générations qui doivent renouveler la face de la terre; si, dis-je, il y avait un homme qui, après avoir vu resplendir dans le crépuscule toute la vallée de Seraing, et l'illumination de tous ces phares se réflechir sur les eaux sombres de la Meuse, — n'emportât que cette misérable idée qu'il s'agit là de quelque invention de badauds, d'une découverte comme celle du vaisseau-ballon qui se déchire avant d'avoir quitté la terre; — cet homme-là serait ou un homme abandonné de son propre sens, ou quelque entrepreneur de messageries intéressé à nier les locomotives, ou un ministre cloué à un système de prohibition par des intérêts routiniers, ou enfin quelque esprit supérieur, doué d'une prévision divine, qui verrait du même regard l'origine, le progrès et la fin des plus grandes choses, et qui, comptant le temps par l'éternité, assimilerait ironiquement à une invention avortée, ou qui n'aurait duré qu'un jour, une invention qui devrait durer des siècles.

Pour moi qui n'étais point empêché ni par un scepticisme supérieur, ni par des intérêts de routine, ni, s'il plaît à Dieu, par le manque de sens, j'ai emporté de Seraing la croyance, qui est quelque chose de plus sérieux et de plus fort que l'idée, qu'il s'agit là d'une puissance, nouvellement créée, du génie humain, dont per-

sonne encore n'a pu calculer la portée. Au milieu de toutes ces restaurations de la société par ceux de ces antiques élémens, religieux ou sociaux, qui ont péri, au milieu de ces projets de néo-catholicisme, moitié rationalistes comme la plus hardie philosophie, moitié naïfs et enfantins comme des ballades, j'avoue qu'au lieu de m'évertuer à galvaniser par l'érudition, appelée fort improprement la science, des choses qui ont fait leur temps et qui ne sont plus que d'augustes cadavres, je me tourne du côté de l'aurore, et je regarde s'il ne s'élève pas à l'horizon quelque force nouvelle qui viendra rajeunir le monde, et si, dans une société où les deux tendances de l'époque, la démocratie et l'industrie, seront arrivées à l'état de faits constitués et régnans, il ne pourra pas y avoir, outre plus d'aise et de liberté pour le grand nombre, une poésie, un art, une religion, pour les esprits et les ames d'élite.

J'écrivais, il y a deux ans, dans un ouvrage tout littéraire, au moins par le sujet, cette phrase qu'un écrivain illustre, qui me fit l'honneur de me critiquer, M. Villemain, me reprocha avec bienveillance : *à cette heure toute poésie est sur la proue des bateaux à vapeur ou sur les rails des chemins de fer.* Ce n'était là qu'une parole d'instinct, qui m'était soufflée je ne sais d'où et que j'avais sans doute entendue dans l'air; aujourd'hui qu'un peu d'expérience, qui n'a pas été acquise sans fatigue, me donne le droit de voir une sorte de prédiction dans ce que j'avais répété comme un écho des vœux et des tendances confuses de mon époque, — je regrette pour mes deux volumes de critique d'avoir à le dire, — mais s'il y a une phrase dans ce livre qui ait quelque valeur durable, c'est peut-être celle-là.

NISARD.

LE

RAPPROCHEMENT,

OU

IL FAUT FAIRE DE NÉCESSITÉ VERTU.

PERSONNAGES.

Monsieur DALAIN.
Madame DALAIN.
Madame BLONDEAU, Mère de madame DALAIN.
LE DOCTEUR.
PELAGIE, femme de chambre de madame DALAIN.

(La scène se passe à Paris dans la chambre à coucher de madame Dalain.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BLONDEAU, MADAME DALAIN.

MADAME BLONDEAU.

De tout ce que tu me dis, ma chère enfant, je conclus que tu es une petite personne fort ennuyée.

MADAME DALAIN.

Que ne dites-vous tout de suite fort ennuyeuse, maman?

MADAME BLONDEAU.

Non. Quand tu te trouves avec des gens qui te paraissent en valoir

la peine, ta conversation ne manque pas de vivacité. Je ne suis pas à même de juger si, par-ci par-là, il ne t'échappe pas quelques inconséquences; mais j'ai remarqué que cela arrive souvent pour peu qu'on veuille faire des frais extraordinaires.

MADAME DALAIN.

Vous m'arrangez bien.

MADAME BLONDEAU.

Tu ne lis plus?

MADAME DALAIN.

Quoi lire? Tout ce qui paraît est assommant.

MADAME BLONDEAU.

Lis des ouvrages anciens.

MADAME DALAIN.

Des vieilleries.

MADAME BLONDEAU.

Et ta musique?

MADAME DALAIN.

Mon piano est dans le salon; me déranger pour aller jouer pendant dix minutes, cela n'en vaut pas la peine.

MADAME BLONDEAU.

Fais-le mettre ici.

MADAME DALAIN.

Ma chambre n'est déjà pas assez encombrée?

MADAME BLONDEAU.

Que ne brodes-tu? Que ne fais-tu de la tapisserie?

MADAME DALAIN.

On trouve de tout cela chez les marchands, et bien mieux fait que tout ce qu'on peut faire.

MADAME BLONDEAU.

Quand ce ne serait que pour te désennuyer.

MADAME DALAIN.

Vous en revenez toujours là. Où voyez-vous que je m'ennuie?

MADAME BLONDEAU.

Tu bâilles sans cesse.

MADAME DALAIN.

Moi!

MADAME BLONDEAU.

Tu bâilles au spectacle.

MADAME DALAIN.

C'est la chaleur.

MADAME BLONDEAU.

A la promenade.

MADAME DALAIN.

C'est le grand air.

MADAME BLONDEAU.

Dans les concerts, au milieu des plus beau morceaux de musique.

MADAME DALAIN.

Le bruit, quelque harmonieux qu'il soit, me fait toujours cet effet-là.

MADAME BLONDEAU.

Et au bal?

MADAME DALAIN.

C'est la fatigue.

MADAME BLONDEAU.

Mais enfin, dans le monde?

MADAME DALAIN.

Il est si agréable le monde d'aujourd'hui, si amusant surtout!

MADAME BLONDEAU.

Tiens, tiens; si tu ne retenais pas, je te vois au moment....

MADAME DALAIN.

Ah! mais, maman, il ne faut pas m'en vouloir; cela vient de l'estomac.

MADAME BLONDEAU.

Tu es trop heureuse.

MADAME DALAIN.

C'est là le mot.

MADAME BLONDEAU.

Si tu avais passé ta jeunesse comme moi, à poste fixe, dans un magasin de draps, ouvert à tous les vents....

MADAME DALAIN.

Vous aviez au moins un mari qui vous convenait.

MADAME BLONDEAU.

Tu vas recommencer. Qui est-ce qui a voulu avoir le mari que tu as? N'est-ce pas toi qui l'as choisi? Il ne faut pas être injuste. Rappelle-toi donc combien de fois tu m'as répété : Je n'épouserai que le frère d'Eulalie; si on ne me donne pas le frère d'Eulalie, je resterai fille.

MADAME DALAIN.

C'est vrai que j'aimais beaucoup Eulalie dans ce temps-là; mais je ne la vois plus.

MADAME BLONDEAU.

Dame! Que veux-tu que j'y fasse?

MADAME DALAIN.

J'étais si jeune; c'était de l'enfantillage; vous n'auriez pas dû m'écouter.

MADAME BLONDEAU.

C'est indigne ce que tu me dis là. Une pauvre mère qui n'a qu'une fille unique qui la tourmente sans cesse, qui ne lui laisse pas de répit pour faire un mariage très sortable au bout du compte...

MADAME DALAIN.

Du côté de l'argent.

MADAME BLONDEAU.

Du côté de la famille, du côté de l'éducation.

MADAME DALAIN.

Je ne sais pas.

MADAME BLONDEAU.

Comment! tu ne sais pas. Enfin tu sais que ton mari est un honnête homme.

MADAME DALAIN.

Je suis sûre que c'est un homme de bourse; un homme de hausse, un homme de baisse; un homme qui achète à prime, qui vend à terme; un homme qui se met à découvert à la moindre fluctuation; en un mot un agioteur, titre qui n'a jamais été très respectable dans aucun temps.

MADAME BLONDEAU.

Véritablement, ma fille, tu me désoles.

MADAME DALAIN.

Vous êtes bien bonne, maman, puisque j'ai pris mon parti, et M. Dalain aussi.

MADAME BLONDEAU.

Cela ne suffit pas dans un ménage. Qu'est-ce que tu peux désirer? Tu as une voiture, tu as des loges au spectacle, cette habitation-ci qui est charmante, une maison de campagne.

MADAME DALAIN.

Voilà tout.

MADAME BLONDEAU.

Voilà tout, dit-elle.

MADAME DALAIN.

Sans doute. Je voudrais changer mon argenterie, par exemple.

MADAME BLONDEAU.

Il n'y a que trois ans que tu l'as; je te l'ai donnée le jour même de ton mariage.

MADAME DALAIN.

Trois ans de mariage, ça vieillit bien. Je voudrais aussi changer mon mobilier... Je voudrais.... Tenez, maman, je voudrais changer mon mari.

MADAME BLONDEAU.

Allez, ma fille; vous vous moquez. C'est me punir cruellement de la faiblesse que j'ai eue pour vous.

MADAME DALAIN.

Fâchez-vous contre moi à présent; il ne manque plus que cela.

MADAME BLONDEAU.

Je ne me fâche pas, mon enfant, je ne me fâche pas; mais vois donc dans quelle perplexité tu me mets.

MADAME DALAIN.

Croyez-vous que je sois plus heureuse?

MADAME BLONDEAU.

Je ne dis pas; mais raisonnons un peu. Tu prétends que tu veux changer ton mari; eh bien! change-le.

MADAME DALAIN, avec vivacité.

Comment dites-vous, maman?

MADAME BLONDEAU.

Essaie d'avoir de meilleurs procédés pour lui.

MADAME DALAIN.

C'est là tout le conseil que vous vouliez me donner?

MADAME BLONDEAU.

Il n'est pas mauvais, ce me semble.

MADAME DALAIN.

Non; mais il suppose que jusqu'ici je n'ai eu que de mauvais procédés.

MADAME BLONDEAU.

Tu ne me comprends pas. Tout ce que je désirerais, moi, ce serait

un rapprochement. Ce n'est pas vivre que d'être ainsi. Il y a des gens qui sont à cent lieues l'un de l'autre, et qui ne sont pas aussi séparés que vous l'êtes dans la même maison, dans le même appartement.

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que cela fait ?

MADAME BLONDEAU.

Si vous aviez un enfant.

MADAME DALAIN, riant.

Ah ! ah ! ah !

MADAME BLONDEAU.

Un seul enfant. Je ne suis pas bien ambitieuse.

MADAME DALAIN.

Vous croyez ?

MADAME BLONDEAU.

Tu verrais. Cela changerait toute ton existence. Tu t'intéresserais à quelque chose du moins ; tu aimerais quelque chose.

MADAME DALAIN, prenant la main de sa mère.

Est-ce que je ne vous ai pas ? Est-ce que je ne m'intéresse pas à vous ? Est-ce que je ne vous aime pas de tout mon cœur ?

MADAME BLONDEAU.

Tout cela est bel et bon, ma petite ; mais il est bien rare qu'on aime sa mère comme on aime un enfant. Un enfant à soi, un enfant qui vous doit l'existence ; que vous avez porté dans votre sein ; qui se développe sous vos yeux ; que vous voyez grandir, se perfectionner ; c'est une jouissance toujours nouvelle. Tu ne peux pas sentir cela ; c'est inexplicable. Et la preuve, c'est que, malgré les chagrins que tu me donnes, méchante fille, je ne peux pas prendre sur moi de te faire un reproche.

MADAME DALAIN, souriant.

Je n'aurais pas cru que cela vous coûtât autant.

MADAME BLONDEAU.

Ne vas-tu pas dire que je te gronde ?

MADAME DALAIN.

Si nous descendions dans le jardin.

MADAME BLONDEAU.

Est-ce que nous ne sommes pas bien ici ?

MADAME DALAIN.

Ce serait pour changer de place.

MADAME BLONDEAU.

Ou plutôt pour changer de conversation.

MADAME DALAIN.

Malheureusement, celle que nous avons ne peut pas avoir de résultat.

MADAME BLONDEAU.

Voilà déjà un mot qui est bon; malheureusement. Tu trouves donc toi-même que c'est un malheur?

MADAME DALAIN.

Ah! maman, vous ergotez.

MADAME BLONDEAU.

Mais non. Si tu voulais, ce résultat ne serait pas impossible. Qu'est-ce que je cherche à obtenir de toi? Que tu sois un peu plus gentille avec ton mari. Sois seulement avec lui comme je te vois quelquefois ici avec des étrangers.

MADAME DALAIN.

Ces étrangers sont aimables.

MADAME BLONDEAU.

Le plus souvent, je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent; mais comme tu leur souris d'un air d'approbation, je suppose que c'est moi qui ai tort.

MADAME DALAIN.

Ce sont des jeunes gens qui vont beaucoup dans le monde.

MADAME BLONDEAU.

Dans ce monde qui te fait bâiller pourtant. Tout ça, tout ça, mon enfant, c'est de la crême fouettée; le bonheur n'est pas là. Ce papillotage de pantins ne peut pas t'amuser long-temps; tu as trop d'esprit pour cela. Fais-toi un bon intérieur; envoie-moi promener cet essaim de petits freluquets qui donnent mauvais air à une maison; remplace-les par des gens raisonnables. En te rapprochant de ton mari, rien ne sera plus facile; car il faut un mari dans une maison. Sans mari, toute société que reçoit une jeune femme est équivoque.

MADAME DALAIN.

J'y penserai, maman; je vous assure que j'y penserai; mais, je vous en prie, parlons d'autre chose.

MADAME BLONDEAU.

Si tu me rendais grand'mère, je deviendrais folle.

MADAME DALAIN.

C'est un terrible avertissement que vous me donnez là.

MADAME BLONDEAU.

Tu parles de changer tes meubles et ton argenterie; je te changerais tout ce que tu voudrais.

MADAME DALAIN.

Chère maman!

MADAME BLONDEAU.

N'est-ce pas, ma petite, que tu tâcheras?

MADAME DALAIN.

Oui, oui, maman.

MADAME BLONDEAU.

Je ne sais pas qui est-ce qui me parlait l'autre jour de ton mari, et qui m'en disait beaucoup de bien. C'est quelqu'un en état de le juger.

MADAME DALAIN.

C'est rassurant. Ne froncez pas le sourcil. Plaisanterie à part, à condition que vous me laisserez descendre au jardin; j'ai besoin d'air; je vous promets de réfléchir à mon nouveau rôle.

MADAME BLONDEAU.

Mauvaise espiègle! Va prendre l'air. Je dîne avec toi aujourd'hui, et pendant que tu te promèneras, je vais m'amuser à lire le journal.

MADAME DALAIN.

Vous êtes ici chez vous.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME BLONDEAU, seule.

Je l'ai trop gâtée. Le cœur est bon; mais quelle pauvre tête! Je n'ai jamais su faire la leçon. D'ailleurs, à quoi servent les leçons? Quand on n'a qu'un enfant, il est impossible de le tourmenter. Elle se plaint de son mari; ce n'est pas un phœnix; cependant elle ne pourrait lui reprocher rien d'essentiel. C'est un mari qui gagne de l'argent, qui est enseveli dans ses spéculations; l'esprit n'est pas fort étendu. Si elle voulait, elle en aurait pour deux. J'ai toujours peur que le vague qu'elle a dans l'imagination ne lui fasse gaspiller sa vie. C'est un enfant qu'il lui faudrait; je crois qu'elle serait bonne mère, et ce sentiment là préserve de tout.

SCÈNE III.

MADAME BLONDEAU, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Votre serviteur, madame. Je ne vois que la maman; où est donc la fille?

MADAME BLONDEAU.

Elle fait un tour au jardin, docteur. Cela se trouve à merveille; je ne suis pas fâchée de pouvoir vous parler tête à tête.

LE DOCTEUR.

Je suis à vos ordres.

MADAME BLONDEAU.

Nous venons encore d'avoir une crise.

LE DOCTEUR.

Qui cela donc?

MADAME BLONDEAU.

Entre madame Dalain et moi.

LE DOCTEUR.

Bien, bien; je comprends; je comprends.

MADAME BLONDEAU.

Toujours ma même chanson.

LE DOCTEUR.

Un rapprochement.

MADAME BLONDEAU.

Eh! oui. Je ne désire que cela au monde.

LE DOCTEUR.

A cause des suites.

MADAME BLONDEAU.

Avouez que c'est bien naturel. N'avoir qu'une fille que je puis perdre et rien après. Je ne parle pas de notre fortune, il se trouvera assez de gens pour se la partager; mais enfin il aurait été plus satisfaisant de la voir suivre une route directe.

LE DOCTEUR.

Que dit-elle à cela?

MADAME BLONDEAU.

Ce ne sont pas là les raisons que je lui donne, comme vous croyez bien; c'est trop vulgaire pour une cervelle vaporeuse comme la sienne.

Je ne lui parle que du bonheur d'être mère, de la satisfaction d'avoir un enfant; satisfaction qui a bien ses chagrins, entre nous; mais je lui peins tout cela couleur de rose.

LE DOCTEUR.

Et elle répond?...

MADAME BLONDEAU.

Que son mari n'est pas aimable.

LE DOCTEUR.

Il y a long-temps qu'elle répond cela.

MADAME BLONDEAU.

Je lui ai glissé aussi quelques mots sur l'entourage qu'elle se donnait.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien raison.

MADAME BLONDEAU.

On doit y tourner continuellement monsieur Dalain en ridicule.

LE DOCTEUR.

A coup sûr.

MADAME BLONDEAU.

Et madame Dalain s'en fortifie davantage dans son éloignement.

LE DOCTEUR.

C'est l'usage.

MADAME BLONDEAU.

Tout cela n'est-il pas pitoyable? Vous devriez bien lui parler, teur.

LE DOCTEUR.

Je ne demande pas mieux; mais que lui dire?

MADAME BLONDEAU.

Lui remontrer le tort qu'elle se fait. Vous voyez tant de monde. Ne pourriez-vous pas supposer mille choses; des questions qu'on vous aurait faites, quelques médisances?

LE DOCTEUR.

Ce ne serait pas tout suppositions.

MADAME BLONDEAU, avec émotion.

En vérité!

LE DOCTEUR.

Calmez-vous, eh! mon Dieu, calmez-vous. Ne connaissez-vous pas ce qu'on appelle la société, la bonne compagnie? Ne faut-il pas qu'elle

se mêle de tout; qu'elle interprète tout? Que voulez-vous qu'elle fasse? Elle ne vit que de commérages. Il faut bien qu'elle s'en crée quand elle n'en trouve pas de tout faits. Au surplus, cela ne tire pas à conséquence; elle ne croit pas à ce qu'elle dit; elle ne se soucie pas d'y croire; elle parle.

MADAME BLONDEAU.

Je ne conçois pas que madame Dalain...

LE DOCTEUR.

Mais madame Dalain, comme vous, comme moi, comme eux tous sur chacun d'eux. On dirait que vous ne savez pas ce que c'est que des loges de portier; eh! bien, la bonne compagnie, c'est la même chose, ni plus, ni moins.

MADAME BLONDEAU.

Oui, mais madame Dalain pourtant...

LE DOCTEUR.

Quel âge avez-vous?

MADAME BLONDEAU.

La singulière question!

LE DOCTEUR.

C'est que vous me paraissez d'une jeunesse, avec vos terreurs sur madame votre fille.

MADAME BLONDEAU.

Il faut pourtant convenir qu'il n'est pas agréable pour la mère d'une personne aussi pure...

LE DOCTEUR.

Est-ce que ce sont les personnes pures qui s'occupent d'elle? C'est un tas de vieilles coquettes qui se réjouissent chaque fois qu'elle croient entrevoir du désordre quelque part.

MADAME BLONDEAU.

Mon cher docteur, il n'y a pas un moment à perdre pour remettre mes enfans tout-à-fait bien ensemble; prêtez-moi secours, je vous en conjure par notre vieille amitié. Penser qu'on parle mal de ma fille, m'est une idée insupportable. Je me chargerais volontiers de monsieur Dalain; j'en répondrais presque. Sous son enveloppe d'argent, il aime sa femme. Elle n'est pas non plus si difficile à aimer; soyons de bonne foi. Elle est charmante et très séduisante, quand elle le veut.

LE DOCTEUR.

Quand elle le veut.

MADAME BLONDEAU.

Je l'ai déjà fort ébranlée, ce matin. Elle m'a promis de réfléchir.

LE DOCTEUR.

Elle vous l'a promis?

MADAME BLONDEAU.

Oui, et même assez positivement.

LE DOCTEUR.

C'est du nouveau.

MADAME BLONDEAU.

Je vais vous l'envoyer. Vous verrez que le terrain n'est pas mal préparé. N'allez pas faire la grosse voix; parlez-lui doucement. Elle a assez confiance en vous; elle vous craint; elle n'osera pas vous répondre par quolibets comme elle en a pris l'habitude avec moi. Profitez de cela pour aller franchement au but. Que les mères sont impatientantes, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Qu'elles sont admirables!

MADAME BLONDEAU.

Et les docteurs donc! Je vais vous l'envoyer.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, seul.

Je ne me fais pas une illusion aussi complète que cette bonne madame Blondeau. Sa fille est bien langoureuse! et toutes ces petites femmes langoureuses ne m'ont jamais beaucoup rassuré, surtout entourée comme est celle-là. Rien que des étourneaux, des poètes, des musiciens, des faiseurs de romans et de balivernes. Il n'y a qu'un monsieur Dalain qui puisse souffrir cela. Il faut qu'il soit aussi absorbé qu'il l'est dans ses chiffres pour ne pas s'apercevoir du ridicule qu'il se donne. Il en a peut-être pris son parti; ça le débarrasse.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, MONSIEUR DALAIN.

MONSIEUR DALAIN entr'ouvrant la porte.

Ma femme n'est pas là?

LE DOCTEUR.

Non, non. N'ayez pas peur.

MONSIEUR DALAIN.

Bonjour, docteur. Je viens chercher un livre que sans doute elle aura pris dans mon cabinet. C'est assez son habitude. Justement, le voici.

LE DOCTEUR.

Eh bien! vous vous en allez déjà?

MONSIEUR DALAIN.

J'espère bien que vous me ferez le plaisir de passer un moment chez moi, avant de sortir de la maison.

LE DOCTEUR.

Madame Dalain n'est pas près de remonter. Regardez par cette croisée; vous la verrez assise, qui cause avec sa mère.

MONSIEUR DALAIN.

Depuis des siècles, nous ne nous rencontrons plus qu'à table où nous causons si peu! Il est inutile qu'elle me trouve ici.

LE DOCTEUR.

Je voulais vous dire que sa santé m'inquiète.

MONSIEUR DALAIN, s'approchant de la fenêtre.

Je vais me mettre ici, de manière à pouvoir m'en aller aussitôt qu'elle fera un mouvement pour se lever.

LE DOCTEUR.

C'est de la terreur que cela.

MONSIEUR DALAIN.

Quand les choses sont établies, à quoi bon les rompre?

LE DOCTEUR.

Quand elles sont mal établies, c'est une raison pour les changer.

MONSIEUR DALAIN.

Je n'ai pas envie de recommencer à faire le Céladon comme dans les premiers temps de mon mariage. D'ailleurs cela ne réussirait plus. Madame Dalain a pris l'habitude d'avoir de l'esprit, de décider de tout à tort et à travers; comment diable voulez-vous que nous puissions nous entendre?

LE DOCTEUR.

Si vous vous le mettiez bien dans la tête.

MONSIEUR DALAIN.

Il y a déjà assez de choses dans ma tête. Ma foi! non. Vous ne savez pas combien c'est cher aujourd'hui d'être galant pour sa femme; c'est ruineux; elles sont pires que des maîtresses. Ce que madame Dalain m'a coûté pendant notre soi-disant lune de miel est incroyable. Et notez qu'elle n'en paraissait pas beaucoup plus contente. Cela lui était dû, et j'étais trop heureux, selon elle, quand elle voulait bien sourire aux surprises que je lui faisais. Quand j'ai vu cela, je me suis tenu tranquille. N'ai-je pas bien fait?

LE DOCTEUR.

Non.

MONSIEUR DALAIN.

Non!

LE DOCTEUR.

Non. Vous êtes riche; vous gagnez encore de l'argent tous les jours; vous n'avez pas d'enfant; je ne crois pas que vous ayez de maîtresse en titre....

MONSIEUR DALAIN.

Après? quelle conclusion voulez-vous tirer? Que je dois laisser carrière à l'imagination d'une femme qui ne sait jamais ce qu'elle veut. Tenez, la vérité, entre nous, madame Dalain n'était pas mon fait. J'aurais voulu quelque chose de remuant, quelque chose de gai, quelque chose qui allât tout seul, surtout quelque chose qui ne singeât pas la princesse. C'est la rage de toutes nos dames aujourd'hui. Je ne suis pas le seul qui s'en plaigne.

LE DOCTEUR.

Pour être gaie, pour être remuante, pour être comme il faudrait qu'elle fût pour vous plaire, la première condition est une bonne santé.

MONSIEUR DALAIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

LE DOCTEUR.

Elle a...., elle a...., que sa poitrine est fort délicate.

MONSIEUR DALAIN.

Parbleu! je crois bien; elle n'en fait pas usage. Tant que la mode a été de crier, elle criait plus que personne; ça exerçait sa poitrine, ça l'entretenait. A présent, il faut parler comme dans la chambre d'un malade; c'est bonne compagnie. Je sais cela de bric et de broc, par ouï-dire. Elle sont folles.

LE DOCTEUR.

Enfin, je vous répète qu'elle n'est pas bien portante.

MONSIEUR DALAIN.

Je lui ai donné une voiture; je lui ai donné une maison de campagne.

LE DOCTEUR.

C'est un mari qu'il lui faudrait.

MONSIEUR DALAIN.

N'en a-t-elle pas un?

LE DOCTEUR.

Allons, allons, soyons de bonne foi.

MONSIEUR DALAIN.

Que voulez-vous que j'y fasse?

LE DOCTEUR.

Vous seriez fâché de la perdre?

MONSIEUR DALAIN.

J'aime beaucoup sa mère.

LE DOCTEUR.

Vous aimez aussi votre femme.

MONSIEUR DALAIN.

Madame Blondeau a été très convenable, très généreuse pour ce mariage. Elle est si riche!

LE DOCTEUR.

Vous vous arrangez pour qu'elle le devienne davantage.

MONSIEUR DALAIN.

Comment cela?

LE DOCTEUR.

Si elle perdait sa fille, tout ce qu'elle vous a donné lui reviendrait.

MONSIEUR DALAIN.

Je ne sais pas pourquoi vous voulez qu'elle perde sa fille.

LE DOCTEUR.

Écoutez, monsieur Dalain, je ne suis pas alarmiste.

MONSIEUR DALAIN.

S'il faut qu'elle aille aux eaux, vous n'avez qu'à le dire.

LE DOCTEUR.

Les eaux n'y feraient rien.

MONSIEUR DALAIN.

Votre autre idée est une idée de médecin. Ils sont toujours à conseiller la même chose. J'ai une cousine qui a neuf enfans et qui n'a jamais été bien portante.

LE DOCTEUR.

Je ne vous parle pas de neuf enfans.

MONSIEUR DALAIN.

Pour avoir des enfans, il faut qu'il y ait de l'union dans un ménage. Quand le père est d'un côté, la mère de l'autre, il s'ensuit des éducations détestables.

LE DOCTEUR.

J'entends que le père et la mère aillent du même côté.

MONSIEUR DALAIN.

Un enfant ne me déplairait pas.

LE DOCTEUR.

C'est une sécurité.

MONSIEUR DALAIN.

J'en aurais deux que cela me ferait grand plaisir.

LE DOCTEUR.

Alors on est tout-à-fait sans inquiétude. Sur deux enfans, il en reste toujours un.

MONSIEUR DALAIN.

Il faut espérer que je les garderais tous les deux.

LE DOCTEUR.

De rendre une dot, de mettre des hommes de loi dans le secret de vos opérations, de votre fortune....

MONSIEUR DALAIN.

Puisque j'aurais des enfans.

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vous dis.

MONSIEUR DALAIN.

Je n'ai pas d'éloignement pour ma femme, moi.

LE DOCTEUR.

Soyez persuadé qu'elle n'en a pas non plus pour vous.

MONSIEUR DALAIN.

Tâchez de la faire expliquer. Si elle veut être raisonnable, ne plus avoir de fantaisies, je doublerais volontiers sa pension. Je préfère cela. Une fois que c'est dit, c'est dit.

LE DOCTEUR.

Fort bien. Mais pour commencer par quelque chose, pour lui montrer les bonnes dispositions où vous êtes à son égard, ne trouveriez-vous pas à propos...

MONSIEUR DALAIN.

De quoi faire?

LE DOCTEUR.

Une petite surprise.

MONSIEUR DALAIN.

Nous y voilà.

LE DOCTEUR.

Ce sera la dernière. J'ai besoin d'un texte pour l'aider à sortir de son apathie.

MONSIEUR DALAIN.

Mais, pour Dieu! qu'elle n'aille pas en reprendre l'habitude.

LE DOCTEUR.

Non, non.

MONSIEUR DALAIN.

Lui direz-vous que ce sera la dernière?

LE DOCTEUR.

Oui, oui.

MONSIEUR DALAIN.

Quelle sera cette surprise?

LE DOCTEUR.

Je n'en sais rien. Cherchez ce qui pourrait lui faire le plus de plaisir.

MONSIEUR DALAIN.

Ce sera ce qu'il y aura de plus extravagant, de plus cher.

LE DOCTEUR.

Nous allons retomber dans la discussion.

MONSIEUR DALAIN.

Elle a depuis quelque temps une grosse réjouie de femme de chambre qui doit être au courant de ses fantaisies.

LE DOCTEUR.

Consultez-la; cela ne vous engage à rien.

MONSIEUR DALAIN.

L'avez-vous déjà vue? C'est une petite commère qui n'est, ma foi! pas mal. Elle me dira tout ce que je voudrai.

LE DOCTEUR.

C'est au mieux.[1]

MONSIEUR DALAIN.

A telle fin que de raison, je vais toujours la faire demander. Oh! oh! voilà madame Dalain qui quitte le jardin; je me sauve. Voyez; essayez; ne m'engagez pas trop, et venez ensuite me retrouver. J'y compte. Au revoir, au revoir, cher docteur.

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR, seul.

Il n'est guère possible d'être plus à jour que cet homme-là. Il faut croire que la finesse qui sert dans les affaires de bourse est une finesse bien courte. Tudieu! avec quelle promptitude il a changé de sentimens pour sa femme, aussitôt qu'il a eu des craintes sur la dot! Il se souciait fort peu que je me rappelasse ce qu'il venait de me dire; il allait au plus pressé. Au fait, la spéculation que je lui offrais, en valait la peine; pour sa sûreté, il n'a pas de meilleur parti à prendre que de devenir le meilleur des maris et le plus tendre des pères. Ce n'est là que la moitié de ma besogne, malheureusement, et celle qui me reste est la plus difficile. (Il réfléchit.) La singulière idée!... Pourquoi?... Qui sait?.... (Il rit.) Je ne connais pas la société de madame Dalain. Parmi tous ces jeunes gens si spirituels, si charmans, qu'elle reçoit, n'est-il pas permis de supposer qu'elle en aura distingué un plus spirituel, plus charmant que les autres? Le bruit en a couru. Une femme délaissée a besoin de consolations. C'est bien scabreux les consolations; ça peut mener loin, très loin. La patience des anciens chevaliers est terriblement passée de mode; on ne veut plus soupirer pendant dix ans, comme on prétend que cela se faisait autrefois; les femmes elles-mêmes se moqueraient de pareils soupirs. Le siècle est si positif! C'est une inspiration. Qu'est-ce que je risque?

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR, MADAME DALAIN.

MADAME DALAIN.

Pardon, monsieur le docteur; je ne fais que d'apprendre à l'instant que vous étiez ici. C'est la dernière chose que maman m'ait dite. Elle est singulière maman, avec son idée fixe. Vous savez ce que c'est que son idée fixe?

LE DOCTEUR.

C'est l'amour maternel.

MADAME DALAIN.

Je le veux bien ; mais elle le traduit quelquefois d'une manière fatigante. Elle ne me prêche plus à présent que rapprochement avec monsieur Dalain. Je vous fais juge.

LE DOCTEUR.

Je me récuse. Jamais je ne me mêle d'intérieur de ménage, et, pour m'y soustraire, j'avertis d'avance que je donne toujours raison à celui qui me parle.

MADAME DALAIN.

Si monsieur Dalain vous parlait, vous lui donneriez donc raison?

LE DOCTEUR.

Oui.

MADAME DALAIN.

Et vous trouveriez que j'ai tort de me sentir de l'éloignement pour un homme qui n'a rien de ce qui plaît, rien qui puisse faire la moindre illusion?

LE DOCTEUR.

Vous vous plaigniez de la conversation de madame votre mère, et vous allez nous y ramener.

MADAME DALAIN.

C'est que je ne veux pas vous paraître ridicule.

LE DOCTEUR.

C'est vous qui me parlez, je vous donne raison.

MADAME DALAIN.

Et quand il vous parlera?

LE DOCTEUR.

Il aura raison à son tour.

MADAME DALAIN.

C'est une grande vertu d'être aussi impassible entre un homme qu'on connaît à peine, et une femme qu'on a vue venir au monde, et dont la mère est votre amie intime.

LE DOCTEUR.

Voulez-vous me piquer? c'est méchant.

MADAME DALAIN.

J'ai commencé par vous dire que vous connaissiez peu monsieur

Dalain; c'est votre excuse. Mais me croyez-vous assez fantasque pour avoir pris le parti que j'ai pris sans de bonnes raisons?

LE DOCTEUR.

Votre extrême délicatesse, la susceptibilité de votre goût peuvent vous rendre trop exigeante. Que diriez-vous si vous aviez un mari qui eût dissipé votre fortune, par exemple?

MADAME DALAIN.

Ah! c'est une des raisons de maman.

LE DOCTEUR.

Qui affichât des maîtresses?

MADAME DALAIN.

Je ne crains pas cela avec monsieur Dalain; il aurait peur de faire tort à son crédit.

LE DOCTEUR.

Enfin, ce serait plus sérieux que ce que vous pouvez lui reprocher.

MADAME DALAIN.

Je ne connais rien d'humiliant pour une femme comme d'avoir un mari gauche ou suffisant outre mesure, suivant les gens avec lesquels il se trouve; qui ne sait pas un mot de ce qui se dit dans le monde, et qui n'écoute de nouvelles que celles qu'on peut coter à la Bourse.

LE DOCTEUR.

Voilà de l'exagération.

MADAME DALAIN.

Il aura l'air d'avoir un avis sur un ballet ou un opéra nouveau, si vous voulez; il répétera tant bien que mal ce qu'il aura entendu dire de la première représentation d'un drame ou d'une comédie, mais par concession, sans savoir de quoi il parle, sans y mettre le moindre intérêt.

LE DOCTEUR.

Est-il indispensable de se passionner dans de pareilles conversations?

MADAME DALAIN.

Non; mais il prendra feu pour ou contre le bouleversement d'un pays selon qu'il doit en résulter quelques centimes de hausse ou de baisse.

LE DOCTEUR.

C'est un homme spécial.

MADAME DALAIN.

Dans le temps que j'avais encore la patience de l'écouter, si vous saviez

comme il me saboulait la politique pour l'adapter à la mesquinerie de ses calculs; c'était à s'enfuir.

LE DOCTEUR.

Voyons; je ne m'y connais pas trop, mais, pour une autre femme que vous, aurait-il bonne mine?

MADAME DALAIN.

C'est selon le goût. S'il y a des femmes qui mettent du prix à un air de bonne santé, il est certain qu'il a cet air-là. Sa démarche n'est pas mauvaise; il se met bien; il a une espèce d'habitude des premiers mots dont on se sert pour aborder quelqu'un; mais il ne faut pas qu'il aille plus loin. Oh! dès qu'il essaie de voler de ses propres ailes, aussitôt qu'il veut faire l'agréable, c'est fini; on voit tout de suite le tuf.

LE DOCTEUR.

D'où je conclus que s'il n'était jamais agréable, vous le trouveriez très bien. Mais parlons de choses plus intéressantes. Comment va notre santé?

MADAME DALAIN.

Dans une situation d'esprit comme celle où je suis continuellement....

LE DOCTEUR.

Ne remontons plus aux causes; occupons-nous des effets. Avons-nous de l'appétit?

MADAME DALAIN.

Pas du tout.

LE DOCTEUR.

Dormons-nous?

MADAME DALAIN.

Très peu.

LE DOCTEUR.

Je l'aurais deviné; nous avons les yeux battus.

MADAME DALAIN, courant précipitamment à une glace.

Les yeux! Je ne vois pas cela?

LE DOCTEUR.

Je le vois, moi.

MADAME DALAIN.

Mais regardez donc bien, docteur.

LE DOCTEUR.

Si vous les ouvrez de force, si vous les excitez, ils vont me reparaître charmans; mais ce ne sera qu'un éclair.

MADAME DALAIN.

Pour vous les montrer, il faut bien que je les ouvre; quant à les exciter, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas votre faute. Jamais une femme qui montre ses yeux ne les montre naturellement. Et votre teint, direz-vous qu'il n'est pas brouillé?

MADAME DALAIN, retournant à la glace.

Vous trouvez cela un teint brouillé?

LE DOCTEUR.

C'est que je ne m'y connais plus.

MADAME DALAIN.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Donnez-moi donc un peu ce bras, que je voie comment nous avons le pouls. (Mme Dalain lui tend le bras, qu'il a l'air de consulter avec la plus grande attention.) Je ne m'étonne plus. Je disais aussi : Que diable! il n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelque chose là-dessous.

MADAME DALAIN, intimidée.

Qu'y a-t-il, docteur?

LE DOCTEUR, tenant toujours la main de Mme Dalain.

C'est bien cela. Je ne reviens pas de ma bonhomie. Voilà une heure qu'elle me tient à écouter toutes ses doléances sur M. Dalain; j'aurais cru qu'il y avait un mur d'airain entre eux.

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE DOCTEUR.

Petite dissimulée!

MADAME DALAIN.

Je n'ai rien à dissimuler.

LE DOCTEUR.

Toutes les jeunes femmes sont de même; elles n'avouent jamais les choses que lorsqu'il n'y a plus moyen de les cacher.

MADAME DALAIN.

Je vous en prie en grace, docteur, expliquez-vous clairement.

LE DOCTEUR.

Ou je n'entends rien à mon métier, ou vous pouvez annoncer dès à présent à votre mère et à votre mari la nouvelle qu'ils désirent le plus.

MADAME DALAIN.

Je m'en garderai bien.

LE DOCTEUR.

C'est d'une prudence extrême; vous craignez encore que je ne me trompe, et vous ne voulez pas leur donner une fausse joie.

MADAME DALAIN.

Vraie ou fausse, je n'en ai pas à leur donner.

LE DOCTEUR.

Je repasserai sous quelques jours; et quand nous aurons une certitude encore plus positive, vous en ferez ensuite l'usage que vous voudrez. (Il va pour sortir.)

MADAME DALAIN, le retenant.

Monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Quoi?

MADAME DALAIN.

Vous ne verrez pas M. Dalain?

LE DOCTEUR.

Pardonnez-moi. Il m'a fait promettre de lui aller dire un petit bonjour.

MADAME DALAIN.

J'en suis désolée. Ne lui parlez de moi sous aucun prétexte, entendez-vous? Comme tous les gens qui n'ont pas d'esprit, M. Dalain est assez goguenard; si vous l'armiez une fois d'une mauvaise plaisanterie, il ne l'userait pas; dans dix ans elle lui servirait encore. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne lui direz rien qui ait rapport à moi.

LE DOCTEUR.

Je ne dis jamais rien qu'on ne m'en ait donné la permission.

MADAME DALAIN.

Je ne vous la donne pas; rappelez-vous bien que je ne vous donne pas cette permission.

LE DOCTEUR.

Non, non, vous ne me la donnez pas; c'est convenu.

MADAME DALAIN, le suivant jusqu'à la porte.

C'est on ne peut pas plus sérieux.

SCÈNE VIII.

MADAME DALAIN, seule; ensuite PÉLAGIE.

MADAME DALAIN, excessivement agitée, se laisse tomber sur un siége.

Ce maudit docteur me trouble à un point!.... il parle avec une assurance!..... on ne sait que dire. (Elle se lève et va consulter une glace.) Qu'est-ce donc qu'il trouve à mes yeux?... Il est sûr qu'ils ne sont pas comme à l'ordinaire.... ni mon teint non plus. (Elle vient se rasseoir.) Quand il n'y aurait que les propos qu'il m'a tenus, ne serait-ce pas assez pour être tout sens dessus dessous? (Elle se tâte le pouls.) On ne peut pas se tâter le pouls soi-même; d'ailleurs je n'y connais rien. (Elle se lève lentement et va à la croisée.) Et ma mère qui lit bien tranquillement pendant ce temps-là! (Elle sonne.) Que faut-il faire? Je ne puis consulter personne. Pourvu que ce docteur n'aille pas parler. (Elle sonne encore.) Oh! non, non; il me l'a bien promis. Ce serait abominable.

PÉLAGIE.

Madame a sonné?

MADAME DALAIN.

Il y a déjà une heure, mademoiselle; où étiez-vous donc?

PÉLAGIE.

J'étais chez monsieur.

MADAME DALAIN.

Pourquoi faire? à quel propos? que pouvait-il avoir à vous demander? Répondez donc. Le docteur était-il avec lui?

PÉLAGIE.

Il y est venu un moment après.

MADAME DALAIN.

De quoi ont-ils parlé?

PÉLAGIE.

De rien, madame.

MADAME DALAIN.

Ils n'ont donc pas parlé?

PÉLAGIE.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DALAIN.

Ils ont parlé sans rien dire?

PÉLAGIE.

Monsieur a demandé à M. le docteur des nouvelles de madame.

MADAME DALAIN.

Eh bien?

PÉLAGIE.

M. le docteur a répondu que madame était comme il faut; monsieur a dit : Tant mieux! et puis ils ont baissé la voix; mais monsieur avait l'air bien content.

MADAME DALAIN.

Il avait l'air content?

PÉLAGIE.

Il se frottait les mains; je ne l'ai jamais vu si gai.

MADAME DALAIN.

Vous n'en avez pas deviné la cause?

PÉLAGIE.

Non, madame.

MADAME DALAIN.

Vous mentez, mademoiselle.

PÉLAGIE.

Mais je vous assure que non, madame.

MADAME DALAIN.

Pourquoi vous a-t-on fait venir?

PÉLAGIE.

Madame a sonné; je n'ai pas pu le savoir.

MADAME DALAIN.

Il y a du louche dans tout ceci. Je vous défends d'aller dorénavant chez monsieur.

PÉLAGIE.

Cependant, quand monsieur me fait demander, je dois obéir.

MADAME DALAIN.

Jusqu'à un certain point, mademoiselle. (Elle retourne à sa glace et se regarde quelque temps.)

PÉLAGIE, à part.

On dirait qu'elle est jalouse de moi. Elle n'aime pas son mari, qu'est-ce que cela lui ferait?

MADAME DALAIN.

Vous restez là?

PÉLAGIE.

J'attends les ordres de madame.

MADAME DALAIN.

Est-ce que je ne vous en ai pas donné?

PÉLAGIE.

Non, madame.

MADAME DALAIN.

Alors, c'est que j'aurais sonné machinalement. C'est bien; allez-vous-en.

PÉLAGIE.

Madame n'est pas malade?

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que vous dites?

PÉLAGIE.

Je demande à madame si madame n'est pas indisposée.

MADAME DALAIN.

Mais c'est une persécution que cela.

PÉLAGIE, à part en s'en allant.

Elle perd la tête. (Elle sort.)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

MADAME DALAIN seule d'abord, ensuite MONSIEUR DALAIN.

MADAME DALAIN.

On ne peut jamais rien deviner à ce que disent ces créatures-là. M. Dalain d'une gaieté folle! Voudrait-il faire un éclat? A quoi bon? Qu'y gagnerait-il? Et puis ce docteur qui est lié avec ma mère depuis plus de trente ans... Il se trame pourtant quelque chose. (A M. Dalain, avec effroi.) C'est vous, monsieur!

MONSIEUR DALAIN.

Quel accueil vous me faites!

MADAME DALAIN.

Que me voulez-vous?

MONSIEUR DALAIN.

Un peu de patience.

MADAME DALAIN.

Il est si extraordinaire de vous voir chez moi.

MONSIEUR DALAIN.

A qui la faute?

MADAME DALAIN.

Vous avez vu le docteur. Que vous a-t-il dit? Je vous préviens que le docteur extravague.

MONSIEUR DALAIN.

Je l'ai trouvé fort sensé.

MADAME DALAIN.

Vous ne me dites pas la conversation que vous avez eue ensemble.

MONSIEUR DALAIN.

Vous ne m'en donnez pas le temps.

MADAME DALAIN.

Eh bien! monsieur, parlez; je vous écoute. Mais s'il s'est permis d'injurieuses suppositions.....

MONSIEUR DALAIN.

Il ne prêche que la concorde.

MADAME DALAIN.

Vous ne me cachez rien?

MONSIEUR DALAIN.

Je ne conçois pas votre agitation. Qu'imaginez-vous donc qu'il aurait pu me dire?

MADAME DALAIN, à part.

Dieu soit loué! il m'a tenu parole. (Elle reprend un air plus rassuré.)

MONSIEUR DALAIN.

Le titre d'ami est un droit pour chercher à remettre l'union dans un ménage.

MADAME DALAIN.

Comment donc, monsieur! on ferait une sentence de cela.

MONSIEUR DALAIN.

Je ne vous dissimulerai pas que je l'ai écouté avec intérêt. C'est si ennuyeux d'être marié comme si on ne l'était pas.

MADAME DALAIN.

Vous avez mis du temps à faire cette réflexion.

MONSIEUR DALAIN.

Ce n'est pas la première fois que je la fais; mais la difficulté d'entamer ce sujet avec vous me retenait toujours. Sans ce brave homme de docteur, j'aurais encore différé.

MADAME DALAIN.

Je dois lui avoir une grande obligation.

MONSIEUR DALAIN.

Badinez-vous, ou parlez-vous sérieusement?

MADAME DALAIN.

Je crois que je parle sérieusement.

MONSIEUR DALAIN.

C'est étonnant ce qu'il vous trouve de qualités.

MADAME DALAIN.

Étonnant est gracieux.

MONSIEUR DALAIN.

Vous n'espérez pas que je mesurerai toutes mes paroles.

MADAME DALAIN.

Je plaisantais.

MONSIEUR DALAIN.

Il ne faudrait pas plaisanter. Vous paraissiez en vouloir au docteur; je veux vous prouver que vous aviez tort. Certainement, si vous étiez à marier, il n'y a pas d'homme qui ne désirerait vous épouser, sur le bien qu'il dit de vous.

MADAME DALAIN.

Mais que vouliez-vous à Pélagie?

MONSIEUR DALAIN.

Je ne me le rappelle plus.

MADAME DALAIN.

Sans doute l'interroger sur mon compte.

MONSIEUR DALAIN.

Oh! bien, oui, Pélagie! Il n'y a rien à dire sur votre compte. Mais, dans tous les cas, ce ne serait pas à elle qu'il faudrait s'adresser. Elle vous est attachée comme si elle avait toujours été à votre service. Vous avez un beau talent pour vous faire aimer de tout le monde.

MADAME DALAIN.

Excepté de vous.

MONSIEUR DALAIN, à part.

Tiens, tiens, comme elle devient douce. (Haut.) Moi, je suis rond en affaires. Je l'ai dit au docteur : pour peu que vous soyez aussi lasse que moi de la vie que nous menons, vous n'avez qu'à parler; je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME DALAIN.

Vous apercevez-vous qu'il n'y a pas un mot de tendresse dans tout ce que vous me dites?

MONSIEUR DALAIN.

En conscience, si je vous reconnais. Quoi! vous tenez à de la tendresse?

MADAME DALAIN.

Sans doute.

MONSIEUR DALAIN.

Moi qui m'attendais à des reproches, à une foule de récriminations qui me faisaient trembler d'avance, et pas du tout.

MADAME DALAIN.

Vous avez de moi la plus fausse idée.

MONSIEUR DALAIN.

Ah ça! c'est une gageure. Vous n'avez pas toujours été comme vous êtes dans ce moment-ci.

MADAME DALAIN.

Toujours.

MONSIEUR DALAIN.

Vous ne me répondiez jamais qu'avec humeur ou avec ironie.

MADAME DALAIN.

Moi, de l'ironie!

MONSIEUR DALAIN.

D'où vient que nous avions une maison en deux?

MADAME DALAIN.

C'est à vous que je le demande.

MONSIEUR DALAIN.

Je rêve; il n'est pas possible que je ne rêve pas. Nous recevions du monde dans le commencement de notre mariage; tout à coup, vous n'avez plus voulu de cela.

MADAME DALAIN.

Choisissez mieux vos griefs. Du monde! n'en reçois-je pas tous les jours?

MONSIEUR DALAIN.

Vous les recevez ici, dans votre chambre; c'est un monde à part, c'est un monde à vous; mais notre salon ne sert plus. Qui voulez-vous que j'invite, quand je ne puis pas compter sur ma femme pour faire les

honneurs de chez moi? Tout ça tracasse, tout ça gêne, quoi qu'on en dise. Pour être entièrement à des opérations de finances, il faut n'avoir rien dans l'esprit.

MADAME DALAIN.

Je pense de même.

MONSIEUR DALAIN.

Voyez donc pourtant, ma bonne amie, ce que c'est que de s'expliquer.

MADAME DALAIN.

Tout est là.

MONSIEUR DALAIN.

Nous pouvons avoir une maison charmante; vous recevrez vos gens d'esprit, je recevrai mes gens de bourse.

MADAME DALAIN.

Cela fera de la variété.

MONSIEUR DALAIN.

Tandis que vous causerez, nous jouerons; et lorsque viendront le thé et les glaces (riant avec affectation), comme il n'y a qu'une manière de prendre des glaces et du thé....

MADAME DALAIN.

Les deux sociétés n'en feront plus qu'une.

MONSIEUR DALAIN.

Cela vous convient donc?

MADAME DALAIN.

Il faudrait que je fusse bien difficile pour que cela ne me convînt pas.

MONSIEUR DALAIN.

Sincèrement?

MADAME DALAIN.

Vous êtes toujours en défiance.

MONSIEUR DALAIN.

C'est que vous avez un certain air qui n'est pas rassurant du tout. Je veux croire que vous êtes de bonne foi, à cette heure; mais, si vous pouviez voir votre figure, elle est absolument la même que quand vous vous moquez.

MADAME DALAIN.

Apparemment je n'ai qu'une figure.

MONSIEUR DALAIN.

Votre mère serait si contente!

MADAME DALAIN.

Il faut croire que nous le serons tous.

MONSIEUR DALAIN.

Elle désirait ce rapprochement avec bien de l'ardeur.

MADAME DALAIN.

Rapprochement, dites-vous?

MONSIEUR DALAIN.

Mais oui. Vous vouliez de la tendresse; rapprochement est un mot tendre.

MADAME DALAIN.

Si ce n'est qu'un mot.

MONSIEUR DALAIN.

Je suis tout prêt à vous donner des arrhes. Regardez autour de vous; voyez ce qui pourrait vous faire plaisir. Votre chambre, quoiqu'elle me paraisse toujours très belle, n'a peut-être plus le même agrément pour vous qui l'occupez toujours; si nous la changions.

MADAME DALAIN.

Monsieur Dalain, vous avez beau être fin, ceci est plus fin que vous. Je ne puis me persuader que vous ayez deviné si juste de prime abord, et je commence à me douter de ce que vous vouliez savoir de Pélagie.

MONSIEUR DALAIN.

Quand cela serait.

MADAME DALAIN.

C'est fort délicat.

MONSIEUR DALAIN.

Ce qui m'embarrasse, c'est de savoir où vous coucherez pendant que les ouvriers seront ici. Je n'ai que ma chambre à vous offrir.

MADAME DALAIN.

Je ne voudrais pas vous déranger.

MONSIEUR DALAIN, d'un ton caressant.

Il y aurait bien moyen de ne pas me déranger. Comprenez-vous, ma chère amie!

MADAME DALAIN, minaudant.

Je le crois du moins.

MONSIEUR DALAIN, avec plus d'empressement.

Eh bien?

MADAME DALAIN.

Si promptement!

MONSIEUR DALAIN.

Je renais; en vérité, c'est pour moi comme une nouvelle existence. Ma tête enfin va s'en trouver libre. Plus de trouble, plus de fâcheuses préoccupations; nous allons être comme tous les bons ménages. Embrassons-nous donc. (Il l'embrasse.) Voilà une excellente affaire conclue. Je vais retrouver ta mère; je veux être le premier à lui donner cette nouvelle; et je fais déménager tout de suite ton appartement, afin qu'il n'y ait plus moyen de se dédire.

MADAME DALAIN.

Vous n'avez pas de crainte à avoir de mon côté.

MONSIEUR DALAIN.

Certes, il n'y a pas non plus à en avoir du mien.

(Il sort.)

MADAME DALAIN, seule.

Il a raison d'aller avertir ma mère; c'est à elle que ce rapprochement fera le plus de plaisir. Quant à moi, c'était le meilleur parti que j'avais à prendre : à tout hasard,

Il faut faire de nécessité vertu.

TH. LECLERCQ.

VICTOR HUGO.[1]

Je viens d'entendre de curieux détails sur l'état actuel de la littérature en France. Je crois vous avoir déjà dit que j'avais uniformément entendu parler de l'école *décousue* avec le plus profond mépris, et cela non-seulement par les vénérables partisans du *bon vieux temps*, mais encore, et avec tout autant de force, par les hommes du temps actuel les plus distingués, soit par leur position, soit par leurs talens.

A l'égard de Victor Hugo, le seul de toute la classe dont je parle qui soit assez connu en Angleterre pour être regardé par nous comme un homme d'une haute célébrité, ce sentiment est plus remarquable encore. Je n'ai jamais eu occasion de parler de lui ou de ses ouvrages

(1) Mistriss Trollope est, comme on sait, un des plus *excentric tourist* de l'Angleterre; son livre sur les Américains a révélé un écrivain mordant, spirituel, emporté, frappant souvent juste et toujours fort; après l'Amérique, où le *Blue Stocking* le plus indulgent doit nécessairement être poussé à bout, et où il suffit de se baisser pour ramasser les ridicules, la France devait attirer les regards de mistriss Trollope. Le voyageur tory ne pouvait nous épargner, et certes on peut s'apercevoir par le remarquable fragment que nous citons, jugement dont toute la responsabilité doit être laissée à l'auteur, de la façon leste, hardie, piquante, dont mistriss Trollope a envisagé nos grands hommes littéraires, nos grandes institutions, nos grands monumens, etc. Ce nouvel ouvrage de l'auteur des *Domestic Manners of Americans* est intitulé *Paris et les Parisiens en* 1835, et paraîtra prochainement chez Fournier, en deux volumes in-8°. Nous en rendrons compte avec quelques détails. (*N. du D.*)

à quelque personne que ce fût dont les principes moraux fussent purs, ou dont l'esprit fût cultivé, qui ne lui refusât même ce degré de réputation que nos meilleurs critiques se sont montrés disposés à lui accorder. Je pourrais dire que la France paraît rougir de lui. Mainte fois il m'est arrivé de demander ce que l'on pensait de telle ou de telle de ses pièces, et la réponse qu'on m'a faite a toujours été :

— Je vous assure que je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais vue jouer.

— L'avez-vous lue?

— Non ; je ne saurais lire les ouvrages de Victor Hugo.

Une personne qui m'avait entendu persister dans mes questions au sujet de la réputation dont Victor Hugo jouissait à Paris comme homme de génie et comme écrivain dramatique, me dit un jour qu'elle voyait bien qu'avec la plupart des étrangers, et surtout des Anglais, je regardais Victor Hugo et ses ouvrages comme une sorte de type ou d'échantillon de la France d'aujourd'hui.

— Mais permettez-moi de vous assurer, ajouta-t-il gravement et sérieusement, que jamais idée ne fut plus erronée. Il est à la tête d'une secte ; il est pontife d'une société qui a aboli toutes les lois morales et intellectuelles par lesquelles les efforts de l'esprit humain ont été jusqu'à présent réglés. Il a atteint cette prééminence, et je me flatte que personne ne se présentera pour la lui disputer. Mais Victor Hugo n'est point un écrivain dont les ouvrages soient populaires en France.

Tel est le jugement que, dans ces termes ou dans d'autres équivalens, j'ai entendu prononcer sur lui par neuf personnes d'entre dix à qui je me suis adressée, et je regarde cela comme une preuve de rectitude d'esprit et de bon goût qui fait honneur aux Français. J'en ai été d'autant plus charmée que je ne m'y attendais pas. Il y a tant de faux brillant dans ses écrits, joint à tant de véritable éclat par intervalle, que je croyais certainement trouver les personnes jeunes, et par conséquent peu réfléchies, pleines d'admiration pour cet écrivain.

Son amour pour les tableaux de vice et d'horreur, et son profond mépris pour tout ce que le temps a consacré comme bon, soit en matière de goût, soit en morale, pouvaient, à ce que je pensais, s'attribuer à l'esprit inquiet du siècle, et devaient infailliblement, d'après cela, obtenir la sympathie et les éloges de ceux qui eux-mêmes avaient déchaîné cet esprit.

Mais cela n'est pas. On reconnaît la sauvage vigueur de quelques-unes de ses descriptions, mais c'est là le seul éloge que j'aie entendu faire des productions de Victor Hugo dans le pays qui lui a donné le jour.

Les incidens inattendus, hardis et brillans de ses drames dégoûtans, doivent nécessairement fixer jusqu'à un certain point l'attention la première fois qu'on les voit ; et il est si évidemment dans l'intérêt pécuniaire des directeurs de théâtres de monter des pièces qui produisent cet effet, que leur représentation ne peut être alléguée comme une preuve de dégradation systématique de l'art. C'est un fait que les affiches attestent d'une manière incontestable, que, quand les pièces de Victor Hugo ont épuisé la première curiosité du public, on ne leur accorde jamais l'honneur d'une reprise, et que pas une seule n'est restée au répertoire.

Ce fait, qui m'avait d'abord été dit par une personne bien versée dans cette partie, m'a depuis été confirmé par plusieurs autres, et il démontre mieux que ne le pourrait faire aucune critique raisonnée quelle est la véritable opinion du public sur ces pièces.

Le roman de *Notre-Dame de Paris* est toujours cité comme le meilleur ouvrage de Victor Hugo; mais, quoiqu'il contienne réellement certains passages où son talent pour la description s'élève à une grande hauteur, je n'ai jamais entendu parler même de cet ouvrage qu'avec plus de dédain que d'admiration; et dans des cercles où une seule louange eût suffi pour fonder sa réputation, je l'ai entendu tourner en ridicule par des plaisanteries légères, contre-poison plus sûr que n'aurait pu l'être la réprobation la plus sévère des critiques de profession.

Mais ce champion du vice, ce chroniqueur du péché, de la honte et de la misère, citera peut-être l'Ecriture et dira : « Nul n'est prophète dans son pays. » J'ai vu en effet un journal anglais (*the Examiner*) qui disait : « *Notre-Dame* de Victor Hugo doit prendre rang à côté des meilleurs romans de l'auteur de *Waverley*.... Elle les surpasse en vigueur, en feu, et en connaissance des mœurs du siècle qu'elle décrit. »

Quant au dernier point sur lequel notre compatriote donne à Victor Hugo la supériorité sur sir Walter Scott, j'ai entendu, depuis que je suis à Paris, un témoignage bien fort qui tend à prouver le contraire. Un savant jurisconsulte, qui est en même temps un homme aussi aimable que distingué, et qui occupe une place éminente au parquet de la cour royale, nous a menées voir le Palais de Justice. En nous montrant la salle des procès criminels, il nous fit observer que c'était celle que Victor Hugo décrit dans son roman, et ajouta :

« Mais il s'est trompé en cela, comme presque toutes les fois qu'il affecte de connaître les temps qu'il décrit. Sous le règne de Louis XI, les procès criminels ne se plaidaient jamais dans l'enceinte de ce palais,

et les cérémonies qu'il rapporte ressemblent beaucoup plus à celles qui ont lieu de nos jours qu'aux coutumes du temps où il a placé son récit. »

Le dicton vulgaire « des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer, » nous oblige, je pense, à écouter patiemment tous les divers jugemens qu'il plaît aux hommes de prononcer; mais, malgré cela, je ne puis m'empêcher de trouver étrange qu'il y ait un homme qui, après avoir mis en regard sir Walter Scott et Victor Hugo, puisse accorder la palme à l'auteur de *Notre-Dame de Paris!...*

Si les défauts des écrivains de cette école n'étaient que littéraires, il y aurait, je pense, peu de personnes qui voulussent prendre la peine de les critiquer, et leurs absurdités finiraient par mourir de leur belle mort aussitôt qu'elles auraient subi l'épreuve de la publicité; mais des ouvrages du genre de ceux de Victor Hugo sont de nature à faire le plus grand tort à l'humanité. Ils voudraient nous enseigner à croire que nos affections les plus pures et les plus douces ne peuvent nous conduire qu'au crime et à l'infamie. Je ne crois pas que, dans tout ce qu'il a écrit, on rencontre une seule pensée honnête, innocente et sainte. Le péché est la muse qu'il invoque; l'horreur accompagne ses pas; des milliers de monstres lui servent de cortége et lui fournissent les originaux des portraits dégoûtans qu'il passe sa vie à tracer.

Pensez-vous qu'il puisse y avoir une plus grande preuve d'un esprit malade, dans la partie *décousue* du monde, que de lui voir non-seulement admirer les plus hideuses extravagances, mais encore croire, ou du moins dire, que l'auteur qui les écrit est un nouveau Shakspeare!... Un Shakspeare! Pour châtier comme il le mérite un écrivain qui semble porter un défi au genre humain par les libelles qu'il publie contre la race tout entière, il faudrait une arme plus forte et plus acérée que celle dont la main d'une femme est en état de se servir; mais quand on le compare à Shakspeare, je sens qu'il est de notre devoir de prendre la parole. Combien les femmes ne lui doivent-elles pas de reconnaissance et d'amour! Nul homme, avant ni après lui, n'a mieux pénétré jusqu'au fond de leur cœur, lui qui les a peintes alternativement sous les traits de Portia, de Juliette, de Constance, d'Hermione, de Cordélia, de Volumnia, d'Isabelle, de Desdemone, d'Imogène.

Voyons après cela ce que nous devons à notre peintre moderne. Quelles sont ses héroïnes? Lucrèce Borgia, Marion Delorme, Blanche, Maguelonne, la Tisbé et sa rivale Catarina, l'épouse-modèle, avec je ne sais combien d'autres de la même espèce, sans compter son héroïne

de roman que M. Henry Lytton Bulwer appelle « le personnage féminin le plus délicat que jamais ait tracé la plume d'un romancier. » L'Esmeralda! dont les seuls charmes consistent à chanter et à danser dans les rues, et qui... délicate créature qu'elle est!... étant enlevée par un cavalier dans une rixe nocturne, lui jette les bras autour du cou, jure qu'il est très beau, et à compter de ce moment montre la délicate tendresse de son cœur en l'adorant avec opiniâtreté, sans obtenir de lui d'autre retour ou d'autre encouragement qu'une insultante caresse, une nuit qu'il est pris de vin. « Le délicat personnage féminin! » Mais ce sont là des choses sur lesquelles on ne peut réellement pas s'appesantir. Je trouve cependant que c'est un devoir sacré, toutes les fois qu'il est question des ouvrages de Victor Hugo, de protester hautement contre leur ton et leur tendance, et que c'est aussi un devoir de rectifier, autant que l'on peut, la fausse idée que l'on se fait en Angleterre de la réputation dont cet auteur jouit en France.

Chaque fois qu'on parle de lui en Angleterre, on cite son succès comme une preuve de la dépravation morale et intellectuelle où la France est réduite. Et cela serait vrai si sa réputation était telle que ses partisans le prétendent. Mais, en réalité, la manière dont il est jugé par ses compatriotes est la plus grande preuve possible, que ni la force des conceptions, ni la beauté du style, ni l'ardeur dans la peinture des passions, ne peuvent suffire pour assurer aujourd'hui à un auteur une grande réputation en France, quand avec cela il outrage les bons sentimens et le bon goût. Si quelqu'un doutait de la justesse de cette assertion, je ne pourrais que le renvoyer à la source d'où j'ai moi-même tiré ces renseignemens, c'est-à-dire à la France elle-même. Il y a cependant un fait dont on peut s'assurer sans traverser la mer; le voici : une revue française (1), désirant publier un article sur le drame moderne, n'a rien trouvé de mieux à faire que de traduire en entier l'excellent article publié sur ce sujet, il y a environ dix-huit mois, dans notre *Quarterly Review*, en citant la source dans laquelle elle a puisé.

Si le nom et les ouvrages de Victor Hugo n'étaient connus que dans son pays, il serait, je pense, bien temps que je vous délivrasse de lui; mais c'est un critique anglais qui a dit qu'il a soulevé le terrain sous les pieds de Racine, et je vous demande encore quelques minutes de patience, afin que je tâche de les placer tous deux sous vos yeux. Pour

(1) Voir la *Revue de Paris* du premier trimestre de 1834.

cela, j'userai de générosité, et je vous montrerai M. Hugo dans *le Roi s'amuse,* pièce qui, par une circonstance singulièrement heureuse pour l'auteur, ayant été défendue par le gouvernement, a acquis une célébrité beaucoup plus grande qu'aucun autre de ses drames.

Dans la première joie qu'a inspirée à cet heureux auteur la gloire de voir sa pièce défendue, il paraît en avoir tout-à-fait perdu la tête. La préface du *Roi s'amuse*, entre autres symptômes de démence, contient les passages suivans :

« Le premier mouvement de l'auteur fut de douter... L'acte était arbitraire au point d'être incroyable... L'auteur ne pouvait croire à tant d'insolence et de folie... Le ministre avait en effet, de son droit divin de ministre, intimé l'ordre... Le ministre lui avait pris sa pièce, lui avait pris son droit, lui avait pris sa chose. Il ne restait plus que de le mettre, lui, poète, à la Bastille... Est-ce qu'il y a eu, en effet, quelque chose que l'on a appelé la révolution de juillet?... Quel peut être le motif d'une pareille mesure?... Il paraît que nos faiseurs de censure se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse;* le nom seul du poète inculpé aurait dû être une suffisante réfutation..... (!!!). Cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes; la brigade Léotaud y était et l'a trouvée obscène; le bureau des mœurs s'est voilé la face; M. Vidocq a rougi... Holà! mes maîtres! silence sur ce point... Depuis quand n'est-il plus permis à un roi de courtiser sur la scène une servante d'auberge?... Mener un roi dans un mauvais lieu, cela ne serait pas même nouveau non plus... L'auteur veut l'art chaste, et non l'art prude... Il est profondément triste de voir comment se termine la révolution de juillet... »

Après cela vient un *précis* de l'extravagante et odieuse intrigue de la pièce, dans laquelle l'héroïne est, selon l'usage, *une fille séduite et perdue*; et il termine en disant avec emphase : « Au fond d'un des ouvrages de l'auteur, il y a la fatalité... Au fond de celui-ci, il y a la providence. »

Je souhaiterais beaucoup que quelqu'un pût recueillir et publier séparément toutes les préfaces de M. Victor Hugo; j'achèterais sur-le-champ le volume, qui serait pour moi une source inépuisable d'amusement. Il y prend un ton qui, tout considéré, est peut-être sans exemple dans la littérature. Dans une autre partie de la même préface dont je viens de citer quelques passages, il dit :

« ..... Vraiment le pouvoir qui s'attaque à nous n'aura pas gagné

grand'chose à ce que nous, hommes d'art, nous quittions notre tâche consciencieuse, tranquille, sincère, profonde, notre tâche sainte.....»

Je demanderai s'il y a autre chose au monde qu'une démence complète qui ait pu mettre dans la tête de M. Hugo que la fabrication de quelques drames obscènes fût une *tâche sainte.*

Les principaux personnages, dans *le Roi s'amuse*, sont *François Ier; Triboulet*, son bouffon et pis encore; *Blanche*, fille de Triboulet, la fille séduite et l'héroïne de la pièce; et *Maguelone*, autre Esmeralda.

L'intérêt se trouve dans le contraste entre Triboulet entremetteur, et Triboulet père. Ce bouffon est lui-même le plus corrompu et le plus infâme des hommes, et *parce que* il est bossu, il fait en même temps son affaire et son passe-temps d'entraîner le roi son maître dans toutes sortes de débauches; mais il renferme sa fille pour conserver sa pureté; et le poète a épuisé tout son génie à décrire le culte que Triboulet père rend à cette vertu que Triboulet entremetteur passe sa vie à détruire.

Comme de raison le roi devient amoureux de Blanche; elle le paie de retour; et Triboulet entremetteur aide à l'enlever pendant la nuit, la prenant pour la femme d'un seigneur à qui sa majesté le roi faisait en même temps la cour.

Quand Triboulet père et entremetteur découvre ce qu'il a fait, il éprouve une souffrance horrible; et, par un nouveau *tour de force*, l'auteur nous fait voir comment un tel père peut parler à une semblable fille.

Il prend la résolution d'assassiner le roi, et fait part à sa fille, qui est passionnément attachée à son royal séducteur, de l'intention qu'il a formée. Elle la combat; mais elle finit par y consentir après que son père lui a fait voir, par un trou dans le mur, François faisant l'amour à Maguelonne.

Après avoir arrangé cette partie de l'affaire, il lui donne ses instructions sur la part qu'elle y doit prendre, dans les vers sublimes que voici :

TRIBOULET.

Écoute : va chez moi, prends-y des habits d'homme,
Un cheval, de l'argent, n'importe quelle somme,
Et pars, sans t'arrêter un instant en chemin,
Pour Évreux, où j'irai te joindre après-demain...
Tu sais ce coffre auprès du portrait de ta mère;
L'habit est là... Je l'ai d'avance exprès fait faire.

Ayant renvoyé sa fille, il règle avec un Bohémien, nommé Saltabadil, frère de Maguelonne, tous les détails de l'assassinat qui doit se commettre dans leur maison, cabaret borgne, où le mauvais temps et la beauté de Maguelonne engagent le royal libertin à passer la nuit. Triboulet leur laisse un vieux sac, dans lequel ils doivent envelopper le corps, et promet de revenir à minuit, afin de le voir de ses propres yeux jeter dans la Seine.

Pendant ce temps Blanche est partie; mais éprouvant quelques remords de l'assassinat projeté de son amant, elle revient, et mettant de nouveau l'oreille au trou dans le mur, elle reconnaît que sa majesté est allée se coucher dans le grenier, et que le frère et la sœur se consultent sur la manière de le tuer. Maguelonne, qui est une femme *très délicate*, fait aussi des difficultés; elle admire la beauté du roi et propose de l'épargner, pourvu que quelque étranger survienne, dont le corps puisse servir à remplir le sac. Blanche, dans un accès de tendresse héroïque, se résout à être elle-même cet étranger, et s'écrie :

Eh bien! mourons pour lui.

Mais avant de frapper à la porte, elle se met à genoux pour faire sa prière et surtout pour demander à Dieu le pardon de tous ses ennemis. C'est là que se trouvent les vers qui font partie de ceux qui ont renversé Racine.

BLANCHE.

O Dieu, vers qui je vais,
Je pardonne à tous ceux qui m'ont été mauvais;
Mon père, et vous, mon Dieu!... pardonnez-leur de même;
Au roi François premier que je plains et que j'aime.

Elle frappe; la porte s'ouvre; elle est poignardée et mise dans le sac. Son père arrive immédiatement après, comme s'il y avait été appelé; il reçoit le sac et s'apprête à le traîner vers la rivière, et le maniant avec tout l'enthousiasme de la vengeance, il s'écrie :

Maintenant, monde, regarde-moi :
Ceci c'est un bouffon et ceci c'est un roi.

Dans ce moment de triomphe, il entend le roi qui chante en sortant de la maison de Maguelonne.

TRIBOULET.

Mais qui donc m'a-t-il pris à sa place, le traître?

Il ouvre le sac, et la lueur d'un éclair, qui arrive avec un singulier à propos mélodramatique, lui permet de reconnaître sa fille qui revient à la vie pour... mourir dans ses bras.

Voilà, sans doute, une situation tragique, et j'avoue qu'il peut paraître fort insensible d'en rire; mais le *pas* qui sépare le sublime du ridicule ne se voit pas fort distinctement ici, et il y a, tant dans la position que dans le langage du père et de la fille, quelque chose à la fois de grossier et de risible qui détruit tout le pathétique de la scène.

Il faut se rappeler qu'elle est vêtue de *l'habit d'homme*, dont, en termes si poétiques, son père a dit:

> Je l'ai d'avance exprès fait faire.

Remarquez avec cela qu'elle est toujours dans le sac; car les indications pour la mise en scène disent : *Le bas du corps qui est resté vêtu est caché dans le sac.*

Tout cela est fort terrible sans doute, mais ce n'est pas de la tragédie, et ce n'est surtout pas de la poésie, et pourtant c'est là ce qu'on nous dit avoir fait trembler la terre sous les pieds de Racine!

Après un pareil arrêt, je sais qu'il doit être fort ridicule de prononcer encore le nom de Racine; permettez-moi néanmoins de rappeler à votre mémoire quelques débris de ce majestueux édifice que Racine a élevé à sa gloire, et qui, dit-on, vient de s'écrouler aujourd'hui sous l'invincible pouvoir de Victor Hugo. Ce ne sera pas du temps perdu, car, de quelque côté que vous vous tourniez parmi les magnifiques décombres de ce temple renversé, vous ne trouverez pas une pierre qui ne soit inappréciable, et dont les ornemens et les ciselures ne fassent reconnaître la main d'un grand homme.

Les drames de Racine ne sont point tirés de la vie ordinaire. Son plan d'ailleurs ne le comportait pas. Il voulait nous donner la tragédie des héros et des demi-dieux, et non pas celle des escrocs, des bouffons et des prostituées.

Jetez seulement pour un instant les yeux sur *Iphigénie*. Là aussi, la perte d'une fille est la source de l'intérêt tragique. Comparez donc les vers que je viens de citer avec ceux où la royale mère décrit le sort qui l'attend :

> Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
> Portera sur ma fille une main criminelle,
> Déchirera son sein, et d'un œil curieux,
> Dans son cœur palpitant consultera les dieux;

Et moi qui l'amenai, triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée...

Certes, ces vers sont d'une meilleure facture que ceux-ci :

Tu sais ce coffre auprès du portrait de ta mère;
L'habit est là... je l'ai d'avance exprès fait faire.

Pour moi, je m'écrie avec Philaminte :

Que cet *exprès fait faire* est d'un goût admirable!
C'est à mon sentiment un endroit impayable :
Et j'entends là-dessous un million de mots...
Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

Mais pour prendre la chose plus au sérieux, examinons un peu le fondement sur lequel cette école d'auteurs dramatiques appuie ses prétentions à la supériorité sur ses classiques prédécesseurs.

N'est-ce pas qu'ils se disent plus fidèles à la nature? Or, comment justifient-ils cette prétention? Si vous lisiez toutes les pièces de M. Hugo (et je prie le ciel de vous préserver d'une telle tâche), je ne crois pas que vous y trouviez un seul personnage avec qui vous pussiez sympathiser, un seul sentiment, une seule opinion qui rencontrât dans votre cœur une corde correspondante.

Il serait, je pense, bien moins difficile d'exciter assez fortement l'imagination par la majestueuse éloquence des vers de Racine, pour vous faire partager les sentimens de ses sublimes personnages, que d'abaisser votre cœur et votre ame au point de vous faire croire que vous avez réellement quelque chose de commun avec les créations de Victor Hugo.

Mais quand même il en serait autrement, quand même les scènes imaginées par ce nouveau Shakspeare seraient plus ressemblantes à la véritable scélératesse de la nature humaine, que celles du noble écrivain qu'il aurait détrôné, je nierais encore qu'il existât une bonne raison pour mettre de pareilles scènes sur le théâtre. Pourquoi l'aspect du vice, dans toute sa grossièreté, doit-il être pour nous un divertissement? Pourquoi les passions les plus viles de notre nature doivent-elles sans cesse être étalées avec affectation à nos regards? « Ce n'est pas, ce ne peut pas être pour notre bien. » Par la même raison, il faudrait abandonner nos jardins bien cultivés, avec leurs terrasses de marbre, leurs pelouses veloutées, leurs fleurs et leurs fruits de tous les climats, pour aller nous promener dans quelque marécage; et quand nous glisserions et enfoncerions dans la vase croupissante, nous nous consolerions par la pensée que c'est plus naturel qu'un jardin. Mrs TROLLOPE.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Le mois de décembre est celui ou les directeurs de théâtre vident leurs cartons. Il se fait, à la même époque, un certain bruit d'annonces de jouets d'enfant, de Mayeux en chocolat et une dépense suffisante de discours d'ouverture, dans les différentes chaires de la faculté de Paris. L'enseignement supérieur, bien que privé de ses organes les plus brillans, bien que livré à la merci des fantaisies individuelles, présente néanmoins un ensemble fort substantiel. Les cours de la Sorbonne et du Collége de France se sont rouverts devant une affluence considérable d'auditeurs. Il en est arrivé quelque retentissement aux journaux de l'opposition, sentinelles toujours éveillées, qui stimulent incessamment le pouvoir. Il faut se féliciter de la manière franche et paisible avec laquelle le ministère a répondu à plusieurs demandes qui lui étaient adressées par la presse opposante; c'est là un grand pas vers la discussion des faits, appelée à remplacer la guerre des noms propres. C'est un heureux symptôme du calme profond qui doit servir à hâter les progrès de l'industrie française, et permettre à la jeunesse laborieuse de se livrer tout entière à l'étude de l'histoire, ce baume puissant qui calme toutes les plaies, qui rend le cœur plus haut, donne aux facultés de l'intelligence le plus noble et le plus profitable emploi qu'elles puissent souhaiter.

Or donc, un journal de l'opposition chercha dernièrement querelle aux professeurs suppléans; il cita l'exemple de Cuvier, conseiller d'état, conseiller de l'Université, professeur au Collége de France, des professeurs d'Allemagne, et du célèbre Gans en particulier qui donne quinze leçons par semaine. La réponse du *Moniteur* contient une faute de français, ce qui prouve tout d'abord

qu'elle n'est pas l'œuvre d'un professeur suppléant, car ce sont en général des hommes d'esprit et de talent; l'abus que signale *le Courrier Français* nous semble, au contraire, un heureux accord du droit et du fait, un moyen aussi simple que généreux, de produire tour à tour de jeunes talens qui ne demandent qu'une chose, de combattre au grand jour. C'est ainsi que nous avons entendu dans la chaire de M. Guizot, M. Michelet, orateur anguleux, donnant plus au dessin qu'au coloris, et dont la parole nette, saccadée, sans développemens, se stéréotypait dans la mémoire; M. Magnin, suppléant de M. Fauriel, qui a fait sur les *Origines du théâtre en Europe* un cours abondamment nourri de documens inestimables, rassemblés pendant le cours d'une vie laborieuse; M. Gerusez, suppléant de M. Villemain, parleur disert, élégant, et qui jusqu'à ce jour a été en progrès sur lui-même; enfin, cette année même encore, dans la chaire de M. Guizot, M. Lenormant, ami et élève de Champollion, dont le cours sur l'histoire de l'Asie mineure formera le pendant de celui que M. Raoul-Rochette vient d'achever sur les antiquités babyloniennes. M. Lenormant a de la chaleur et du mouvement dans l'expression, mais sa phrase est incorrecte, et sa mémoire point assez sûre. Néanmoins c'est là un choix auquel on ne peut qu'applaudir, un *suppléant* qu'on n'aurait point attaqué, si l'on s'était donné la peine d'assister à une seule de ses leçons.

Un reproche plus grave et selon nous mieux fondé, que l'on aurait pu faire à plusieurs professeurs de l'Université, c'est de ne point se conformer au titre de leur cours. Il y a, ce nous semble, dans cette façon cavalière d'en agir avec les réglemens et le texte de la loi, ou beaucoup de présomption ou beaucoup de paresse. Assurément, M. Saint-Marc Girardin dit fort bien ce qu'il lui plaît de dire, mais il n'en reste pas moins avéré que la volonté du législateur a été éludée, et qu'un élément littéraire capital, la poésie française, par exemple, qui se trouve partout, j'y consens avec M. Andrieux, n'est jamais entrée au cours de M. Saint-Marc Girardin, professeur de poésie française. Ce point de droit vidé, nous conviendrons qu'on ne saurait faire preuve de plus de goût, de tact, d'esprit et de verve, que M. Saint-Marc-Girardin. Ce que nous estimons de vraiment supérieur en lui, c'est cette tradition de l'esprit français, clair, simple, net, légèrement ironique et douteur, jetant des flots de lumière sur toutes les questions; tradition qui s'est transmise en ligne directe d'Abailard aux fabliers du XIIIe et XIVe siècles, qui crée l'histoire moderne avec Commines, se personnifie dans Descartes et aboutit à Voltaire, son plus glorieux représentant; tradition qui semble brisée au commencement du XIXe siècle, mais qui se débarrassera du milieu des importations étrangères, pour reparaître plus invincible, et doter le monde d'une politique et peut-être d'une religion nouvelle.

Je dis, peut-être une religion nouvelle, et cela à la suite d'une leçon de M. Saint-Marc Girardin, qui se terminait par ces paroles remarquables : « Nos pères ont perdu Dieu, c'est à nous de le retrouver. »

Cette leçon, fort grave et fort sensée, traitait de la réaction religieuse. Après en avoir signalé les principaux symptômes, les avantages, les inconvéniens, les chances de réussite et les écueils à éviter; après en avoir salué l'aurore et formulé des vœux ardens pour son succès, M. Saint-Marc Girardin conclut pour sa part à cette maxime fameuse, dernier mot de la sagesse antique: « Connais-toi toi-même; » M. Saint-Marc Girardin, s'appliquant sur-le-champ son principe, s'est demandé à quoi peuvent aboutir ces méditations intimes et personnelles: — peut-être au scepticisme? — Réponse inexorable, condamnation de ce principe aride qui rétrograde sur l'Évangile pour aller toucher la main de marbre des stoïciens.

Il a fallu toute l'habileté de M. Saint-Marc Girardin pour arriver à la suite d'un pompeux éloge du scepticisme, à une idée de dévouement social. Pour nous, nous regardons la réaction religieuse (si l'on peut se servir de ce terme qui confond l'élément divin avec les passions humaines) comme le seul moyen de régénérer la société. Or, la réaction religieuse ne procède point par le *moi* humain, et subordonne toujours la philosophie à la foi, l'individu à la société. Cette réaction religieuse est aujourd'hui accomplie aux deux tiers; et M. Saint-Marc Girardin, qui la signale, qui l'encourage, qui l'aime, a l'esprit trop droit, l'ame trop belle pour vouloir un seul moment substituer à l'étude féconde des lois providentielles, un égoïsme stérile, le stoïcisme en un mot, aussi au-dessous de l'évangile que la mort de Socrate est inférieure à celle de Jésus-Christ.

Le collége de France est un second centre scientifique créé sous une inspiration plus moderne, plus libérale, plus indépendante. Nous ne pouvons parler ici de M. Rossi, dont l'activité ne plie point sous le fardeau d'un double enseignement, de M. Letronne, plus savant et encore moins chrétien que Fréret. M. J. J. Ampère a commencé cette année son *Histoire générale de la littérature française*. Sa diction est terne et pénible; il affirme peu; mais son instruction est si variée et de si bon aloi, qu'on peut lui appliquer ce qui a été si spirituellement dit de son prédécesseur: qu'il se fait entendre à force de se faire écouter. On pourrait avec un peu de méchanceté retourner ce compliment à l'égard d'un des collègues de M. Ampère, M. Lerminier. Le cours de M. Lerminier est le plus suivi de la Faculté, les places y sont à l'enchère. Pour s'expliquer ce concours d'auditeurs et les applaudissemens enthousiastes qui accueillent le jeune professeur, il suffit de s'arrêter un moment pour entendre cette parole vibrante, colorée, rapide, qui va au fond du cœur, qui secoue sur votre tête une pluie d'étincelles et finit par un coup de tonnerre, par un de ces mots heureux, une de ces paroles de bronze qui résument une discussion et se gravent dans la mémoire. M. Lerminier est dans toute la splendeur de l'âge et la force de son talent. Mêlé aux luttes de la presse, rédacteur en chef d'un journal qui s'annonce sous les plus favorables auspices, il possède à un degré également remarquable la divination des faits his-

toriques, l'intuition des idées et le sentiment de la pratique, de l'application. Avec d'aussi solides et d'aussi brillantes qualités, on rencontre nécessairement sur son chemin des envieux et des obstacles; mais on n'en continue pas moins sa route glorieuse. M. Lerminier a consacré ses deux premières leçons à fixer en quelque sorte l'essence du droit, en le plaçant vis-à-vis de la nature et de la religion, ensuite à en déterminer les principaux élémens.

Il y a deux choses dans le monde : ce qui est immuable, la religion, la foi; ce qui est perpétuellement mobile, l'esprit humain, la philosophie. La force de la mobilité est telle qu'elle détruit souvent ce qui l'a précédé, tant elle a conscience de son énergie et de sa fécondité. De Maistre a dit avec le bon sens de l'homme de génie : « Les dogmes théologiques ne sont que des vérités générales divinisées dans le cercle religieux. » La nature est un développement de la pensée artiste du créateur. L'homme a l'action; l'humanité, la grandeur. Le récit de cette vie de l'humanité, c'est l'histoire; ses deux colonnes sont la religion et le droit. La religion, c'est le besoin de connaître la cause des choses et de lui donner un nom. Le droit proprement dit, c'est l'exaltation de la liberté, c'est le *moi* humain; dans son isolement, c'est l'orgueil, ou comme l'a si heureusement personnifié M. Lerminier, c'est Ajax; dans son application ce sont les rapports de la liberté et de la nécessité. L'homme ne peut avoir de valeur qu'en mettant ses forces au service des lois générales, en combinant le droit avec le devoir. Il y a aujourd'hui deux grandes histoires à faire, l'histoire des religions comparées et l'histoire des législations comparées; c'est ce second travail que s'est proposé M. Lerminier. Les principaux élémens du droit sont indivisibles; mais toujours l'un d'eux domine et occupe la première place. A côté de l'observation des faits historiques, de l'appréciation du présent, se place l'intuition de l'avenir. Le droit dans son essence se rencontre également dans la sphère idéale et dans la sphère rationelle; ce sont deux termes de la même proportion. On a dit que le beau était la splendeur du vrai; on peut dire que le juste est l'application et la preuve du vrai. L'histoire nous fournit des exemples de distinctions entre les droits civils et les droits politiques; en principe ces droits ne sont qu'un seul et même droit; mais ici la pratique est intervenue, le fait a primé la théorie.

Le pouvoir n'existe qu'à la condition de se donner pour plus intelligent que les gouvernés et d'être accepté pour tel; Spinosa a dit : « Le droit c'est la puissance. » Mais au-dessus des exigences de chaque époque, de chaque pays, de chaque situation, plane l'esprit humain qui transforme incessamment les constitutions des peuples. M. Lerminier est entré cette année dans l'étude du droit international; ce cours durera deux ans; il sera divisé en quatre parties, depuis l'antiquité jusqu'au traité de Verdun, 843; de 843 jusqu'à Henri IV, 1610; de 1610 à 1789; et enfin, toute la période contemporaine. Ce cours se fera en suivant l'ordre chronologique; le temps est l'élément même de l'his-

toire; c'est précisément cet ordre chronologique qui a manqué à *l'Esprit des lois*. Cette méthode n'exclut point la comparaison philosophique. L'étude du droit international implique l'histoire centrale de chaque peuple. L'étude du droit interne accompagnera donc l'étude du droit international. Enfin, M. Lerminier a esquissé rapidement les principales matières qui seront traitées dans ce cours: les relations commerciales, les guerres, les traités, les formes diplomatiques, l'esclavage, les colonies.

Qu'on se représente tous ces axiomes féconds et lumineux, accompagnés des développemens nécessaires; qu'on se représente cette charpente osseuse revêtue d'une forme resplendissante, et l'on n'aura qu'une faible idée de l'impression profonde et des résultats scientifiques que laissent après elles les leçons de M. Lerminier.

Telles sont les étrennes des facultés; ni l'Académie ni M. Guizot n'ont voulu rester en retard de politesse avec les fabriques de chocolat et les magasins de Giroux. Le Dictionnaire tant attendu est enfin livré au public avec un discours préliminaire de M. Villemain. M. Villemain est le d'Alembert du XVIIIe siècle, avec plus de poésie, d'élégance et de foi. Il possède cette admirable sagacité qui démêle les différens élémens littéraires, ce mélange heureux de hardiesse novatrice et de respect pour la tradition. Quand se produisit au dehors l'école littéraire de la restauration, encore faible et naissante, M. Villemain, alors au faîte de la réputation, jeta sur les épaules du romantisme, tout meurtri des coups de fouet de la critique classique, un manteau protecteur, et servit de parlementaire calme et indépendant entre deux armées injustes dans leurs haines, partiales dans leurs amitiés.

Les persévérans efforts de M. Guizot, cette haute et judicieuse protection qu'il accorde aux études historiques, ont porté leurs fruits. Trois gros volumes in-4 viennent de jeter au milieu de la discussion des matériaux inconnus, et grossir le trésor historique de richesses inestimables. M. Mignet a publié les négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV, c'est-à-dire toutes les correspondances, mémoires, actes diplomatiques, concernant les prétentions et l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. L'introduction de M. Mignet, lue par lui à l'Académie des sciences morales et politiques, est écrite avec concision et lucidité. Cette série forme deux volumes; le troisième contient le journal des états-généraux de France, tenus à Tours en 1484, sous Charles VIII, rédigé en latin par Jehan Masselin, député du bailliage de Rouen, publié et traduit pour la première fois sur les manuscrits de la Bibliothèque royale par A. Bernier: ces manuscrits sont au nombre de sept. Ces publications seront suivies d'un grand nombre d'autres non moins importantes. M. Sainte-Beuve est chargé de l'introduction, qui comprendra les débuts, la suite, et les progrès des études faites sur la littérature du moyen-âge pendant le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècles.

Il est souvent nécessaire de se rejeter ainsi dans la contemplation de l'histoire, dans l'étude patiente et grave des évènemens accomplis, pour échapper au bourdonnement fastidieux des vanités contemporaines, d'autant plus exigeantes qu'elles sont plus incapables; au charlatanisme vulgaire des spéculations de tout genre. On a pu croire qu'un peu de patience de notre part signifiait beaucoup de faiblesse, il n'en est rien pourtant. Nous avions cru que le silence était bon à l'égard de certains livres et de certaines choses; nous nous sommes probablement trompés, mais on se tromperait encore davantage, si l'on pensait que nous n'avons pas en nous-mêmes les moyens de réparer ce que l'on a pris pour de la négligence, et qui n'était qu'un peu de dédain. Certes, ce n'est pas à nous que l'on objectera des engagemens de coterie ou des préventions de parti, et si la force des choses nous réduisait parfois à formuler un blâme sévère, nous n'oublierons jamais ce que nous nous devons à nous-mêmes, à la *Revue* où nous exprimons notre jugement, à l'écrivain dont nous critiquons le livre.

Il se fabrique chaque année à cette époque une foule d'*annuaires, keepsake, landscape.* Voici quel est en général le procédé dont on se sert pour fabriquer cette marchandise de contrebande. On fait venir de Londres des planches d'acier déjà fatiguées par un tirage considérable; on coupe au hasard avec des ciseaux, à l'insu des auteurs, une page de Châteaubriand, des vers de Lamartine; on fait relier le tout en maroquin gauffré, et l'on a un je ne sais quoi parfaitement niais, et immédiatement au-dessous des devises de la rue des Lombards. Cette exploitation littéraire ne peut se prévaloir de l'exemple de l'Angleterre; là tout est original, la gravure et le texte. Il est vrai que les *keepsake* français ont aussi leurs originaux, débris infortunés de l'*Almanach des Muses*, et l'ordre alphabétique amène naturellement M. Charles Malo à côté de Châteaubriand, M. Lesguillon à côté de Lamartine. Nous ne sommes d'ailleurs ici que les échos de l'ennui qu'inspire à chacun cette lecture nauséabonde. Il est positif que la vente de ces recueils est en complet discrédit, et qu'il faudra désormais chercher ailleurs les cadeaux de nouvelle année, dans la fabrique de MM. Debauve, par exemple, véritables architectes et statuaires en chocolat. Les *keepsake* pourraient encore servir de cornets pour envelopper l'excellent café moulu de M. Corcelet, dont les magasins sont toujours les privilégiés des connaisseurs. Il faut toutefois excepter de cette réprobation méritée les *Tableaux pittoresques de l'Inde*, où l'intérêt du texte le dispute à la magnificence des gravures. La première année contenait la description de Madras; puis est venue Calcutta. Cette année, c'est le tour de Bombay, le plus important des établissemens anglais sur la côte occidentale de l'Inde. Le libraire Charpentier a eu l'heureuse idée de rassembler en un volume les héroïnes de lord Byron, gravées par Finden. Ces portraits, au nombre de trente-neuf, sont marqués d'un caractère d'idéalité et entourés d'une auréole poétique qui les rend l'ornement nécessaire de toutes les éditions de

lord Byron, et fait de leur réunion en *keepsake* le plus beau des présens de nouvelle année.

Mais en général, on apporte aussi peu de soin que de goût aux importations de la gravure et de la littérature britanniques. Ainsi, un article qui n'est autre chose que le résumé d'un livre politique dont la publicité n'a plus besoin de commentaires, résumé fait par l'auteur lui-même, et envoyé en Angleterre, est retraduit par la *Revue britannique*, comme un fruit exotique et nouveau. Ce n'est point là un reproche, mais un avis.

Un grand désastre est venu frapper la librairie française. Les flammes se répondent des deux côtés de la Manche (on sait que l'aile gauche du château de la marquise de Salisbury contenait sa bibliothèque, estimée à plusieurs millions, et particulièrement riche en manuscrits souvent uniques). Les grandes et belles éditions des pères de l'église grecque ont péri. M. Dumont, éditeur du nouvel ouvrage de M. Frédéric Soulié, *Un Été à Meudon*, livre où l'on retrouve toute la chaleur de style et la fécondité d'imagination de l'auteur du *Conseiller d'état*, M. Dumont a perdu seize mille volumes. Au nombre des ouvrages encore inédits, et aujourd'hui détruits, était le poème de M. Edgar Quinet sur *Napoléon*, œuvre considérable et qui est destinée à éveiller l'attention du public, car elle paraîtra dans une quinzaine de jours; les livres de MM. de Tocqueville et de Beaumont sur l'Amérique, qui acquièrent, vu la gravité et la bizarrerie des circonstances politiques où nous nous trouvons, un nouvel intérêt. M. de Tocqueville est lié, par une sympathie d'opinions, avec M. de Carné, esprit judicieux et étendu qui a apprécié avec beaucoup de franchise et une haute impartialité l'état des partis en France, depuis 1830. La même question a été abordée dernièrement dans un livre qui s'est produit avec quelque éclat sur la scène politique, et que nous regardons comme un curieux symptôme de l'état actuel des esprits. Le livre de M. Capefigue n'a point été, à proprement parler, accepté du public; violemment attaqué par les journaux ministériels, repoussé par les légitimistes, odieux à l'opposition de quinze ans, il est resté en quelque sorte submergé par les flots qu'il avait soulevés. Cependant M. Capefigue, sans être effrayé de ces clameurs, prépare une justification qui formera à elle seule un nouvel ouvrage. Nous n'accepterons jamais la tradition aristocratique et le principe de droit divin de M. Capefigue; néanmoins nous croyons que son livre, bien divisé, suffisamment appuyé sur des faits positifs, n'est point un accident sans importance, au milieu du mouvement qui pousse les esprits vers les idées de paix et d'organisation.

La librairie française se ressentira peu, il faut l'espérer, du désastre de la rue du Pot-de-Fer; des souscriptions s'ouvrent de toutes parts. Un magnifique bal se prépare à l'Hôtel-de-Ville pour les pauvres du douzième arrondissement. Le douzième arrondissement a vingt mille pauvres, c'est-à-dire à peu près autant à lui seul que tous les autres arrondissemens réunis. C'est le point le plus intellectuel de Paris, le

quartier le plus riche en pauvres et le plus pauvre en riches, quartier ignoré du grand monde, oublié par chacun de nous, après nous avoir long-temps servi de patrie. La *Revue de Paris* fera au douzième arrondissement les honneurs de la Chaussée-d'Antin et acceptera les billets d'invitation de Mme Decazes. Puissent ces généreuses souscriptions réparer tant de malheurs et faire honte à la librairie de ces loteries déguisées sous le nom de primes! La France n'est pas plus heureuse dans les emprunts qu'elle fait à la Belgique, que celle-ci dans les vols qu'elle fait à la France.

— Cette affaire des primes de librairie, qui a son côté sérieux, son point de droit, son influence plus ou moins morale, ne peut manquer d'avoir son côté bouffon, et la petite pièce doit suivre la grande, la parodie doit venir après le drame. Le directeur d'un journal d'horticulture, ne voulant pas rester en arrière de ses confrères, proposa une prime de quelques milliers de francs pour celui des abonnés qui pourrait offrir la plus belle tulipe. On connaît l'amour-propre des cultivateurs de tulipes; la tulipe est le plus beau joyau du parterre d'un horticulteur. L'appel du directeur fut entendu, et un beau matin le bureau du journal se trouva encombré de tulipes. Jamais la rédaction n'avait été si fleurie. Le directeur était pris au piége; il courut chez un ami complaisant, avocat de talent, qui avait peut-être signé la veille une consultation sur les primes de librairie. Il obtient un reçu de la prime promise, et le rapporte triomphant aux amateurs de tulipes. Les amateurs de tulipes reprennent leurs tulipes et se rendent chez l'heureux acquéreur de la prime pour juger par leurs propres yeux de la supériorité de sa tulipe sur les leurs. Je le répète, rien ne peut égaler la jalousie des tulipiers. Ne sachant comment satisfaire la curiosité des véritables amateurs, celui-ci envoie son domestique acheter au quai aux Fleurs la tulipe la plus humble, la plus ordinaire, la plus plébéienne, une tulipe de trois francs. Ici commence une nouvelle scène; l'avocat, transformé subitement en amateur de tulipes, vante sa tulipe improvisée, et lui prête de si magnifiques couleurs, que les amateurs de tulipes, abasourdis, confondus, ne songent plus qu'à s'humilier devant la reine des tulipes.

— La chambre des pairs et l'institut viennent de perdre, le même jour, deux de leurs membres. M. Lainé, né à Bordeaux, le 11 novembre 1767; nommé en 1813, avec MM. Raynouard, Gallois, Flaugergues et Maine de Biran, membre de la fameuse commission chargée d'exprimer les vœux de la nation à propos de l'invasion des armées de la sainte-alliance; il en fut le rapporteur et en porta plus que personne la responsabilité. Ministre de l'intérieur en 1816, il entra bientôt dans la chambre haute, où il fit partie d'une opposition semi-libérale, semi-royaliste. M. Lainé était un improvisateur remarquable. Sa parole avait l'accent de la loyauté et une entraînante éner-

gie. M. le comte Rœderer était né à Metz, le 15 février 1754. Membre de l'assemblée constituante, procureur-syndic au 10 août, sénateur sous l'empire dont il représentait les traditions gouvernementales, il entra à la chambre des pairs après 1830, et reprit sa place à l'académie des sciences morales et politiques lorsqu'elle fut réorganisée. M. Rœderer a publié dernièrement deux livres bien différens, un pamphlet politique qui a excité de vives récriminations, et une esquisse charmante de la société polie en France au XVIIe siècle.

Voilà un bulletin bien sérieux; mais au milieu des sucreries du jour de l'an, on avalera plus facilement cette boisson souvent un peu amère.

Théatre de l'Opéra-Comique.

L'Opéra-Comique a donné cette semaine un ouvrage nouveau de M. Halevy. Cet ouvrage a réussi, grâce à un poème attachant quelquefois et à une musique ingénieuse et facile. Les chœurs ne paraissent pas dans *l'Eclair*; c'est une partition qui se passe entre quatre personnages, parmi lesquels il n'y en a qu'un qui chante. Il faut avouer que c'est, pour un musicien, une étrange manière d'innover, que de supprimer ainsi sans façon une des plus puissantes ressources de l'art. Après *Guillaume Tell* et *Robert-le-Diable*, il n'est plus permis d'exclure les chœurs d'une partition, comme on le pouvait faire au bon temps de M. Marsolier. Rossini a bien compris cette vérité. Que serait, s'il vous plaît, la partition du *Barbier de Séville*, si Rossini avait eu l'idée heureuse de M. Halevy? Mais, à vrai dire, Rossini et M. Halévy peuvent-ils se rencontrer jamais? *Le Constitutionnel* se réjouit fort de ce procédé nouveau qu'il appelle une innovation.

Si Meyerbeer, ce musicien de cœur, avide de toutes les gloires musicales, veut composer un jour un opéra-comique, je lui conseille de lire le manifeste du *Constitutionnel* et de le méditer long-temps. Il y trouvera l'ordonnance sage et mesurée de ce genre de composition, telle que l'entendent M. Etienne et ceux de son école. Quoi qu'il en soit, l'opéra de M. Halevy a réussi. Le public a beaucoup applaudi le rôle de l'étudiant d'Oxford, joué avec esprit par Couderc. Après la chute du rideau, les amis empressés ont demandé le nom de l'auteur; puis l'auteur, M. Halevy, s'est rendu de bonne grace à cette invitation, et nous avons vu se reproduire le curieux triomphe de *la Juive*. Les amis ont redoublé d'enthousiasme, et le public s'est retiré pour ne pas troubler cette fête de famille. Que l'Opéra-Comique ne s'endorme pas sur ce succès, il doit tendre plus haut. Avec deux ou trois opéras comme *l'Eclair*, il remonterait, en moins de six mois, au *Dilettante d'Avignon*. Nous attendons l'Opéra-Comique à la représentation de l'ouvrage nouveau de M. Auber, qu'il prépare pour les débuts de Mme Damoreau.

— Un des événemens de la semaine qui vient de finir est la publication d'une nouvelle lettre sur les *Hommes d'état de la France*. Cette lettre, consacrée à M. Thiers, fait sensation dans le monde politique; pour nous, nous ne saurions donner trop d'éloges à la manière piquante et pleine de modération qui distingue l'appréciation du jeune ministre de la révolution de juillet. Espérons que M. Loève-Veimars, cet écrivain si élégant, si fin, nous donnera prochainement la suite de ses *Lettres* politiques. La *Revue des deux Mondes* n'aura qu'à s'en féliciter.

— Le libraire Fournier vient de mettre sous presse un nouveau roman de Bulwer, *Rienzi*, dont la presse anglaise fait un grand éloge.

— L'Athénée royal, le premier et le plus ancien des établissemens de ce genre, présente à ses abonnés une réunion qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs; société choisie, salons spacieux, bibliothèque, salle de lecture pour les journaux; leçons orales d'un haut intérêt sur les sciences, la philosophie et la littérature.

Physique, SAINTE-PRÉUVE. — Chimie appliquée, agricole et manufacturière, PAYEN. — Géologie, ROZET. — Physiologie comparée et Zoologie, ACHILLE COMTE. — Entomologie, AUDOIN. — Homœopathie, LÉON SIMON. — Histoire de l'intelligence au XVIe siècle, PHILARÈTE CHASLES. — Littérature grecque, LEUDIÈRE. — Phraséologie poétique et Prosodie française, HENRI DUVAL.

Les leçons n'ont lieu que le soir.

LE

LYS DANS LA VALLÉE.

(SUITE.)

Il est des anges solitaires.

(SÉRAPHITA.)

Premières amours.

Ma petite brouille avec le comte avait eu pour résultat de m'implanter à Clochegourde encore plus avant que par le passé : j'y pus venir à tout moment sans exciter la moindre défiance, et les antécédens de ma vie me portèrent à m'étendre comme une plante grimpante, dans la belle ame où s'ouvrait pour moi le monde enchanteur des sentimens partagés. A chaque heure, de moment en moment, notre fraternel mariage fondé sur la confiance devint plus cohérent; nous nous établissions chacun dans notre position : la comtesse m'enveloppait dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel; tandis que mon amour, séraphique en sa présence, devenait loin d'elle mordant

et altéré comme un fer rouge; je l'aimais d'un double amour qui décochait tour à tour les milles flèches du désir, et les perdait au ciel où elles se mouraient dans un éther infranchissable. Si vous me demandez pourquoi, jeune et plein de fougueux vouloirs, je demeurai dans les abusives croyances de l'amour platonique, je vous avouerai que je n'étais pas assez homme encore pour tourmenter cette femme, toujours en crainte de quelque catastrophe chez ses enfans; toujours attendant un éclat, une orageuse variation d'humeur chez son mari; frappée par lui, quand elle n'était pas affligée par la maladie de Jacques ou de Madelaine; assise au chevet de l'un d'eux quand son mari calmé pouvait lui laisser prendre un peu de repos. Le son d'une parole trop vive ebranlait son être, un désir l'offensait; pour elle, il fallait être amour voilé, force mêlée de tendresse, enfin tout ce qu'elle était pour les autres. Puis, vous le dirai-je, à vous si bien femme? cette situation comportait des langueurs enchanteresses, des momens de suavité divine et les contentemens qui suivent de tacites immolations. Sa conscience était contagieuse, son dévouement sans récompense terrestre imposait par sa persistance. Cette vive et secrète piété qui servait de lien à ses autres vertus, agissait à l'entour comme un encens spirituel. Puis j'étais jeune! assez jeune pour concentrer ma nature dans le baiser qu'elle me permettait si rarement de mettre sur sa main dont elle ne voulut jamais me donner que le dessus et jamais la paume, limite où pour elle commençaient peut-être les voluptés sensuelles. Si jamais deux ames ne s'étreignirent avec plus d'ardeur, jamais le corps ne fut plus intrépidement ni plus victorieusement dompté. Enfin, plus tard, j'ai reconnu la cause de ce bonheur plein : à mon âge, aucun intérêt ne me distrayait le cœur, aucune ambition ne traversait le cours de ce sentiment déchaîné comme un torrent et qui faisait onde de tout ce qu'il emportait. Oui, plus tard, nous aimons la femme dans une femme; tandis que de la première femme aimée, nous aimons tout : ses enfans sont les nôtres, sa maison est la nôtre, ses intérêts sont nos intérêts, son malheur est notre plus grand malheur; nous aimons sa robe et ses meubles; nous sommes plus fâchés de voir ses blés versés que de

savoir notre argent perdu; nous sommes prêts à gronder le visiteur qui dérange nos curiosités sur la cheminée. Ce saint amour nous fait vivre dans un autre; tandis que plus tard, hélas! nous attirons une autre vie en nous-même, en demandant à la femme d'enrichir de ses jeunes sentimens nos facultés appauvries. Je fus bientôt de la maison, et j'éprouvai pour la première fois une de ces douceurs infinies qui sont à l'ame tourmentée ce qu'est un bain pour le corps fatigué; l'ame est alors rafraîchie sur toutes ses surfaces, caressée dans ses plis les plus profonds. Vous ne sauriez me comprendre, vous êtes femme, et il s'agit ici d'un bonheur que vous donnez, sans jamais recevoir le pareil. Un homme seul connaît le friand plaisir d'être, au sein d'une maison étrangère, le privilégié de la maîtresse, le centre secret de ses affections: les chiens n'aboient plus après vous, les domestiques reconnaissent, aussi bien que les chiens, les insignes cachés que vous portez; les enfans, chez lesquels rien n'est faussé, qui savent que leur part ne s'amoindrira jamais, et que vous êtes bienfaisant à la lumière de leur vie, ces enfans possèdent un esprit divinateur; ils se font chats pour vous, ils ont de ces bonnes tyrannies qu'ils réservent aux êtres adorés et adorans; ils ont des discrétions spirituelles et sont d'innocens complices; ils viennent à vous sur la pointe des pieds, vous sourient et s'en vont sans bruit; pour vous, tout s'empresse, tout vous aime et vous rit. Les passions vraies semblent être de belles fleurs qui font d'autant plus de plaisir à voir que les terrains où elles se produisent sont plus ingrats? Mais si j'eus les délicieux bénéfices de cette naturalisation dans une famille où je trouvais des parens selon mon cœur, j'en eus aussi les charges. Jusqu'alors M. de Mortsauf s'était gêné pour moi; je n'avais vu que les masses de ses défauts, j'en sentis bientôt l'application dans toute son étendue, et vis combien la comtesse avait été noblement charitable en me dépeignant ses luttes quotidiennes. Je connus alors tous les angles de ce caractère intolérable: j'entendis ces criailleries continuelles à propos de rien, ces plaintes sur des maux dont aucun signe n'existait au dehors, ce mécontentement inné qui déflorait la vie, et ce besoin incessant de tyrannie qui lui aurait fait dévorer chaque année de nouvelles

victimes. Quand nous nous promenions le soir, il dirigeait lui-même la promenade; mais quelle qu'elle fût, il s'y était toujours ennuyé; de retour au logis, il mettait sur les autres le fardeau de sa lassitude, sa femme en avait été la cause en le menant contre son gré là où elle voulait aller; ne se souvenant plus de nous avoir conduits, il se plaignait d'être gouverné par elle dans les moindres détails de la vie, de ne pouvoir garder ni une volonté, ni une pensée à lui, d'être un zéro dans sa maison. Si ses duretés rencontraient une silencieuse patience, il se fâchait en sentant une limite à son pouvoir; il demandait aigrement si la religion n'ordonnait pas aux femmes de complaire à leurs maris, s'il était convenable de mépriser le père de ses enfans. Il finissait toujours par attaquer chez sa femme une corde sensible; et quand il l'avait fait résonner, il semblait goûter un plaisir particulier à ces nullités dominatrices. Quelquefois il affectait un mutisme morne, un abattement morbide, qui soudain effrayait sa femme de laquelle il recevait des soins touchans comme ces enfants gâtés, joyeux d'exercer leur pouvoir, sans se soucier des alarmes maternelles. Enfin, à la longue, je découvris que dans les plus petites, comme dans les plus grandes circonstances, le comte agissait envers ses domestiques, ses enfans et sa femme, comme envers moi au jeu de trictrac. Le jour où j'embrassai dans leurs racines et dans leurs rameaux ces difficultés qui, semblables à des lianes, étouffaient, comprimaient les mouvemens et la respiration de cette famille, emmaillotaient de fils légers mais multipliés la marche du ménage, et retardaient l'accroissement de la fortune en compliquant les actes les plus nécessaires; j'eus une admirative épouvante qui domina mon amour, et le refoula dans mon cœur. Qu'étais-je, mon Dieu? Les larmes que j'avais bues engendrèrent en moi comme une ivresse sublime, et je trouvai du bonheur à épouser les souffrances de cette femme. Je m'étais plié naguère au despotisme du comte comme un contrebandier paie ses amendes; désormais, je m'offris volontairement aux coups du despote, pour être au plus près d'Henriette. La comtesse me devina, me laissa prendre une place à ses côtés, et me récompensa par la permission de parta-

ger ses douleurs, comme jadis l'apostat repenti, jaloux de voler au ciel de conserve avec ses frères, obtenait la grace de mourir dans le cirque.

— Sans vous j'allais succomber à cette vie, me dit Henriette un soir où M. de Mortsauf avait été, comme les mouches par un jour de grande chaleur, plus piquant, plus acerbe, plus changeant qu'à l'ordinaire.

Le comte s'était couché. Nous restâmes, Henriette et moi, pendant une partie de la soirée, sous nos acacias; les enfans jouaient autour de nous, baignés dans les rayons du couchant. Nos paroles rares et purement exclamatives nous révélaient la mutualité des pensées par lesquelles nous nous reposions de nos communes souffrances. Quand les mots manquaient, le silence servait fidèlement nos ames qui pour ainsi dire entraient l'une chez l'autre sans obstacle, mais sans y être conviées par le baiser; savourant toutes deux les charmes d'une torpeur pensive, elles s'engageaient dans les ondulations d'une même rêverie, se plongeaient ensemble dans la rivière, en sortaient rafraîchies comme deux nymphes aussi parfaitement unies que la jalousie le peut désirer, mais sans aucun lien terrestre. Nous allions dans un gouffre sans fonds, et nous revenions à la surface, les mains vides, en nous demandant par un regard : — « Aurons-nous un seul jour à nous, parmi tant de jours? » Quand la volupté nous cueille de ces fleurs nées sans racines, pourquoi la chair murmure-t-elle? Malgré l'énervante poésie du soir qui donnait aux briques de la balustrade ces tons orangés, si calmans et si purs; malgré cette religieuse atmosphère qui nous communiquait en sons adoucis les cris des deux enfans, et nous laissait tranquilles; le désir serpenta dans mes veines comme le signal d'un feu de joie. Après trois mois, je commençais à ne plus me contenter de la part qui m'était faite, et je caressais doucement la main d'Henriette en essayant de transborder ainsi les riches voluptés qui m'embrasaient. Henriette redevint madame de Mortsauf et me retira sa main; quelques pleurs roulèrent dans mes yeux, elle les vit et me jeta un regard tiède en portant sa main à mes lèvres.

— Sachez donc bien, me dit-elle, que ceci me coûte des larmes! L'amitié qui veut une si grande faveur est bien dangereuse.

J'éclatai, je me répandis en reproches, je parlai de mes souffrances, et du peu d'allégement que je demandais pour les supporter. J'osai lui dire qu'à mon âge, si les sens étaient tout ame, l'ame aussi avait un sexe; que je saurais mourir, mais non mourir les lèvres closes. Elle m'imposa silence en me lançant son regard fier, où je crus lire le: — *Et moi, suis-je sur des roses?* Peut-être aussi me trompai-je. Depuis le jour où, devant la porte de Frapesle, je lui avais à tort prêté cette pensée qui faisait naître notre bonheur d'une tombe, j'avais honte de tacher son ame par des souhaits empreints de passion brutale. Elle prit la parole; et, d'une lèvre emmiellée, me dit qu'elle ne pouvait pas être tout pour moi, que je devais le savoir.

Je compris, au moment où elle disait ces paroles, que, si je lui obéissais, je creuserais des abîmes entre nous deux. Je baissai la tête.

Elle continua, disant qu'elle avait la certitude religieuse de pouvoir aimer un frère, sans offenser ni Dieu ni les hommes; qu'il y avait quelque douceur à faire de ce culte, une image réelle de l'amour divin, qui, selon son bon Saint-Martin, est la vie du monde. Si je ne pouvais pas être pour elle quelque chose comme son vieux confesseur, moins qu'un amant, mais plus qu'un frère, il fallait ne plus nous voir; elle saurait mourir en portant à Dieu ce surcroît de souffrances vives, supportées non sans larmes ni déchiremens.

— J'ai donné, dit-elle en finissant, plus que je ne devais pour n'avoir plus rien à laisser prendre, et j'en suis déjà punie.

Il fallut la calmer, promettre de ne jamais lui causer une peine, et de l'aimer à vingt ans comme les vieillards aiment leur dernier enfant.

Le lendemain je vins de bonne heure. Elle n'avait plus de fleurs à mettre dans les vases de son salon gris. Je m'élançai dans la campagne et j'allai dans les champs, dans les vignes, chercher des fleurs pour lui composer deux bouquets; mais tout en les cueillant une à une, les coupant au pied, les admirant, je pensai

qu'il existait dans les couleurs et les feuillages une harmonie, une poésie qui se faisait jour dans l'entendement en charmant les regards, comme les phrases musicales réveillent mille souvenirs dans les cœurs aimés. Si la couleur est la lumière organisée, ne doit-elle pas avoir un sens comme les combinaisons de l'air ont le leur? Aidé par Jacques et par Madelaine, heureux tous trois de conspirer une surprise pour notre chérie, j'entrepris sur les dernières marches du perron où nous établîmes le quartier-général de nos fleurs, deux bouquets par lesquels j'essayai de peindre un sentiment. Figurez-vous une source de fleurs sortant des deux vases par un bouillonnement, retombant en vagues frangées, et du sein de laquelle s'élançaient mes vœux en roses blanches, en lis à la coupe d'argent; sur cette fraîche étoffe brillaient les bluets, les myosotis, les vipérines, toutes les fleurs bleues dont les nuances, prises dans le ciel, se marient si bien avec le blanc : ce sont deux innocences, celle qui ne sait rien et celle qui sait tout, une pensée de l'enfant, une pensée du martyr. L'amour a son blason, et la comtesse le déchiffra secrètement; elle me jeta l'un de ces regards incisifs qui ressemblent au cri d'un malade touché dans sa plaie : elle était à la fois honteuse et ravie. Quelle récompense dans ce regard! La rendre heureuse, lui rafraîchir le cœur, quel encouragement! J'inventai donc la théorie de père Castel au profit de l'amour, et retrouvai pour elle une science perdue en Europe où les fleurs de l'écritoire remplacent les pages écrites en Orient avec des couleurs embaumées. Quel charme que de faire exprimer ses sensations par ces filles du soleil, les sœurs des fleurs éclosES sous les rayons de l'amour? Je m'entendis bientôt avec les productions de la flore champêtre comme un homme que j'ai rencontré plus tard à Fitz-James s'entendait avec les abeilles.

Deux fois par semaine, pendant le reste de mon séjour à Frapesle, je recommençai le long travail de cette œuvre poétique à l'accomplissement de laquelle étaient nécessaires toutes les variétés des graminées dont je fis une étude approfondie, moins en botaniste qu'en poète, étudiant plus leur esprit que leur forme. Pour trouver une fleur là où elle venait, j'allais souvent

à d'énormes distances, au bord des eaux, dans les vallons, au sommet des rochers, en pleines landes, butinant des pensées au sein des bois et des bruyères. Dans ces courses, je m'initiai moi-même à des plaisirs inconnus au savant qui vit dans la méditation, à l'agriculteur occupé de spécialités, à l'artisan cloué dans les villes, au commerçant attaché à son comptoir; mais connus de quelques forestiers, de quelques bûcherons, de quelques rêveurs. Il est des effets de la nature dont les signifiances sont sans bornes, et qui s'élèvent à la hauteur des plus grandes conceptions morales : Soit une bruyère fleurie, couverte des diamans de la rosée qui la trempe, et dans laquelle se joue le soleil, immensité parée pour un seul regard qui s'y jette à propos. Soit un coin de forêt environné de roches ruineuses, coupé de sables, vêtu de mousses, garni de genévriers, qui vous saisit par je ne sais quoi de sauvage, de heurté, d'effrayant, et d'où sort le cri de l'orfraye. Soit une lande chaude, sans végétation, pierreuse, à pans raides, dont les horizons tiennent de ceux du désert, et où je rencontrais une fleur sublime et solitaire, une pulsatille au pavillon de soie violette étalé pour ses étamines d'or; image attendrissante de ma blanche idole, seule dans sa vallée! Soit de grandes mares d'eau sur lesquelles la nature jette aussitôt des taches vertes, espèce de transition entre la plante et l'animal, où la vie arrive en quelques jours, des plantes et des insectes flottant là, comme un monde dans l'éther! Soit encore une chaumière avec son jardin plein de choux, sa vigne, ses palis, suspendue au-dessus d'une fondrière, encadrée par quelques maigres champs de seigle; figure de tant d'humbles existences! Soit une longue allée de forêt semblable à quelque nef de cathédrale, où les arbres sont des piliers, où leurs branches forment les arceaux de la voûte, au bout de laquelle une clairière lointaine aux jours mélangés d'ombres ou nuancés par les teintes rouges du couchant pointe à travers les feuilles et montre comme les vitraux coloriés d'un chœur plein d'oiseaux qui chantent. Puis au sortir de ces bois frais et touffus, une jachère crayeuse où sur des mousses ardentes et sonores, des couleuvres repues rentrent chez elles en levant leurs

têtes élégantes et fines. Jetez sur ces tableaux, tantôt des torrens de soleil ruisselant comme des ondes nourrissantes, tantôt des amas de nuées grises alignées comme les rides au front d'un vieillard, tantôt les tons froids d'un ciel faiblement orangé, sillonné de bandes d'un bleu pâle; puis écoutez? vous entendrez d'indéfinissables harmonies au milieu d'un silence qui confond.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, je n'ai jamais construit un seul bouquet qui m'ait coûté moins de trois heures de recherches, tant j'admirais avec le suave abandon des poètes, ces fugitives allégories où pour moi se peignaient les phases les plus contrastantes de la vie humaine, majestueux spectacles où va maintenant fouiller ma mémoire. Souvent aujourd'hui je marie à ces grandes scènes le souvenir de l'ame alors épandue sur la nature; j'y promène encore la souveraine dont la robe blanche ondoyait dans les taillis, flottait sur les pelouses, et dont la pensée s'élevait, comme un fruit promis, de chaque calice plein d'étamines amoureuses. Aucune déclaration, aucune preuve de passion insensée n'eut de contagion plus violente que ces symphonies de fleurs, où mon désir trompé me faisait déployer les efforts que Beethoven exprimait avec ses notes; retours profonds sur lui-même, élans prodigieux vers le ciel. Madame de Mortsauf n'était plus qu'Henriette à leur aspect. Elle y revenait sans cesse, elle s'en nourrissait, elle y reprenait toutes les pensées que j'y avais mises, quand pour les revoir elle relevait la tête de dessus son métier à tapisserie en disant: — Mon Dieu, que cela est beau!

Vous comprendrez cette délicieuse correspondance par le détail d'un bouquet, comme d'après un fragment de poésie vous comprendriez Saadi. Avez-vous senti dans les prairies, au mois de mai, ce parfum qui communique à tous les êtres l'ivresse de la fécondation, qui fait qu'en bateau vous trempez vos mains dans l'onde, que vous livrez au vent votre chevelure, et que vos pensées reverdissent comme les touffes forestières? Une petite herbe, la flouve odorante, est un des plus puissans principes de cette harmonie voilée. Aussi personne ne peut-il la garder impunément près de soi. Mettez ses lames luisantes et rayées comme une robe à filets blancs et verts dans un bouquet, ses inépuisables

exhalations remueront au fond de votre cœur les roses en bouton que la pudeur y écrase. Autour du col évasé de la porcelaine, supposez une forte marge uniquement composée des touffes blanches particulières au sédum des vignes en Touraine; vague image des formes souhaitées, roulées comme celles d'une esclave soumise. De cette assise sortent les spirales des liserons à cloches blanches, les brindilles de la bugrane rose, mêlées de quelques fougères, de quelques jeunes pousses de chêne aux feuilles magnifiquement colorées et lustrées; toutes s'avancent prosternées, humbles comme des saules pleureurs, timides et suppliantes comme des prières. Au-dessus, voyez les fibrilles deliées, fleuries, sans cesse agitées de l'amourette purpurine qui verse à flots ses anthères flavescentes; les pyramides neigeuses du paturin des champs et des eaux, la verte chevelure des bromes stériles, les panaches effilés de ces agrostis nommés les épis du vent; violâtres espérances dont se couronnent les premiers rêves et qui se détachent sur le fond gris de lin où la lumière rayonne autour de ces herbes en fleurs. Mais déjà plus haut, quelques roses du Bengale clairsemées parmi les folles dentelles du daucus, les plumes de la linaigrette, les marabous de la reine des prés, les ombellules du cerfeuil sauvage, les blonds cheveux de la clématite en fruits, les mignons sautoirs de la croisette au blanc de lait, les corymbes des millefeuilles, les tiges diffuses de la fumeterre aux fleurs roses et noires, les vrilles de la vigne, les brins tortueux des chèvrefeuilles; enfin tout ce que ces naïves créatures ont de plus échevelé, de plus déchiré, des flammes et de triples dards, des feuilles lancéolées, déchiquetées, des tiges tourmentées comme les désirs entortillés au fond de l'ame. Du sein de ce prolixe torrent d'amour qui deborde, s'élance un magnifique double pavot rouge accompagné de ses glands prêts à s'ouvrir, déployant les flammèches de son incendie au-dessus des jasmins étoiles et dominant la pluie incessante du pollen, beau nuage qui papillotte dans l'air en reflétant le jour dans ses mille parcelles luisantes! Quelle femme enivrée par la senteur d'Aphrodise cachée dans la flouve, ne comprendra ce luxe d'idées soumises, cette blanche tendresse troublée par des mouvemens indomptés, et ce rouge

désir de l'amour qui demande un bonheur refusé dans les luttes cent fois recommencées de la passion contenue, infatigable, éternelle? Mettez ce discours dans la lumière d'une croisée, afin d'en montrer les frais détails, les délicates oppositions, les arabesques, afin que la souveraine émue y voie une fleur plus épanouie et d'où tombe une larme; elle sera prête à s'abandonner, il faudra qu'un ange ou la voix de son enfant la retienne au bord de l'abîme. Que donne-t-on à Dieu? des parfums, de la lumière et des chants, les expressions les plus épurées de notre nature. Eh bien! tout ce qu'on offre à Dieu n'était-il pas offert à l'amour dans ce poème de fleurs lumineuses qui bourdonnait incessamment ses mélodies au cœur, en y caressant des voluptés cachées, des espérances inavouées, des illusions qui s'enflamment et s'éteignent comme des fils de la vierge par une nuit chaude.

Ces plaisirs neutres nous furent d'un grand secours pour tromper la nature irritée par les longues contemplations de la personne aimée, par ces regards qui jouissent en rayonnant jusqu'au fond des formes pénétrées; ils furent pour moi, je n'ose dire pour elle, comme ces fissures par lesquelles jaillissent les eaux contenues dans un barrage invincible, et qui souvent empêchent un malheur en faisant une part à la nécessité. L'abstinence a des épuisemens mortels que préviennent quelques miettes tombées une à une de ce ciel qui, de Dan à Sahara, donne la manne au voyageur. Cependant à l'aspect de ces bouquets, j'ai souvent surpris Henriette les bras pendans, abîmée en ces rêveries orageuses pendant lesquelles les pensées gonflent le sein, animent le front, viennent par vagues, jaillissent écumeuses, menacent et laissent une lassitude énervante. Jamais depuis, je n'ai fait de bouquet pour personne! Quand nous eûmes créé cette langue à notre usage, nous éprouvâmes un contentement semblable à celui de l'esclave qui trompe son maître. Pendant le reste de ce mois, quand j'accourais par les jardins, je voyais parfois sa figure collée aux vitres; et quand j'entrais au salon, je la trouvais à son métier. Si je n'arrivais pas à l'heure, convenue sans que jamais nous l'eussions indiquée, parfois sa forme blanche errait sur la terrasse; et quand je l'y surprenais, elle me disait : — Je suis venue au-devant de

vous. Ne faut-il pas avoir un peu de coquetterie pour son dernier enfant?

Les cruelles parties de trictrac avaient été interrompues entre le comte et moi. Ses dernières acquisitions l'obligeaient à une foule de courses, de reconnaissances, de vérifications, de bornages et d'arpentages; il était occupé d'ordres à donner, de travaux champêtres qui voulaient l'œil du maître, et qui se décidaient entre sa femme et lui. Nous allâmes souvent, la comtesse et moi, le retrouver dans les nouveaux domaines avec ses deux enfans qui durant le chemin couraient après des insectes, des cerfs-volans, des couturières, et faisaient aussi leurs bouquets, ou pour être exact, leurs bottes de fleurs. Se promener avec la femme qu'on aime, lui donner le bras, lui choisir son chemin! ce sont des joies illimitées qui suffisent à une vie. Le discours est alors si confiant! Nous allions seuls, nous revenions avec le général, surnom de raillerie douce que nous donnions à M. de Mortsauf quand il était de bonne humeur. Ces deux manières de faire la route nuançaient notre plaisir par des oppositions dont les cœurs gênés mais unis ont seuls le secret. Au retour, les mêmes félicités, un regard, un serrement de mains étaient entremêlées d'inquiétudes. La parole, si libre pendant l'aller, avait au retour de mystérieuses significations, quand l'un de nous trouvait, après quelque intervalle, une réponse à des interrogations insidieuses, ou qu'une discussion commencée se continuait sous ces formes énigmatiques auxquelles se prête si bien notre langue et que créent si ingénieusement les femmes. Qui n'a goûté le plaisir de s'entendre ainsi comme dans une sphère inconnue, où les esprits se séparent de la foule et s'unissent en trompant les lois vulgaires. Un jour j'eus un fol espoir promptement dissipé, quand à une demande de M. de Mortsauf, qui voulait savoir de quoi nous parlions, Henriette répondit par une phrase à double sens dont il se paya. Cette innocente raillerie amusa Madelaine et fit après coup rougir sa mère, qui m'apprit par un regard sévère qu'elle pouvait me retirer son ame comme elle m'avait naguère retiré sa main, voulant demeurer une irréprochable épouse. Mais cette union purement spirituelle a tant d'attraits que le lendemain nous recommençâmes.

Les heures, les journées, les semaines s'enfuyaient ainsi pleines de félicités renaissantes. Nous arrivâmes à l'époque des vendanges, qui sont en Touraine de véritables fêtes. Vers la fin du mois de septembre, le soleil, moins chaud que durant la moisson, permet de demeurer aux champs sans avoir à craindre ni le hâle ni la fatigue; il est plus facile de cueillir les grappes que de soyer les blés; les fruits sont tous mûrs; la moisson faite, le pain devient moins cher; cette abondance rend la vie heureuse; les craintes qu'inspirait le résultat des travaux champêtres où s'enfouissent autant d'argent que de sueurs, ont disparu devant la grange pleine et les celliers prêts à s'emplir; la vendange est alors comme le joyeux dessert du festin récolté; le ciel y sourit toujours en Touraine où les automnes sont magnifiques. Puis, dans ce pays hospitalier, les vendangeurs sont nourris au logis. Ces repas étant les seuls où ces pauvres gens aient, chaque année, des alimens substantiels et bien préparés, ils y tiennent comme dans les familles patriarcales les enfans tiennent aux galas des anniversaires, et ils courent en foule dans les maisons où les maîtres les traitent sans lésinerie. Ainsi, la maison est pleine de monde et de provisions; les pressoirs sont constamment ouverts; il semble que tout soit animé par ce mouvement d'ouvriers tonneliers, de charrettes chargées de filles rieuses, de gens qui touchant des salaires meilleurs que pendant le reste de l'année, chantent à tout propos. D'ailleurs, autre cause de plaisir, les rangs sont confondus: femmes, enfans, maîtres et gens, tout le monde participe à la dive cueillette. Ces diverses circonstances peuvent expliquer l'hilarité transmise d'âge en âge, qui se développe en ces derniers beaux jours de l'année et dont le souvenir inspira jadis à Rabelais la forme bachique de son grand ouvrage? Jamais les enfans, Jacques et Madelaine toujours malades, n'avaient été en vendange; j'étais comme eux, ils eurent je ne sais quelle joie enfantine de voir leurs émotions partagées. Leur mère avait promis de nous y accompagner. Nous avions été à Villaines où se fabriquent les paniers du pays, nous en commander de jolis; il était question de vendanger à nous quatre quelques chaînées réservées à nos ciseaux; mais il était convenu qu'on ne mangerait pas trop de raisin. Mais-

ger dans les vignes le gros *co* noir de Touraine paraissait chose si délicieuse, que l'on dédaignait les plus beaux raisins sur la table. Jacques me fit jurer de n'aller voir vendanger nulle part, et de me réserver pour le clos de Clochegourde. Jamais ces deux petits êtres habituellement souffrans et pâles, ne furent plus frais, ni plus roses, ni aussi agissans et remuans que durant cette matinée. Ils babillaient pour babiller, allaient, trottaient, revenaient sans raison apparente; mais, comme les autres enfans, ils semblaient avoir trop de vie à secouer. M. et madame de Mortsauf ne les avaient jamais vus ainsi. Je redevins enfant avec eux, plus enfant qu'eux peut-être, car j'espérais aussi ma récolte. Nous allâmes par le plus beau temps vers les vignes, et nous y restâmes une demi-journée. Comme nous nous disputions à qui trouverait les plus belles grappes, à qui remplirait plus vite son panier! c'étaient des allées et venues des ceps à la mère; il ne se cueillait pas une grappe qu'on ne la lui montrât. Elle se mit à rire du bon rire plein de sa jeunesse, quand arrivant après sa fille, avec mon panier, je lui dis comme Madelaine : « Et les miens, maman? » Elle me répondit : « — Cher enfant, ne t'échauffe pas trop! » Puis me passant la main tour à tour sur le cou et dans les cheveux, elle me donna un petit coup sur la joue en ajoutan : — Tu es en nage!

Ce fut la seule, l'unique fois que j'entendis cette caresse de la voix, le *tu* des amans. Je regardai les jolies haies couvertes de fruits rouges, de sinelles et de mûrons; j'écoutai les cris des enfans, je contemplai la troupe des vendangeuses, la charrette pleine de tonneaux et les hommes chargés de hottes; je gravai tout dans ma mémoire, tout jusqu'au jeune amandier sous lequel elle se tenait, fraîche, colorée, rieuse! sous son ombrelle dépliée. Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange avec une application corporelle, silencieuse et soutenue, par une marche lente et mesurée qui laissa mon ame libre. Je goûtai l'ineffable plaisir d'un travail exterieur qui voiture la vie en réglant le cours de la passion près, sans ce mouvement mécanique, de tout incendier. Je sus combien le labeur uniforme contient de sagesse, et je compris les règles monastiques! Pour la première fois depuis long-temps, le comte n'eut ni

maussaderie, ni cruauté. Son fils si bien portant, le futur duc de Lenoncourt-Mortsauf, blanc et rose, barbouillé de raisin, lui réjouissait le cœur. Ce jour était le dernier jour de vendange, le général promit de faire danser le soir devant Clochegourde en l'honneur des Bourbons revenus; la fête fut ainsi complète pour tout le monde. En revenant, la comtesse prit mon bras; elle s'appuya sur moi de manière à faire sentir à mon cœur le poids du sien, mouvement de mère qui voulait communiquer sa joie, et me dit à l'oreille: — Vous nous portez bonheur!

Certes, pour moi qui savais ses nuits sans sommeil, ses alarmes et sa vie antérieure où elle était soutenue par la main de Dieu, mais où tout était aride et fatigant, cette phrase accentuée par sa voix si riche, développait des plaisirs qu'aucune femme au monde ne pouvait plus me rendre.

— L'uniformité malheureuse de mes jours est rompue, la vie devient belle avec des espérances, me dit-elle après une pause. Oh! ne me quittez pas! ne trahissez jamais mes innocentes superstitions, soyez l'aîné qui devient la providence de ses frères!

Ici, Natalie, rien n'est romanesque; pour y découvrir l'infini des sentimens profonds, il faut dans sa jeunesse avoir jeté la sonde dans ces grands lacs sur lesquels on a vécu; car si pour beaucoup d'êtres, les passions ont été des torrens de lave écoulés entre des rives desséchées, n'est-il pas des ames où la passion contenue par d'insurmontables difficultés a rempli d'eau le cratère du volcan.

Nous eûmes encore une fête semblable. Madame de Mortsauf voulait habituer ses enfans aux choses de la vie, et leur donner connaissance des pénibles labeurs par lesquels s'obtient l'argent; elle leur avait donc constitué des revenus soumis aux chances de l'agriculture: à Jacques appartenait le produit des noyers, à Madelaine celui des châtaigniers. A quelques jours de là, nous eûmes la récolte des marrons et celle des noix. Aller gauler les marronniers de Madelaine, entendre tomber les fruits que leur bogue faisait rebondir sur le velours mat et sec des terrains ingrats où vient le châtaignier; voir la gravité sérieuse avec laquelle la petite fille examinait les tas en estimant leur valeur, qui pour

elle représentait les plaisirs qu'elle se donnait sans contrôle; les félicitations de Manette, la femme de charge qui seule suppléait la comtesse auprès de ses enfans; les enseignemens que préparait le spectacle des peines nécessaires pour recueillir les moindres biens, si souvent mis en péril par les alternatives du climat, ce fut une scène où les ingénues félicités de l'enfance paraissaient charmantes au milieu des teintes graves de l'automne commencé. Madelaine avait son grenier à elle où je voulus voir serrer sa brune chevance, en épousant sa joie. Eh bien! je tressaille encore aujourd'hui en me rappelant le bruit que faisait chaque hottée de marrons, roulant sur la bourre jaunâtre mêlée de terre qui servait de plancher. M. de Mortsauf en prenait pour la maison; les métiviers, les gens, chacun autour de Clochegourde procurait des acheteurs à la Mignonne, épithète amie que dans le pays les paysans accordent volontiers même à des étrangers, mais qui semblait appartenir exclusivement à Madelaine. Jacques fut moins heureux pour la cueillette de ses noyers, il plut pendant quelques jours; mais je le consolai en lui conseillant de garder ses noix, pour les vendre un peu plus tard. M. de Chessel m'avait appris que les noyers ne donnaient rien dans le Bréhémont, dans le pays d'Amboise et dans celui de Vouvray. L'huile de noix est de grand usage en Touraine, Jacques devait trouver au moins quarante sous de chaque noyer, il en avait deux cents, la somme était considérable! Il voulait s'acheter un équipement pour monter à cheval. Son désir émut une discussion publique où son père lui fit faire des réflexions sur l'instabilité des revenus, sur la nécessité de créer des réserves pour les années où les arbres seraient inféconds afin de se procurer un revenu moyen. Je reconnus l'ame de la comtesse dans son silence; elle était joyeuse de voir Jacques écoutant son père, et le père reconquérant un peu de la sainteté qui lui manquait, grace à ce sublime mensonge qu'elle avait préparé. Ne vous ai-je pas dit, en vous peignant cette femme, que le langage terrestre serait impuissant à en rendre les traits et le génie?

Quand ces sortes de scènes arrivent, l'ame en savoure les délices sans les analyser; mais avec quelle vigueur elles se détachent plus tard sur le fond ténébreux d'une vie agitée! pareilles à

des diamans, elles brillent serties par des pensées pleines d'alliage, regrets fondus dans le souvenir des bonheurs évanouis! Pourquoi les noms des deux domaines récemment achetés, dont M. et madame de Mortsauf s'occupaient tant, la Cassine et la Rhétorière, m'émeuvent-ils plus que les plus beaux noms de la Terre-Sainte ou de la Grèce? *Qui aime, le dit!* s'est écrié Lafontaine. Ces noms possèdent les vertus talismaniques des paroles constellées en usage dans les évocations; ils m'expliquent la magie, ils réveillent des figures endormies qui se dressent aussitôt, et me parlent; ils me mettent dans cette heureuse vallée, ils créent un ciel et des paysages; mais les évocations ne se sont-elles pas toujours passées dans les régions du Monde Spirituel? Ne vous étonnez donc pas de me voir vous entretenir de scènes aussi familières : les moindres détails de cette vie simple et presque commune, ont été comme autant d'attaches faibles en apparence par lesquelles je me suis étroitement uni à la comtesse.

Les intérêts de ses enfans lui causaient autant de chagrins que lui en donnait leur faible santé. Je reconnus bientôt la vérité de ce qu'elle m'avait dit relativement à son rôle secret dans les affaires de la maison, auxquelles je m'initiai lentement en apprenant sur le pays des détails que doit savoir l'homme d'état. Après dix ans d'efforts, madame de Mortsauf avait changé la culture de ses terres; elle les avait *mis en quatre*, expression dont on se sert dans le pays pour expliquer les résultats de la nouvelle méthode suivant laquelle les cultivateurs ne sèment de blé que tous les quatre ans, afin de faire rapporter chaque année un produit à la terre. Pour vaincre l'obstination des paysans, il avait fallu résilier des baux, partager ses domaines en quatre grandes métairies, et les avoir *à moitié*, le cheptel particulier à la Touraine et aux pays d'alentour. Le propriétaire donne l'habitation, les bâtimens d'exploitation et les semences, à des colons de bonne volonté avec lesquels il partage les frais de culture et les produits. Ce partage est surveillé par un *métivier*, l'homme chargé de prendre la moitié due au propriétaire, système coûteux et compliqué par une comptabilité que varie à tout moment la nature des partages. La comtesse avait fait cultiver par M. de Mortsauf une

cinquième ferme composée des terres réservées, sises autour de Clochegourde, autant pour l'occuper que pour démontrer par l'évidence des faits, à ses *fermiers à moitié*, l'excellence des nouvelles methodes. Maîtresse de diriger les cultures, elle avait fait lentement et avec sa persistance de femme, rebâtir deux de ses métairies sur le plan des fermes de l'Artois et de la Flandre. Son plan était facile à deviner. Après l'expiration des baux à moitié, la comtesse voulait composer deux belles fermes de ses quatre métairies, et les louer en argent à des gens actifs et intelligens, afin de simplifier les revenus de Clochegourde. Craignant de mourir la première, elle tâchait de laisser à M. de Mortsauf des revenus faciles à percevoir, et à ses enfans des biens qu'aucune impéritie ne pourrait faire péricliter. En ce moment les arbres fruitiers plantés depuis dix ans étaient en plein rapport; les haies qui garantissaient les domaines de toute contestation future étaient poussées; les peupliers, les ormes, tout était bien venu. Avec ses nouvelles acquisitions, et en introduisant partout le nouveau système d'exploitaion, la terre de Clochegourde, divisée en quatre grandes fermes, dont deux restaient à faire, était susceptible de rapporter seize mille francs en écus, à raison de quatre mille francs par chaque ferme; sans compter les clos de vigne, ni les deux cents arpens de bois qui les joignaient, ni la ferme-modèle. Les chemins de ses quatre fermes pouvaient tous aboutir à une grande avenue qui de Clochegourde irait en droite ligne s'embrancher sur la route de Chinon. La distance, entre cette avenue et Tours, n'étant que de cinq lieues, les fermiers ne devaient pas lui manquer, surtout au moment où tout le monde parlait des améliorations faites par M. de Mortsauf, de ses succès, et de la bonification de ses terres. Elle voulait faire jeter dans chacun des deux domaines achetés une quinzaine de mille francs pour convertir les maisons de maître en deux grandes fermes, afin de les mieux louer après les avoir cultivées pendant une année ou deux, en y envoyant pour régisseur un certain Martineau, le meilleur, le plus probe de ses métiviers, lequel allait se trouver sans place; car les baux à moitié de ses quatre fermes finissaient, et le moment de les louer en argent était venu.

Ces idées si simples, mais compliquées de trente et quelques mille francs à dépenser, étaient en ce moment l'objet de longues discussions entre elle et M. de Mortsauf; querelles affreuses, et dans lesquelles elle n'était soutenue que par l'intérêt de ses deux enfans. Cette pensée : — « Si je mourais demain, qu'adviendrait-il »? lui donnait des palpitations. Les ames douces et paisibles chez lesquelles la colère est impossible, qui veulent faire régner autour d'elles leur profonde paix interieure, savent seules combien de force est nécessaire pour ces luttes; quelles abondantes vagues de sang affluent au cœur avant d'entamer le combat; quelle lassitude s'empare de l'être quand, après avoir lutté, rien n'est obtenu. Au moment où ses enfans étaient moins étiolés, moins maigres, plus agiles, car la saison des fruits avait produit ses effets sur eux; au moment où elle les suivait d'un œil mouillé dans leurs jeux, en éprouvant un contentement qui renouvelait ses forces et lui rafraîchissait le cœur, la pauvre femme subissait les pointilleries injurieuses et les attaques lancinantes d'une âcre opposition. Le comte effrayé de ces changemens, en niait les avantages et la possibilité par un entêtement compact; à un raisonnement concluant, il répondait par l'objection d'un enfant qui mettrait en question l'influence du soleil en été. La comtesse l'emporta. La victoire du bon sens sur la folie calma ses plaies, elle oublia ses blessures. Ce jour elle s'alla promener à la Cassine et à la Rhétorière afin d'y décider les constructions. M. de Mortsauf marchait seul en avant, les enfans nous séparaient, et nous étions tous deux en arrière suivant lentement, car elle me parlait de ce ton doux et bas qui faisait ressembler ses phrases à des flots menus, murmurés par la mer sur un sable fin.

« Elle était certaine du succès, me disait-elle. Il allait s'établir une concurrence pour le service de Tours à Chinon, entreprise par un homme actif, par un messager, cousin de Manette, qui voulait avoir une grande ferme sur la route. Sa famille était nombreuse : son fils aîné conduirait les voitures, le second ferait les roulages; et lui placé sur la route, à la Rabelaye, une des fermes à louer, située au centre, pourrait ainsi veiller aux relais, et cultiverait bien les terres en les amendant avec les fumiers que lui donne-

raient ses écuries. Quant à la seconde ferme, la Baude, celle qui se trouvait à deux pas de Clochegourde; un de leurs quatre colons, homme probe, intelligent, actif et qui sentait les avantages de la nouvelle culture, offrait déjà de la prendre à bail. Quant à la Cassine et à la Rhétorière, ces terres étaient les meilleures du pays. Une fois les fermes bâties et les cultures en pleine valeur, il suffirait de les afficher à Tours. En deux ans, Clochegourde vaudrait ainsi vingt mille francs de rente environ; la Gravelotte, cette ferme du Maine, retrouvée par M. de Mortsauf, venait d'être prise à sept mille francs pour neuf ans; la pension de maréchal-de-camp était de quatre mille francs; si ces revenus ne constituaient pas encore une fortune, il procureraient une grande aisance; plus tard, d'autres améliorations lui permettraient peut-être d'aller un jour à Paris pour y veiller à l'éducation de Jacques, dans deux ans, quand sa santé serait affermie. Avec quel tremblement elle prononça le mot *Paris!* J'étais au fond de ce projet, elle voulait se séparer le moins possible de l'ami.

Sur ce mot je m'enflammai, je lui dis qu'elle ne me connaissait pas; que sans lui en parler, j'avais comploté d'achever mon éducation en travaillant nuit et jour, afin d'être le précepteur de Jacques; car je ne supporterais pas l'idée de savoir dans son intérieur un jeune homme. A ces mots, elle devint sérieuse.

— Non, Félix, dit-elle, cela ne sera pas plus que votre prêtrise. Si vous avez par un seul mot atteint la mère jusqu'au fond de son cœur, la femme vous aime trop sincèrement pour vous laisser devenir victime de votre attachement. Une déconsidération sans remède serait le loyer de ce dévouement, et je n'y pourrais rien. Oh! non, que je ne vous sois funeste en rien! Vous, vicomte de Vandenesse, précepteur? Fussiez-vous un Richelieu, vous vous seriez à jamais barré la vie. Vous causeriez les plus grands chagrins à votre frère. Mon ami, vous ne savez pas ce qu'une femme comme ma mère sait mettre d'impertinence dans un regard protecteur, d'abaissement dans une parole, de mépris dans un salut.

— Et si vous m'aimez, que me fait le monde?

Elle feignit de ne pas avoir entendu, et dit en continuant : — Quoique mon père soit excellent et disposé à m'accorder ce que

je lui demande, il ne vous pardonnerait pas de vous être mal placé dans le monde et se refuserait à vous y protéger. Je ne voudrais pas vous voir précepteur du dauphin! Acceptez la société comme elle est, ne commettez point de fautes dans la vie. Mon ami, cette proposition insensée de.....

— D'amour, lui dis-je à voix basse.

— Non, de charité, dit-elle en retenant ses larmes, cette pensée folle m'éclaire sur votre caractère : votre cœur vous nuira. Je réclame, dès ce moment, le droit de vous apprendre certaines choses; laissez à mes yeux de femme le soin de voir quelquefois pour vous? car, au fond de mon Clochegourde, je veux assister, muette et ravie, à vos succès. Quant au précepteur, eh bien! soyez tranquille, nous trouverons un bon vieil abbé, quelque ancien savant jésuite, et mon père sacrifiera volontiers une somme pour l'éducation de l'enfant qui doit porter son nom. Jacques est mon orgueil. Il a pourtant onze ans, dit-elle; mais il en est de lui comme de vous : en vous voyant, je vous avais donné treize ans.

Nous étions arrivés à la Cassine où Jacques, Madelaine et moi nous la suivions comme des petits suivent leur mère; mais nous la gênions, je la laissai pour un moment et m'en allai dans le verger où Martineau l'aîné, son garde, examinait de compagnie avec Martineau cadet, le métivier, si les arbres devaient être ou non abattus; ils discutaient ce point comme s'il s'agissait de leurs propres biens. Je vis alors combien la comtesse était aimée. J'exprimai mon idée à un pauvre journalier qui, le pied sur sa bêche et le coude posé sur le manche, écoutait les deux docteurs.

— Ah! oui, monsieur, c'est une bonne femme, et pas fière comme toutes ces guenons d'Azay qui nous verraient crever comme des chiens plutôt que de nous céder un sou sur une toise de fossé! Le jour où cette femme quittera le pays, la Sainte Vierge en pleurera, et nous aussi. Elle sait ce qui lui est dû; mais elle connaît nos peines, et y a égard.

Avec quel plaisir je donnai tout mon argent à cet homme!

Quelques jours après, il vint un poney pour Jacques; son père, excellent cavalier, voulait le plier lentement aux fatigues de l'équitation. L'enfant eut un joli habillement de cavalier, acheté

sur le produit des noyers. Le matin où il prit la première leçon, accompagné de son père, aux cris de Madelaine étonnée qui sautait sur le gazon autour duquel courait Jacques, ce fut la première grande fête de sa maternité. Jacques avait une collerette brodée par sa mère, une petite redingote en drap bleu de ciel serrée par une ceinture de cuir verni, un pantalon blanc à plis et une toque écossaise d'où ses cheveux cendrés s'échappaient en grosses boucles : il était ravissant à voir. Aussi tous les gens de la maison se groupèrent-ils en partageant cette félicité domestique. Le jeune héritier souriait à la comtesse en passant, et se tenait sans peur. Ce premier acte d'homme chez cet enfant dont la mort parut si souvent prochaine, l'espérance d'un bel avenir, garanti par cette promenade qui le lui montrait si beau, si joli, si frais, quelle délicieuse récompense! La joie du père, qui redevenait jeune et souriait pour la première fois depuis long-temps, le bonheur peint dans les yeux de tous les gens de la maison, le cri d'un vieux piqueur de Lenoncourt qui revenait de Tours, et qui voyant la manière dont l'enfant tenait la bride, lui dit : — « Bravo, monsieur le vicomte! » c'en fut trop, la comtesse fondit en larmes. Elle si calme dans ses douleurs, se trouva faible pour supporter la joie en admirant son enfant chevauchant sur ce sable où souvent elle l'avait pleuré par avance, en l'exposant aux rayons du soleil. En ce moment, elle s'appuya sur mon bras, sans remords, et me dit : — Je crois n'avoir jamais souffert. Ne nous quittez pas aujourd'hui?

La leçon finie, Jacques se jeta sur sa mère qui le garda sur elle avec la force que prête l'excès des voluptés, et ce furent des baisers, des caresses sans fin. J'allai faire avec Madelaine deux bouquets magnifiques pour en décorer la table en l'honneur du cavalier. Quand je revins au salon, la comtesse me dit : — Le quinze octobre sera certes un grand jour! Jacques a pris sa première leçon, et je viens de faire le dernier point de mon meuble.

— Hé bien! Blanche, dit M. de Mortsauf, je veux vous l'acheter.

Il lui prit le bras, et l'amena dans la première cour où elle vit une calèche dont son père lui faisait présent, et pour laquelle M. de Mortsauf avait acheté deux chevaux en Angleterre, amenés

avec ceux du duc de Lenoncourt. Le vieux piqueur avait tout préparé dans la première cour pendant la leçon. Nous étrennâmes la voiture, en allant voir le tracé de l'avenue qui devait mener en droite ligne de Clochegourde à la route de Chinon, et que les récentes acquisitions permettaient de faire en passant sur les nouveaux domaines. En revenant, la comtesse me dit d'un air plein de mélancolie : — Je suis trop heureuse, pour moi le bonheur est comme une maladie, il m'accable ! Puis j'ai peur qu'il ne s'efface comme un rêve.

J'aimais trop passionnément pour ne pas être jaloux, et je ne pouvais lui rien donner, moi ! Dans ma rage, je cherchais un moyen de mourir pour elle. Elle me demanda quelles pensées voilaient mes yeux, je les lui dis naïvement ; elle en fut plus touchée que de tous les présens, et jeta du baume dans mon cœur, quand m'emmenant sur le perron, elle me dit à l'oreille : — Aimez-moi comme m'aimait ma tante, ne sera-ce pas me donner votre vie ? Et si je la prends ainsi, n'est-ce pas me faire votre obligée à toute heure ?

— Il était temps de finir ma tapisserie, reprit-elle en rentrant dans le salon où je lui baisai la main comme pour renouveler mes sermens. Vous ne savez peut-être pas, Félix, pourquoi je me suis imposé ce long ouvrage ? Les hommes trouvent dans les occupations de leur vie, des ressources contre les chagrins ; le mouvement des affaires, les distrait ; mais nous autres femmes, nous n'avons aucun point d'appui dans l'ame contre nos douleurs. Afin de pouvoir sourire à mes enfans et à mon mari, quand j'étais en proie à de tristes images, j'ai senti le besoin de régulariser la souffrance par un mouvement physique ; j'évitais ainsi les atonies qui suivent les grandes dépenses de force, aussi bien que les éclairs de l'exaspération. L'action de lever le bras en temps égaux berçait ma pensée et communiquait à mon ame où grondait l'orage, la paix du flux et du reflux en en réglant ainsi les émotions. Chaque point avait la confidence de mes secrets, comprenez-vous ? Hé bien, en faisant mon dernier fauteuil, je pensais trop à vous ! Oui, beaucoup trop, mon ami. Ce que vous mettez dans vos bouquets, moi je le disais à mes dessins.

Le dîner fut gai. Jacques, comme tous les enfans dont on s'oc-

cupe, me sauta au cou, en voyant les fleurs que je lui avais cueillies en guise de couronne. Sa mère fit de la jalousie rieuse, elle me bouda de lui avoir été infidèle, et le cher enfant lui offrit ce bouquet jalousé, avec quelle grace, vous le savez! Le soir, nous fîmes tous trois un trictrac, moi seul contre monsieur et madame de Mortsauf, et le comte fut charmant. Enfin, à la tombée du jour, ils me reconduisirent jusqu'au chemin de Frapesle, par une de ces tranquilles soirées dont les harmonies font gagner en profondeur aux sentimens ce qu'ils perdent en vivacité.

Ce fut une journée unique en la vie de cette pauvre femme, un point brillant que vint souvent caresser son souvenir aux heures difficiles. En effet, les leçons d'équitation devinrent bientôt un sujet de discorde. La comtesse craignit avec raison les dures apostrophes du père pour le fils. Jacques maigrissait déjà, ses beaux yeux bleus se cernaient; pour ne pas causer de chagrin à sa mère, il aimait mieux souffrir en silence. Je trouvai un remède à ses maux en lui conseillant de dire à son père qu'il était fatigué, quand le comte se mettrait en colère; mais ces palliatifs furent insuffisans. Il fallut substituer le vieux piqueur au père. Alors les criailleries et les discussions revinrent. Le comte trouva des textes à ses plaintes continuelles dans le peu de reconnaissance des femmes; il jeta vingt fois par jour la calèche, les chevaux et les livrées au nez de sa femme. Enfin il arriva l'un de ces évènemens auxquels les caractères de ce genre et les maladies de cette espèce aiment à se prendre : la dépense dépassa de moitié les prévisions à la Cassine et à la Rhétorière où des murs et des planchers mauvais s'écroulèrent. Un ouvrier vint maladroitement annoncer cette nouvelle à M. de Mortsauf, au lieu de la dire à la comtesse. Ce fut l'objet d'une querelle commencée doucement, mais qui s'envenima par degrés, et où l'hypochondrie du comte, apaisée depuis quelques jours, demanda ses arrérages à la pauvre Henriette. Ce jour-là, j'étais parti de Frapesle à dix heures et demie, après le déjeûner, pour venir faire à Clochegourde un bouquet avec Madelaine. L'enfant m'avait apporté sur la balustrade de la terrasse les deux vases, et j'allais des jardins aux environs, courant après des fleurs d'automne, si belles, mais si rares.

En revenant de ma dernière course, je ne vis plus mon petit lieutenant à ceinture rose, à pélerine dentelée, et j'entendis des cris à Clochegourde.

— Le général, me dit Madelaine en pleurs, et chez elle ce mot était un mot de haine contre son père, le général gronde notre mère, allez donc la défendre.

Je volai par les escaliers, et j'arrivai dans le salon sans être aperçu ni salué par le comte ni par sa femme. En entendant les cris aigus du fou, j'allai fermer toutes les portes, puis je revins; j'avais vu Henriette aussi blanche que sa robe.

— Ne vous mariez jamais, Félix, me dit le comte, une femme est conseillée par le diable; la plus vertueuse inventerait le mal s'il n'existait pas; toutes sont des bêtes brutes.

J'entendis alors des raisonnemens sans commencement ni fin. Se prévalant de ses négations antérieures, M. de Mortsauf répéta les niaiseries des paysans qui se refusaient aux nouvelles méthodes; il prétendait que s'il avait dirigé Clochegourde, il serait deux fois plus riche qu'il ne l'était. En formulant ces blasphèmes violemment et injurieusement, il jurait, il sautait d'un meuble à l'autre, il les déplaçait, et les cognait; puis au milieu d'une phrase, il s'interrompait pour parler de sa moelle qui, disait-il, le brûlait; ou de sa cervelle qui s'échappait à flots, comme son argent. Sa femme le ruinait, le malheureux! Des trente et quelques mille livres de rentes qu'il possédait, elle lui en avait apporté déjà plus de vingt. Les biens du duc et ceux de la duchesse valaient plus de cinquante mille écus de rente, réservés à Jacques. La comtesse souriait superbement et regardait le ciel.

— Oui, s'écria-t-il, Blanche, vous êtes mon bourreau, vous m'assassinez, je vous pèse, tu veux te débarrasser de moi, tu es un monstre d'hypocrisie. Elle rit! — Savez-vous pourquoi, Félix? elle me sèvre de tout bonheur, me dit-il. Elle est autant à moi qu'à vous, et se dit ma femme! Elle ment aux hommes et à Dieu. Elle m'excède de courses et me lasse pour que je la laisse seule, parce que je lui déplais, enfin elle me hait!

La comtesse pleurait en ce moment à chaudes larmes, humiliée

par l'abaissement de cet homme, auquel elle disait pour toute réponse : — Monsieur! monsieur! monsieur!

— Qu'est-ce que c'est, dit-il que votre monsieur impérieux? ne suis-je pas le maître? faut-il enfin vous le faire savoir?

Il s'avança sur elle en lui présentant sa tête de loup blanc devenue hideuse; car ses yeux jaunes eurent une expression qui le fit ressembler à une bête affamée sortant d'un bois. Henriette se coula de son fauteuil à terre pour recevoir le coup qui n'arriva pas, car elle s'étendit sur le parquet en perdant connaissance; elle était brisée. M. de Mortsauf fut comme un meurtrier qui sent rejaillir à son visage le sang de sa victime; il resta tout hébeté. Je pris la pauvre femme dans mes bras, le comte me la laissa prendre comme s'il se fût trouvé indigne de la porter; mais il alla devant moi pour m'ouvrir la porte de la chambre contiguë au salon, chambre sacrée où je n'étais jamais entré. Je mis la comtesse debout, et la tins un moment dans un bras, en passant l'autre autour de sa taille, pendant que M. de Mortsauf ôtait la fausse couverture, l'édredon, l'appareil du lit. Nous la soulevâmes et l'étendîmes tout habillée. En revenant à elle, elle fit un geste pour indiquer de détacher sa ceinture, M. de Mortsauf trouva des ciseaux et coupa tout. Je lui fis respirer des sels, elle ouvrit les yeux. Le comte s'en alla, plus honteux que chagrin. Deux heures se passèrent en un silence profond. Henriette avait sa main dans la mienne et me la pressait sans pouvoir parler. De temps en temps elle levait les yeux pour me dire, par un regard, qu'elle voulait demeurer calme et sans bruit; puis il y eut un moment de trève où elle se releva sur son coude, et me dit à l'oreille : — Le malheureux! si vous saviez!

Elle se remit la tête sur l'oreiller. Le souvenir lui rendit des convulsions nerveuses que je n'avais calmées que par le magnétisme de l'amour; effet qui m'était encore inconnu, mais dont j'usai par instinct. Je la maintins avec une force tendrement adoucie, et pendant cette dernière crise, elle me jeta des regards qui me firent pleurer. Quand ses mouvemens nerveux cessèrent, je lui rétablis ses cheveux en désordre que je maniai pour la seule et unique fois de ma vie; puis je repris encore sa main et contemplai long-temps cette chambre à la fois brune et grise, ce lit

simple à rideaux de Perse, cette table couverte d'une toilette parée à la mode ancienne, ce canapé mesquin à matelas piqué. Que de poésie dans ce lieu! Quel abandon du luxe pour sa personne! son luxe était la plus exquise propreté. Noble cellule de religieuse mariée pleine de résignation sainte, où le seul ornement était le crucifix de son lit, au-dessus duquel se voyait le portrait de sa tante, car ce ne pouvait être que sa tante; puis, de chaque côté du bénitier, ses deux enfans faits par elle au crayon, et leurs cheveux du temps où ils étaient petits. Quelle retraite pour une femme de qui l'apparition dans le grand monde eût fait pâlir les plus belles. Tel était le boudoir où pleurait toujours la fille d'une illustre famille, inondée en ce moment d'amertume et se refusant à l'amour qui l'aurait consolée. Malheur secret, irréparable, et des larmes chez la victime pour le bourreau, et des larmes chez le bourreau pour la victime. Quand les enfans et la femme de chambre entrèrent, je sortis. M. de Mortsauf m'attendait, il m'admettait déjà comme un pouvoir médiateur entre sa femme et lui; et il me saisit par les mains en me criant : — Restez! restez, Félix!

— Malheureusement, lui dis-je, M. de Chessel a du monde; il ne serait pas convenable que l'on cherchât les motifs de mon absence; mais après le dîner, je reviendrai.

Il sortit avec moi, me reconduisit jusqu'à la porte d'en-bas sans me dire un mot; puis il m'accompagna jusqu'à Frapesle, sans savoir ce qu'il faisait. Enfin là, je lui dis : — Au nom du ciel, monsieur le comte, laissez-lui diriger votre maison, si cela peut lui plaire, et ne la tourmentez plus.

— Je n'ai pas long-temps à vivre, me dit-il d'un air sérieux; elle ne souffrira pas long-temps par moi, je sens que ma tête éclate.

Et il me quitta dans un accès d'égoïsme involontaire. Après le dîner, je revins savoir des nouvelles de madame de Mortsauf, que je trouvai beaucoup mieux. J'avais le cœur plein, je ne pus lui rien dire; mais le soir je passai la nuit à lui écrire. Des trois ou quatre lettres que je fis, il m'est resté ce commencement dont je ne fus pas content; mais s'il me parut ne rien exprimer, ou trop parler de moi quand je ne devais m'occuper que d'elle, il vous dira dans quel état était mon ame.

A madame de Mortsauf.

« Combien de choses n'avais-je pas à vous dire en arrivant, auxquelles je pensais pendant le chemin et que j'oublie en vous voyant. Oui, dès que je vous vois, chère Henriette, je ne trouve plus mes paroles en harmonie avec les reflets de votre ame qui grandissent votre beauté; puis, j'éprouve près de vous un bonheur tellement infini, que le sentiment actuel efface les sentimens de la vie antérieure. Chaque fois, je nais à une vie plus étendue et suis comme le voyageur qui, en montant quelque grand rocher, découvre à chaque pas un nouvel horizon. A chaque nouvelle conversation, n'ajoutai-je pas à mes immenses trésors un nouveau trésor? Là, je crois, est le secret des longs, des inépuisables attachemens? Je ne puis donc vous parler de vous, que loin de vous. En votre présence, je suis trop ébloui pour voir, trop heureux pour interroger mon bonheur, trop plein de vous pour être moi, trop éloquent par vous pour parler, trop ardent à saisir le moment présent pour me souvenir du passé. Sachez bien cette constante ivresse pour m'en pardonner les erreurs. Près de vous je ne puis que sentir. Néanmoins j'oserai vous dire, ma chère Henriette, que jamais, dans les nombreuses joies que vous m'avez faites, je n'ai ressenti de félicités semblables aux délices qui remplirent mon ame, hier quand, après cette tempête horrible où vous avez lutté contre le mal avec un courage surhumain, vous êtes revenue à moi seul, au milieu du demi-jour de votre chambre, où le malheur m'a conduit. Moi seul, ai su de quelles lueurs peut briller une femme quand elle arrive des portes de la mort aux portes de la vie, et que l'aurore d'une renaissance vient nuancer son front. Combien votre voix était harmonieuse! Combien les mots, même les vôtres, me semblaient petits alors que dans le son de votre voix adorée reparaissaient les ressentimens vagues d'une douleur passée mêlés aux consolations divines par lesquelles vous m'avez enfin rassuré, en me donnant ainsi vos premières pensées. Je vous connaissais brillante de toutes les splendeurs humaines; mais hier j'ai entrevu une nouvelle Henriette qui serait à moi si Dieu le voulait. Hier j'ai entrevu je ne sais quel être dégagé des entraves corporelles qui nous em-

pêchent de secouer les feux de l'ame. Tu étais bien belle dans ton abattement, bien majestueuse dans ta faiblesse. Hier j'ai trouvé quelque chose de plus beau que ta beauté, quelque chose de plus doux que ta voix, des lumières plus étincelantes que ne l'est la lumière de tes yeux, des parfums pour lesquels il n'est point de mots; hier ton ame a été visible et palpable. Ah! j'ai bien souffert de n'avoir pu t'ouvrir mon cœur pour t'y faire revivre. Enfin, hier, j'ai quitté la terreur respectueuse que tu m'inspires? Cette défaillance ne nous avait-elle pas rapprochés? Alors j'ai su ce que c'était que respirer en respirant avec toi, quand la crise te permit d'aspirer notre air. Combien de prières élevées au ciel en un moment! Si je n'ai pas expiré en traversant les espaces que j'ai franchis pour aller demander à Dieu de te laisser encore à moi, l'on ne meurt ni de joie ni de douleur. Ce moment m'a laissé des souvenirs ensevelis dans mon ame et qui ne reparaîtront jamais à sa surface sans que mes yeux ne se mouillent de pleurs; chaque joie en augmentera le sillon, chaque douleur les fera plus profonds. Oui les craintes dont mon ame fut agitée hier seront un terme de comparaison pour toutes mes douleurs à venir, comme les joies que tu m'as prodiguées, chère éternelle pensée de ma vie! domineront toutes les joies que la main de Dieu daignera m'épancher. Tu m'as fait comprendre l'amour divin, cet amour sûr qui, plein de sa force et de sa durée, ne connaît ni soupçons ni jalousies. »

Une mélancolie profonde me rongeait l'ame, le spectacle de cette vie intérieure était navrant pour un cœur jeune et neuf aux émotions sociales. Trouver cet abîme à l'entrée du monde, un abîme sans fonds, une mer morte. Cet horrible concert d'infortune me suggéra des pensées infinies, et j'eus à mon premier pas dans la vie sociale une immense mesure à laquelle les autres scènes rapportées ne pouvaient plus être que petites. Ma tristesse fit juger à M. et madame de Chessel que mes amours étaient malheureuses, et j'eus le bonheur de ne nuire en rien à ma grande Henriette par ma passion. Le lendemain, quand j'entrai dans le salon, elle y était seule; elle me contempla pendant un instant en me tendant la main, et me dit : — L'ami sera donc toujours trop tendre?

Ses yeux devinrent humides, elle se leva, puis me dit avec un ton de supplication désespérée : — Ne m'écrivez jamais ainsi!

M. de Mortsauf était prévenant. La comtesse avait repris son courage et son front serein; mais son teint trahissait ses souffrances de la veille, elles étaient calmées sans être éteintes. Elle me dit le soir, en nous promenant dans les feuilles sèches de l'automne qui résonnaient sous nos pas : — La douleur est infinie, tandis que la joie a des limites. Mot qui révélait ses souffrances, par la comparaison qu'elle en faisait avec ses félicités fugitives.

— Ne médisez pas de la vie, lui dis-je, vous ignorez l'amour; il a des voluptés qui rayonnent jusque dans les cieux.

— Taisez-vous, dit-elle, je n'en veux rien connaître. Le Groenlandais mourrait en Italie? Je suis calme et heureuse près de vous; je puis vous dire toutes mes pensées; ne détruisez pas ma confiance. Pourquoi n'auriez-vous pas la vertu du prêtre et le charme de l'homme libre?

— Vous feriez avaler des coupes de ciguë, lui dis-je en lui mettant la main sur mon cœur qui battait à coups pressés.

— Encore! s'écria-t-elle en retirant sa main comme si elle eût ressenti quelque vive douleur. Voulez-vous donc m'ôter le triste plaisir de faire étancher le sang de mes blessures par une main amie? N'ajoutez pas à mes souffrances, vous ne les savez pas toutes! les plus secrètes sont les plus difficiles à dévorer. Si vous étiez femme, vous comprendriez en quelle mélancolie mêlée de dégoût tombe une ame fière, alors qu'elle se voit l'objet d'attentions qui ne réparent rien et avec lesquelles *on* croit tout réparer. Pendant quelques jours, je vais être courtisée, *on* va vouloir se faire pardonner le tort que l'*on* s'est donné. Je pourrais alors obtenir un assentiment aux volontés les plus déraisonnables. Je suis humiliée par cet abaissement, par ces caresses qui cessent le jour où l'*on* croit que j'ai tout oublié. Ne devoir la bonne grace de son maître qu'à ses fautes...

— A ses crimes, dis-je.

— N'est-ce pas une affreuse condition d'existence? dit-elle en me jetant un triste sourire. Puis, je ne sais pas user de ce pouvoir passager. En ce moment, je ressemble aux chevaliers qui ne

portaient pas de coups à leur adversaire tombé. Voir à terre celui que nous devons honorer, le relever pour en recevoir de nouveaux coups, souffrir de sa chute plus qu'il n'en souffre lui-même, et se trouver déshonorée si l'on profite d'une passagère influence, même dans un but d'utilité; dépenser sa force, épuiser les trésors de l'ame en ces luttes sans noblesse, ne régner qu'au moment où l'on reçoit de mortelles blessures !..... Vaut mieux la mort? Si je n'avais pas d'enfans, je me laisserais aller au courant de cette vie; mais, sans mon courage inconnu, que deviendraient-ils? Je dois vivre pour eux, quelque douloureuse que soit ma vie! Vous me parlez d'amour! Eh! mon ami, songez donc en quel enfer je tomberais, si je donnais à cet être sans pitié, comme le sont tous les gens faibles, le droit de me mépriser? Je ne supporterais pas un soupçon! La pureté de ma conduite fait ma force. La vertu, cher enfant, a des eaux saintes où l'on se retrempe et d'où l'on sort renouvelée à l'amour de Dieu!

— Écoutez, chère Henriette, je n'ai plus qu'une semaine à demeurer ici, je veux que....

— Ah! vous nous quittez! dit-elle en m'interrompant.

— Mais ne dois-je pas savoir ce que mon père décidera de moi. Voici bientôt trois mois....

— Je n'ai pas compté les jours, me répondit-elle avec l'abandon de la femme émue. Elle se recueillit et me dit : — Marchons, allons à Frapesle.

Elle appela M. de Mortsauf, ses enfans, demanda son châle; puis, quand tout fut prêt, elle si lente, si calme, eut une activité de Parisienne, et nous partîmes en troupe pour aller à Frapesle y faire une visite que la comtesse ne devait pas; elle s'efforça de parler à madame de Chessel. Le comte et M. de Chessel s'entretinrent de leurs affaires. J'avais peur que notre mari ne vantât sa voiture et son attelage, mais il fut d'un goût parfait. Son voisin le questionna sur les travaux qu'il entreprenait à la Cassine et à la Rhétorière. En entendant la demande, je regardai M. de Mortsauf, croyant qu'il s'abstiendrait d'un sujet de conversation si fatal en souvenirs, si cruellement amer pour lui. Le comte prouva combien il était urgent d'améliorer l'état de l'agriculture dans le

canton, de bâtir de belles fermes dont les locaux fussent sains et salubres; enfin, il s'attribua glorieusement les idées de sa femme. Je contemplai la comtesse en rougissant. Ce manque de delicatesse chez un homme qui dans certaines occasions en montrait tant, cet oubli de la scène mortelle, cette adoption des idées contre lesquelles il s'était si violemment élevé, cette croyance en soi, me pétrifiaient.

Quand M. de Chessel lui dit : — Croyez-vous pouvoir retrouver vos dépenses?

— Au-delà! fit-il avec un geste affirmatif.

De semblables crises ne s'expliquaient que par le mot *démence*. Henriette, la céleste créature, était radieuse. M. de Mortsauf ne paraissait-il pas homme de sens, bon administrateur, excellent agronome? elle caressait avec ravissement les cheveux de Jacques, heureuse pour elle, heureuse pour son fils! Quel comique horrible! quel drame railleur? j'en fus épouvanté. Plus tard, quand le rideau de la scène sociale se releva pour moi, combien de Mortsauf n'ai-je pas vus, moins les éclairs de loyauté, moins la religion de celui-ci! Quelle singulière et mordante puissance est celle qui perpétuellement jette au fou un ange, à l'homme d'amour sincère et poétique une femme mauvaise, au petit la grande, à ce magot une belle et sublime créature; à lady Brandon le colonel Franchessini, à Juana de Mancini le capitaine Diard dont vous avez su l'histoire à Bordeaux, à madame de Beauséant M. d'Ajuda, à madame d'Aiglemont son mari? J'ai cherché long-temps le sens de cette énigme, je vous l'avoue. J'ai fouillé bien des mystères, j'ai découvert la raison de plusieurs lois naturelles, le sens de quelques hiéroglyphes divins; de celui-ci, je ne sais rien, je l'étudie toujours comme une figure du casse-tête indien dont les brames se sont réservé la construction symbolique. Ici le génie du mal est trop visiblement le maître, et je n'ose accuser Dieu. Malheurs sans remède, qui donc s'amuse à vous tisser? Henriette et son Philosophe Inconnu auraient-ils donc raison? leur mysticisme contiendrait-il le sens général de l'humanité!

Les derniers jours que je passai dans ce pays furent ceux de l'automne effeuillée, jours obscurcis de nuages qui parfois

cachèrent le ciel de la Touraine, toujours si pur et si chaud dans cette belle saison. La veille de mon départ, madame de Mortsauf m'emmena sur sa terrasse, avant le dîner.

— Mon cher Félix, me dit-elle après un tour fait en silence sous les arbres dépouillés, vous allez entrer dans le monde, et je veux vous y accompagner en pensée. Ceux qui ont beaucoup souffert ont beaucoup vécu, ne croyez pas que les ames solitaires ne sachent rien de ce monde; elles le jugent. Si je dois vivre par mon ami, je ne veux être mal à l'aise ni dans son cœur ni dans sa conscience; au fort du combat il est bien difficile de se souvenir de toutes les règles, permettez-moi de vous donner quelques enseignemens de mère à fils. Le jour de votre départ, je vous remettrai, cher enfant! une longue lettre où vous trouverez mes pensées de femme sur le monde, sur les hommes, sur la manière d'aborder les difficultés dans ce grand remuement d'intérêts. Promettez-moi de ne la lire qu'à Paris? Ma prière est l'expression d'une de ces fantaisies de sentiment qui sont notre secret à nous autres femmes; je ne crois pas qu'il soit impossible de la comprendre, mais peut-être serions-nous chagrines de la savoir comprise; laissez-moi ces petits sentiers où la femme aime à se promener seule.

— Je vous le promets, lui dis-je en lui baisant les mains.

— Ah! dit-elle, j'ai encore un serment à vous demander; mais engagez-vous d'avance à le souscrire.

— Oh! oui, lui dis-je en croyant qu'il allait être question de fidélité.

— Il ne s'agit pas de moi, reprit-elle en souriant avec amertume. Felix, ne jouez jamais dans quelque salon que ce puisse être, je n'excepte celui de personne.

— Je ne jouerai jamais, lui répondis-je.

— Bien, dit-elle. Je vous ai trouvé un meilleur usage du temps que vous dissiperiez au jeu; vous verrez que là où les autres doivent perdre tôt ou tard, vous gagnerez toujours.

— Comment?

— La lettre vous le dira, répondit-elle d'un air enjoué qui ôtait à ses recommandations le caractère sérieux dont les grands parens accompagnent les leurs.

La comtesse me parla pendant une heure environ et me prouva la profondeur de son affection, en me révélant avec quel soin elle m'avait étudié pendant ces trois mois, car elle entra dans les derniers replis de mon cœur, en tâchant d'y appliquer le sien. Son accent était varié, convaincant, ses paroles tombaient d'une lèvre maternelle, et montraient, autant par le ton que par la substance, combien de liens nous attachaient déjà l'un à l'autre.

— Si vous saviez, dit-elle en finissant, avec quelles anxiétés je vous suivrai dans votre route ! quelle joie si vous allez droit ! quels pleurs si vous vous heurtez à des angles ! Croyez-moi, mon affection est sans égale; elle est à la fois involontaire et choisie. Ah ! je voudrais vous voir heureux, puissant, considéré, vous qui serez pour moi comme un rêve animé.

Elle me fit pleurer, car elle était à la fois douce et terrible; son sentiment se mettait trop audacieusement à découvert, il était trop pur pour permettre le moindre espoir au jeune homme altéré de plaisir. En retour de ma chair laissée en lambeaux dans son cœur, elle me versait les lueurs incessantes et incorruptibles de ce divin amour qui ne satisfait que l'ame. Elle montait à des hauteurs où les ailes diaprées de l'amour qui me fit dévorer ses épaules ne pouvaient me porter; pour arriver près d'elle, un homme devait avoir conquis les ailes blanches du Séraphin.

— En toute chose, lui dis-je, je penserai : — que dirait mon Henriette?

— Bien, je veux être l'étoile et le sanctuaire, dit-elle en faisant allusion aux rêves de mon enfance, et cherchant à m'en offrir la réalisation.

— Vous serez ma religion et ma lumière, vous serez tout, m'écriai-je.

— Non, répondit-elle, je ne puis être la source de tous vos plaisirs.

Elle soupira, et me jeta le sourire des peines secrètes, ce sourire de l'esclave un moment révolté. Dès ce jour, elle fut non pas la bien-aimée, mais la plus aimée; elle ne fut pas dans mon cœur comme une femme qui veut une place, qui s'y grave par le dévouement ou par l'excès du plaisir; non, elle eut tout le cœur,

et fut quelque chose de nécessaire au jeu des muscles; elle devint ce qu'était la Béatrix du poète Florentin, la Laure sans tache du poète Vénitien, la mère des grandes pensées, la cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres! Oui, elle dicta ces hautes déterminations qui coupent la part au feu, qui restituent la chose en péril; elle m'a donné cette constance à la Coligny pour vaincre les vainqueurs, pour renaître de la défaite, pour lasser les plus forts lutteurs.

Le lendemain, après avoir déjeûné à Frapesle et fait mes adieux à mes hôtes si complaisans à l'égoïsme de l'amour, je me rendis à Clochegourde. M. et madame de Mortsauf avaient projeté de me reconduire à Tours, d'où je devais partir dans la nuit pour Paris. Pendant ce chemin la comtesse fut affectueusement muette, elle prétendit d'abord avoir la migraine; puis elle rougit de ce mensonge et le pallia soudain en disant qu'elle ne me voyait point partir sans regret. M. de Mortsauf m'invita à venir chez lui, quand en l'absence des Chessel j'aurais l'envie de voir la vallée de l'Indre. Nous nous séparâmes héroïquement, sans larmes apparentes; mais comme les enfans maladifs, Jacques eut un mouvement de sensibilité qui lui fit répandre quelques larmes, et Madelaine serrait la main de sa mère.

— Cher petit! dit la comtesse en baisant Jacques avec passion.

Quand je me trouvai seul à Tours, il me prit après le dîner une de ces rages inexpliquées que l'on n'éprouve qu'au jeune âge. Je louai un cheval et franchis en cinq quarts d'heure la distance entre Tours et Pont-de-Ruan. Là, honteux de montrer ma folie, je courus à pied dans le chemin, et j'arrivai comme un espion, à pas de loup, sous la terrasse. La comtesse n'y était pas, j'imaginai qu'elle souffrait; j'avais gardé la clé de la petite porte, j'entrai; elle descendait en ce moment le perron avec ses deux enfans pour venir respirer triste et lente la douce mélancolie empreinte sur ce paysage, au coucher du soleil.

— Ma mère, voilà Félix, dit Madelaine.

— Oui, lui dis-je à l'oreille, je me suis demandé pourquoi j'étais à Tours, quand je pouvais vous voir encore, pourquoi ne

pas accomplir un désir que dans huit jours je ne pourrai plus réaliser.

— Il ne nous quitte pas, ma mère, cria Jacques en sautant à plusieurs reprises.

— Tais-toi donc, dit Madelaine, tu vas attirer ici le général.

— Ceci n'est pas sage, reprit-elle, quelle folie!

Cette consonnance dite dans les larmes par sa voix! quel paiement de ce qu'on devrait appeler les calculs usuraires de l'amour.

— J'avais oublié de vous rendre cette clé, lui dis-je en souriant.

— Vous ne reviendrez donc plus? dit-elle.

— Est-ce que nous nous quittons? lui demandai-je en lui jetant un regard qui lui fit abaisser ses paupières pour voiler sa muette réponse.

Je partis après quelques momens passés dans une de ces heureuses stupeurs des ames arrivées là où finit l'exaltation et où commence la folle extase. Je m'en allai d'un pas lent, me retournant sans cesse. Quand, au sommet du plateau, je contemplai la vallée une dernière fois, je fus saisi du contraste qu'elle m'offrit en la comparant à ce qu'elle était quand j'y vins : ne verdoyait-elle pas, ne flambait-elle pas alors comme flambaient et verdoyaient mes désirs et mes espérances? Initié maintenant aux sombres et mélancoliques mystères d'une famille, partageant les angoisses d'une Niobé chrétienne, triste comme elle, l'ame rembrunie, je trouvais en ce moment la vallée au ton de mes idées. En ce moment, les champs étaient dépouillés, les feuilles des peupliers tombaient, et celles qui restaient avaient la couleur de la rouille, les pampres étaient brûlés, la cime des bois avait les teintes graves de cette couleur *tannée* que jadis les rois adoptaient pour leur costume et qui cachait la pourpre du pouvoir sous le brun des chagrins. Toujours en harmonie avec mes pensées, la vallée où se mouraient les rayons jaunes d'un soleil tiède, m'offrait encore une vivante image de mon ame.

Quitter une femme aimée est une situation horrible ou simple, selon les natures; moi je me trouvai soudain comme dans un pays étranger dont j'ignorais la langue; je ne pouvais me prendre à

rien, en voyant des choses auxquelles je ne sentais plus mon ame attachée. Alors l'étendue de mon amour se déploya, et ma chère Henriette s'éleva de toute sa hauteur dans ce désert où je ne vécus que par son souvenir. Elle fut une figure si religieusement adorée que je me revêtis idéalement de la robe blanche des lévites, et résolus de rester sans souillure en présence de ma divinité secrète. Avec quelle impatience j'attendis la première nuit où, de retour chez mon père, je pourrais lire cette lettre que je touchais durant le voyage, comme un avare doit tâter une somme en billets qu'il est forcé de porter sur lui. Pendant la nuit, je baisais le papier sur lequel Henriette avait manifesté ses volontés, où je reprendrais les mystérieuses effluves de sa main, d'où les accentuations de sa voix s'élanceraient dans mon entendement recueilli. Je n'ai jamais lu ses lettres, que comme je lus la première, au lit, au milieu d'un silence absolu; je ne sais pas comment on peut lire autrement les lettres écrites par une personne aimée. Cependant il est des hommes indignes d'être aimés, qui mêlent la lecture de ces lettres aux préoccupations du jour, la quittent et la reprennent avec une odieuse tranquillité.

Voici l'adorable voix qui tout à coup retentit dans le silence de la nuit, voici la sublime figure qui se dressa pour me montrer du doigt le vrai chemin dans le carrefour où j'étais arrivé.

Lettre de la comtesse de Mortsauf à M. le vicomte Félix de Vandenesse.

« Quel bonheur, mon ami, d'avoir à rassembler les élémens épars de mon expérience pour vous la transmettre et vous en armer contre les dangers du monde à travers lequel vous devrez vous conduire habilement! J'ai ressenti les plaisirs permis de l'affection maternelle, en m'occupant de vous durant quelques nuits. Pendant que j'écrivais ceci, phrase à phrase, en me transportant par avance dans la vie que vous mènerez, j'allais parfois à ma fenêtre. En voyant de là les tours de Frapesle éclairées par la lune, souvent je me disais : « Il dort, et je veille pour lui! » Sensations charmantes qui m'ont rappelé les premiers bon-

heurs de ma vie, alors que je contemplais Jacques endormi dans son berceau, en attendant son réveil pour lui donner mon lait. N'êtes-vous pas un homme-enfant de qui l'ame doit être réconfortée par quelques préceptes dont vous n'avez pu vous nourrir dans ces affreux colléges où vous avez tant souffert; mais que, nous autres femmes, avons le privilége de vous présenter. Ce sont des riens; mais ils influent sur vos succès, ils les préparent et les consolident. Ne sera-ce pas une maternité spirituelle que cet engendrement du système auquel un homme doit rapporter les actions de sa vie, une maternité bien comprise par l'enfant? Cher Félix, laissez-moi, quand même je commettrais ici quelques erreurs, imprimer à notre amitié le désintéressement qui la sanctifiera : vous livrer au monde, n'est-ce pas renoncer à vous? mais je vous aime assez pour sacrifier mes jouissances à votre bel avenir. Depuis bientôt quatre mois vous m'avez fait étrangement réfléchir aux lois et aux mœurs qui régissent notre époque. Les conversations que j'ai eues avec ma tante, et dont le sens vous appartient, à vous qui la remplacez! les évènemens de sa vie que M. de Mortsauf m'a racontés; les paroles de mon père à qui la cour fut si familière; les plus grandes comme les plus petites circonstances, tout a surgi dans ma mémoire au profit de mon enfant adoptif que je vois prêt à se lancer au milieu des hommes, presque seul; prêt à se diriger, sans conseil, dans un pays où plusieurs périssent par leurs bonnes qualités étourdiment déployées, où certains réussissent par leurs mauvaises bien employées.

Avant tout, méditez l'expression concise de mon opinion sur la société considérée dans son ensemble, car avec vous, peu de paroles suffisent. J'ignore si les sociétés sont d'origine divine ou si elles sont inventées par l'homme, et j'ignore en quel sens elles se meuvent; ce qui me semble certain, est leur existence; dès que vous les acceptez au lieu de vivre à l'écart, vous devez en tenir les conditions constitutives pour bonnes; entre elles et vous, demain il se signera comme un contrat. La société d'aujourd'hui se ser elle plus de l'homme qu'elle ne lui profite? je le crois; mais que l'homme y trouve plus de charges que de bénéfices, ou qu'il achète trop chèrement les avantages qu'il en recueille, ces questions

regardent les législateurs et non l'individu. Selon moi, vous devez donc obéir en toute chose à la loi générale, sans la discuter, qu'elle blesse ou flatte votre intérêt. Quelque simple que puisse vous paraître ce principe, il est difficile en ses applications; il est comme une sève qui doit s'infiltrer dans les moindres tuyaux capillaires pour vivifier l'arbre, lui conserver sa verdure, développer ses fleurs, et bonifier ses fruits si magnifiquement qu'il excite une admiration générale. Cher, les lois ne sont pas toutes écrites dans un livre, les mœurs aussi créent des lois, les plus importantes sont les moins connues; il n'est ni professeurs, ni traités, ni école, pour ce Droit qui régit vos actions, vos discours, votre vie extérieure, la manière de se presenter au monde ou d'aborder la fortune. Faillir à ces lois secrètes, c'est rester au fond de l'état social au lieu de le dominer. Laissez-moi donc, Felix, quand même cette lettre ferait de fréquens pléonasmes avec vos pensées, vous confier ma politique de femme.

Expliquer la société par la théorie du bonheur individuel pris avec adresse aux dépens de tous, est une doctrine fatale dont les déductions sévères amènent un homme à croire que tout ce qu'il s'attribue secrètement sans que la loi, le monde ou l'individu s'aperçoivent d'une lésion, est bien et duement acquis. D'après cette charte le voleur habile est absous, la femme qui manque à ses devoirs, sans qu'on en sache rien, est heureuse et sage; tuez un homme sans que la justice en ait une seule preuve? si vous conquérez ainsi quelque diadème à la Macbeth, vous avez bien agi. Votre intérêt devient une loi suprême, la question consiste à tourner, sans témoins et sans preuves, les difficultés que les mœurs et les lois mettent entre vous et vos satisfactions. A qui voit ainsi la société, le problème que constitue une fortune à faire, mon ami, se réduit à jouer une partie dont les enjeux sont un million ou le bagne, une position politique ou le déshonneur. Encore le tapis vert n'a-t-il pas assez de drap pour tous les joueurs, et faut-il une sorte de génie pour combiner un coup. Je ne vous parle ni de croyances religieuses, ni de sentimens; il s'agit ici des rouages d'une machine d'or et de fer, et de ses résultats immédiats dont s'occupent les hommes. Cher enfant de mon cœur, si vous par-

tagez mon horreur envers cette théorie des criminels, la société ne s'expliquera donc à vos yeux que comme elle s'explique dans tout entendement sain, par la théorie des devoirs. Oui, vous vous devez les uns aux autres sous mille formes diverses. Selon moi, le duc et pair se doit bien plus à l'artisan ou au pauvre, que le pauvre et l'artisan ne se doivent au duc et pair. Les obligations contractées s'accroissent en raison des bénéfices que la société présente à l'homme; principe vrai commercialement comme politiquement, car la gravité des soins est partout en raison de l'étendue des profits. Chacun paie sa dette à sa manière. Quand notre pauvre homme de la Rhétorière vient se coucher fatigué de ses labours, croyez-vous qu'il n'ait pas rempli des devoirs? il a certes mieux accompli les siens que beaucoup de gens haut placés. En considérant ainsi la société dans laquelle vous voudrez une place en harmonie avec votre intelligence et vos facultés, vous avez donc à poser, comme principe générateur, cette maxime : que vous ne devez vous rien permettre ni contre votre conscience ni contre la conscience publique. Quoique mon insistance puisse vous sembler superflue, je vous supplie, oui, votre Henriette vous supplie de bien peser le sens de ces deux paroles simples en apparence; mais elles signifient, cher, que la droiture, l'honneur, la loyauté, la politesse sont les instrumens les plus sûrs et les plus prompts de votre fortune. Vous rencontrerez dans ce monde égoïste une foule de gens qui vous diront que l'on ne fait pas son chemin par les sentimens, que les considérations morales trop respectées retardent leur marche. Vous verrez des hommes mal élevés, mal appris ou incapables de toiser l'avenir, froissant un petit, se rendant coupables d'une impolitesse envers une vieille femme, refusant de s'ennuyer un moment avec quelque bon vieillard, sous prétexte qu'ils ne leur sont utiles à rien. Plus tard vous apercevrez ces hommes accrochés à des épines qu'ils n'auront pas épointées et manquer leur fortune pour un rien; tandis que l'homme rompu de bonne heure à cette théorie des devoirs, ne rencontrera point d'obstacles. Quand je vous dirai que l'application de cette doctrine exige avant tout la science des manières, vous trouverez peut-être que ma jurisprudence sent un peu la cour et les enseignemens que j'ai

reçus dans la maison de Lenoncourt. O! mon ami, j'attache la plus grande importance à cette instruction, petite en apparence. Les habitudes de la grande compagnie vous sont aussi nécessaires que peuvent l'être les connaissances étendues et variées que vous possédez; elles les ont souvent suppléées: certains hommes ignorans en fait, mais doués d'un esprit naturel, habitués à mettre de la suite dans leurs idées, sont arrivés à une grandeur qui fuyait de plus dignes qu'eux. Je vous ai bien étudié, Félix, afin de savoir si votre éducation, prise en commun dans les colléges, n'avait rien gâté chez vous. Avec quelle joie ai-je reconnu que vous pouviez acquérir le peu qui vous manque? Dieu seul le sait! Chez beaucoup de personnes élevées dans ces traditions, les manières sont purement extérieures; mais la politesse exquise, les belles façons viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle; voilà pourquoi malgré leur éducation quelques nobles ont mauvais ton, tandis que certaines personnes d'extraction bourgeoise ont naturellement bon goût, et n'ont plus qu'à prendre quelques leçons pour se donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières. Croyez-en une pauvre femme qui ne sortira jamais de sa vallée, ce ton noble, cette simplicité gracieuse empreinte dans la parole, dans le geste, dans la tenue et jusque dans la maison, constitue comme une poésie physique dont le charme est irrésistible; jugez de sa puissance quand elle prend sa source dans le cœur. La politesse, cher enfant, consiste à paraître s'oublier pour les autres; chez beaucoup de gens, elle est une grimace sociale qui se dément aussitôt que l'intérêt trop froissé montre le bout de l'oreille; alors un grand devient ignoble. Mais, et je veux que vous soyez ainsi, Félix! la vraie politesse implique une pensée chrétienne; elle est comme une fleur de la charité, et consiste à s'oublier réellement; en souvenir d'Henriette, ne soyez donc pas une fontaine sans eau, ayez l'esprit et la forme! Ne craignez pas d'être souvent la dupe de cette vertu sociale, tôt ou tard vous recueillerez le fruit de tant de grains en apparence jetés au vent. Mon père a remarqué jadis qu'une des façons les plus blessantes dans la politesse mal entendue est l'abus des promesses. Quand il vous sera demandé

quelque chose que vous ne sauriez faire, refusez net, en ne laissant aucune fausse espérance; puis accordez promptement ce que vous voulez octroyer : vous acquerrez ainsi la grace du refus et la grace du bienfait, loyauté qui relève merveilleusement un caractère. Je ne sais si l'on ne nous en veut pas plus d'un espoir déçu qu'on ne nous sait gré d'une faveur. Surtout, mon ami, car ces petites choses sont bien dans mes attributions, et je puis m'appesantir sur ce que je crois savoir, ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé; trois écueils! La trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellens à exploiter. Et d'abord, cher enfant, vous n'aurez pas plus de deux ou trois amis dans le cours de votre existence, votre entière confiance est leur bien; la donner à plusieurs, n'est-ce pas les trahir? Si vous vous liez avec quelques hommes plus intimement qu'avec d'autres, soyez donc discret sur vous-même, soyez toujours réservé comme si vous deviez les avoir un jour pour compétiteurs, pour adversaires, ou pour ennemis; les hasards de la vie le voudront ainsi. Gardez donc une attitude qui ne soit ni froide ni chaleureuse, sachez trouver cette ligne moyenne sur laquelle un homme peut demeurer sans rien compromettre. Oui, croyez que le galant homme est aussi loin de la lâche complaisance de Philinte que de l'âpre vertu d'Alceste. Le génie du poète comique brille dans l'indication du milieu vrai que saisissent les spectateurs nobles; certes, tous pencheront plus vers les ridicules de la vertu que vers le souverain mépris caché sous la bonhomie de l'égoïsme; mais ils sauront se préserver de l'un et de l'autre. Quant à la bannalité, si elle fait dire de vous par quelques niais, que vous êtes un homme charmant, les gens habitués à sonder, à évaluer les capacités humaines, déduiront votre tare et vous serez promptement déconsidéré; car la banalité est la ressource des gens faibles. Or les faibles sont malheureusement méprisés par une société qui ne voit dans chacun de ses membres que des organes; peut-être d'ailleurs a-t-elle raison? la nature condamne à mort les êtres imparfaits. Aussi peut-être les touchantes protections de la femme, sont-elles engendrées par le plaisir qu'elle trouve à lutter contre une force aveugle, à faire triompher l'intelligence du

cœur sur la brutalité de la matière. Mais la société, plus marâtre que mère, adore les enfans qui flattent sa vanité. Quant au zèle, cette première et sublime erreur de la jeunesse qui trouve un contentement réel à déployer ses forces et commence ainsi par être dupe d'elle-même, avant de l'être d'autrui; gardez-le pour vos sentimens partagés, gardez-le pour la femme et pour Dieu. N'apportez pas au monde ni aux spéculations de la politique, des trésors en l'échange desquels ils vous rendront des verroteries. Vous devez croire la voix qui vous recommande la noblesse en toute chose, alors qu'elle vous supplie de ne pas vous prodiguer inutilement, car malheureusement les hommes vous estiment en raison de votre utilité, sans tenir compte de votre valeur. Pour employer une image qui se grave en votre esprit poétique, que le chiffre soit d'une grandeur démesurée, tracé en or, écrit en rouge, ce ne sera jamais qu'un chiffre. Comme l'a dit un homme de cette époque: « n'ayez jamais de zèle! » Le zèle effleure la duperie, il cause des mécomptes; vous ne trouveriez jamais au-dessus de vous, une chaleur en harmonie avec la vôtre: les rois comme les femmes croient que tout leur est dû. Quelque triste que soit ce principe, il est vrai, mais ne déflore point l'ame. Placez vos sentimens purs en des lieux inaccessibles où leurs floraisons soient passionnément admirées, où l'artiste rêvera presque amoureusement au chef-d'œuvre. Les devoirs, mon ami, ne sont pas des sentimens; faire ce qu'on doit, n'est pas faire ce qui plaît; un homme doit aller mourir froidement pour son pays et peut donner avec bonheur sa vie à sa Dame. Une des règles les plus importantes de la science des manières, est un silence presque absolu sur vous-même. Donnez-vous la comédie, quelque jour, de parler de vous-même à des gens de simple connaissance? Entretenez-les de vos souffrances, de vos plaisirs ou de vos affaires? vous verrez l'indifférence succéder à l'intérêt joué; puis l'ennui venu, si la maîtresse du logis ne vous interrompt poliment, chacun s'éloignera sous des prétextes habilement saisis. Mais voulez-vous grouper autour de vous toutes les sympathies, passer pour un homme aimable et spirituel, d'un commerce sûr, entretenez-les d'eux-mêmes? cherchez un moyen de les mettre en scène, même en soulevant des

questions en apparence inconciliables avec les individus? les fronts s'animeront, les bouches vous souriront, et quand vous serez parti, chacun fera votre éloge. Votre conscience et la voix du cœur vous diront la limite où commence la lâcheté des flatteries, où finit la grace de la conversation. Mon ami, la jeunesse est toujours encline à je ne sais quelle promptitude de jugement qui lui fait honneur, mais qui la dessert; de là venait le silence imposé par l'éducation d'autrefois aux jeunes gens qui faisaient auprès des grands un stage pendant lequel ils étudiaient la vie; car autrefois la Noblesse comme l'Art, avait ses apprentis, ses pages dévoués aux maîtres qui les nourrissaient. Aujourd'hui la jeunesse possède une science de serre chaude, partant tout acide qui la porte à juger avec sévérité les actions, les pensées et les écrits; elle tranche avec le fil d'une lame qui n'a pas encore servi. N'ayez pas ce travers, vos arrêts seraient des censures qui blesseraient beaucoup de personnes autour de vous; et toutes pardonneront moins peut-être une blessure secrète qu'un tort que vous vous donneriez publiquement. Les jeunes gens sont sans indulgence, parce qu'ils ne connaissent rien de la vie ni de ses difficultés; le vieux critique est bon et doux, le jeune critique est implacable; celui-ci ne sait rien, celui-là sait tout. D'ailleurs, il est au fond de toutes les actions humaines un labyrinthe de raisons déterminantes, dont Dieu s'est réservé le jugement définitif. Ne soyez sévère que pour vous-même. Votre fortune est devant vous, mais personne en ce monde ne peut faire la sienne sans aide; pratiquez donc la maison de mon père, l'entrée vous en est acquise; les relations que vous y créerez vous serviront en mille occasions. Mais n'y cédez pas un pouce de terrain à ma mère, elle écrase celui qui s'abandonne, et admire la fierté de qui lui résiste; elle ressemble à l'airain qui battu peut se joindre à l'airain, mais qui brise par son contact tout ce qui n'a pas sa dureté. Cultivez donc ma mère; si elle vous veut du bien, elle vous introduira dans les salons où vous acquerrez cette fatale science du monde, l'art d'écouter, de parler, de répondre, de vous présenter, de sortir, le langage précis, ce *je ne sais quoi* qui n'est pas plus la supériorité que l'habit ne fait le génie, mais sans lequel le plus

beau talent ne sera jamais admis. Je vous connais assez pour être sûre de ne me faire aucune illusion en vous voyant par avance comme je souhaite que vous soyez : simple dans vos manières, doux de ton, fier sans fatuité, respectueux près des vieillards, prevenant sans servilité, discret surtout. Déployez votre esprit, mais ne servez pas d'amusement aux autres; car, sachez bien que si votre supériorité froisse un homme médiocre, il se taira, puis dira de vous : — « Il est très amusant! » terme de mépris. Que votre supériorité soit toujours léonine. Ne cherchez pas d'ailleurs à complaire aux hommes. Dans vos relations avec eux, je vous recommande une froideur qui puisse arriver jusqu'à cette impertinence dont ils ne peuvent se fâcher; tous respectent celui qui les dédaigne. Votre dédain vous conciliera la faveur de toutes les femmes, qui vous estimeront en raison du peu de cas que vous ferez des hommes. Ne souffrez jamais près de vous des gens déconsidérés, quand même ils ne mériteraient pas leur réputation, car le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines ; à cet égard, que vos jugemens soient long-temps et mûrement pesés, mais qu'ils soient irrévocables. Quand les hommes repoussés par vous auront justifié votre répulsion, votre estime sera recherchée ; ainsi vous inspirerez ce respect tacite qui grandit un homme parmi les hommes. Vous voilà donc armé de la jeunesse qui plaît, de la grace qui séduit, de la sagesse qui conserve les conquêtes. Tout ce que je viens de vous dire, peut se résumer par un vieux mot : *noblesse oblige!*

Maintenant appliquez ces préceptes à la politique des affaires. Vous entendrez plusieurs personnes disant que la finesse est l'élément du succès, que le moyen de percer la foule est de diviser les hommes pour se faire faire place. Mon ami, ces principes étaient bons au moyen-âge, quand les princes avaient des forces rivales à détruire les unes par les autres ; mais aujourd'hui tout est à jour, et ce système vous rendrait de fort mauvais services. En effet, vous rencontrerez devant vous, soit un homme loyal et vrai, soit un ennemi traître, un homme qui procédera par la calomnie, par la médisance, par la fourberie. Eh bien! sachez que vous n'avez pas de plus puissant auxiliaire que celui-ci, l'ennemi

de cet homme est lui-même; vous pouvez le combattre en vous servant d'armes loyales, il sera tôt ou tard méprisé. Quant au premier, votre franchise vous conciliera son estime; et, vos intérêts conciliés, car tout s'arrange, il vous servira. Ne craignez pas de vous faire des ennemis; malheur à qui n'en a pas dans le monde où vous allez! mais tâchez de ne donner prise ni au ridicule, ni à la déconsidération; je dis tâchez, car à Paris, un homme ne s'appartient pas toujours : il est soumis à de fatales circonstances. Vous n'y pourrez éviter ni la boue du ruisseau, ni la tuile qui tombe; la morale a ses ruisseaux d'où les gens déshonorés essayent de faire jaillir sur les plus nobles personnes la boue dans laquelle ils se noient; mais vous pouvez toujours vous faire respecter en vous montrant dans toutes les sphères, implacable dans vos dernières déterminations. Dans ce conflit d'ambitions, au milieu de ces difficultés entrecroisées, allez toujours droit au fait, marchez résolument à la question, et ne vous battez jamais que sur un point, avec toutes vos forces. Vous savez combien M. de Mortsauf haïssait Napoléon, il le poursuivait de sa malédiction, et veillait sur lui comme la justice sur le criminel, lui redemandant tous les soirs le duc d'Enghien, seule infortune, seule mort qui lui ait fait verser des larmes; eh bien! il l'admirait comme le plus hardi des capitaines, il m'en a souvent expliqué la tactique. Cette stratégie ne peut-elle donc s'appliquer dans la guerre des intérêts, elle y économiserait le temps, comme l'autre économisait les hommes et l'espace; songez à ceci, car une femme se trompe souvent en ces choses, nous ne les jugeons que par instinct et par sentiment. Je puis insister sur un point : toute finesse, toute tromperie est découverte, et finit par nuire; tandis que toute situation me paraît être moins dangereuse quand un homme se place sur le terrain de la franchise. Si je pouvais citer mon exemple, je vous dirais qu'à Clochegourde, forcée par le caractère de M. de Mortsauf à prévenir tout litige, à faire arbitrer immédiatement les contestations qui seraient pour lui comme une maladie dans laquelle il se complairait en en mourant, j'ai toujours tout terminé moi-même en allant droit au nœud, et disant à l'adversaire : Denouons ou coupons? Il vous arrivera souvent d'être

utile aux autres, de leur rendre service, et vous en serez peu récompensé; mais n'imitez pas ceux qui se plaignent des hommes, et se vantent de ne trouver que des ingrats. N'est-ce pas se mettre sur un piédestal? Puis n'est-ce pas un peu niais d'avouer son peu de connaissance des hommes; mais ferez-vous le bien comme un usurier prête son argent? ne le ferez-vous pas pour le bien en lui-même? *Noblesse oblige!* Néanmoins ne rendez pas de tels services que vous forciez les gens à l'ingratitude, car ceux-là deviendraient pour vous d'irréconciliables ennemis: il y a le désespoir de l'obligation, comme le désespoir de la ruine qui prête des forces incalculables. Quant à vous, acceptez le moins que vous pouvez des autres; ne soyez le vassal d'aucune ame, ne relevez que de vous-même. Je ne vous donne d'avis, mon ami, que sur les petites choses de la vie; dans le monde politique, tout change d'aspect; les règles qui régissent votre personne fléchissent pour les grands intérêts. Mais si vous parveniez à la sphère où se meuvent les grands hommes, vous seriez, comme Dieu, seul juge de vos résolutions. Alors, vous ne serez plus un homme, vous serez la loi vivante; vous ne serez plus un individu, vous vous serez incarné la nation. Mais si vous jugez, vous serez jugé aussi; plus tard vous comparaîtrez devant les siècles, et vous savez assez l'histoire pour avoir apprécié les sentimens qui engendrent la vraie grandeur. J'arrive à la question grave, à votre conduite auprès des femmes. Dans les salons où vous irez, ayez pour principe de ne pas vous prodiguer en vous livrant au petit manége de la coquetterie. Un des hommes qui, dans l'autre siècle, eurent le plus de succès, avait l'habitude de ne jamais s'occuper que d'une seule personne dans la même soirée, et de s'attacher à celles qui paraissaient négligées. Cet homme, cher enfant, a dominé son époque; il avait sagement calculé que, dans un temps donné, son éloge serait obstinément fait par tout le monde. La plupart des jeunes gens perdent au jeu leur plus précieuse fortune, le temps nécessaire pour se créer des relations qui sont la moitié de la vie sociale. Les jeunes gens plaisent par eux-mêmes, ils ont peu de chose à faire pour qu'on épouse leurs intérêts; ce temps est rapide, employez-le bien. Attachez-vous donc aux femmes influentes, les femmes in-

fluentes sont les vieilles femmes; elles vous apprendront les alliances, les secrets de toutes les familles, et les chemins de traverse qui peuvent vous mener rapidement au but; elles seront à vous de cœur, la protection est leur dernier amour quand elles ne sont pas dévotes; elles vous serviront merveilleusement, elles vous prôneront et vous rendront désirable. Fuyez les jeunes femmes! Ne croyez pas qu'il y ait le moindre intérêt personnel dans ce que je vous dis? La femme de cinquante ans fera tout pour vous, la femme de vingt ans rien; celle-ci veut toute votre vie, l'autre ne vous demandera qu'un moment, une attention. Raillez les jeunes femmes, prenez d'elles tout en plaisanterie, car elles sont incapables d'avoir une pensée sérieuse. Les jeunes femmes, mon ami, sont égoïstes, petites, sans amitié vraie; elles n'aiment qu'elles, elles vous sacrifieraient à un succès. D'ailleurs, toutes veulent du dévouement, et votre situation exigera qu'on en ait pour vous; ce sont deux prétentions inconciliables. Aucune d'elles n'aura l'entente de vos intérêts, toutes penseront à elles et non à vous, toutes vous nuiront plus par leur vanité qu'elles ne vous serviront par leur attachement; elles vous dévoreront sans scrupule votre temps, vous feront manquer votre fortune, vous détruiront de la meilleure grace du monde. Si vous vous plaignez, la plus sotte d'entre elles vous prouvera que son gant vaut le monde, que rien n'est plus glorieux que de la servir. Toutes vous diront qu'elles donnent le bonheur, et vous feront oublier vos belles destinées : leur bonheur est muable, votre grandeur sera certaine. Vous ne savez pas avec quel art perfide elles s'y prennent pour satisfaire leurs fantaisies, pour convertir un goût passager en un amour qui commence sur la terre, et doit se continuer dans le ciel. Le jour où elles vous quitteront, elles vous diront que le mot *je n'aime plus*, justifie l'abandon, comme le mot *j'aime* excusait leur amour, que l'amour est involontaire. Doctrine absurde, cher! Croyez-le? le véritable amour est éternel, infini, semblable à lui-même, il est égal et pur, sans démonstrations violentes; il se voit en cheveux blancs, jeune de cœur. Rien de ces choses ne se trouve parmi les femmes mondaines, elles jouent toutes la comédie : celle-là vous intéressera par

ses malheurs, elle paraîtra la plus douce et la moins exigeante des femmes; mais quand elle se sera rendue nécessaire, elle vous dominera lentement et vous fera faire ses volontés; vous voudrez être diplomate, elle vous coudra malicieusement à sa jupe de dessus; plus vous montrerez de dévouement, plus elle sera ingrate. Celle-là tentera de vous intéresser par sa soumission, elle se fera votre page, elle vous suivra romanesquement au bout du monde, elle se compromettra pour vous garder et sera comme une pierre à votre cou; vous vous noierez un jour, et la femme surnagera. Les moins rusées des femmes ont des piéges infinis; la plus imbécille triomphe par le peu de défiance qu'elle excite; la moins dangereuse serait une femme galante qui vous aimerait sans savoir pourquoi, et vous quitterait sans motif. Mais toutes vous nuiront dans le présent ou dans l'avenir, car toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de vaniteuses satisfactions, est une femme à demi corrompue qui vous corrompera. Là, ne sera pas la créature chaste et recueillie dans l'ame de laquelle vous régnerez toujours, elle sera solitaire celle qui vous aimera ses plus belles fêtes seront vos regards et vos paroles, elle en vivra. Qu'elle soit pour vous le monde entier, Félix, celle que vous choisirez, comme vous serez tout pour elle. Aimez-la bien; ne lui donnez ni chagrins, ni rivales, n'excitez pas sa jalousie. Être aimé, cher, être compris, est le plus grand bonheur; je souhaite que vous le goûtiez; mais ne compromettez par la fleur de votre ame, soyez bien sûr du cœur où vous placerez vos affections. Cette femme ne sera jamais elle, elle ne devra jamais penser à elle, mais à vous; elle ne vous disputera rien, elle n'entendra jamais ses intérêts, elle souffrira sans se plaindre, elle n'aura point de coquetterie personnelle, mais elle aura comme un respect de ce que vous aimerez en elle. Répondez à cet amour en le surpassant. Si vous êtes assez heureux pour rencontrer ce qui manquera toujours à votre pauvre amie, songez, quelle que soit la perfection de cet amour, que dans une vallée vivra pour vous une mère de qui le cœur est si creusé par le sentiment dont vous l'avez rempli, que vous n'en pourrez jamais trouver le fond. Cette femme

vous porte une affection dont vous ne connaîtrez jamais l'étendue; car, pour qu'elle se montre ce qu'elle est, il faudrait que vous eussiez perdu votre belle intelligence, et alors vous ne sauriez pas jusqu'où irait son dévouement. Suis-je suspecte en vous disant d'éviter les jeunes femmes, artificieuses, moqueuses, vaniteuses, futiles, gaspilleuses; de vous attacher aux femmes influentes, à ces imposantes douairières, pleines de sens comme l'était ma tante, qui vous serviront; et de réserver vos adorations pour l'ange au cœur pur. Si ce mot, *noblesse oblige*, contient une grande partie de mes premières recommandations; mes avis sur vos relations de femmes sont aussi dans ce mot de chevalerie : *les servir toutes, n'en aimer qu'une.* Votre instruction est immense, votre cœur est resté sans souillure, conservé par la souffrance; tout est beau, tout est bien en vous, *veuillez!* N'est-ce pas, mon enfant, que vous obéirez à votre Henriette, et que vous lui procurerez le bonheur de vous voir grandissant parmi les hommes sans qu'un seul de vos succès lui fasse plisser le front, et que vous aurez promptement mis votre fortune à la hauteur de votre nom. J'attendrai. Je ne vous dis pas adieu. Nous sommes séparés, vous ne pouvez pas avoir ma main sous vos lèvres; mais vous devez avoir bien entrevu quelle place vous occupez dans mon cœur. »

Quand j'eus fini cette lettre, je sentais palpitant sous mes doigts un cœur maternel au moment où j'étais encore glacé par le sévère accueil de ma mère. Je devinai pourquoi la comtesse m'avait interdit en Touraine la lecture de cette lettre, elle craignait sans doute de voir ma tête à ses pieds et d'y recevoir mes pleurs.

De Balzac.

(*La prochaine livraison contiendra la fin de ce chapitre.*)

CYNTHIA.[1]

I.

APOLLODORE.

Empereur, ce matin mes grands chevaux de race
Auraient pu défier les flèches de la Thrace;
Des éclairs enflammaient leurs pieds ferrés d'argent,
Et, pareils aux Tritons dans un golfe nageant,
Ils gonflaient leurs naseaux, soufflaient avec murmure,
Et mon char résonnait comme une grande armure.
En me voyant ainsi dévorer le chemin,
Les pâtres s'écriaient : Quel est ce Dieu romain !..... —
Et fuyant sur les rocs et dans les précipices,

(1) M. Jules de Saint-Félix, qui réunit à un sentiment profond de l'art antique une étude savante des détails et des formes, vient d'achever un poème romain, *Cynthia la vestale*. Ce jeune et consciencieux talent n'a fait que gagner en ampleur et en force dans cette nouvelle épreuve. Le fragment que nous citons ouvre le poème, qui doit paraître prochainement à la libraire de Charpentier.

(*N. du D.*)

Aux molosses hideux ils laissaient leurs genisses.
Mais moi, riant alors de ces Troyens nouveaux,
Comme Achille apaisé, j'arrêtais mes chevaux....
Car ces divins coursiers, nés aux plaines d'Élide,
Devinent ma pensée à la main qui les guide,
Tantôt dressent la tête et partent à la fois,
Et tantôt, écumeux, s'arrêtent à ma voix.
Néron, chacun ses jeux. A toi les vers, la lyre,
Et l'univers heureux de s'appeler l'empire;
A toi ce grand palais de porphyre et d'airain,
Et celui de Baïa, fastueux souterrain
Sur lequel vainement se roule la tempête;
Tandis que le sommeil vient rafraîchir ta tête,
Te couche sur la pourpre, et, léger, gracieux,
Prend la main d'Aglaë pour te fermer les yeux....
A toi gladiateurs et bataille navale,
Au cirque où resplendit ta loge impériale;
A toi des léopards et de noirs éléphans,
Dociles et guidés par la main des enfans;
A toi des coupes d'or et des urnes d'albâtre,
Telles que n'en eut point la reine Cléopâtre....
Mais, à moi mes coursiers, fils de ceux du soleil
Et marqués sur le front par un signe pareil.

NÉRON.

Néron connaît le char du jeune Apollodore;
Il le vit dans le stade, aux fêtes d'Epidaure,
Il l'applaudit un jour au cirque Octavien,
Et ce qu'a vu Néron, toujours il s'en souvient.
Mais, ô triomphateur, si vain de ton adresse,
Laissons là tes chevaux et buvons.... le temps presse...
Hélas! nos jours s'en vont d'un cours capricieux,
Tels que des flots battus par tous les vents des cieux.

APOLLODORE.

C'est ton éternité qui parle ainsi?... prends garde.

NÉRON.

Oui, mon éternité!... le reste me regarde.

— Cléomène, Pallas, mes jeunes affranchis,
Croyez-vous que les ans nous aient déjà blanchis,
Pour nous verser si peu de ce vin de Falerne?
Apollodore est loin encore de l'Averne.
Donnez-lui le cratère et non la coupe..... Allons,
Et montons dans la zone où planent les aiglons.
Boire, c'est être Dieu... car on a, dans l'ivresse,
Jupiter pour esclave et Junon pour maîtresse.
Moi, je veux, cette nuit, vider tout mon cellier,
Dût l'empire avec moi ne jamais s'éveiller...
Je suis las de raison... Burrhus avec Sénèque
M'en ont parlé pendant dix ans, en langue grecque.
Je les ai chez Caron envoyés tous les deux,
Pour expliquer Socrate à ce vieillard hideux.
— Crois-tu pas à Caron, mon jeune Apollodore?...

APOLLODORE.

César, je crois à tout. Le doute nous dévore;
Le doute est un serpent qui nous ronge l'esprit...

NÉRON.

Evohë! car Platon n'aurait pas mieux écrit.
Je te tiens pour un sage adoré du Portique.
— Cléomène, Pallas, essayons le Massique;
Apollodore est pris, ce soir, de sa raison,
Comme un autre d'amour, de vin, ou de poison.
Je bois à ses vingt ans, à son vaste domaine,
Comme aux yeux bleus, dit-on, de sa belle Romaine...
Car, pour un jeune amant, il est un peu discret!
O mon Apollodore, est-ce encore un secret?..
Voyons, quels sont les yeux, quelle est la chevelure
De tes tendres amours? Par tous les dieux, je jure
De garder dans mon sein fraternel tes aveux.
Réponds, quelle est sa taille et quels sont ses cheveux?
Est-ce une fille grecque aux traits de la Diane?
Un nez droit, de grands cils sous un front diaphane?
Une jambe alongée et svelte en ses contours?..
Ou la vierge, dis-moi, qui dévore tes jours,

A-t-elle son palais dans Rome impériale?
Sans doute grande et fière, ainsi qu'une Vestale,
Elle vient au théâtre avec les sénateurs?...
Son père habite-t-il la ville ou les hauteurs?..
L'ai-je vue, une fois, passer dans sa litière?..
Oh! parle. Te faut-il une province entière?..
Choisis l'Égypte, ou bien la Perse, ou bien le Pont...
Prends-les toutes les trois, si tu veux, mais répond...

APOLLODORE.

Si César pouvait lire au cœur d'Apollodore....

NÉRON, souriant.

Je le verrais sans doute aussi pur que l'aurore.
Je le sais.

APOLLODORE.

Eh! pourquoi me demander un nom
Que je cacherais même à l'auguste Junon?...

NÉRON.

Sans doute. Mais à moi qui ne suis pas déesse?...

APOLLODORE.

J'ai juré Quirinus! je tiendrai ma promesse.

NÉRON.

Eh bien! n'y songeons plus. — Cléomène, Pallas,
Les beautés de ce soir, ne les verrons-nous pas?
Avez-vous amené l'Athénienne Aspasie,
Dont la voix argentine est de la poésie;
Et Lyda la bacchante, aux longs regards troublés
Qui feraient tressaillir des vieillards assemblés....
Et cette jeune fille enlevée aux vestales,
Comme une perle au fond des mers orientales...
Car, le seuil de Vesta, souvent je l'ai franchi?...

PALLAS.

Elles sont au palais.

NÉRON.

Bien! mon bel affranchi.

Tu les feras entrer, puis, avec Cléomène,
Tu fermeras sur nous les deux portes d'ébène.
Va. — Les dieux immortels ont pour eux le nectar...
Nous, le Falerne d'or et les vases de nard,
Et les yeux, les yeux noirs des Romaines pudiques
Qui cachent leurs beaux pieds sous les longues tuniques.
— Allons, Apollodore, au dieu de l'univers!
A Cupidon!...

APOLLODORE.

César, moi, je bois à tes vers.

NÉRON.

Il dit vrai! c'est l'instant d'écouter le poète.
J'ai l'Etna tout entier flamboyant dans ma tête.
— Donne ma grande lyre aux dix cordes d'argent,
Dont les flancs sont d'ivoire et le mode changeant.

HYMNE.

Quand le soleil toucha le beau sein d'Amphitrite
Pour la première fois,
Le monde épouvanté, jusqu'au fond du Cocyte,
Jeta sa grande voix.
Mais quand, le lendemain, les Heures matinales
Sourirent dans les cieux,
On vit au loin voguer sur des conques navales
Le cortége des dieux.

La mer étincelait et jetait son écume
A gros flocons neigeux,
Pareils aux cygnes blancs qui, sur le lac de Cume,
S'abattent dans leurs jeux.
Près d'un golfe abrité l'eau devint purpurine,
Et des chants inconnus
Passèrent.... Et l'on vit de l'écume marine
Sortir, blonde, Vénus.

Elle n'avait encor ni sa molle clamyde,
Ni ses brillans réseaux...
Blanche, elle regardait sa chevelure humide,
Et ses pieds dans les eaux.
Neptune, alors, retint dans leur grotte profonde
Tous les vents ennemis....
Elle se trouva belle, et, souriant au monde,
Le monde fut soumis.

Vénus! elle dompta depuis l'aigle rapide
Jusqu'au faible ramier ;
Depuis le tigre ardent jusqu'au chevreau timide
Qui dort sous le palmier;
Depuis la jeune fille aux épaules d'albâtre,
Aux regards étonnés,
Jusqu'aux jeunes consuls qui s'en vont au théâtre,
De chênes couronnés....

Et Mars couvert d'airain, et la déesse austère
Qui s'éveille au clairon;
Et les deux plus grands dieux adorés de la terre,
Jupiter et Néron.
C'est pourquoi j'ai voulu sur ma lyre sonore
Lui consacrer ces vers,
A l'heure où nous, César, avec Apollodore,
Veillons sur l'univers.

APOLLODORE.

Néron est le chanteur le plus doux de l'empire,
Et l'on croirait entendre un cygne qui soupire.
Mais afin de vider les coupes à pleins bords,
Dieu des vers, chante-nous de plus mâles accords....
Et si l'Aurore vient nous surprendre, l'Aurore
S'étendra sur la pourpre avec Apollodore,
Et Céphale jaloux racontera comment
Elle s'est arrêtée au bord du firmament,

Et comme elle oublia son voyage sphérique,
Pour écouter Néron sur la lyre homérique.

NÉRON.

Enfant, tu sais parler le langage divin ;
La musique t'anime encor plus que le vin.
Quant à l'Aurore, va, cette vierge au front pâle,
Qui traverse les airs dans les bras de Céphale,
Ne vaut pas les seins nus et les brûlans regards
Des déesses qui vont aux banquets des Césars.
— Pallas, il serait temps de les faire paraître.

PALLAS.

La plus jeune des trois t'implore, ô divin maître!
Elle adjure l'autel de la pudeur....

NÉRON.

Hélas!
Dis-lui que cet autel nous manque ici, Pallas.
Nous le ferons venir d'un temple de la Grèce,
Et cette enfant timide en sera la prêtresse.
— Arrivez donc à nous, Aspasie et Lyda,
Et toi, parée encor du voile de Vesta...

(Néron enlève le voile de la Vestale.

APOLLODORE.

Dieux infernaux! Néron, quel est donc ce visage?

NÉRON.

L'amour te trouble-t-il déjà, mon jeune sage?

APOLLODORE.

Je t'adjure, empereur, de me dire son nom.

NÉRON.

Moi, qui n'ai rien promis par l'auguste Junon,
Je puis te satisfaire. On la nomme Cynthie,
Belle de sa jeunesse et de sa modestie.

APOLLODORE.

Écoute-moi, Néron. N'as-tu jamais rêvé
Un glaive dans la nuit sur ta tête levé?
N'as-tu jamais senti dans ta poitrine ardente
Cette lame d'acier entrer froide et mordante?

N'as-tu pas vu ton sang inonder les carreaux
Sans pouvoir ni crier ni rompre tes barreaux,
Ni sortir du sommeil léthargique!... Ce rêve,
Je te l'apporte ici, César, voici le glaive!

NÉRON.

Cléomène, Pallas!...

APOLLODORE.

Cette vierge est à moi,
Comme aux dieux le tonnerre et le remords à toi.

NÉRON.

Cléomène! Pallas!...

APOLLODORE.

Qui te l'avait promise?
Est-ce ton affranchi dont la sourde entremise
Amène dans tes bras les enfans des Romains,
Les filles que tu fais surprendre jusqu'aux bains,
Jusqu'aux autels des dieux, au chevet de leur mère,
O vil fabricateur d'inceste et d'adultère?

NÉRON.

Pallas!

APOLLODORE.

Tu veux Cynthie! et dans ta passion,
Enlever la lionne en face du lion!...
Ah! pauvre Enobarbus, ta tête est donc tournée?
Quelle main t'a versé la coupe empoisonnée?...
Tu voulais ma Cynthie!... et l'empereur latin
Pour violer nos sœurs les convie au festin!
Il te faut une vierge à Vesta consacrée!...
Il te faut l'Euménide, et tu l'as rencontrée.
Appelle Cléomène et l'affranchi Pallas,
Afin que d'un revers ce large coutelas
(Tous les dieux invoqués) coupe à l'hydre romaine
Ses trois têtes : Néron, Pallas et Cléomène.
— Mais, non. Viens, Cynthia; laissons aux dieux les vers,
Les roses de Pœstum avec les myrtes verts,
Et la tendre Aspasie et la bacchante vive,

Car ce dieu s'est trompé sans doute de convive...
Regarde son front pâle et son œil attristé...
Nous sommes le nuage à sa divinité....
Hélas! nous détestons la volupté brutale;
Je ne suis qu'un rêveur, épris d'une vestale;
Et toi, candide enfant, tu ne sais pas encor
Le grand art de verser le falerne dans l'or,
Et les regards lascifs dans une ame chagrine,
Et Vénus tout entière au fond de la poitrine.
Viens, je connais César; il cède le chemin,
Alors qu'on le demande une épée à la main.
Viens... déjà le matin blanchit sur la colline,
Et j'entends soupirer le vent de la Sabine.
C'est l'heure où la matrone allume son foyer;
C'est l'heure où l'aruspice à l'autel va prier.
Le temple te réclame, ô colombe égarée!
Je te rends à Vesta, blanche encore et sacrée.

II.

Néron portait sur lui son fer empoisonné
Dans le sang d'un aspic par Locuste donné;
Pallas avait son glaive et le Grec Cléomène
Son poignard a deux fils sous sa robe thébaine.
La garde et les licteurs arrivèrent au bruit,
Tels qu'on voit accourir des dogues dans la nuit;
Le palais était sourd, Rome dormait encore...
Mais l'amant de Cynthie était Apollodore.
Et, comme un roi commande avec sa majesté,
Bien qu'un seul serviteur ne lui soit plus resté,
Ainsi, lui, divisant la garde impériale,
Dans ses longs voiles blancs emporta la vestale.

III.

NÉRON.

Tu mourras, Cléomène! et tu mourras, Pallas!
Comme Hercule à la mer jetait le jeune Hylas,
Moi, je veux vous lancer, affranchis inutiles,
Dans le lac d'Agrippa, rempli de crocodiles.
J'ai tardé trop long-temps à nourrir de vos chairs
Ces Pharaons du Nil, princes qui me sont chers;
Dieux peut-être autrefois, aujourd'hui mes convives,
Oubliant les palmiers et les sphinx de leurs rives.
Vous mourrez! — Le trépas c'est l'ame qui s'endort,
C'est un embrassement qu'on donne sans effort;
Rien de plus. Mes amis, vos ombres réunies
Descendront en chantant de graves harmonies.
— Bienheureux les mortels!.... ils peuvent trépasser
Quand le voyage ici commence à les lasser!
Tandis que nous, vos dieux!... — Versez à ces deux femmes,
Dans les coupes d'onyx, du nectar et des flammes.
A moi versez encor fureurs, extase, amour,
Écumes de Bacchus, jusqu'au lever du jour.
Et vous, buvez aussi; couronnez le cratère,
Tandis que vous marchez encore sur la terre,
Que vos yeux aux flambeaux encore sont ouverts,
Et qu'il vous reste un jour pour applaudir mes vers.

HYMNE.

Au lion! au lion! la vestale insensée!
Au lion son amant!
Ces deux serpens jumeaux, tordus dans ma pensée,
Au lion écumant!

Le Romain s'est dressé, pareil à la panthère!
Dans l'arène des jeux.

Sur Rome et le Romain soufflera ma colère,
Aquilon orageux.

Car la ville murmure et fatigue le maître
De son cri souterrain...
La genisse mugit... il lui faut le grand-prêtre
Et le couteau d'airain.

— Me voici, couronné, tout prêt au sacrifice;
Vois ma ceinture d'or,
Mes bras nerveux et nus; regarde-moi, genisse
Majestueuse encor.

Qui donc t'a fait rugir dans le gras pâturage
Que je t'avais donné?...
Pourquoi baisser la corne et frapper avec rage
Le grand chêne étonné?...

Il t'abritait du vent, insolente ennemie!
Dis-nous combien de fois
Le Syrius t'a vue, indolente, endormie,
Sous les immenses bois?...

Rome, c'en est assez. O reine libertine
Dont j'ai brûlé les sens;
Reine, qui te roulais comme la concubine
Dans mes bras caressans....

Va, je te briserai comme un vase de fête,
Et, ma lyre à la main,
J'irai, criant au monde : « Un dieu trancha la tête
De l'empire romain.

Univers, univers, tressaille d'allégresse,
Reprends tes rois, tes dieux...
Néron l'olympien a tué sa maîtresse
Pour remonter aux cieux. »

Au lion! au lion, la Vestale insensée!
Au lion, son amant!

Et Rome que je tiens dans mes bras, harassée,
Et d'ivresse écumant.

CHŒUR DES COURTISANES.

ASPASIE.

Le dieu s'est assoupi. Que Rome le contemple
Tel que l'Endimion endormi dans un temple.

LYDA.

Car il en a la grace avec la majesté.
Le transport sibyllin sur son front est resté.

ASPASIE.

Vois, ma sœur, le sang bleu qui bat dans son artère;
Il exhale et mugit son ennui solitaire.

LYDA.

Versons dans ses cheveux du parfum de Sidon...
Cheveux noirs et bouclés, tels que ceux de Didon.

ASPASIE.

Plaçons le pulvinar sous sa tête divine,
Et détachons sa main de la lyre latine.

LYDA.

Néron est un poète à nul autre pareil.
Les neuf muses souvent chantent à son réveil.

ASPASIE.

Et l'on vit, une fois, la main d'une déesse
Lui jeter un laurier, aux fêtes de la Grèce.

LYDA.

Dans l'orgie, il tressaille ainsi que le lion;
C'est Achille devant la porte d'Ilion.

ASPASIE.

Et quand il jete au vent sa voix, par intervalle,
On dirait, au désert, une ardente cavale.

LYDA.

Oh! qu'il est beau le Dieu, sur son lit, harassé;
C'est l'aigle audacieux par le feu terrassé.

ASPASIE.

Et comme, à son réveil, ses longs regards humides
Cherchent nos seins émus sous les plis des clamydes!

LYDA.

Et comme sur son luth cet habile chanteur
Fait, alors, défaillir nos sens avec lenteur!...

ASPASIE.

Que nos branches de myrte et nos bouquets de roses
Chassent les songes noirs de ses paupières closes.

LYDA.

Qu'il rêve d'une fille, ou d'un vase de nard,
Ou de son char traîné par un grand léopard.

ASPASIE.

Ah! plutôt, étendu sur la pourpre d'Asie,
Qu'il rêve de Lyda, ma sœur, ou d'Aspasie.

CHŒUR DES AFFRANCHIS.

PALLAS.

Le Dieu terrible a dit: Pallas, tu vas mourir.

CLÉOMÈNE.

Et nul à son réveil ne peut nous secourir.

PALLAS.

Son regard est livide et sa voix est amère.

CLÉOMÈNE.

Ils épouvantaient même Agrippine, sa mère.

PALLAS.

Il a trois cents lions dans le cirque enchaînés.

CLÉOMÈNE.

Il a douze éléphans de l'Indus amenés.

PALLAS.

Ami, si nous cherchions d'autres jeux pour ses fêtes....

CLÉOMÈNE.

Peut-être ferait-il alors grâce à nos têtes.

PALLAS.

Couvrons de plumes d'oie un grave sénateur....

CLÉOMÈNE.

Promenons dans un char l'oiseau triomphateur;

PALLAS.

Et crions: « Regardez, comme au temps de Camille,

CLÉOMÈNE.

Un sénat, un oiseau de la même famille! »

PALLAS.

Nous suivrons le cortége en sonnant du clairon...

CLÉOMÈNE.

Et ce sera de quoi bien réjouir Néron.

PALLAS.

Mais non; si nous cherchions trois vierges non pareilles....

CLÉOMÈNE.

L'une brune, aux yeux bleus, aux épaules vermeilles;

PALLAS.

L'autre blonde, aux yeux noirs, aux longs cheveux dorés;

CLÉOMÈNE.

La troisième Africaine, aux ongles colorés.

PALLAS.

Fort bien! Toutes les trois danseraient dans l'orgie....

CLÉOMÈNE.

Aux lueurs seulement d'une lampe rougie.

PALLAS.

Et leurs corps gracieux dans l'ombre dessinés....

CLÉOMÈNE.

Montreraient à demi leurs contours devinés.

PALLAS.

Leurs bras entrelacés feraient le groupe antique,

CLÉOMÈNE.

Supportant à la fois une amphore dorique;

PALLAS.

Et leurs pieds en glissant sur les marbres polis....

CLÉOMÈNE.

Danseraient mollement, comme à Persépolis.

PALLAS.

D'accord. Mais ce n'est point assez, ô Cléomène.

CLÉOMÈNE.

Pour apaiser le tigre, il lui faut sa Romaine?

PALLAS.

Tu l'as dit. Par les Dieux immortels, nous l'aurons!

CLÉOMÈNE

Chez Vesta, déguisés tous deux, nous entrerons.

PALLAS.

Et la biche des bois au palais ramenée...

CLÉOMÈNE.

Fera luire sur nous Diane fortunée.

PALLAS.

Ah! Grec, honneur à toi! la Grèce a tout trouvé.

CLÉOMÈNE.

Honneur à toi, Romain! Rome a tout conservé.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

CHRONIQUE.

Encore quelques jours, et nous entrons dans ce bienheureux mois de miel si cher aux enfans du théâtre de M. Comte, ce mois de miel que la débâcle des neiges accompagne presque toujours, et où il n'y a de gelé que la confiture et le nez rouge des gros cochers d'équipages qui stationnent rue des Lombards. Dans ce mois, Mathieu Laensberg a écrit que les rues seraient fangeuses, et que les neveux mettraient des cartes chez leurs oncles.—Le télégraphe de Toulon ayant donné avis au télégraphe de la rue des Lombards de la prise de Mascara, Mascara a été sur-le-champ fondue en sucre. Tout le monde a pris d'assaut Mascara dans cette bonne rue des Lombards; le commis de bureau, la marchande de modes, le vaudevilliste et le garde national, tous ont emporté Mascara sans bulletin et sans balles officielles. Abd-el-Kader, tout battu qu'il est, détrône cette fois la pyramidale colonne en chocolat et l'aigle impériale en sucre candi.

Les devises seules, les charades, les logogriphes, demeurent toujours les mêmes. C'est toujours une avalanche de sucre et de bêtises, le madrigal en bonbon cosaque et le vers érotique en diablotin. Pendant que la flamme dévorait, la semaine dernière, d'excellens livres dans la rue du Pot-de-Fer, elle respectait les devises de Berthellemot, Berthellemot si inférieur pourtant, cette année, au magasin de Millelot, et à celui de Mme Boissier, au coin de la rue de la Paix. Ces magasins, nouvellement restaurés, éclatent de luxe et de fraîcheur; le faubourg Saint-Germain ne leur oppose guère que Debauve, le Christophe Colomb du chocolat.

Y a-t-il, dites-le-nous, un Parisien qui ne connaisse cette vieille rue des Lombards, douairière sucrée, gauffrée et parée, qui alimente de bonbons Paris et la province, qui traite sur papier de satin avec la Hollande, l'Allemagne, la Chine, et dont le *Grand Monarque* et le *Fidèle Berger* défendent encore aujourd'hui les traditions classiques? Vîtes-vous d'aventure la rue des Cinq-Diamans, rue miraculeuse de ce quartier dans lequel les ruisseaux sont bleus à force de distillations chimiques? La rue des Cinq-Diamans, rue étroite et sale, abrite, dans ses maisons en forme de ruches, un essaim de belles confiseuses; c'est là que se réfugient ces aimables lectrices de M. Paul de Kock, qui vendent à si juste prix le sucre de pomme, et dont les yeux ne sont pas moins ingénieusement tournés que leurs charades. Les écrivains publics en habit marron, perruque à la contre-maître et larges boucles d'argent sur leurs souliers de castor, se transportaient encore, en 1788, dans ce quartier des Lombards avec leurs petits bureaux à roulettes, pour y rédiger les lettres et complimens de bonne année; rédaction banale, mais très importante pour les commères du quartier, voisines de la fontaine des Innocens. Nous ne citerons pas ici Nonius Marcellus *de Proprietate sermonum*, dont s'est occupé M. de Jouy dans son Hermite de la Chaussée-d'Antin, lequel auteur fait remonter l'origine des étrennes à Tatius, roi des Sabins. Le premier jour de l'an (M. de Jouy ne juge pas à propos de dire très précisément la date), on avait fait présent à ce prince un peu crédule de quelques branches d'arbres consacrées à Strenna, déesse de la force, ce qui lui parut de bon augure. Comme cette année fut pour lui très heureuse, il autorisa par la suite l'établissement de cette coutume, et donna à ces présens le nom de *Strennæ*, dont nous avons fait évidemment *étrennes*. M. de Jouy paraît enchanté, dans son livre, de cette étymologie! Un autre académicien, dont nous tenons le livre en main, cherche à établir que le nouvel an tire son origine de la fête que célébraient nos aïeux les Gaulois, au renouvellement de l'année, et pendant laquelle ils se faisaient mutuellement de petits cadeaux en gui de chêne, béni par les Druides, en chantant ce refrain: *Au gui l'an neuf!* — Voilà de bien savantes explications des étrennes!

Après les étrennes des grands parens, les théâtres nous donneront sans doute les leurs cette semaine. Nous aurons des revues-vaudevilles qui glaneront les ridicules de l'année. — Cette pauvre librairie incendiée *traînant l'aile et boitant du pied*, obtient déjà de nombreuses preuves de bienveillance; les auteurs dont elle édita les œuvres viennent à son chevet

comme autant de médecins compatissans. Au premier rang de ceux qui ont perdu le plus à cette grande catastrophe, il faut inscrire M. Dumont, qui avait au brochage dix-neuf mille volumes in-8° et onze mille volumes in-12. Une commission spéciale s'occupe, à dater de ce jour, de réparer cet échec qu'a reçu la librairie de M. Dumont.

—Les magasins de Lesage et de Rittner sont toujours fort encombrés. Lesage est toujours cet homme soigneux et jaloux de plaire aux amateurs les plus difficiles, par la perfection laborieuse de ses meubles; Rittner a publié un album curieux et instructif avec des notions sur la peinture qui nous semblent bien supérieures à l'ouvrage ancien de M. Thévenot. A côté de Susse, dont les charmantes esquisses, les bustes en plâtre, les nécessaires Pompadour et les animaux en cuivre de Fratin attirent toujours la foule, la Porte Chinoise offre cette année un nouvel attrait à la curiosité des visiteurs. C'est un Chinois en chair et en os, un Chinois qui n'a jamais vu M. Stanislas Julien, ce qui conduit naturellement à penser qu'il est plus Chinois que ce professeur du collège de France. Le magasin de M. Houssaye, riche de porcelaines, de plateaux anglais, de thés, et même de tableaux à bergeries, offre une foule continuelle et variée de promeneurs. Le Chinois du comptoir, grave comme un mandarin, s'amuse le premier de ce tourbillon fashionable; il mange son riz avec ses ongles en fourchette, et se refuse à toute invitation de M. Harel, qui lui envoie chaque dimanche une loge pour doubler la recette des Bédouins. Nous donnerons des détails plus précis la semaine prochaine sur ces divers magasins, dont plusieurs ont beaucoup perdu de leur réputation première. C'est chose curieuse à constater que cette prodigieuse inconstance des réputations! Que sont devenus Ybert, Versepuy, le petit Dunquerke et le magasin de Sixes, au-dessus du café de la Régence, magasin qui n'est plus frequenté que par des joueurs d'échecs? Les polichinelles et les gardes nationaux en pantins défrayent toujours les boutiques. En fait de charlatanisme d'étrennes, de roueries d'annonces et de forfanterie de prospectus, parlons un peu du *Livret des Ménages*. Ce *Livret des Ménages*, que nul ménage ne comprendra, est un livre oblong, en forme de latte, qui donne sur les doigts à Mathieu Laensberg, le digne homme! le Lafontaine ingénu, qu'il a pourtant fort platement copié. On trouve de tout dans ce *Livret des Ménages*, de la cuisine, de l'horticulture, de la politique et même de la pharmacie. Il y a des chapitres intitulé : *Vins fins*, *vins bus*, *vins demi-bus*, etc., de telle sorte que du premier coup ce livre a l'air d'un garde-manger, et

fait soulever le cœur. Rien que pour tenir ce *Livret des Ménages*, qui n'a pas moins de 400 pages, il vous faut douze commis. A voir les menus de ses dîners, les caprices de ses toilettes et la minutie de ses divers détails, ajoutons qu'il est de nécessité absolue d'avoir, en ouvrant ce livre, cinquante mille livres de rente. Le *Livret des Ménages* ne procède pas autrement; il vous conduit chez Chevet, et de là à l'hôpital; c'est l'ennemi de votre bourse. Il bat en brèche la cuisine économique de M. le vicomte de Botherel. Les indications qui accompagnent ce livret de charlatanisme sont bouffonnes au-delà de toute expression. Il faut d'abord que les lettres adressées franches de port ne soient ni trop longues ni trop petites, qu'elles ne soient cachetées qu'avec de la cire; sans cela l'humidité pourrait en coller les pains, et cœtera et cœtera! Nous déclarons qu'après *Zazezizozu*, le premier ouvrage classique de l'époque, le *Livret des Ménages* est la comédie la plus divertissante et la plus grotesque qui se soit vue.

— La candidature de M. Molé qui se présente à l'Académie française concurremment avec M. Hugo, préoccupe quelques esprits. Il fut un temps où les amis et les disciples de M. V. Hugo se fussent interposés entre leur maître et les portes du temple académique, qui représentait, pour eux, une véritable apostasie. Aujourd'hui ce sont des questions oiseuses, des débats de rhéteur. L'Académie ne représentant plus que douze cents francs de pension, l'homme de lettres réclame avant le grand seigneur, cela est tout naturel. La religion poétique de M. Victor Hugo s'est adoucie, elle fait des démarches, voilà le grand point.

— Le mariage de Mlle de Pastoret avec le comte Hervé de Rougé a eu lieu cette semaine à l'Assomption. Rien n'égalait la somptuosité du trousseau, de la corbeille, et la gravité majestueuse de l'assemblée, dans laquelle on voyait figurer monseigneur le ci-devant chancelier de France et la seigneurie de M. le duc d'Uzès, premier pair de France, à la date de 1543.

— M. Dumas a obtenu, dit-on, une audience du pape. Un journal annonce que N. S. père lui a conféré une bulle que ce célèbre dramaturge n'a trouvé moyen de se faire expliquer qu'à Florence, attendu qu'à Rome les *porporati* n'avaient pas voulu le prendre sur eux. Cette bulle permet à M. Dumas l'usage de la viande les mercredi des quatre-temps.

— A propos des succès inouis de Mme Malibran *in Bologna la Grassa*, ville fiévreuse et passionnée, car on y enlève les *prime donne*

dans leur loge avant qu'elles ne soient déshabillées, pour les porter en triomphe dans toutes les rues de cette cité papale, nous devons vous apprendre qu'au théâtre de Drury-Lane, on applaudit toujours à outrance un acteur appelé Clérisse, Bas-Breton de naissance. Voici la cause de l'engouement du public anglais. M. Clérisse avait été désigné par le directeur du théâtre pour représenter, dans une de ces charmantes comédies dans le bon goût anglais, le personnage d'un marquis français à qui le roi de Prusse donnait des coups de pied *dans le dos d'en bas*, comme dirait une lady de la haute noblesse qui répugne à prononcer le mot de *cuisse* même devant un poulet. M. Clérisse avait paru se prêter, pendant les répétitions, à ces mauvais traitemens, avec une résignation tout-à-fait stoïque, et vous allez voir que ce n'était pas sans arrière-pensée; à la première représentation, voilà que M. Clérisse, au lieu de se laisser battre paisiblement, s'est *répiqué* contre le roi de Prusse qu'il a roué de coups et auquel il a cassé trois dents pour soutenir l'honneur de la France et des marquis français. On ne trouve plus d'acteur qui veuille jouer avec lui le rôle offensif du grand Fréderic, et nous ne pensons pas que l'ambassadeur de France à Londres y soit en possession d'une considération plus générale et plus distinguée que notre compatriote M. Clérisse.

— Une autre nouvelle, c'est la publication prochaine des *Souvenirs* de la belle comtesse Merlin. Mme Merlin a dans son style le charme et la douceur de sa jolie voix toute italienne, voix de *fioritures* gracieuses et fraîches, voix touchante à laquelle les salons diplomatiques ont battu si long-temps des mains. A côté de cette publication mentionnons la vente de Bellini, laquelle aura lieu mardi prochain 29 novembre, à midi, hôtel des commissaires-priseurs, place de la Bourse. Tous ceux qui ont approché Bellini, qui ont su apprécier son caractère et son beau talent se presseront en foule à ces enchères.

— La *Galerie bretonne*, ou Vie des Bretons de l'Armorique, dont la vingtième livraison vient de paraître, est une collection aussi neuve que piquante, où feu O. Perrin, du Finistère, prend le paysan armoricain au moment de sa naissance, et le montre dans les situations les plus intéressantes de la vie. Cent vingt dessins, dont quarante ont paru, seront consacrés à peindre cet être exceptionnel, qui jusqu'à présent a été si étrangement défiguré. Le texte qu'y a joint M. Bouët, riche de détails curieux et de pensées d'améliorations, achève de rendre aussi complète que fidèle cette peinture des habitans d'un pays encore vierge, et qui excite aujourd'hui le même intérêt qu'une médaille antique qu'on viendrait de retrouver. La *Galerie bretonne* de O. Perrin, complétée par ce travail consciencieux de M. Bouët, est un ouvrage qui n'a pas eu de modèles et aura des imitateurs; il serait du moins à désirer que la biographie

du paysan de toutes nos provinces fût tracée avec le même talent et la même vérité. La *Galerie bretonne* est gravée par Réveil; c'est assez dire qu'elle l'est d'une manière digne de cet ouvrage, qui se trouve chez M. Isid. Pesron, rue Saint-André-des-Arts, 15. Le roi y a souscrit pour ses bibliothèques.

— Parmi les productions plus ou moins éphémères que fait naître le jour de l'an, on remarquera un petit recueil de poésies inédites, extraites du portefeuille de quelques uns de nos contemporains les plus distingués, MM. Sainte-Beuve, Peyronnet, Brizeux, Guttinger, le marquis de Custines, le comte de Resseguier, etc.; Mmes Desbordes-Valmore, Tastu, Waldor, etc., et qui est publié sous le titre de *la Perce-neige*, par Mme Marie Mennessier-Nodier. Nous n'avons pas besoin de dire que le nom de cette jeune femme poète est pour une collection de son choix une double garantie de décence et de bon goût. *La Perce-neige* se trouve chez Heidloff et Campé, rue Vivienne, 16.

— *Vellina ou les Scènes et l'esprit des salons*, par M. Arbanère (1), sont une peinture à la fois douce et grave des luttes des passions dans le cercle de la haute société. Le style en est clair et pur, quelquefois trop sévère pour ce genre de composition qui comprend sous le nom de roman, toutes les réalités de la vie et toutes les fantaisies de l'imagination. Il y a dans ce livre un reflet de Richardson, un parfum de Clarisse Harlowe.

— M. Victor Hennequin, fils du célèbre avocat et député de ce nom, vient de publier les observations qu'a fait naître en lui un *tour* en Angleterre et en Écosse sous le titre de *Voyage philosophique*. Il y a dans ce livre du mouvement, de la variété, quelques aperçus, mais le style est incorrect, et les idées un peu communes. L'auteur a pu beaucoup profiter pour lui-même de son voyage; nous craignons que ses lecteurs ne se trouvent pas dans le même cas.

— *Les Étudians à Paris*, tel est le titre piquant d'un roman qui, en réalité, donne peu de renseignement sur la jeunesse des écoles. Le ton général du livre est sage, modéré, plein de bon sens, mais les détails manquent de poésie, le style de couleur, les pensées d'élévation.

— Les livres propres à être mis entre les mains des enfans et présentant à la fois une lecture attachante, une morale douce et variée, sont trop rares pour que nous ne recommandions pas à nos lecteurs les ouvrages de Mmes Belloc et A. Montgolfier, qui se distinguent par ces qualités réunies. Les *Mélodies du printemps*, formant la première partie de la *Corbeille de l'année*, sont une suite de conversations familières, entremêlées de fables et de chansons; ces chansons ont été mises en musique par Mme Montgolfier. Ce volume est destiné à remplacer les livres niais et puérils que l'on met ordinairement entre les mains des enfans à l'époque du jour de l'an.

(1) Chez Arthus Bertrand, 2 vol. in-8°.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-QUATRIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Portrait de Mme Dorsay. 1

De la Vie de Londres. — Causeries à propos de ce portrait, par M. Roger de Beauvoir. 5

Mémoires d'un comte de Lyon. — III. — IV, par Le comte de T... 27

Bulletin littéraire. — Le Livre Mystique, par M. de Balzac. (*The Reviewer.*) 50

Le Croup. — I. — II. — III. — IV. — V. — VI, par M. Léon Golzan. 65

Souvenirs de Voyage.— IV.— La Cathédrale de Strasbourg, par M. X. Marmier. 102

Amitié.— Au prince E. M., par M. Jules de Saint-Félix. . 119

Souvenirs de Voyages. — Le Pays de Liège. — I. — par M. Nisard. 129

Le Rapprochement, ou il faut faire de nécessité vertu, par M. Théodore Leclercq. 149

Victor Hugo, par mistress Trollope 181

Bulletin littéraire. 195

Le Lys dans la Vallée, IIIe partie, par M. H. de Balzac. . 201

Cynthia, poème, par M. Jules de Saint-Félix. 251

Chroniques. . . . . 59—266